



Epubor



Karine Giebel

Glen Affric

roman



PLON
www.plon.fr

DE LA MÊME AUTEURE

Chambres noires, nouvelles, Belfond, 2020 ; Pocket, 2021 ; prix Bob Morane 2021.

Ce que tu as fait de moi, Belfond, 2019 ; Pocket, 2021.

Toutes blessent, la dernière tue, Belfond, 2018 ; Pocket, 2019 ; prix de l'Évêché 2019 ; prix Plume d'or du thriller francophone 2019 ; prix Évasion 2019 ; Book d'or thriller du prix Bookenstock 2019.

D'ombre et de silence, nouvelles, Belfond, 2017 ; Pocket, 2018.

Terminus Elicius, Rail noir, 2004 ; Pocket, 2011 ; Belfond, nouvelle édition, 2016 ; Prix marseillais du polar 2005.

De force, Belfond, 2016 ; Pocket, 2017.

Satan était un ange, Fleuve noir, 2014 ; Pocket, 2015.

Purgatoire des innocents, Fleuve noir, 2013 ; Pocket, 2014 ; prix des Lecteurs du Var 2014.

Maîtres du jeu, Pocket, 2013.

Juste une ombre, Fleuve noir, 2012 ; Pocket, 2013 ; Prix marseillais du polar 2012 ; prix Polar francophone au festival Polar de Cognac 2012.

Jusqu'à ce que la mort nous unisse, Fleuve noir, 2009 ; Pocket, 2011 ; prix des Lecteurs au festival Polar de Cognac 2010.

Chiens de sang, Fleuve noir, 2008 ; Pocket, 2010.

Les Morsures de l'ombre, Fleuve noir, 2007 ; Pocket, 2009 ; prix Intramuros 2008 ; prix SNCF du polar 2009 ; prix Polar Derrière les murs 2009.

Meurtres pour rédemption, Rail noir, 2006 ; Fleuve noir, 2010 ; Pocket, 2012.

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2021

92, avenue de France

75013 Paris

Tél. : 01 44 16 09 00

Fax : 01 44 16 09 01

www.plon.fr

www.lisez.com

Couverture :

Auteur © Melania Avanzato / © Shutterstock / Création graphique : Copacabana

EAN : 978-2-259-30791-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

« Ce livre est bref. Mais son pouvoir est long.
L'amitié informe et invincible nouée entre Lennie,
le doux colosse innocent aux mains dévastatrices,
et son copain George, petit homme aigu,
a une beauté, une puissance de mythe. »

Joseph Kessel, en préface du roman
Des souris et des hommes de John Steinbeck

SOMMAIRE

Titre

De la même auteure

Copyright

Prologue

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Deuxième partie

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Chapitre 64

Chapitre 65

Chapitre 66

Chapitre 67

Chapitre 68

Chapitre 69

Chapitre 70

Chapitre 71

Chapitre 72

Chapitre 73

Chapitre 74

Chapitre 75

Chapitre 76

Chapitre 77

Chapitre 78

Chapitre 79

Chapitre 80

Chapitre 81

Troisième partie

Chapitre 82

Chapitre 83

Chapitre 84

Chapitre 85

Chapitre 86

Chapitre 87

Chapitre 88

Chapitre 89

Chapitre 90

Chapitre 91

Chapitre 92

Chapitre 93

Chapitre 94

Chapitre 95

Chapitre 96

Chapitre 97

Chapitre 98

Chapitre 99

Chapitre 100

Chapitre 101

Chapitre 102

Chapitre 103

Chapitre 104

Chapitre 105

Chapitre 106

Chapitre 107

Chapitre 108

Chapitre 109

Chapitre 110

Chapitre 111

Chapitre 112

Épilogue

Remerciements

Actualité des Editions Plon

Prologue

Si seulement tu pouvais te fondre dans le paysage, passer inaperçu.

C'est ce que tu aimerais, parfois. Disparaître, partir ailleurs. Loin d'ici, loin des autres.

Tu traverses la cour d'un pas rapide en rasant les murs du grand bâtiment. Tout au bout de la vaste esplanade pleine de bruits et d'enfants, tu t'arrêtes près de la clôture. Assis dos au grillage, tu prends une figurine dans la poche de ton jean. Tu aimes l'avoir avec toi, ce héros masqué, admirer de longues minutes cet homme capable de rendre la justice, cet homme sans peur qui existe sans doute quelque part.

Ailleurs, loin d'ici.

Souvent, tu lui parles. Avec tes mots simples, parfois rudes.

Dos au grillage, ta figurine entre les mains, tu espères que cette récréation se passera mieux que les autres.

Mais très vite, ils te retrouvent.

Les chiens de chasse ont flairé la piste de l'animal blessé.

Ils sont quatre, hilares et mauvais. Ils sont là pour tromper l'ennui, tuer le temps.

Te tuer toi, à petit feu.

Ils sont là pour assouvir un instinct dont tu ignores tout.

Triso.

Bâtard.

Ils te bousculent, t'insultent, t'humilient. Leur jeu favori. Ils fouillent ton sac, récupèrent leur butin. Dérisoire. Alors ils cognent, évitant ton visage pour ne pas y laisser de traces. Contrairement à toi, ils sont malins.

Triso.

Bâtard.

Comme ça qu'ils t'appellent.

Léo le triso.

Léonard le bâtard.

Un jour, tu as demandé à Mo ce que ça voulait dire, *triso*. Elle t'a expliqué que les trisomiques naissaient avec une anomalie génétique. Une histoire de chromosomes à laquelle tu n'as pas compris grand-chose. Avec son aide, tu es allé sur le Net et tu as découvert des visages étranges, des sourires merveilleux. Tu en as conclu que tu n'étais pas *triso*. Ton visage ne ressemble pas au leur et tu n'as jamais trouvé que ton sourire était merveilleux.

Toi, c'est dans ta tête qu'il y a une anomalie.

Léo le triso.

Léonard le connard.

Ils continuent à t'insulter, tout en empochant le peu d'argent que tu as pu leur apporter aujourd'hui. Coups de pied, éclats de rire.

Quand ils s'éloignent enfin, tu restes dos au grillage, replié sur ta douleur. Tu tends le bras pour récupérer ta figurine. Ton héros est cassé, tu te mets à pleurer.

Ce que tu aimerais, parfois, c'est disparaître. Être ailleurs. Loin d'ici.

À Glen Affric.

Première partie

1

Au travers des vitres sales du bus, un paysage. Le même que la veille, le même toujours.

Champs clairs, bosquets sombres, clôtures et ronces voraces. Une kyrielle d'étangs grisâtres, des grappes d'oiseaux blancs à leur surface. Des vallons qui ressemblent à d'autres vallons. Des fermes enracinées à cette terre pour l'éternité.

Le chêne, juste avant le pont, celui où circule le train régional.

Quelques vaches aux pattes pleines de boue, qui attendent d'être mangées, probablement sans le savoir. C'est du moins ce qu'espère Léonard en passant chaque soir le long de ces pâturages.

Car lui, il sait.

Il ne sait pas grand-chose mais il sait la mort. Il l'a vue de près le jour où Joseph s'est pendu dans la grange.

C'est laid et définitif, voilà ce qu'il sait.

Mais il se demande parfois si ce n'est pas aussi un chemin vers la liberté.

Il attrape le héros masqué dans la poche de son jean et le considère longuement. Il lui manque le bras droit. Comment pourra-t-il sauver l'humanité avec un seul bras ? Un peu de colle, peut-être...

Un village, le bus s'arrête pour libérer une volée d'enfants avant de redémarrer. Léonard est assis à l'avant, près du chauffeur, là où ses ennemis ne viendront pas le chercher. Ils sont au fond du véhicule, il peut les entendre rire. De lui ? Et après... Les moqueries, il en a l'habitude. Parce qu'il n'est

pas comme les autres. Mona a beau affirmer qu'il est *mieux* que les autres, Léonard a du mal à la croire. Ses camarades de classe disent qu'il lui *manque des cases*, qu'il n'est *pas fini*.

Ils disent la vérité, aucun doute.

Un jour, il a entendu un docteur confier à Mona que son fils souffrait de retard mental. Et même s'il regarde pendant des heures la pendule de la cuisine, il n'arrive pas à rattraper ce foutu retard.

Le bus continue sa route de village en village. Au bout de sa course, Granviller, celui où habite Léonard. Le car scolaire stoppe à l'entrée du bourg et finit de se vider. En passant près de Léonard, Jules lui file un violent coup dans la nuque avant de rire, une nouvelle fois.

— Bonne soirée, le triso !

Enfin, Jules et ses copains disparaissent. Léonard sera le dernier à descendre car le conducteur accepte chaque soir de l'emmener en haut de la route principale pour lui faire gagner quelques minutes de marche. Surtout parce qu'il a compris qu'il serait en sécurité cinq cents mètres plus loin.

Le véhicule traverse le village, puis se range sur une esplanade.

— Et voilà ! dit le chauffeur de sa voix abîmée par la cigarette.

— Merci, Martin, répond Léonard en prenant son sac sur le siège d'à côté. À lundi.

— À lundi, mon grand. Salue ta mère pour moi.

Léonard saute du bus et s'engage sur la route sinueuse qui s'élance au-dessus de Granviller. Avec Mo, ils habitent la maison la plus éloignée du centre.

Vendredi soir, Léonard sourit. Pendant deux jours, il ne les verra pas. Deux jours où il n'aura pas à supporter les autres, leurs sarcasmes, leurs regards acides ou condescendants. Pas à supporter ces cours auxquels il ne comprend rien. Mona lui répète sans cesse que l'école est obligatoire, qu'il ne peut s'y soustraire. Mais à quoi bon insister ? Il n'est pas de taille, voilà tout. Pas capable de suivre, de retenir, d'assimiler.

Ces avalanches de mots, ces coulées de chiffres sous lesquelles il étouffe du matin au soir... Il a essayé, pourtant. Y a mis toute sa force, toute son énergie.

En vain.

Je suis un idiot, un imbécile, un crétin. Je n'ai pas de cervelle.

Tout au long du chemin qui le ramène chez lui, Léonard observe ce qui l'entoure. Les plantes, les arbres, les oiseaux, les insectes. Il aime tout ce qui n'est pas humain. Tout ce qui a des feuilles, des pétales, des pattes, des ailes, des écailles ou des plumes.

Jamais un animal ni un arbre ne s'est moqué de sa différence.

Il arrive à l'ancienne ferme, sa maison. Mona est dehors, en train de ramasser les feuilles qui jonchent l'allée de graviers. Léonard embrasse sa mère, elle le serre dans ses bras, heureuse de le retrouver. Quand elle lui demande comment s'est passée sa journée, il prétend que tout va bien.

Ils restent un moment dehors à regarder mourir l'automne, puis rentrent dans la vieille bâtisse nichée à l'orée d'une épaisse forêt où résineux et feuillus se disputent la lumière.

Léonard monte à l'étage et jette son sac dans un coin de la chambre ; pas de corvée de devoirs, ce soir.

— Salut, Arsène !

Un gros chat gris orage qui dort sur la couette ouvre les yeux et s'étire. Léonard s'allonge sur le lit et caresse l'animal qui se met à ronronner. Pendant de longues minutes, ce contact semble les apaiser tous les deux.

— Tu m'as manqué, murmure Léonard. Allez, j'ai du travail...

Il se remet debout, installe son héros masqué sur le petit bureau, récupère un tube de colle forte dans le tiroir. Il faut le réparer au plus vite, le monde ne pouvant se passer de lui très longtemps. Une fois la greffe terminée, il pose la figurine sur une étagère.

— Demain, tu seras comme neuf !

Il s'assoit sur le tapis, ouvre un énorme coffre en plastique, en sort une maquette et continue l'œuvre commencée il y a plusieurs jours. Un avion du début du siècle dernier avec ses ailes de carton et son hélice de plastique. Ses gestes sont imprécis, maladroits, mais Léonard ne renonce pas.

Un avion, un vrai, voilà ce qu'il lui faudrait pour partir loin.

Pour s'envoler jusqu'à Glen Affric...

Soudain, Léonard se couche sur le sol et ferme les yeux. Son corps est pris de tremblements. Ses paupières se rouvrent mais son regard reste fixe. Il semble ailleurs, parti.

Arsène vient tout contre lui et se met à miauler, comme s'il cherchait à le faire revenir.

Enfin, les paupières de Léonard clignent, son corps bouge à nouveau. Il se rassoit et prend Arsène dans ses bras.

— C'est rien, t'en fais pas...

Ça lui arrive de temps en temps. Ces absences, qui sont parfois brèves, parfois interminables, seraient causées par des lésions cérébrales. Sa mère l'a emmené chez un neurologue mais il n'y a rien à faire.

Dommages irréversibles.

Quand il se réveille, Léonard ne se souvient pas de grand-chose. C'est un peu comme s'il avait dormi et plongé dans un cauchemar. Des bribes de réalité, des hallucinations visuelles ou sonores... Rarement agréables.

— Léo, à table ! crie Mo depuis le rez-de-chaussée.

Il soupire et, le chat sur ses talons, il rejoint sa mère dans la salle à manger où la table est mise. Une bonne odeur s'échappe de la cuisine séparée du séjour par un large comptoir, devant lequel sont installés trois tabourets de bar.

— Il fait froid ce soir, dit Mona en enfilant un gilet.

Léonard allume le feu dans la grande cheminée. Il adore ça ; regarder naître ce miracle d'une simple étincelle. Ce feu qui meurt à force de tout dévorer.

Il disparaît un instant et revient les bras chargés de bûches. Il les range sous la cheminée, attise les flammes.

— Merci, mon chéri.

— De rien.

— J’ai préparé des burgers maison !

Mona lui sourit, Léonard la prend dans ses bras, la soulève du sol et la fait voler dans les airs. Elle rit aux éclats.

Car s’il lui *manque une case*, comme disent ses camarades, Léonard est un colosse. Plus grand et plus fort que les autres. À quinze ans, il mesure déjà un mètre quatre-vingt-neuf et n’a pas fini sa croissance. Il a tant de force dans les bras et le dos qu’il est capable de porter plusieurs dizaines de kilos sans aucun effort.

Il pourrait aisément écraser ses ennemis, les réduire à néant. Mais Mo lui a fait promettre de ne jamais utiliser sa supériorité physique pour blesser quelqu’un et surtout pas un enfant.

Pour Léonard, une promesse, c’est sacré. Et puis il ne suffit pas d’avoir la force : il faut aussi trouver le courage.

Ils passent à table et, comme à son habitude, Léonard fait preuve d’un appétit féroce.

— Raconte-moi ta journée, demande Mona.

Il hausse les épaules et relate quelques banalités, avant d’inventer deux ou trois mensonges.

La prof de maths, elle a dit que je progresse. Je me suis fait un copain, il est très sympa.

— Tu n’as pas eu de problèmes avec tes camarades ? s’inquiète toutefois sa mère.

— Non, ça va.

Ses ennemis l’ont prévenu : s’il se plaint à qui que ce soit, ils s’occuperont de Mona. Ils lui feront des horreurs, l’enverront à l’hôpital ou au cimetière. Léonard ignore s’ils en sont capables, mais préfère ne pas avoir

à le vérifier. Une chose est sûre, pourtant : s'ils touchent à Mona, lui sera capable de tout.

Après le dîner, Mona s'installe dans son vieux fauteuil et allume la télévision. C'est le moment où Léonard a le droit d'utiliser le portable de sa mère comme source de wifi et surfer sur le Net avec son propre téléphone, un smartphone basique, avec deux heures de communication par mois et un forfait data ridicule.

Encore une raison d'être moqué par ses camarades hyperconnectés. Mais il y en a tant...

Son téléphone a tout de même une particularité notable : Léonard peut tout faire avec sa voix et écouter les rares textos qu'il reçoit au lieu de les lire.

Au bout d'une demi-heure, Mona reprend son téléphone.

— Stop, dit-elle en souriant.

Léonard obéit et regagne l'étage. Tombant de sommeil, il s'étend sur son grand lit et fixe le plafond. Il n'éteint pas la lumière. Surtout, ne pas éteindre... Le chat vient se coucher tout près de lui. Parfois, il préfère passer sa nuit dehors, mais ce soir, il est d'humeur casanière. Léonard pose sa main sur le pelage épais, d'une incroyable douceur, d'une incroyable chaleur.

Puis il récupère quelque chose dans le tiroir de sa table de chevet.

Quelque chose de précieux.

Une vieille carte postale jaunie par le temps.

Mo a accepté qu'il la garde près de lui, à condition qu'il y fasse attention. Qu'il ne l'abîme pas, ne la déchire pas, ne la perde pas. Chaque soir, il la contemple avant de s'endormir.

Au verso, trois lignes qu'il connaît par cœur.

« *Maman,*

Je vais bien, ne t'en fais pas.

Jorge. »

Au recto, sur la partie supérieure, dans un bandeau blanc, est écrit *Scotland*. En dessous, quatre photos, chacune dans un médaillon, chacune

avec une petite légende.

Une cascade, un immense lac, les ruines d'un château, une vallée merveilleuse plantée de grands pins majestueux, traversée par une large rivière d'un bleu étrange et surplombée de sommets enneigés.

Dog Falls, Loch Ness, Urquhart Castle.

Et Glen Affric.

2

Aujourd'hui, il a vu un homme devenir fou et se taper la tête contre un mur, jusqu'à se fendre le crâne.

Aujourd'hui, un jour comme un autre.

Cette nuit, il ne parvient pas à fermer les yeux. Ça lui arrive fréquemment depuis qu'il est ici.

Il fixe le carré livide dans le mur, qui laisse entrer une idée du dehors. Un rêve, un phantasme.

Dehors... il y était, avant. Il y a longtemps.

Heureusement qu'elle est là, qu'elle ne l'a pas abandonné et vient lui rendre visite presque chaque semaine. Sans elle, il n'aurait peut-être pas tenu le choc.

Sans elle, il serait sans doute déjà mort.

Bientôt, il fera jour. Pas de quoi le rassurer. Car ici, le jour est parfois plus dangereux que la nuit.

Le plus souvent, ne décider de rien, seulement subir. Entre ces murailles de haine, il n'est qu'un pion, même s'il a appris à manipuler. Dans cette jungle sans feuilles ni lianes, surpeuplée de fauves, il a appris à surveiller ses arrières, à esquiver et rendre les coups. Appris les sordides commerces, les petits arrangements. Appris à se taire quand il le faut, c'est-à-dire la plupart du temps.

Et surtout, Mathieu a appris la patience. Celle dont il ne se serait jamais cru capable.

Bientôt seize ans qu'il attend.
Seize ans qu'on l'a enfermé.
Il pivote vers le mur, écoute palpiter son cœur dans sa poitrine.
À défaut de rêves, il reste les souvenirs qui affluent dans son cerveau,
irriguent sa mémoire comme autant de gouttes de sang empoisonnées.
Repartir, seize ans en arrière...

... Son paquetage sur les bras, Mathieu avance dans la courserie déserte.
Un des gradés du bâtiment l'accompagne, marchant un mètre derrière lui.

Toujours derrière, de peur d'une attaque sournoise.

Une semaine que Mathieu est placé en isolement, dans une cellule
d'arrivant.

Une semaine que sa vie a basculé dans l'horreur.

Le major qui l'escorte s'arrête devant une porte et insère la clef dans la
serrure.

— Entre, ordonne-t-il.

Intimidé, Mathieu hésite un instant. Alors, le major le pousse brutalement
à l'intérieur.

— Tu crois que j'ai que ça à foutre ?

Un homme est assis devant la petite table blanche, un livre entre les
mains. La soixantaine, cheveux grisonnants, lunettes rondes et dorées sur le
nez.

— Un peu de compagnie, Cisco ! lance le major.

Le dénommé Cisco ne bouge pas un cil, comme si personne n'était entré.

— Apprends-lui les règles ! ajoute le surveillant.

Cisco tourne enfin la tête vers le gardien.

— Je ne suis pas là pour ça, chef.

— C'est vrai : tu es là parce que tu es un connard.

Le major verrouille la cellule et Mathieu demeure immobile, embarrassé
de son paquetage. Cisco abandonne son livre et s'approche de son codétenu.

— Salut, dit-il. Il reste deux casiers libres, ici.

— Merci.

Mathieu dépose ses maigres affaires sur une étagère et son regard inspecte la cage. Son nouveau *chez-lui*. Dans ce réduit, tout est soigneusement rangé. Une pile de livres, une pile de vêtements, un pot avec quelques stylos, la photo d'une jeune femme collée contre le mur.

— J'ai le lit du haut, précise le sexagénaire.

— OK... Moi, c'est Mathieu.

— Et moi, Cisco. Tu arrives ?

— Je suis entré il y a une semaine. J'étais dans une cellule...

— Je sais où tu étais. Tu as dîné, au moins ?

— Pas vraiment.

Cisco ouvre le minuscule frigo, en sort une boîte en plastique.

— Ça doit pouvoir se manger froid, dit-il en ôtant le couvercle. C'est moi qui l'ai préparé.

— Merci, répète Mathieu. Ça a l'air bon...

— Toujours meilleur que la merde qu'on nous sert ici, soupire Cisco en lui tendant des couverts propres. Bon appétit.

Mathieu s'installe sur l'unique chaise et dévore les pâtes agrémentées de légumes et d'aromates. Pendant ce temps, Cisco ouvre la fenêtre.

— Je fume, prévient-il. J'espère que...

— Pas de problème, assure Mathieu. Moi je ne fume pas, mais ça ne me dérange pas.

— Tant mieux. Mais bientôt, tu fumeras, toi aussi.

Cisco prend un briquet fait maison dans l'un des casiers et embrase un cigarillo. Le silence s'éternise entre les deux hommes.

— C'était vraiment bon, dit enfin Mathieu. Merci encore.

— On dort mal le ventre vide. Ici, on dort mal, de toute façon. Mal, mais beaucoup.

Mathieu vient se poster près de son codétenu.

— Le major... ça lui arrive souvent de te traiter de connard ? demande-t-il.

— Il adore ça. Insulter, rabaisser, humilier. Mais heureusement, ils ne sont pas tous comme lui.

— Il n'a pas le droit, non ? De nous insulter...

Cisco écrase son mégot dans une coupelle métallique. Il récupère son roman et grimpe sur le lit du haut.

— Ici, le droit n'existe pas.

...

Cette nuit, Mathieu ne parvient pas à fermer les yeux.

Cette nuit...

Une nuit, comme une autre.

3

Comme une tombe.

Pas une étoile, une lueur, un espoir.

Mordu par la faim, la peur, la solitude. Pieds nus dans une boue collante et froide, recroquevillé dans un coin, les yeux écarquillés sur le néant. Écrasé par le silence, soudain il crie, il hurle. Sa propre voix, celle d'un animal écorché, rebondit contre les murs de pierre. Il rampe sur le sol, ses mains s'enfoncent dans une matière fétide. Bientôt, c'est son visage qui plonge dans la fange. Il ne peut plus respirer, il étouffe...

Léonard s'assoit dans le lit. La lumière, toujours allumée, le rassure lentement.

Ce cauchemar revient le hanter presque chaque nuit... Depuis quand ? Il lui semble que c'est depuis toujours.

Avant, Mona venait le réconforter. Elle restait assise près de lui un long moment et lui répétait que ce n'était qu'un mauvais rêve. Alors, il se rendormait. Mais depuis que Joseph s'est pendu, Mo avale des somnifères chaque soir et les mauvais rêves ne la réveillent plus.

Léonard est seul face à ses démons.

Il prend la carte postale restée sur la table de chevet, admire encore les pins calédoniens, la rivière d'un bleu étrange, les sommets enneigés.

Un jour, il en est sûr, Jorge reviendra.

Sinon, Léonard ira le chercher.

Là-bas, à Glen Affric.

*
* *

Les prémices de l'aube entrent dans la chambre. Léonard se poste face à la fenêtre, heureux de revoir le jour. Avec le soleil, la boue de ses cauchemars sèche doucement, la peur recule ; elle se roule en boule au creux de son ventre, prête à ressurgir à la première occasion.

Cette nuit, il n'a pas réussi à se rendormir. Alors, il a pris de quoi se rassurer, de quoi repousser son rêve affreux. Un livre pour enfants, pour ceux qui ne savent pas encore lire. Ou ceux qui ne savent toujours pas lire.

Ces beaux dessins, si colorés, qui lui font oublier la laideur de ses songes. L'histoire, qu'il connaît par cœur, puisque Mo la lui a lue des dizaines et des dizaines de fois. Un conte à la morale parfaite, à la fin heureuse. Une fable où personne ne se pend dans les granges, où les enfants n'ont pas à affronter les bêtes féroces.

Comme dix ans en arrière, il a regardé les images du livre en serrant contre lui une peluche usée par le temps. Les deux premières choses que Mo lui a offertes. La peluche d'abord, un ours aux yeux noirs. Le livre ensuite.

Il entend Mona se lever et descendre dans la cuisine. Il cache ses trésors dans une boîte sous le lit puis se poste à nouveau devant la fenêtre. Les ténèbres rôdent encore. À tout moment, elles pourraient le reprendre.

Il écoute la nature qui s'éveille, la maison qui s'éveille. Il attendra un peu avant de rejoindre sa mère. Il ne faut pas qu'elle sache qu'il n'a pas dormi.

Il ne supporte pas quand elle s'inquiète.

Quand elle souffre.

*
* *

Il fait encore froid lorsque Léonard s'engage d'un pas allègre sur la route qui descend au village. Tous les samedis matin, le même rituel. À 8 heures, il

entre dans la supérette par l'accès réservé au personnel et salue Roberto, le patron. Des piles de cartons, plus lourds les uns que les autres, attendent dans l'arrière-cour. Le camion qui vient de les déposer repart à peine vers un autre village.

Léonard enfile une paire de gants et se met au travail. Un travail simple : rentrer les colis dans la remise puis les ouvrir à l'aide d'un cutter. Avec sa force de Minotaure, il parvient à en soulever plusieurs en même temps.

En une demi-heure, son labeur est terminé.

L'unique employé ne vient jamais le samedi, alors Léonard s'est proposé pour le remplacer dans la tâche la plus physique. Même s'il est trop jeune pour travailler en dehors des vacances scolaires, même si c'est illégal de lui faire porter des charges lourdes, Mo a fini par donner son accord.

Léonard récupère ses vingt euros puis quitte la supérette. Le village s'anime, c'est jour de marché. Certains déballent à peine et Léonard propose son aide. Chaque semaine, une horticultrice accepte de lui filer cinq euros s'il décharge son fourgon. Au passage, il lui demande le nom des fleurs et des plantes. Ce matin, elle lui donne même un bouquet qu'il offrira à sa mère. À moins qu'il ne l'offre à Vicky.

Désœuvré, l'adolescent se promène dans le village. L'atelier n'est pas encore ouvert, il faut tuer le temps. Il détaille les vitrines, se demande ce qu'il pourrait acheter à Mo s'il en avait les moyens. Ce qui lui ferait plaisir. Cette écharpe ? Ce pull ? Cette lampe ?

Mais inutile de se poser la question ; l'argent récolté ce matin ira dans la poche de Jules et de ses sbires. C'est pour eux qu'il travaille. Pour eux qu'il porte des cartons ou décharge des fourgons, tandis qu'ils dormiront jusqu'à midi.

Pendant les vacances scolaires, Léonard arrive à travailler plus, à gagner davantage. De l'argent qu'il garde précieusement dans sa chambre. Une cagnotte dont il ignore encore à quoi elle servira.

Devant l'atelier de Sacha, il trouve porte close. Juste en face, il y a le bar-tabac et PMU, l'endroit le plus fréquenté du bourg. On y boit, on y joue, on y répand les rumeurs et les rancœurs, on y étanche les douleurs et la solitude.

Sacha est à l'intérieur, en train de prendre un expresso. Il aperçoit l'adolescent, lui fait signe de le rejoindre. Léonard hésite : quand il entre dans cet établissement, il a la désagréable impression d'être une cible. Encouragé par Sacha, il finit par franchir le seuil du bistrot. Les têtes se tournent vers lui, les regards le transpercent. Certains lui sourient, d'autres sourient. Léonard connaît presque tout le monde, ici. Il s'approche de Sacha, accoudé au zinc.

— Salut gamin, tu veux un café ?

— Non, merci.

— Tu as passé une bonne semaine ? s'enquiert l'artisan.

— Ouais, ça va.

Sacha écoute plus qu'il ne parle. Mais Léonard n'a pas grand-chose à dire, de plus en plus mal à l'aise dans cet endroit truffé d'ennemis.

— C'est pour qui ces jolies fleurs ? lance soudain un homme.

Lui, c'est Grabat, un type qui dirige une entreprise de plomberie. Il est petit, d'une maigreur effrayante. Il s'approche de sa proie, prend le bouquet posé sur le comptoir avec ses mains osseuses aux ongles douteux.

— C'est pour *moman* ? demande-t-il.

Beaucoup se mettent à rire, Léonard sourit bêtement, ne sachant quoi répondre.

— C'est ça ? C'est pour ta vieille *moman* ?

— Je sais pas, balbutie Léonard.

— Comment ça, tu sais pas ? Ou alors c'est pour ta petite copine ?

— Fous-lui la paix, marmonne Sacha.

— Quoi ? J'ai le droit de lui causer quand même, non ?

L'artisan soupire et fouille la poche de son pantalon à la recherche d'une pièce.

— Dis-moi, mon grand, tu sais lire, maintenant ? poursuit le plombier.

Léonard continue de sourire, ses yeux allant d'un visage à l'autre, cherchant un soutien qui ne vient pas.

— Ouais !

— Vraiment ? s'étonne Grabat. Et tu as appris à compter, aussi ?

— Ben ouais...

— C'est bien, dis donc. Félicitations !

— Tu crois qu'il aura son bac ? s'écrie M. Raymondi, patron des lieux.

— Quand il aura cinquante balais ! envoie Grabat.

Le sourire de Léonard se fige en un rictus embarrassé tandis que Raymondi continue :

— Peut-être qu'on arrivera à en faire quelque chose !

— Tant qu'il finit pas comme son frangin, assène le plombier.

Léonard fronce les sourcils :

— Mon frère, il est à Glen Affric.

— Où ça ?

— Glen Affric, répète fièrement Léonard.

— En Afrique, tu dis ?

Plusieurs clients se mettent à rire. Sacha pose la pièce sur le comptoir et prend Léonard par le bras.

— Allez viens, dit-il.

Avant de quitter le bar, l'artisan considère Grabat quelques secondes avec un sourire goguenard.

— Rappelle-moi à quel âge tu as eu ton bac, toi ? Ah oui, je me souviens : tu ne l'as jamais eu !

Il pousse la porte et Léonard le suit, son bouquet à la main. Ils traversent la rue, puis pénètrent dans l'atelier d'ébénisterie. Des meubles qui attendent d'être soignés, des morceaux de bois de toutes les tailles, des corniches, des pots de vernis. Et des outils, plus dangereux les uns que les autres. Au milieu, un vieux poêle à bois.

Soudain, Léonard se met à rire.

— Qu'est-ce qui te fait marrer ? s'étonne l'artisan en allumant les néons.
L'adolescent prend la position qu'avait Sacha au moment de quitter le bar :

— *Ah oui, je me souviens : tu ne l'as jamais eu !*

Il continue à rire, jusqu'aux larmes, tandis que Sacha esquisse un sourire.

— Prends ça dans ta gueule ! balance Léonard.

— La prochaine fois, essaie de lui répondre toi-même. Faut apprendre à te défendre...

Le jeune garçon cesse de rire et scrute l'intérieur du bar. Il a l'impression qu'il peut les entendre parler de lui.

— Ouais, mais je sais pas faire, avoue-t-il.

— Ça viendra.

Un homme s'arrête devant le café et allume une cigarette. Léonard fixe de longues secondes ce géant aux cheveux grisonnants.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demande Sacha.

— Maréchal...

L'ébéniste s'approche de la vitre, observant l'homme à son tour.

— Je ne l'aime pas, ce mec, marmonne Léonard. J'aime pas ses yeux. Il a l'air gentil comme ça, mais... je suis sûr qu'il l'est pas.

Sacha hausse les épaules.

— Tu juges les gens un peu vite, non ?

— Mona dit que c'est un saint, mais moi, je ne l'aime pas.

— Élever un enfant qui n'est pas le sien et qui, en plus, est handicapé, ce n'est pas rien quand même ! Il aurait pu placer Angélique dans une institution.

— Ouais, acquiesce Léonard sans aucune conviction. Et pourquoi on la voit jamais, sa nièce ?

— Je suppose que ce n'est pas facile de venir au village avec elle, parce qu'il faut tout le temps la surveiller...

— Quand il est au bistrot, qui la surveille, alors ?

Sacha secoue la tête.

— Je présume qu'il demande à une voisine de veiller sur elle pendant qu'il s'absente.

— Une voisine ? Mais à Peyrassieux, il n'y a plus personne ! rappelle Léonard.

Maréchal vit dans un hameau à quelques kilomètres du bourg. Cinq ou six maisons qui tombent en ruine.

— Même le facteur va plus là-bas ! ajoute l'adolescent. Que des corbeaux, sa nièce et lui !

— Tu n'as qu'à lui poser la question, conclut Sacha en se mettant à la tâche.

Léonard oublie Maréchal et enfile les vieux vêtements qu'il laisse ici. Il aime cet endroit, avec ses odeurs de bois, de cire et de vernis. Il aime la compagnie de Sacha, aime le regarder travailler. Il est toujours étonné de voir arriver ces vieux meubles à l'agonie et de les voir repartir comme si on venait de les fabriquer. Bien sûr, il n'a pas le droit de toucher aux outils les plus dangereux comme la dégauchisseuse, les scies, les rabots, la défonceuse... Mais Sacha lui confie des tâches simples ; poncer à la main, passer du brou de noix sur les fonds de tiroirs ou encore cirer un meuble avant que le client vienne le récupérer. Et quand Léonard n'est pas en cours, Sacha l'appelle parfois pour l'aider à faire une livraison, à porter une armoire, une commode ou un bahut. L'occasion de récupérer un petit pourboire.

Chaque samedi, Léonard passe deux heures à admirer Sacha, son adresse, son talent. Souvent, il range ou nettoie l'atelier en échange d'un billet.

Lorsqu'il pourra enfin quitter ce maudit collège, apprendre un métier, Léonard deviendra peut-être ébéniste à son tour. Mais il aimerait aussi beaucoup travailler avec les animaux. Il hésite encore.

À bientôt soixante ans, l'artisan cherche quelqu'un pour lui succéder, pour reprendre l'atelier, transmettre son savoir.

— Je vais y aller, dit Léonard en consultant sa montre. Je t'ai nettoyé et rangé la remise...

Sacha lui donne dix euros et une tape sur l'épaule.

— À samedi prochain. Et ne laisse personne te marcher sur les pieds, ajoute l'artisan. Ne les laisse pas dire que tu es un idiot ou je ne sais quoi... parce que c'est faux. Tu es un bon gars, courageux et volontaire. Et tu n'es pas un crétin, loin de là.

Léonard lui adresse un sourire ému et s'enfuit aussitôt.

Il préfère que Sacha ne le voie pas pleurer.

Elle est un autre rituel du samedi. Sans doute le plus agréable.

La mère de Victoria dépose sa fille chez Mona à l'heure du déjeuner et la récupère vers 20 heures lorsqu'elle a terminé sa journée. Avec son mari, elle possède une entreprise de matériaux à une cinquantaine de kilomètres de Granviller, entreprise où Mona travaille tous les jours de la semaine.

L'employée qui garde gratuitement la fille de ses patrons, un arrangement qui convient à tout le monde. Surtout à Léonard, ravi de retrouver Victoria chaque week-end. Parfois, Hadrien les rejoint.

Sans eux, Léonard serait perdu. Ils sont ses amis, ses seuls amis.

Même si elle n'a que treize ans, Vicky est une jeune fille très affirmée. Curieuse de tout, avide de connaissances et hyperconnectée. Pourtant, la compagnie de Léonard semble la combler. Elle dit souvent qu'il n'est pas comme les autres.

Qu'il est moins superficiel que les autres.

Aujourd'hui, elle tente de convertir son ami à l'écologie. Depuis une demi-heure, elle lui explique le réchauffement climatique, la fonte des glaces, la montée du niveau des océans. Léonard l'écoute avec un sourire béat. Dans sa tête, il est encore plus jeune que Victoria qui lui fait l'effet d'une prof érudite. Il remarque qu'elle porte un adorable tee-shirt dévoilant son nombril,

une barrette incroyable dans ses cheveux longs – ça vient du Japon, lui dit-elle – et qu'elle a mis de la couleur sur ses joues, du brillant sur ses lèvres.

Léonard la trouve jolie. Il aimerait qu'elle soit dans le même collège que lui, mais ses parents ont décidé de l'inscrire dans une école privée catholique proche de la ville où est située leur entreprise.

— Tu vois, il ne faut pas jeter le papier dans la poubelle, il faut le recycler.

Il hoche la tête, prêt à acquiescer à tout ce qu'elle dira. À obéir à chacune de ses injonctions. Quand elle est à côté de lui, il ressent des choses bizarres. Il se demande s'il n'est pas amoureux de cette poupée blonde au visage de porcelaine.

— Tu m'écoutes, Léo ?

— Ouais...

— Je suis sûre que tu n'as rien entendu ! souffle-t-elle.

— Mais si, s'insurge Léonard. J'ai entendu ! Il faut que je jette les livres dans le bac jaune, que je mange que des légumes de saison que je vais acheter au paysan du coin à vélo. Pas de viande, pas de poisson, pas de lait. Faut que je passe jamais mon permis, faut que je prends jamais l'avion... Mais je l'ai jamais pris, tu sais !

Vicky écarquille les yeux tandis que Mona se met à rire. Installée au fond du salon, elle les observe depuis un moment.

— Et toi ? demande Léonard. Tu as pris l'avion déjà ?

Gênée, la gamine tortille une mèche de cheveux entre ses doigts.

— Oui, mes parents m'ont obligée.

— Merde... Pour aller où ?

Vicky énumère les pays visités pendant les vacances. République dominicaine, Vietnam, États-Unis, Canada, île Maurice, Madagascar, Indonésie... Des destinations lointaines que Léonard ne saurait situer sur le globe.

— Et l'Écosse ? Tu es allée en Écosse ?

Vicky fronce les sourcils, comme si elle creusait sa mémoire.

— Non, finit-elle par dire. Seulement à Londres.

— Dommage, regrette Léonard. Tu aurais pu me raconter...

Mona quitte soudain la pièce en claquant la porte.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— C'est Jorge, explique Léonard.

— Jorge ?

— Mon frère. Il est parti en Écosse. À Glen Affric. Et il est jamais revenu.

4

Elle le prend délicatement dans le panier où il dort, puis elle s'assoit à même le sol et pose le chaton sur ses genoux. Il est minuscule, si vulnérable. De longues minutes, sa main caresse la douceur de ce petit corps. Alors, elle ferme les yeux et sourit. Ce contact délicieux lui procure d'agréables frissons jusque dans le creux du ventre.

Son sourire s'élargit, son visage se détend.

Elle pourrait faire ça pendant des heures, peut-être des jours. Dans sa tête, une mélodie qui ressemble à une berceuse. Elle ne peut pas se souvenir où elle l'a entendue, mais elle est restée dans sa mémoire, gravée à jamais, et ressurgit de temps à autre.

Sa bouche s'entrouvre mais aucun son ne franchit la barrière de ses lèvres. Elle aimerait chanter cet air pour le petit animal endormi sur ses genoux. Il y a longtemps, elle aurait aimé le chanter pour un autre petit corps.

Un autre animal.

Ç'aurait peut-être apaisé ses peurs.

Soudain, ses lèvres se figent. Moteur de voiture, portière qui claque, baie vitrée qui glisse sur ses rails. Puis des pas résonnent dans la pièce contiguë. Des pas lourds qui l'arrachent à sa plénitude. Sa main se crispe sur le pelage du félin. Une clef tourne dans la serrure, la porte s'ouvre, ses paupières aussi.

— Qu'est-ce que tu fous ? gronde une voix caverneuse.

L'homme l'attrape par le bras et la soulève brutalement du sol. Il lui arrache le chaton des mains, le jette à l'autre bout de la pièce.

Elle se met à trembler, il la pousse vers l'évier.

— Je t'avais demandé de nettoyer, non ? Et je te trouve assise par terre à rien foutre ? Espèce de feignasse, c'est dégueulasse ici !

Il continue d'éructer. Reproches, insultes, offenses. Il la secoue, la malmène, la terrorise.

— Mets-toi au boulot, pauvre conne !

Il ramasse le chaton et le balance dans la poubelle avant de claquer la porte. Dès qu'il a quitté la cuisine, elle récupère l'animal au milieu des ordures et le serre contre sa poitrine.

Il est mort.

Elle ne sait plus depuis quand. Hier ou peut-être... était-ce il y a deux jours ?

Elle ne sait plus pourquoi ni comment, mais ce dont elle est sûre, c'est qu'aucune berceuse ne le ramènera à la vie.

Alors elle le repose dans son panier et commence à laver la vaisselle.

5

Cela fait six mois qu'il a obtenu ce travail. Trois fois par semaine, Mathieu se rend à l'atelier du centre pénitentiaire pour y passer quatre heures. Quatre heures à plier des prospectus avant de les ranger dans des caisses. Pour environ deux euros de l'heure.

Il paraît que c'est légal.

En tout cas, c'est mieux que rien. D'ailleurs, les places sont chères. S'occuper un moment, sortir de l'ennui, se croire encore utile à quelque chose. Avec cet argent, améliorer un peu l'ordinaire. La tâche répétitive ne requiert pas une grande concentration, Mathieu laisse donc son esprit s'évader. Parfois, il a la chance que s'imposent des souvenirs d'avant, du dehors. Mais la plupart du temps, ils le ramènent ici même, entre ces enceintes de malheur.

Aujourd'hui, comme souvent, Mathieu pense à Cisco...

... Depuis trois jours, Mathieu découvre son quotidien avec Cisco. Il ne sait rien de lui, ne connaît pas les raisons de son incarcération. Il a juste appris qu'il était là depuis six mois. Le sexagénaire parle peu et lit beaucoup. Chaque jour, il cuisine et partage ses créations culinaires avec son compagnon d'infortune. Gêné, Mathieu a promis de le rembourser dès qu'il le pourra.

« C'est pas de refus », a répondu Cisco.

Ce matin ils attendent tous les deux dans le couloir que les détenus aient quitté leur cellule et que le surveillant donne le signal. Le major Lefèvre rôde dans la cour, alors personne ne parle.

Armée d'esclaves au garde-à-vous.

Un jeune prisonnier met quelques secondes de trop à sortir de la cage qui jouxte la leur.

— Tu te manges le cul ? ordonne un surveillant.

Le major rejoint son subordonné à l'entrée de la cellule.

— Deux minutes, chef, je mets mes chaussures !

— Pourquoi t'es pas prêt ? beugle le major. Tu crois que t'es à l'hôtel ici, connard ?

Le jeune homme enfle ses baskets mais au moment où il quitte sa geôle, le major le saisit par le cou et le plaque violemment contre le mur.

— L'heure, c'est l'heure, petit enfoiré.

Choqué, Mathieu arrête de respirer. Le major fait une clef de bras au jeune détenu et le jette dans sa cellule.

— Privé de sortie !

Il verrouille la porte et regarde autour de lui. Tous les yeux se baissent, sauf ceux de quelques prisonniers. *Ses potes*, comme les appelle Cisco. Une dizaine de détenus qui bénéficient de privilèges, sans qu'on sache vraiment ce qu'ils offrent ou confient au major en retour. Certains gardiens sont aussi à sa botte. Quant à ceux qui ne partagent pas sa conception du métier, ils sont mis à l'écart et souffrent quasiment autant que les détenus.

Le surveillant se décide à donner le signal et les hommes marchent vers la cour. Une fois dehors, ils peuvent enfin respirer.

Côte à côte, ils font plusieurs fois le tour de la cour pour se dégourdir les jambes. Mathieu observe les autres, les groupes et les clans. Ceux qui sont seuls, ceux qui parlent seuls.

— Il y en a qui sont là depuis longtemps ? demande-t-il.

— Pas plus de deux ou trois ans, précise Cisco. De ce côté-ci de la prison, c'est la maison d'arrêt. De l'autre côté, c'est la centrale. Et au bout, c'est le quartier des mineurs.

— C'est quoi la différence ?

— Ici, ce sont ceux qui attendent leur jugement. Comme toi, je suppose. Ou ceux qui ont pris moins de deux ans. La centrale, c'est pour ceux qui ont été jugés et ont écopé de plus de deux ans.

— Et toi, tu attends ton jugement aussi ?

Cisco ne répond pas. Il s'installe sur un banc libre et allume une de ses cigarettes brunes. Mathieu continue d'observer les détenus, de scruter leurs habitudes.

— Ne les regarde pas comme ça, conseille le sexagénaire. Ça pourrait te coûter cher.

— Mais pourquoi ? s'étonne Mathieu.

— Regarder, c'est provoquer. Ici, il faut baisser ou détourner les yeux. À moins que tu ne sois au sommet de la hiérarchie.

— La hiérarchie ?... Quelle hiérarchie ?

Cisco esquisse un sourire.

— Tout en haut, il y a les tueurs de flics ou de gendarmes.

Mathieu s'assoit à côté de lui et fixe ses chaussures en l'écoutant attentivement.

— Au même niveau, les braqueurs. Ensuite, c'est les tueurs, les trafiquants, les escrocs en tout genre... Les terros. En bas de l'échelle, les violeurs. Les pointeurs, on les appelle ici. Et encore plus bas, vraiment tout en bas, les pédophiles et les assassins d'enfants.

Le cœur de Mathieu se serre, il peine à respirer.

— Même si aujourd'hui, tout ça est en train de changer, soupire le sexagénaire en écrasant son mégot. Maintenant, c'est la jungle. Plus personne ne respecte le code... Avant, quand les gardiens étaient corrects, les détenus leur montraient un minimum de respect. Aujourd'hui, c'est n'importe quoi !

Les types écoutent la musique à fond dans leur cage sans se soucier de celui qui a envie de calme. Ils insultent à tout-va, te crachent à la gueule... Non, c'est pas comme avant.

— Avant ? Mais... tu m'as dit que tu étais là depuis six mois ! J'ai du mal à suivre...

— Ça fait six mois que je suis *ici*. Ça ne veut pas dire que c'est ma première année de taule. En tout cas, maintenant, tu sais où est ta place, conclut Cisco. Mais moi, je ne veux pas le savoir, d'accord ?

...

Mathieu continue de plier les prospectus, de les ranger dans les caisses. Cisco n'est plus à ses côtés depuis longtemps, mais il a parfois l'impression d'entendre sa voix.

Dans cette fameuse hiérarchie, il était en haut de l'échelle.

Mathieu, lui, était en bas.

Le surveillant leur signale qu'il est temps d'arrêter, et Mathieu passe sous le portique de sécurité. Après une fouille sommaire, il peut regagner sa cellule. Il se nettoie le visage, se considère dans le miroir. Quand il est entré ici, il était jeune. Maintenant, il n'a plus vraiment d'âge. Il s'allonge sur son lit, fixe le plafond.

Mathieu se souvient qu'avant, il avait des projets.

Un avenir.

Il hésitait entre plusieurs voies, se posait des questions. Choisir des études, un métier, une carrière.

Avoir le choix, simplement.

Un luxe dont il a oublié le goût. Mais il a oublié tant de choses... Il a enterré ses rêves et ses espoirs. Aux yeux de tous, il n'est plus qu'un prisonnier, un criminel, un déchet que la société peine à recycler.

Aujourd'hui, il a presque oublié son nom.

Aujourd'hui, Mathieu n'est plus qu'un numéro.

Matricule 8275.

6

Malheureusement, les vacances de la Toussaint touchent à leur fin.

Heureusement, il reste encore un week-end avant de retourner dans l'arène.

Cette semaine, Léonard a fêté ses seize ans, en compagnie de ses amis, Hadrien et Vicky, qui lui ont offert un bracelet en métal et cuir. C'était le 6 novembre, jour de la Saint-Léonard. Alors qu'ils mangeaient le gâteau préparé par Mona, Vicky a demandé pourquoi son anniversaire et sa fête tombaient le même jour.

« Personne sait quand je suis né », a dit Léonard. « Du coup, Mo a décidé que ce serait ce jour-là. »

Mona lui a acheté une montre digitale, car il se trompait parfois avec ces satanées aiguilles, confondant la grande et la petite. Les chiffres blancs brillent sur un fond noir et elle s'éclaire la nuit. L'adolescent ne la quitte plus. Comme elle est étanche, il peut la garder sous la douche et ne l'enlève pas non plus pour dormir. Alors, quand la peur s'invite sous la couette, il presse le petit bouton du côté et elle s'allume, phare au cœur de la tempête.

Aujourd'hui, c'est samedi, Vicky est venue passer la journée avec eux. Après le déjeuner, les deux amis descendent au village faire une course pour Mona. Tandis qu'ils marchent tranquillement dans la rue piétonne, la jeune fille disserte sur les diktats de la beauté et le rôle des réseaux sociaux en la matière. Elle raconte ses copines et leurs selfies retouchés : des yeux plus

grands, en amande et si possible bleus, un nez plus affiné... Vicky avoue être elle-même influencée et complexée.

— Pourtant, tu es très belle, la complimente Léonard.

— Tu trouves ?

— Ah oui. Ça c'est sûr.

— Merci... Toi aussi, tu sais. Enfin, tu n'es pas très belle, mais très beau ! s'esclaffe-t-elle.

Il rougit, Vicky continue à rire. Ils pénètrent dans la pharmacie et pendant que l'adolescent attend son tour, Vicky s'attarde devant le rayon des cosmétiques. Léonard confie l'ordonnance de Mona à la préparatrice et rejoint son amie, figée devant les vernis à ongles.

— Lequel tu préfères ? demande-t-elle.

Léonard ignorait qu'il y avait tant de nuances de rouge ou de rose, et reste perplexe un moment. Pour elle, il verrait une couleur pastel, douce et discrète. Il choisit un beige nacré.

— Celui-là.

— Tu as raison, il est beau... Mais trop cher ! Je t'attends dehors.

Dès qu'elle a quitté l'officine, Léonard saisit le petit flacon avant de se diriger vers la caisse. Grâce à l'argent gagné ce matin chez Sacha, il achète le vernis, récupère les médicaments de Mona et rejoint son amie. Une fois sur le trottoir, il lui offre son cadeau. Elle se hisse sur la pointe des pieds mais il est obligé de se pencher pour qu'elle puisse l'embrasser sur la joue.

— J'ai hâte de l'essayer !

En continuant leur chemin, ils arrivent sur la place centrale de Granviller et Léonard s'immobilise brusquement, comme s'il venait de heurter un mur.

À quelques mètres de lui, Jules et sa bande. Alban, Jérémy, Thomas.

Les garçons sont assis près de la fontaine, entourés par leurs scooters.

— Tu viens ? s'impatiente Victoria.

— Euh... Non, on va passer par ailleurs.

— Mais pourquoi ?

Trop tard. Ses ennemis l'ont aperçu.

— Eh, le triso, qu'est-ce que tu fous là ? T'as du fric à me filer ?

Ayant compris la situation, Vicky attrape la main de Léonard et le conduit vers la place. Les insultes fusent.

— Tu t'es trouvé une petite copine, le triso ? balance Jérémy.

— Y a détournement de mineure ! s'esclaffe Jules.

Victoria s'approche de l'adolescent hilare. Tête haute, sourire en coin, elle le dévisage un instant.

— Eh, Vicky, qu'est-ce que tu branles avec ce bâtard ? reprend Jules.

Elle sort un mouchoir de sa poche et le lui tend.

— Tu as de la morve sur le nez, dit-elle.

Jules reste bouche bée puis passe à la va-vite un doigt sous ses narines. Ses copains se marrent, il devient écarlate.

— Mais c'est pas grave, ajoute Vicky. Un jour, tu seras grand. Aussi grand que Léo, peut-être. Et ta mère ne sera plus obligée de te torcher le cul, tu verras.

D'un pas assuré, elle rejoint Léonard, prend à nouveau sa main tétanisée dans la sienne et l'entraîne dans son sillage. Dès qu'ils se sont éloignés du groupe, elle lâche la main de son ami.

— Tu en as parlé à ta mère ? demande-t-elle. Tout ce qu'ils te font subir, tu lui en as parlé ?

— Non, avoue Léonard. Ils ont dit qu'ils vont lui faire du mal, alors...

— Ils bluffent, affirme la jeune fille. C'est rien que des petits cons.

— Je sais pas... J'veux pas qu'il lui arrive malheur !

— Ils n'oseront jamais, continue Victoria. Et puis Mona, elle sait se défendre, ne t'inquiète pas pour elle.

— Toi aussi, on dirait !

Vicky se met à rire. Un rire que Léonard trouve merveilleux. Comme un pansement à toutes les plaies.

— Tu ne lui diras rien, hein ? supplie-t-il.

— Non. Parce que c’est à toi de lui parler... Pas à moi.

*

* *

Installée dans son vieux fauteuil, Mona lit un roman. En face d’elle, sur le canapé, Léonard caresse Arsène qui ronronne bruyamment.

— Tu devrais aller te coucher, dit-elle en levant les yeux. Il est tard...

— J’ai pas sommeil, répond Léonard.

— Pourtant, tu as bien bossé aujourd’hui !

— Oui, mais je ne suis pas fatigué. Pas encore...

Elle referme le livre, le pose sur la commode.

— Eh bien moi, je monte me mettre au lit ! dit-elle.

Léonard vérifie qu’il ne reste que des braises inoffensives dans la cheminée puis emboîte le pas à sa mère dans l’escalier qui mène aux chambres. Après un bref passage par la salle de bains, l’adolescent se déshabille et se glisse sous les draps un peu froids.

Sa mère tape à la porte.

— Je peux entrer ?

— Oui !

Elle se penche pour déposer un baiser sur son front.

— Bonne nuit, mon fils.

— Tu veux pas rester un peu ?

Mona s’assoit sur le lit, près du chat qui s’est installé pour la nuit.

— Il ne devrait pas dormir dans la chambre, dit-elle machinalement.

Quatre ans qu’elle répète ça presque tous les soirs.

— Pourquoi, il me dérange pas...

— Il met des poils partout !

— Tu me racontes ? demande Léonard avec un sourire.

— Qu’est-ce que tu veux que je te raconte ?

— Tu le sais bien !

Entre eux, c'est un jeu qui dure depuis des années. Il ne se lasse pas d'entendre cette histoire.

Leur histoire.

— Tu la connais par cœur, cette histoire ! rappelle Mona.

— C'est pas grave, j'ai envie que tu me la racontes encore.

— D'accord, mon chéri... C'était un jeudi matin, c'était le 6 novembre, commence Mona. Il pleuvait un peu, mais...

— Il ne faisait pas froid, dit Léonard.

— Non, il ne faisait pas froid. Je partais au travail, mais ma voiture n'avait pas voulu démarrer alors...

— Alors tu étais à pied, enchaîne son fils.

— Oui, je descendais à pied au village pour attraper un bus. Je marchais sur la route quand soudain...

7

Insomnie.

Une de plus.

Toutes ces heures où le sommeil ne veut pas de lui. Ces nuits à maudire le passé, à oublier l'avenir. Ce lent cauchemar qui n'en finit pas. Ce temps perdu qui ne reviendra pas. Ces années volées, cette jeunesse massacrée, ces espoirs pulvérisés.

Il se souvient du jour où tout a basculé. Les gendarmes qui débarquent à la maison tôt le matin, l'arrachent à ses rêves, violent son intimité. Les menottes autour des poignets, les cris de ses parents, les larmes dans les yeux de sa mère, le doute dans ceux de son père. La cellule de garde à vue, entre deux interrogatoires sans fin et presque sans limites. Toujours les mêmes questions, posées dix fois, cent fois... Ils attendaient une réponse qui ne venait pas. L'humilier, l'affamer, le menacer. Et surtout, se relayer pour l'empêcher de dormir. Jusqu'à ce qu'il craque et soit prêt à avouer tout et n'importe quoi.

Avouer pour retrouver le silence, la solitude, un semblant de calme avant l'effroyable tempête.

Avouer, pour avoir le droit de boire et de dormir.

Après un passage devant le juge, il avait fait son entrée en maison d'arrêt. La première nuit est censée être la plus difficile. Mais toutes les nuits le sont.

Les jours aussi...

...

Ce matin, alors qu'ils attendent pour la promenade, le major Lefèvre fait les cent pas dans la cour. Chacun le sait, il cherche l'affrontement, l'occasion de montrer sa force et son pouvoir.

Mathieu et Cisco échangent un regard entendu. Après trois mois dans la même cage, ils sont devenus complices. Ils se connaissent sans rien savoir de leur passé, de leurs actes. Mais quelle importance, finalement ?

Un jeune Black, arrivé la veille d'une autre maison d'arrêt, s'impatiente.

— Qu'est-ce qu'on branle, putain ?

— Ferme ta gueule, Nègro.

— Eh, tu m'insultes pas !

C'était le signal que l'équipe du major attendait. Deux surveillants se jettent sur lui, le ramènent en cellule et le major ferme la porte. Depuis le couloir, tous entendent ses cris tandis que les uniformes le passent à tabac. Personne ne bouge mais Mathieu sent la lave couler dans ses veines. Quand les matons ressortent, le major a l'air repu. Enfin satisfait, rassasié. Malgré la peur, malgré les conseils de Cisco, Mathieu ne peut s'empêcher d'intervenir.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça, dit-il simplement.

Lefèvre se plante face à lui et le fixe quelques secondes avant de dire :

— Et toi, saloperie de pointeur ? Tu avais le droit de violer une gamine, peut-être ?

Tous les regards convergent vers Mathieu, comme vers une seule et même cible.

— Oh, pardon, ajoute Lefèvre avec un ignoble rictus. Je n'ai pas le *droit* de dire ça.

Puis il éclate de rire et donne l'ordre de mouvement.

— Reste près de moi dans la cour, chuchote Cisco. Ne t'éloigne surtout pas...

Le cœur de Mathieu est sur le point d'éclater, il a compris que sa vie ne tient plus qu'à un fil. Une fois dehors, Cisco et lui s'assoient sur un banc.

— Je suis innocent, dit Mathieu d'une voix forte. Innocent !

— Tu peux gueuler aussi fort que tu veux, ça ne changera rien, prévient Cisco. Le mal est fait, c'est trop tard. Maintenant, faut que tu sois constamment sur tes gardes. Dès que tu sors de la cellule, tu fais gaffe. Compris ?

— Ce n'est pas moi ! répète Mathieu.

— Garde ton discours pour les juges. Je viens de te le dire : c'est trop tard.

Quelques gars l'observent en parlant à voix basse. Mais aucun ne s'approche.

— Qu'ils viennent !... Pourquoi ils ne viennent pas me voir ? s'énerve Mathieu.

— Parce que je suis là, dit Cisco.

Après la promenade, le sexagénaire n'adresse plus la parole à son codétenu. L'après-midi s'éternise et Mathieu, allongé sur son lit, écoute les bruits de la maison d'arrêt. Les télévisions qui beuglent, les gars qui crient. Il se demande comment Cisco parvient à lire dans ce brouhaha incessant.

— Tu as décidé de ne plus me parler ?

— Je n'ai rien décidé du tout.

— Je suis innocent, Cisco. Victime d'une erreur judiciaire.

— J'ai entendu ça tellement souvent...

— C'est la vérité, je te le jure. J'ai... Ils m'ont accusé d'avoir assassiné ma copine et aussi un de mes potes. Mais c'est pas moi ! Cette fille, je l'aimais. Je n'aurais jamais pu la tuer.

— L'amour est le plus grand pourvoyeur de crimes.

— Je ne l'ai pas tuée ! martèle Mathieu. Faut que tu me croies...

— Faudrait surtout que les flics te croient. Moi, ça n'a aucune importance.

— Si, pour moi, c'est important. Je ne suis pas un tueur. Pas un violeur...

Cisco descend l'échelle, prend la chaise et s'assoit face à Mathieu.

— Si tu dis vrai, c'est le plus grand des malheurs. Se retrouver ici, c'est terrible. Mais s'y retrouver alors qu'on est innocent, c'est intolérable.

— Pourquoi tu ne me crois pas ? supplie Mathieu, les yeux brouillés de larmes. Tu penses que je mens, tu n'as pas confiance en moi ?

— J'ai vu des hommes oublier leur crime, l'effacer de leur mémoire tant c'était dur à porter...

— Non, Cisco. Je n'ai rien à oublier.

Le sexagénaire prend un temps de réflexion. Il fait quelques pas, regarde par la fenêtre.

— Je t'avais dit de la fermer face à Lefèvre, reprend-il soudain.

— Je sais, mais...

— Mais quoi ? Ça n'a rien changé pour le type qui s'est fait défoncer, non ? Par contre, pour toi, cette simple phrase va tout changer. Désormais, tu es une cible. Tu es entré dans la catégorie des sous-hommes par la grande porte. Et ils vont s'en donner à cœur joie, tu peux me croire.

Mathieu essuie ses larmes.

— Tu vas me protéger ?

— Contre cette ordure de Lefèvre, je ne peux pas grand-chose. Il va falloir être fort, Petit.

— Pourquoi ils ont peur de toi, les autres ?

Cisco esquisse un vague sourire, les yeux accrochés aux barbelés.

— Sans doute parce que je suis dangereux.

Il revient vers les lits superposés.

— Tu vois, ici, il faut rester digne. Toujours digne... Quand un maton entre dans ta cellule, c'est toi qui l'invites *chez toi*. Toi qui le reçois et non l'inverse. Toujours debout, toujours habillé et rasé de près.

Mathieu l'écoute religieusement.

— Même quand tu atterriras au mitard, parce que ça t'arrivera forcément, tu restes digne. Tu fais attention à ton apparence, au choix de tes mots. Tu ne te laisses jamais aller. *Jamais*, tu entends ?

— D'accord...

— Si tu as envie de chialer, tu attends que tout le monde dorme. Que personne ne puisse t'entendre. Si tu dois séjourner ici un moment, tu te cultives, tu lis, tu apprends. Tu aiguises tes sens et ton intelligence... Le cerveau, c'est aussi important que les muscles. C'est *plus* important que les muscles. Tu apprends à te taire quand il faut te taire. Tu apprends à répondre lorsqu'il faut répondre. Toujours avec les bons mots.

C'est la première fois que Cisco parle autant. Comme s'il y avait urgence. Comme s'il allait quitter cette planète et allouait ses derniers conseils.

— Tu évolues, tu t'élèves, continue le sexagénaire. Tu ne te rabaisses jamais. Digne, toujours digne, Petit. C'est comme ça que tu en imposes. C'est comme ça que tu te forges une réputation. Et ici, la réputation, c'est la vie.

— Je comprends, murmure Mathieu.

À cet instant, la porte de la cage s'ouvre et le major apparaît, flanqué de deux de ses gardiens.

— Cisco, tu changes de cellule.

— Pourquoi ? interroge le sexagénaire.

— Parce que je l'ai décidé.

Cisco le regarde droit dans les yeux. Silencieux, de longues secondes, ils se font face.

— Tu as trouvé un nouveau jouet ? demande Cisco.

— Mêlé-toi de ton cul.

— Fais attention à ce que tu vas faire, *major*.

— Tes conseils, je m'en branle, riposte le gradé. Prends tes affaires et suis-moi. Sinon, j'appelle du renfort.

— À trois, vous avez encore la trouille ? sourit Cisco. Remarque, tu sais qu'il te faudrait plus que deux gars pour venir à bout de moi. Alors tu le laisses tranquille et tout restera en ordre. Et tu aimes l'ordre, n'est-ce pas, major ?

Lefèvre hésite un instant puis recule d'un pas. Finalement, il fait volte-face et disparaît. Mathieu considère avec stupéfaction la porte qui vient de se refermer puis l'homme qui partage sa cellule. Cet homme qui ne paye pas de mine mais qui *en impose*. Par son calme, la puissance qu'il dégage.

La nuit s'insinue dans l'immense bâtisse oubliée de la civilisation. Le silence revient peu à peu, seulement brisé par les cris du locataire de la cellule 45. Un *psy*, comme on les appelle ici. Atteint d'une maladie mentale, il passe son temps à hurler et à se taper la tête contre les murs. Tous s'y sont habitués. Plus personne ne fait attention à lui, à ses cris de douleur qu'aucun médicament ni aucun médecin ne vient soulager.

Cette nuit-là, malgré l'angoisse, Mathieu parvient à dormir cinq heures d'affilée. Au réveil, il décide de suivre les conseils de son ami. Il commence par une série de pompes, puis se rase et s'habille. Quand le maton ouvre à 7 heures, il est prêt.

Pendant la promenade, il reste à côté de son protecteur et seuls les regards le frappent. Des regards de haine, de mépris. Ici, les hommes ont besoin de se prouver qu'il existe plus vil qu'eux.

Désormais, ce sera Mathieu.

Conscient des risques que prend Cisco en lui servant de bouclier.

Cisco qui échange quelques mots avec d'autres prisonniers, tout en gardant son protégé à l'œil. Il parle de lui, Mathieu le sait. Il défend sa cause auprès des caïds.

Dans l'après-midi qui suit, Cisco se coiffe et se parfume avant de quitter la cellule ; sa fille l'attend au parloir. Mathieu pique un livre sur l'étagère et s'installe sur son lit.

Il n'a le temps de lire qu'un chapitre.

La porte s'ouvre et deux détenus entrent. Ils fondent sur lui, il se débat, hurle, riposte. Mais il n'a aucune chance. Replié sur le sol, il encaisse les coups de pied dans les côtes, la tête, la colonne vertébrale.

Depuis le couloir, le major profite du spectacle.

Quand Mathieu ne bouge plus, quand sa voix s'est éteinte, les deux types l'abandonnent et la porte se referme.

Deux heures plus tard, Cisco remonte des parloirs et trouve Mathieu allongé par terre. Conscient mais en état de choc.

— Salaud, murmure-t-il.

Il essaie de remettre le jeune homme d'aplomb.

— Allez, debout, ordonne-t-il. Debout, nom de Dieu !

Mathieu se relève et Cisco le fait asseoir sur la chaise. Il nettoie son visage plein de sang, lui fait avaler un comprimé.

— Ça passera, Petit, dit-il simplement. Ça passera, tu verras.

— Non ! gémit Mathieu.

— Si, ça passera. Demain, tu seras debout et tu descendras dans la cour. C'est compris ?

Le lendemain, Mathieu est descendu en promenade.

...

Six mois plus tard, après un dérapage de trop, le major a été muté dans une autre prison. Quelques semaines après, Cisco est parti à son tour. Direction une lointaine centrale, direction la perpétuité. Mathieu ne le reverra sans doute pas. Mais il continue d'entendre sa voix, de lire les livres qu'il lui a laissés.

Depuis le premier jour de son incarcération et avant même son jugement, on l'a piétiné, écrasé, humilié. Il a reçu des coups, au corps et à l'âme. Certains ont prédit sa mort, promis tous les supplices. Ceux qui possèdent les clefs et ceux qui ne les auront jamais, lui ont enseigné la peur, celle qui ne vous quitte pas même quand vous êtes seul, même quand vous arrivez enfin à dormir.

Il n'avait pas les armes, ne savait pas se défendre. Ni griffes, ni crocs. Encore moins d'armure.

Mais il avait Cisco.

Au fil des semaines et des mois, son intelligence est devenue l'alliée de ses muscles. À l'ombre de ces murs, il faut être malin, rusé et prêt à tous les compromis. Se construire une réputation, forcer le respect, inspirer la crainte. Se forger une légende, même si elle ne repose sur aucune fondation.

Rester digne. Toujours digne, Mathieu n'a pas oublié les mots, les conseils de son mentor.

Ces mots qui lui ont sauvé la vie.

Même quand Cisco a quitté la maison d'arrêt, Mathieu ne s'est jamais résigné. Ils ont essayé de le démolir mais il est encore là, encore debout, toujours vivant. Désormais, il fait partie de ceux qui règnent sur cet impitoyable labyrinthe. La rage au fond du cœur, la haine chevillée au corps.

Malgré ce qu'a voulu croire la justice, il n'était qu'un jeune homme banal en arrivant ici.

Il était un innocent.

Aujourd'hui, capable de tout. Ce sentiment d'injustice, si cruel, qui l'a fait hurler tant de fois, pleurer encore plus souvent, l'a finalement transformé en machine de guerre.

Envie de tuer, envie de broyer à son tour.

Seize ans qu'ils l'ont enfermé.

Pour des crimes qu'il n'a pas commis.

8

Elle s'angoisse toujours quand il rentre tard. Elle est comme ça, Mo. Inquiète pour un oui, pour un non. Et puis, ça veut dire qu'elle l'aime, alors il accepte ses peurs, ses reproches et accélère encore le pas.

Le dimanche, quand Léonard a terminé ses devoirs, il a le droit d'aller se balader en forêt. Toute l'après-midi, il est resté dans ce qu'il appelle sa *caverne*. Son deuxième chez-lui. Un endroit qu'il a trouvé il y a environ deux ans. En haut d'un tertre, deux énormes blocs rocheux posés l'un contre l'autre forment un triangle au milieu duquel Léonard a construit sa cachette. Il en a découvert l'entrée par hasard, derrière une végétation dense. Il peut se tenir debout sur le premier mètre puis doit se plier en deux pour avancer. Une sorte de tente minérale où il se sent à l'abri. Il a creusé un peu la terre, a aménagé sa planque du mieux qu'il pouvait. Son royaume, sa forteresse imprenable.

Il y a apporté ses soldats de plomb, ses héros de papier, certains objets qui encombraient sa chambre. Il y a apporté son imagination, ses rêves, ses cauchemars et ses secrets.

Il peut y passer des heures. Jouer, parler, rire. Du haut de son talus, au travers du bosquet qui cache l'accès de son repaire, il aperçoit parfois une biche, un renard ou un promeneur en contrebas.

Voir, sans être vu.

Il rêve d'y dormir, une nuit au moins, mais Mo refuse catégoriquement.

Oubliant la piste large et boueuse, Léonard plonge dans un raccourci, chemin rude qui dégringole vers le village, encore lointain, si minuscule. Vu d'ici, il ressemble à la maquette que Léonard a admirée à la mairie le mois dernier. Ses semelles crantées dérapent sur les gravillons, roulent sur les cailloux, mais il n'hésite pas un instant, le pied sûr, l'équilibre parfait.

Le soleil jette ses dernières forces par-dessus la montagne, faisant rougir le ciel, étirant l'ombre des grands arbres.

C'était une belle journée, Léonard se met à chanter doucement. Il a oublié le titre de cette chanson, mais peu importe. Il oublie tant de choses, si souvent ! Pourtant, Léonard ne se perd jamais, capable de s'orienter même au milieu du brouillard. Alors Mo ne devrait pas se faire autant de souci pour lui.

Au bout du raccourci, il rejoint la piste, au moment où le soleil déserte les lieux. Il consulte la montre que sa mère lui a offerte ; déjà 17 heures. Armé d'un morceau de bois, Léonard s'amuse à faucher les herbes du bas-côté tout en continuant à avancer d'un bon pas. Il pense à Vicky et sourit : ce qu'elle a accompli la veille, la façon dont elle a cloué le bec à Jules ! Il se souvient de sa main dans la sienne, se souvient de l'avoir serrée très fort, même si c'était quelques secondes.

Il prend un chewing-gum dans la poche de son jean ; cette après-midi, il a fumé une cigarette. Hadrien en pique de temps en temps à sa grande sœur et les partage avec son ami. Léonard n'aime pas vraiment ça mais suppose qu'en faisant comme Jules et ses copains, il aura peut-être une chance de se faire accepter. Il mâche consciencieusement son Malabar car Mo a du flair. Il ne faudrait pas qu'elle s'en aperçoive !

Au loin, le toit de la ferme se dessine. Il sera bientôt rentré, sa mère sera rassurée.

Leur maison surplombe toutes les autres, elle est la plus haute du bourg. Après elle, c'est la forêt épaisse qui commence. Souvent, Léonard se dit que

cette bâtisse est le lien entre les hommes et la nature, sorte de frontière perméable entre la civilisation et le sauvage.

Un peu comme lui, finalement.

Il continue de chanter. Il aime chanter quand personne ne peut l'entendre. Des chansons bêtes, parfois, mais quelle importance ? Un engoulement lui répond, ouvrant la voie au crépuscule. Malgré son retard, Léonard prend le temps de l'écouter, de l'imiter maladroitement. Puis il reprend sa course effrénée avant de s'arrêter pour ramasser un caillou sur la piste carrossable. Chaque jour, il en vole un, qu'il met dans la grande boîte en fer cachée sous son lit. Chaque jour, il choisit le plus beau. Forcément plus beau que celui de la veille. Il se dit que dans quelques mois, quelques années, il pourra construire un nouveau chemin avec ces innombrables petites pierres.

Un chemin vers autre chose.

Un chemin vers Glen Affric.

*
* *

— Hadrien t'attend depuis une heure, lui reproche Mona.

— J'ai oublié qu'il venait, avoue Léonard.

Sa mère lève les yeux au ciel et l'adolescent rejoint son ami qui patiente dans le salon, devant la télévision. Ils se tapent dans la main et montent s'isoler à l'étage.

Ils se connaissent depuis l'école primaire où ils n'ont été dans la même classe que la première année. Ensuite, Léonard a pris du retard et Hadrien de l'avance.

Car Hadrien est un *surdoué*, comme aime à le dire Mona.

Malgré leurs différences, les deux adolescents s'entendent à merveille. Sans doute parce que Hadrien a du mal à grandir. À l'aise pour étudier, capable de lire plusieurs livres par jour, il n'arrive pas à s'intégrer, a du mal à supporter le monde tel qu'il est.

— Tu as vu Vicky hier ?

Léonard relate son après-midi en quelques mots :

— Elle m’a parlé des ours polaires, de la soupe au plastique et du glypho... glyphomachin.

— Glyphosate ?

— Ouais, c’est ça. Et tu verrais comment elle a mouché Jules et ses potes !

— Vas-y, raconte !

Léonard s’exécute de bon cœur, sans chercher à embellir son propre rôle.

— Putain, j’aurais voulu être là, commente Hadrien.

— Et puis elle a dit que j’étais beau.

— Beau ?

— Bah ouais.

Hadrien observe son ami avec un sourire. Il aimerait lui ressembler physiquement. Être grand et fort comme lui, avoir son visage aux traits fins et délicats.

— Elle a dit que j’avais les yeux vert absinthe.

— Vert absinthe ?

— Ouais, je sais pas ce que c’est *absinthe*, mais...

— C’est une plante. Avec, on fabrique un alcool fort qu’on appelle la fée verte. C’était la boisson des artistes au XIX^e siècle.

Léonard considère Hadrien avec admiration. Il ignore comment il peut engranger tant de connaissances...

— Et Vicky, c’est une spécialiste des tic-tac de la beauté. Alors elle sait ce qu’elle dit ! conclut Léonard.

— Des *tic-tac* ?

— Un truc dans le genre... Un truc de Snapchat ou Insta...

— Des diktats, non ?

— C’est quoi ?

Avec patience, Hadrien explique le sens de ce mot mystérieux et Léonard finit par comprendre.

— Tu manges avec nous ? espère-t-il.

— Oui. Mon père viendra me chercher vers 22 heures.

— Tu repars demain ?

— Malheureusement oui. Et l'année ne fait que commencer...

Depuis l'an dernier, Hadrien est interne dans un lycée qu'il a intégré avec un an d'avance. Il y subit à peu près un sort identique à celui de son ami. Avant, ils fréquentaient tous deux le collège Albert-Camus et pouvaient s'entraider, même s'ils n'étaient pas dans la même classe. L'un était le cerveau, l'autre les muscles.

Désormais, ils sont seuls.

Face aux autres.

Différents des autres.

Des proies, forcément.

*

* *

Lundi matin, il fait froid, il fait nuit et il pleut. Léonard remonte le col de son blouson et s'engage sur la route qui descend vers le bourg.

Une nouvelle semaine en enfer.

Cinq jours à subir, encaisser, supporter. Payer pour une faute qu'il ne se rappelle pas avoir commise.

Ce matin, il a songé faire croire qu'il était malade, mais Léonard ne sait pas mentir. Surtout pas à Mona. Alors, il lui a adressé un sourire, l'a embrassée puis a quitté la maison, son sac sur les épaules. Avant le petit déjeuner, il a aussi passé une demi-heure à chercher Arsène qui n'est pas rentré de la nuit. Peut-être que la veille au soir la présence d'Hadrien l'a dérangé ? Ce n'est pas la première fois qu'il disparaît, mais Léonard s'inquiète à chacune de ses escapades.

Une fois sur la place, il reste à distance de l'arrêt de bus où sont déjà agglutinés quelques collégiens. Certains lui adressent un sourire discret, d'autres un signe de la main. Ceux-là sont inoffensifs, tout juste indifférents.

Ses ennemis ne sont pas encore là et de toute façon ils ne l'attaqueront pas ici, ils attendront le bon moment. Dans la poche droite de son jean, le héros masqué. Ce serait bien qu'un jour, il vienne jusqu'ici le sauver.

Mais il est parti à Glen Affric, n'en est jamais revenu.

Jules et ses disciples arrivent tous en même temps, dans la voiture du père de Jules, l'un des deux médecins de Granviller. Le docteur Ferrand ne se doute pas que son fils est un tortionnaire, un bourreau. Il ne tarit pas d'éloges sur son héritier qui donne le change avec adresse, talent et perfidie. Aux yeux de beaucoup, Jules est l'adolescent parfait : poli, il aide les vieilles dames à porter leurs courses ; doué, il obtient les félicitations du jury ; jusqu'à l'an dernier, il se rendait même à la messe avec ses parents chaque dimanche.

Léonard se dit parfois que son ennemi ressemble à ces fruits véreux : parfaits dehors, pourris dedans.

Une fois le médecin parti, Jules tourne la tête vers son souffre-douleur et le fixe sans un mot. Rien qu'à son regard, Léonard sait que la semaine va être éprouvante.

Le bus apparaît enfin et les enfants se hâtent de monter à son bord pour être au sec. Léonard s'assoit à sa place, juste derrière le chauffeur. Alors les kilomètres défilent, tristes et pâles.

Les étangs, encore plus gris que d'habitude. Les oiseaux blancs, transis de froid.

Les fermes trapues, cernées par les champs.

Le chêne, juste avant le pont ferroviaire.

Les ronces et les clôtures, toujours aussi voraces. Les vaches avec leurs pattes pleines de boue. Et leur mort annoncée.

Léonard serre la figurine dans sa main.

Ils arrivent au collège Albert-Camus, et l'adolescent fume une cigarette avant de franchir les grilles de l'établissement. Il ne s'habitue pas à ce goût dans sa bouche, à cette brûlure dans sa gorge, mais continue d'espérer que cette nouvelle manie le rendra moins impopulaire.

La semaine commence par un cours de français, il traîne les pieds jusqu'au bâtiment D. En patientant devant la porte du bloc, il écoute ses camarades raconter leur week-end.

Lui aussi a des choses à raconter.

Personne à qui les raconter.

Au pied du bâtiment E, Jules fait le paon devant les élèves de sa classe de troisième. Il a de nouvelles fringues, toujours à la dernière mode. Toujours parfaites.

M. Michalac, le professeur de français, se présente au moment de la sonnerie et conduit son troupeau de brebis jusqu'à la salle D23. Léonard s'installe au fond, à la place des cancres, et sort ses affaires. Ils sont vingt-neuf dans la classe de 5^e B. Un nombre impair. Il faut bien qu'il y en ait un qui soit seul à sa table.

Pourquoi pas Léonard ?

Michalac attaque la leçon du jour. De la grammaire et de la conjugaison.

Léonard est le plus âgé de sa classe. Le plus grand, le plus vieux.

Le moins doué.

Ils ont presque tous douze ans. Lui, tout juste seize.

Il essaie de se concentrer sur les mots du professeur, essaie de suivre ses raisonnements. Toutes les langues sont-elles aussi compliquées que le français ?

Très vite, il décroche. Tout s'embrouille dans sa pauvre tête, tout se mélange. Les lettres, les mots, les accords.

Des dissonances, rien d'autre.

Très vite, il dévisse et chute dans un vide sidéral. Sa tête pivote vers la fenêtre, son esprit se mêle à la pluie. Il aimerait tant être dehors. Ailleurs, loin d'ici.

Marcher le long du loch Ness, emprunter la petite route qu'il a déjà suivie sur une carte d'Écosse. Celle qui mène à Glen Affric...

— Léonard ?

Tous les regards convergent vers le fond de la salle.

— Léonard ? répète le professeur en haussant le ton.

Rien ne se passe. Alors, Michalac s'approche et frappe un coup sur la table. L'adolescent sursaute, les autres se mettent à rire.

— Es-tu avec nous, Léonard ?

L'élève hoche la tête.

— Peux-tu me dire de quoi nous parlions juste avant ?

— Euh...

Nouveaux rires et les vannes qui fusent dans la salle.

— Stop, ordonne le professeur. Taisez-vous.

Il repart vers le tableau puis se retourne pour fixer Léonard.

— S'il y a quelque chose que tu ne comprends pas, n'hésite pas à poser des questions, d'accord ?

— C'est *rien*, qu'il comprend ! balance une voix.

— Qui a dit ça ? s'indigne Michalac.

Personne ne se dénonce, le professeur n'insiste pas. Il reprend son cours et Léonard tente de faire semblant d'être attentif. Mais le brouillard se répand dans son crâne, paralysant ses neurones.

Chaque journée ici est une journée de perdue, il en est sûr. Dans ce collège, il n'y a pas de SEGPA, ces dispositifs pour les élèves tels que lui, inadaptés au système scolaire classique. En fin de sixième, on lui a proposé d'intégrer l'une de ces classes mais, pour cela, il fallait partir encore plus loin de la maison. Impossible de rentrer chez lui chaque soir, l'internat était la seule option possible. Avec Mona, ils ont hésité.

Aucun des deux ne souhaitait cette séparation.

Aucun des deux n'y était prêt.

À la cantine aussi, Léonard se retrouve seul. Il y a trois élèves de quatrième à sa table parce que le réfectoire est plein. Mais ils sont là par hasard et ne lui adressent pas la parole.

La solitude dans sa caverne, il l'apprécie.

La solitude au milieu d'une centaine d'enfants, il la déteste.

Avant, il rejoignait Hadrien au moment du repas et des récréations, ça tranchait un peu avec cette sordide impression de ne pas faire partie de ce monde.

Aujourd'hui, il est vraiment, complètement, seul.

Il expédie son repas en dix minutes avant de se réfugier au CDI. Un endroit où il sera en sécurité. Il dépose son sac dans le sas de l'entrée comme le veut le règlement, et la documentaliste l'accueille sans aucune chaleur.

Elle n'aime pas les élèves qui ne savent pas lire.

Il choisit un manga et s'assoit dans un coin. Il pourra au moins regarder les dessins.

Très vite, il ne regarde plus rien. Il est à nouveau parti dans un univers parallèle où tout est lent. Un drôle de monde où il vogue sur une mer de coton, sans un souffle de vent, un endroit feutré où les bruits sont étouffés, où le temps n'existe plus.

Quand il sort de sa léthargie, il est déjà l'heure de retourner en cours. Heureusement, il attaque avec l'éducation physique. La seule matière où il n'est pas le dernier de la classe. En athlétisme, il écrase tout le monde, capable de courir vite, de courir longtemps. De sauter très haut ou très loin. Capable de lancer le poids à une distance incroyable.

Dans cette matière, il a 18 de moyenne, il est le meilleur.

Après deux heures de sport, Léonard quitte les vestiaires et se retrouve dans la cour. Il se dirige vers les toilettes garçons où il y a foule comme à chaque récréation. Il patiente en regardant autour de lui : pas d'ennemis à l'horizon. Un surveillant patrouille dans le secteur, de quoi le rassurer.

Enfin, il peut entrer dans les sanitaires où règne une odeur tenace, mélange de produits chimiques et d'urine.

C'est alors qu'il les voit.

Ils l'attendaient à l'intérieur.

Alban et Jérémy le saisissent chacun par un bras et le jettent dans une cabine où patiente son ennemi juré. Jules ferme la porte à clef avant de pousser violemment Léonard qui atterrit sur la cuvette des WC. Sans doute ne supporte-t-il pas que sa victime le dépasse de vingt centimètres.

— Alors, le triso, tu as passé un bon week-end avec ta vieille et ton petit pédé... comment il s'appelle déjà ? Ah oui, Hadrien !

Léonard ne répond pas. Il ne répond jamais. Il prend un billet de dix euros dans la poche de son jean, le tend à son bourreau.

— C'est tout ?

D'habitude, Jules se contente de trente euros par semaine qu'il récupère en plusieurs fois. Il n'attaque jamais le même jour, jamais à la même heure, jamais au même endroit. Et Léonard suppose qu'il n'est pas sa seule proie. D'autres doivent subir son harcèlement et lui donner ce qu'il attend.

— Ça va pas suffire, prévient le racketteur.

— Mais...

— Ta gueule, connard. Tu t'es bien marré samedi avec ta petite pute, hein ? Tu la baisses au moins ?

Une fois encore, Léonard reste silencieux.

— Bien sûr que non ! ricane Jules. T'es pas capable... T'es toujours puceau, je suis sûr ! Mais pas moi. Et moi et mes potes, on aimerait bien se la faire.

Le sang de Léonard se glace.

— Tu ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur à ta petite salope ?

Il acquiesce d'un signe de tête.

— Alors j'veux mille euros.

Léonard écarquille les yeux.

— Hein ? Mais je peux pas ! gémit-il.

— Tu te démerdes.

— Je peux pas...

— Ah oui ?

Jules récupère son smartphone et le colle sous le nez de son souffredouleur.

— Tu y tiens à cette saloperie, non ?

Léonard cesse de respirer. Une photo d'Arsène, prisonnier d'une cage.

— Si tu veux pas que je te le rende en petits morceaux, tu payes. Si tu veux pas que je m'occupe de ta petite chérie, tu payes. Tu te démerdes comme tu veux, mais tu m'apportes mon fric. Je te rendrai le chat quand j'aurai mes mille balles. Sinon, j'en fais de la viande hachée. Compris ?

Jules l'attrape par les cheveux et lui écrase le visage contre le carrelage sale. Puis il lui file un coup de genou dans l'estomac.

— Compris ?

Léonard hoche la tête.

— Allez, casse-toi connard. Et ne me fais pas trop attendre.

*

* *

Jamais le trajet en car ne lui avait paru aussi long.

Léonard, visage fermé, fixe les paysages routiniers. Il a les poings serrés, une énorme boule dans l'estomac. Il pense à Arsène, enfermé dans une cage, sans doute sans eau ni nourriture.

Il pense à Vicky, qui pourrait devenir à son tour la proie de ce malade. Parce qu'elle a pris sa défense, parce qu'elle est l'une des rares personnes à ne pas le rejeter. Il essaie de se persuader que Jules ment, qu'il ne s'en prendra jamais à elle, mais... Les menaces de son tortionnaire frappent dans son crâne comme des coups de marteau. Elles enfoncent douloureusement le clou.

Léonard est une proie facile.

Il croit tout ce qu'on lui dit, c'est ce que ne cesse de répéter Vicky.

Peut-être a-t-elle raison ?

Indifférents à son tourment, les gamins discutent et jouent dans le bus, contents que la journée soit terminée. Quant à ses ennemis, ils sont au fond,

jouissant d'une totale impunité.

Où Léonard va-t-il pouvoir trouver la somme qu'ils exigent ? Dans sa tirelire, il doit y avoir une petite centaine d'euros. Il pourrait emprunter un peu d'argent à Hadrien, mais lui non plus ne doit pas disposer de beaucoup.

Le compte n'y est pas et l'angoisse monte, de seconde en seconde.

Avant de descendre du bus, Jules s'arrête près de son souffre-douleur :

— N'oublie pas, le triso, murmure-t-il avec un sourire féroce. Je garde *minou* jusqu'à ce que tu me files mes mille balles. Et magne-toi le cul parce qu'il ne va pas tarder à crever de soif...

*
* *

— Tu ne finis pas ton assiette ? s'étonne Mona.

— J'ai pas très faim, répond Léonard. J'ai dû manger un truc mauvais à la cantine...

— Au prix où on paye ! s'offusque-t-elle.

Elle part dans la cuisine, revient avec une boîte de gélules.

— Prends, ça va te faire du bien...

— Pas la peine.

— Mais si, prends-la !

Léonard s'exécute à contrecœur. Aucun médicament ne pourra lui donner la solution. Pendant un instant, il songe à se confier à Mona. Mais s'il commet cette imprudence, que se passera-t-il ? Quelle sera la réaction de Jules et de ses sbires ? S'en prendront-ils à Mona ? À Vicky ? Tueront-ils Arsène ?

Dans la tête de Léonard, un ouragan se déchaîne, les vents tourbillonnent.

Mona débarrasse la table, visiblement inquiète du manque d'appétit de son fils. Elle enfile un gilet, ouvre la porte et fume une cigarette.

Ça lui arrive, parfois. Quand elle est contrariée.

— Arsène ! Où tu es mon chat ? Toujours en vadrouille, ce con-là ! marmonne-t-elle.

Léonard contemple le coussin vide près de la cheminée.

— Je monte, dit-il.

Il regagne l'étage, s'enferme dans sa chambre et se jette sur son lit. Là, il laisse libre cours à son chagrin. De longs sanglots qu'il étouffe dans l'oreiller.

Quand il parvient enfin à se calmer, il récupère son portable et appelle Hadrien. Il raconte tout à son ami, qui l'écoute avec attention. Avec compassion.

— *Ils ne s'en prendront pas à Vicky, je ne crois pas... Par contre, Arsène, c'est moins sûr.*

Une larme coule sur la joue de Léonard.

— *Ils vont trop loin, cette fois,* conclut Hadrien. *Faut que tu parles à ta mère.*

— Non ! Ils vont tuer mon chat si je fais ça !

Hadrien essaie de le convaincre, conscient de la difficulté de la tâche. Car il a compris depuis longtemps que son ami est sous l'emprise totale de son bourreau.

Après avoir tenté vainement de lui faire entendre raison, Hadrien promet de lui prêter tout ce qu'il a, c'est-à-dire cent cinquante euros.

Quand Léonard raccroche, il est un peu plus calme. Et quand il entend Mona marcher dans le couloir, il sèche ses dernières larmes. Elle frappe avant d'entrer, considère son fils étendu sur le lit.

— Tu as pleuré ?

Elle vient s'asseoir près de lui, caresse son front.

— Qu'est-ce qui t'arrive mon chéri ?

— Rien.

— Tu peux tout me dire, tu le sais... Quelqu'un t'a fait du mal ?

— Non, je... je me fais du souci pour Arsène !

Léonard se remet soudain à pleurer et se réfugie dans les bras de sa mère.

— Il ne doit pas être bien loin, le rassure Mona. Il doit courir après une jolie minette et il va bientôt rentrer. Ne t'en fais pas.

— Et s'il ne revenait jamais ? Et si c'était à cause de moi ?

— À cause de toi ? Ne dis pas de bêtises, voyons. Tu n'y es pour rien...
Ce chat t'aime autant que tu l'aimes, tu le sais bien.

9

Angélique est assise près de la fenêtre ouverte. Ouverte, malgré le froid cinglant qui entre dans la petite pièce austère. Immobile, elle fixe un point à l'horizon, seule lueur d'espoir qu'offre une aube triste et grise. Mains jointes sur les genoux, elle attend quelque chose qui ne vient pas.

Quelque chose qui ne vient jamais.

Dans la chambre voisine, la respiration de son oncle, ces bruits presque inhumains.

Alors que le ciel s'éclaire enfin, les ronflements cessent et le visage de la jeune femme se pare d'un masque d'angoisse. Le sommier qui grince, une toux grasse, la chasse d'eau.

Et la clef dans la serrure.

La porte de sa propre chambre s'ouvre sur la silhouette massive de Maréchal.

— Ferme cette putain de fenêtre ! marmonne-t-il. On se gèle, putain...

Angélique obéit et les grilles disparaissent derrière les rideaux crasseux. Déjà habillée, elle emboîte le pas à son oncle et ils descendent l'escalier en colimaçon qui mène dans la pièce principale. Une salle à manger rectangulaire, assez vaste, avec un poêle à bois, un canapé, une table ronde et quatre chaises pailées. Mais c'est dans la cuisine que Maréchal prend son petit déjeuner chaque matin.

Angélique connaît les gestes par cœur et les enchaîne sans la moindre expression sur le visage. Allumer le feu, faire chauffer l'eau pour le café,

couper des tranches de pain épaisses, disposer une tasse et un couteau devant son oncle. Il ne bouge pas un cil, attendant d'être servi.

Elle s'assoit enfin et le regarde tremper son pain dans le café brûlant avant de l'avaler goulûment.

— Mange, ordonne-t-il.

Elle a un mouvement de tête, peut-être un signe d'agacement.

— Mange, répète son oncle. Tu es trop maigre.

Elle se sert une tasse de café, tourne la cuillère dedans plusieurs secondes.

— Arrête ça.

La jeune femme pose la cuillère et boit une gorgée de café. Puis, sous l'œil inquisiteur de Maréchal, elle beurre un petit morceau de pain qu'elle grignote lentement, les yeux rivés sur le panier vide où dormait le chaton mort.

— Si tu manges, je t'en trouverai un autre, promet son oncle.

Elle lui montre le bout de pain qu'elle tient dans la main.

— C'est pas assez, assène Maréchal. Bientôt, tu vas ressembler à un squelette. Et je ne veux pas d'un sac d'os dans mon lit.

10

Depuis qu'elle est debout, Mona cherche le chat. Elle a fait le tour de l'immense jardin, a ratissé les prairies alentour, appelant l'animal sans relâche.

Posté à la fenêtre de sa chambre, Léonard l'écoute s'époumoner en vain. Au creux de son ventre, la tumeur maligne grossit minute après minute.

Il devrait aller voir Mo, lui conseiller de rentrer, de se mettre au chaud. Il devrait lui avouer que ses efforts ne servent à rien, qu'elle gaspille son temps et son énergie.

Il devrait...

Léonard n'a pas dormi de la nuit. Entre larmes et cauchemar, il a regardé passer les heures. Puis il a vidé sa tirelire et a compté et recompté l'argent durement gagné.

Quatre-vingt-quinze euros.

Hadrien lui a promis cent cinquante euros mais, coincé à l'internat, il ne pourra les lui donner que vendredi soir.

Et Jules ne se contentera pas de si peu.

Il ne reste pas beaucoup de solutions. Et celles qui restent sont toutes mauvaises. Pendant sa longue insomnie, Léonard s'est persuadé qu'il n'avait pas le choix. Il est désormais sûr qu'il doit payer son maître chanteur, s'extirper seul de ce piège. Que s'il parle, il déclenchera une nouvelle catastrophe.

Il dicte un SMS à Vicky, quelques mots simples mais qu'il juge indispensables.

Fais attention à Jules et ses potes. Il a pas aimé ce que tu lui as dit samedi. Bisous.

Cinq minutes plus tard arrive la réponse de la jeune fille. Grâce à son application, Léonard écoute le message de son amie.

C'est gentil, Léo, mais ne t'inquiète pas, je n'ai pas peur de ce bouffon. Sois tranquille, bisous.

Serait-il donc le seul à craindre Jules ? Léonard s'interroge. Il ne parvient pas à surmonter la terreur que lui inspire son ennemi. Comme s'il était sur terre pour lui servir de souffre-douleur.

Il prend une douche et s'habille avant de descendre. Il prépare un petit déjeuner pour Mona, toujours dehors en train de chercher le chat. Quand elle revient, elle a les traits tirés, des cernes sous les yeux. Visiblement, elle aussi a mal dormi.

— Bonjour mon chéri. Je n'ai pas encore trouvé Arsène...

— Je sais. Viens prendre ton café.

Elle s'assoit en face de lui, l'observe avec inquiétude et amour.

— Il va revenir, répète-t-elle.

— Sans doute, murmure Léonard. Il sera blessé, comme la dernière fois. Parce qu'il aura fait une mauvaise rencontre.

— Tu crois ?

— Oui. Une mauvaise rencontre, ça arrive...

*
* *

Ce matin, Léonard a suivi les cours sans broncher. Mathématiques, physique, sciences naturelles... Il a fait semblant d'écouter, n'a rien entendu.

Entre midi et deux, Hadrien l'a appelé. Il a encore tenté de le persuader de parler à sa mère.

Il n'a pas réussi.

L'après-midi commence, qui sera longue, pleine d'angoisses et de danger.

À l'intercours de 15 heures, Léonard change de bâtiment. Alors qu'il traverse la cour, Jules et ses complices viennent à sa rencontre. Cerné, Léonard s'immobilise. Aussitôt, il sort de sa poche une enveloppe contenant l'argent de la tirelire, plus dix euros qu'il a piqués dans le porte-monnaie de Mona.

— Il y a cent euros, dit-il.

Jules fourre l'enveloppe dans sa poche sans en vérifier le contenu, comme si le montant ne l'intéressait pas.

Comme si l'argent ne l'intéressait pas.

— Et le reste ? demande-t-il.

— Il me faut du temps.

Jules hausse les épaules puis tourne la tête vers ses copains.

— À votre avis, ça tient combien de temps sans bouffer, un putain de chat ?

— Donne-lui à boire et à manger ! supplie Léonard.

— J'ai pas que ça à foutre !

— S'il te plaît ! Je vais te payer...

Jules soupire.

— Bon, OK, le triso. Je vais lui apporter une gamelle d'eau et quelques croquettes.

— Merci.

— Mais du coup, les cent balles que tu viens de me filer serviront à nourrir ton con de chat. Donc, on repart à zéro. T'es d'accord ?

Léonard n'a pas le choix, il hoche la tête.

— Marché conclu, fait Jules.

— Merci, répète Léonard.

— Qu'est-ce que vous faites là ? crie soudain une surveillante en s'approchant du groupe. Vous n'avez pas cours ?

— Si madame, on y va ! répond poliment Jules.

En courant vers sa salle de classe, Léonard se répète qu’Arsène va avoir de l’eau et de la nourriture. Il en ressent un profond soulagement, préférant oublier que le mensonge existe.

*
* *

En descendant du bus, Léonard se dirige vers le centre du bourg. Il marche vite, espérant arriver avant la fermeture. Il répète la scène à venir dans sa tête avec la peur du faux pas.

Quand il aperçoit la lumière dans l’atelier, il est rassuré. Dès qu’il entre, Sacha le considère avec étonnement. Il n’a pas l’habitude de le voir en semaine et aucune livraison n’est prévue ce soir.

— Salut gamin ! Qu’est-ce qui t’amène ?

— Salut, répond Léonard en posant son sac. J’ai un truc à te demander.

— Je t’écoute, dit l’artisan en reprenant sa tâche.

— Voilà, j’ai... j’ai besoin d’argent.

Sacha lève à nouveau la tête et fixe l’adolescent. Puis il pose son pinceau plein de vernis et s’essuie les mains à l’aide d’un vieux chiffon.

— Combien ?

Surtout, ne pas demander trop, sinon l’ébéniste aura des doutes. Sauf que Léonard ignore quelle est la somme qui éveillera la suspicion.

— Ce que tu peux, essaie-t-il.

— Combien te faut-il ? insiste Sacha.

Mal à l’aise, Léonard regarde la rue déserte.

— Cinq cents euros, finit-il par lâcher.

— Pardon ?

— Cinq cents euros.

L’ébéniste garde le silence un instant puis se dirige vers son petit bureau caché derrière une cloison vitrée. Le cœur de Léonard bat fort et vite, ses

mains tremblent. Sacha revient avec une cigarette qu'il allume devant son jeune ami.

— Tu m'expliques ?

— Je peux pas.

— C'est pire que ce que je pensais, alors...

— Je te rembourserai ! promet Léonard. Je ferai toutes les livraisons que tu veux, je nettoierai l'atelier tous les samedis et...

— Tu le fais déjà, rappelle Sacha.

— Oui mais tu ne me paieras plus. C'est comme une avance, tu vois ?

— Je vois très bien. Mais ce que je vois surtout, c'est que tu es dans la merde. Je me trompe ?

Léonard tente de se calmer, de se souvenir du plan parfait qu'il croyait avoir inventé dans le bus.

— C'est pour quoi faire, ce fric ? demande patiemment l'ébéniste.

— C'est... Je veux faire un cadeau à Mo !

— Un sacré cadeau, dis donc !

— Oui, je... C'est bientôt son anniversaire et je me suis dit que...

— Et si tu arrêtais de mentir ? dit Sacha sans hausser le ton. Si tu me disais vraiment ce qui t'arrive ?

Léonard danse d'un pied sur l'autre, son ami place une main rassurante sur son épaule.

— Tu as des ennuis et tu ne veux pas m'en parler ?

— Mais non, je te jure ! C'est pour faire un cadeau à Mo.

Sacha réfléchit un instant, tiraillé entre plusieurs sentiments.

— Tu as seize ans, dit-il. Ce serait inconscient de ma part de te donner tout cet argent d'un coup sans savoir à quoi il va te servir. Et sans en parler à ta mère...

— Non ! gémit Léonard. Ne l'appelle pas, s'il te plaît !

L'artisan pose un regard désolé sur l'adolescent.

— Sinon, ce sera plus une surprise !

— Et quand elle va voir ce cadeau, ta mère ne va pas s’interroger sur la provenance de l’argent ?

— Je lui dirai que j’ai bien bossé !

Sacha réfléchit encore quelques minutes, qui semblent une éternité pour Léonard.

— Tu me jures que tu n’as pas d’ennuis ?

— Je te le jure, dit Léonard, la gorge serrée.

— Tu mens très mal ! rétorque l’artisan. Mais c’est normal, tu n’as pas l’habitude...

Il se dirige à nouveau vers le bureau et Léonard prie pour qu’il ne décroche pas son téléphone. Sacha revient et lui tend deux billets.

— Voilà cent euros, dit-il. Si tu ne me dis pas ce qui se passe, je ne peux pas faire plus.

Il lit la déception dans les yeux de l’adolescent.

— Merci, c’est gentil, répond Léonard en empochant l’argent. Je te rembourserai.

— Inutile, affirme Sacha. J’espère seulement que tes ennuis ne sont pas trop méchants et que je ne fais pas une énorme connerie en te filant ce fric.

— Non, ne t’inquiète pas. Et merci encore !

Il serre la main de l’artisan et s’enfuit bien vite. En consultant sa montre, il s’aperçoit qu’il a le temps de passer à la supérette. Quand il arrive, il y a du monde à la caisse et Roberto est occupé. Alors, Léonard patiente en faisant mine de chercher quelque chose dans les rayons. Au bout d’un quart d’heure, le patron vient enfin à sa rencontre.

Léonard récite sa tirade maladroite en demandant une avance. Susplicieux, Roberto hésite.

— Ta mère est au courant ?

— Ben non puisque c’est pour lui faire un cadeau.

— C’est quoi, ce cadeau ?

Léonard n'était pas allé aussi loin dans l'élaboration de son plan. Il bégaye, s'emmêle les pinceaux.

— Tu me prends pour un con ? s'énerve le gérant de la supérette. Tu veux acheter de la drogue, c'est ça ?

— Hein ? Mais non... Pas de drogue !

Tout en lui parlant, Roberto fait l'inventaire de ce qui manque dans ses rayons.

— Désolé, dit-il finalement, mais je ne te filerai pas cet argent sans l'accord de ta mère.

— OK, murmure Léonard.

— On se voit samedi, bonne soirée.

Terriblement déçu, Léonard quitte le magasin et reprend la route de la maison. Il pensait avoir trouvé la solution, revient presque bredouille. Tandis qu'il marche dans la nuit, il entend sonner son portable. Lorsqu'il décroche, la voix de Mo lui transperce les tympans. Elle s'inquiète de son retard, il tente de la rassurer.

— J'arrive, je suis à dix minutes de la maison... Oui, j'ai seulement raté le bus... C'est parce qu'un prof m'a retenu après le cours.

Il raccroche, accélère le pas.

Aujourd'hui, il a menti plus de fois que dans toute sa vie.

11

Il a du mal à y croire. Depuis le temps qu'il ne croyait plus en rien...

Assis sur sa paille, Mathieu fixe les barreaux derrière la vitre.

Seize ans qu'il attend.

La nouvelle est tombée ce matin : sa demande de libération conditionnelle a été acceptée. Il va quitter cet enfer, retrouver une certaine liberté. Il va franchir les grilles, les unes après les autres, puis le grand portail s'ouvrira.

Il avait le sentiment que ce jour n'arriverait jamais. Qu'il avait pris perpétuité.

Mathieu s'approche de la porte ouverte de sa cellule. Dans les coursives, des gars discutent, marchandent, phantasment ou dépérissent. Ces coursives et ces escaliers en métal qui sont devenus son univers.

À quoi ressemble le monde, désormais ? En seize ans, il a dû bien changer ! Tout va si vite, dehors. Tout est si lent, ici... La peur se mêle à la joie. Quitter ce cocon infernal, prendre à nouveau des décisions.

Heureusement, il n'est pas seul. Dehors, elle l'attend. Depuis si longtemps.

Mathieu descend à la cabine et patiente. Quand vient son tour, il hésite une seconde. Puis il compose le numéro et quand elle décroche, il a du mal à trouver les mots.

— Je vais bientôt rentrer à la maison.

12

Comme tous les samedis, Vicky est venue déjeuner. Léonard n'est pas très bavard, mais la jeune fille parle pour deux. Mona la couve d'un regard tendre, elle qui a toujours rêvé d'avoir une fille.

— J'ai préparé des affichettes avec une photo d'Arsène et notre numéro de téléphone, dit-elle au moment du dessert. Cette après-midi, vous irez les coller un peu partout. On ne sait jamais...

Tandis que Léonard manque d'avaler de travers, Vicky acquiesce avec enthousiasme.

— Bien sûr, c'est une bonne idée !

Ce matin, Léonard a réussi à glaner soixante euros entre la supérette et le marché. Et tandis qu'il vidait le fourgon de l'horticultrice, Jules et Alban sont venus le harceler une fois encore. Après l'avoir regardé s'échiner de longues minutes, sourire aux lèvres, son ennemi s'est approché pour l'encourager.

À sa manière.

Allez, le triso, mets-en un coup !

Quand il est enfin parti, Léonard a ressenti une profonde lassitude, un goût de combat perdu d'avance.

En rentrant à la maison, il a entendu sa mère chanter dans la cuisine. Depuis quelques jours, elle a un comportement étrange, comme si elle lui cachait un secret.

Comme si elle lui préparait une surprise.

Dès la fin du repas, Mona confie aux enfants une vingtaine de feuilles et un rouleau de Scotch. Léonard et Vicky se retrouvent sur la petite route qui descend à Granviller. Très investie dans sa mission, Victoria réfléchit aux endroits où il serait judicieux de coller l'avis de recherche.

— On va en mettre un à la boulangerie, un autre à...

— C'est pas la peine, fait Léonard.

— Comment ça ?

— Arsène, il est pas perdu. Il...

— Vas-y, dis-moi ! s'impatiente la jeune fille.

Léonard s'éloigne de la route et s'assoit sur un rocher.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Après quelques secondes d'hésitation, Léonard raconte tout à son amie, sans toutefois lui détailler les menaces proférées par Jules à son rencontre.

— Quel enfoiré ! s'exclame Victoria. J'y crois pas...

— Ce matin, il est même venu me faire chier pendant que je bossais au marché. Quand je lui ai demandé s'il avait donné à boire et à manger à Arsène, il a dit qu'il avait oublié... *Oublié, t'imagines ?*

Vicky secoue la tête d'un air dégoûté.

— Il m'a dit : *T'inquiète, il est mal en point, mais il bouge encore un peu. Alors magne-toi de me donner ce que je veux avant qu'il bouge plus du tout... Ou que je le balance dans la broyeuse de mon père. Mais je te rendrai les morceaux, c'est promis.*

Victoria fait les cent pas devant Léonard, tout en insultant copieusement Jules et ses complices.

— Et je m'inquiète pour toi aussi, murmure soudain l'adolescent.

— Il ne me fera rien, ce minable ! rétorque-t-elle. Il n'a pas de couilles !

Léonard aimerait en être aussi sûr qu'elle. Avoir autant de force et de courage que cette gamine de treize ans.

— Il faut aller porter plainte, conclut-elle.

— Porter plainte ? s'étrangle son ami.

— Oui, il n’a pas le droit de séquestrer ton chat.

— Mais... Il dira qu’il ne l’a pas pris. J’ai pas de preuve. C’est le fils du médecin, je te rappelle. Et Alban, c’est le fils du pharmacien...

— Ça va, je sais, souffle Vicky. Après, le père de Thomas, il est maçon et celui de Jérémy, il est au chômage !... Et la photo que Jules t’a montrée ? C’est une preuve, ça !

Léonard hausse les épaules.

— Ouais, il a pu l’effacer, admet Victoria.

— Si je fais ça, c’est sûr qu’il va tuer Arsène, ajoute Léonard. Il aura peur qu’on le retrouve, il le tuera et le jettera dans une poubelle. Et puis les gendarmes, ils n’en ont rien à foutre d’un vieux chat.

— Peut-être, mais le racket, c’est interdit par la loi !

— J’ai pas envie que Mo soit au courant de tout ce bordel.

Vicky vient s’asseoir près de lui, se ronge les ongles.

— J’ai un peu de fric sur mon livret A, dit-elle. On va aller à la poste pour retirer de l’argent.

— Tu peux faire ça ? s’étonne Léonard.

— Ben oui. Depuis que j’ai douze ans, j’ai ma carte de retrait. Mais je ne peux pas prendre plus de cent euros par mois. Désolée.

— C’est déjà super... Mais ça m’embête.

— T’inquiète. Par contre, faut que ce bâtard te prouve qu’Arsène est toujours en vie.

Elle lui raconte un film, une histoire d’enlèvement, de demande de rançon.

— Tu ne dois pas le payer tant que tu n’as pas la preuve que ton chat est vivant. Et surtout, il faut procéder à un échange. C’est-à-dire qu’il te donne le chat au moment où tu lui donnes le fric. Sinon, il peut continuer comme ça pendant des mois, tu comprends ?

— Des mois ? gémit Léonard, qui n’avait pas songé à cela.

— Eh oui. Il peut prendre les mille euros et te demander ensuite de payer, encore et encore.

Léonard passe une main sur son visage tendu. Heureusement que ses amis sont là pour lui ouvrir les yeux.

— Et s’il refuse ?

— Il n’aura pas son argent.

— Et moi, j’aurai pas mon chat.

— Qui te dit qu’il ne va pas le tuer quand il aura le fric ? insiste Victoria.

— Tu crois ?

— T’es vraiment trop naïf ! soupire la jeune fille. Tu es un pur, comme dirait ma mère.

— Un *pur* ?

— Oui, quelqu’un qui ne connaît pas la méchanceté et tout ça. Quelqu’un qui fait confiance à tout le monde, qui vit chez les putains de Bisounours.

— C’est quoi les Bisounours ?

— Laisse tomber... Allez viens, on va chercher l’argent. Ensuite, on ira chez ma grand-mère.

— Pour quoi faire ?

Vicky est déjà sur la route, Léonard se hâte de la rejoindre.

*

* *

Dans sa chambre, Léonard fait les comptes. Grâce à Vicky et à sa grand-mère, il a récupéré cent cinquante euros supplémentaires et demain Hadrien lui apportera la même somme. La semaine prochaine, il aura donc trois cents euros à offrir à Jules.

Il s’allonge sur son lit et peaufine un scénario écrit par Victoria mais bien trop compliqué pour lui. Aller voir Jules, lui annoncer qu’il lui donnera trois cents euros – et pas un centime de plus – à condition qu’il lui rende le chat. S’il refuse, le menacer d’aller parler au principal du collège pour dénoncer

son racket. Ça ressemble à un plan parfait mais Léonard a le pressentiment que ça ne se passera pas du tout comme prévu.

Bien plus courageuse que lui, et surtout plus hardie, Victoria a même proposé de mener les négociations. Mais Léonard a refusé, persuadé que la jeune fille court un grand danger en s'approchant de ce nuisible.

Et puis c'est lui le garçon, c'est à lui de prendre les risques.

13

Lundi matin, Jules monte dans le bus et va s'asseoir à l'arrière, aux côtés de Jérémy, Alban et Thomas. Sa garde rapprochée. Léonard grimpe à son tour dans le véhicule, mais au lieu de s'installer à sa place habituelle, il traverse le car et se plante face à ses ennemis. Son cœur bat à tout rompre, il essaie de paraître calme, suivant les conseils de ses amis.

— T'as fini de balayer la merde et de ranger les pots de mayonnaise ? balance Alban. Remarque, t'as trouvé le taf idéal : spécial débile ! Tu vas faire carrière, c'est sûr !

Le bus démarre et Léonard se cramponne au dossier d'un siège pour garder l'équilibre.

— Qu'est-ce qu'il veut, le triso ? demande Jules.

— J'ai trois cents euros et je te donnerai pas plus que ça. Rien de plus que ça.

— Gaffe, le dégénéré se rebiffe ! s'esclaffe Thomas.

— Et je te filerai les trois cents balles que si tu me donnes d'abord le chat. On fait l'échange ce soir.

Léonard est surpris d'avoir osé, d'avoir réussi.

Jules est aussi étonné que lui. Il prend quelques secondes pour riposter.

— C'est pas le contrat. Si j'ai pas mes mille euros, j'égorge *minou-minou*.

Vicky avait prévu qu'il répondrait une phrase de ce genre.

— Y a plus de contrat, contre-attaque Léonard. C'est à prendre ou à laisser.

Ça, c'est une repartie d'Hadrien.

— Et si tu me rends pas Arsène, je vais voir le principal pour lui raconter toutes les saloperies que tu fais aux sixièmes et aux cinquièmes. Et je préviens aussi les flics.

— Ouh... Mais c'est qu'il veut jouer aux keums, le triso ! sourit Jules.

Un sourire jaune, amer. La fureur fait étinceler ses yeux sombres.

— OK, je vais réfléchir, finit-il par dire.

— Je veux une réponse, tranche Léonard. Et je veux qu'on fait l'échange ce soir, sinon je te balance.

Il tente de contenir les tremblements qui commencent à agiter ses mains.

— Si t'appelles le 17, faudra que mémé appelle le 18, prévient Jules.

Léonard ne comprend pas l'allusion et sa main se contracte sur le dossier du siège vide. Ces sales gosses adorent traiter Mona de *mémé* parce qu'elle a vingt ans de plus que leurs propres mères.

— Pourquoi tu trembles ? s'amuse Jérémy. Tu vas nous faire une de tes putains de crises ?

Voulant mimer sa victime, l'adolescent se replie sur lui-même, ses yeux se révulsent, ses doigts se crispent. Il crache un filet de bave et pousse des grognements.

— Mais non, c'est juste qu'il flippe sa race ! ricane Alban.

— Grave ! renchérit Thomas.

— Je veux une réponse, martèle Léonard en se concentrant sur le plan.

— Tu l'auras, promet Jules. Tu l'auras, ta réponse. Fais-moi confiance.

Léonard va s'asseoir derrière le chauffeur. Il a l'impression que son cœur va dynamiter sa poitrine. Son corps tout entier est la proie de tressaillements incontrôlables.

La peur se mêle à la fierté.

Leur avoir tenu tête, enfin.

*
* *

Encore plus distrait que d'habitude, Léonard subit les cours de la matinée les uns après les autres. Au moment du repas, il observe ses adversaires, assis à l'autre bout du réfectoire. Ils sont en grande discussion, parlent à voix basse. Ils doivent élaborer un plan pour sortir tête haute de cette situation.

Au bout d'un quart d'heure, Léonard quitte la cantine et s'assoit dans la cour. Il préfère ne pas se réfugier au CDI, des fois que Jules veuille lui parler. Lui annoncer qu'il est d'accord, qu'il accepte ses conditions.

Il n'a pas longtemps à attendre : vers 12 h 45, Alban s'approche.

— Jules est d'accord pour l'échange. Il veut qu'on organise ça. Suis-moi.

Léonard emboîte le pas au fils du pharmacien.

— On va où ? demande-t-il.

— G12.

L'ancienne salle de musique, réservée désormais aux divers ateliers animés par les élèves de troisième pendant les pauses méridiennes. Tout au bout de la cour, derrière le bâtiment F, dans un préfabriqué.

— Elle est fermée le lundi, rappelle Léonard.

— Jules a la clef.

Une minute plus tard, Alban referme la porte de la salle G12. Assis sur une table, pieds sur les chaises, Jules et sa petite armée. Même s'il a sans doute gagné la partie, Léonard sent la peur ressurgir dans son ventre, comme chaque fois qu'il se retrouve face à ses bourreaux. Il fait un effort démesuré pour ne pas la laisser marquer son visage.

— T'as le pognon ? attaque Jules.

Léonard tente de se concentrer sur son plan. Son plan, et rien d'autre. Ignorer la terreur qui lui tord les intestins.

— Tu l'auras ce soir quand j'aurai mon chat.

— Tu t'es fait greffer des couilles pendant le week-end ?

Ils éclatent de rire en chœur. Déstabilisé, Léonard baisse les yeux une seconde. Il relève aussitôt la tête et prend une grande inspiration.

— À quelle heure on fait l'échange ?

— Maintenant.

— Hein ?

— Regarde derrière toi, ton chat est là...

Léonard se retourne et voit seulement un bureau bancal et une porte close. C'est alors qu'un violent coup entre les omoplates le projette face contre terre. Son visage frappe durement le plancher, il est sonné. Pas le temps de réagir, les quatre adolescents fondent sur lui en un instant et lui attachent les mains dans le dos.

Cloué au sol, Léonard se débat. Pour la première fois, il a décidé de ne pas se laisser faire. Mais l'un de ses tortionnaires s'est assis sur sa colonne vertébrale, un autre lui tient les chevilles. Chaque mouvement est une lutte aussi douloureuse qu'inutile.

— Tu veux jouer, espèce d'enculé ? murmure Jules à son oreille. Alors on va jouer...

On lui arrache son jean, son caleçon.

Léonard sent que sa dernière heure est venue. Qu'il ne reverra jamais son chat.

Ni Vicky.

Ni sa mère.

14

Toujours sur le sol, en position fœtale, les yeux grands ouverts, Léonard fixe le néant. Des larmes coulent sur ses joues, un sanglot soulève parfois sa poitrine.

Depuis qu'ils sont partis, il n'a pas changé de place, s'est juste recroquevillé. Il ne s'est même pas rhabillé. Il a vu la fin, *sa* fin, de si près, qu'il est étonné d'être en vie. Mais peut-être préférerait-il être mort, finalement.

Il a eu si peur, que les battements de son cœur ne se sont pas encore calmés.

Il a eu si mal, que ses muscles sont tétanisés, sa peau en feu.

Pendant qu'ils le torturaient, ils l'ont empêché de crier. Et depuis, aucun son n'est sorti de sa gorge.

Il voit ses vêtements qui traînent sur le sol en bois, là, tout près de lui. Il devrait les prendre, se remettre debout. Il devrait se rhabiller, aller chercher du secours. Demander de l'aide.

Mais l'idée de voir quelqu'un, de parler à quelqu'un...

Tu vas crever, comme ta saloperie de chat... Ensuite, on va faire pareil à ta petite pute !

En pivotant la tête, Léonard aperçoit son sac et ses affaires éparpillées. Ils ont fouillé pour trouver l'argent. Les trois cents euros qui devaient servir à récupérer Arsène.

Je l'ai éventré, ton chat. Mais d'abord, je lui ai crevé les yeux et arraché la peau...

Dans un effort surhumain, Léonard se met à genoux. Aussitôt, il rend son déjeuner dans d'atroces convulsions. Légèrement soulagé, il s'aide d'une chaise pour se remettre d'aplomb. Son corps n'est plus qu'une douleur cuisante, traversante.

Il se rhabille enfin avec des gestes lents.

Si tu racontes ce qui vient de se passer, on met le feu à ta baraque, avec mémé à l'intérieur !

Raconter ? Aucun des pauvres mots qu'il connaît ne pourrait dire sa souffrance.

Aucun mot, seulement cette brûlure qui consume son corps comme une herbe sèche.

Aucun mot, seulement ces larmes qui coulent sans discontinuer, ces sanglots qui viennent droit de son âme.

Aucun mot.

Seulement la peine et la honte.

Raconter ? Il aimerait mieux se trancher la langue.

Léonard remet les affaires dans son sac. Puis, grâce à un rouleau de papier essuie-tout posé sur une étagère, il nettoie le sol avec des gestes mécaniques. En quittant la salle, il trouve des sanitaires dans le couloir. Il s'y réfugie, ayant encore trop de mal à marcher pour affronter l'extérieur. Assis sur la cuvette des toilettes, il revit la scène. La tragédie, le pire de ses cauchemars.

Il regarde à l'intérieur de son caleçon, y voit une tache de sang.

Tu l'auras ta réponse, fais-moi confiance.

Il entend leurs rires, les entend s'encourager les uns les autres.

Et Jules, qui dicte les ordres.

Elle te plaît, ma réponse, fils de pute ?

Léonard quitte les sanitaires et traverse l'étroit couloir qui sépare les deux salles du préfabriqué. Au bout, une porte vitrée, sale. Presque aussi sale que lui.

Tu es un pur, comme dirait ma mère.

Derrière cette porte, la cour, la vie. Celle des enfants qui jouent, qui étudient.

Léonard, lui, ne sera plus jamais un enfant.

15

— Léonard, tu as entendu ma question ?

L'adolescent relève la tête. Dans ses yeux immenses, d'un vert si tendre, toute la détresse du monde.

— On t'écoute, l'encourage le gendarme.

Muré dans le silence, Léonard consulte sa montre. Il sera bientôt 19 heures.

Une chaise inconfortable, des murs tristes, un néon éblouissant. Et deux gendarmes qui le considèrent comme une bête curieuse.

Léonard fixe le linoléum beige. Être ici, une humiliation de plus.

Le commandant Mertillac, chef de la brigade, se racle la gorge.

— Léonard, on t'écoute, rappelle-t-il.

Le jeune garçon fixe désormais son poignet menotté à la chaise. Ce bracelet métallique qui lui blesse l'articulation. L'autre gendarme perd patience et lui file un coup dans la nuque, après avoir mis la caméra sur pause. Léonard sursaute puis se replie sur lui-même.

— Le commandant t'a posé une question ! T'es sourd ? Ou muet peut-être ? Ou complètement débile !

— Doucement capitaine, lui reproche Mertillac.

Il entraîne son subordonné dans le couloir. Malgré tout, Léonard les entend.

— Pas de ça ici, dit le commandant. Il est costaud, mais ce n'est qu'un gamin.

— Il se fout de nous ! grogne le capitaine Solers. On va y passer la nuit !

— Je sais que vous avez hâte que je parte à la retraite et que votre ami Caron me remplace, poursuit le commandant, mais jusqu'à nouvel ordre, c'est moi qui dirige cette brigade. Reçu, capitaine ?

— Cinq sur cinq, mon commandant.

Ils reviennent dans le bureau et Solers remet l'enregistrement vidéo en marche.

— Allez, Léonard, j'aimerais que tu nous expliques ce qui s'est passé, reprend le commandant Mertillac. Nous voulons comprendre la situation et pour cela, il nous faut ta version.

— Ils ont pris Arsène, répond enfin Léonard.

— Pardon ?

— Parle plus fort, prie Solers d'un ton sec.

— Ils ont pris Arsène, répète l'adolescent.

— C'est qui, *Arsène* ?

— Mon chat.

Les deux hommes en uniforme échangent un regard ébahi.

— Ils t'ont volé ton chat, c'est ça ?

— Oui. Et ils l'ont tué. Jules, c'est lui. Il lui a crevé les yeux et arraché la peau. Et puis il lui a ouvert le ventre.

Une larme coule sur sa joue, Mertillac soupire.

— Tu l'as vu tuer ton chat ?

— Non. Sinon je l'aurais pas laissé faire !

— Pourquoi ont-ils fait ça, à ton avis ?

— Parce qu'ils sont méchants, répond naturellement Léonard. Je voudrais voir ma mère...

— Tu ne peux pas la voir maintenant, explique patiemment Mertillac. Comme je te l'ai expliqué à ton arrivée ici, tu es en garde à vue. Tu comprends ce que ça signifie ?

Au regard que lui adresse Léonard, l'officier réalise que son prévenu n'a toujours pas pris la mesure de la situation.

— Ma mère va s'inquiéter.

— Elle est prévenue, je te l'ai déjà dit... Et c'est la première fois qu'ils sont *méchants* avec toi ? poursuit le commandant.

— Non. C'est tout le temps.

— Vas-y, raconte. On t'écoute...

...

Léonard pousse la porte vitrée du préfabriqué qui abrite la salle G12. Dehors, la lumière brûle ses yeux meurtris. Chaque pas est un supplice mais s'il s'arrête, il s'écroulera. Il ne regarde pas autour de lui, fixe seulement le grand portail. Ouvert pour laisser entrer les externes. Il doit être un peu moins de 14 heures.

Le jour, l'heure... Quelle importance ?

Léonard n'a pas d'autorisation de sortie en dehors de ses horaires habituels mais la surveillante, occupée à sermonner un petit sixième, ne fait pas attention à lui. Il fend la foule et continue sur le trottoir. Au bout de cent mètres, il tombe à genoux sur le goudron. Plié en deux, il crache un peu d'amertume. Puis il s'assoit sur un muret et ferme les yeux, incapable de faire un pas de plus...

...

— Ils se moquent de moi, tout le temps.

— Pourquoi ? demande Mertillac.

— Parce que je suis pas comme eux. Je crois que c'est pour ça.

— Ça veut dire quoi, *pas comme eux* ?

— Eux, ils sont intelligents. Moi, je suis un idiot.

Embarrassé, le commandant aligne quelques pas dans le bureau. Son adjoint, le capitaine Solers, assis derrière son ordinateur, attend pour taper la suite de la déposition.

— Qu'est-ce qu'ils te disent ? Donne-moi un exemple.

— Ils disent... ils m'appellent le triso. Le connard, le bâtard. Le dégénéré.

— Charmant... Et tu en as parlé aux professeurs ou bien au principal, je suppose ?

D'un signe de tête, Léonard lui avoue que non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils m'ont dit que si je me plains, ils enverront Mona au cimetière.

Mertillac écarquille les yeux.

— Et tu les as crus ? s'exclame-t-il.

— Ben oui.

L'officier reprend sa place derrière le bureau.

— Ils t'insultent, ils se moquent de toi... Ce n'est pas très sympa, je l'admets. Mais est-ce qu'ils ont fait pire que ça ?

— Ils me frappent, aussi.

— Eux, ils te frappent ? ricane Solers.

— On a un peu de mal à le croire, Léonard, renchérit le commandant. Pardon, mais...

— Si, ils me frappent. Tout le temps... Elle vient me chercher quand, maman ?

— On t'a déjà expliqué que c'est impossible pour le moment, intervient le capitaine Solers. Tu le fais exprès ou quoi ?

— Non monsieur. Je fais pas exprès.

...

Léonard monte dans le bus avec une heure d'avance. Le car scolaire de 16 heures, premier ramassage de l'après-midi. Il se tient aux sièges pour avancer et se pose sur la banquette du fond. La douleur le traverse encore, telle une lance en fusion.

Le véhicule démarre et quitte rapidement la ville. Les champs, les étangs, les arbres et les vaches. Le chêne, le pont ferroviaire.

On va faire pareil à ta petite pute...

Léonard sent un corps étranger en lui. Quelque chose qui grossit dans son crâne et essaime le poison jusque dans son ventre.

Quelque chose qu'il ne peut identifier.

On va mettre le feu à ta baraque, avec ta vieille à l'intérieur...

La colère, Léonard la connaît. Mais ce sentiment-là est plus fort. Beaucoup plus fort.

Je l'ai éventré, ton chat. Mais d'abord, je lui ai crevé les yeux et arraché la peau...

Ce sentiment, ça lui rappelle la tempête d'il y a deux ans, quand les éléments s'étaient déchaînés et que les vents avaient tout balayé sur leur passage.

...

— C'est quand la dernière fois qu'ils t'ont frappé ? interroge le commandant Mertillac.

— À midi.

— Où ça ?

— En G12.

— C'est quoi, G12 ? demande Solers.

— C'est la salle au fond de la cour.

— Ils n'ont pas dû te cogner très fort, poursuit le capitaine. Parce que le médecin qui t'a examiné tout à l'heure ne nous a rien signalé !

— Le médecin lui a pris la tension et posé trois questions, rappelle Mertillac. Tu as des traces, Léonard ? À part celles de ce soir, bien sûr... Tu as des hématomes à nous montrer ?

— C'est quoi *hématomes* ?

— Des bleus si tu préfères...

— Je sais pas.

— Donne-moi des détails, exige Mertillac. Ils t'ont frappé comment ? Avec quoi ?

— Ils... ils m'ont poussé, je suis tombé par terre. Et puis... et puis ils m'ont...

Incapable de continuer, Léonard se réfugie à nouveau dans le silence.

— Ils t'ont *quoi* ?

— Ils m'ont fait mal.

— C'est-à-dire ?

— Ils m'ont fait mal, c'est tout.

...

Le bus s'arrête enfin et Léonard en descend. La route qui mène à l'ancienne ferme ne lui a jamais paru aussi pentue. Parfois, les larmes reviennent. Parfois, il a envie de crier.

Il trouve une maison vide, Mona n'étant pas encore rentrée du travail. Léonard lâche son sac dans le vestibule et se laisse glisser contre le mur, juste en face de la cheminée éteinte. Ses yeux se posent sur le coussin du chat. Sa gamelle, juste à côté.

Plusieurs minutes durant, il fixe le coussin d'Arsène. Ce qu'il voit, ce n'est pas ce simple morceau de tissu épais.

Ce qu'il voit, c'est Jules en train de crever les yeux de son chat. En train de l'écorcher vif.

Ce qu'il voit, c'est son plus vieil ami souffrir le martyr.

Ce qu'il voit, c'est Vicky tomber entre les griffes de ce salaud.

Elle, c'est avec ma queue que je vais me la faire.

Léonard se met à hurler.

Comme un dément.

...

— D'accord, ils t'ont fait mal, reprend le capitaine Mertillac. Et ensuite ?

— Ils ont pris l'argent.

— Quel argent ?
— Celui pour le chat.
— On comprend que dalle ! s'impatiente le capitaine Solers. Tu pourrais être plus clair ?
— La rançon.
— Tu es en train de nous expliquer qu'ils t'ont demandé de l'argent pour te rendre ton chat ? s'étonne Mertillac.
— Oui. Mille euros.
— Tu leur as donné mille euros ?
— Non. J'ai pas pu avoir autant d'argent, seulement trois cents.
— Et comment t'es-tu procuré une somme pareille ?
— J'ai travaillé et puis mes amis m'ont prêté des sous.
— Donc, ils ont pris l'argent que tu avais apporté mais ne t'ont pas rendu Arsène, c'est bien ça ?
— Ils l'ont tué. Jules l'a tué.
— Tu en es sûr ?
— Il me l'a dit. Je voudrais rentrer chez moi, maintenant... Maman va s'inquiéter. Elle s'inquiète toujours quand je suis en retard.
Mertillac le considère d'un air désolé.
— Je ne crois pas que tu vas rentrer chez toi. Pas ce soir en tout cas.

...

Léonard se rend dans l'immense grange qui jouxte la maison, là où Joseph avait aménagé son atelier de ferronnerie. Il fouille quelques minutes et finit par trouver ce qu'il cherche. Son père disait qu'avec ça, on peut tuer un homme.

Léonard referme la porte de la grange et s'élance sur la route. Il ne pleure plus, ne tremble plus. Il ne sent même plus la douleur. Entre chien et loup, il marche d'un pas rapide, la main droite serrée sur sa batte de base-ball.

Elle te plaît, ma réponse, fils de pute ?

Moi aussi, je sais répondre.

...

— Pourquoi je peux pas rentrer chez moi ? gémit Léonard.

Le capitaine Solers lève les yeux au ciel. La soirée va être longue.

— Parce que j'ai fait une bêtise, c'est ça ?

— Une *bêtise* ? C'est comme ça que tu appelles ce que tu as commis ?

Léonard tire sur son poignet menotté. Sa jambe droite se met à battre la mesure, il s'agite sur sa chaise. Des tics nerveux font tressaillir son visage.

— Reste calme, mon garçon, conseille le commandant Mertillac. La *bêtise* que tu as faite, comme tu l'appelles, c'est très grave. Tu t'en rends compte ?

— Ils ont tué mon chat. Et ils ont dit qu'ils allaient faire du mal à Vicky.

— C'est qui celle-là ? interroge Solers.

— Mon amie, Victoria.

— Ta petite amie ?

— Elle n'est pas petite.

Mertillac esquisse un sourire avant de reprendre :

— Je veux dire ton amoureuse.

— Non. Elle me trouve beau, c'est tout.

— Et elle a raison... Son nom de famille, c'est quoi ?

— Victoria Delambre.

— Les marchands de matériaux ?

— Oui. C'est là que ma mère elle travaille. Et Vicky passe tous ses samedis chez nous. Elle a insulté Jules, elle a pris ma défense. Alors il a dit qu'il allait lui faire du mal. Avec sa queue.

— Avec sa queue ? répète Mertillac.

— C'est ça qu'il a dit. Mais maintenant, il pourra plus.

— En effet, soupire le commandant.

...

Léonard s'est caché derrière un bosquet, loin du vieux lampadaire. Son arme dans la main droite, il attend. Le bus, parti à 17 heures du collège, a dû arriver à son terminus. Ils ne tarderont plus.

Alors que la nuit est tombée, il entend leurs voix, leurs rires.

Ici, à l'entrée de ce lotissement résidentiel.

Ici, à la croisée des chemins.

C'est ici qu'ils se séparent chaque soir.

Quand Jules et ses copains apparaissent, Léonard sort de l'ombre et se plante au milieu de la chaussée. Les quatre adolescents se figent. Pas une remarque, une parole, une menace. Ils ont compris que ce n'est plus le Léonard qu'ils connaissent qui se tient face à eux. Ce n'est plus leur victime préférée.

C'est une bête féroce qui se jette sur eux.

Avec sa batte de base-ball, avec ses poings et ses pieds, avec sa force de taureau, Léonard frappe vite et fort. Ce n'est ni précis, ni chirurgical. Dans chacun de ses coups, cette rage si nouvelle, si puissante. En quelques secondes, trois de ses cibles sont à terre. Seul Jérémy parvient à s'enfuir.

Thomas ne bouge plus, Alban et Jules se relèvent. Mais ils ne font pas le poids. Léonard encaisse, toujours debout. Avant de leur rendre la monnaie. Des années de souffrance et de peur qui se transforment en arme dévastatrice. Il frappe, encore et encore. Jusqu'à ce que ses trois adversaires restent à terre.

Alors, il les considère, hébété. Machinalement, il essuie le sang qui coule de son nez ou de son front, il ne sait pas vraiment. Plusieurs minutes à regarder le travail accompli.

Ce qu'il a été capable de faire.

Jusqu'à ce que les phares d'une voiture éclairent la scène.

Une voiture avec un gyrophare sur le toit.

...

— Ils sont morts ? demande Léonard.

— Non, dit Mertillac. Mais ils sont salement amochés. Surtout Jules.

Léonard est soulagé. Il réalise qu'il ne voulait pas réellement les tuer.

— Je leur ai fait ce qu'ils m'ont fait. Et pas qu'à moi.

— C'est-à-dire ?

— Chaque semaine, ils me demandent de l'argent. Et ils me frappent. Et pas qu'à moi, répète Léo.

— Tu veux dire qu'ils te rackettent ? Toi et d'autres élèves ?

— Oui. Des petits de sixième et de cinquième.

— Tu as des noms ? Le nom des victimes ?

— Je sais pas comment ils s'appellent parce qu'ils sont pas dans ma classe... Mais il y a un petit brun en 6^e C. Lui, je suis sûr.

— *Un petit brun ?* répète Solers. Tu pourrais nous donner plus de détails, peut-être ?

Léonard hausse les épaules.

— Il est petit, il a les cheveux courts et bruns. Il a toujours un cartable rouge et il est en 6^e C.

— Nous allons vérifier, conclut Mertillac. Mais quoi qu'ils aient pu faire, cela ne justifie pas ce que *toi* tu leur as fait.

Léonard recommence à s'agiter sur sa chaise.

— Je vais appeler le procureur. En attendant, le capitaine Solers va te conduire en cellule.

— En prison ?

L'adolescent se lève d'un bond et se retrouve avec la chaise à bout de bras.

— Pas en prison, rectifie le commandant. Dans une cellule de la gendarmerie. Ici, au sous-sol.

Quand Solers ouvre le bracelet, il ne semble guère rassuré. Dans le couloir, l'adolescent aperçoit Mona qui pleure toutes les larmes de son corps. Il s'élance vers elle, Solers n'ayant pas la force de le retenir, et il étouffe sa mère entre ses bras puissants. Le capitaine appelle du renfort, et à trois ils parviennent à le maîtriser.

— Mo !

— Ça va aller, mon fils ! Je suis là, ça va aller... Reste calme, je t'en prie.

Quand la porte vitrée de la cellule se referme, Léonard s'assoit sur la banquette en ciment et regarde ses chaussures sans lacets.

Tout ce que tu espères, c'est qu'ils n'éteindront pas la lumière cette nuit. Parce que la peur ne s'éloigne jamais vraiment.

Dans ta poche, tu récupères le héros masqué. Heureusement, ils te l'ont laissé.

Lui, capable de rendre la justice.

De rendre les coups.

Ce que tu aimerais, parfois, c'est disparaître. Être ailleurs. Loin d'ici.

À Glen Affric.

16

Pas une once de lumière, plus une once d'espoir.

Rien que la peur. Là, dans son ventre, dans sa tête.

La peur encore, la peur tout le temps.

Il touche le mur froid, sent la pierre humide sous ses doigts. Il écoute sa propre respiration, c'est comme ça qu'il sait qu'il est toujours en vie.

Quand viendra-t-elle le chercher ?

Le délivrer ?

L'aimer ?

Il a envie de crier, craint de réveiller le monstre. Pourtant au bout de deux minutes – ou de deux heures, comment le savoir ? – il se met à hurler. Sa voix d'animal blessé se brise sur les parois étanches de sa prison.

À bout de souffle, il tombe à genoux dans la boue.

Dans un sursaut, Léonard ouvre les yeux. Il n'a plus d'air dans les poumons, se relève d'un coup. Il bascule dans le vide et s'écrase sur le sol glacé. Il reprend doucement ses esprits, rassemblant ses souvenirs. Quel est donc cet endroit sordide ? La couverture, la banquette en ciment, la cellule immonde dans les sous-sols de la gendarmerie.

Pourquoi est-il là, déjà ?

Parce qu'il a massacré Jules et ses copains à coups de batte, à coups de poing aussi. Il examine ses mains dans la pénombre, y voit les traces de son forfait.

Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Mo va m'en vouloir, elle ne voudra plus m'aimer ! Elle me rejettera et je me retrouverai seul dans le noir.

Privé de sa montre, il n'a aucune idée de l'heure, ignore combien de temps il va croupir dans cette geôle puante. En s'approchant de la vitre en Plexiglas, il aperçoit tout au bout du couloir un homme en uniforme qui semble faire une ronde.

— Monsieur ?

Le gendarme fait demi-tour.

— Vous pouvez me dire l'heure, s'il vous plaît ?

— 3 heures.

— Du matin ?

— Affirmatif.

— Vous savez si je sors bientôt ?

— Je l'ignore. Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, merci.

Le képi quitte le couloir et la solitude s'abat à nouveau sur la tête de Léonard. Il retourne s'allonger, remonte la couverture sur son corps saisi d'effroi.

Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait...

*
* *

Le commandant Mertillac lui propose de s'asseoir et lui offre un verre d'eau. Léonard obéit, heureux de ne pas être menotté à la chaise. Il étanche sa soif et jette un œil sur la pendule suspendue au-dessus du bureau. Il tente de déchiffrer l'heure, hésite quelques secondes, n'y parvient pas.

— Vous pouvez me dire l'heure, s'il vous plaît ?

Le capitaine fronce les sourcils.

— Tu ne vois pas la pendule ?

— Si mais... mais je sais pas trop lire avec les aiguilles.

— Ah... Il est 16 heures, mon garçon.

— Merci.

— Bon, depuis ce matin, nous avons mené l'enquête pour vérifier ce que tu nous as dit hier à propos de Jules et de ses amis. Nous avons perquisitionné leur domicile, nous avons interrogé les professeurs, le principal, le conseiller d'éducation et plusieurs élèves... Nous avons également posé des questions aux chauffeurs des bus scolaires !

— Pardon monsieur, mais ça veut dire quoi *perqui... perquisi...*

— Perquisitionner ? Ça veut dire qu'on a fouillé leur maison. Ainsi que la tienne, d'ailleurs.

— Mo devait être furieuse !

— Elle est surtout très triste que tu te sois conduit de la sorte, assène le commandant.

Léonard baisse les yeux vers le linoléum. Mertillac se laisse aller en arrière sur son siège, tout en fixant son prévenu.

— J'ai même demandé au lieutenant Meyers, un de mes gars, d'aller à l'hôpital pour entendre Jules et Alban. Quant à Thomas, il a pu rentrer chez lui ce matin.

— Il devrait être en prison, lui aussi, marmonne Léonard.

— Nous n'avons pas trouvé de preuves du racket. Pas d'argent liquide suspect dans leurs chambres, ni dans leurs casiers. C'est vrai qu'ils possèdent des objets de valeur, mais leurs parents ont justifié la provenance de chacun d'entre eux...

Léonard a du mal à suivre. Il comprend seulement que ce n'est pas bon pour lui.

— Quant au gamin de 6^e C, le petit brun au cartable rouge, il reconnaît que Jules l'embête, qu'il l'insulte et le malmène. Mais il n'a pas voulu admettre qu'il lui demande de l'argent.

— Pourtant, je l'ai vu qui lui en donnait ! s'indigne Léonard. Et le fric, ils ont dû le cacher quelque part.

— Peut-être. Il est vrai qu'ils ont pu planquer l'argent ailleurs que chez eux. Mais sans preuve... Par contre, le chauffeur de bus et plusieurs de tes camarades nous ont confirmé que Jules et ses copains te menaient la vie dure. Ils ont confirmé les insultes à répétition, les moqueries... Le harcèlement, en somme.

— Harcèlement ?

— Oui. On peut considérer qu'ils te harcèlent depuis des mois. Mais personne ne les a vus te frapper.

— Ils sont malins, soupire Léonard. C'est pas comme moi ! Moi, personne me croit de toute façon...

— Si, moi je te crois.

Léonard relève enfin la tête et considère le gendarme avec étonnement.

— Je crois que ce jeune homme et ses copains t'ont poussé à bout. Je crois qu'ils ont profité de ta faiblesse. Et je crois que tu aurais dû demander de l'aide au lieu d'aller leur casser la gueule.

L'adolescent hoche machinalement le menton.

— Quoi qu'il en soit, j'ai eu le procureur au téléphone tout à l'heure et, au vu de ces éléments, il a décidé de te présenter devant le juge des enfants.

Face à la terreur qui vient d'éclore dans les yeux de Léonard, Mertillac modère ses propos :

— Le juge va sans doute demander une peine mineure étant donné ton dossier psy et les éléments qu'on a réunis aujourd'hui. Heureusement, deux de tes victimes ont eu moins de huit jours d'ITT.

— Ça veut dire quoi ?

— C'est ce que donne le médecin en fonction des blessures. En dessous de huit jours d'incapacité, la peine est moins lourde. Mais le problème, c'est que Jules a obtenu neuf jours... J'espère malgré tout que le juge ne va pas te renvoyer devant le TPE et...

Le commandant s'aperçoit qu'il vient de perdre son interlocuteur en route.

— Le TPE, c'est le tribunal pour enfants, devant lequel tu peux comparaître si tu commets un délit ou un crime. Mais le juge pour enfants peut aussi prononcer directement une sanction légère et je pense que c'est ce qu'il fera.

— Je vais pas aller en prison, alors ?

— J'espère que non, mon garçon. Parce que tu n'as pas les épaules... Même si elles sont très larges ! Mais quoi que le juge décide, tu vas avoir un casier judiciaire et le conseil que je peux te donner, c'est de te tenir à carreau, désormais.

— Oui, je le ferai.

— Bon... le lieutenant Meyers va t'accompagner devant le juge. Si j'étais toi, je lui dirais que je regrette ce que j'ai fait, même si ce n'est pas le cas. D'accord ?

— D'accord, monsieur. Merci, monsieur.

— De rien, Léonard.

Mertillac lui prend le bras et l'accompagne vers la porte du bureau.

— Au fait, j'ai une bonne nouvelle pour toi : Arsène n'est pas mort. Jules nous a avoué l'avoir enlevé pour, a-t-il dit, *te faire chier*. Mais il nous a indiqué où le retrouver : il le gardait dans un des garages de son père. Il lui a donné à manger et à boire, donc ton chat va bien. On l'a rendu à ta mère... D'ailleurs, tu pourras lui parler après avoir vu le juge.

17

Escorté par deux gendarmes, menottes aux poignets, Léonard pénètre dans le palais de justice. Endroit immense où chaque murmure, chaque victoire et chaque sanglot résonne. Il imagine que tous les gens présents dans le grand hall peuvent entendre son cœur battre trop vite, trop fort.

Après avoir gravi un escalier, le trio s'engage dans le couloir où sont alignés les bureaux des juges ; Léonard aperçoit sa mère prostrée sur l'un des bancs en bois.

— Mo !

Hurlement tragique qui résonne à son tour dans tout le palais. Elle tourne la tête vers lui, ses yeux s'emplissent aussitôt de larmes. Une fois encore, les hommes en uniforme n'ont pas la force d'empêcher l'adolescent de rejoindre sa mère. Mona le prend dans ses bras mais l'étreinte est de courte durée. Le lieutenant Meyers, avec fermeté mais sans agressivité, demande au prévenu de le suivre. Il obéit et se retrouve assis à vingt mètres de sa mère. Ils échangent des regards, des sourires tristes. Puis l'avocate arrive dans sa robe noire, tel un oiseau de mauvais augure. Léonard l'a déjà rencontrée au début de sa garde à vue et s'est demandé à quoi servait cette jeune femme maladroite, au langage mystérieux, qui parle de lui comme s'il n'était pas là.

Après une demi-heure d'attente, la porte d'un bureau s'ouvre et une greffière les invite à entrer. Léonard plonge une dernière fois son regard dans celui de sa mère.

Ses yeux sombres, terrorisés.

*
* *

Mathieu a fini de ranger sa cellule. Pas grand-chose à récupérer de ces seize années passées derrière les barreaux.

Des cicatrices, des hématomes, quelques fractures.

Des regrets, des rancœurs, une profonde amertume.

Quelques rencontres, quelques amitiés solides ou vaines, une éternelle colère.

Une haine tenace.

Le sac qu'il met sur son épaule sera finalement plus lourd que prévu...

Dans une poignée de minutes, le bruit de la clef dans la serrure lui blessa les tympans, une dernière fois. Il arpentera ces couloirs sinistres, suivra le gardien, une dernière fois.

Dans une poignée de secondes, il laissera les grilles, les barbelés et les miradors dans son sillage.

Mais jamais il ne les oubliera.

Tout ce métal, ce béton, tous ces drames et ces visages resteront gravés dans sa chair meurtrie.

*
* *

Ils sont face à face, assis chacun sur une chaise en plastique. Depuis qu'il est entré dans cette pièce, Léonard n'a pas dit un mot. Mona non plus.

Ils sont en état de choc.

Le juge a autorisé la mère et le fils à se voir quelques instants, sous la garde du lieutenant Meyers qui sait se faire discret.

Un répit au milieu de la tourmente.

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé ? murmure soudain Mona.

L'adolescent garde les yeux baissés.

— Réponds-moi, Léo. Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Pour le chat et tout le reste...

— Parce qu'ils ont dit qu'ils allaient te tuer.

— Tu crois que ces sales petits cons me font peur ?

— Moi, j'ai eu peur.

Mona fixe son fils en essayant de retenir ses larmes.

— Quoi qu'il arrive, tu dois me parler, Léo. Toujours me parler.

— D'accord.

— Parce que regarde où nous en sommes, aujourd'hui...

Mis en examen pour coups et blessures volontaires avec arme, Léonard passera devant le tribunal pour enfants. Mais contre toute attente, le juge a demandé son incarcération préventive.

*Si les gendarmes n'étaient pas intervenus si vite, tu serais allé jusqu'où ?
Je sais pas, monsieur.*

J'espère que tu te rends compte de la gravité de tes actes, Léonard ?

On n'arrache pas les yeux d'un chat.

— Quand est-ce qu'on rentre à la maison ?

— Tu ne rentreras pas à la maison, mon chéri. Pas ce soir.

Dévastée, Mona a de plus en plus de mal à contenir ses larmes. Même l'avocate ne s'attendait pas à une telle décision.

Tu voulais tuer Jules et ses amis ?

Je sais pas, monsieur.

Comment ça, tu ne sais pas ?

J'avais la haine.

Et ça t'arrive souvent d'avoir la haine, comme tu dis ?

Des fois...

— Et Arsène, il va bien ?

— Oui, ne t'en fais pas.

— Tu t'occupes bien de lui, hein ?

— Bien sûr, mon trésor.

Encore une minute de silence.

— Pardon, maman.

Cette fois, Mona éclate en sanglots. Embarrassé, le lieutenant Meyers détourne son regard. Après une seconde d'hésitation, Léonard tombe à genoux devant sa mère et la prend dans ses bras puissants. Il a tant de force qu'elle n'arrive plus à respirer. Mais elle parvient à calmer ses sanglots, à reprendre le dessus. Elle ne doit pas flancher, ne doit pas l'effrayer davantage.

— Je voulais pas te faire d'ennuis, tu sais.

— Je sais, mon fils. Je sais que ce sont eux les coupables.

— Oui.

— Mais c'est toi qui es puni. Parce que tu as commis une faute.

— Pourquoi ils m'en veulent, tu crois ?

— Ce sont des faibles. Ils profitent de ta différence.

— Et pourquoi que je suis *différent* ?

— À cause de ce que tu as vécu lorsque tu étais un petit enfant.

Léonard reste perplexe un instant.

— J'aimerais bien être comme les autres. Comme ça, t'aurais pas de problèmes à cause de moi.

Mona caresse son visage.

— Je suis heureuse de t'avoir toi, tel que tu es. Tu es un fils merveilleux et j'ai beaucoup de chance.

— Tu regrettes pas, alors ?

— Oh non... Je n'ai jamais regretté, Léo. Jamais, tu entends ?

Afin que tu ne puisses plus approcher tes victimes, je vais demander ton incarcération, Léonard. Tu comprends ce que ça veut dire ?

Je les approcherai plus, monsieur. C'est promis. Sauf dans le bus et dans la cour de récréation. Parce que là, c'est difficile de faire autrement.

Tu aimes l'école, Léonard ?

Non, monsieur. Je sais pas à quoi ça sert, l'école. Pour moi, en tout cas.
Hum... Tu vas passer devant le tribunal pour enfants qui décidera de ta peine.

D'accord, monsieur. Mais j'ai déjà de la peine, vous savez...

Le lieutenant Meyers s'approche de Mona :

— Madame, je vais devoir emmener Léonard, dit-il.

Elle hoche la tête et Meyers retourne se poster près de la porte.

— Il va falloir que tu sois courageux, mon fils. Mais je sais que tu l'es.

— Tu veux dire que je vais partir... maintenant ?

La gorge de Mona est si serrée que les mots peinent à sortir.

— Oui, tu vas les suivre gentiment. Surtout, fais tout ce qu'on te dit de faire, d'accord ?

— D'accord, maman.

— Je viendrai te rendre visite aussi souvent qu'on m'y autorisera. Et je vais me battre pour te sortir de là le plus vite possible.

— D'accord, maman, mais... on se voit ce soir, quand ils auront fini de me poser leurs questions, hein ?

Mona ferme les yeux un instant, reprend sa respiration.

— Non, Léo. On ne se verra pas ce soir. Parce que tu vas aller en prison. On va être séparés pendant un moment. Sans doute plusieurs jours. Peut-être plusieurs semaines.

Léonard semble enfin réaliser ce qui lui arrive. Ça lui fait l'effet d'un coup de massue sur le crâne. Il regarde par la fenêtre, ses mains se mettent à trembler.

— Tu crois qu'ils laissent la lumière la nuit dans cette prison ?

— J'en suis sûre, mon ange.

— Alors, ça va aller. Je ferai comme tu as dit et ça va aller.

— Ça ne durera pas longtemps, je te le promets, mon chéri.

D'un signe de la main, le lieutenant Meyers donne le signal et Mona serre Léonard dans ses bras. Tenir encore quelques instants. Lui insuffler du

courage, le rassurer malgré la terreur.

— Tout se passera bien, mon fils. Et je penserai à toi à chaque seconde.

— Moi aussi, maman.

L'autre gendarme fait irruption dans la pièce et les deux hommes s'emparent de Léonard.

Il disparaît, la porte se ferme.

Mona s'écroule.

*

* *

Levée d'écrou.

Au greffe de la prison, Mathieu récupère les effets personnels qu'il avait en entrant en détention. Des pièces de monnaie, un portefeuille, une chaîne en argent.

Encore quelques grilles à franchir. Avancer dans le sillage du gardien, marcher vers la liberté.

Passer sous les miradors, dans la visée des hommes armés. Arriver au portail, enfin. Dernier obstacle qui le sépare du monde réel.

Le gardien lui tend la main et Mathieu la serre avec un sourire. Un surveillant juste et droit.

— Bonne chance, Jorge.

— Merci, chef.

Le portail claque dans son dos et Jorge Mathieu ferme les yeux un instant, aveuglé par le soleil. Quand ses paupières se rouvrent, un puissant vertige le fait chavirer. Il est obligé de se tenir au mur pour ne pas tomber.

Elle l'a prévenu qu'elle ne pourrait pas être là, a promis de lui expliquer pourquoi dès qu'ils se reverraient. Elle lui a demandé de l'attendre à la maison, alors il se met en marche, direction la gare la plus proche. Pour lutter contre son malaise grandissant, il dresse la liste de ses envies. Tant de choses... Un bon repas, un grand lit confortable, un film drôle. Un vrai café, un verre de whisky écossais pur malt, une bière, un feu de cheminée.

Nausée, jambes en coton.

Et ce poids dans sa poitrine.

Il ne sort pas en homme libre. Il n'a pas été innocenté. Aux yeux du monde qui l'observe, le juge et le condamnera toujours, il demeure un criminel.

Tandis qu'il progresse lentement le long de l'enceinte de la prison, il voit un véhicule de gendarmerie rouler en sens inverse. Un nouveau détenu arrive à la maison d'arrêt. Jorge espère que l'homme dans le fourgon, celui qui va prendre sa place, n'est pas un innocent.

Léonard descend du fourgon et lève la tête vers les miradors. Il aperçoit un homme avec un fusil entre les mains.

— Allez, on y va, ordonne le lieutenant Meyers.

Direction le quartier des mineurs.

Marcher, obéir, penser à respirer.

Ne pas pleurer.

Pas maintenant.

Plus tard, peut-être.

Il a promis à Mona d'être fort.

Les gendarmes le confient aux gardiens et disparaissent.

— Léonard Mathieu ? Je suis monsieur Dupuis, le surveillant en chef du quartier des mineurs.

Se déshabiller devant ces hommes, subir une fouille intégrale. Leur confier toutes ses affaires. Même le héros masqué, même le bracelet que Vicky et Hadrien lui ont offert, même sa chaîne en or et sa médaille.

Ne rien garder. Sauf sa précieuse montre, Dieu merci.

9426. Apprendre ce numéro d'écrou par cœur.

Prendre une douche avant de remettre ses vêtements sales. Récupérer une trousse de toilette contenant un rouleau de papier hygiénique, une brosse à dents, un tube de dentifrice, un pain de savon.

— Tu vas passer ta première nuit dans la cellule d’arrivant puis tu seras transféré en cellule ordinaire.

— D’accord, monsieur. Il y aura la lumière, cette nuit ?

Attendre une réponse qui ne vient pas.

— Tu verras le médecin et le directeur demain matin. Tu rencontreras aussi un professeur qui évaluera ton niveau scolaire.

Faire semblant d’écouter les consignes, même s’il ne les comprend pas.

Pourvu qu’ils laissent la lumière, cette nuit.

Donner ses empreintes digitales, se faire prendre en photo. Répondre à des questions bizarres, parler à des inconnus qui remplissent des fiches sans même vous regarder.

Ne pas pleurer, pas maintenant.

Plus tard, sans doute.

Entrer dans une cellule exiguë, entendre la porte se refermer.

Comme un coup de poing dans les tripes.

Parfois, tu aimerais disparaître. Partir, loin d’ici.

À Glen Affric.

18

Il l'a serrée dans ses bras, sans un mot, de longues minutes. Mona a versé de nouvelles larmes.

Tant de raisons de pleurer, aujourd'hui. Tant d'émotions contradictoires.

— Je retrouve un fils et je perds l'autre, le même jour...

Jorge l'interroge du regard.

— Léo a été incarcéré ce soir.

Le jeune homme est surpris.

— Raconte, dit-il en enlevant son vieux blouson.

Mona allume une cigarette, en tend une à son fils. Puis elle lui relate ce qui s'est passé ces derniers jours, tout ce qu'elle a découvert depuis la veille.

— Il est fou, ce juge ! s'écrie Jorge. Léo ne tiendra jamais là-bas...

Face au visage terrorisé de sa mère, il rectifie le tir :

— Mais il ne va pas y rester longtemps. Ça va plus vite pour les mineurs.

— L'avocate pense que c'est parce que Jules Ferrand a obtenu neuf jours d'ITT que Léonard est allé en prison. Les autres ont eu quatre et cinq jours... Et pourtant, d'après ce que je sais, Jules n'est pas plus amoché que les autres !

— Ferrand... ça me parle. C'est qui déjà ?

— Le généraliste.

— Tu m'étonnes ! Son père est toubib, il doit connaître le légiste. Entre potes, on se rend des services.

— Salopard... Tout ça, c'est à cause de ce petit con.

Ils voient Arsène qui descend l'escalier. Visiblement déçu de ne pas trouver Léonard dans la salle à manger, il file vers la cuisine.

— Et toi ? dit Mona. Comment tu vas, mon fils ?

— Ça va, prétend Jorge.

— Je n'arrive pas à réaliser que tu es là... près de moi, à la maison.

— Moi non plus.

— Tu as faim ?

— Un peu.

— Cette nuit, tu prendras la chambre de Léo parce que...

Elle s'interrompt un instant, la gorge serrée.

— Parce qu'avec tout ça, je n'ai pas eu le temps de préparer la tienne.

— Il n'est pas au courant que je suis sorti, n'est-ce pas ?

— Il ne sait même pas que tu étais en prison. Il te croit encore en Écosse.

— Pourquoi tu ne lui as pas dit la vérité ?

— J'allais le faire, assure Mona. Mais il est si fragile... Ça fait des mois que j'essaie de lui en parler, de lui expliquer. Je n'ai pas trouvé les mots.

Jorge pique une deuxième cigarette dans le paquet de sa mère. Il la fait tourner entre ses doigts avant de l'embraser.

— Dire simplement que j'étais en taule pour un double meurtre que je n'ai pas commis. Tu vois, c'est pas compliqué. Et aucun de ses chers petits camarades ne lui en a parlé ? Personne n'a vendu la mèche ?

— Si, mais il ne les a pas crus. Il était sûr qu'ils disaient ça pour lui faire de la peine. Que tu ne pouvais pas être en prison.

— Qui est au courant que je suis sorti, au village ?

— Personne pour le moment.

— Dans quelques jours, ils sauront tous que je suis de retour.

Un silence lourd de menaces s'abat sur la pièce. Au bout d'une minute, Jorge se lève :

— Je vais prendre une douche.

Il s'engage dans l'escalier et Mona le regarde. Elle ne se lasse pas de le regarder. En seize ans, il a beaucoup changé. Il n'avait que vingt ans en entrant en prison, ressemblait encore à un gamin. Aujourd'hui, c'est un homme. Tellement différent de Léonard... Pas aussi grand ni aussi large d'épaules, il est fin, avec un visage aux traits parfaits, des yeux noirs très expressifs.

Des yeux rieurs, avant.

Si tristes désormais.

*
* *

Léonard s'est assis par terre, dans un angle de la cellule. Il contemple le lit, ses draps blancs et sa couverture orange. La fenêtre carrée, les barreaux derrière. Le sol recouvert d'un linoléum jaune sale. Les murs peints en saumon. Le petit renfoncement qui cache un lavabo et des WC sans abattant.

Parfois, Léonard cale son front sur ses genoux, parfois il se balance, tel un métronome.

Vers 21 heures, la porte s'ouvre et un homme en uniforme pénètre dans la cellule.

— Bonsoir, Léonard.

Tout le monde connaît son prénom, ici.

— Je m'appelle Philippe, mais tu dois m'appeler surveillant ou monsieur. Je t'apporte ton dîner. Il n'y a plus de plat chaud, la cuisine a fermé. Il faudra te contenter de ça.

L'homme pose un plateau sur la table.

— Si tu as besoin de quelque chose, tu appelles. Le bureau n'est pas loin, on t'entendra.

— D'accord, monsieur.

— Bonne nuit.

— Vous aussi, monsieur.

La porte se referme et Léonard fixe le repas. Un sandwich, une clémentine, une bouteille d'eau. Il n'a pas faim, pas soif.

Seulement peur.

Ce n'est pas comme dans son cauchemar, pourtant. Il n'y a pas de boue sur le sol, il n'est pas dans l'obscurité. Et puis ici, le silence n'est pas maître des lieux. Des voix inconnues, le bruit des télévisions.

Les cris, aussi.

Qui jaillissent de nulle part et rebondissent sur les murs avant d'entrer par la fenêtre ou de se faufiler sous la porte.

Ce n'est pas comme dans son cauchemar.

C'est encore pire. Parce qu'il ne suffira pas de se réveiller pour s'en sortir.

*
* *

Vers minuit, Jorge monte se coucher. Il inspecte la chambre de son jeune frère ; ses dessins anormalement naïfs, les jouets qu'il aurait dû abandonner il y a longtemps déjà pour passer à autre chose. La chambre d'un gamin de six ou huit ans, pas celle d'un adolescent de seize ans.

Il s'allonge sur le lit, fixe le plafond. Si le juge ne le fait pas sortir très vite, Léonard ne résistera pas à l'enfer de la taule. Jorge est bien placé pour le savoir.

En ouvrant le tiroir de la table de chevet, il découvre la vieille carte postale. Il la regarde un moment, la retourne, reconnaît ses propres mots.

— Pourquoi tu gardes ça dans ta chambre, Léo ? murmure-t-il.

Glen Affric.

C'était avant.

Quand il avait encore la vie devant lui.

*
* *

À minuit pile, les télévisions se taisent. Quelques voix continuent à résonner dans la masse de béton. Assis sur le lit étroit, Léonard se balance d'avant en arrière. De plus en plus vite. Un murmure s'échappe de sa bouche entrouverte.

— Apprendre par cœur...

Son regard va du sol au plafond, dans un mouvement continu.

— Apprendre par cœur...

Il se lève, frôle les murs, se rassoit et recommence à se balancer. Il a l'impression que s'il arrête de bouger, il se brisera en mille morceaux.

— 9426... 9426... 9426... Apprendre par cœur... 9426... 9426...
9426...

19

Maréchal tourne la clef dans la serrure et ouvre la porte. Angélique est attachée sur le lit, les poignets entravés par des menottes.

Cette nuit, elle n'a pas été conciliante. Elle ne s'est pas laissé faire.

Il desserre les menottes, elle se rhabille en lui tournant le dos.

L'escalier en colimaçon, la salle à manger, la cuisine. Tandis qu'il s'assoit à table, elle ranime le poêle et prépare le petit déjeuner. Elle dépose devant lui deux tranches épaisses de pain, du beurre, de la confiture.

Ce matin, monsieur veut du thé. Il se prend peut-être pour un lord anglais.

Angélique met de l'eau à bouillir dans une petite casserole. Puis elle saisit l'ustensile et s'approche de la table. Mais au lieu de remplir la tasse de son oncle, elle lui jette l'eau bouillante en pleine figure. Il tombe de sa chaise en hurlant. Il porte les mains à son visage, continue de crier. Elle le regarde, impassible, la casserole toujours dans la main.

Maréchal se précipite vers l'évier et tâtonne pour ouvrir le robinet. Il passe de l'eau froide sur sa peau brûlée, gémissant sans discontinuer, en proie à une souffrance extrême.

— Salope... Tu vas me le payer !

Angélique traverse la salle à manger, vole une clef dans un tiroir et ouvre la porte d'entrée. Dans le jardin, elle accélère le pas jusqu'au portail. Cette clef-là, elle ignore où il la cache alors elle entreprend d'escalader la grille. Elle y parvient sans trop de difficulté et saute sur la route humide. Elle hésite un instant entre la droite et la gauche.

Quelle importance ?

Elle choisit au hasard et s'élance. Pendant cinq minutes, elle marche d'un bon pas sans rencontrer âme qui vive. Des herbes folles écrasées par l'hiver, quelques arbres dénudés, des prairies entourées de clôtures délabrées.

Quand elle entend le bruit d'un moteur, elle fait volte-face.

La voiture de son oncle arrive sur elle.

Elle se met à courir, quitte la route, saute par-dessus un fossé, se faufile entre deux rangées de fils barbelés. Un morceau de tissu y reste accroché, elle se débat, puis recommence à courir au milieu d'un champ. Elle se retourne à nouveau, voit la silhouette du monstre gagner du terrain. Son pied se pose sur une pierre, elle perd l'équilibre et s'affale dans la terre collante. Elle se relève, reprend sa course folle.

Les pas de son poursuivant. Son souffle rauque.

Là, juste derrière elle.

20

L'homme dispose un tas de feuilles sur la table en Formica.

— Je vais te montrer un dessin et, avec ton doigt, tu me désignes le mot qui correspond à l'image. D'accord ?

Le professeur pointe le bout de sa règle sur le croquis d'une voiture. En dessous, une dizaine de mots ; Léonard hésite longuement.

— Tu ne sais pas lire ? s'impatiente l'enseignant.

— Pas bien.

— Pas bien ou *pas du tout* ?

— Pas bien.

Pendant une demi-heure, l'évaluation se poursuit. Le professeur note des informations sur un dossier. À aucun moment, il n'esquisse le moindre sourire, n'offre le moindre encouragement.

— Si je répons mal, je vais rester ici ? s'inquiète Léonard.

— Ça n'a rien à voir, s'agace l'homme. Tu n'es pas en prison parce que tu ne sais pas lire. Mais parce que tu as commis un délit ou un crime.

— C'est parce que j'ai frappé Ju...

— Je ne veux pas le savoir. Je suis professeur, pas juge. On a terminé, je te verrai en cours dès que possible.

Un gardien vient ouvrir la porte et emmène Léonard.

— On va voir le médecin, annonce-t-il. Ensuite, tu rencontreras M. Granger, le directeur de la prison. Après, on t'installera dans ta cellule.

— D'accord, monsieur.

- Toi au moins, tu es poli ! note le surveillant. C'est rare, ici.
- C'est ma mère qui m'a appris.
- Je m'appelle Alexandre.
- Mais je dois vous appeler surveillant ou monsieur, se souvient Léonard.
- C'est tout à fait ça... Pourquoi tu es chez nous ?
- J'ai cassé la gueule à trois élèves du collège. Parce qu'ils ont dit qu'ils voulaient faire du mal à Vicky.
- C'est qui, Vicky ?
- Victoria, ma petite amie, invente Léonard.
- Avant d'ouvrir la grille, Alexandre considère l'adolescent de la tête aux pieds.
- Tu es sacrément grand pour ton âge... Grand et costaud. Ça t'arrive souvent de frapper les gens ?
- C'était la première fois, monsieur.
- Tant mieux... En tout cas, ici, je te conseille de rester tranquille.
- Je resterai tranquille.
- Alors on va bien s'entendre, Léonard.

Après la visite médicale, assez sommaire, Léonard est reçu par M. Granger dans un bureau modeste et en désordre, avec un mobilier archaïque et des barreaux aux fenêtres. Léonard se demande si ces grilles sont là pour empêcher le directeur de s'évader.

— Bonjour, Mathieu. Assieds-toi.

Granger, silencieux et concentré, est en train de signer des papiers. Il ouvre ensuite un dossier qu'il décortique avec attention. Trouvant le temps long, Léonard commence à jouer au pendule. Son interlocuteur continue de tourner les pages et l'adolescent reconnaît le papier jaune rempli par le médecin une heure auparavant.

Lorsque Granger relève les yeux vers lui, le silence, gênant, se poursuit.

— C'est quand que je vais rentrer chez moi ? demande soudain l'adolescent.

Le directeur le dévisage, visiblement inquiet.

— Ce n'est pas moi qui décide. D'après ce que je lis, tu vas comparaître devant le TPE. Les juges vont décider de la sanction qui te sera appliquée et c'est à ce moment-là qu'on sera fixé sur ton sort. Moi, je suis chargé de veiller à ce que ton incarcération se passe au mieux.

Granger fait quelques pas dans la pièce.

— Tu sais où tu es, Mathieu ?

— Oui, monsieur. Je suis en prison.

— Tu sais pourquoi tu es là ?

— Parce que j'ai frappé Jules et ses copains ?

Le directeur hoche le menton et se rassoit en face du détenu.

— Donc, pour que ce soit bien clair dans ta tête, je te réexplique : tu es là parce que le juge pour enfants a décidé qu'il était plus prudent de t'incarcérer en attendant ton procès. Tu vas être affecté dans une cellule du quartier pour mineurs.

— Pardon, monsieur... Ça veut dire quoi, *affecté* ?

— On va te désigner une cellule, ce sera la tienne tant que tu seras ici.

— D'accord.

— Comme tu viens d'avoir seize ans, tu n'es pas obligé de suivre les cours. Mais s'il y a des places disponibles, je te conseille toutefois de te rendre en classe.

— Des cours comme au collège ?

— Pas tout à fait. Disons que tu n'auras pas autant de matières et pas autant de professeurs. En plus des cours, il y a une promenade tous les matins. Et on va te proposer certaines activités. Elles ne sont pas obligatoires, mais c'est toujours mieux que de rester en cellule toute la journée. En outre, y participer est bien vu par le juge... Tu pourras faire du sport, regarder la télévision ou encore jouer à des jeux. À condition que tu respectes les règles

en vigueur ici : se lever à 7 heures, faire son lit, se doucher et s'habiller avant 8 heures du matin. Montrer du respect envers les surveillants et les autres détenus... Enfin, tout te sera expliqué par le gardien en chef dans la journée. Il y a aussi des livres à ta disposition. Mais d'après ce que j'ai vu dans ton dossier, tu as des difficultés pour lire.

— C'est vrai, monsieur. Mais je fais pas exprès.

— Je m'en doute, Mathieu. Normalement, tu devrais avoir une cellule individuelle, mais on a beaucoup de pensionnaires, en ce moment. Alors tu auras un codétenu.

— Un quoi ?

— Tu vas partager ta cellule avec un autre garçon.

Granger se lève à nouveau et jette un œil par la fenêtre.

— C'est tout de même étrange, non ?

— C'est quoi qui est étrange, monsieur ?

— Que ton frère soit sorti hier, au moment où toi tu entras...

— Mon frère ? répète Léonard.

— Oui, Jorge. Jorge Mathieu.

— Sorti d'où ?

— Eh bien de cette prison !

— Mais... Mon frère, il est pas en prison. Il est à Glen Affric.

— Où ça ?

— C'est en Écosse. Ça devait être un autre Jorge... Parce que mon frère à moi, il a jamais été en prison.

Soudain embarrassé, Granger fait mine de lire un SMS sur son téléphone.

— On reparlera de ça une autre fois, j'ai du travail. Si tu as le moindre problème, tu t'adresses aux surveillants. D'accord, Mathieu ?

— Oui, monsieur.

*

* *

Mona a déposé une semaine de congés. C'était prévu pour le retour de Jorge à la maison. Elle avait imaginé ces vacances comme une parenthèse, une fête, des retrouvailles en famille. L'occasion pour Jorge et Léonard de faire connaissance, de s'apprivoiser mutuellement. Elle n'aurait jamais pensé se sentir si accablée en ces instants qu'elle espérait depuis si longtemps.

Depuis seize longues années.

Oscillant entre colère et tristesse, et en attendant que Jorge se réveille, elle prépare le petit déjeuner. Elle n'a pas oublié que son fils aîné aimait les œufs à la coque, le pain beurré et le jus d'orange fraîchement pressé.

À 7 h 15, il descend dans la cuisine.

— Bonjour, mon chéri. Tu aurais pu dormir plus tard !

— Seize ans qu'on me réveille à 7 heures pour vérifier que je ne suis pas mort, soupire-t-il.

Une douleur irradie la poitrine de Mona. Quoi qu'elle fasse, elle ne pourra pas effacer le calvaire qu'il a vécu.

— Tu as faim ?

Il hoche la tête.

— Et toi, tu as réussi à dormir ?

— Oui, prétend Mona. Un peu... Mais je n'arrête pas de penser à Léo. À ce qu'ils vont lui faire...

— Il est dans le quartier pour mineurs, c'est tout de même moins hard que... que là où j'étais. Et comme je te l'ai dit, il ne devrait pas y rester longtemps. Je l'espère, en tout cas.

— Je vois l'avocate à 11 heures, révèle Mona. Elle va faire une demande de remise en liberté.

— C'est ce qu'il faut, acquiesce Jorge sans aucune conviction.

Ils prennent leur premier repas de la journée dans un silence étrange.

— Désolé, murmure Jorge. Je n'ai plus trop l'habitude de parler.

— Ne t'excuse pas, mon fils... Tu m'accompagnes chez l'avocate ?

— Bien sûr, maman. Et si ça ne t’embête pas, puisqu’on va en ville, je m’achèterai des fringues. Parce que celles que j’avais là-bas... j’ai hâte de les brûler.

Elle acquiesce d’un signe de tête et débarrasse la table. Jorge l’observe en fumant une cigarette. Elle n’a pas tellement vieilli en seize ans de malheur. Sans doute grâce à la présence de ce frère qu’il ne connaît qu’à travers elle. À chaque parloir, fidèle au poste, Mona lui a parlé de Léonard. Elle lui a montré des photos, lui a confié ses doutes, ses peines, ses victoires. Jorge ne l’a jamais vu en chair et en os, ils ne sont pas du même sang et il ignore s’ils vont s’aimer ou se détester. Mais pour qu’il en ait le cœur net, il va falloir que Léonard sorte vivant de l’enfer dans lequel un juge irresponsable l’a précipité.

*
* *

Le lit est déjà pris par l’occupant de la cellule 22, Léonard dormira donc par terre où les surveillants viennent de lui installer un matelas de fortune.

Situation provisoire, ont-ils assuré.

Pour le moment, la cellule est vide, son codétenu étant en formation. Léonard s’assoit sur son *lit*, à côté de la couverture bleue pliée en quatre, juste sous la fenêtre.

Il repense à ce qui s’est passé ces derniers jours. Le bus scolaire, la salle G12, la batte de base-ball, les larmes de Mona. Les gendarmes, le juge, l’arrivée dans ce monde hostile. Quand il s’est retrouvé à poil devant les gardiens, qu’il a fallu baisser son caleçon, lever les bras, ouvrir la bouche, tirer la langue, écarter les jambes. Se pencher en avant, dos aux surveillants.

Il se demande si sa mère a pu dormir cette nuit. Si elle a pleuré, si elle pleure encore.

Il se demande si Jules souffre autant que lui. Ou si, au contraire, il savoure sa victoire.

Il se demande si le garçon qui vit ici, dans cette pièce sordide, va accepter de laisser la lumière allumée toute la nuit.

Il se demande s'il récupèrera son héros masqué lorsqu'il sera libéré. Si la colle appliquée sur son bras droit tiendra le coup.

Et s'il ne sortait jamais d'ici ? Si ce tribunal pour enfants le condamnerait à croupir entre ces murs toute sa vie ?

Il se met à trembler, ferme les yeux.

Non, maman les laissera pas faire une chose pareille !

La porte s'ouvre, Léonard sursaute. Philippe lui annonce que c'est l'heure de la promenade. Il se retrouve dans le couloir où quelques jeunes patientent devant leur cellule. Tous dévisagent le nouveau venu. Léonard garde la tête baissée et les mains jointes, ne sachant quelle posture adopter. Puis il suit le groupe dans les interminables coursives, franchissant les grilles les unes après les autres. Dans cet univers de métal, éclairé de néons, il est complètement perdu. Il entend les murmures, sent les regards peser sur lui. Sur son avenir qui ne lui a jamais semblé si fragile.

En quoi consiste cette fameuse promenade ? Vont-ils quitter cette enceinte ? Aller dehors, en forêt ? Sur des chemins de terre, à travers champs ?

Et d'ailleurs, est-ce qu'il y a une forêt ou des champs autour de cette prison ?

Ses questions sont rapidement élucidées : une cour, bien plus petite que celle du collège. Un sol de béton, trois bancs, des murs surmontés de barbelés, l'ombre des miradors. Pas un arbre, pas un gramme de terre, pas un brin d'herbe. Tout juste un carré de ciel maussade.

Et une bonne trentaine d'ennemis potentiels.

*

* *

Mona a pris le volant, Jorge étant persuadé qu'il ne se souvient plus comment on conduit une voiture. Il regarde défiler le paysage, trouve que

tout va très vite. Ce vertige, il le sait, durera quelques jours. Peut-être quelques semaines. Se réhabituer à l'horizon, à la lumière du soleil, à la vitesse.

Dehors, tout est trop vaste, trop rapide, trop coloré. Ces panneaux publicitaires, ces enseignes lumineuses, ces gens libres, ou presque. Pressés d'aller et venir.

Ils ont vu l'avocate, une débutante timide, qui va déposer une demande de remise en liberté. Jorge a tout de suite compris qu'elle n'avait pas les épaules et il a conseillé à sa mère de demander l'aide juridictionnelle pour choisir un autre défenseur. Il lui a suggéré de faire appel aux services de Me Hadad, l'avocat qui s'est occupé de lui il y a seize ans. Même s'il a été condamné, le jeune homme a toujours considéré que Hadad était un bon professionnel.

Mona, elle, en est beaucoup moins sûre.

Après le rendez-vous, ils ont acheté des chaussures et des vêtements. Désormais, ils cherchent un restaurant bon marché. Mona voulait lui offrir un repas raffiné, mais Jorge sait qu'elle ne roule pas sur l'or. Il sait ce qu'elle a dû payer aux familles de ses prétendues victimes. Il sait qu'il n'est pas le seul à avoir été condamné à tort, ce jour-là. Ses parents l'ont été en même temps que lui.

Jorge a pris vingt-deux ans.

Sa mère a hérité d'un combat de tous les jours et d'une peine infinie.

Son père a écopé de la peine capitale.

*

* *

Adossé à un mur, dans un angle de la cour, Léonard s'est transformé en statue, espérant peut-être se confondre avec le décor. Les détenus forment de petits groupes soudés qui lui jettent des regards inquisiteurs.

Il est l'attraction du jour.

Il se dit qu'ici, comme à l'extérieur de cette cage, il y a un Jules.

— Peut-être tous des Jules, murmure-t-il.

Une dizaine de minutes après le début de la promenade, quatre garçons s'approchent du nouveau venu. Même s'il a conscience d'être cerné, Léonard continue de fixer ses chaussures.

— T'as une clope ?

Il redresse enfin la tête et découvre un garçon qui doit avoir seize ou dix-sept ans. Assez grand, mais pas autant que Léonard, il a les yeux noirs et vifs, aussi pénétrants que des lames.

— Oh, t'es sourd, man ?

— Non, j'en n'ai pas, répond Léonard d'une voix timide.

— Ben faudrait que t'en aies.

— Pour quoi faire ?

— Pour m'en donner quand je t'en demande...

— Mais ils m'ont dit que c'est défendu de fumer, ici.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'on en a à branler de ce qui est *défendu* !...

Moi, je m'appelle Nanosh, et toi ?

— Léo.

Le Gitan fronce les sourcils.

— Léopold ?

— ...

— Vas-y, prends ta vie pour répondre ! s'impatiente Nanosh.

— Non, Léonard.

— Miskine, c'est la hess, ce prénom ! rigole Nanosh. Tu l'as piqué à ton arrière-grand-père ou quoi ?

Ses copains se marrent et Léonard sourit à son tour, de plus en plus mal à l'aise.

— Pourquoi t'es là, *Léonard* ? poursuit Nanosh.

— Je préfère Léo.

— Tu m'étonnes ! Alors, pourquoi t'es venu passer tes vacances au Club Med ?

Léonard danse d'un pied sur l'autre.

— Il a égorgé sa vieille à cause du prénom qu'elle lui a filé ! balance un des garçons.

— Non, j'ai pas tué ma mère ! s'indigne Léonard. Je... J'ai...

— *Je, j'ai* ! raille Nanosh. T'as fourgué de la moula, c'est ça ?

Cette fois, c'est Léonard qui fronce les sourcils.

— C'est quoi, la *moula* ?

— Aya, il est grave le tronc d'arbre ! soupire Nanosh.

— Tu sors d'où, gadjo ? enchaîne un petit blond aux yeux clairs. T'as poussé dans un champ ou quoi ?

Complètement perdu, Léonard garde la bouche entrouverte, un air idiot sur le visage.

— Toi, t'as des doigts dans la tête ! poursuit Nanosh, hilare. C'est John Coffey, les mecs !

Le Gitan s'étrangle à force de rire.

— Vas-y, *John*, dis-nous ce que t'as fait ! T'as péta une moissonneuse-batteuse, c'est ça ? Ou t'as conduit un tracteur sans permis ?

— J'ai cassé la gueule à trois mecs.

Un court silence suit l'aveu. Nanosh continue de sourire, ses yeux agiles sondent Léonard jusqu'aux tréfonds de son âme.

— Ils voulaient faire du mal à Vicky.

— Ils voulaient baiser ta meuf, c'est ça ? T'as eu raison de les défoncer, *John* ! conclut le Gitan en tapant sur le bras de Léonard. Dis-moi, elle est djomb, Vicky ?

— *Djomb* ?

— Nanosh te demande si elle est bonne ta copine, traduit le petit blond.

— Elle est gentille, dit Léonard.

— *Gentille* ? s'esclaffe le Gitan.

Ils rient si fort que d'autres garçons s'approchent à leur tour.

— Eh les mecs, le nouveau, c'est Gogolus Premier ! balance Nanosh.

Léonard aimerait disparaître, une fois encore.

— Ils t'ont mis où ? questionne le blondinet.

— Cellule 22.

Le Gitan cesse de rire, son front se plisse.

— Ah le borbier, Nanosh ! s'écrie le petit blond. C'est ton codét !

Avant de réintégrer sa cage, Nanosh parlemente avec le surveillant. À coups de *Vas-y, monsieur, j'veux pas d'un fatigué dans ma cellule, il est ouf le nouveau*, le Gitan s'épuise en vain : Léonard restera bien dans la 22.

À midi, la distribution des repas commence. Un détenu du quartier hommes, le gamelleur, comme tous l'appellent ici, pousse son chariot dans le couloir tandis qu'Alexandre ouvre les cellules, les unes après les autres. Léonard récupère son plateau et se hâte de rejoindre son matelas alors que Nanosh s'accapare l'unique table de la pièce.

L'entrée et le plat sont présentés dans des barquettes en plastique sous vide. Salade verte, escalope de poulet accompagnée de coquillettes, yaourt nature et petit pain rassis.

Le plat est déjà froid, le Gitan marmonne :

— Dégueulasse !

— Oui, dégueulasse, confirme Léonard. On mange toujours ici ? Y a pas de cantine ?

Le Gitan tourne la tête vers lui :

— C'est à moi que tu parles ?

Léonard baisse les yeux et se force à avaler les coquillettes. Nanosh allume la télévision et ne prête plus aucune attention à son codétenu.

À 14 heures, Alexandre rouvre la cellule. Nanosh rejoint Valentin, le petit blond, dans le couloir. Léonard l'entend hurler à l'injustice.

— Pourquoi je dois partager mon gourbi avec un golmon ? J'ai le seum, putain...

— C'est ton destin, Nanosh ! balance Valentin.

— Je m'en balec du destin !

Une fois les volontaires partis en direction du terrain de foot, Alexandre revient dans la cellule et propose à Léonard de passer deux heures dans la salle de détente. L'adolescent hésite puis finit par suivre le gardien jusqu'à une pièce d'une trentaine de mètres carrés. Un vieux baby-foot et une table de ping-pong bancale, deux canapés esquinés par le temps, une étagère garnie de mangas, de bandes dessinées et de livres de poche, une télévision accrochée au mur.

— Tu peux venir ici quand tu n'as pas cours, explique le gardien. À condition que tu aies fait ton lit avant 8 heures, rappelle-t-il. Mais tu peux aussi rester dans ta cellule si tu préfères. Ou aller en salle de muscu... Quoique tu n'as pas vraiment besoin de muscu, hein ? T'es déjà assez baraqué comme ça ! Tu fais de la boxe ou quoi ?

Les six garçons présents dans la salle espionnent la conversation, et Léonard se dit qu'il est peut-être temps de mentir.

— Oui, monsieur. Je suis ceinture noire.

Le surveillant roule des yeux étonnés, les détenus éclatent de rire.

— *Ceinture noire* de... boxe ?

Léonard tente de rattraper le coup, se souvenant d'un reportage qu'il a vu à la télévision.

— Oui, euh... C'est pas de la boxe, c'est du kick boxing. Je suis ceinture noire de kick boxing.

— Ah... C'est une sorte de karaté, non ?

— C'est un mélange entre la boxe et les arts martiaux, récite Léonard en prenant un air érudit.

— Tu dois avoir un bon niveau, alors ? réplique Alexandre avec un sourire complice.

— Je me débrouille, prétend Léonard. Mais je m'en sers pas pour frapper les gens, ça non. Juste pour me défendre si on m'attaque.

— C'est une bonne philosophie, conclut le gardien en lui adressant un clin d'œil. Lorsque tu veux quitter la salle, tu appuies sur le bouton qui est contre le mur et un surveillant viendra t'ouvrir et t'accompagner jusqu'à ta cellule. D'accord ?

Alexandre verrouille la porte et Léonard s'installe sur l'un des canapés. Il attrape une bande dessinée, fait semblant de la lire. Au bout de dix minutes, un des jeunes vient s'asseoir à ses côtés et lui tend la main. Surpris, Léonard hésite. Finalement, il écrase la poigne du garçon dans la sienne.

— Moi, c'est Achour. Mais tout le monde m'appelle Ach.

— Léo.

— T'es arrivé hier soir ?

— Oui.

— Askip, t'es dans la cellule du Gitan ?

— Le Gitan ?

— Nanosh.

— Oui... Il a pas l'air très sympa.

— Tu aurais pu tomber plus mal ! rétorque Ach. Paraît que t'as défoncé trois types de ton collègue ?

Léonard hoche la tête.

— Défoncé comment ? Grave ?

— Ils sont à l'hôpital, suppose Léonard. Enfin, ils y étaient.

— Tu vas prendre cher !

— Tu crois ?

— L'allumeur, il t'a pas dit ce que tu risquais ?

— *L'allumeur ?*

— Le juge...

— Si, il m'a dit. Mais je m'en souviens plus.

Achour se met à rire.

— T'es ouf, toi !

Léonard rit à son tour.

— Ma mère, elle dit que j'ai des trous dans la cervelle.

— Sympa, ta mère !... Tu viens d'où ?

Léonard lui décrit son village, perdu au milieu des champs et des forêts.

— La misère ! gémit Achour.

Le jeune Maghrébin lui raconte la cité où il a grandi. Les tours de béton, les ascenseurs en panne, les épaves sur le parking, les filles dans les caves, le shit dans les coursives. Tout cela avec un grand sourire. Mais Achour sourit constamment, comme si le monde n'avait pas d'emprise sur lui. Comme si le malheur était un jeu. Ses yeux marron pétillent de mille feux, comme si la lumière n'était dirigée que sur lui.

— Bon, tu vas voir, ici c'est pas Alcatraz, poursuit-il. Si t'essaies pas de niquer les gardiens, ça se passe pas trop mal.

— D'accord...

— Il y a juste deux trois enculés... tu dois te méfier d'eux, OK ? Je te les montrerai demain, à la promenade. Mais bon, si t'es champion de kick boxing, tu t'en branles de ces thugs !

Léonard essaie de sourire tandis que sa gorge se serre.

— Et puis, y a un ou deux poucaves...

— C'est quoi un *poucave* ?

— Une balance. Je te les montrerai aussi. T'es pas une balance, toi ?

— Non, assure Léonard.

— Alors ça va, man.

Achour récupère un inhalateur dans la poche de son jean et aspire deux bouffées du médicament.

— Je suis asthmatique, dit-il. C'est la merde... T'as quel âge ?

— Seize ans. Et toi ?

— Quatorze. Ici, le plus jeune a treize et le plus vieux dix-sept. Dès que t'approches des dix-huit, on t'envoie à côté, chez les majeurs.

— Tu es là depuis combien de temps ?

— Quatre mois, soupire Achour. J'ai péta le sac d'une vieille. Elle est tombée et s'est fracassée sur le trottoir. Elle n'est plus trop en forme, tu vois... Moi, je voulais pas qu'elle tombe, je voulais juste récupérer un peu de bif.

— Du *bif* ?

— Du pognon, mec ! De la tune, quoi.

— Toi qui parles comme eux, tu peux me dire c'est quoi, la *moula* ?

Achour se marre à nouveau.

— C'est de l'herbe...

— De l'herbe ? s'étonne Léonard.

— Celle qu'on fume, débilos !

— Ah...

— Ça peut être du fric, aussi.

— Chez moi, on ne parle pas comme ça, s'excuse Léonard.

— Ouais, man, mais ici, t'es loin de chez toi. Très loin, même !

Trop loin, sans doute.

21

Pour le repas, tout le monde est renvoyé en cellule. Les portes se ferment, les unes après les autres. Les clefs tournent dans les serrures, les grilles claquent au bout du couloir.

Léonard se retrouve à nouveau seul avec Nanosh, totalement indifférent à la présence de son codétenu. Il mange en face du téléviseur tandis que Léonard s'est installé sur son matelas. Il reste silencieux, ne sachant ni quoi dire, ni quoi faire.

Le Gitan s'affale sur son lit, allume une cigarette sous l'œil étonné de Léonard.

— On a le droit de fumer, ici ?

Nanosh pivote enfin la tête vers lui. Regard encore plus noir que d'habitude.

— Pourquoi, t'as l'intention de me balancer ? D'ouvrir ta grande gueule ?

— Non ! s'empresse de répondre Léonard. C'était juste une question... Je peux regarder la télé avec toi ?

— La télé, c'est dix balles par semaine.

— C'est payant ?

— Eh ouais, mongolito, c'est *payant* !

— Je demanderai de l'argent à ma mère quand je la verrai. Et je te rembourserai.

Le Gitan soupire et lui adresse un signe qui semble l'autoriser à poser ses yeux sur l'écran.

— Ici, j'étais dar, tranquille tu vois ? Alors, ça me fait vraiment chier que tu squattes.

— Mais c'est pas moi qui...

— Ta gueule.

Léonard baisse la tête, reprenant ses vieilles habitudes de soumission. Nanosh le dévisage féroce.

— J'espère que tu vas pas me casser les couilles, hein John ?

— Non, je vais pas faire ça. Et puis les gardiens, ils ont dit que c'était pas pour longtemps. Que j'aurai ma cellule à moi bientôt... Que c'était provisoire.

— Fuck les matons ! grogne Nanosh en jetant son mégot dans les toilettes. Provisoire mes couilles !

Pendant deux heures, ils suivent un film au scénario aussi mince qu'une feuille de papier à cigarette. Puis le Gitan éteint la télévision et se rallonge sur son lit. Il fixe le plafond, les mains sous la nuque.

— Je te propose un truc, John... Si tu nettoies la douche et les chiottes et si tu fais mon plumard tous les matins, je te laisse regarder la télé gratos.

— D'accord, acquiesce Léonard. Dis, on peut garder la lumière, cette nuit ?

— Me dis pas que t'as peur du noir, putain !

— Non, mais je suis pas habitué ici et...

— Va éteindre. Tout de suite.

— Je ferai tout le ménage, supplie Léonard. Et le lit !

— Moi je dors pas avec la lampe dans la gueule, OK ?

— Mais...

— Y a la lumière de la cour, tu seras pas dans le noir. Alors va éteindre. Et magne-toi le cul.

Léonard s'exécute et retourne à tâtons jusqu'à son matelas. Quelques instants plus tard, ses yeux perçoivent une faible luminosité provenant de l'extérieur. Nanosh n'a pas menti. Mais malgré cette fragile lueur d'espoir,

l'angoisse lui serre la poitrine. Il pense à Mona, à Victoria, à Hadrien, à sa maison, à son chat. Tout ce qui lui manque si cruellement.

— Eh, John ? Elle est comment ta meuf ?

— Vicky ?

— Pourquoi, t'en as plusieurs ? se marre le Gitan.

— Non !... Elle est mignonne. Blonde, aux yeux bleus.

— Moi, je préfère les brunes. Et t'as des frères ou des sœurs ?

— J'ai un frère. Il s'appelle Jorge.

— *Georges* ? Putain, mais ils le font exprès tes vieux ou quoi ? C'est quoi ces prénoms de momies ?

— Il est à Glen Affric, poursuit Léonard.

— En Afrique ?

— Non, à Glen Affric. C'est en Écosse.

— Qu'est-ce qu'il branle là-bas ?

— Je sais pas, avoue Léonard. Il est parti il y a longtemps et il est jamais revenu.

— C'est con la vie, hein John ?

Encore un silence.

— Et toi ? T'as de la famille ? Un frère ou une sœur...

— J'avais une sœur, Shana.

— *Avais* ?

— Elle s'est foutue en l'air. Parce qu'un salopard l'a violée.

— Merde, murmure Léonard.

— Et moi, j'ai voulu buter le salopard. Mais j'ai pas eu le temps de le finir. Alors quand je sors, je l'achève. Même si c'est dans dix ans.

Léonard frissonne et remonte bien vite la couverture jusque sur son visage.

*

* *

Trois heures du matin, Jorge ne dort pas. Il pense au passé, à l'avenir. Aussi sombres que cette nuit bien trop vaste pour lui. Il pense à Léonard, aussi. Agneau cerné de fauves. Il ressent sa peur, celle qui se niche là, au fond des tripes, et ne s'en va jamais.

Qui ne s'en ira plus jamais.

Désormais, un lien puissant unira ces deux frères.

Jorge enfle un tee-shirt et descend au rez-de-chaussée. Il allume une cigarette et sort dans l'immense jardin.

Tellement immense. Et tellement calme.

Ici, pas de cris, d'insultes ou de râles de douleur. Si seulement les gens savaient... S'ils savaient comment on peut détruire un homme. En l'accusant d'avoir tué celle qu'il aimait et en le précipitant en enfer.

Si seulement les gens savaient...

Qu'il aurait préféré mourir à sa place.

Trois heures du matin, Mona entend son fils descendre l'escalier. Pourra-t-il à nouveau dormir normalement ? Se remettra-t-il de tout le mal qu'on lui a fait ? Et encore, que sait-elle de ce qu'il a subi... ? Il ne lui a rien dit ou presque de ce qu'il a vécu là-bas. Dans ses yeux, elle peut voir les fractures ouvertes, les cicatrices mal refermées, les plaies béantes. Un jour, il se confiera peut-être. Il lui dira toute l'horreur qui rampe derrière ces enceintes.

Trois heures du matin, Mona pleure dans son grand lit.

Parce qu'elle a perdu un fils, un mari, un honneur.

Il lui restait Léonard.

Mais cette nuit...

Trois heures du matin sur la fidèle montre de Léonard. Il entend la respiration régulière de Nanosh à un mètre de lui. Maintenant que le Gitan dort, maintenant que toute la prison fait semblant de dormir, Léonard n'a plus

à jouer les *ceintures noires*. Il peut laisser libre cours à sa peine, à sa peur. Primale, viscérale.

Il peut pleurer, enfin, trembler de la tête aux pieds. Assis sur son matelas, il se balance d'avant en arrière, sent les larmes couler sur ses joues froides, sur ses lèvres gonflées, sur son cou et jusque sur son torse.

En silence, il appelle sa mère.

En silence, il appelle à l'aide.

Et personne ne l'entend.

Personne ne doit l'entendre.

— Arrête de chialer ! ordonne soudain Nanosh.

Léonard retient son souffle et ses sanglots.

— Un vrai mec, ça chiale pas. Mais toi, t'es pas un vrai mec, hein John ? T'es qu'une gonzesse !

Le Gitan fait quelques pas et appuie sur l'interrupteur. Léonard ferme les yeux et, quand ses paupières se rouvrent, le visage de Nanosh est à dix centimètres du sien.

— Tu sais quoi ? murmure le Gitan. Ici, y a des mecs qui ont faim. Et tu sais c'est quoi leur plat préféré ?

Léonard est pétrifié contre le mur de la cellule.

— Les fiottes comme toi ! Voilà ce qu'ils aiment bouffer.

Le Gitan se marre, Léonard se remet à pleurer.

— Si tu me réveilles encore, je te défonce la gueule. T'as compris, John ?

Léonard hoche la tête et Nanosh replonge la cellule dans le noir.

— Ils vont te bouffer, John... Ils vont te bouffer !

Parfois, tu aimerais disparaître. Quitter ce monde, partir loin d'ici.

À Glen Affric...

22

Angélique garde les yeux fermés. Inutile de les ouvrir, elle ne verrait que les ténèbres. Assise sur le sol humide, adossée au mur glacé, elle attend ce qui ne vient jamais.

La délivrance.

Depuis combien de temps l'a-t-il bouclée dans cet endroit putride ? Un ou deux jours, elle ne sait plus. Elle a déjà cessé de compter.

Elle n'est qu'à cinquante mètres de la maison, dans une petite dépendance au fond du jardin. Les murs sont en pierre, le sol en terre, le toit en tuiles. Pas de fenêtre, seulement une porte en acier qui ne laisse filtrer aucune lumière. À l'extérieur, le long de la maisonnette, coule une source qui s'infiltre partout, tel un serpent froid.

Et l'eau devient poison.

Ici, il fait nuit tout le temps, impossible de deviner s'il est minuit ou midi.

Ici, il fait froid tout le temps et elle n'a que son gilet de coton.

Ici, il n'y a qu'un petit carré de terre à peu près sèche où elle peut s'asseoir. Si elle bouge, elle s'enfoncera dans la boue visqueuse.

Quand elle a soif, elle n'a qu'à boire l'eau qui coule le long des murs rongés par le salpêtre.

Quand elle a peur, elle plonge la main dans la poche de son gilet et caresse le morceau de velours qui s'y trouve toujours.

Quand elle a mal, elle peut hurler aussi fort qu'elle veut.

Ça ne dérangera personne.

Elle passe une main sale sur la plaie qui barre sa tempe. Il l'a frappée si fort qu'elle est partie dans l'autre monde. Quand elle s'est réveillée, elle était allongée là. Là, où il l'enferme toujours quand elle fait quelque chose de mal.

Il n'y a que lui qui a le droit de faire le mal.

Et lui, personne ne l'enferme.

23

— Tu as fait la demande de permis de visite ? vérifie Jorge.

— Bien sûr, répond Mona. Je l'ai adressée à ce connard de juge hier.

— Remarque, Léonard sera peut-être sorti avant que tu obtiennes l'autorisation...

— Que Dieu t'entende, mon fils ! soupire Mona.

— Tu crois encore en Lui ? s'étonne Jorge.

— Façon de parler.

Il se ressert un café, remplit la tasse de sa mère. Il est 7 h 30, ils ont terminé leur petit déjeuner.

— En attendant d'avoir le permis, tu pourrais lui écrire une lettre, non ?

— Il ne sait pas lire, rappelle Mona.

— Ah oui, c'est vrai... Il faut lui envoyer de l'argent, ajoute Jorge. Mais bon, tu as l'habitude...

— Oui, dès que je connaîtrai le numéro de son compte nominatif, je lui ferai un virement.

— Si tu veux un peu de fric, j'ai mon pécule de sortie.

— Non, mon fils, garde-le. Je vais me débrouiller.

— De toute façon, il n'y a pas grand-chose ! regrette Jorge. Heureusement que je t'ai, sinon je serais à la rue en train de faire la manche.

— Tu es ici chez toi, mon chéri. Et tu le sais.

— Oui, je sais, maman. Je sais aussi que tu as des dettes à cause de moi.

— Non, pas à cause de toi ! rectifie Mona d'une voix forte. Tu n'es pas responsable de tout ce qui s'est passé !

— Quoi qu'il en soit, je vais t'aider à les rembourser.

— J'y arrive, prétend-elle. Le plus urgent, c'est faire sortir Léonard. Quant à ton boulot, tu n'es pas obligé de commencer tout de suite, n'est-ce pas ?

Pour aider à la libération conditionnelle de son fils, Mona lui a trouvé une promesse d'embauche dans la société où elle travaille, chez les parents de Victoria.

— Tu verras, mes patrons sont vraiment des gens bien.

— Ça ne les dérange pas que je sorte de taule ?

— Depuis le temps que je leur répète que tu as été victime d'une erreur judiciaire... Ils ont confiance en moi, ils ont accepté très vite.

— Et les autres employés, ils savent ?

— La plupart ignorent qui tu es et ce dont tu as été accusé. Ne t'en fais pas, ça se passera bien.

— J'aimerais en être aussi sûr que toi, murmure Jorge.

Elle prend sa main dans la sienne.

— Je me doute que c'est difficile. Très difficile, même... Mais je suis là.

— Tu n'imagines pas combien c'est dur, maman. Ils ont détruit ma vie, la tienne et celle de papa... Ils ont tout détruit, ces fumiers.

Les larmes brouillent le regard de Mona, Jorge embrasse sa main et consent un sourire, un mensonge.

— Mais ça va aller, maintenant, dit-il.

*

* *

Finalement, Léonard n'ira pas en cours. Philippe, l'un des surveillants, lui a expliqué que le professeur avait déjà trop d'élèves et qu'il faudrait attendre une sortie pour qu'il ait une place en salle de classe, la priorité étant donnée aux moins de seize ans. Pour le moment, faute de mieux, il n'aura que deux

heures d'enseignement par semaine, uniquement le jeudi matin. Le gardien a évoqué le manque de budget, le manque de professeurs ; Léonard n'a pas bien suivi, mais pour lui, c'est une bonne nouvelle. Parce qu'il est sûr que dans cette prison, s'il est le seul à parler correctement, il doit aussi être le seul à ne pas savoir lire.

La contrepartie, c'est qu'il doit passer sa matinée en cage jusqu'à l'heure de la promenade.

Ce matin, vers 5 h 30, la lumière s'est allumée dans la cellule, un surveillant a regardé par l'œilleton. Puis à 7 heures, Alexandre a ouvert la porte.

Bonjour, surveillant.

Bonjour, Nanosh, bonjour, Léonard.

Le Gitan a enfilé un tee-shirt et un pantalon de survêtement avant de s'exiler dans la cellule d'à côté pour partager son petit déjeuner avec Valentin, le blondinet qui ne le quitte jamais. Léonard en a profité pour utiliser les WC ; difficile de s'habituer à des toilettes sans intimité ! Puis il a bu son chocolat tiède et mangé sa tartine de pain, seul en face de la télévision éteinte. À 7 h 30, le Gitan est venu prendre sa douche. Il est sorti à poil et s'est habillé devant Léonard, sans aucune gêne.

— Pourquoi t'as pas encore fait mon lit ? a-t-il beuglé.

Aussitôt, Léonard s'est mis au travail.

— Ensuite, il y a la douche et les chiottes à nettoyer. Faut que t'aies fini à 8 heures, John.

— D'accord.

Alors que le temps refuse de filer, Léonard regarde par la fenêtre. Il a une vue parfaite sur l'autre aile de l'immense bâtisse et aperçoit au loin la cour des grands. Dans le bâtiment d'en face, derrière une grille, se dessine une silhouette.

— Eh Nanosh !

Léonard met quelques instants à comprendre que le détenu le prend pour le Gitan.

— Tu m’as pas oublié, j’espère ?

Quoi faire ? Que répondre ?

— Moi, c’est Léo ! Nanosh, il est pas là !

L’homme en face reste silencieux un instant.

— Léo ?... T’es nouveau ?

— Ouais.

— T’as quel âge ?

— Ne lui réponds pas ! conseille une voix, venue d’une autre fenêtre du même bâtiment. Ne lui parle pas !

La seconde d’après, les deux hommes s’insultent violemment.

Mange tes morts !

Je vais t’arracher les couilles !

Léonard ferme précipitamment la fenêtre et se réfugie sur son matelas avant de se boucher les oreilles.

*
* *

— Je peux vous parler, monsieur ?

— Tu choisis mal ton moment, Léonard, réplique Alexandre. On verra ça en revenant de la promenade, OK ?

Léonard traîne les pieds dans les coursives, tête baissée et mains dans les poches de son jean. Que va-t-il lui arriver, ce matin ? De quel surnom va-t-il être affublé ?

Dans la cour, il décide de s’asseoir contre le mur, espérant qu’on le laissera tranquille. Nanosh et son poisson-pilote, le petit blond aux yeux bleus, squattent l’un des trois bancs. Transi de froid, Léonard resserre les pans de son vieux blouson en jean.

Achour lui tape dans la main.

— Ça va, man ?

— Ouais, prétend Léonard.

Le jeune Beur s'assoit près de lui et aspire deux bouffées de Ventoline.

— Tu vois les bâtards sur le banc, là-bas ?

Léonard dirige son regard dans la direction indiquée et aperçoit trois garçons très différents mais qui semblent former un trio soudé.

— Le grand, avec les cheveux noirs et le tee-shirt gris, c'est Kaan... C'est le chef.

— Le chef de quoi ? chuchote Léonard.

— Le chef des enculés, sourit Achour. Tu évites de l'approcher, ça vaudra mieux. Mais bon, à mon avis, c'est lui qui va venir...

— Ah bon ? s'inquiète Léonard.

— Tu verras bien... À côté de lui, c'est Mickaël, poursuit Achour. Et le Rebeu, c'est Sohan.

— Pourquoi tu dis que c'est des enculés ?

— Bientôt, tu comprendras, soupire Achour. Ces trois-là, c'est du sérieux.

Il s'approche de l'oreille de Léonard et murmure :

— Assassins...

Un frisson parcourt l'échine de l'adolescent.

— Nanosh aussi, il a essayé de tuer quelqu'un, rappelle-t-il.

— Ouais, mais Kaan, lui, il a réussi. Il l'a bousillé à coups de barre de fer et il l'a cramé... Cramé vivant, man ! Parce qu'il a essayé de lui prendre son biz.

— Son quoi ?

— Son business, son plan. Sohan et Mickaël, ils charbonnent. Kaan, lui, il encaisse.

Face à la mine interrogative de Léonard, Achour précise :

— Ils dealent, quoi ! Ils fourguent de la drogue, c'est plus clair comme ça ?

Léonard hoche la tête.

— Kaan et ses copains, c'est des vrais, tu vois. C'est pas des baltringues. Et ici, ils continuent. Kaan, c'est le boss et les deux autres, c'est les charbonneurs. Les vendeurs, si tu préfères. Si tu veux du shit, de la blanche, ils peuvent te fournir. Des téléphones, aussi.

— Et les gardiens, ils disent rien ? s'étonne Léonard.

— Les matons, ils veulent la paix. Tant que ça reste en soum-soum...

— En quoi ?

Achour soupire.

— Tant que ça reste *discret*. Le souci, tu vois, c'est que Nanosh était là avant Kaan et que le Turc lui a pris son biz...

— Tu veux dire que Nanosh aussi vend de la drogue ?

— Des clopes, du shit. Pas plus.

— Mais on n'a pas le droit d'avoir de l'argent, ici, rappelle Léonard. Comment on le paye si on veut des cigarettes ?

Achour hausse les épaules.

— Tu payes en cantinant des trucs, de la bouffe ou autre chose. Et puis tu rends des services... Mais maintenant, Nanosh arrive plus trop à fourguer sa came parce que Kaan essaie de prendre le contrôle. C'est chaud entre les deux. Chaud bouillant, même !

Comme si Achour était devin, Léonard voit brusquement Nanosh et Kaan se rapprocher l'un de l'autre.

— Oh putain, murmure Achour. Ça va partir en baston, man !

Le Gitan et le Turc se font face, tels deux fauves cherchant à s'intimider.

— Ça va partir en baston ! répète Achour.

Léonard retient son souffle et un étrange silence s'empare de la cour.

Cette cour, trop exiguë pour deux mâles dominants.

*

* *

Jorge hésite à descendre de la voiture, garée sur la place principale du bourg.

— Tu viens ? demande Mona.

— Je préfère t’attendre ici.

Elle réfléchit, les mains sur le volant. Elle a prétexté avoir besoin de se rendre à la pharmacie et à la supérette pour encourager son fils à se montrer en public dans le village qui l’a vu naître.

— Tu sais, tu ne pourras pas te cacher éternellement. Ils vont vite savoir que tu es de retour et...

— Et quoi ? Tu crois qu’ils vont m’accueillir à bras ouverts ?

— Il y a tout de même près de deux mille habitants, ici, rappelle Mona. On ne vit pas dans un village de cinq cents âmes ! Si ça se trouve, ils ne vont même pas te reconnaître.

— J’ai tellement changé ?

— Ce n’est pas ce que j’ai voulu dire... Dès que nous aurons fait sortir Léonard de prison, nous réfléchirons à partir d’ici, à nous éloigner de Granviller. Si on vend la maison, on aura peut-être de quoi acheter un appartement en ville.

Jorge hoche le menton.

— Et toi ? demande-t-il. Ils t’en ont fait baver ?

— Au début, surtout. Et puis ensuite, ça s’est tassé. Des regards, parfois. Des petites remarques. Mais des vieux sont morts, quelques jeunes sont arrivés. Et puis voilà, ça s’est calmé.

Dès son arrestation, Jorge n’a eu de cesse de clamer son innocence. Il l’a criée, hurlée jusqu’à en perdre la voix. Et Mona n’a jamais eu de doute.

Presque jamais...

Puisqu’il est innocent, elle omet de lui raconter qu’ils ont tagué *Assassins* sur la façade de la maison, sur le capot de la voiture, ou encore sur la boîte aux lettres. Elle oublie de lui parler des murmures sur son passage, des lettres anonymes d’insultes ou de menaces, des coups de fil au beau milieu de la nuit.

Elle évite de lui dire toutes les larmes versées, toutes ces années. Cette honte sans fondement qui s'inscrit en lettres rouges sur le front.

Puisqu'il est innocent.

*
* *

Finalement, la baston n'a pas eu lieu, à la grande déception d'Achour.

Les distractions sont trop rares, ici !

Nanosh et Kaan ont échangé des regards de haine, des insultes, repoussant l'inévitable combat à une lune plus propice.

La promenade est bientôt terminée et Achour a abandonné Léonard dans son coin pour aller discuter avec un autre garçon. Assis contre son mur, perdu dans ses pensées, Léonard ne le voit pas s'approcher. Et quand il s'aperçoit que Kaan se tient face à lui, son cœur fait une chute abyssale.

Le Turc le fixe, flanqué de ses deux gardes du corps. Léonard se remet debout, lentement. Il n'est même pas rassuré de constater qu'il est plus grand que Kaan.

Plus grand, plus fort, mais beaucoup moins féroce.

— Comment tu t'appelles ? interroge Kaan.

Un murmure pathétique s'échappe de la gorge de Léonard.

— Léo.

— J'aime pas ton prénom. Et j'aime pas ta gueule non plus... T'as des clopes ?

— Non. J'ai rien.

— À quoi tu sers, alors ?

— Je veux pas d'emmerdes, implore Léonard d'une voix tremblotante.

— Ben ouais, mais ici, c'est le royaume des emmerdes ! Fallait pas venir, mon gros...

Kaan esquisse un sourire cruel, Léonard baisse les yeux.

— T'as du pognon sur ton compte ?

— Quel compte ?

— Tu te fous de ma gueule ?

— Non !

— Bon, écoute-moi bien, reprend Kaan, tu viens d'arriver alors je te laisse quinze jours.

— Quinze jours ? répète bêtement Léonard.

— Dans deux semaines, tu te démerdes pour que ton compte soit bien garni.

En apnée depuis le début de la conversation, Léonard reprend brusquement sa respiration.

— Et là, je reviendrai te voir, poursuit Kaan, pour que tu payes tes impôts.

— Mes impôts ? balbutie Léonard.

Le Turc tourne la tête vers ses amis :

— Il est vraiment con ou il se fout de ma gueule ?

— Je crois qu'il est débile, soupire Sohan. Paraît qu'il s'est fait tête du cours parce qu'il sait pas lire !

Mickaël se met à rire tandis que les yeux de Kaan, verts comme ceux de Léonard, mais bien plus froids, se plantent à nouveau dans leur cible.

— Ici, c'est moi le boss. Alors, si tu veux parler ou même respirer, tu me demandes la permission. Pigé ?

— D'accord.

— Et tu passes à la caisse.

— D'accord. Mais...

— Ta gueule. Dès que tu as le fric, tu viens me voir et je te dirai quoi cantiner pour me payer.

Kaan sort discrètement de sa poche une lame de rasoir, la respiration de Léonard se coupe à nouveau.

— Je te conseille d'avoir le fric dans deux semaines. Sinon...

Le Turc fait mine de se trancher la gorge avec son index, Léonard devient livide.

— Je t'égorge comme un cochon ou alors je te transforme en gonzesse.
Tu vois ce que je veux dire ?

Léonard hoche la tête, ses mains se mettent à trembler.

— Ben voilà, tu comprends quand tu veux ! conclut Kaan.

— Oui.

— Bonne journée, *Léo*.

Les trois meurtriers s'éloignent et Léonard reste pétrifié contre le mur. Ses jambes le trahissent, il glisse jusqu'au sol, ferme les yeux. Deux minutes plus tard, une main se pose sur son épaule.

— Ça va ? s'enquiert Achour.

— Non, ça va pas !

— Il t'a demandé du pognon, c'est ça ?

Léonard répond d'un signe de tête, Achour s'assoit à côté de lui.

— On y est tous passés.

— Mais j'en ai pas de l'argent ! gémit Léonard.

Il aperçoit Alexandre près des cabines téléphoniques et se remet debout.

— Je vais parler au surveillant, décide-t-il.

Achour le retient fermement par la manche de son blouson.

— Déconne pas, Léo ! Si tu fais ça, t'es mort...

Sous la garde de deux bergers en uniforme, le troupeau reprend le chemin des enclos.

Devant la cellule 22, Alexandre rejoint Léonard.

— Alors, tu voulais me parler ?

— Oui...

Léonard scrute les alentours, voit le Gitan qui arrive au bout du couloir. Sur la coursive d'en face, le Turc ne le quitte pas des yeux.

— De quoi veux-tu me parler ? s'impatiente le gardien.

— Quand est-ce que je peux revoir ma mère ? C'est ça, ma question...

— Le chef ne t'a pas expliqué ? s'étonne Alexandre. Ta mère doit demander un permis de visite au juge ou au procureur et lorsqu'elle l'aura, elle fera une demande de parloir.

— Mais... ce sera dans combien de temps ?

— Le permis lui sera délivré dans un mois maximum et ensuite...

— *Un mois ?* s'étrangle Léonard.

— Oui, c'est comme ça. Mais parfois, ça va plus vite, le rassure Alexandre.

— Peut-être qu'elle sait pas qu'il faut demander ce permis ? s'alarme l'adolescent.

— Si, je suis sûr qu'elle sait, affirme le gardien avec un drôle de sourire.

— Et je peux lui téléphoner, au moins ?

— Pour téléphoner, il faut te rendre aux cabines pendant la promenade. Mais pour ça, il faut ouvrir un compte téléphone et il doit être approvisionné. Et puis il faut donner la liste des numéros que tu veux appeler et obtenir l'autorisation. Ceci dit, pour ta mère, il n'y aura aucun souci.

— Mais je le prends où, l'argent ?

— Je suppose que tes parents vont t'en envoyer, dit Alexandre.

— Mon père s'est pendu.

— Désolé, je l'ignorais... Ta mère t'enverra de l'argent, j'en suis sûr. Sinon, tu peux demander une aide, mais ça prend du temps.

Léonard s'adosse au mur.

— Tu ne te sens pas bien ? s'inquiète Alexandre.

— Est-ce que je peux changer de cellule ?

Le gardien fronce les sourcils.

— Pourquoi ? Nanosh t'a fait du mal ? Il t'a cogné ?

— Non, murmure Léonard.

— Quoi alors ?

— Il... Non, c'est juste que je m'entends bien avec Achour et j'avais pensé que...

— Ils sont déjà deux dans la cellule d’Achour. Et puis ce n’est pas toi qui choisis. Ce n’est pas une colonie de vacances ici, compris ?

— D’accord, monsieur.

— Je peux faire autre chose pour toi ?

— Non, monsieur, ça ira.

— Bien sûr que ça ira, conclut Alexandre.

*
* *

Après le déjeuner, Léonard accepte de se rendre en salle de détente. Il est rassuré d’y retrouver son nouveau copain et le rejoint sur le vieux canapé.

— Salut, Ach.

— Salut... askip, t’as demandé à venir dans ma cellule ?

Léonard écarquille les yeux.

— Eh ouais, man, ici les murs ont des oreilles ! rigole le jeune Maghrébin.

— J’aurais préféré tomber avec toi, confirme Léonard.

— J’ai déjà un mec dans ma cellule. Un fatigué...

Achour baisse le ton.

— Tu vois le type, là-bas, avec le sweat vert ? C’est lui, le fatigué. Il est pas méchant, non. Juste totalement barge !

Léonard observe le *fatigué* en question, debout contre le mur, qui regarde ses pieds et tord ses mains l’une contre l’autre.

— Comment il s’appelle ?

— Théo. Il est sous cachetons et parfois, il se tape des putains de délires... Ils l’ont foutu chez moi parce qu’ils ont peur qu’il se pend.

— Ah... Mon père, lui, il s’est pendu.

Achour reste un moment silencieux.

— C’est con, ça... Théo, il parle quasiment pas, il passe des heures à regarder le vide.

— Pourquoi il est là ?

Comme à son habitude, Achour rigole.

— Il a jeté son petit frère par la fenêtre. Le problème, tu vois, c'est qu'ils habitent au deuxième étage. Putain, ça doit faire mal !

À cet instant, la porte s'ouvre et Kaan entre dans la pièce. Le surveillant referme à clef et un silence pesant s'abat sur la salle. Une fois encore, Léonard cesse de respirer. Le Turc vient directement vers lui. Il considère Achour avec ses yeux froids :

— Dégage.

Le jeune Beur obéit sur-le-champ et Kaan prend sa place dans le canapé.

— Alors, Léo, on fait la causette aux matons ?

Léonard reprend sa respiration.

— Je t'ai posé une question, murmure Kaan. Tu lui as parlé de moi ?

— Non ! s'écrie Léonard. C'est vrai, je devais lui parler, mais...

— Lui parler de quoi ?

— Je... Je voulais savoir quand j'aurai un parloir avec ma mère. Et je... voulais savoir comment on fait pour recevoir de l'argent.

Le Turc verrouille sa poigne d'acier sur le bras de Léonard.

— C'est bien, Léo. Parce qu'en taule, tu sais, on n'aime pas beaucoup les balances...

— Mais il a dit que ça pouvait prendre un mois pour l'argent !

— Ce serait dommage, non ? Dommage que tu crèves ici. Et que ta mère, tu ne la revoies jamais.

Léonard cache ses mains entre ses cuisses. Ne pas montrer combien elles tremblent.

— Je suis sûr que ta gentille maman ne va pas attendre un mois pour t'envoyer le pognon. Enfin, je l'espère pour toi. La vérité, ça me ferait de la peine d'avoir à te couper les couilles ! Je te jure, ça me ferait de la peine. Parce que je t'aime bien, Léo.

24

Angélique voudrait se lever mais n'en a plus la force. Alors, elle soulage sa vessie sans bouger, et sent le liquide chaud entre ses cuisses.

Depuis combien de jours attend-elle dans cet immonde réduit ?

Et d'abord, qu'attend-elle vraiment ?

Sortir d'ici n'est pas synonyme de liberté.

Sortir d'ici pour y retourner bientôt.

Entre-temps, subir les assauts du monstre. Ses caprices, ses perfidies, ses paroles et ses gestes obscènes.

Supporter d'être enfermée dans cette maison de jour comme de nuit.

Souffrir son sourire, sa voix, le bruit de ses pas ou même celui de sa respiration.

Souffrir, oui. Sans savoir pourquoi.

Dans la tête d'Angélique, les souvenirs sont flous. Mais elle se souvient du monde d'avant.

Avant lui.

Quand sa mère lui parlait doucement, lui caressait le visage. Quand elle lui disait qu'elle était la plus jolie des petites filles. Elle se rappelle les notes de violoncelle qui s'envolaient jusqu'au plafond et s'évadaient par les fenêtres toujours ouvertes en été. Les doigts fins et délicats de sa mère sur les touches du piano.

Ici, jamais de musique, des fenêtres toujours closes.

Elle n'a pas oublié les promenades dans les bois, sur les petits chemins calmes.

Elle se souvient aussi des rares fois où elle venait ici, accompagnée par ses parents. Dans l'antre du monstre qui se cache derrière un masque de vertu. Elle ne l'a jamais aimé.

Avant, elle ignorait pourquoi cet homme lui inspirait ces mauvais sentiments.

Aujourd'hui, elle sait.

Sa mère lui disait qu'elle n'était pas comme les autres. Qu'elle avait un cerveau un peu paresseux, un corps un peu maladroit. Qu'elle était née différente mais que ce n'était pas grave, que ça ne l'empêcherait pas d'être heureuse.

Il faut croire que sa mère s'est trompée. Et qu'en se tuant au volant de leur voiture, ses parents l'ont abandonnée aux griffes du monstre qui vit sous ce toit.

Angélique ne sait plus si elle est dans ce trou depuis trois jours ou deux semaines. Elle a oublié la faim et la soif. Elle a oublié le goût de la lumière et le bruit du dehors.

Pourtant, entre deux délires, la seule chose qu'Angélique espère, c'est ne jamais sortir d'ici.

Que jamais il ne rouvre cette porte. Et que les ténèbres l'ensevelissent dans la paix, le calme et l'oubli.

25

Une pluie fine mêlée de neige tombe sur la cour. Léonard a hésité à y descendre mais Alexandre a insisté. Assis contre son mur, il surveille les allées et venues de Kaan et de ses sbires. Mais aujourd'hui, ils ne font pas attention à lui.

Maman, tu as quinze jours pour me sortir de là. Ensuite, il sera trop tard...

Achour quitte les cabines téléphoniques où la file d'attente est interminable et rejoint aussitôt Léonard.

— Fais chier, cette pluie de merde ! dit-il en rigolant.

Comment peut-il rire de tout ? Tout le temps ? Quel est donc son secret ?

— On va sous le préau ? suggère-t-il.

— Non, dit Léonard.

Sous le préau, il y a le Turc et ses amis.

— C'est pas grave, la pluie, ajoute-t-il.

Nanosh et Valentin vont se mettre à l'abri, se retrouvant à trois mètres de Kaan et sa bande. Un étrange ballet se met en place, fait de regards, de gestes, de provocations silencieuses. La tension monte, l'air devient électrique.

Jusqu'à l'étincelle, l'explosion.

Kaan frappe le premier. Ensuite, c'est une déferlante de violence et de haine. Coups de poing, coups de pied, coups de tête. Les premiers instants, Nanosh a le dessus. Tous les détenus forment un cercle autour du ring,

Léonard et Achour étant les seuls à garder leurs distances. Même si le gardien dans le mirador a sonné l'alerte, personne n'intervient.

— Pourquoi ils viennent pas les surveillants ? crie Léonard.

— Faut le temps ! répond Achour.

Kaan est en difficulté, alors Mickaël et Sohan entrent dans la danse, tandis que Valentin recule. Au milieu des encouragements du public, relayés par les clameurs qui jaillissent des cellules du bâtiment d'en face, le combat continue. Mais à trois contre un, le Gitan n'a plus aucune chance. Très vite, il est à terre. Kaan et ses copains s'en donnent à cœur joie.

— Ils vont le tuer ! gémit Léonard.

Il s'avance vers l'attroupement, Achour sur ses talons.

— Où tu vas, man ? s'inquiète le jeune Beur.

— Ils vont le tuer !

— T'en mêle pas, conseille Achour. Reste ici !

Tel un bulldozer, Léonard fend la foule galvanisée par le sang et la violence. Il attrape Sohan par les épaules, reçoit un coup de coude dans la mâchoire, mais ne lâche pas et envoie son adversaire s'écraser contre le mur du préau. En poussant un cri de guerre, il percute Mickaël avec une force prodigieuse. Le jeune homme bascule en arrière et s'assomme sur le bitume de la cour. Kaan se désintéresse de Nanosh, inconscient à ses pieds et braque la tête vers le gladiateur qui vient d'entrer dans l'arène.

— Arrête de le frapper ! crie Léonard.

Kaan est visiblement surpris. La seconde qui suit, il est fou de rage. Il se jette sur Léonard, lui assène son poing en pleine tête. Douleur fulgurante, Léonard s'écroule à son tour. Il voit arriver la chaussure de Kaan au-dessus de son visage, érige ses bras en protection. Le choc est violent, une nouvelle douleur lui retourne l'estomac.

Le Turc vient de lui casser l'humérus.

— T'en veux encore, petit merde ? hurle Kaan.

Léonard essaie de se redresser, reçoit un nouveau coup dans le dos, s'écrase tête la première sur le goudron. Ensuite, tout devient flou, nauséux. Il encaisse la fureur de son ennemi, sans même se défendre. Il entend les cris autour de lui, les encouragements.

Maman, je vais mourir ici...

*
* *

Jorge n'a pas réussi à descendre de la voiture, à affronter les visages, les regards, les accusations silencieuses. Mais il a réussi à prendre le volant pour remonter jusqu'à la vieille ferme. Au bout d'un kilomètre, il a réappris les gestes, les réflexes.

Il a décidé de repousser de quelques jours ses débuts à l'entreprise de matériaux où travaille sa mère.

Retrouver une vie normale.

Une vie, simplement.

Interrompue pendant seize longues années.

Il se dit que c'est comme remarcher après s'être cassé les deux jambes. La rééducation risque d'être lente et douloureuse, mais il doit y arriver. Pour elle, pour lui. Pour la mémoire de son père.

Assis dans le jardin, sous un ciel menaçant, il fume une cigarette. Aussi incroyable que cela puisse paraître, les enceintes de la prison lui manquent. Les barbelés, les miradors, la cage de neuf mètres carrés. Il a haï cet endroit de tout son cœur mais il y avait fait sa place, sa réputation.

La réputation, une des choses essentielles en taule. C'est elle qui permet de rester en vie.

Aujourd'hui, il ne sait plus où est sa place. Quant à sa réputation, il la connaît d'avance.

Ex-taulard, meurtrier libéré trop tôt. Sous-homme qui aurait mérité la mort.

Assassin, pour toujours.

Alors, il songe à Glen Affric. Cet endroit où il serait vierge aux yeux des autres. Où sa réputation serait intacte.

Retourner à Glen Affric, c'est ça qu'il devrait faire dès qu'il aura un peu d'argent. Mais comment abandonner sa mère une seconde fois ? Impensable, surtout maintenant.

Maintenant que Léonard est derrière les barreaux.

*
* *

Il se réveille dans un endroit inconnu. Plafond blanc, murs blancs.

— Bonjour, Léonard.

Il incline la tête avec une grimace de douleur et tombe sur le visage du médecin de la prison, une jolie jeune femme au teint mat.

— Tu m'entends, Léonard ?

— Oui, madame. Je suis où ?

— À l'infirmerie. Tu te souviens de ce qui s'est passé ?

Léonard ferme les yeux un instant. Il se rappelle le déchaînement de violence de Kaan, les hurlements de la foule. Il se rappelle avoir entendu un coup de sifflet et avoir vu arriver des paires de rangers. Une armée de chaussures noires. Il se souvient que des bras puissants l'ont soulevé puis posé sur un brancard. Ensuite, plus rien.

La toubib lui explique qu'il a une fracture, qu'elle n'est pas très grave et qu'un plâtre fera l'affaire. Pour le reste, ecchymoses et plaies.

— Rien de bien méchant, conclut la jeune femme. Tu es solide. Je t'ai donné un antalgique, tu ne dois plus avoir trop mal, non ?

— Ça va, madame.

— On va te poser le plâtre et ensuite, un surveillant viendra te chercher.

— D'accord, madame. Il est où Nanosh ?

— Lui, c'est plus sérieux, annonce le médecin. Les pompiers l'ont conduit à l'hôpital.

— Il va pas mourir, hein ?

— Je ne sais pas, Léonard.

Son bras plâtré et en écharpe, Léonard marche à côté d'Alexandre. Il porte un énorme pansement sur le nez mais le médecin lui a certifié qu'il n'était pas cassé, qu'il ne serait pas défiguré.

— On va dans la cellule ?

— Non. On va voir le lieutenant Martel, le chef de détention. Tu l'as rencontré lorsque tu es arrivé ici.

— Pourquoi on va le voir ?

— Tu poses la question ? s'étonne le maton.

Alexandre ouvre les grilles et ils arrivent bientôt dans le bureau du gradé.

— Bonjour, Léonard. Assieds-toi.

Il obéit et s'aperçoit qu'Alexandre est resté dans son dos, près de la porte.

— Bonjour, répond l'adolescent.

— Comment tu te sens ?

— Ça va. J'ai un peu mal au bras et au nez, mais ça va.

— Tant mieux... Bon, j'écoute ta version des faits.

Face au visage interrogateur du détenu, le lieutenant précise :

— Raconte-moi ce qui s'est passé ce matin pendant la promenade.

— Kaan a frappé Nanosh et après, ils se sont battus. Ensuite, les deux copains de Kaan sont venus l'aider et ils étaient à trois contre lui.

— Et toi, quel est ton rôle dans l'histoire ?

— Ils allaient le tuer ! s'écrie Léonard. Faut voir comment ils le frappaient alors qu'il était par terre ! Et puis comme il y avait pas de surveillant, je suis allé aider Nanosh. Parce qu'ils allaient le tuer.

— Et donc, tu as frappé Sohan, Mickaël et Kaan ?

— Ah non, m'sieur... Mickaël, je l'ai seulement poussé pour qu'il arrête de cogner Nanosh. Et l'autre, Sohan, pareil. Et puis Kaan, je l'ai pas frappé. J'ai pas eu le temps ! C'est lui qui m'a cogné... Et pas qu'un peu ! ajoute Léonard en montrant son bras dans le plâtre.

— Hum... Donc, tu n'as pas frappé Mickaël, tu l'as juste poussé ?

— Oui, c'est ça... Je vais être puni ?

— Je ne sais pas. Je vais transmettre mon rapport au chef d'établissement et tu seras convoqué devant la commission.

— C'est quoi *la commission* ?

— C'est une juridiction qui décidera si tu écopes ou non d'une sanction.

— Mais j'ai fait que l'aider ! gémit Léonard. Ils allaient le tuer et vous veniez pas...

— Tu es nouveau ici, alors je vais t'expliquer quelque chose, Léonard : aider son codétenu n'est pas forcément un mal, dit le lieutenant. Mais lorsqu'il y a une bagarre, tu ne dois pas t'en mêler. C'est à nous de régler l'incident, pas à toi.

— Mais vous êtes pas venus !

— Il nous faut un peu de temps pour intervenir, jeune homme. Parce qu'on prend toutes les précautions pour que les surveillants ne se mettent pas en danger, tu comprends ?

— Moi, j'ai fait ça pour aider Nanosh, c'est tout.

— Oui, mais le souci, c'est que Mickaël est entre la vie et la mort.

— Mort ? Non, c'est pas possible vu que j'ai fait que le pousser... Pour qu'il arrête de frapper Nanosh !

— Je n'ai pas dit qu'il était *mort*, rectifie le lieutenant. J'ai dit qu'il est très mal en point. Mais heureusement pour toi, la version du surveillant posté dans le mirador confirme la tienne. Alors maintenant, il faut espérer que Mickaël va s'en sortir.

— Je veux pas qu'il meure, moi !

— Je m'en doute, acquiesce le gradé.

— Et Nanosh, il est aussi entre la mort et la vie ?

— Non, répond le lieutenant Martel. D'après le médecin de l'hôpital, il est amoché, mais il va s'en sortir.

— Tant mieux. Si j'étais pas allé l'aider, ils l'auraient tué, je vous dis...

— Alexandre va te ramener dans ta cellule, maintenant. Tu seras informé de la suite. Et à l’avenir, si tu vois une bagarre, tu restes tranquille.

Léonard baisse les yeux.

— D’accord, monsieur.

*
* *

Toute l’après-midi, Léonard a somnolé sur son matelas, assommé par la douleur et les médicaments.

Vers 19 heures, le gamelleur passe dans le couloir, la porte s’ouvre sur Alexandre. L’auxiliaire dépose un seul plateau-repas sur la table et repart sans dire un mot. Tandis qu’un autre surveillant ouvre la cellule suivante, Alexandre s’attarde dans la 22.

— Ça va, Léonard ?

— Oui, monsieur.

— Tiens, voilà les médicaments que le médecin te demande de prendre ce soir, pendant ton repas.

Alexandre met deux comprimés sur la table.

— Vous avez des nouvelles de Nanosh ?

— Non, pas d’autres nouvelles. Mais il est toujours en vie, sinon je le saurais.

— Tant mieux. Et Mickaël ?

— Aucune nouvelle non plus.

— Vous croyez qu’il va mourir ?

— Je l’ignore, Léonard. Je ne suis pas médecin, seulement surveillant.

— Et les deux autres ?

— On a placé Kaan et Sohan à l’isolement. Ils sont au mitard.

— C’est quoi, le *mitard* ?

— Le quartier disciplinaire, au sous-sol. C’est là que tu atterris quand tu fais une connerie, prévient Alexandre. Comme te battre avec un autre garçon.

Ils y resteront jusqu'à demain matin, histoire de leur remettre les idées en place.

L'imagination de Léonard tente d'esquisser les contours de ce fameux mitard. Il voit une cave pleine de vermine et de ténèbres.

Il voit son cauchemar.

— Et moi, je vais y aller aussi dans ce mitard ?

— C'est la commission qui en décidera. Bonne nuit, Léonard.

— Bonne nuit, monsieur.

*
* *

Léonard n'a quasiment pas touché à son plateau-repas. Nourriture répugnante et froide que l'enfermement rend plus écœurante encore.

Par la fenêtre qu'il n'ose plus ouvrir, il regarde le bâtiment des majeurs. À l'aide d'un yo-yo, un type du deuxième étage fait descendre un paquet de riz jusqu'à une cellule du premier. Achour lui a expliqué que les *grands* sont autorisés à cuisiner dans leur cellule pour échapper à la gamelle de l'administration pénitentiaire, cette *nourriture de chien* comme il l'appelle. Ils peuvent même cantiner une plaque chauffante et certains ingrédients qu'ils s'échangent ensuite. Achour lui a aussi précisé que les épices sont interdites ici, tout comme le café ou l'alcool.

Léonard allume la télévision et s'installe sur son matelas. Il serait mieux sur le lit de Nanosh mais refuse de prendre ce qui ne lui appartient pas. Après avoir zappé plusieurs minutes, il s'arrête sur un film qu'il ne connaît pas. Il trouve que l'actrice est jolie, avec ses grands yeux bleus et ses lèvres pulpeuses. Elle ressemble un peu à Victoria. Ça suffit à capter son regard et captiver son attention pendant plus d'une heure. Ensuite, il passe d'une chaîne à l'autre, appréhendant le silence et la nuit. Des images sans saveur, des paroles sans intérêt, de l'ennui qui ne provoque même pas le sommeil.

À minuit pile, l'écran s'éteint automatiquement et Léonard sursaute. Il se remet debout, tourne en rond dans sa cage, répétant inlassablement son

numéro d'écrou. Lui qui ne parvient jamais à retenir quoi que ce soit n'oubliera pas cette maudite série de quatre chiffres.

Il pose son front contre le mur, ferme les yeux et écoute les bruits qui émanent des autres cellules, et même des autres bâtiments. Certains discutent à deux, d'autres parlent seuls. Certains crient, insultent ou menacent un adversaire réel ou imaginaire.

Dans combien de temps deviendra-t-il fou à son tour ?

Peu importe la folie puisqu'il n'a plus que quinze jours à vivre. Non, même pas quinze : maintenant qu'il a démoli Mickaël, Kaan sera plus expéditif.

Léonard imagine la lame de rasoir en train de pénétrer sa chair, et se met à trembler des pieds à la tête. Peut-être pourra-t-il se défendre ? Il se revoit en train de frapper Jules et ses copains. En train de les massacrer en hurlant.

Il a été capable de ça.

C'est pour ça qu'il est ici.

S'il cogne Kaan, il ira au mitard. Un lieu qui doit ressembler à ses pires cauchemars. Même si c'est de la légitime défense.

Il se rallonge sur son matelas, sent le sol froid sous ses vertèbres. Pour Jules aussi, ça ressemblait à de la légitime défense et pourtant...

Il se demande si Nanosh va mourir. Il revoit son visage ensanglanté, ses yeux fermés.

Peut-être aura-t-il la cellule pour lui ? Peut-être ne supportera-t-il pas l'implacable solitude ?

Peut-être que Kaan le tuera avant qu'il ait pu vérifier.

Il enfouit sa tête dans l'oreiller et murmure le nom de sa mère.

— Viens me chercher s'il te plaît... Viens me chercher !

Cette nuit au moins, il sera libre de pleurer toutes les larmes qui dorment en lui.

Ça fait trois jours que Nanosh est à l'hôpital et Léonard n'a aucune nouvelle de lui. Ni aucune nouvelle de Mickaël d'ailleurs. Heureusement, Alexandre l'a rassuré en lui disant que si l'un ou l'autre avait succombé à ses blessures, tout le monde serait au courant.

Même si Léonard a du mal à comprendre pourquoi, le Gitan lui manque. Ses petites phrases, dont sa préférée :

C'est con la vie, hein John ?

Ce matin, il a reçu la visite d'un éducateur qui lui a apporté des vêtements à sa taille. Des tee-shirts déjà portés, mais corrects, un autre jean ainsi qu'un pull, quelques caleçons et paires de chaussettes. Après la douche, l'adolescent a enfin pu se changer et se sent désormais beaucoup plus propre.

À midi, il n'a rien mangé. Lui qui avait si bon appétit avant... Cette nourriture le dégoûte, tout comme cet endroit. L'estomac vide, il rejoint Achour dans le couloir pour la promenade. Depuis la bagarre, les surveillants ont décidé de séparer les mineurs en deux groupes, le premier descendant dans la cour le matin, l'autre en début d'après-midi. Il paraît que c'est temporaire, le temps de calmer les esprits. Le temps aussi que tous les accusés passent en commission et soient sanctionnés.

Sous un ciel plombé, les adolescents du groupe B profitent enfin d'un moment de détente. Achour et Léonard marchent le long des enceintes avant de se poser sur le banc qui était *réserve* à Nanosh. Ils sont en train de discuter lorsqu'un projectile atterrit aux pieds du jeune Beur. Un galet autour duquel

est enroulée une feuille de papier tenue par un élastique. Les deux garçons lèvent la tête vers les fenêtres mais ne voient personne. Achour ramasse la pierre et retire le bracelet en caoutchouc.

— C'est quoi ? s'impatiente Léonard.

— Attends, je regarde...

Achour déplie la feuille et fronce les sourcils. Puis il la tend à son ami :

— Je crois que c'est pour toi, man... Et je crois que ça vient de la cellule 37.

Le cœur de Léonard se serre douloureusement. Un simple dessin, très explicite et plutôt réussi.

Un cercueil orné d'une croix.

Léonard lève à nouveau les yeux et aperçoit la silhouette massive du Turc qui forme un pistolet avec ses doigts et pointe sur lui l'arme imaginaire.

*
* *

Ce soir, Léonard s'est forcé à manger, même si le menu était aussi ignoble que d'habitude. S'il veut survivre dans cette jungle, il ne doit pas perdre ses dernières forces. Son repas terminé, les plateaux repartis, il allume la télévision mais ne trouve rien pour chasser ses idées noires.

Il s'est assoupi une bonne partie de l'après-midi, sans doute à cause des médicaments. Peut-être aussi parce qu'ici, dans les ténèbres de cette prison, les nuits sont blanches, tissées d'angoisse et de cauchemars aussi brefs que violents. Pour Léonard, impossible de dormir aux heures habituelles. Trop de questions sans réponses, de regrets qui l'empêchent de fermer les yeux. Si au moins il pouvait parler à sa mère, entendre sa voix. Cette voix qui l'a toujours rassuré... Lui en veut-elle au point de ne pas avoir demandé ce fameux permis ? A-t-elle décidé de le laisser croupir dans ces geôles immondes pour le punir ? L'empêche-t-on de venir le voir, le secourir ?

Si au moins il savait. S'il pouvait voir son visage...

Il passe dans la salle d'eau, se considère un instant dans le miroir. Il a enlevé le pansement de son nez et il a les yeux cernés de noir, de mauve, de bleu. Il ressemble à un boxeur vaincu.

Il retourne vers son matelas au moment où une clef s'insère dans la serrure. Quand Nanosh entre en cellule, Léonard reste bouche bée : le visage de son codétenu est si abîmé, qu'il peine à le reconnaître. Encore pire que le sien.

La porte se referme, le Gitan s'affale sur son lit.

— Je peux t'apporter à boire, si tu veux, propose Léonard d'une petite voix.

— Fous-moi la paix. J'ai envie de roupiller.

— D'accord. Je fais pas de bruit.

Il s'assoit sagement sur son matelas.

— Eh, John... Ils sont sortis ?

— Qui ?

— Kaan et ses bâtards...

— Kaan et Sohan ont fait une nuit de mitard et Mickaël est à l'hôpital. Mais ils nous ont séparés pour les promenades.

— Donc, ils ne sont pas encore passés en commission, en conclut le Gitan.

Il a du mal à parler, peut-être a-t-il perdu quelques dents durant la bagarre.

— À trois contre un, c'était pas du jeu, dit Léo.

— Tu causes toujours comme un gosse ! T'as pas changé, hein John ?

— Pourquoi que je changerais ?

Nanosh tourne la tête vers lui et fronce les sourcils : il vient enfin de remarquer le plâtre et les yeux au beurre noir.

— T'as quoi au bras ?

— Une fracture.

— Qu'est-ce que t'as foutu ?

Léonard le dévisage avec étonnement.

— C'est Kaan qui m'a pété le bras.

— Mais quand ?

— Ben quand il t'a frappé.

— Je comprends rien, bordel !

— Quand j'ai vu qu'ils allaient te tuer, je suis venu. Et je les ai empêchés de te frapper.

Nanosh reste un instant la bouche ouverte, visiblement incrédule.

— Tu t'es battu avec Kaan quand...

— Avec Kaan, Sohan et Mickaël. Et Mickaël, il est entre la mort et la vie. À cause de moi.

Le Gitan secoue la tête.

— Pourquoi tu mytho comme ça, John ? Arrête de me prendre pour un con, OK ? Tu t'es cassé la gueule dans l'escalier, dis-le !

— Mais non ! Je te jure que...

— Allez, ferme-la ! enjoint Nanosh. J'en ai marre d'écouter tes conneries. Dis plutôt que t'aurais bien aimé qu'ils me butent !

— Non ! Je veux pas une chose pareille !

— Comme ça tu aurais eu la cellule pour toi tout seul...

— Je m'en fous de la cellule.

Le Gitan se dirige vers le réduit qui leur sert de salle d'eau. Il titube puis s'écroule avant d'y arriver. Léonard se précipite à son secours et le soutient jusqu'au lavabo. Nanosh se regarde dans le miroir incassable, découvrant son visage tuméfié, déformé.

— Bordel... La gueule que j'ai !

Dans sa trousse de toilette, il récupère une petite boîte, puis Léonard l'aide à regagner sa couche. Il espère un merci, un sourire, mais le Gitan continue de le battre froid.

— Ils vont me le payer, ces enculés...

— Tu vas faire quoi ?

Nanosh ouvre la boîte. Avec sa main bandée et boursouflée, il tente maladroitement de se rouler un joint.

— Ils vont flipper leur race et se bouffer les couilles, je te le dis ! grogne-t-il.

— Mais tu risques d’aller au mitard comme eux !

Nanosh sort un briquet, à peine planqué entre le matelas et le sommier. Ses doigts tremblent lorsqu’il allume son pétard.

— Je m’en balec, du mitard... Je suis pas une tafiole, moi !

— Bien sûr, murmure Léonard. Tu sais, il est venu me voir, Kaan. Ses copains aussi.

— Quand ?

— Le jour avant votre bagarre. Il veut que je lui paye un impôt. Mais j’ai pas d’argent. Il a dit que si je paye pas dans quinze jours, il m’égorgera comme un cochon !

— C’est con la vie, hein John ? répond Nanosh en rigolant.

— C’est pas drôle ! proteste Léonard. Et puis maintenant que j’ai envoyé Mickaël à l’hôpital, il est super énervé. Aujourd’hui, pendant la promenade, il m’a envoyé une feuille avec un cercueil. Tu veux la voir ?

Le Gitan se rallonge et ferme les yeux.

— Vas-y, arrête ton mytho, tu me saoules ! Et va éteindre cette putain de lumière.

— Mais...

— Va éteindre, John.

La fidèle montre de Léonard indique 2 h 40 du matin. Cette nuit, la prison est calme, presque silencieuse. Sur son inconfortable matelas, l’adolescent se balance, seule façon de calmer ses nerfs à fleur de peau. Parfois, discrètement, il fait quelques pas dans la cage.

Il en est sûr, Nanosh dort à poings fermés, sans doute anesthésié par la drogue. Aussi, quand viennent les larmes, il n’essaie pas de les retenir.

En silence, Léonard pleure.
La peur.
De ne jamais sortir d'ici.
De ne jamais revoir le visage de Mona. De l'oublier, peut-être.
De ne plus jamais retrouver sa maison, sa caverne, ses amis.
De vieillir dans cette cellule étroite et répugnante.
De se taper la tête contre les murs, de s'écorcher la peau contre les
barbelés.
Il murmure le prénom de sa mère et se balance, encore et encore.
Mourir d'angoisse.
À petit feu.

À un mètre de lui, Nanosh a les yeux ouverts sur la nuit. Il écoute les prières et les sanglots de ce jeune garçon étrange. Lui aussi a envie de pleurer. Mais il y a bien longtemps que ses larmes ont séché. Qu'il n'est plus qu'un désert aride qui avance et détruit tout sur son passage.

*
* *

À 7 heures du matin, Léonard sursaute. Il venait juste de s'endormir. Il adresse un mot au surveillant, replonge aussitôt, jusqu'à ce que le gamelleur apporte les plateaux. Pendant une demi-heure, les surveillants acceptent de laisser les portes ouvertes et tolèrent que les détenus aillent d'une cellule à l'autre, même si c'est contraire au règlement intérieur. Achour passe dans la cour et adresse un signe amical à Léonard. Puis Nanosh s'étire, récupère son plateau et disparaît. Sans doute va-t-il rejoindre son copain Valentin. Léonard boit une gorgée de chocolat, puis commence à faire le lit de son codétenu. Reprendre les habitudes, même si c'est bien plus difficile avec un seul bras.

Nanosh revient dans la cellule, son plateau dans les mains.

— Laisse le plumard, ordonne-t-il. Viens plutôt t’asseoir, faut qu’on parle.

Surpris, Léonard obéit, tandis que Nanosh pousse la porte de la cellule.

— T’as pas beaucoup dormi, hein John ?

— Non. J’y arrive pas, ici.

— Ça viendra. Tu t’habitueras.

— Je vais pas rester !

— On dit tous ça, sourit le Gitan. On dit tous ça... J’ai connu un mec qui disait : ici, en taule, tu dors comme un bébé... Tu te réveilles toutes les deux heures pour pleurer !

La gorge de Léonard se serre, il tourne machinalement la cuillère dans son chocolat, désormais froid.

— Cette nuit, tu as parlé à ta mère pendant que tu pionçais, poursuit Nanosh.

— Je me rappelle pas, prétend Léonard.

— Elle te manque, hein John ? Moi, j’ai plus de mère... Elle est morte quand j’avais six ans. Et mon père s’est barré juste avant. C’est une de mes tantes qui m’a élevé, et puis ma grande sœur s’est occupée de moi aussi. Tu vois, ma life, c’est la misère ! sourit Nanosh.

— Désolé, murmure Léonard.

Le Gitan hausse les épaules, comme si c’était du passé, comme si la blessure était refermée.

— Elle viendra sans doute te voir, ta mère, mais c’est pas pour tout de suite.

Léonard a de nouveau envie de pleurer.

— Paraît que tu voudrais lui téléphoner et que t’as pas un centime ?

— Non, j’ai rien. Mais ma mère va m’envoyer de l’argent, ils ont dit.

— Sans doute... Par contre, faudra que tu attendes plusieurs semaines pour avoir le fric.

— Plusieurs semaines ?

— Eh ouais, John... Tout est lent, ici. Même si elle te fait le virement demain, tu ne l'auras pas avant deux ou trois semaines. Et sans tune, tu ne peux rien faire. Tu ne peux pas l'appeler... Mais moi, je peux arranger ça.

— Comment ?

— Je vais essayer de te trouver un portable. C'est pas évident, mais je vais essayer.

— Ce serait cool !

— Ach m'a dit ce que tu as fait dans la cour... C'était pas du mytho, finalement.

— J'allais pas les laisser te tuer !

Le Gitan le fixe avec ses yeux noirs, si profonds, si perçants.

— Et pourquoi, John ? Pourquoi tu ne les as pas laissés m'achever ?

— Parce que c'était pas juste.

Nanosh sourit et secoue la tête.

— C'est con la vie, hein John ?

Léonard sourit à son tour. C'est alors que Valentin pousse la porte de leur cellule.

— Eh, qu'est-ce tu fous, Nanosh ? Tu viens pas ?

Le Gitan serre les dents et, sans même tourner la tête vers son ancien ami, il balance :

— Dégage.

— Mais...

— Dégage ou je te fracasse.

Valentin recule puis disparaît dans le couloir. Nanosh regarde à nouveau Léonard :

— Kaan ne va plus te lâcher. Il va te pourrir la vie.

— Je crois, oui... Mais maintenant, on est deux, hein ?

— Oui, John. Maintenant, on est deux.

Quand le bruit de la serrure brise le silence, Angélique le perçoit à peine. Plusieurs heures déjà qu'elle navigue entre deux rives. Celle du monde des vivants et celle d'un inconnu qu'elle aimerait tant explorer.

Des bras la soulèvent du sol et l'emportent vers une lumière brutale. Son corps de chiffon n'oppose aucune résistance, son cerveau ayant capitulé depuis longtemps. Les secousses successives lui font deviner que le monstre monte les quelques marches du perron. D'un coup d'épaule, il pousse la porte en bois qui gémit sous le choc. Angélique, les yeux fermés, reconnaît les odeurs d'essence et de vernis qui flottent en permanence dans la véranda, un lieu qui sert plus ou moins d'atelier à son oncle. Sans ménagement, il se déleste du corps sur la vieille banquette où dormait le chien lorsqu'il était encore en vie. Sans doute est-elle trop sale pour qu'il la dépose directement dans le salon ou la chambre.

Incapable du moindre mouvement, Angélique sent le froid qui continue à dévorer son cœur. L'air qu'elle inspire brûle sa gorge aride, martyrisée par la soif. Son esprit se noie dans des délires mêlés de souvenirs. Sans rien choisir, elle repart des années en arrière ; images floues, imprécises, qui s'imposent dans le désordre le plus complet.

Un vaste jardin baigné de soleil, égayé par des fleurs jaunes, orange ou roses, un petit bassin à l'eau verte, une vieille bâtisse avec un étage. Une grille blanche où grimpe un lierre noueux, la main de son père qui prend la

sienne, le rire de sa mère. Sa robe rouge et les volets bleus de la maison. Toutes ces couleurs disparues, englouties par les ténèbres permanentes.

Elle plonge sans lutter dans d'autres souvenirs, moins anciens, bien plus cruels. Un cimetière avec des gens habillés en noir et le monstre qui la fixe comme le prédateur fixe sa proie. Deux valises dans le coffre d'une voiture beige, la banquette arrière en faux cuir, le regard du monstre qui croise le sien dans le rétroviseur. Et tandis que la voix d'Angélique vient de s'éteindre, peut-être à jamais, résonne celle de son oncle, qu'elle déteste par-dessus tout :

Je me demande comment mon frère a pu avoir une débile comme toi... C'est ta mère, sans doute ! Cette putain qui se prenait pour la reine d'Angleterre ! Maintenant, c'est moi qui commande, tu entends ? Maintenant, ta vie, c'est moi !

Angélique émerge pendant une seconde, ouvre les yeux sur le plafond de la véranda. Des lambris ternes, quelques poutres, quelques tuiles transparentes. L'ombre du monstre qui s'affaire près d'elle.

Ses paupières retombent, elle repart en arrière.

Attila, le cane corso qui dormait sur ce vieux canapé en hiver. Son pelage gris ardoise bringé, son regard d'ambre profond, toujours inquiet. Un jour de pluie qui ne finit jamais, l'eau qui coule sur les vitres sales comme les larmes sur un visage de glace. Les cartouches qui entrent dans la chambre d'un vieux fusil de chasse, la main froide qui saisit le collier et traîne le chien jusque dans le jardin détrempé.

Cette main qu'il a osé mordre.

Au milieu des réminiscences, Angélique entend les pas du colosse qui revient près d'elle. Il lui redresse la nuque, elle sent le goulot d'une bouteille forcer ses lèvres gercées, l'eau inonder sa bouche, sa gorge.

Attila, la queue entre les pattes, qui se laisse conduire jusqu'à la fosse creusée pour lui. Angélique qui sort de la maison, court sous la pluie. Le monstre qui ajuste son tir. Elle qui tente de l'empêcher, qui reçoit un coup violent et tombe dans la boue.

La détonation, le chien qui s'écroule, le pied qui pousse le cadavre dans le trou. Le monstre qui l'attrape par le bras et la ramène jusqu'à la maison.

Le goulot de la bouteille s'éloigne de sa bouche, son crâne retombe sur le vieux divan sale. Puis le géant disparaît quelques instants. Quand il revient, elle entend sa voix.

— Ouvre les yeux.

Ses paupières se soulèvent de nouveau. Elle voit le canon du vieux fusil de chasse pointé sur son visage.

— Tu te souviens de ce con de clébard ?... La prochaine fois que tu me fais une saloperie pareille ou que tu essaies de te tirer, tu finis dans le trou. Comme lui.

28

Léonard tourne en rond dans sa cage, incapable de rester immobile. La matinée lui semble interminable. Nanosh est parti à l'atelier mécanique, et n'en reviendra qu'à 11 heures. En attendant, Léonard s'impatiente. Il a hâte que le Gitan lui procure ce fameux téléphone, même s'il sait que c'est interdit par le règlement. En lui portant secours, Léonard a peut-être trouvé le moyen de parler à Mona. D'entendre sa voix qui lui manque tant et dont il rêve la nuit, quand le sommeil parvient à l'arracher à cet interminable cauchemar.

Je vais pouvoir te parler et tu vas venir me chercher.

Tu me sortiras d'ici, comme tu m'as sorti de terre.

Apaisé, il ouvre la fenêtre et approche son visage des barreaux. Dans la cour, leur cour, un groupe de majeurs, séparé du reste des détenus, profite d'un moment de *liberté*. Des insultes jaillissent de l'aile d'en face, bientôt relayées par des voix provenant de son propre bâtiment.

Enculés, pédés, tafioles, pédos.

Des objets partent des cellules pour atterrir dans la cour, manquant généralement leur cible. Léonard comprend que les quelques hommes qui vaquent dehors sont ceux du rez-de-chaussée. Achour lui a expliqué qu'ils sont mis à part pour leur éviter d'être lynchés par les autres.

Pédophiles, tortionnaires d'enfants mais aussi transgenres.

Les sous-hommes, comme on les appelle ici.

Ici, où il faut bomber le torse, montrer ses muscles et cacher ses larmes.

*
* *

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je t’accompagne ? répète Mona.

Jorge lui offre un sourire rassurant avant de monter dans la voiture.

— Ça va aller, maman. Ne t’inquiète pas, lance-t-il en claquant la portière.

Mona lui adresse un dernier signe de la main, puis la vieille Clio s’élance sur la route humide et froide qui serpente au milieu des champs. Jorge allume la radio, tombe sur les infos qu’il écoute d’une oreille distraite. Avec la terrible impression qu’il est devenu étranger à ce pays, à ce monde et même à l’espèce humaine.

Il a environ quarante-cinq minutes de route pour se rendre en ville, direction le tribunal. La justice tient à lui rappeler qu’il n’est pas un homme libre. À ses yeux, il est encore et toujours un condamné qui purge sa peine, même s’il la purge désormais en dehors d’une enceinte pénitentiaire.

À chaque instant, au moindre faux pas, la juridiction régionale de libération conditionnelle pourrait le renvoyer d’où il vient. Et ça, pendant six ans.

Six longues années à attendre d’être libre, vraiment libre.

Les kilomètres défilent lentement, Jorge n’étant plus habitué à la vitesse. Se déplacer, aller à plus de cinquante kilomètres de son point de départ, lui procure un étrange sentiment. Comme s’il était en train de commettre quelque chose d’interdit. En train de filer en douce, de s’évader.

La route est monotone à cet endroit. Des champs, des bosquets, des champs à nouveau. Quelques parcelles de forêt de forme géométrique, laides parce que nées de la main de l’homme. Jorge a les yeux rivés sur l’asphalte mais son esprit est loin. Il le téléporte treize ans plus tôt...

...

Debout dans le box des accusés, immobile.

Le verdict vient de le foudroyer.

Vingt-deux ans de réclusion criminelle.

Ses lèvres s'entrouvrent sur un cri qui ne viendra jamais.

Dans la salle, Mona éclate en sanglots, Joseph baisse la tête.

L'avocat, désespéré, pivote vers son client. Il ne trouve aucun mot pour l'aider.

Les gendarmes ne tardent pas à l'emmener. Jorge a juste le temps de croiser le regard de ses parents, de voir leurs visages ravagés par la peine. Ils viennent de perdre leur fils unique. De se voir condamnés, eux aussi. Au chagrin, à la honte et à la colère.

Traverser la meute des charognards en quête de sensationnel, recevoir flashes et insultes en pleine gueule, monter dans le fourgon, une nouvelle fois.

Retour à la case départ.

Jorge avait gardé un espoir d'être écouté, entendu. De voir son honneur lavé en public, de serrer sa mère dans ses bras. De ne jamais retourner en prison, de rentrer enfin chez lui après presque trois ans derrière les barreaux. Il avait même espéré des excuses, un *mea culpa*.

Dans le véhicule de gendarmerie, il reste digne.

Digne, comme Cisco le lui a appris.

Dans sa tête, un grand vide. Une brume opaque au travers de laquelle il verra désormais le monde et sa justice.

Vingt-deux ans.

Pendant le trajet qui le ramène en prison, Jorge abandonne ses derniers rêves. Il les enferme quelque part, dans un coffre dont il jette la clef.

Vingt-deux ans.

Il sait qu'il ne sera plus jamais l'homme qu'il a été, qu'il aurait pu être.

Cisco aimait à dire que les innocents qui entrent en prison en ressortent coupables. Que ceux qui le sont déjà en ressortent plus violents qu'ils ne l'étaient auparavant.

Devenir une bête sauvage, nourrie de haine, abreuvée d'injustice... Voilà ce à quoi les jurés viennent de le condamner.

*
* *

La promenade, enfin. Après les interminables coursives, les grilles, les escaliers, les jeunes détenus arrivent dehors. Léonard se découvre désormais le droit de s'asseoir sur le banc, à côté de Nanosh. Le Gitan observe les autres, affronte les regards, hostiles ou dociles. Il est de retour, le fait savoir.

Valentin hésite quelques minutes avant de s'approcher du banc.

— On peut parler, non ?

Nanosh se lève, le dominant de toute sa hauteur.

— Je parle pas aux petites merdes dans ton genre. Barre-toi.

— Déconne pas, Nanosh ! supplie le blondinet. Qu'est-ce que tu fous avec ce débile ?

— T'étais où quand ces connards me sont tombés dessus ?

Valentin donne un coup de pied dans un caillou, regarde le mirador pour éviter les yeux noirs de son ancien complice.

— T'étais où ? répète le Gitan en haussant le ton.

— Putain, Nanosh, je pouvais pas t'aider !

— T'as rien dans le froc ! Dis-le, que t'as rien dans le froc !

— T'as raison, mais la prochaine fois...

— Le *débile*, comme tu dis, il ne m'a pas laissé crever. Toi, si. Alors écoute-moi bien, sale bâtard : tu restes loin, sinon au prochain parloir, ta mère va plus te reconnaître.

Valentin s'éloigne, les mains dans les poches, et le Gitan revient s'asseoir à côté de Léonard.

— C'était ton ami ? demande-t-il.

— Je le croyais. Je me suis planté.

— Il a eu peur, c'est tout, dit Léonard.

— Et toi, tu as eu peur, John ?

— Oui. Et j'ai cru que Kaan, il allait me tuer.

— Et pourtant, tu es venu. Ça s'appelle le courage. T'es con comme mon pied gauche, mais t'as une sacrée paire de couilles, John.

Léonard hésite entre la peine et la fierté. Bête mais courageux. Crétin, mais fort.

Mieux que rien, se console-t-il.

— Et puis tu n'es pas si con que t'en as l'air, reprend Nanosh. C'est juste qu'il te manque un truc dans la tête, je crois.

— Ma mère dit que c'est à cause de ce que j'ai vécu quand j'étais tout petit.

— C'est quoi ? demande le Gitan.

Léonard entend soudain la voix de Mona, comme si elle était là, à côté de lui sur ce banc, dans cette cour, entre ces murs. Alors, il récite l'histoire, entendue des dizaines de fois.

— C'était un jeudi matin, c'était le 6 novembre. Il pleuvait mais... il ne faisait pas froid. Elle partait au travail mais sa voiture n'a pas voulu démarrer...

— La voiture de qui ? l'interrompt Nanosh. C'est qui, *elle* ?

— Mona, ma mère.

À ce moment-là, Achour les rejoint et d'un regard, le Gitan lui donne la permission de pénétrer sur son territoire, de s'asseoir près d'eux.

— Elle est descendue à pied au village pour attraper un bus. Elle marchait sur la route quand soudain... elle a vu un petit garçon dans le fossé. Il devait avoir environ cinq ans, il portait des vêtements sales et déchirés, il avait les cheveux longs, le visage plein de boue et de terre. On aurait dit un... un petit animal blessé.

Les deux adolescents sont suspendus aux lèvres de Léonard.

— Elle a essayé de parler au petit garçon, mais il est resté sans bouger. Comme s'il avait peur ou qu'il ne l'entendait pas.

— C'était toi, le petit garçon ? vérifie Achour.

— Évidemment que c'était lui ! souffle Nanosh. Et après ?

— Elle est descendue dans le fossé le rejoindre et il a essayé de s'enfuir. Mais elle l'a rattrapé et l'a pris dans ses bras. Il paraît qu'il hurlait, qu'il se débattait. Qu'il l'a mordue, griffée. Comme un animal... Elle lui a parlé doucement, il s'est calmé.

— Mais tu t'en souviens ? demande Achour.

— C'est flou, avoue Léonard. Même si Mona m'a raconté l'histoire cent fois, j'arrive pas vraiment à me rappeler.

— Continue, prie Nanosh.

— Elle l'a ramené à la maison et quand elle l'a posé par terre, il est allé se planquer derrière un meuble et il ne voulait plus quitter sa cachette.

— Comme un animal, fait Nanosh en hochant la tête.

— À force de lui parler, avec beaucoup de patience, elle a réussi à le faire sortir de là et lui a donné à boire et à manger. Ensuite, elle a voulu prévenir les gendarmes, mais à cause de l'orage, le téléphone était coupé. Alors, comme il pleuvait fort, elle s'est dit qu'elle les préviendrait le lendemain et elle a gardé le petit garçon avec elle toute la nuit...

*

* *

Jorge attend depuis près d'une heure dans le couloir du tribunal. Cet endroit qui ravive ses blessures, les met à vif et à sang.

Pourtant, vu de l'extérieur, il semble calme.

Digne, toujours rester digne.

Des prévenus, menottes aux poignets, passent régulièrement devant lui. Il s'adresse une prière silencieuse : ne jamais revivre ça.

Ne jamais retourner là-bas.

Plutôt mourir.

Quand le juge d'application des peines ouvre enfin sa porte, Jorge est invité à entrer. Le magistrat consulte le dossier, n'ayant visiblement pas eu le temps de peaufiner la rencontre en amont.

— Monsieur Mathieu, comment se déroule votre libération conditionnelle ?

— Elle vient juste de commencer, monsieur le juge.

— Certes... Vous habitez donc avec vos parents, c'est bien cela ?

— Avec ma mère, rectifie Jorge. Mon père s'est pendu après ma condamnation.

Embarrassé, le juge toussote et s'éclaircit la voix. Jorge décide d'enfoncer le clou.

— Il n'a sans doute pas supporté que son fils unique soit accusé de deux meurtres horribles alors qu'il était innocent. Ou peut-être est-ce parce qu'il a fait faillite et a dû brader le travail d'une vie pour indemniser les familles de mes prétendues victimes ?

Le magistrat lève les yeux vers Jorge et le fixe au-dessus de ses lunettes.

— Nous ne sommes pas ici pour refaire votre procès, monsieur Mathieu.

— Pourtant, ce serait la seule chose à faire, rétorque froidement Jorge. Parce que je n'ai jamais tué personne de ma vie et parce que j'ai passé seize ans en prison pour deux crimes que je n'ai pas commis.

Le juge se tortille sur sa chaise, Jorge réalise qu'il perd son temps et, pire encore, qu'il se met à dos la personne qui va le suivre pendant les six années à venir.

— Mais en effet, ce n'est pas votre rôle, ajoute-t-il.

— Bien, reprenons... Je vois que vous avez un emploi à temps partiel qui vous attend ?

— Oui, c'est dans un entrepôt de vente de matériaux de construction à destination des professionnels et des particuliers.

— Qu'y ferez-vous ?

— Magasinier, cariste.

— Parfait.

Parfait, oui.

Pour moi qui rêvais de longues études et d'un métier passionnant.

— À terme, j’espère obtenir un CDI.

Ensuite, le magistrat lui énonce les règles qu’il a mises en place et qui vaudront durant toute sa conditionnelle. Venir le voir chaque mois, conserver un emploi, ne pas s’approcher d’un membre des familles des victimes, ne pas quitter le département sans demander la permission, encore moins le pays... La liste est interminable.

— Monsieur le juge, une des familles habite un village situé à cinq kilomètres du mien. À ce qu’il paraît, la mère ou le père se rendent parfois dans les commerces de Granviller. Que dois-je faire si je tombe sur eux ? Si je les croise dans la rue ou dans un magasin ?

— Eh bien, si c’est involontaire, pas de problème. Vous faites en sorte qu’il n’y ait pas de contact, vous passez votre chemin.

— Et je baisse les yeux, aussi ? ne peut s’empêcher de balancer Jorge.

Aussitôt, il regrette sa repartie. Le visage du juge se crispe mais il n’ajoute rien. Il consulte son agenda, fixe le prochain rendez-vous et raccompagne Jorge jusqu’à la porte de son cabinet.

— Cette libération conditionnelle est une chance qu’on vous accorde, rappelle-t-il. Ne la gâchez pas.

La menace est à peine voilée et le jeune homme esquisse un sourire.

— Ne vous en faites pas, monsieur le juge : j’ai conscience d’avoir énormément de *chance*.

*

* *

— Le lendemain matin, elle a réussi à appeler les gendarmes et ils sont venus chercher le petit garçon, poursuit Léonard. Il paraît qu’il ne voulait déjà plus la quitter ! Qu’il s’est accroché à elle...

— Tu m’étonnes, dit Nanosh. Qui a envie de suivre les keufs ?

Achour se met à rire tandis que Léonard observe Valentin qui reste désormais à distance mais lui jette de mauvais regards.

Il réalise qu’il vient de se faire un ennemi supplémentaire.

— Ensuite, ils ont cherché les vrais parents du garçon partout, ils voulaient savoir d'où il venait. Mais Mona dit toujours : c'est comme s'il était sorti de terre, de nulle part. Ils ont dit que...

Léonard fait une pause dans son récit, tout à coup éprouvant.

— Ils ont dit quoi ? l'encourage Nanosh.

— Ils ont dit qu'il portait des traces de mauvais traitements, de sévices, qu'il n'avait pas mangé à sa faim et n'avait jamais été soigné. Qu'il n'avait jamais été à l'école non plus, qu'il ne savait même pas parler. Ils n'ont pas su d'où il venait. Alors, ils l'ont mis dans un orphelinat.

Nouveau silence. Ça faisait moins mal quand c'était Mona qui racontait l'histoire.

— Ils m'ont appelé Léonard parce que j'ai été trouvé le jour de la Saint-Léonard.

— Ça, c'est con ! rigole Achour. Ta mère, t'imagines si elle t'avait trouvé le jour de la Saint-Boloss ?

Nanosh se marre à son tour tandis que Léonard poursuit son difficile récit.

— Mona venait me voir souvent et les seuls moments où j'étais calme, c'était quand elle était là. Alors, elle a proposé de m'accueillir et ils ont dit oui.

Les surveillants donnent le signal du retour en cellule, les trois adolescents quittent leur banc. Tout en marchant, Achour et Nanosh continuent d'écouter l'histoire de Léonard.

— Ensuite, elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour me garder puis m'adopter. Enfin, elle et Joseph m'ont adopté. Mais Joseph, il était pas vraiment là. Il travaillait tout le temps et puis il avait toujours l'air triste. Jusqu'au jour où il s'est pendu dans la grange...

Nanosh lui pose une main sur l'épaule.

— Tu as de la chance d'être tombé sur elle, John. C'est une femme bien, ta daronne.

— Oui, confirme Léonard. C'est une femme bien, tu as raison.

Achour disparaît dans sa cellule, Léonard et le Gitan pénètrent dans la 22. La porte se referme et Nanosh s'affale sur son lit.

— Et toi ? demande Léonard. C'est quoi, ton histoire ?

Le Gitan allume une cigarette, en propose une à son codétenu qui hésite un instant.

— T'inquiète, on a le temps avant qu'ils apportent la gamelle, dit Nanosh.

Léonard accepte et ouvre la fenêtre de la cellule.

— Alors, c'est quoi, ton histoire à toi ?

Le Gitan regarde le plafond.

— Mon histoire, c'est de la merde. Rien que de la merde...

Puis il sourit et ajoute :

— Mais c'est normal, parce que c'est... ?

— Parce que c'est con la vie, conclut Léonard.

— C'est ça, John. C'est exactement ça.

29

Ce matin, la commission de discipline a tranché. Kaan et Sohan ont été condamnés à sept jours de mitard, le maximum autorisé. Nanosh, lui, a écopé de trois jours.

Très impressionné de comparaître devant ces nouveaux juges, Léonard a été incapable de se défendre. Et il n'a toujours pas compris pourquoi il a été lui aussi condamné.

Même peine que Nanosh, alors qu'aux dernières nouvelles, Mickaël semble se rétablir.

« Dommage que tu viennes d'avoir seize ans », a commenté le Gitan. « Parce que si t'en avais eu quinze, ces pourris n'auraient pas eu le droit de t'envoyer au mitard. »

En plus, Achour lui a glissé que les juges, les vrais, sont mis au courant de ces sanctions et n'aiment pas ceux qui ne se tiennent pas tranquilles en taule.

De retour en cellule, Léonard s'effondre sur son matelas.

— Prépare tes affaires, dit Nanosh.

— C'est dur le mitard ?

— Tu crois que ça me fait peur ? pavoise le Gitan. Rien à foutre de leur trou à rat ! Allez, John, t'es un gaillard, tu vas pas leur montrer que tu as la trouille, merde !... Prépare tes affaires, je te dis. Prends ta trousse de toilette et un pull. Il gèle, en bas.

La gorge serrée, Léonard récupère son vieux tricot, son blouson et sa trousse d'indigent.

— Il faut prendre du PQ ?

— Non, pas la peine.

Le Gitan lui tend deux sachets de biscuits sous aluminium et un paquet de bonbons.

— Mets ça dans ta trousse. Quand t'as le seum, tu bouffes et ça va mieux.

— Merci, murmure Léonard.

— C'est con la vie, hein John ?

Alexandre ouvre la porte :

— C'est l'heure.

Les deux garçons suivent sagement le gardien qui se dirige vers des couloirs où Léonard n'a jamais mis les pieds.

— Vous êtes quand même des salopards ! lance soudain Nanosh.

— Surveille ton langage, conseille Alexandre.

— C'est pas pour vous que je dis ça, monsieur, corrige le Gitan. Mais pourquoi ils ont condamné Léo, hein ? Il a juste voulu m'aider.

— Je sais, Nanosh. Mais ce n'est pas moi qui dirige la commission. Alors je n'y peux rien. Et puis trois jours, ça passe vite.

— Moi, j'ai l'habitude, mais Léo...

— Tu t'inquiètes pour lui ? s'étonne Alexandre. Tu progresses, Nanosh !

Ils arrivent au quartier disciplinaire où sont mélangés majeurs et mineurs. À l'entrée du bloc, un autre gardien prend le relais et Alexandre lui glisse quelques mots à l'oreille. Ils traversent un couloir sinistre où rampe une tuyauterie vétuste. Le surveillant ouvre une première geôle et le Gitan adresse un sourire à son ami :

— Allez, John, on se voit dans trois jours. N'oublie pas que tu as une sacrée paire de couilles, hein ?

Le maton lève les yeux au ciel et referme la porte derrière Nanosh. Il ouvre la suivante et Léonard découvre avec horreur une petite cellule aux

murs gris, dont la fenêtre est bouchée par un morceau de contreplaqué, un WC en inox et un lave-mains. Sur le petit lit, une couverture pliée en quatre mais pas de draps.

— La douche, c'est dans deux jours, annonce le surveillant.

— D'accord, murmure Léonard.

— Et la promenade, c'est un par un dans une cour spéciale. Tu as des questions ? Alexandre m'a dit que tu étais nouveau...

— Oui.

— Tu commences fort ! Alors, des questions ?

Léonard n'a pas le temps de les formuler. La porte claque, la clef viole la serrure et il reste debout au milieu du désastre, les yeux rivés sur la fenêtre aveugle. Il lâche ses affaires sur le sol à la saleté repoussante et tombe sur le lit qui plie et grince sous son poids. Il commence à se balancer doucement.

— 9426... 9426... 9426...

Il fixe son poignet et s'aperçoit avec effroi qu'il a oublié sa montre dans la cellule.

*
* *

En taule, il a affronté les fauves les plus violents, les plus sanguinaires. Il a toujours réussi à s'en tirer, même s'il a encaissé un certain nombre de coups.

Tellement qu'il ne saurait les compter.

Mais en ce samedi matin, Jorge hésite à sortir de la Clio.

Bien sûr, lorsqu'il a besoin de quelque chose, il pourrait aller en ville, là où personne ne risque de le reconnaître.

Bien sûr, il pourrait esquiver, se cacher et pourquoi pas se terrer. Mais ce matin, il a décidé de franchir le pas, d'affronter ce qui lui fait peur.

Il visse une casquette sur son crâne et verrouille les portières de la voiture avant de se diriger vers le centre du village. Sa mission du jour : acheter une

cartouche de cigarettes. Il y a deux bars à Granviller mais un seul vend du tabac, celui qui se trouve en face de l'atelier de Sacha.

Il pousse la porte et s'avance jusqu'au guichet où une jeune femme s'occupe des cigarettes et des jeux d'argent. Un peu plus loin, derrière le zinc, Jorge reconnaît M. Raymondi, patron des lieux, qui n'a pas beaucoup changé, sinon qu'il a pris une vingtaine de kilos. Il remplit les tasses, mais aussi les verres, car certains en sont déjà au pastis, à la prune ou au vin blanc. La salle est pleine, animée, bruyante. Ici, on refait un monde qu'on ne connaît pas.

— Monsieur, bonjour ! lance la jolie blonde.

— Bonjour, une cartouche de Benson Gold, s'il vous plaît.

La jeune femme s'exile dans la réserve et Jorge garde la tête baissée, évitant de capter le regard des hommes qui l'entourent.

— Alors, quelqu'un l'a vu, l'assassin ? demande un sexagénaire, appuyé au comptoir.

— Ah non, répond le patron, personne. Il doit se planquer, tu parles !

— Mais on est sûr qu'il est revenu ici ?

— Ouais, affirme Raymondi. C'est un gendarme qui me l'a dit, alors... Il est chez sa mère.

— Il a pas honte, le fumier ! crache le client d'un air dégoûté.

Le rythme cardiaque de Jorge accélère, ses poings se serrent. Pourtant, son visage reste impénétrable.

— C'est les juges qui devraient avoir honte, poursuit le cafetier. Il n'a même pas tiré vingt ans, ce salopard !

— Justice de merde... Moi, je lui aurais coupé la tête !

— Mais bon, après, c'est triste pour les parents, ajoute le patron.

— Surtout pour les parents de la petite, corrige un des hommes qui les rejoint au comptoir. Ceux de la petite et ceux du jeune gars. C'est eux qu'il faut plaindre...

La vendeuse revient enfin et scanne la cartouche. N'ayant pour le moment ni carte bleue ni chéquier à sa disposition, Jorge lui tend un billet de

cent euros. Elle le palpe, l'ausculte sous toutes les coutures, avant de le passer dans une petite machine, censée vérifier qu'il est bien vrai.

— C'est sûr, acquiesce Raymondi, mais pour les parents du tueur, c'est dur quand même. Se dire qu'on a engendré un assassin, ça doit pas être facile !

— Surtout maintenant que le deuxième est aussi en taule ! se marre le sexagénaire.

Ayant encore un doute sur l'authenticité du billet, la vendeuse va demander l'avis de son employeur. Inévitablement, Raymondi tourne la tête vers Jorge avant même d'examiner la coupure de cent euros. Il fronce les sourcils, mais ne semble pas le reconnaître et hoche le menton pour signifier à sa vendeuse qu'elle peut encaisser le billet.

— Faut croire que la Mona, elle sait pas élever ses gosses, ricane-t-il.

— Ouais et elle ne sait pas non plus contenter son mec, sinon il ne se serait pas pendu ! assène le client avec un rire gras.

Le patron relève la tête et tombe sur les yeux noirs de Jorge, posté devant le comptoir. Il cesse un instant de cracher son venin.

— Jeune homme, qu'est-ce qu'on vous s...

Il perd tout à coup la parole.

— Bonjour, dit Jorge. Un café, s'il vous plaît.

Les deux clients et le barman échangent des regards ébahis, comme s'ils voulaient être sûrs que c'est l'assassin. Qu'il est bien là, qu'ils ne rêvent pas. Pour les aider, Jorge enlève sa casquette et la pose sur le zinc. Et le sourire qu'il adresse au patron est si terrifiant que M. Raymondi laisse tomber la tasse qu'il tient entre ses doigts. Elle rebondit dans l'évier en inox avant de se briser en deux.

— Corsé, le café, précise le jeune homme d'une voix paisible. Parce que ça fait seize ans que je n'en ai pas bu.

Des chuchotements circulent de table en table. Puis dans la salle, le brouhaha habituel cède progressivement la place à un silence pesant.

— Je veux bien un croissant, ajoute Jorge. Vous en avez ?

— Oui...

Quand Raymondi se tourne vers le percolateur, Jorge remarque que sa main tremble et son sourire s'élargit. Lorsqu'il pose la tasse sur la soucoupe, une partie du café se renverse.

— Merci.

Désormais, plus personne ne parle, tout le monde le dévisage. Même la vendeuse de cigarettes s'est momifiée derrière son guichet. Jorge savoure pleinement ces quelques minutes surréalistes. Il a envie de les étrangler mais jouit de la peur qu'il leur inspire. Il termine son café, attaque son croissant.

— Vous auriez une serviette ?

D'un signe de tête, le patron lui désigne un distributeur vintage posé sur le zinc.

— Je prendrais bien un deuxième café, aussi. C'est tellement sympa, ici... on n'a vraiment pas envie de partir !

*

* *

Sans montre et sans lumière du jour, difficile de savoir à quelle vitesse passe le temps.

Et il est d'une douloureuse lenteur.

Comment a-t-il pu oublier l'essentiel ? Sa montre, restée sur le rebord du lavabo. Depuis qu'il a le plâtre, Léonard l'enlève souvent car il n'est pas habitué à la porter du côté droit.

Il se maudit en silence et enchaîne les allers-retours dans la cellule. Parfois, il s'assoit sur le lit et se balance quelques minutes. Ensuite, il recommence son va-et-vient infernal, frôlant les murs de sa cage à n'en plus finir, tels ces fauves qu'il a vus une fois dans un zoo.

L'odeur ici est difficilement supportable, comme si le précédent locataire avait uriné sur les murs. Le matelas est plein de taches dont il préfère ne pas connaître l'origine. Des toiles d'araignées tapissent le plafond, des cafards

agitent leurs antennes sur les murs, le sol et la tuyauterie. L'un d'eux a été écrasé au pied du sommier.

Dans la cellule de gauche, un homme tousse et crache constamment, Léonard a l'impression qu'il est en train de s'étouffer dans l'indifférence générale. Mais ce qui l'angoisse le plus, c'est l'absence d'interrupteur à l'intérieur de la geôle où on l'a enfermé.

Vont-ils éteindre la lumière, cette nuit ? Ici, aucune chance qu'une lueur extérieure vienne le sauver. Va-t-il se retrouver dans le noir complet, à la merci de ses démons ?

Il pose son front contre le mur humide et ferme les yeux.

— Nanosh ?

Aucune réponse.

— Nanosh ! crie Léonard.

— John ?

La voix du Gitan lui parvient depuis l'autre côté de la cloison.

— Ça va, ou quoi ?

— Non, ça va pas ! Ils vont éteindre, cette nuit ?

— Ben oui.

Léonard donne un coup de tête contre le mur.

— Je veux pas rester ici ! s'écrie-t-il.

— Du calme, John. T'as pas le choix. Tu vas voir, trois jours, ça passe vite.

— Je veux sortir ! hurle Léonard.

— Ferme ta grande gueule ! ordonne une autre voix.

Sans doute celle de l'homme qui tousse. Léonard se rassoit sur son matelas. Se balancer, d'avant en arrière. Encore et toujours.

*

* *

Quand Jorge remonte dans la voiture, il a les nerfs à fleur de peau, les mâchoires crispées.

Comment osent-ils parler de ses parents ainsi ? Parler de lui, ainsi ?

Ces minables, ces lâches, qui n'ont plus osé le moindre mouvement, le moindre mot, dès qu'ils l'ont reconnu. Il les a réduits au silence parce qu'il leur inspire la peur. Mais ça ne durera pas, il le sait. Car contrairement à eux, il a les poings liés par la menace qui plane au-dessus de sa tête.

Lui n'a pas le droit de les insulter au risque de repartir en taule.

Tout juste a-t-il le droit de respirer.

Il s'aperçoit qu'il a oublié sa casquette sur le zinc et hésite un instant. Maintenant qu'il est parti, les conversations doivent aller bon train ! Finalement, il jette la cartouche sur le siège arrière et repart en direction du troquet. S'il avait un miroir en face de lui, il pourrait voir à quel point son visage et son regard sont effrayants. À quel point ses yeux sont gorgés de colère et de haine.

Il marche vite et lorsqu'il pousse la porte du bar, il a le temps d'entendre quelques horreurs avant que le silence ne se propage comme une traînée de poudre sur la salle en ébullition.

— Désolé de vous interrompre, j'ai oublié ça, dit-il en saisissant sa casquette sur le comptoir.

Il la remet sur son crâne et fixe chacun des clients avec insistance, durant de longues secondes où tous retiennent leur souffle.

— Ça vous gêne de balancer vos saloperies devant moi ? assène-t-il. Qu'est-ce qu'il y a ? Je vous fais peur ?

Il continue à pivoter sur lui-même pour survoler la salle muette.

— Ça vous fait bander d'insulter la mémoire de mon père ? De salir ma mère ?

— Ça suffit ! proteste un homme en se levant de sa chaise.

Le regard assassin de Jorge qui s'abat sur lui calme ses ardeurs.

— Vous savez très bien que ce n'est pas moi qui ai tué Sarah et Thierry... Que je me suis tapé seize ans de taule à la place d'un autre ! Un autre qui est peut-être dans cette salle, allez savoir...

— Faut pas dire des trucs pareils ! s’offusque le patron du bar.

Jorge s’approche à quelques centimètres de lui, il se tait immédiatement.

— Je sais ce que vous avez fait endurer à mes parents pendant que j’étais en cabane. Mais maintenant, c’est terminé.

Il se dirige vers la sortie, se retourne une dernière fois :

— La taule, ça change un homme. Alors à l’avenir, je vous conseille de surveiller vos actes et vos paroles. Parce que le prochain qui fait chier ma mère aura affaire à moi.

*
* *

Léonard fixe l’ampoule au plafond, protégée par une grille bouffée par l’humidité.

Il fixe la lumière, jusqu’à se blesser les rétines.

Puis il se lève, rase les murs où certains ont gravé des appels à l’aide, des SOS qu’il a du mal à déchiffrer. Il ne s’est pas encore habitué à l’odeur qui lui soulève le cœur à intervalles réguliers. Mais surtout, il ne s’est pas habitué à l’absence de ciel. À cette fenêtre bouchée par un morceau de faux bois.

A-t-il vraiment mérité ça ? Mérité de finir ici ?

Il ne sait pas, ne sait plus ce qui est juste en ce monde et ce qui ne l’est pas.

— Nanosh ?

Il attend une réponse qui ne vient pas. Mais il réalise que le mur étouffe sa voix.

— Nanosh ? crie-t-il.

— John ? Qu’est-ce que tu veux ?

— Il est quelle heure ?

— Il n’est pas encore midi puisqu’ils n’ont pas apporté la gamelle.

— Tu peux me parler ? Je me sens pas bien... ça pue, ici.

— Ici aussi. Tu sais, John, faut que tu fermes les yeux et que tu penses que tu es ailleurs. Dans un endroit que t’aimes bien...

— J’y arrive pas !

— T’as pas le choix. Et dis-toi que dans trois jours, tu sortiras d’ici.

— Je tiendrai pas trois jours !

— Arrête, John, ordonne Nanosh. Arrête de pleurnicher. T’es un mec, oui ou merde ?

Léonard secoue la tête et tombe sur son matelas.

— Je suis rien, murmure-t-il. Encore moins que rien... Juste un fou, trouvé dans un fossé.

*

* *

— Ça s’est bien passé ta balade ? demande Mona qui s’active devant les fourneaux.

En faisant volte-face, elle surprend le regard de son fils, encore plus noir qu’à l’accoutumée.

— Ils t’ont reconnu, c’est ça ?

— Bien sûr, qu’ils m’ont reconnu.

Mona s’approche, caresse son visage crispé.

— Ils t’ont dit des choses... ?

Jorge s’oblige à sourire, prend sa mère dans ses bras.

— Ne t’inquiète pas, maman. La taule, ça m’a rendu fort. Et c’est pas une bande d’abrutis malfaisants qui va m’impressionner.

Elle ferme les yeux, respire son parfum.

— Tu as toujours été fort, mon fils. Toujours... Et je n’ai jamais cessé d’être fière de toi.

— Jamais, vraiment ? Tu n’as jamais douté ?

Elle s’écarte de lui, le juge d’un regard sévère.

— Comment peux-tu croire une chose pareille ? Depuis le premier jour, je sais que tu es innocent, que mon fils n’aurait pas pu commettre une telle horreur.

Il s’assoit à la table et allume une cigarette.

— Je voudrais que tu me dises ce qui s’est réellement passé, prie Jorge.

— Comment ça ?

— Papa...

Elle s’assoit à son tour, comme si elle ne tenait plus sur ses jambes.

— Je t’ai déjà raconté.

— Tu ne m’as pas tout dit, je le sais. Tu as voulu me préserver. Mais maintenant, je veux la vérité.

Un long silence les sépare, les rapproche.

— C’est Léonard qui l’a trouvé en rentrant de l’école. Moi, j’étais au travail... Il... Ton père et toi, ça a toujours été tendu mais il t’aimait.

— Je sais. Pourtant, je crois que contrairement à toi, il m’a cru coupable... Je me trompe ?

Mona hésite, son fils l’encourage.

— Il est mort, maman. Et je veux savoir.

— Oui, ça lui est arrivé de douter, c’est vrai. Mais...

— Je comprends, la rassure Jorge. À sa place, j’aurais eu le même sentiment.

— Quand tu as été arrêté, puis condamné, il n’avait plus goût à rien... Après le jugement, on a été mis à l’écart, ici. Certains nous ont mené la vie dure. Les messages anonymes, les tags sur la façade de la maison, sur la boîte aux lettres, sur le fourgon de ton père... On aurait dû tout plaquer et partir. Mais il avait son entreprise, c’était toute sa vie. Il disait que... que quand tu sortirais, il fallait que tu trouves quelque chose. Que l’entreprise, ce serait ton héritage. Qu’on ne pouvait pas la brader et tout abandonner. Alors, il s’est accroché. Mais... beaucoup n’ont plus voulu travailler avec lui, la mairie lui a retiré les commandes, ses employés sont partis. Et puis il a fallu payer les sommes aux familles des victimes...

Tant d’années après, elle continue à les appeler *victimes*. Comme si prononcer leurs noms était trop difficile.

— Évidemment, on a très vite perdu pied financièrement. Moins de rentrées d'argent, plus de dépenses... Et quand la société a été en faillite, Joseph ne l'a pas supporté. Voir tout ce qu'il avait construit vendu aux enchères, pour une misère...

Les larmes brouillent les yeux de Mona et Jorge serre sa main dans la sienne.

— J'ai cru que l'arrivée de Léonard lui redonnerait espoir. Une raison de se battre, mais... ça n'a pas suffi.

— Il a laissé une lettre ?

— Non, rien. Il est parti sans un mot, sans un bruit. Tu te souviens de son enterrement... ? Je n'avais pas voulu que Léo vienne, il était déjà assez traumatisé comme ça... Il n'y avait que mes patrons, Sacha et moi. Et toi, bien sûr.

— Comment je pourrais l'oublier ? rétorque Jorge d'une voix dure.

Oublier que les gendarmes sont venus le chercher en prison, lui ont passé les menottes, l'ont fait monter dans un fourgon précédé d'une voiture, au cas où il tenterait de s'évader.

Oublier qu'ils sont arrivés en retard au cimetière après que le cortège a traversé le village sous les yeux révoltés de ses habitants. Que certains ont jeté des pierres sur leur passage.

Oublier que les uniformes l'ont escorté jusqu'au caveau au moment où les employés des pompes funèbres descendaient le cercueil dans le trou.

Oublier qu'il n'a pas pu serrer sa mère dans ses bras pour la réconforter. Qu'il n'a pas pu se recueillir, ne serait-ce que cinq minutes, sur la dépouille de son père.

Comment oublier ?

30

19 heures.

Le repas du soir est servi mais Léonard n'a pas faim. Il n'a pas touché à son déjeuner, ne mangera pas non plus son dîner.

— Même aux clébards, on filerait pas cette merde, hein John ? lance Nanosh depuis sa cellule.

Léonard ne répond pas, les yeux brûlés par l'ampoule qu'il fixe sans relâche depuis des heures.

— Tu roupilles, John ?

— Non.

— Tu as bouffé ?

— Non.

— T'as raison ! Si on avale cette merde, c'est une semaine de chiasse garantie... C'est con la vie, hein John ?

Léonard ferme les yeux un instant, pour reposer ses rétines douloureuses.

— Oui, Nanosh.

Il sent déjà la présence des démons qui rôdent autour de lui, attendant patiemment l'instant où l'ampoule s'éteindra pour passer à l'attaque. Dans sa poitrine, l'oxygène se fait de plus en plus rare. Ses poings refusent désormais de se desserrer.

Lorsqu'un surveillant ouvre l'œilleton, Léonard se précipite.

— Monsieur ! hurle-t-il.

Il retient sa respiration, priant pour que la porte s'ouvre. Quelques secondes de flottement, d'espoir. Puis la clef tourne dans la serrure et un homme apparaît.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai oublié ma montre dans ma cellule. Je peux aller la chercher ?

Le maton toise le prisonnier des pieds à la tête.

— Tu te crois où ?

— Je veux juste ma montre, gémit Léonard. J'en ai pas pour longtemps !

— T'es un petit marrant, toi ! ricane le surveillant.

— S'il vous plaît, monsieur... Ou alors, n'éteignez pas la lumière cette nuit !

— Tu as peur du noir ? Un grand gaillard comme toi ? On aura tout vu, nom de Dieu ! Allez, arrête tes conneries et ne me dérange plus pour rien. Sinon, je te fous en cellule de force, compris ?

La porte claque et Léonard tombe à genoux, le front contre le métal froid.

23 heures.

Quand la lumière s'éteint, la panique s'empare de lui. Son souffle devient court, ses muscles se tétanisent. Léonard se recroqueville sur son matelas, remonte la couverture jusque sur sa tête.

Aussitôt, des images affluent, sorties des méandres de son cerveau.

Le silence, la boue, la peur et la douleur.

Ricanements dans ses oreilles, souffle fétide dans sa nuque, frôlements sur sa peau.

— Maman !

Des mains attrapent ses chevilles et ses poignets avant de serrer sa gorge. Il hurle, se débat. Bientôt, il n'a plus d'air dans les poumons.

Léonard s'étouffe.

Seul dans une cellule, seul au monde.

Il tombe du lit, continue à chercher de l'oxygène, une main sur sa gorge.

— John ?... John, calme-toi !

Cette voix lointaine l'apaise légèrement. Il arrive à reprendre une inspiration, se traîne jusqu'au mur qui le sépare du Gitan.

— John, tu m'entends ?

— Oui...

— Calme-toi.

— Oui...

— Je suis là, tu peux me parler, d'accord ?

Léonard fond en larmes, le visage collé contre la cloison de béton. Des sanglots violents qui bloquent ses poumons.

— Ça va aller, John. Écoute-moi, mon frère...

Au fil des minutes, les sanglots s'espacent, Léonard respire à nouveau, presque normalement. La voix de Nanosh est la seule chose à laquelle il se raccroche, la seule chose qui le retient de basculer dans la folie, de laisser les légions ennemies s'emparer de lui. Alors le Gitan continue, utilisant sa langue natale pour se confier sans être compris de personne.

Léonard écoute ces mots inconnus, cette musique douce et poétique. Peu à peu, il parvient à tenir les démons à distance, à les reléguer à l'autre bout de la cellule.

6 h 59

Nanosh lui a parlé toute la nuit. C'est comme s'il n'avait pas lâché sa main, comme s'il lui avait tenu la tête hors de l'eau, le sauvant ainsi de la noyade.

Quand l'ampoule s'allume, le silence revient.

Dans un coin de la cellule, recroquevillé contre le mur sale, Léonard rouvre les yeux.

— Quand ils auront servi le petit déj', j'irai roupiller. Et tu devrais faire pareil. D'accord, John ?

— Oui. Je m'excuse, tu sais...

— Ouais, je sais.

Tandis que Léonard s'assoit sur sa paillasse, une autre voix lui parvient. Venimeuse et féroce.

Léonard avait presque oublié que Kaan aussi était enfermé dans le sous-sol. Peut-être dans la cellule en face de la sienne.

— Alors, gros débile, on a appelé maman toute la nuit ? On a chialé comme un bébé ?

Léonard se pétrifie sur son matelas, sa main droite serre la couverture. Kaan se met à rire, un rire qui résonne contre les murs et le frappe de plein fouet.

— Heureusement que tu avais ta petite copine pour te tenir compagnie, hein ? Faudra penser à faire une pipe au Manouche quand tu remontes !

Léonard se balance d'avant en arrière, tapant son crâne contre le mur.

— Je vais te faire manger tes morts, enculé ! hurle soudain Nanosh.

Nouvel éclat de rire qui fait tressaillir Léonard.

Se balancer, de plus en plus vite.

— Tu m'entends, petite pédale ? reprend Kaan. Je sais que tu m'entends... Alors, je veux que tu saches que quand je sors, je m'occupe personnellement de vous deux. Quand je sors, je vous crève.

31

Il a encore le visage marqué. Toute la partie droite est brûlée, rouge et boursouflée.

Il est encore plus laid que d'habitude.

Encore plus brutal que d'habitude.

Tandis qu'il remet son slip, Angélique regarde le plafond de la chambre. Le jour se lèvera bientôt, après une nuit comme une autre. Quand elle aura préparé son petit déjeuner, elle gagnera enfin le droit d'aller se laver. Se laver de lui, de son odeur. Même si certaines traces sont indélébiles. Maréchal verrouille la porte de la chambre et retourne dans la sienne.

Parfois, c'est le soir qu'il vient.

Parfois, le matin.

Parfois, au beau milieu de la nuit.

Quand bon lui semble. Quand il en a envie.

Elle n'a rien à dire et il y a longtemps qu'elle ne dit plus rien.

D'une main, Angélique remonte le drap sur sa peau froide et sale. De l'autre, elle attrape un morceau de soie, caché dans le tiroir de sa table de nuit bancale, et le caresse lentement, les yeux fermés. Ce matin encore, elle ne versera aucune larme. Il y a des années qu'elle ne pleure plus, ni sur elle ni sur personne. Elle se contente d'attendre. Sa mère disait qu'il y a une vie après la vie. Qu'il faut mourir pour atteindre cet autre monde. Qu'il n'est que lumière et douceur pour tous les innocents.

Alors, Angélique attend.

Peut-être voudra-t-on d'elle dans ce paradis ? Elle se demande s'il ressemblera au grand jardin, celui avec le bassin. Peu importe à quoi il ressemblera, d'ailleurs. Car aucun endroit dans ce monde ou dans l'autre ne peut être aussi abominable que celui qu'elle connaît.

Elle s'approche de la fenêtre ; les premières lueurs du jour dessinent le contour du jardin à l'abandon qui s'apparente à un cimetière. Tout au fond, la bicoque en pierres où le monstre a l'habitude de l'enfermer.

Où il avait l'habitude de l'enfermer, lui aussi. Le laissant dans le noir et la boue. Tout au fond du jardin, pour ne plus entendre ses cris.

Elle a essayé de l'aimer, mais comment aimer le fruit de l'horreur ?

Tout ce qu'elle a pu faire pour lui, c'est trafiquer la serrure afin qu'il puisse ouvrir la porte, échapper à cet enfer. Qu'il ne finisse pas comme Attila, qu'il ait une chance qu'elle n'aurait jamais.

C'est à l'aube qu'il a disparu. Pour ne jamais revenir. Et ce matin-là, en le regardant partir depuis cette fenêtre, Angélique a versé ses dernières larmes.

32

C'est Mona qui conduit. Sur le siège passager, Jorge demeure silencieux.

— Ça va, mon fils ?

— On sera à l'heure ?

— Mais oui, ne t'inquiète pas. Je fais ce trajet tous les jours de la semaine alors j'ai l'habitude !

Après quelques embouteillages à la périphérie de la ville, ils entrent dans la zone commerciale et Mona gare la Clio sur le parking réservé aux salariés.

— Tu es prêt ?

— Pas le choix, soupire Jorge.

Ils se dirigent ensemble vers l'arrière du bâtiment imposant ; Mona passe son badge sur un lecteur pour déverrouiller une porte. À l'intérieur, plusieurs employés sont déjà à pied d'œuvre. Mère et fils montent un escalier métallique et arrivent dans les bureaux de la société où les patrons les attendent. M. et Mme Delambre ont une quarantaine d'années et un sourire crispé. Jorge ôte sa casquette avant de leur serrer la main. Ils leur offrent un café, présentent au nouveau venu son poste de travail. Il sera magasinier cariste, aura pour mission de réceptionner les livraisons, de décharger les camions, de vérifier les stocks. Un travail physique.

À aucun moment, ils ne parlent de la prison, sujet visiblement tabou.

Mona rejoint son bureau et M. Delambre confie Jorge au chef magasinier pour une formation accélérée. L'homme, un trentenaire souriant et costaud, lui serre la main un peu trop fort :

— Salut, moi c'est Vincent.

— Jorge.

— J'espère que tu as la pêche, Jorge, parce qu'on est en sous-effectif !

— Je ferai ce qu'il y a à faire, pas de souci.

Vincent le guide dans les rayons, avec un enthousiasme débordant. Des kilos de ciment, de sable, de gravier. Des tonnes de pavés, de parpaings. Des barres métalliques, des poutres, des plaques de contreplaqué. Des mètres de plinthes, des kilomètres de grillage.

Jorge se sent perdu au milieu de cet univers inconnu, mais comme à son habitude, il ne laisse rien paraître. Il sourit aux blagues du chef, opine d'un air entendu, pose les bonnes questions au bon moment. Vincent en profite pour le présenter à tous les employés.

Serrer des mains, échanger des banalités. Ne pas montrer qu'on revient de l'enfer.

Et que parfois, on voudrait n'en être jamais sorti.

Tandis que Vincent disserte sur les différentes qualités de parquet, Jorge aimerait être ailleurs.

Partir, loin d'ici.

Retourner à Glen Affric.

*

* *

Léonard patiente dans le couloir, sa trousse de toilette dans la main droite. Le surveillant ouvre la cellule de Nanosh et le Gitan lui adresse un clin d'œil.

— Tu vas, John ?

Léonard a presque envie de le serrer dans ses bras. Sans lui, il serait devenu fou. Sans sa voix qui l'a soutenu trois nuits durant, il se serait fracassé le crâne contre les murs.

Les deux adolescents suivent le gardien dans le couloir sombre, passent devant la cour de promenade du mitard dans laquelle ils ont pu prendre l'air à

tour de rôle pendant ces soixante-douze heures d'isolement. Un carré de deux mètres sur deux surplombé d'un grillage.

Au bout du couloir, Alexandre les récupère :

— Vous arrivez pile pour la promenade ! dit-il.

Ils posent leurs affaires dans la cellule 22 puis patientent de nouveau dans la cour, le temps que les autres soient libérés. Achour ne cache pas sa joie de les revoir et ils descendent tous les trois les escaliers.

— Alors, c'était comment, le mitard ? demande le jeune Beur.

— Comme d'hab', réplique Nanosh. Toujours aussi dégueu. Plein de rats et de cafards.

— Et toi, Léo ? Tu as...

— Il a tenu le coup, l'interrompt le Gitan. Il a serré les dents et il a tenu le coup.

Dès qu'ils sont dans la cour, Nanosh les abandonne pour se rendre aux cabines téléphoniques.

— Qu'est-ce qu'il fait froid, marmonne Léonard.

— C'est bientôt Noël, rappelle Achour avec son éternel sourire d'enfant. C'est normal, qu'on se les gèle, man !

Léonard enfonce la main droite au fond de sa poche et ils marchent un peu dans la cour pour se réchauffer.

Bientôt Noël... Mona, quand viendras-tu me chercher ?

— Putain, j'ai la dalle, dit Achour.

— Quand on remonte, passe dans ma cellule avant d'aller dans la tienne. J'ai vu que Nanosh avait un paquet de biscuits sur son étagère.

— Hey, mais t'es fou, man ! Je vais pas lui piquer sa cantine !

— Il a dit que je pouvais me servir.

— Il est devenu cool avec toi. Mais bon, à ta place, j'aurais pas affronté Kaan... Non, ça, t'aurais pas dû, mon ami.

C'est la première fois qu'Achour l'appelle ainsi et Léonard en éprouve une joie qu'il n'attendait pas.

— Nanosh et moi, on est deux, maintenant. Et avec toi, ça fait trois.

— Et alors ?

— Alors, on est plus forts à deux ou à trois. Et puis c'était normal de pas le laisser se faire tuer, non ?

Achour hausse les épaules.

— C'est le destin, dit-il. Juste le destin... En tout cas, tu m'as bluffé, ça c'est sûr, man ! Comment tu les as défoncés, grave !

Léonard soulève son bras gauche, arborant son plâtre.

— Kaan m'a mis une raclée... C'est ça, la vérité.

— Tu es encore vivant, mon ami. Ça s'appelle un exploit !

Ils s'assoient sur le banc réservé à Nanosh et observent leurs camarades d'infortune. Achour bâille plusieurs fois d'affilée.

— Toi aussi t'as mal dormi ? suppose Léonard.

— C'est mon *fatigué*, soupire Achour. Il a fait une putain de crise, cette nuit.

Léonard jette un regard circulaire sur la cour, cherchant Théo.

— Il est où ?

— À l'infirmerie. Il s'est entaillé les bras avec un morceau de bois qu'il a dû ramener de l'atelier... Une vraie boucherie ! J'ai appelé le surveillant, il a mis une plombe à venir... Et puis après, encore une plombe pour ouvrir la cellule.

— Il avait perdu la clef ?

— T'es con ! Ils n'ont pas les clefs des cellules la nuit. Il faut qu'ils appellent le gradé. Tu as le temps de crever dix fois, je te le dis...

— Et pourquoi il a fait ça ?

— Il a pété un câble. Ça lui arrive de temps en temps. Il ne devrait pas être ici, c'est tout. Il devrait être à l'hosto. Pas ici, non... Tu sais, j'ai repensé à ton histoire pendant que je dormais pas... Donc, en fait, tu ne sais pas qui est ta vraie mère et ton vrai père ?

— Ben non.

— Et tu n’as pas envie de savoir ?

Léonard prend le temps de réfléchir avant de répondre.

— Si, des fois, je me dis que j’aimerais bien les connaître. Je me dis aussi que ça ne devait pas être des gens bien. Sinon ils m’auraient pas jeté dehors. Ils m’auraient pas fait les mauvais traitements et tout ça.

— C’est sûr. Mais moi, ça me rendrait dingue de pas savoir.

— J’essaie de pas trop y penser. C’est mieux comme ça. J’ai une mère qui m’aime, c’est le plus important.

— T’as raison, dit finalement Achour. Vaut mieux avoir de faux parents qui t’aiment plutôt que des vrais qui t’aiment pas... Au fait, j’ai reçu ma convoc’ pour le TPE. Dans quelques jours, je vais savoir si je sors.

— J’espère que tu sortiras, fait Léonard. Mais tu me manqueras !

— C’est vrai ?

— Bah ouais.

— Je crois qu’on va avoir des emmerdes, mon ami...

Léonard voit arriver Valentin, flanqué de deux gars auxquels il n’a jamais parlé. Un grand Black et un petit maigrichon à la peau mate avec une tête de premier de la classe. Un bien étrange trio.

— Ce banc, il est à nous. Alors vous dégagez, ordonne Valentin.

— Y a ton nom marqué dessus ? rétorque Achour.

— Toi et mongolito, vous vous barrez.

Le premier réflexe de Léonard est d’obéir. De se soumettre, comme il a pris l’habitude de le faire depuis si longtemps. Il se met debout, prêt à abandonner le banc, mais voit Valentin reculer légèrement. Alors, il se souvient de ce que Nanosh lui a dit.

Ça s’appelle le courage.

— Ach et moi, on est bien sur ce banc. Donc, on va rester.

— Ah ouais ?

— C’est comme ça, fait Léonard. Mais si t’es pas d’accord, on peut s’arranger.

Il fait un pas en avant, Valentin recule à nouveau.

— S'arranger ?

— Oui, comme je me suis arrangé avec Kaan, précise Léonard.

— Attends qu'il sorte du mitard, crache Valentin. Et tu vas appeler ta mère !

— J'aimerais bien appeler ma mère, mais j'ai pas de téléphone.

Achour éclate de rire tandis que Valentin et ses copains renoncent. Léonard retourne s'asseoir près de son ami.

— Putain, comment tu lui as refait sa permanente au nain ! rigole le jeune Beur.

Léonard ne répond pas, gardant à l'œil ses nouveaux ennemis.

Il réalise qu'il est en train de changer. Et il se demande qui il sera lorsqu'il sortira d'ici.

33

Ce matin, les assassins remontent à la surface.

— Tu crois qu'ils vont me tuer ? s'inquiète Léonard.

Nanosh se tourne vers son codétenu :

— Ils n'auront pas le cran. S'ils te butent, ils prennent quinze ans. Mais faut qu'on reste sur nos gardes, qu'on les ait toujours à l'œil.

— D'accord, acquiesce Léonard avec une boule dans la gorge.

— T'as la trouille, John ?

— Avec mon bras dans le plâtre, je peux pas me défendre. C'est pour ça que j'ai peur, prétend Léonard.

— Même avec les deux bras cassés, tu pourrais les écraser ! sourit Nanosh. Seulement, tu ne t'en rends pas compte. Tu ne sais même pas à quel point tu es fort ! Personne ne peut te battre ici.

Nanosh allume la télévision et sélectionne une chaîne où des clips musicaux tournent en boucle.

— C'était pas hier après-midi qu'Achour passait au tribunal ?

— Si, répond Léonard. Mais je l'ai pas revu depuis, je sais pas s'il a été condamné.

— Bien sûr qu'il a été condamné, soupire Nanosh.

— Il nous dira tout à l'heure, à la promenade... Dis, c'est dans quelle langue que tu m'as parlé au mitard ?

— La langue de mes ancêtres.

— C'est beau... J'aimerais bien savoir parler comme toi.

— Tu veux que je t'apprenne quelques mots ?
Le Gitan s'assoit sur le lit et pose une main sur son crâne.
— *Serro*, la tête. *Yaca*, l'œil.
Sa main descend sur son torse.
— *Lio*, le cœur.
Il regarde la fenêtre ouverte et dit :
— *Vinto*... le vent.
Il lève les yeux vers le ciel :
— *Omerei devel*... c'est Dieu. Je me fumerais bien une *berimasci* !
Il pointe du doigt le poignet de Léonard :
— *Bachadi*, la montre. *Chtiriben*, la prison. *Jalla michto*, comment ça va ? *Frek*, c'est la mort. *Latchira*, ça veut dire au revoir.
Il dévisage Léonard avec un étrange sourire.
— Toi, tu es un peu... *serro fouco* ! Ça veut dire fou... Mais tu es aussi un *bravelo*.
— Un brave ?
— Ouais... *Catchess*, *hermano*... Merci, mon frère.

*
* *

La promenade arrive enfin, Nanosh et Léonard patientent devant leur cellule. Alexandre et son collègue ouvrent les portes, les unes derrière les autres. Juste après Sohan, Kaan apparaît dans la cour. Aussitôt, ses yeux cernés de noir cherchent ses ennemis. Nanosh soutient son regard, Léonard baisse la tête.

— Ne montre pas ta peur, murmure le Gitan.

Léonard obéit et affronte le visage de l'assassin. Puis c'est au tour d'Achour de sortir de sa cage. Il porte une jolie chemise blanche, sans doute celle qu'il a mise la veille pour son procès. Léonard et Nanosh le rejoignent avec l'accord tacite d'Alexandre.

— Alors, Ach, tu vas ? demande le Gitan en lui tapant dans la main.

Le jeune Beur hoche la tête mais ne répond pas.

— Grave ? s'inquiète Nanosh. Tu t'es fait allumer ou quoi ?

— Deux ans, dont dix-huit mois avec sursis.

— T'es presque sorti, alors.

— Je suis content pour toi, dit Léonard en lui posant une main sur l'épaule. Si t'es bientôt sorti, je suis content.

— Merci, mon ami.

Le surveillant donne le signal et les détenus se mettent en marche le long de la coursive. En haut du premier escalier, Achour s'arrête.

— Monsieur, j'ai oublié ma Ventoline en cellule ! lance-t-il.

D'un hochement de tête, Alexandre l'autorise à faire demi-tour et le jeune garçon prend le chemin inverse. Léonard le suit des yeux. Il le voit faire quelques pas, croise son regard d'enfant. Achour lui adresse un signe de la main et un sourire d'une infinie tristesse.

Puis il enjambe le garde-corps et se jette dans le vide.

34

Assis sur son matelas, Léonard se balance doucement et pleure en silence. Par la fenêtre, Nanosh voit le brancard traverser la cour puis s'arrêter devant une grille. Sous le drap blanc, la petite silhouette d'Achour.

Il n'est pas mort sur le coup.

À croire que deux étages ne suffisaient pas pour venir à bout de sa peine.

— Pourquoi il a fait ça ? murmure Léonard. Il allait sortir bientôt, pourquoi il a fait ça ?

Nanosh allume une cigarette et s'allonge sur son lit.

— Justement parce qu'il n'avait pas envie de sortir d'ici.

À l'aide d'un mouchoir, Léonard sèche ses yeux gonflés.

— Pas envie de sortir d'ici ? répète-t-il.

— Pas envie de rentrer chez lui, si tu préfères. Son père lui mettait tout le temps sur la gueule, révèle Nanosh. Il le cognait, lui, ses sœurs, sa mère... Alors, je suppose qu'il a préféré ne pas retourner chez ses vieux.

— Si j'avais su ça, j'aurais pu...

— Arrête, John. T'aurais rien pu faire. Dis-toi qu'il n'aura plus jamais mal. Et que c'est ce qu'il voulait.

Nanosh écrase sa cigarette et repart vers la fenêtre. Le corps d'Achour est toujours là, à la vue de tous, attendant qu'on vienne l'emporter. Le Gitan récupère son briquet en métal et commence à taper sur les barreaux. Léonard le rejoint et, très vite, chaque détenu fait de même avec ce qu'il a sous la main. D'autres enflamment des morceaux de papier et les confient au vent

froid qui vient du nord. Des dizaines de petites bougies éphémères flottent dans l'air avant de retomber dans la cour, tandis qu'un tonnerre assourdissant s'élève vers le ciel.

35

Pendant la pause de midi, Jorge déjeune avec quelques-uns de ses nouveaux collègues dans un restaurant de la zone commerciale. Il parle peu, écoute à peine, perdu dans ses pensées, son passé. Mona a décliné l'invitation, ayant du travail en retard.

Vincent, le chef magasinier, va au comptoir commander les cafés. Il revient avec le journal local.

— Voyons un peu les nouvelles ! lance-t-il.

— Je vais fumer une clope, dit Jorge en quittant la table.

Il tient la porte à deux jeunes femmes qui lui adressent un sourire appuyé, puis sort sur le parking et allume sa Benson. Il regarde passer les voitures, les camions, s'enivre de bruit, de vie. Il n'arrive pas encore à réaliser qu'il est désormais à peu près libre, qu'il a un travail correctement rémunéré et peut aller dehors sans l'autorisation d'un surveillant. Qu'il peut choisir ce qu'il a envie de manger, choisir la date de ses prochaines vacances.

Pourtant, il n'a pas encore le droit d'en choisir la destination sans l'aval du juge.

Presque libre.

Il écrase son mégot dans le cendrier avant de rejoindre ses collègues. Il comprend immédiatement que quelque chose a changé. Leurs regards, différents, évitent le sien. Et un lourd silence accueille son retour.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

Vincent lui tend le journal. En première page, une vieille photo de lui, entre deux gendarmes, à la sortie du palais de justice. Dans un encadré, les portraits de ses victimes. Le quotidien titre sur sa libération conditionnelle et promet en page 3 une interview des parents de la malheureuse jeune femme assassinée, révoltés par la clémence de la justice.

Jorge repousse le journal au milieu de la table et dévisage ses coéquipiers.
— Maintenant, vous savez.

Ils continuent tous de fixer leur tasse vide, incapables d'affronter l'assassin en face.

— J'imagine que ça vous fait un choc, reprend Jorge. Mais au cas où ça vous intéresserait, et même si le journal a oublié de le préciser, j'ai toujours dit que j'étais innocent. Et je le dis encore, à qui veut bien m'écouter.

— Tu prétends que tu as passé quinze ans en taule pour rien ? demande un vendeur d'une voix gorgée de soupçon.

— En effet. Et c'est pas quinze ans, c'est seize.

Nouveau silence embarrassé.

— Vous êtes libres de me croire ou non, poursuit Jorge. Comme vous êtes libres de continuer à me parler ou non. À vous de voir.

Il se lève, jette un billet de vingt euros sur la table et enfile son blouson.

— Je vous laisse y réfléchir, conclut-il en s'éloignant.

*

* *

Ça fait une semaine qu'Achour s'est jeté dans le vide.

Hier, ils ont réinstallé les filets à la va-vite. Un gamin de quatorze ans qui se suicide... une ligne dont le directeur se serait bien passé sur son CV.

Depuis sept jours, Léonard et Nanosh gardent leurs ennemis à l'œil. Kaan et Sohan restent à distance, et seuls les regards trahissent la haine qui coule dans leurs veines. Le Turc a laissé entrer Valentin dans sa petite bande et Nanosh fait comme si cela ne l'atteignait pas. Mais Léonard sait bien qu'il en nourrit une véritable rancœur. Le traître, comme l'appelle le Gitan, se pavane

dans la cour avec ses nouveaux protecteurs et Léonard l'observe, assis à côté de Nanosh sur *leur* banc.

— T'aurais pas dû le jeter, dit-il.

— Je m'en balec de cette poucave ! crache Nanosh. Qu'il aille lécher le cul du Turc, s'il aime ça.

— Tu crois qu'il a oublié qu'il avait envie de nous tuer ?

— Je crois qu'il a les foies. Je te l'ai dit : s'il te bute ou s'il me bute, il prend au moins quinze ans. Et comme il va déjà en prendre vingt...

— Alors, on ne risque plus rien ?

— J'ai pas dit ça, rectifie le Gitan. C'est un vicieux, faut rester méfiants.

— D'accord. Et pour le téléphone ?

— J'y travaille, John. J'y travaille...

La promenade terminée, ils remontent en cellule dans un ordre plus qu'imparfait. Avant que la porte de la cellule 22 ne se referme, Alexandre remet le courrier. Léonard a la surprise de recevoir une enveloppe. Il s'assoit sur son matelas et ouvre la lettre avec soin. Une page ornée d'un logo en haut à gauche, ce n'est donc pas une missive de Mona. Il peut déchiffrer son nom, la date, et deux ou trois mots qui ne parviennent pas à faire une phrase.

— C'est quoi ? interroge Nanosh.

— Je... Je sais pas encore, avoue Léonard.

— Tu ne sais pas lire ?

— J'y arrive pas bien.

— Tu veux que je le fasse ?

— Merci, répond Léonard en lui confiant la feuille.

Le Gitan parcourt les quelques lignes rapidement puis lève la tête vers son ami :

— C'est ta convocation au tribunal. Tu seras jugé mardi prochain, dans une semaine. Tu passes à 10 h 30.

Léonard porte un doigt à sa bouche et commence à se mordre la peau.

— Je vais leur dire quoi ?

— Ce qui s'est passé, répond simplement Nanosh. Ils te poseront des questions et tu dis la vérité. C'est pas compliqué.

— D'accord.

— J'espère que tu auras du sursis et que tu sortiras quelques jours après le procès ou même à la fin du procès. Et que tu pourras rentrer chez toi.

— Je l'espère, oui. Mais toi ?

— Quoi, moi ?

— C'est quand, ton procès ?

Le Gitan hausse les épaules.

— Aucune idée. Pour moi, c'est plus compliqué, plus grave. Alors, ça prend plus de temps.

— Tu crois que tu auras du sursis, toi aussi ?

— Pour moi, ce sera la taule et pour longtemps... C'est con la vie, hein John ?

— On pourra pas se voir dehors, alors ?

— Pourquoi, je vais te manquer ? sourit Nanosh.

— Oui, murmure Léonard.

Le Gitan pose la lettre sur la table et regarde par la fenêtre. Il a envie de dire *Toi aussi, John*.

Pourtant, Nanosh ne dira rien.

*

* *

— Ils sont allés voir les patrons ? demande Jorge.

Gardant les yeux sur la route, Mona coupe le son de la radio.

— Oui, dit-elle. Vincent est allé dans le bureau de M. Delambre. J'ai entendu le ton qui montait, mais je n'ai pas bien compris ce qu'ils se disaient.

— Tu aurais dû les prévenir, la sermonne son fils.

— Je ne pensais pas que ça paraîtrait dans le journal !

— On dirait que tu ne les connais pas encore, ces salopards ! Ils feraient n'importe quoi pour vendre leur torchon...

— Et toi, ils t’ont dit quelque chose ?

— Non, ils m’ont évité toute l’après-midi. Comme si j’étais contagieux.

— Je suis désolée, Jorge.

— S’ils me virent, je trouverai autre chose, tranche son fils. On ne va pas se prendre la tête avec ça...

Ils traversent le village, montent jusqu’à la vieille maison. Mona gare la voiture devant le portail, récupère le courrier dans la boîte aux lettres et avance dans le grand jardin. Elle remarque alors une enveloppe à l’en-tête du ministère de la Justice et l’ouvre à la hâte.

— Jorge ! Léo passera devant le tribunal la semaine...

Elle se tait brusquement. Jorge est immobile devant la maison sur laquelle une phrase a été taguée en rouge sang.

Ici vie le tueur.

— Ils ne savent même pas écrire français, soupire le jeune homme.

Il photographie le tag à l’aide de son portable.

— Je l’effacerai ce week-end, dit-il. Et je vais surélever le portail, aussi. Que ces connards ne puissent plus l’escalader aussi facilement.

Ils entrent dans la maison et Mona se laisse tomber sur une chaise.

— Ça ne finira donc jamais ?

— Non, maman. Tant qu’on restera ici, ça ne finira pas.

— Quand Léonard sortira, on partira.

*

* *

Aujourd’hui, le froid est particulièrement vif, le blizzard souffle sur la cour. Léonard et Nanosh marchent le long des murs pour se réchauffer.

— Ce soir, j’aurai le téléphone, révèle le Gitan. Il arrivera avec la gamelle.

Léonard sourit, il a envie de serrer son ami dans ses bras.

— Du calme, John. Sois discret, *hermano* !

L’adolescent remballa son sourire béat et baisse la tête.

— C'est le majeur qui apporte les repas, c'est ça ? dit-il. J'ai vu que tu lui parlais, hier soir...

— C'est ça, John.

— Ça t'a coûté cher ?

— T'occupes. Une promesse, c'est une promesse.

Il fait si froid que les bancs sont vides. Personne n'a le courage de rester immobile.

— *Catchess*, dit alors Léonard. C'est comme ça qu'on dit merci, hein ?

— C'est ça, John !

— Quand je serai rentré, je te rembourserai.

— Ah oui ? sourit le Gitan. Et comment tu feras ça ?

— Je t'enverrai de l'argent !

— C'est pas si simple, John... Mais il y a un truc que tu peux faire pour moi.

— Quoi ?

— Ben, je vais avoir l'air con, mais...

C'est la première fois que Léonard voit Nanosh hésiter.

— Vas-y, dis !

— Non, laisse tomber.

— Mais si, insiste Léonard. Demande-moi ce que tu veux.

— OK, mais tu promets de n'en parler à personne ?

— Je promets.

— Bon, voilà, j'aimerais que... que tu ailles au cimetière et que tu mettes des fleurs sur la tombe de ma mère et de ma sœur.

— D'accord, Nanosh. Je le ferai.

— Chez nous, c'est important. Et comme ma tante ne peut plus marcher, elle n'y va jamais. Et moi, je ne veux pas que la tombe elle soit oubliée, tu vois.

— Je comprends. Faudra juste que tu me donnes l'adresse du cimetière.

Le Gitan lui explique où se trouve la sépulture puis il ajoute :

— Je vais l'écrire sur ton plâtre. Comme ça, je suis sûr que tu la perdras pas !

— D'accord, Nanosh. Sur mon plâtre. Et les fleurs, je les apporterai sur la tombe tant que tu seras en prison. Et je la nettoierai, aussi.

— Tu feras ça ?

— Bien sûr que je le ferai. Et je dirai rien à personne, c'est juré. Et une promesse, c'est une promesse. Hein Nanosh ?

— Oui, John.

— Et aussi, on se reverra quand tu sors.

— C'est pas pour demain, tu sais.

— Pas grave. Je ne suis pas pressé.

Il est temps de retourner en cellule. Ce matin, ils ne se font pas prier pour rentrer, désireux de retrouver un peu de chaleur. Ils traversent les couloirs, montent le premier escalier, mais restent bloqués au pied du deuxième, sur un large palier.

— Pourquoi on n'avance pas ? demande Léonard.

— Je crois qu'ils ont décidé de fouiller tout le monde, soupire le Gitan. On en a pour au moins une demi-heure, fait chier ! J'ai oublié ça dans ma poche, ajoute-t-il en sortant son briquet. Je ne veux pas qu'ils me le prennent parce que c'était celui de ma sœur.

Il montre les initiales gravées au dos de l'objet.

— Gaffe aux caméras ! souffle Léonard.

— T'inquiète, on est dans l'angle mort... Chez nous, on dit que garder les objets de ceux qui sont partis, ça porte malheur. Mais je crois que c'est des conneries, tout ça.

Le Gitan enlève sa chaussure pour cacher l'objet prohibé à l'intérieur.

— Non, donne-le-moi, ordonne Léonard. Je m'en occupe.

Surpris, Nanosh lui confie le briquet et Léonard le glisse dans son plâtre.

— Bien joué, John !

Le Gitan se baisse pour renouer ses lacets et à cet instant, Léonard reçoit un choc violent dans la nuque. Il tombe vers l'avant, percute brutalement le sol. Groggy, il met quelques secondes à reprendre ses esprits. Il entend un cri étouffé, redresse lentement la tête.

— Merde, gémit-il. Qu'est-ce que...

C'est alors qu'il voit Nanosh s'effondrer, un mètre devant lui.

36

Le Gitan glisse au ralenti le long du mur en pressant une main sur son cou.

Une main rougie par le sang qui jaillit de sa gorge.

— Nanosh ! s'écrie Léonard.

Il se penche vers son ami.

— À l'aide ! Surveillant, à l'aide ! hurle-t-il.

La main de Nanosh lâche prise, laissant apparaître la plaie. Alors Léonard compresse la blessure à son tour. Il sent le liquide chaud couler entre ses doigts.

La vie s'enfuir entre ses doigts.

— Nanosh !

— John...

Les paupières du blessé se ferment lentement puis se rouvrent d'un seul coup.

— Il m'a eu ce... bâtard.

— Surveillant !

— N'oublie pas ta promesse, John.

Léonard se met à pleurer, il lève la tête vers l'escalier et voit quelques jeunes détenus s'approcher. Puis les deux surveillants arrivent enfin. Alexandre appelle le médecin *via* la radio et tombe à genoux près de Nanosh. Il prend le relais pour comprimer la plaie.

— Reste avec moi ! supplie le gardien. Tiens le coup... Merde, merde, merde !

Les yeux de Nanosh trouvent une dernière fois ceux de son ami. Sa main droite a encore la force de se lever et Léonard l'écrase dans la sienne.

— C'est con... la vie, hein John ?

*
* *

Alexandre pénètre dans la cellule 22 et referme la porte derrière lui.

— Ça va, Léonard ?

Le jeune homme est prostré sur son matelas. Le surveillant prend la chaise et s'assoit près de lui.

— Tu devrais aller te laver les mains, non ? Et te changer...

Léonard regarde le sang qui macule ses vêtements et qui a séché sur ses doigts.

— Bon, Léonard, est-ce que tu as vu qui a tué Nanosh ?

— C'est Kaan.

Le surveillant fronce les sourcils.

— Ça ne peut pas être Kaan. Quand ça s'est passé, il était avec moi. J'étais en train de le fouiller.

— Alors, c'est Sohan.

Alexandre dévisage Léonard d'un air désolé.

— Sohan aussi était près de moi. Tu es sûr que tu as vu ce qui s'est passé ?

— Ils m'ont assommé et j'ai pas pu le défendre. Mais je suis sûr que c'est eux.

— C'est impossible, je viens de te le dire : ils étaient à côté de moi quand Nanosh a reçu le coup.

Léonard secoue la tête.

— Il doit y avoir leurs empreintes sur le couteau ! s'écrie-t-il.

— Ce n'était pas un couteau, précise le surveillant.

Il sort un sachet de la poche de son uniforme dans lequel se trouve l'arme du crime.

Une brosse à dents.

Une simple brosse à dents, dont le manche a été soigneusement taillé en pointe.

— C'est ça qu'ils lui ont planté dans la gorge. Pile dans la carotide. Un coup de bol, sans doute... Enfin, pour celui qui voulait le tuer, bien sûr.

— Il doit y avoir leurs empreintes dessus ! répète Léonard. Vous pouvez vérifier.

— La police le fera, mais à mon avis le meurtrier a pris ses précautions... Il a dû mettre un mouchoir autour du manche. Alors, ça m'étonnerait qu'il y ait la moindre empreinte. Et à cet endroit de la cursive, il n'y a pas de caméra.

— C'est Kaan, s'entête le jeune homme. C'est lui qui voulait tuer Nanosh. Et qui voulait me tuer, moi aussi.

— Je veux bien te croire, Léonard. Mais ce n'est pas lui qui a planté Nanosh. Il a peut-être demandé à quelqu'un de le faire. Et le problème, c'est que personne n'a rien vu. Ou que personne ne veut rien dire...

Le surveillant range la chaise et se dirige vers la porte. Avant de verrouiller la cellule, il se retourne :

— Tu passes au tribunal début de semaine prochaine, c'est bien ça ?

— Mardi matin.

— Dans cinq jours, donc... Tu n'es pas obligé de m'obéir, mais si j'étais toi, j'évitais la promenade pendant quelque temps. Je crois que ce serait plus prudent.

— Je sais pas, monsieur. Je vais réfléchir.

— D'accord... Je suis vraiment désolé, Léonard.

La serrure claque et l'adolescent prend le briquet de son ami puis déchire l'enveloppe de sa convocation en son milieu. Il ouvre la fenêtre et enflamme les deux morceaux de papier avant de les envoyer dans la cour.

Achour, Nanosh.

C'est con la vie, hein John ?

Ils ont enlevé le matelas posé par terre et Léonard n'a eu d'autre choix que de dormir dans le lit de Nanosh. Ils ont donné des draps propres et mis toutes les affaires du défunt dans un grand sac-poubelle. Il ne lui reste que le briquet.

Ça fait trois jours qu'il n'a pas quitté la cellule. Trois jours qu'il tourne en rond dans ses neuf mètres carrés en compagnie du chagrin et de la colère.

Léonard ignorait que c'était si simple d'assassiner quelqu'un. Il espère que Nanosh n'a pas eu le temps de voir l'arme du crime car il aurait détesté savoir qu'il avait succombé à une brosse à dents. Il aurait aimé partir après s'être battu comme un lion, après avoir lutté de toutes ses forces.

Mourir avec honneur.

Dans deux jours, Léonard passera devant ce fameux tribunal. Et peut-être qu'il reviendra ici juste après. Pour plusieurs semaines, plusieurs mois.

Comment fera-t-il ? Devra-t-il demeurer enfermé tout ce temps ?

Assis sur le lit, il entend parfois la voix de Nanosh.

Ça s'appelle le courage, John.

Il faudra bien qu'il sorte. Qu'il aille dans la cour, qu'il aille en classe, même si c'est une matinée par semaine.

Ça s'appelle le courage, John.

Il enfile un tee-shirt propre, ses vieilles baskets, et discipline ses cheveux. S'il doit mourir aujourd'hui, autant qu'il soit présentable.

Alexandre ouvre la porte et pose la question rituelle :

— Léonard, promenade ?

Alors qu'il va refermer la cellule, le jeune homme s'avance.

— Oui, monsieur. Je veux y aller.

Le surveillant lui décoche un reproche silencieux.

— Tu es sûr ?

— Oui, monsieur. Je suis sûr.

Alexandre n'a d'autre choix que d'accepter et Léonard s'avance dans la cour. Il aperçoit Kaan et toute sa bande. Le Turc le dévisage avec un sourire explicite et Léonard soutient son regard. Les détenus se mettent en marche, il reste en queue de cortège, tout près du surveillant.

— Tu ne devrais pas sortir, le sermonne Alexandre.

Car dans la cour, il se retrouve seul.

Seul face à ses ennemis.

Malgré la peur, il goûte au plaisir de sentir l'air froid du dehors, de lever la tête vers le ciel, de voir les rayons pâles d'un soleil timoré. Il fourre sa main droite au fond de la poche de son jean et commence à marcher le long du mur. Personne à qui parler, personne à qui confier sa peine. Sa peur, sa haine.

S'ils m'approchent, je cogne.

Même avec les deux bras cassés, tu pourrais les écraser ! Personne ne peut te battre ici.

S'ils approchent, je pourrais bien les tuer. Mais si je fais ça, je finirai ma vie ici et je ne reverrai plus jamais Mona.

Le Turc est sur son banc, entouré de sa petite cour docile. Ils sont en grande discussion. Peut-être parlent-ils de lui ? Peut-être préparent-ils un mauvais coup ? Peut-être planifient-ils son assassinat ?

Léonard continue de marcher. Il aimerait que ses pas l'entraînent vers son ennemi. Il aimerait se dresser face à Kaan et lui dire qu'il n'est qu'un lâche.

Il aimerait venger Nanosh.

Mais il repense à la mare de sang, à son ami qui s'étouffe. Et la crainte écrase ses ardeurs.

Tu vois, Nanosh, je n'ai aucun courage.

J'ai peur, comme j'ai eu peur toute ma vie.

Comme j'ai peur toutes les nuits.

Je ne suis rien. Rien d'autre qu'un gosse trouvé dans un fossé.

Lentement, la meute l'encerclé. Léonard se retrouve face à Valentin flanqué de deux gardes du corps. En faisant demi-tour, il tombe nez à nez avec Kaan et Sohan.

Plus aucune échappatoire.

— Alors ma grande, on est toute seule ? ironise le Turc.

Léonard tente encore de sauver les apparences, de soutenir le regard de l'assassin. Kaan s'adresse à Valentin :

— Tu t'es lavé les dents, Val ?

— Ben non, puisque j'ai plus de brosse à dents !

— C'est dommage, ça ! Tu entends, ma grande ?

Le meurtrier est tout près, désormais. Son visage, à quelques centimètres du sien.

— Paraît que le Manouche, il a mis un certain temps à crever... Et qu'il a pleuré comme une gonze. C'est vrai ?

Les lèvres de Léonard se mettent à trembler. Son poing droit se serre, la rage explose dans sa poitrine.

— Baisse les yeux, ordonne le Turc.

Cinq secondes s'égrènent dans un silence de mort.

N'attendre aucun secours.

Riposter, cogner. Ou se soumettre.

— Baisse les yeux, j'ai dit.

La peur l'emporte sur la rage, Léonard obéit.

— C'est bien, ma jolie ! Et maintenant, tu vas baisser ton froc. Qu'on vérifie ce qu'il y a dedans !

— Y a rien ! lance Valentin. C'est vide, comme dans sa tronche !

— Allez, baisse ton froc, répète le Turc.

Tout en gardant les yeux rivés au sol, Léonard refuse d'un signe de tête.

— Je te dis de baisser ton froc !

— Non.

Kaan sort discrètement la lame de rasoir de sa poche.

— Tue-moi, dit Léonard en relevant la tête. Comme ça, tu passeras vingt ans ici et Nanosh, il sera vengé.

— Que je te bute ou pas, je vais passer vingt ans ici, rétorque le Turc.

Soudain, une voix leur tombe dessus, comme descendue du ciel.

— Dispersez-vous ! ordonne le surveillant perché dans le mirador. Dispersez-vous immédiatement !

Kaan hésite puis remet l'arme dans sa poche.

— Profite bien de ta dernière balade, ma grande. Parce que bientôt, tu vas crever comme un chien...

La bande se sépare et Léonard reprend sa respiration. En levant la tête vers le mirador, il aperçoit Alexandre.

Qui veille sur lui, à distance.

*

* *

Lundi matin, Jorge et sa mère arrivent à l'entreprise. Tandis qu'elle monte en direction des bureaux, il se dirige vers les vestiaires. Vincent est en train de se changer et les deux hommes se serrent la main.

— Tu as passé un bon week-end ? lance le chef.

— Ça va, prétend Jorge.

Il omet de lui préciser qu'il a occupé son samedi à nettoyer les outrages sur la maison de ses parents. Mona est allée porter plainte à la gendarmerie, mais les képis semblent se désintéresser de l'affaire qu'ils jugent sans gravité.

Comme si ces insultes étaient un juste retour des choses.

— Tu as pu voir pour la serrure de mon casier ? demande Jorge à son chef.

— Ah non, j'ai pas eu le temps, désolé, s'excuse Vincent.

Depuis qu'il est arrivé, Jorge a hérité d'un vestiaire à la serrure défaillante et hésite à y laisser ses effets personnels.

— Je vais essayer de voir ça rapidement, promet Vincent.

— Merci.

Le chef lui donne les instructions et le planning du jour puis c'est le rituel du café. Près des vestiaires, une salle réservée aux employés ; on peut y déjeuner, y prendre ses pauses. Un évier, un meuble de cuisine, un four micro-ondes, un frigo et une cible de fléchettes. Une partie de l'équipe s'y trouve déjà et Jorge serre les mains, les unes après les autres, arborant un sourire de façade.

Depuis les révélations du journal, il est devenu un objet de défiance et de curiosité. Personne ne parle de l'affaire devant lui, mais il imagine les conciliabules animés qui doivent se tenir dans son dos. Ils sont tous plutôt sympathiques et une fois le choc passé, aucun n'a refusé de lui parler ou de lui serrer la main. Toutefois, parmi eux, Jorge en a repéré deux qui finiront par poser problème. Vincent, son chef, et Louis Ringard, qui s'occupe du rayon gros œuvre. Ces deux-là n'ont pas digéré la nouvelle et attendent le bon moment pour passer à l'attaque. Un jour ou l'autre, ils lui feront ce que Cisco appelait un *coup de pute*, Jorge le sait.

Sa tasse dans les mains, il reste debout, les fesses contre le plan de travail, écoutant parler les autres. Chacun raconte son week-end : les mauvaises notes des gamins, leurs premiers pas ou leur dernier caprice. Le repas dominical avec la belle-famille, la partie de pêche, la vidange de la voiture. La course aux cadeaux de Noël, les dépenses imprévues.

Des vies normales, banales, plus ou moins difficiles. Si loin des barbelés, du mitard et de l'enfermement. Pourtant, Jorge prend conscience que chacun de ces hommes et chacune de ces femmes est enfermé dans quelque chose. Il

réalise que tous se sont construit une petite prison bien à eux, dans laquelle ils se sentent plus ou moins bien.

— Paraît que ton frère est en cabane, lui aussi ? dit soudain Vincent.

Jorge met un instant à réagir. La phrase vient de lui tomber dessus comme une claque à laquelle on ne s'attend pas.

— Pourquoi *lui aussi* ? répond-il. Moi, je n'y suis plus, puisque je suis là.

— Je voulais dire...

— J'ai compris ce que tu voulais dire, tranche Jorge. Oui, mon frère est actuellement en prison. Et il passe en jugement demain.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demande Joël, un employé du rayon bois.

— Il a cassé la gueule à trois types, explique Jorge. Trois ados de son collège qui le rackettaient depuis des mois, voire des années.

— Mona aurait dû porter plainte ! dit Vincent.

— Ma mère n'était pas au courant. Sinon, elle serait intervenue avant que mon frère pète les plombs. Mais il ne lui a rien dit.

— C'est malheureux, soupire l'un des hommes. Et c'est pas trop dur la taule pour un ado ?

— La prison, c'est dur pour tout le monde, rétorque Jorge.

— Il doit regarder la télé toute la journée, balance Ringard.

La main de Jorge se referme sur la tasse. Si c'était un gobelet en carton, il l'aurait broyé.

— Pour regarder la télé, il faut pouvoir payer la location, dit-il. Et comme on n'a pas pu lui envoyer d'argent pour le moment, il n'a pas pu louer de téléviseur.

— C'est payant, la télé ? s'étonne Ringard d'un air soupçonneux.

— Oui, c'est payant. Comme à peu près tout en prison.

— Ah bon... Je pensais que c'était nos impôts qui payaient !

— Eh bien tu t'es trompé.

Les deux hommes s'affrontent un instant puis Jorge détourne son regard. Le moment n'est pas encore venu.

— Ben le mieux, c'est de ne pas aller en prison, alors ! dit Vincent en posant son mug sur le bord de l'évier.

— T'as raison, enchaîne Ringear. Le mieux, c'est de respecter la loi.

Jorge sent une vague de chaleur lui monter à la tête. Il prend une profonde inspiration.

— Vendredi soir, vous avez bu l'apéro, non ? dit-il.

— Et après ? réplique Vincent. C'est pas interdit par la loi, non ?

— Vous avez bu deux ou trois verres et ensuite, vous avez pris votre bagnole pour rentrer chez vous, poursuit Jorge.

— On était parfaitement en état de conduire ! riposte Ringear.

— C'est sûr. Mais si vous aviez eu un accident de voiture et que vous aviez causé des blessures graves à quelqu'un, un juge aurait pu vous envoyer en taule.

Ringear chasse l'argument d'un mouvement de la main.

— C'est pas comparable !

— Comparable avec quoi ? demande Jorge.

— Avec ce que tu as fait, assène Vincent.

— Il se trouve que je n'ai rien fait.

— On ne condamne pas un innocent à quinze ans de taule !

— J'ai été condamné à vingt-deux ans, pas à quinze.

— Bon, discussion terminée ! décrète Ringear. C'est l'heure d'y aller.

Tout le monde quitte la pièce et Jorge reste seul quelques minutes. À quoi bon se battre ? À quoi bon se défendre ? Ici comme au tribunal, il s'épuise en vain. Il demeurera à jamais un lâche et un assassin.

Il n'aura jamais sa place parmi eux.

38

De retour en cellule, épuisé, Léonard s'allonge sur le lit de Nanosh. Il n'arrive toujours pas à considérer que c'est le sien, désormais. Que son codétenu ne reviendra jamais.

Il ferme les yeux pour ne plus voir ce plafond, ces murs couleur de sang.

Il y a deux heures, il était devant ses juges. Le verdict lui a fait l'effet d'un coup de gourdin.

Dix mois de prison.

Dont neuf avec sursis.

Léonard n'a pas vraiment compris ce que signifie ce *sursis* mais à son retour, Alexandre lui a expliqué qu'il ne lui restait que six jours de prison à endurer. Et que pour les neuf mois à venir, il avait intérêt à se tenir à carreau. Léonard sait donc que lundi prochain, il rentrera chez lui. À la veille de Noël, c'est peut-être un signe. Il retrouvera sa maison, sa vie et surtout, sa mère.

Il l'a vue au tribunal, ce matin. Assise sur un banc, elle ne l'a pas quitté des yeux. Mais ils n'ont pas pu échanger la moindre parole, ni même s'embrasser. Elle lui a crié de tenir bon, qu'elle l'attendrait à la sortie.

Dix mois de prison.

Léonard espérait encore que les juges ne le condamneraient pas. Qu'on ne le verrait pas comme un coupable. Il sait qu'il a commis une faute mais aurait aimé qu'on la lui pardonne. Certes, les juges sont convenus que Jules et ses copains l'avaient harcelé, insulté, menacé. Mais ils n'ont pas ressenti toute la peur, toutes les angoisses. Ils n'ont pas passé toutes ces nuits sans

sommeil. Ils n'ont pas entendu les ricanements, les moqueries. Ils n'ont pas encaissé les coups ni subi les humiliations. Ils n'ont pas pleuré dans les toilettes du collège, ne se sont pas cachés pendant les récréations. Ils n'ont pas déchargé les fourgons, n'ont pas porté les cartons pour payer leurs tortionnaires.

Alors, Léonard, lui, a décidé de leur pardonner.

Dix mois de prison, dont neuf avec sursis. Et une amende que Mo devra payer. Au cours du trajet qui le ramenait en prison, Léonard s'est promis de travailler autant qu'il le faudrait pour rembourser sa mère.

Dix mois de prison pour Léonard.

Pour Jules et ses complices, un simple rappel à la loi.

Dix mois de prison. Et encore cinq jours à survivre ici.

Cinq jours, ça passe vite.

Cinq jours, ce n'est rien.

Cinq jours, ça peut suffire à mourir.

*
* *

Jorge ouvre la porte de son ancienne chambre et reste un moment sur le seuil. Depuis qu'il est sorti de prison, il n'a pas eu envie de pénétrer dans cette pièce sans qu'il comprenne vraiment pourquoi. Mona le rejoint et prend sa main dans la sienne.

— Longtemps, elle est restée telle que tu l'avais laissée, explique-t-elle. Et puis...

— Tu n'as pas à te justifier, répond son fils.

— Tes affaires sont dans l'ancien atelier de ton père, bien rangées dans des cartons ou des caisses.

— D'accord.

Le lit a été remplacé par une banquette pliante, Mona a installé sa machine à coudre dans un coin, et Léonard y a déposé une partie de ses jouets d'enfant. Mais au mur, quelques vestiges du temps où Jorge dormait ici : des

posters, des photos, un petit peu de lui. Il y a aussi sa guitare sèche qui repose dans un angle de la chambre.

— Je vais faire le ménage, dit Mona.

— Laisse-moi m'en charger. Le week-end prochain, avant le retour de Léo, je m'en occuperai.

— Il faut qu'on t'achète un vrai lit !

— La banquette m'ira très bien. Ne t'inquiète pas.

— Et une télé, aussi ?

— Pas besoin.

Il referme la porte et sourit à sa mère.

— Je suis content qu'il revienne, dit-il. Ça me soulage.

— Moi aussi, mon fils. J'espère qu'il n'a pas trop souffert là-bas... Tu te rends compte, ils ne m'ont même pas prévenue pour sa fracture ! Je te dis pas ma tête quand je l'ai vu avec ce plâtre...

Jorge hausse les épaules :

— Ce n'est pas dans leurs habitudes, tu le sais bien. Reste à savoir comment il s'est pété le bras.

— J'espère qu'on ne l'a pas frappé.

— Il y a peu de chances qu'il soit tombé dans l'escalier, maman. En tout cas, il va falloir lui expliquer d'où je viens.

— Oui, on le fera. Mais en douceur...

— J'ignorais qu'il existait une manière douce de raconter cette histoire !

Ils redescendent au rez-de-chaussée et Mona entreprend de préparer le dîner.

— Il faut que j'achète un sapin pour le retour de Léonard, songe-t-elle.

— Tu veux que j'aille en couper un dans la forêt ?

— Non ! On n'a plus le droit de faire ça... On doit l'acheter, maintenant. Ça s'est bien passé, ta journée de travail ?

— Ça va, dit son fils en allumant une cigarette.

— Ils ne t'ont plus fait de remarques ?

— Non, rien du tout depuis la semaine dernière.

— Je suis sûre que tout ira bien.

Jorge ouvre la fenêtre et devine le jardin dans l'obscurité. Cet endroit où il aimait tant jouer lorsqu'il n'était qu'un petit garçon et que la vie s'annonçait comme une longue ligne droite jalonnée d'espoirs et de lumières.

— Non, maman, tout n'ira pas bien, murmure-t-il. Une fois les fondations fissurées, la maison finit toujours par s'écrouler...

— Qu'est-ce que tu dis, mon fils ?

— Rien, maman. C'est sans importance.

*

* *

Jorge attaque la dernière journée de sa semaine. Comme nombre d'employés, Mona est en vacances mais lui n'aura que le 25 décembre pour se reposer, ainsi que l'après-midi du 24. Un cadeau de la direction. Jorge s'est fait prêter une vieille voiture par Sacha, histoire que sa mère puisse utiliser la Clio si besoin. Vu le manque d'effectifs, il a abandonné son Fenwick et dispose du petit outillage dans les rayons peu fréquentés ; la période est plus propice aux achats de Noël qu'au bricolage.

— Excusez-moi, monsieur...

— Bonjour, je peux vous renseigner ? dit Jorge en se tournant vers le client.

Sa respiration se coupe. En face de lui, Pierre Lebrun.

Le père de Sarah.

— Je cherche les...

L'homme vient à son tour de le reconnaître. Ou du moins, il hésite. Comme si c'était impossible, comme si le destin ne pouvait lui infliger pareille rencontre dans un lieu aussi improbable. Jorge reprend ses esprits rapidement et son visage redevient impassible.

— Vous cherchez quoi, monsieur ?

— Les perceuses sans fil, répond le père qui le dévisage sans relâche.

— C'est deux rayons plus loin, lui indique Jorge en pivotant à nouveau vers les étagères. Bonne journée, monsieur.

— Bonne journée.

L'homme fait demi-tour et le cœur de Jorge reprend un rythme plus régulier. Pourtant, il est obligé de fermer les yeux et de se cramponner aux rayonnages pour ne pas tomber. Il ne pensait pas que ce serait si dur.

Il se remet au travail, sortant vis, clous ou chevilles des cartons. Quelques minutes plus tard, on l'interrompt encore :

— Jorge ?

— Oui ? répond-il en tournant la tête.

Il tombe sur le visage de Lebrun, son cœur s'affole de nouveau.

— Alors, c'est bien toi, murmure le père. C'est bien toi, espèce de fumier !

Il s'approche dangereusement.

— Ma fille est dans un cercueil et toi, tu respirez encore, salopard...

— Monsieur Lebrun, je n'ai pas le droit de vous parler ni de vous approcher. Alors, j'aimerais que vous me laissiez travailler.

— Te laisser travailler ? Je devrais te tuer, voilà ce que je devrais faire !

Jorge abandonne ses cartons et s'éloigne. Mais Lebrun le suit en hurlant :

— Assassin !

Jorge fait volte-face, son regard a changé.

— J'ai purgé ma peine et j'ai été libéré. Vous n'avez pas le droit de m'insulter, pas le droit de me menacer.

— Et toi ? Tu avais le droit de tuer ma fille ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai tuée.

Lebrun le pousse violemment et Jorge atterrit contre les étagères métalliques. La douleur dans sa colonne vertébrale remonte en un éclair jusque dans son crâne. Lorsqu'il se redresse, le père le saisit par le col avant de le plaquer de nouveau contre les rayonnages. Il lui assène un coup de poing dans le visage, un autre dans l'estomac.

Jorge pourrait se défendre. Il pourrait mettre son agresseur à terre, l'immobiliser, lui rendre la pareille.

Il a tant de rage dans le cœur qu'il pourrait même le tuer.

Mais Jorge ne fait rien. Conscient que s'il porte le moindre coup à cet homme, il retournera aussitôt en prison. Des clients horrifiés restent à distance, une femme appelle à l'aide.

Alerté par les cris, le patron du magasin accourt sur les lieux.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Lebrun lâche enfin Jorge. Il hésite à prendre la fuite mais décide finalement d'affronter Delambre.

— Vous savez que vous avez embauché un meurtrier ?

— Calmez-vous, monsieur, prie le patron.

— Vous le saviez, n'est-ce pas ? Vous devriez avoir honte ! Vous êtes de la même race que lui !

— Calmez-vous, répète Delambre. Cet homme a été libéré et...

— Espèce de pourriture ! crache Lebrun.

— Monsieur, si vous ne modérez pas vos propos et si vous continuez votre scandale, je vais être contraint d'appeler la police. Et je vous assure que je n'en ai pas envie...

Au moment où l'agent de sécurité arrive sur place, Lebrun pousse une dernière fois Jorge contre un rayonnage, puis il se dirige vers la sortie, le molosse en costume noir sur ses talons.

— Ça va ? s'enquiert Delambre.

Jorge hoche la tête.

— C'était qui ?

— Le père de...

— Je vois.

La dizaine de clients est toujours à l'entrée du rayon, Delambre est mal à l'aise.

— Je suis désolé, ajoute Jorge. C'est vraiment un manque de chance.

— Vous avez besoin de voir un médecin ?
— Non, ça ira.
— Allez dans les vestiaires, nettoyez-vous le visage, ordonne le patron.
Et ne revenez plus dans les rayons, restez dans la réserve.

*
* *

Léonard ouvre la fenêtre et sent l'air froid lui fouetter le visage. C'est l'heure de la promenade des mineurs et il regarde les autres marcher, discuter ou faire la queue aux cabines téléphoniques.

Lui n'a pas quitté la cellule depuis son retour du tribunal.

S'il ne veut pas sortir d'ici les pieds devant, il a intérêt à éviter la cour, les couloirs ou la salle de détente.

Depuis son poste d'observation, il s'aperçoit que Mickaël est de retour. Il est assis sur le banc, près de Kaan et de Sohan. Le trio infernal, à nouveau réuni.

Il referme la fenêtre et s'allonge sur le lit. Il compte sur ses doigts le nombre de jours d'enfermement à supporter.

Trois jours et trois nuits.

Non, deux jours et demi et trois nuits.

Il essaie de compter les heures, renonce rapidement.

Pour passer le temps, il pense au visage de Vicky, à ses grands yeux bleus, à son sourire. Puis il s' imagine au milieu de vastes espaces où le ciel infini remplace le plafond, où les montagnes remplacent les murs. Marcher le long des rivières d'ambre, à l'ombre des pins calédoniens. Traverser les landes habitées par des cerfs majestueux, admirer les lacs sous les nuages lourds de pluie.

Apercevoir au loin une maison en bois au toit foncé. Et sur le seuil, son frère qui l'attend.

Ses yeux se ferment, un sourire se dessine sur son visage.

Il est à Glen Affric.

*
* *

Jorge gare la voiture près du bâtiment orné d'un drapeau tricolore et hésite un long moment. Puis il se décide enfin et pousse la porte de la gendarmerie. Dès qu'il entre, il se sent oppressé, il manque d'oxygène. À l'accueil, un sans-grade le reçoit.

— Je viens déposer une main courante, dit Jorge.

— Pour quel motif ?

— Agression sur mon lieu de travail.

— Vous ne souhaitez pas porter plainte ? s'étonne le gendarme en regardant l'hématome qui orne sa mâchoire.

— Non, juste une main courante.

— Votre pièce d'identité, s'il vous plaît...

Jorge lui tend sa vieille carte, depuis longtemps périmée, et le militaire note quelque chose sur un cahier.

— Un officier va vous recevoir.

— Pour une main courante ? s'étonne Jorge. Vous ne pouvez pas l'enregistrer ici, à l'accueil ?

— Non, c'est les instructions de notre chef de brigade. Dès qu'il y a agression, il veut que la personne soit entendue par un OPJ. Vous pouvez patienter à côté, on vous appellera.

L'attente est longue et Jorge en profite pour envoyer un SMS à sa mère.

Je vais rentrer tard, ne t'inquiète pas.

Le jeune homme tente de se rassurer en imaginant qu'il ne doit pas rester un seul gendarme ici qui le connaisse. Que tous ceux qui ont procédé à son arrestation ou participé à l'enquête sur le double meurtre ont dû être mutés ou prendre leur retraite.

Au bout d'une vingtaine de minutes, un homme vient le chercher et le conduit jusqu'à son bureau. Jorge étouffe de plus en plus.

— Bonjour, je suis le lieutenant Meyers. Asseyez-vous, je vous en prie.

Meyers doit avoir une quarantaine d'années. Assez grand, avec un regard clair, franc et direct. Il aime fixer les gens droit dans les yeux, au point de les mettre mal à l'aise.

— Je vous écoute, monsieur Mathieu.

En quelques mots, Jorge lui relate les faits.

— Pourquoi cet homme vous a-t-il frappé et insulté ?

— Parce que... Parce que j'ai été condamné pour le meurtre de sa fille.

Le visage du gendarme accuse le coup.

— Je sors de prison. Et je suis en liberté conditionnelle.

Le militaire retrouve enfin la parole :

— Comment a-t-il su que vous travailliez à cet endroit ?

— Il n'en savait rien. C'est un hasard.

— D'accord... Attendez-moi, je reviens.

Le lieutenant disparaît et Jorge ouvre son blouson à défaut de pouvoir ouvrir la fenêtre. Quand le gendarme réapparaît, deux minutes plus tard, il est accompagné. En voyant le capitaine Solers entrer dans la pièce, Jorge a un haut-le-cœur, submergé par une vague de souvenirs nauséabonds.

— Mathieu, quelle surprise ! lance l'officier.

Jorge affronte son regard.

— Je savais que tu étais sorti, mais je ne m'attendais pas à te revoir ici aussi vite !

— Et moi, j'ignorais qu'on avait élevé les cochons ensemble, rétorque Jorge. Depuis quand on se tutoie ?

Meyers reste près de la porte, Solers s'assoit derrière le bureau.

— Très bien, *monsieur* Mathieu, qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

— Je suis venu déposer une main courante pour agression.

— Agression ? Et qui donc a osé vous agresser, monsieur Mathieu ?

— Pierre Lebrun.

— Pierre Lebrun... Si je me souviens bien, c'est le père d'une de vos victimes, c'est bien cela ? Le père de la jeune femme que vous avez violée et

sauvagement assassinée...

— C'est le père de Sarah Lebrun, violée et tuée, mais pas par moi.

— La cour d'assises vous a pourtant reconnu coupable, non ?

— Sans preuves solides, en effet. Et après une enquête bâclée.

Solers encaisse le missile, Jorge ne lui laisse pas le temps de riposter :

— Mais si vous refusez de faire suite à ma demande, j'irai demain la déposer au commissariat du lieu où je travaille. Et j'en informerai le juge, ajoute-t-il en se levant. Au revoir, messieurs.

— Du calme, monsieur Mathieu, dit Solers. Nous allons enregistrer votre main courante sur le procès-verbal des renseignements judiciaires. Lieutenant, vous voulez bien vous en charger ?

Meyers récupère le registre et note les informations essentielles dictées par Jorge, sous l'œil attentif du capitaine.

— Et pourquoi ne souhaitez-vous pas porter plainte, monsieur Mathieu ?

— Je veux juste que l'incident soit consigné, notamment par rapport au JAP. Mais je ne veux pas enfoncer ce pauvre type. Après tout, il n'est pour rien dans ce qui m'est arrivé. Contrairement à d'autres...

— Vous êtes trop généreux, monsieur Mathieu !

Une fois le registre rempli, Jorge récupère sa carte d'identité et Solers le raccompagne jusqu'à la sortie :

— Et dites-moi, c'était comment la prison ?

Jorge lui adresse un sourire féroce :

— Si vous voulez vraiment le savoir, allez-y. Ce n'est pas très compliqué, vous savez : il suffit de se trouver au mauvais endroit, au mauvais moment, de tomber sur des enquêteurs qui n'en ont rien à foutre de la vérité et sur des jurés aveugles. Et bingo, vous gagnez votre billet pour vingt ans de cabane !

— N'allez pas trop loin, *monsieur* Mathieu. C'est si facile d'être au mauvais endroit, au mauvais moment... Alors prenez garde à ne pas gagner un autre *billet*.

*
* *

Dimanche matin, le gardien ouvre la porte et attend une réponse. Alexandre est de repos, c'est donc Philippe qui est de corvée aujourd'hui. Léonard ronchonne un *bonjour surveillant*, puis se rendort aussitôt. L'oisiveté le fatigue.

Lorsque le petit déjeuner arrive, il ne se lève même pas, envoie un *merci* étouffé par l'oreiller et referme les yeux, espérant retrouver son rêve, pour une fois délicieux. Son chocolat tiède et son pain rassis attendront. Ils ne font pas le poids face à une virée avec Vicky sur les chemins de Glen Affric... Léonard repasse la frontière, Vicky est toujours là, qui patiente sagement au pays des songes. Mais le paysage a changé ; des nuages menaçants s'amoncellent au-dessus des sommets enneigés, les pins calédoniens disparaissent dans une brume tenace, et une pluie torrentielle ne tarde plus à dégringoler sur leurs têtes. Une maison délabrée surgit alors de la terre des Highlands et ils décident d'y chercher refuge.

Sur son matelas, Léonard s'agite. Sous ses paupières closes, ses yeux roulent sans discontinuer. Sa respiration s'accélère.

À Glen Affric, il veut faire demi-tour, sûr que cette maison est un guet-apens tendu par le destin. Mais Victoria insiste et il finit par pousser la porte de la mesure. Il se retrouve dans la pénombre et Vicky disparaît tout d'un coup, comme engloutie par les ténèbres. Léonard l'appelle, hurle son prénom. Seul un inquiétant silence lui répond. Et quand la porte claque dans son dos, l'obscurité s'abat sur lui. Il tombe à genoux, ses mains s'enfoncent dans un sol meuble et collant. Le goût âcre dans sa bouche, l'odeur pestilentielle, le froid et la peur.

Son cauchemar est de retour.

Il s'en échappe dans un sursaut et reprend une grande bouffée d'oxygène. Il reste quelques secondes immobile face au mur de la cellule, puis se tourne de l'autre côté.

Mickaël, Sohan et Kaan sont près du lit.

Valentin fait le guet contre la porte que cet inconscient de gardien a laissée ouverte.

Léonard n'a pas le temps de réagir. Ses ennemis l'arrachent à son lit et le plaquent au sol. Ils lui fourrent un tissu dans la bouche, il manque de s'étouffer.

— Alors, ma grande, on fait la grasse mat' ? sourit Kaan.

Léonard se débat, mais le Turc a posé un genou sur sa poitrine et l'écrase de tout son poids, tandis que les deux autres lui tiennent chevilles et poignets.

— Paraît que tu t'en vas demain ? Tu vas nous manquer... Mais on a un petit cadeau d'adieu pour toi. Parce que faudrait pas que tu nous oublies, hein chérie ?

Cinq jours, ce n'est rien.

Cinq jours, ça passe vite.

Cinq jours, ça peut suffire à mourir.

Kaan se relève, laissant un pied sur le torse de Léonard, puis il ouvre la braguette de son jean.

— Tu as soif, ma grande ?

Léonard essaie d'incliner la tête mais Mickaël l'en empêche et il reçoit le jet d'urine en pleine figure. Le liquide infect coule dans ses yeux, remonte dans ses narines, s'imprègne dans le chiffon et pénètre dans sa bouche. Il n'arrive plus à respirer, se débat de plus belle.

— Ah oui, elle avait soif ! rigole Mickaël.

Kaan remonte sa braguette et appuie de tout son poids sur sa jambe gauche. Léonard sent une côte céder sous la pression, un hurlement étouffé s'échappe de sa gorge. Puis le Turc fait descendre sa chaussure et lui écrase les parties génitales. Les yeux de Léonard se révulsent, son dos se cambre sous la douleur.

Le supplice s'arrête enfin et Kaan approche son visage de celui de sa victime qui commence à se cyanoser.

— Si tu parles, connard, j'enverrai quelqu'un chez toi et il te fera cramer, toi et ta famille, t'as pigé ?

Léonard tente de hocher la tête mais il ne lui reste aucune force, plus une once d'air dans les poumons. Le plafond de la cellule disparaît, ses tortionnaires deviennent flous.

L'instant d'après, il plonge dans un abîme silencieux.

39

Quand Léonard rouvre les yeux, la lumière a changé. Un trait de soleil coupe la cellule en deux, les voix des détenus montent de la cour jusque dans son cerveau engourdi.

Il réalise qu'il est sur son lit, que la porte a été verrouillée.

Et que personne ne s'est inquiété de son coma prolongé.

Il sent d'abord la douleur lancinante à l'entrejambe, qui remonte par son abdomen et tape dans ses reins. Une violente nausée le pousse à se redresser sur le matelas et une nouvelle douleur le cloue sur place, comme si on venait de lui planter un javelot dans la poitrine.

L'odeur qu'il dégage est insupportable mais ce n'est rien comparé au goût qui souille sa bouche. Il se tourne sur le côté, se remet sur ses jambes et avance prudemment jusqu'à la salle d'eau en s'aidant du mur. Il ouvre le robinet d'une main tremblante et se rince la bouche avant de passer de l'eau sur son visage et son crâne. Il retire son tee-shirt sale, se rince à nouveau la bouche puis avale plusieurs gorgées d'eau.

Il s'écroule, à genoux face au lavabo, une main sur la cuvette des toilettes pour ne pas tomber plus bas.

Encore plus bas.

Toujours plus bas.

Touchera-t-il un jour le fond ? A-t-il connu ce que l'humanité peut engendrer de plus abject ou doit-il redouter pire encore ?

Léonard se demande.

Pourquoi les hommes sont si cruels, parfois. Pourquoi il est depuis toujours un exutoire à leurs souffrances. S'il n'est pas la cause de leur haine, de leur rage.

Léonard se demande.

D'où il vient. Pourquoi toutes les nuits, il a les mains et les pieds dans la boue. Pourquoi il a si peur du noir.

Léonard se demande.

S'il méritait de trouver Mona sur son chemin. S'il mérite qu'on l'aime, simplement. S'il n'est pas qu'un fardeau pour elle et s'il n'aurait pas mieux valu qu'il meure dans ce fossé.

Léonard se demande.

S'il ne devrait pas rester ici à jamais, afin de soulager sa mère.

Léonard se demande.

Si Glen Affric existe vraiment quelque part.

40

Alexandre pénètre dans la cellule 22 avec un large sourire.

— Bonjour, Léonard, c'est le jour J !

— Bonjour, monsieur.

Le surveillant observe le jeune homme assis sur son matelas, qui oscille d'avant en arrière.

— Ça va, Léonard ?

— Oui, monsieur.

— Ça n'a pas l'air... Tu as préparé tes affaires ?

— J'ai pas d'affaires.

— Oui, enfin... tu es prêt ?

— Oui.

— Tu sortiras à 15 heures. Je viens te chercher à 14, d'accord ?

— D'accord, monsieur.

Alexandre s'approche du détenu.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Léonard ?

— J'ai mal.

— Tu as mal où ?

— Partout. Dedans et dehors.

Le surveillant attrape la chaise et s'assoit en face de lui. Depuis qu'il est entré, Léonard évite son regard et garde la tête baissée.

— Si tu me racontais ce qui t'arrive ?

— C'est sans importance, monsieur. Je ne suis qu'un gamin trouvé dans un fossé, vous savez. Alors, c'est pas grave.

Alexandre fronce les sourcils.

— Quelqu'un t'a fait du mal, ce week-end ?

— Mo, elle m'a trouvé dans un fossé.

— C'est qui, Mo ?

— Ma mère.

— Si c'est ta mère, elle ne t'a pas trouvé dans un fossé !

— Le jour de la Saint-Léonard, elle m'a trouvé. C'est pour ça que je m'appelle comme ça.

Désarçonné, le surveillant réfléchit un instant.

— Elle est gentille avec toi, Mo ?

— Oui, toujours. Elle dit que je suis différent mais que c'est pas grave. Qu'elle regrette pas de m'avoir trouvé dans ce fossé. Qu'elle m'aime quand même. Mais peut-être qu'elle dit ça pour pas me faire de peine.

— Quelle idée ! proteste Alexandre. Si elle le dit, c'est que c'est vrai ! Et si elle est gentille avec toi, tu dois avoir envie de la rejoindre, non ?

— Oui, monsieur.

— Alors pourquoi tu sembles si triste ce matin ?

Léonard lève enfin les yeux et Alexandre reçoit en pleine face toute la détresse du monde.

— Est-ce que c'est à cause de moi, tout ça ?

— Tout ça quoi ?

— Je sais pas... Si les autres ils m'en veulent, c'est pas pour rien, non ?

De plus en plus perdu, Alexandre reste silencieux.

— Achour, il n'aurait pas dû mourir. Et Nanosh non plus. Mais c'est peut-être parce que c'était mes amis qu'ils sont morts...

— Tu penses qu'ils sont morts à cause de toi ?

— Je ne sais pas, monsieur. Tout ça, c'est pas juste. Le monde et tout ça...

— Non, le monde n'est pas toujours juste, Léonard. Mais il faut faire avec.

— Et si on peut pas ? Si on peut pas faire avec ?

Cette phrase résonne drôlement dans le cœur endurci du surveillant.

— Est-ce que toi tu es juste ? demande-t-il.

— Je ne sais pas, monsieur.

— Moi, je suis certain que tu n'es pas un mauvais gars, Léonard. Et c'est ça qui compte, tu ne crois pas ?

— Si je suis pas mauvais, pourquoi je suis là ?

— Parce que tu as fait une connerie. Ça peut arriver à tout le monde. L'important, c'est d'apprendre de ses erreurs et de ne pas recommencer.

Le gardien se remet debout et range la chaise.

— Ça va aller, Léonard, ne t'en fais pas. Tu vas retrouver ta mère, ta maison et ta vie d'avant. À 14 heures, je te veux lavé, coiffé et habillé. D'accord ?

— D'accord, monsieur.

Le surveillant verrouille la porte et s'appuie au garde-corps de la coursive. Il ferme les yeux face au vide.

Et si on peut pas faire avec ?

Comme le petit Achour, Alexandre a parfois envie de sauter. D'oublier. Ces visages, ces cris, ces larmes. Ces montagnes d'injustice à gravir sans relâche, ces drames, ces gosses sacrifiés, pourris jusqu'à l'os.

Si on ne peut pas faire avec, on meurt à petit feu, Léonard.

*

* *

Pour Jorge, la journée de travail sera courte aujourd'hui. Le patron a décidé de fermer cette après-midi, le 24 décembre n'étant pas le jour le plus rentable pour un magasin de matériaux.

Ce week-end, il a réinvesti sa chambre, celle où il a passé son enfance. Malgré l'insistance de Mona, il n'a fait aucun effort de décoration. Une ou

deux piles de livres posées à même le sol, sa guitare, devenue une étrangère, laissée dans son coin telle une relique. À bien y réfléchir, cette pièce ressemble à quelque chose qu'il connaît par cœur.

Elle ressemble à une cellule.

Tout juste s'il n'a pas eu l'idée d'ajouter des barreaux à la fenêtre.

Il a ensuite aidé sa mère à nettoyer et ranger la chambre de Léonard puis l'a regardée décorer le sapin.

En fin d'après-midi, il fera la connaissance de ce frère avec lequel il n'a jamais rien partagé. Aucun de ses jeux d'enfance, aucun de ces secrets qu'on porte à deux, aucun rêve d'avenir commun.

Pas un souvenir avec lui, pas une photo. Pas un lieu qui pourrait les réunir.

Sauf la prison.

Oui, leur seul lien, c'est la prison.

Et Mona.

Elle est censée lui parler pendant le trajet qui les ramènera de la maison d'arrêt, mais Jorge se doute qu'elle n'en aura pas le courage et s'attend à devoir conter lui-même à Léonard la triste vérité.

Il paraît qu'il le prend pour un aventurier, un héros.

Un modèle.

Il imagine que sa déconvenue sera à la hauteur de ses illusions.

Bienvenue dans la réalité, mon frère...

*

* *

Mona se gare sur le parking de la prison. Dans le rétroviseur intérieur, elle vérifie sa coiffure puis elle attrape son sac et claque la portière.

Elle est très en avance, mais n'aurait pour rien au monde voulu rater l'instant où son fils franchira la grande porte. Elle veut être la première personne qu'il verra en retrouvant la liberté. Pour Jorge, elle n'a pas pu être là, alors qu'elle avait rêvé de ce moment mille fois.

Une blessure qui laissera une cicatrice supplémentaire.

Elle boutonne son manteau, détaille les hautes enceintes grises surmontées de barbelés, les miradors occupés par les hommes armés. Cet endroit maudit qui lui a volé deux fils.

Deux innocents.

Elle allume une cigarette, essuie une larme. Ce soir, elle aura ses deux garçons autour de la table. Ce soir, elle pourra les voir côte à côte.

Ce soir, enfin, tout rentrera dans l'ordre.

*
* *

Peu avant 14 heures, Alexandre monte l'escalier en direction de la détention. Habituellement, lorsqu'il accompagne un mineur au greffe pour sa levée d'écrou, il est plutôt soulagé. C'est l'une des missions qu'il préfère. Mais aujourd'hui, alors qu'il s'approche de la cellule 22, il est inquiet. Ce matin, Léonard lui a paru très perturbé.

Presque désespéré.

Le mois qu'il vient de passer entre ces murs restera un traumatisme sévère, malgré les efforts du surveillant. Achour qui se jette dans le vide sous ses yeux, Nanosh qui se fait égorger devant lui, Kaan et sa bande qui l'humilient, le menacent... Si Alexandre tenait le juge qui l'a envoyé ici, il le foutrait directement au mitard.

En déverrouillant la 22, son appréhension monte en flèche. Pourtant, il se fabrique un sourire à la va-vite avant de pousser la porte.

— Allez, Léonard, c'est l'heu...

Alexandre reste bouche bée, sa main lâche les clefs.

Deuxième partie

41

Le trousseau de clefs s'écrase sur le sol. Le souffle coupé, Alexandre s'appuie au chambranle de la porte. Léonard est assis dos au mur, juste sous la fenêtre. Il ne porte qu'un caleçon et ses vêtements sont soigneusement pliés sur le lit.

Dans sa main droite, une lame de rasoir.

Son thorax, son abdomen, le haut de son bras gauche et ses jambes sont en sang. On dirait qu'il s'est arraché la peau.

Ses yeux sont ouverts.

Ouverts, mais vides.

— Léonard !

Alexandre presse un doigt sur sa carotide, sent les battements du cœur.

— Léonard, mais qu'est-ce que tu as fait ?

Le gardien saisit sa radio et appelle le médecin. Il récupère ensuite la lame de rasoir, la met sur la table. Maintenant qu'il est tout près, il découvre avec horreur les coupures que le jeune homme s'est infligées. Il y en a au moins une cinquantaine. En vingt ans de carrière, il n'avait jamais vu ça.

Une larme coule sur le visage de Léonard, il se met à trembler. Son front se cale sur l'épaule du gardien qui pose une main dans son dos intact, comme il le ferait avec l'un de ses trois fils.

— Pourquoi tu as fait ça, mon garçon ?

Pour toute réponse, d'interminables sanglots.

— Parle-moi... Dis-moi ce qui t'arrive.

Léonard continue de pleurer sur l'épaule de cet homme qui pourrait être son père.

Qui n'est pourtant que son geôlier, le bras armé de l'injustice.

— Parle-moi, répète Alexandre.

Si seulement Léonard connaissait les mots pour traduire sa douleur...

Comment lui dire ?

Lui dire qu'il voudrait disparaître, être englouti par l'un de ses cauchemars. Lui expliquer que Mona ne doit pas venir le chercher, qu'elle doit l'abandonner ici et maintenant puisqu'elle finira par le faire, ainsi que l'ont fait ses véritables parents. Parce qu'il n'est pas comme les autres, parce qu'il n'est qu'un poids à porter. Lui expliquer qu'il préfère mourir ici avant d'avoir à endurer cette nouvelle et inévitable épreuve.

Comment lui dire qu'il ne supportait plus les questions sans réponse ? Que son cerveau était sur le point d'exploser, qu'il fallait que ça sorte, d'une manière ou d'une autre. Expulser la douleur qui cognait dans sa poitrine et dans sa tête. Lui donner une couleur, une forme, une odeur.

Comment Alexandre pourrait-il comprendre que cette lame de rasoir, tombée des affaires de Nanosh, était la seule alternative à la folie ? Que par chacune de ces blessures, c'est un peu de sa souffrance qui s'est échappée. Qu'elle a jailli de ses veines comme l'eau finit toujours par jaillir de la terre.

— Parle-moi, implore encore Alexandre.

Comment lui dire tout ça ?

— Pardon, monsieur.

*
* *

Mona consulte la pendule du tableau de bord ; Léonard devrait être sorti depuis une demi-heure. Elle insulte la prison en silence, qui la prive encore de revoir son fils et fait durer cette torture. Elle allume une troisième cigarette, se recoiffe de nouveau.

Il ne devrait plus tarder, maintenant.

Comme pour répondre à son impatience, une sonnerie retentit et la grande porte s'ouvre. Elle écrase sa cigarette en vitesse, mais ce n'est pas Léonard qui apparaît devant l'immense bâtiment : c'est seulement un surveillant en uniforme qui se dirige vers le parking visiteurs. Derrière son volant, Mona l'observe. C'est un bel homme d'une quarantaine d'années, grand et costaud. Et lorsqu'il tape à la vitre, Mona a un mauvais pressentiment.

— Bonjour, madame. Seriez-vous la maman de Léonard ?

— Oui...

Mona descend de la Clio et se plante face à lui.

— Je m'appelle Alexandre, je suis surveillant au quartier des mineurs.

— Léonard sort bien aujourd'hui, non ?

— Oui, madame. Mais... il y a un problème.

Ce qu'elle lit dans les yeux de cet homme fait bondir son cœur de mère. Il ne s'agit pas d'un tracas administratif, d'un retard ou d'un papier qui manque.

Il s'agit de Léonard. De son fils, de son amour.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle d'une voix tremblante.

Alexandre hésite un instant, cherchant ses mots. Il ne devrait pas être là, à parler avec cette femme. Encore une entorse au règlement. Mais s'il n'était pas sorti, elle aurait pu rester ici pendant des heures à attendre son fils en se rongant les sangs.

— Léonard est à l'infirmerie, en compagnie du médecin.

— Quoi ?

— Rassurez-vous, madame, ses jours ne sont pas en danger. Mais je tenais à vous parler, à vous dire ce qui s'est passé... Même si ce n'est pas facile.

Mona pose une main sur le toit de la Clio, histoire d'encaisser le coup qui va lui tomber sur la tête.

— Quand je suis venu le chercher en cellule pour la levée d'écrou, je l'ai trouvé mal en point...

— Il a fait un malaise ?

— Non, c'est autre chose... Il s'est fait du mal à lui-même. Il s'est mutilé.

Mona chancelle, Alexandre se prépare à la rattraper si elle venait à tomber. Mais elle reste debout, reprend sa respiration.

— Mutilé ?

— Oui. Il s'est infligé des coupures sur les bras, les jambes, le ventre... Le médecin est en train de le soigner. Il dit que ça va aller, même s'il a perdu pas mal de sang.

— Mais qu'est-ce que vous lui avez fait ? hurle soudain Mona.

— Du calme, madame, prie Alexandre. Je n'y suis pour rien. J'ai essayé de lui parler, il refuse de me dire pourquoi il a fait une chose pareille... Ce matin déjà, il m'a semblé perturbé. Mais je n'aurais jamais cru qu'il... enfin, qu'il en arriverait là.

Mona prend une cigarette dans la poche de son manteau. Sa main tremble tellement qu'elle peine à l'allumer.

— C'est certainement à cause de ses copains, reprend Alexandre.

— Ses copains ? Quels copains ?

— Il s'était lié d'amitié avec un jeune de quatorze ans qui s'appelait Achour... Par malheur, Achour s'est jeté du haut de la coursive il y a quelques jours.

— Mon Dieu...

— Et son deuxième copain, qui était aussi son codétenu, a trouvé la mort dans un règlement de comptes. Je pense que ces deux chocs successifs ont dû gravement ébranler votre fils.

Mona tourne la tête vers la prison.

Cet endroit inhumain.

— Il était déjà si fragile ! Et maintenant, toutes ces horreurs... Quand est-ce qu'il va sortir ?

— Dès que le médecin aura terminé de s'occuper de lui et que je pourrai le conduire au greffe. D'ici une heure, sans doute.

— D'accord. Je l'attends.

— J'espère que ça va aller, maintenant. Et... ce n'est pas dans mes habitudes, mais... j'aimerais vraiment avoir de ses nouvelles.

Alexandre lui tend un petit morceau de papier où est inscrit son numéro de téléphone. Surprise, Mona le met dans sa poche.

— Si Léo le souhaite, vous aurez de ses nouvelles, promet-elle. Merci d'être venu me prévenir, monsieur.

— Je vous en prie, madame. Bon courage.

*
* *

Alexandre ouvre la grille et Léonard s'avance dans la courserie. Il marche lentement, avec difficulté, chaque pas étant une souffrance. Son visage livide témoigne des douleurs qu'il endure.

Celles d'aujourd'hui, celles de la veille.

Celles de toujours.

— Ça va aller ? s'inquiète le surveillant.

— Oui, monsieur.

Après lui avoir nettoyé et désinfecté chaque plaie, après avoir suturé les plus profondes, la jeune généraliste lui a posé des bandes qui sont dissimulées sous ses vêtements amples.

— Je veux pas aller au mitard, monsieur. Sauf si vous laissez la lumière allumée.

Alexandre ralentit encore son pas.

— Nous allons vers la sortie, Léonard. Il n'est pas question que tu descendes au mitard, voyons... J'ai vu ta mère, tout à l'heure. Elle t'attend dehors.

— Vous lui avez dit quoi ?

— Que tu t'étais mutilé et que tu refusais de m'expliquer pourquoi.

L'adolescent fait une pause en se tenant au mur.

— Tu sais, Léonard, je fais ce métier depuis longtemps. Vingt ans, pour être précis. Alors, je suis sûr qu'il t'est arrivé quelque chose ce week-end, pendant que j'étais de repos.

Léonard garde la tête baissée, Alexandre s'approche tout près.

— Et j'aimerais que tu me dises ce qui s'est passé, jeune homme...

— Rien, prétend Léonard.

— Tu mens, je le sais. Je me suis renseigné et j'ai vu que tu n'étais pas allé dans la cour ni en salle de détente. Ça s'est donc produit dans ta cellule, je me trompe ?

Le prisonnier se tait, mais le surveillant ne lâche pas prise.

— Est-ce que je n'ai pas été réglo avec toi ?

— Si, monsieur.

— Est-ce que tu as confiance en moi ?

— Oui, monsieur.

— Alors, parle, je t'en prie. Parle, Léonard...

— Si je fais ça, ils mettront le feu à ma maison. Avec nous dedans.

Alexandre soupire.

— J'aimerais juste que tu me le dises, à moi. Et ça restera entre nous, d'accord ?

Léonard plonge ses yeux dans ceux d'Alexandre.

— Depuis toujours, on m'en veut. Mais c'est parce que je suis différent. C'est Mona qui l'a dit. À l'école, au village, ici... c'est pareil. C'est toujours pareil, vous voyez ?

— C'est Kaan ?

Incapable de mentir, l'adolescent garde le silence en guise d'aveu.

— Kaan, Sohan, Mickaël ? ajoute le surveillant.

— Et Valentin... Mais vous direz rien, hein ?

— Une promesse, c'est une promesse, mon garçon. Alors non, je ne dirai rien. Mais je te garantis que je vais leur en faire baver à ces petits fumiers !

Allez, appuie-toi sur moi, ce sera moins douloureux.

— Merci, monsieur.

Ils continuent leur interminable traversée de la détention, direction le greffe de la prison.

— Elle avait l'air contente que je sors, Mona ?

— Oui, Léonard. Elle n'a qu'une envie, c'est te revoir. Alors jure-moi que ça va aller, maintenant, et que tu ne recommenceras pas tes conneries.

— D'accord, monsieur. C'est juré.

*

* *

— Tu n'as rien à me dire, Léo ? demande Mona sans quitter la route des yeux.

— Ma montre... Elle a plus de pile, je crois.

— On la changera dès qu'on rentre.

Alexandre l'a soutenu jusqu'à la voiture avant de le confier aux bras de sa mère. Ils se sont serrés l'un contre l'autre un long moment, et Léonard a eu l'impression que son cœur vide se remplissait à nouveau d'un liquide tiède et salvateur.

— Alexandre m'a dit que tu t'étais fait du mal dans ta cellule, dit Mona.

— Je me suis coupé, c'est tout.

— Pourquoi ?

Les médicaments avalés à l'infirmerie commencent à produire leur effet, la douleur devient moins cuisante. Léonard regarde le paysage défiler derrière la vitre. Un peu de neige a durci sur le bas-côté, tout est triste et gris. Combien de fois, au fond de sa cellule, a-t-il murmuré : *Mona, viens me chercher* ? Combien de fois a-t-il rêvé au moment qu'il est en train de vivre ? Ce moment qu'il imaginait joyeux, merveilleux.

— Pourquoi tu as fait ça ? répète Mona d'une voix douce.

— Je sais pas, maman. Parce que c'est ce que je devais faire.

— Tu me parleras quand tu en auras envie, d'accord ? Maintenant on rentre à la maison et on oublie un peu tout ça.

— Oui, on oublie.

— Il y a Arsène qui t'attend. Tu lui manques, je crois !

— Lui aussi.

— Et il n'y a pas qu'Arsène qui t'attend. Il y a quelqu'un d'autre...

— Vicky ?

— Non, ce n'est pas Victoria. Elle est au ski, avec sa mère. Tu la reverras dès qu'elle rentre.

— C'est Hadrien ? Ou bien Sacha ?

— Non plus.

Léonard reste perplexe face au sourire embarrassé de sa mère. Il a fait le tour des personnes qui peuvent l'attendre ou l'espérer, il n'a plus d'idée.

— C'est... quelqu'un qui connaît bien l'Écosse. Et plus précisément Glen Affric.

L'adolescent ouvre de grands yeux.

— Oui, Léo. Ton frère est rentré et il a hâte de te connaître.

Léonard glisse sa main droite dans la poche de son jean et serre la figurine.

— Faut pas lui dire, sinon il m'aimera pas.

— Lui dire quoi ? s'étonne Mona.

— Que je sors de prison.

42

Lorsqu'ils traversent Granviller, la nuit tombe. Les yeux de Léonard se remplissent d'étincelles chaque fois que la voiture passe sous l'une des guirlandes lumineuses qui animent la rue principale.

— J'ai deux trois trucs à acheter à la supérette pour ce soir, dit Mona en se garant dans le parking. Et il faut que j'aille aussi à la pharmacie pour prendre les médicaments que t'a prescrits le médecin... Tu m'attends ici ou tu préfères que je te ramène d'abord à la maison ?

— Comme tu veux, maman.

Elle observe son fils, toujours aussi blême et qui semble épuisé.

— Bon, je te dépose et je redescends ensuite. Comme ça, tu peux te reposer.

— D'accord. Il est à la maison ?

— Ton frère ? Oui, je pense qu'il a dû rentrer à cette heure-ci.

— Tu resteras un peu, alors ?

— Oui, ne t'inquiète pas, mon chéri. Mais ça va bien se passer, tu verras.

Elle fait une marche arrière rapide et monte en direction de la vieille ferme. Fini les décorations lumineuses, place aux champs et aux arbres figés par l'hiver.

Après quelques lacets d'asphalte humide, la voiture arrive devant le portail et Léonard voit immédiatement qu'il a été surélevé avec des pics en acier. Mona se gare au plus près de la maison et aide son fils à descendre de la Clio. Elle lui tient le bras et il fait tous les efforts du monde pour marcher

droit, imaginant que son frère l'observe par la fenêtre. D'ailleurs, les lampes extérieures s'allument, la porte s'ouvre et Jorge vient à leur rencontre.

Les deux frères se dévisagent à la lueur d'un lampadaire pendant une seconde où le temps n'existe plus.

— Bonsoir, Léo, dit Jorge avec un sourire amical.

— Bonsoir, Jorge.

— Tu as besoin d'un coup de main, on dirait ?

— Il s'est blessé en prison, explique Mona. Il a du mal à marcher...

Les lèvres de Léonard se pincent, son cœur se serre. Sa mère vient de prononcer le mot interdit.

Jorge prend la place de Mona et soutient Léonard jusqu'à l'intérieur de la maison. Il tire une chaise sur laquelle son frère s'écroule d'un bloc.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande-t-il.

— Je t'expliquerai, élude Mona. J'ai une course à faire pour ce soir et je dois aller chercher ses médicaments à la pharmacie. Je vous laisse faire connaissance.

Quand la porte claque, Léonard fixe le sol tandis que Jorge s'assoit de l'autre côté de la table. Un long silence s'installe dans la pièce. Jorge dévisage ce colosse au visage d'enfant qui sort tout juste d'un enfer qu'il connaît par cœur. Trouver les mots pour bâtir un pont entre eux. Pour rattraper seize ans d'absence et combler le fossé qui sépare leurs deux solitudes.

— Tu as soif, peut-être ?

D'un signe de tête, Léonard décline son offre. La tâche ne sera pas facile.

— Tu n'as pas envie de parler, c'est ça ? Je comprends, tu sais...

— Je lui avais dit de rien dire, murmure Léonard.

— Comment ça ?

— Je voulais pas que Mo, elle vous dise que je sors de prison.

Un sourire désolé se dessine sur le visage de Jorge.

— Je savais déjà que tu étais en prison. Et ça ne me pose vraiment aucun problème, Léo.

Il lève enfin la tête et ses grands yeux verts scrutent le visage de son frère pour vérifier qu'il est sincère.

— Et moi, Mo t'a dit d'où je viens ?

— De Glen Affric.

— Je vois... J'ai vécu à Glen Affric pendant presque un an, c'est vrai mais... ensuite, je suis revenu en France.

— Ah bon ?

— Oui, Léo. Et puis il s'est passé quelque chose que je te raconterai plus tard. On a tout le temps de se raconter les choses, pas vrai ?

— Oui, on a le temps, acquiesce Léonard.

— Tu as envie d'aller te reposer dans ta chambre ? Je peux t'aider à monter, si tu veux.

— Oui, merci.

Léonard se dirige lentement vers l'escalier. Son frère se place juste derrière lui, au cas où il tomberait. Pas facile de gravir autant de marches quand chaque pas est un supplice et quand chaque frottement de vêtement déclenche une brûlure intense.

Ils arrivent devant la chambre, Jorge pousse la porte.

— Et vous, vous dormez où ? demande Léonard.

— Juste en face, dans mon ancienne chambre. Et j'aimerais bien que tu me tutoies, OK ?

— OK.

Couché sur le lit, Arsène ouvre un œil puis s'étire. Léonard s'assoit près de lui et le chat vient directement sur ses genoux en ronronnant de plaisir. Il miaule plusieurs fois en se frottant à son meilleur ami.

— Tu lui as manqué, on dirait ! sourit Jorge.

— Lui aussi, il m'a manqué. Mais j'aurais pas voulu qu'il soit là-bas... C'est trop moche, là-bas.

— Je comprends.

Jorge l'aide à enlever son blouson. Il remarque instantanément les taches de sang sur son tee-shirt et s'aperçoit qu'il y en a aussi sur son jean.

— Tu veux te changer, non ?

Gêné, Léonard hoche la tête. Il se remet debout, se sent partir et atterrit dans les bras de son frère qui suffoque sous l'effort.

— Ça va, Léo ? demande-t-il en le ramenant sur le lit.

— Oui, pardon. Je sais pas, c'est les cachets qu'elle m'a donnés là-bas peut-être...

Jorge s'agenouille devant son frère et délace ses chaussures.

— Avec une main, ça doit pas être facile, dit-il.

— C'est vrai.

— Faudra que tu me dises comment tu t'es pété le bras... Enfin, si tu le souhaites.

Léonard se demande comment il pourra raconter la prison. Qui pourrait bien le croire ?

Jorge ouvre ensuite l'armoire et en sort un tee-shirt et un jean propres.

— Ça t'irait, ça ?

— Oui.

Jorge dépose les vêtements sur le lit, juste à côté de son frère.

— Je vais te chercher un truc à boire. Tu aimes quoi ?

— Du Coca s'il y en a.

— C'est parti ! À tout de suite.

Il ferme la porte, et Léonard regarde Arsène qui s'est recouché au pied du lit et lui tourne désormais le dos.

— Tu m'en veux parce que j'étais pas là, c'est ça ? Mais j'ai pas fait exprès, tu sais... À toi, je te raconterai, murmure-t-il. Toi, tu me croiras, c'est sûr.

Il ôte doucement son tee-shirt et les bandes apparaissent, imbibées de sang par endroits. Il se lève prudemment, s'approche du miroir collé sur la

porte de l'armoire. Il arrache les morceaux de sparadrap et retire les bandes de crêpe sous lesquelles le médecin a posé des compresses. Libérée de cet attirail médical, sa peau martyrisée se révèle à la lumière crue de l'ampoule. Léonard se demande comment il a pu s'infliger ça, comment il a pu enfoncer méthodiquement la lame de rasoir dans sa propre chair. Pourtant, il se souvient du soulagement ressenti pendant qu'il se mutilait.

Il se baisse pour ramasser les bandes et les compresses souillées lorsque le vertige le reprend. Il se rattrape *in extremis* à l'armoire mais tombe à genoux face au miroir. C'est à ce moment que son frère tape à la porte.

— Je peux entrer ?

Léonard n'a pas la force de répondre. Tout tourne autour de lui, la nausée lui soulève le cœur.

— Léo ? appelle Jorge.

Inquiet, il finit par pousser la porte alors que son frère se remet debout.

— Oh putain, murmure Jorge.

Il pose le Coca sur la table de nuit et s'approche du blessé. Ils se dévisagent par miroir interposé ; un instant où Léonard aimerait disparaître, une fois encore.

— Je suppose que c'est pareil sur les jambes ? dit Jorge.

— Oui.

— Faut pas que Mona voie ça. Pas ce soir, en tout cas... Parce que c'est Noël et qu'elle est heureuse de te retrouver. Tu es d'accord, Léo ?

— Oui, faut pas.

— Bouge pas, je reviens.

Quand Jorge réapparaît, il est armé d'un flacon de désinfectant et de toutes les compresses et les bandes qu'il a pu trouver dans la pharmacie.

— Vire ton jean.

Léonard s'assoit sur le lit et obéit. Jorge a du mal à affronter l'image de ce corps lacéré, mais ils n'ont que peu de temps pour cacher l'indicible à leur mère.

— On commence par le bas, dit-il.

Il enlève les bandes tachées, désinfecte les blessures les plus profondes, les recouvre de compresses.

— Sur les autres, les bandes devraient suffire, dit-il. Tu as mal, non ?

— Oui, j'ai mal. Mais c'était pire avant...

— Lame de rasoir ?

Léonard hoche la tête et Jorge termine d'enrouler les bandes autour des jambes avant de passer au haut du corps.

— Lève les bras.

Léonard se laisse faire et Jorge réitère les mêmes gestes.

— Je vais pas avoir assez de bandes, marmonne-t-il.

C'est alors qu'ils entendent Mona monter l'escalier. Les yeux de Léonard s'affolent, sa respiration accélère.

— Merde, murmure son frère.

Il quitte la chambre pour aller à la rencontre de sa mère qui est arrivée dans le couloir, un gros sac de pharmacie à la main.

— Il va bien ? s'inquiète-t-elle.

— Oui, ça va.

— Ils m'ont donné des tonnes de compresses et de bandes, relate Mona. Je me demande pourquoi autant de...

— Ne t'en fais pas, l'interrompt Jorge en lui volant le sac. Je suis en train de m'occuper de lui. On descend dans un moment, d'accord ?

Mona a visiblement envie d'entrer, mais face au regard décidé de son fils, elle se résigne à rebrousser chemin.

— Je vais mettre la table et préparer le dîner. Je vous attends en bas.

Jorge revient dans la chambre, où Léonard n'a pas bougé.

— C'est bon, elle est redescendue.

— Merci, murmure Léonard.

Jorge finit d'enrouler une bande autour du torse de son frère et termine par le haut du bras gauche.

— Tu ne fais pas les choses à moitié, toi ! constate-t-il. Bon, voilà, ça devrait tenir pour la soirée et Mona a pris ce qu'il fallait à la pharmacie pour qu'on recommence demain matin.

Jorge lui tend la main et l'aide à se remettre debout.

— Allez viens, dit-il. Ce soir, c'est notre premier Noël ensemble.

— Oui... Notre premier Noël.

Ils avancent dans le couloir et Léonard se retourne :

— Merci pour les bandes et tout ça.

— Je t'en prie. C'est une drôle de façon de faire connaissance, mais après tout... En tout cas, tu es sacrément baraqué. Tu fais du sport ?

— Non, pas besoin. Je suis comme ça, c'est tout.

Il fait trois pas, pivote à nouveau vers son frère :

— Et... vous me demandez pas pourquoi j'ai fait ça ?

— Je sais pourquoi tu as fait ça, Léo.

*

* *

— Pardon, maman, dit Léonard.

Mona s'est assise sur le bord du lit et sourit à son fils.

— Ne t'excuse pas, mon chéri. Tu es épuisé et il faut que tu te reposes.

— Oui, mais c'est Noël, ce soir...

— Qui nous empêche de dire que Noël, c'est demain soir ?

Il est à peine 22 heures, et Léonard ne tient plus debout.

— Personne nous empêche, acquiesce l'adolescent. Personne peut nous empêcher !

— C'est exactement ça !

— Il n'est pas fâché, Jorge ?

— Pas du tout, il comprend très bien.

— Il est très gentil, dit Léonard. Et très beau.

Mona lui adresse un sourire étonné.

— *Très beau ?*

— Oui, il te ressemble beaucoup. Mais c'est mon grand frère et... il est petit. Plus petit que moi !

— Non, Léo, Jorge n'est pas petit, c'est toi qui es immense ! rigole Mona. D'ailleurs, j'ai l'impression que tu as encore grandi... Allez, repose-toi maintenant. Demain, tu me raconteras tout ce qui t'est arrivé, d'accord ?

— Oui, mais peut-être que demain, j'aurai oublié. Tout oublié...

Mona redescend dans le salon. Près de la cheminée, Jorge regarde les flammes.

— Il dort ?

— Ça ne va pas tarder, affirme sa mère.

Elle se sert un verre de vin, en apporte un à son fils.

— Je suis inquiète... Il a l'air si fatigué, si triste !

— C'était inévitable. Mais laisse-lui un peu de temps.

— Comment tu l'as trouvé ?

— Il est exactement comme tu me l'avais décrit... Unique. On dirait que... qu'il n'y a rien de mauvais en lui.

Un étage au-dessus, Léonard a les yeux grands ouverts et le visage couvert de larmes. Il ne sait pas si ce sont des larmes de joie ou de peine, seulement un carambolage d'émotions dans son crâne. Il y a quelques heures, il se lacérait la peau avec une lame de rasoir en espérant mourir. Ce soir, il a retrouvé sa maison, sa mère, sa vie.

Et ce frère qu'il n'espérait plus.

Il devrait rire, il devrait hurler son bonheur et pourtant, il pleure, seul dans son lit.

C'est con la vie, hein John ?

43

Angélique garde dans un coin de sa tête quelques images un peu floues, des photos aux couleurs du passé. Une crèche avec un petit pont romain en fausses pierres et de la mousse ramassée dans les bois. Du papier cadeau rouge métallisé, du ruban argenté. L'odeur du sapin, celle du feu de cheminée. La main de son père qui se pose sur ses cheveux, le sourire de sa mère qui se pose sur son cœur. Les assiettes avec un liseré bleu, les jolis verres à pied remplis de bulles dorées.

Ce soir, c'est différent. Ce soir, c'est un Noël qui ressemble aux précédents. Sans guirlandes, sans étoiles, sans chaleur et sans amour. Maréchal a voulu qu'elle prépare une dinde farcie aux marrons. Il a voulu une bouteille de champagne qu'il a bue seul.

Angélique a eu le droit de manger un morceau dans la cuisine. Elle fait la vaisselle tandis qu'il s'installe devant la télévision. Quand elle a terminé son labeur, elle se glisse dans le salon discrètement et s'assoit sur une chaise, derrière le canapé.

— Dégage, grogne son oncle.

Depuis qu'elle lui a balancé la casserole d'eau bouillante à la figure, elle n'a plus le droit de rester le soir devant le petit écran. Avant, il tolérait parfois sa présence jusqu'à la fin du film ou du reportage, mais maintenant, c'est fini.

— À quoi ça sert que tu regardes la télé ? De toute façon, tu comprends rien ! balance-t-il avec son rire grossier. Allez, dégage, je te dis.

Angélique monte à l'étage, ouvre et ferme la porte de sa chambre. Puis à pas de loup, elle revient s'asseoir en haut de l'escalier. À défaut d'image, elle aura le son. Une émission de variétés avec des chansons d'un autre temps. Les yeux fermés, elle écoute les notes de musique et les voix, tout en caressant du bout des doigts le morceau de velours caché dans la poche de son gilet. Puis elle entend les ronflements de la brute qui s'est assoupie sur le canapé.

Au bout de deux minutes, elle entame la périlleuse descente dans la pénombre. Arrivée à la moitié de l'escalier, elle peut enfin le voir. Assis sur le sofa, la tête en arrière, la bouche ouverte, le monstre dort profondément.

La main crispée sur la rampe, Angélique hésite.

Bien sûr, elle pourrait tenter de rejoindre la porte d'entrée qu'il n'a pas encore verrouillée. Assommé par l'alcool, il ne l'entendrait peut-être pas.

Bien sûr, elle pourrait tenter de s'enfuir de nouveau.

Mais pour aller où ? Faire quoi ?

Tu as de la chance que je t'aie retrouvée à temps, la dernière fois ! Parce que si c'est les autres qui te trouvent, ils t'enfermeront à l'asile.

Sa main droite malaxe le morceau de tissu, elle se mord la langue.

Tu seras attachée sur un lit du matin au soir, dans une chambre sans fenêtre. Voilà ce qu'ils feront d'une folle comme toi !

Angélique descend une marche supplémentaire et un craquement sinistre fait trembler la nuit. La jeune femme s'immobilise, retient son souffle. Maréchal a toujours les paupières closes, mais il a arrêté de ronfler.

Nouvelle hésitation.

Ils te feront des tas de piqûres et des électrochocs aussi ! Tu sais pas ce que c'est ? Ils te foutent des électrodes sur la tête et ils t'envoient de l'électricité dans le cerveau, voilà ce qu'ils font aux débiles dans ton genre !

Angélique s'est à nouveau assise dans l'escalier et regarde le petit écran où sourient les gens normaux. Les gens libres.

Tu as vraiment de la chance que je m'occupe de toi ! Parce que je serais bien mieux sans toi. Tu me coûtes de l'argent, tu me fais perdre mon temps. Donc, si tu recommences à me désobéir, c'est moi qui t'emmène à l'asile. Et tu finiras ta vie ligotée sur un lit, je te le dis !

Maréchal ouvre les yeux, les referme aussitôt. Alors Angélique remonte doucement l'escalier et s'enferme dans sa chambre.

Ou peut-être qu'ils te mettront en prison ! Les cinglées de ton espèce, ils ne savent pas quoi en faire, figure-toi. Dehors, les gens, ils ne sont pas aussi gentils que moi : ils ne t'accepteront jamais.

Elle s'assoit sur son lit, face au mur.

Qu'est-ce qu'ils feraient d'une dingue comme toi, hein ? Qui sait même pas dire son nom !

Vers minuit, le pas lourd de Maréchal résonne dans l'escalier. Il donne un tour de clef pour enfermer sa nièce, puis elle entend grincer le sommier de la chambre voisine. Cette nuit, elle pourra dormir tranquille ; avec l'alcool qu'il a ingurgité ce soir, il ne se réveillera pas de sitôt.

Elle adresse une prière silencieuse à une divinité qu'elle s'est inventée :

Qu'il s'étouffe pendant son sommeil. Même si, après, je vais à l'asile.

Elle rallume sa lampe de chevet car, malgré la fatigue, le sommeil refuse de la prendre dans ses bras. Que ferait-elle si son vœu était exaucé ? S'il ne se réveillait jamais ? Elle se laisserait mourir de faim dans cette chambre. Voilà ce qu'elle ferait. Et elle rejoindrait l'autre monde, celui où les innocents ont le droit de marcher dans les jardins. Où la lumière et l'air sont doux comme de la soie. Celui où sa mère l'attend sûrement.

Oui, voilà ce qu'elle ferait.

Elle se relève et ouvre la fenêtre. Au travers des barreaux, une lune fine comme la lame d'un sabre découpe le manteau noir. Il fait si froid qu'Angélique est obligée de refermer à la va-vite. En rejoignant son lit, elle s'arrête devant le miroir collé sur le mur. Elle fait glisser sa chemise de nuit

jusqu'à ses chevilles puis pivote d'un quart de tour pour se mettre de profil.
Elle passe une main sur son abdomen, fronce les sourcils.

Aucun doute, son ventre a légèrement grossi.

Elle se rhabille, retourne sous la couette et serre le coussin dans ses bras.

C'est sûr, son ventre s'est arrondi et le monstre va encore se mettre en colère...

Léonard se réveille d'une longue sieste et consulte sa montre. Il est 16 heures, Jorge ne rentrera que dans deux heures. Quant à Mona, elle est en vacances jusqu'au début de l'année qui arrive.

Léonard se remet doucement de ses blessures. Lorsque sa mère a découvert l'étendue du carnage, elle a failli tourner de l'œil. Elle s'est isolée dans sa chambre, il suppose qu'elle a pleuré. Ensuite, elle a fait venir le médecin et cette visite a semblé la rassurer. Pourtant, le généraliste n'a pas fait grand-chose, à part suggérer que l'adolescent devrait consulter un psychologue.

Léonard se lève avec des gestes précautionneux, afin de ne pas arracher les compresses qui sont toujours posées sur les plaies les plus graves, celles qui ont été suturées par la doctoresse de la prison. Deux sur la cuisse gauche, une sur le ventre et une sur le torse, tout près de l'épaule. Dix points de suture en tout et des cicatrices qui ne partiront jamais.

« Ne t'inquiète pas, a plaisanté Jorge, ça te donnera un air viril ! »

Demain, on lui retire le plâtre et Léonard a hâte de recouvrer l'usage de ses deux bras. Avant d'enfiler son tee-shirt, il se mire dans la glace de l'armoire ; pour le moment, il ne trouve rien de *viril* à ces estafilades gonflées et ourlées de rouge. Il s'assoit devant son bureau, pousse Arsène qui s'y est installé, et sort du tiroir son guide touristique sur l'Écosse. Grâce à un marque-page, il l'ouvre directement au début du chapitre consacré aux Highlands. En prenant soin de ne pas abîmer le vieux livre, il tourne

lentement les pages et se délecte de ces photos qu'il connaît par cœur. L'impressionnant Forth Bridge, le magnifique château du clan Murray, Blair Castle, avec ses murs blancs, son parc orné d'arbres gigantesques, parmi les plus hauts d'Écosse, et son jardin d'Hercule. Celui de Balmoral, les ruines d'Urquhart sur les bords du mythique loch Ness. Les étendues de callune violette à perte de vue, les nuages au ventre lourd qui s'affaissent sur les hautes collines de Glen Coe. La mystérieuse forêt d'Abernethy dans le parc national des Cairngorms, la cascade Dog Falls, juste avant d'arriver à Glen Affric.

Il a tellement de questions à poser à Jorge, il aimerait tant mettre des mots et des souvenirs sur ces images qui le fascinent. Mais son frère n'est guère bavard. Lorsqu'il rentre du travail, il est fatigué, plutôt silencieux. Sans doute qu'il leur faudra du temps pour apprendre à communiquer. Ils échangent des sourires, des regards, des choses qui ne se disent pas.

Car depuis que Léonard est sorti de prison, il a lui aussi beaucoup de mal à parler. Comme si quelque chose était resté coincé dans sa gorge.

Mona a appelé le collègue et le principal lui a appris que Léonard était exclu, définitivement. Vu son âge et son dossier scolaire calamiteux, aucun établissement de la région ne veut de lui. Mais sa mère lui a promis qu'elle allait trouver une solution, sans doute un apprentissage ou une inscription dans une MFR, institution qui reçoit les élèves en échec scolaire pour leur apprendre un métier. Une solution qui a un coût certain, mais Mona lui a assuré qu'elle avait les moyens d'assumer cette nouvelle charge.

Dès qu'il sera guéri, Léonard est décidé à retrouver ses petits boulots pour rembourser le montant de l'amende infligée à sa mère par les juges. Mais aussi pour rembourser ce que ses amis lui ont prêté. Victoria est toujours au ski et il a hâte de la revoir. En attendant, ils échangent des messages presque chaque jour. Par contre, il n'a aucune nouvelle d'Hadrien, qui n'a répondu à aucun de ses textos. Sans doute a-t-il un souci avec son portable, c'est ce que préfère croire l'adolescent.

Léonard passe beaucoup de temps à dormir, comme s'il fuyait la réalité. Quand il est réveillé, il pense à Nanosh, à Achour. Il pense aussi à Kaan et ses sbires. À ce qu'ils lui ont fait subir.

Il sursaute chaque fois que la porte de sa chambre s'ouvre. Devant ses yeux ouverts se dressent les hautes enceintes et les miradors. Autour de son corps s'enroulent les barbelés. Ils mordent sa chair, déchirent sa peau.

Et dans son crâne, le bruit des clefs dans les serrures et celui du claquement des grilles résonnent sans cesse dans un écho infernal.

Le pire, ce sont les cauchemars. Bien sûr, il y a toujours l'enfermement entre ces murs de pierre, cette boue dans laquelle il se noie et cette totale obscurité.

Mais désormais, il y a plus terrifiant encore.

Il y a le sang, les cris, la peur qui s'est transformée en panique. Il y a ces murailles qui ne cessent de grandir pour s'élever jusqu'au ciel. Il y a cette sensation d'étouffement, d'abandon, cette extrême solitude.

Parfois, ce sont ses propres cris qui le réveillent et le rendent à la réalité, trempé de sueur, le cœur serré par l'effroi.

Vers 18 heures, Léonard descend enfin. Mona est dans la cuisine en train de préparer le dîner.

— Tu as bien dormi, mon chéri ?

— Oui, maman.

— C'est bien, il faut que tu te reposes.

Léonard prend une bouteille de Coca dans le frigo puis remplit un grand verre qu'il boit d'un trait. Mona s'essuie les mains sur un torchon et prend une cigarette. En fouillant les poches de son manteau à la recherche d'un briquet, elle tombe sur le petit papier confié par Alexandre. Elle hésite un instant, regardant son fils à la dérobée. Finalement, elle range les coordonnées du surveillant au fond d'un tiroir du buffet. Mieux vaut que

Léonard coupe les ponts avec la prison. Parler à cet homme pourrait raviver ses plaies.

— Pourquoi il est parti à Glen Affric, Jorge ? interroge alors son fils.

— C'est une longue histoire, élude sa mère. Mais tu pourrais peut-être lui demander de te la raconter, non ?

— Oui. Si ça l'embête pas.

— Tu verras bien ! Après tout, il est le mieux placé pour répondre à tes questions.

— Et tu savais qu'il était rentré en France depuis longtemps ?

— Oui, Léo. Je le savais.

— Il était où ?

— Ça aussi, c'est à lui de te le raconter.

— Tu savais qu'il était en France, et tu me l'as pas dit ?

— C'est compliqué, mon trésor. Mais je te promets qu'on va t'expliquer si Jorge le veut bien.

— D'accord.

— Tiens, le voilà justement qui arrive...

La vieille guimbarde se gare devant la maison et Jorge pousse la porte. Il embrasse sa mère puis son frère.

— Ça va, Léo ? Tu te sens mieux ?

— Oui, je me sens mieux.

— On parlait de toi, justement, fait Mona.

— Vraiment ?

— Léo se pose pas mal de questions à ton sujet, sous-entend-elle.

— Je vois... Tu veux savoir quoi ? dit-il en fixant son frère.

— Ben... pourquoi t'es parti en Écosse et puis ce que tu as fait après. Et aussi comment c'était Glen Affric... Et puis pourquoi Mona, elle m'a pas dit que tu étais en France.

— Ça fait beaucoup de choses à raconter, répond Jorge. Allez viens, assieds-toi.

Il s'installe sur le canapé et Léonard prend place dans un fauteuil, juste en face de lui.

— Je te préviens, c'est pas une histoire drôle, dit Jorge en guise de préambule.

— J'aime pas les histoires drôles.

— Ça tombe bien, mon frère...

Le regard de Jorge croise celui de Mona, anxieux.

— Je venais d'avoir dix-sept ans quand j'ai rencontré une fille qui s'appelait Sarah.

À la simple évocation de ce prénom, le visage de Mona se crispe.

— C'est un joli nom, décide Léonard. Elle était blonde aux yeux bleus ?

— Non, brune aux yeux marron... Tu préfères les blondes aux yeux bleus, c'est ça ? sourit Jorge.

— Heu... Oui, avoue Léonard.

— On était au lycée ensemble, en terminale.

— Vous étiez amoureux ?

— C'était passionnel entre nous, se souvient Jorge. On se disputait fréquemment, mais on se réconciliait toujours... Et puis au début des vacances d'été, elle est partie à Londres comme jeune fille au pair. Ça me contrariait qu'elle s'en aille, mais elle n'a rien voulu entendre. Après un mois de séparation, elle me manquait vraiment beaucoup. Alors je suis parti la rejoindre en Angleterre.

— C'était un vendredi matin, dit Mona qui s'est approchée de ses fils. Je m'en souviens comme si c'était hier...

— Je suis parti sans prévenir les parents, précise Jorge.

— Tu leur as pas dit ? s'étonne Léonard.

Son frère soupire et allume une cigarette.

— Je venais de me disputer avec papa. Une violente dispute, tu vois ? On en était venus aux mains, c'est pour te dire...

— Ça veut dire quoi, *venus aux mains* ?

— Ça veut dire qu'ils se sont battus, explique sa mère. C'est moi qui les ai séparés.

— Ah... C'était grave, alors !

Jorge hausse les épaules.

— On s'engueulait souvent, lui et moi. On ne s'entendait pas. Il voulait que j'apprenne le même métier que lui, pour qu'un jour, je reprenne les rênes de l'entreprise. Et moi, ça ne m'intéressait pas. J'étais jeune, j'avais mes propres rêves... Ce jour-là, ça a dégénéré et le lendemain, j'ai décidé de rejoindre Sarah à Londres.

Jorge s'accorde une courte pause, à la recherche de ses souvenirs. Peut-être aussi parce que ça faisait bien longtemps qu'il n'avait pas parlé autant.

— J'ai débarqué dans cette ville immense que je ne connaissais pas avec presque rien dans les poches... J'avais claqué mes maigres économies pour le voyage.

Mona s'assoit un peu à l'écart, suspendue aux lèvres de son fils.

— Sarah m'avait laissé son adresse pour qu'on s'écrive, je n'ai donc eu aucun mal à la retrouver. Mais elle n'était pas spécialement heureuse de me revoir parce qu'elle... parce qu'elle avait rencontré un nouveau mec à Londres, explique Jorge. J'avais fait tous ces kilomètres pour rien, finalement. Elle ne voulait plus de moi.

— Un mois à peine et elle était déjà avec quelqu'un d'autre ? commente Léonard. Quand elle t'a vu, elle aurait dû le quitter pour toi !

— Elle ne l'a pas fait... Bref, j'ai traîné un peu à Londres parce que je n'avais pas assez d'argent pour rentrer en France. J'ai fait la connaissance de Scott, un gars sympa, un Écossais d'une vingtaine d'années. Quand il est remonté chez lui, il m'a proposé de le suivre. Il m'a dit que son père tenait un pub à Inverness et qu'il me filerait du travail. Parce que les Écossais adorent les Français ! Il a payé mon billet de train et on est partis en direction du Nord...

— Tu veux boire quelque chose ? propose soudain Mona. Tu viens de rentrer du boulot et tu n’as même pas eu le temps de te poser cinq minutes... Une bière, ça t’irait ?

— Parfait, merci.

Jorge écrase sa cigarette dans le cendrier et regarde Léonard avec un sourire tendre.

— Tu veux la suite ?

— Oui ! Bien sûr que je veux !

— J’ai travaillé à Inverness pendant deux mois. Et puis j’ai quitté le pub et j’ai voyagé à travers l’Écosse quelques semaines. Quand je n’ai plus eu de pognon, je me suis arrêté à Drumnadrochit. J’ai bossé dans un vieil hôtel qui s’appelait le Loch Ness Lodge Hotel... À l’intérieur, tout était recouvert de tissu écossais rouge et vert ! Le sol, les fauteuils, les couvre-lits, les nappes... C’était vieillot mais très fréquenté. Faut dire qu’il y a pas mal de touristes là-bas.

— C’est sûr, dit Léonard. Ils ont tous envie de voir le monstre !

— C’est ça, acquiesce Jorge en souriant. Mais ils ont intérêt à s’enfiler pas mal de whisky s’ils veulent avoir une chance de l’apercevoir !

— Tu faisais quoi à l’hôtel ? demande Mona.

— Un peu tout, révèle son fils. Je m’occupais des jardins, je faisais la plonge. Et je servais d’interprète parfois...

— C’est quoi, *interprète* ?

— Traducteur pour les touristes français. Au fil des semaines, je me suis fait des amis et j’ai découvert la région.

— C’est beau, Glen Affric, non ?

— C’est magnifique, Léo. Presque magique...

Un long silence se faufile dans la pièce.

— Et ensuite ? s’impatiente Léonard.

— Un jour, j’ai acheté une carte postale et je l’ai envoyée à maman. Mais ça tu le sais déjà, hein Léo ?

— Mo m’a donné la permission de la garder et je fais attention à pas l’abîmer, s’empresse de préciser Léonard.

— T’as raison, c’est une relique ! rigole Jorge.

— Mais je peux te la rendre si tu veux.

— Non, Léo. Elle n’est pas à moi, elle est à maman.

Soudain, Jorge se lève et presse une main sur l’épaule de son frère.

— Je vais prendre une douche. Je te raconte la suite demain, d’accord ?

La déception marque le visage de l’adolescent.

— C’est promis, ajoute son frère.

— Bon d’accord, se résigne Léonard.

Jorge attrape sa parka puis se dirige vers l’escalier. Alors qu’il pose le pied sur la première marche, il se tourne vers sa mère :

— J’aurais dû t’envoyer cette carte bien avant, dit-il. J’étais vraiment un petit con...

*
* *

Léonard est dans son lit. Mais il n’est pas dans sa chambre. Au-dessus de lui, ce n’est pas le plafond blanc, autour de lui plus aucun mur. À bord d’un élégant bateau à la grand-voile blanche et au foc bleu, Léonard vogue sur les eaux noires du loch Ness. Revenu sur la terre des Highlands, il grimpe jusqu’au sommet pointu de la montagne Ben A’an et s’enivre d’un panorama époustouflant sur les Trossachs et le loch Katrine. L’instant d’après, il regarde le soleil se lever dans l’arche du Bow Fiddle Rock, avant qu’il ne se couche derrière Ben Lawers.

Léonard s’est glissé dans la peau de son frère et toutes les images de son vieux guide touristique défilent au travers des yeux de Jorge.

Ces yeux si tristes. Si sombres.

Léonard se demande comment on peut porter tant de mélancolie dans le cœur après avoir connu Glen Affric.

En consultant sa montre, il constate qu'il est déjà minuit. Il quitte sa chambre et voit que la lumière est toujours allumée dans celle de Jorge. Il hésite puis franchit les quelques mètres qui les séparent et tape un coup léger contre la porte.

— C'est moi, Léo... Je peux entrer ?

— Oui.

Un bouquin entre les mains, Jorge est assis sur son lit, vêtu d'un simple caleçon. C'est la première fois que Léonard le voit presque nu. Il découvre son corps sec et musculeux, et remarque qu'il porte une longue cicatrice sur l'épaule, une autre sur l'abdomen.

— Pardon si je te dérange...

— Qu'est-ce qui se passe, Léo ?

— Rien, c'est juste que j'arrive pas à dormir et j'ai vu que tu avais la lumière, toi aussi. Mais t'as pas envie de me voir, peut-être ?

— Viens, propose Jorge. Assieds-toi.

Léonard se pose sur la banquette dépliée, en face de son frère.

— Pourquoi tu n'arrives pas à dormir ? s'inquiète Jorge.

— Je sais pas... Je pense à des trucs. Et je voulais te dire que moi aussi, j'ai des choses à te raconter.

— Je m'en doute.

— Mais c'est pas sûr que tu croies les choses que je vais dire.

— Vraiment ?

— Parce que la prison, c'est pas comme ici...

— Je sais, Léo.

— Comment tu sais ?

— Attends que je te raconte la fin de mon histoire et tu comprendras.

Léonard réfléchit aux dernières paroles de son frère. Il n'ose pas en tirer la conclusion qui s'impose.

— Là-bas, j'ai fait une promesse à mon ami Nanosh, reprend-il.

— C'est qui, ce Nanosh ?

— On était dans la même cellule, lui et moi. Il m’a demandé d’aller au cimetière mettre des fleurs sur la tombe de sa sœur et de sa mère. Tu comprends, sa sœur est morte et il l’a vengée. C’est pour ça qu’il était en prison...

— Je vois, dit Jorge en allumant une cigarette.

— Et je lui ai dit que je le ferai, que je mettrai des fleurs.

— C’est bien, acquiesce Jorge. Il sort quand ?

Avec l’index de sa main droite, Léonard trace des cercles imaginaires sur la couverture. Comme s’il cherchait à dessiner un mystérieux message.

— Je sais pas trop comment je vais y aller à ce cimetière, mais une promesse, c’est une promesse. C’est ça que Nanosh il disait tout le temps. Et aussi, il disait *c’est con la vie, hein John* ? sourit Léonard.

— Il t’appelait John ?

— Oui, parce qu’il disait que j’étais comme John Coffey, tu sais le grand Black dans le film ? Et... et puis quand Nanosh il est mort, sa main elle était dans la mienne.

Le visage de Jorge s’assombrit.

— Il est mort devant toi ?

— Oui. En bas de l’escalier. Valentin lui a planté un morceau de plastique pointu juste là, dit Léonard en posant un doigt sur sa carotide.

Il tourne la tête vers la fenêtre, essaie de retenir ses larmes.

— Il méritait pas ça, c’est sûr...

— Tu tenais beaucoup à lui ?

— Oui... Il m’avait parlé toute la nuit quand on était au mitard.

— Tu es descendu au mitard ? murmure Jorge, effaré.

Léonard se dirige brusquement vers la porte.

— Tu dois avoir envie de dormir, maintenant. Alors je te raconterai un autre jour.

— OK... Mais si tu as besoin de me parler, n’hésite jamais. D’accord ?

— D’accord, Jorge.

Léonard baisse la poignée de la porte. Les larmes coulent désormais sans retenue sur son visage juvénile.

— Léo ?

— Oui, Jorge ?

— On ira au cimetière ensemble, si tu veux.

— Merci, murmure l'adolescent. Je suis content que je t'ai trouvé.

— Moi aussi, mon frère.

Léonard quitte la pièce et Jorge ouvre la fenêtre. Le froid le saisit de la tête aux pieds. Il sait que cette nuit encore il entendra son frère hurler pendant son sommeil. Et il sait aussi que, quoi qu'il fasse, il ne pourra jamais le sauver de ses cauchemars.

Léonard attend que son frère rentre du travail. Il attend la suite de l'histoire, brûlant de savoir pourquoi Jorge n'est pas resté à Glen Affric, pourquoi il a quitté le paradis sur terre.

Il fait les cent pas dans la salle à manger, guettant le vieil Espace bleu prêté par Sacha. De temps en temps, il examine son bras, enfin libéré du carcan, avec l'impression qu'il est plus fin que l'autre, désormais.

— On dirait que j'ai maigri du bras gauche !

— C'est rien, c'est normal ! sourit Mona. Ça va redevenir comme avant, ne t'en fais pas.

— Quand ?

— Dans quelques jours, sans doute... Qu'est-ce que tu vas faire la semaine prochaine, quand je vais reprendre le travail ? s'inquiète sa mère.

— J'irai voir Sacha, je crois. Voir s'il a un travail pour moi.

— Tu n'es pas encore guéri, tu ne dois pas porter de charges lourdes.

L'adolescent se renfrogne et se plante devant la fenêtre, toujours dans l'espoir du retour de son frère. Son portable vibre et il découvre qu'il a reçu un long message de son ami Hadrien. Un grand sourire le transfigure. Il appuie sur une touche et la voix artificielle lui lit le texto. Mot après mot, le sourire de Léonard s'évanouit puis se transforme en grimace.

Son ami lui explique que ses parents refusent catégoriquement que leur fils continue à voir un *délinquant* qui sort de prison. Qu'il s'est *grave* engueulé avec eux, mais qu'ils ne veulent rien savoir.

Ça me rend dingue et ça me rend triste, aussi. Vraiment triste. Peut-être qu'ils changeront d'avis bientôt. Et pour le fric, t'en fais pas. C'est cadeau. Salut mon pote.

Léonard jette le portable sur le canapé. Mona prend sa main dans la sienne.

— Je suis désolée, mon chéri.

— Tu crois que Vicky aussi, elle voudra plus me voir ?

— Je suis sûre que non, le rassure sa mère. Et puis ce n'est pas Hadrien qui ne veut plus te voir : c'est la décision de ses parents, pas la sienne. Ça signifie qu'il reste ton ami et qu'un jour ou l'autre, vous vous retrouverez.

— J'espère, maman.

Quelques minutes plus tard, Léonard voit briller les phares jaunes derrière le portail. Après avoir embrassé sa mère et son frère, Jorge se sert un grand verre d'eau gazeuse.

— Ta journée s'est bien passée ? s'enquiert Mona.

— Ça va. On a déchargé trois camions. La routine, quoi !

— Tu dois être épuisé, mon fils !

— Non, ça va, je t'assure. Et toi, Léo ? Tu as encore joué les marmottes ? Face au visage perplexe de son frère, Jorge précise :

— Tu as dormi, aujourd'hui ?

— Oui, un peu. On y va quand au cimetière ?

— Quel cimetière ? s'exclame Mona.

— Un truc entre nous, dit Jorge. Je suis de repos demain après-midi, on pourra y aller si tu veux.

— D'accord. Tu vas me raconter la suite ?

Jorge comprend qu'il ne peut pas esquiver et échange un regard avec Mona.

— OK, *petit* frère, assieds-toi.

Léonard se pose dans le fauteuil, prêt à embarquer pour la fin du voyage.

— Avant de te dire ce qui s'est passé ensuite, il faut que je te précise quelque chose d'important... À l'époque, j'avais un ami qui s'appelait Thierry. Mon meilleur ami.

L'adolescent songe à Hadrien et son cœur se serre. Lui aussi avait un ami.

— On était potes depuis l'école primaire. Quand je suis parti à Londres, je l'ai prévenu...

— Il le savait ? murmure Mona.

— Oui, maman. Je l'ai appelé le jour de mon départ. Mais je lui ai demandé de ne rien vous dire et il faut croire qu'il a tenu parole. Pendant que j'étais en Écosse, je lui ai téléphoné plusieurs fois. Pour prendre de vos nouvelles, vérifier que vous alliez bien.

— Parce que tu penses qu'on peut aller bien quand on ignore si son fils est vivant ou mort ? envoie Mona.

Mal à l'aise, Léonard a l'impression de se trouver entre deux feux.

— Je te l'ai dit, maman : je regrette de ne pas t'avoir écrit ou téléphoné plus tôt.

— Ceci dit, ça me fait plaisir d'apprendre que tu demandais de nos nouvelles à Thierry, concède Mona.

Jorge boit son verre d'eau avant de continuer :

— Après presque un an en Écosse, j'ai décidé d'aller voir ailleurs.

— Mais pourquoi tu es pas resté à Glen Affric ? s'étonne Léonard.

— Je voulais voir autre chose... J'ai traversé la Manche jusqu'en Belgique et ensuite, j'ai bourlingué dans toute l'Europe. Les Pays-Bas, l'Autriche, la Suisse, la Croatie, l'Italie... Et six mois plus tard, après un an et demi d'absence, je suis revenu à la maison.

— C'était un lundi soir, un 21 décembre, commente Mona. Il ne nous a rien dit et on ne lui a pas posé de questions. On était déjà si heureux de le revoir...

— Pourquoi tu es revenu ? demande Léonard.

— Le mal du pays, sans doute. Et puis j'avais envie de revoir mes parents, de me réconcilier avec eux. Ceci dit, je ne savais pas comment Joseph allait m'accueillir !

— Il a dit quoi ?

— Rien du tout... C'était pas un grand bavard !

— Oui, je me rappelle, dit Léonard.

— Tu avais quel âge quand il est mort ?

L'adolescent hésite, alors Mona répond à sa place :

— Il venait d'avoir sept ans, ça faisait un peu plus d'un an qu'il vivait avec nous.

— Mo m'a trouvé dans un fossé, ajoute Léonard en baissant les yeux.

— Je sais, Léo... Donc, je suis revenu ici et je voulais m'inscrire à la fac pour suivre des études d'histoire de l'art. Mais en cours d'année ce n'était pas possible, il fallait que j'attende la rentrée suivante. Alors, j'ai enchaîné les petits boulots pour gagner ma vie.

— Tu as eu le bac ?

— Oui, je l'avais décroché juste avant de quitter la France.

— Moi, je l'aurai jamais, se lamente Léonard. Je suis trop bête.

— Ne dis pas ça ! s'emporte Mona. Tu n'es pas bête, tu as juste des difficultés à l'école, ce n'est pas la même chose. Et ce n'est pas ta faute.

— Ouais, ben n'empêche que je l'aurai jamais.

— On peut vivre sans avoir le bac, le rassure Jorge. Tu veux connaître la suite ?

— Oui, bien sûr.

— Quelques semaines après mon retour, j'ai repris contact avec Sarah. Je savais qu'elle était revenue en France depuis longtemps et qu'elle avait largué son petit copain anglais. Et dès qu'on s'est revus, notre histoire a recommencé. Je dirais même qu'elle a pris une autre dimension. J'avais l'impression que nous étions plus amoureux qu'avant, que nous avions mûri, que...

Jorge a du mal à continuer, il allume une cigarette et Léonard voit que sa main tremble légèrement.

— Bref, tout allait bien. Nous étions amoureux, nous faisons des projets... J'avais décroché un boulot à mi-temps, j'avais donc un peu de blé. Sarah terminait son DEUST immobilier à la fac, mais elle bossait aussi le soir et le week-end.

Son verre d'eau est vide, Mona lui en sert un autre.

— Merci, maman...

— Elle vivait au village ? demande Léonard.

— Non, à dix kilomètres d'ici, à Louvet.

— Je connais.

— Un peu avant l'été, je me suis dit qu'il était temps qu'on s'installe ensemble. Qu'on quitte le nid familial pour vivre notre vie.

Le visage de Mona est de plus en plus tendu.

— J'ai donc cherché un appart et j'en ai trouvé un ici, à Granviller. J'ai payé la caution, deux mois de loyer, j'ai fait un petit prêt à la banque pour acheter des meubles... Au bout d'un mois, j'avais les clefs de l'appartement et tout ce qui allait avec. J'ai dit à Sarah que j'avais quelque chose à lui annoncer et elle m'a répondu : *Moi aussi*. Le lendemain, je l'ai conduite à l'appartement...

Cette fois, Jorge est obligé de s'arrêter. Il écrase son mégot dans le cendrier, inspire profondément avant de poursuivre :

— Ce jour-là, elle était bizarre... Alors que depuis des mois, elle me répétait qu'elle avait envie de quitter la maison parentale, de voler de ses propres ailes, elle ne semblait pas ravie que j'aie pris cette location. Elle avait l'air... embarrassée. Je l'ai questionnée et elle a fini par m'avouer qu'elle aimait un autre homme.

— Oh merde, murmure Léonard en mettant une main devant sa bouche.

— Elle a refusé de me dire qui était ce type, m'a juré que je ne le connaissais pas. Ce soir-là, je suis devenu fou, je suis entré dans une colère

noire... J'ai fouillé son sac, j'ai regardé les messages dans son téléphone, mais je n'ai rien trouvé... Et je lui ai collé une gifle.

— Faut pas frapper les filles ! Mo, elle dit toujours qu'il faut pas frapper les filles. Et moi, je l'ai jamais fait.

— Tu as raison, mon frère. Mais j'ai perdu mon sang-froid et j'ai fait le con. Quand elle est partie, je l'ai suivie. Je voulais savoir... savoir qui me l'avait volée. Et j'ai découvert que c'était Thierry, mon meilleur ami.

— Merde ! répète Léonard.

— Le lendemain, Sarah a été à la gendarmerie déposer une main courante.

— C'est quoi, ça ?

— Sarah est allée avertir les gendarmes que Jorge lui avait mis une gifle, explique Mona. Mais elle n'a pas porté plainte.

— D'accord, dit Léonard en hochant la tête.

— Je me suis retrouvé sans un kopeck, reprend Jorge. Fauché et seul. Je venais de perdre ma femme et mon meilleur ami. Tout ça le même jour !

— Et Thierry, tu es allé lui parler ?

Jorge hoche la tête.

— Oui, bien sûr. J'ai déboulé chez lui le lendemain matin et il était terriblement mal à l'aise. On s'est violemment disputés.

— Tu l'as frappé, lui aussi ? suppose son frère.

— Oui, on s'est battus. À l'époque, j'étais très impulsif. Je partais au quart de tour !

— Lui, c'est normal que tu l'as frappé, décide Léonard.

— Léo ! Je ne veux pas t'entendre dire des choses pareilles, le blâme Mona.

— Pardon, maman. Mais c'est moche ce qu'il lui a fait, quand même !

— Rien ne justifie qu'on frappe quelqu'un, je te l'ai déjà dit, non ?

— Oui.

— On s'est battus et un voisin nous a vus... Je te le précise parce que c'est important pour la suite.

— D'accord. Et après ?

— Après, j'ai pleuré pendant trois jours. J'ai pris une cuite, j'ai chialé, j'ai maudit la terre entière, relate Jorge. Je croyais avoir touché le fond, mais ce n'était rien comparé à ce qui s'est passé la semaine suivante...

Se préparant au pire, Léonard s'enfonce dans le fauteuil et prend la main de Mona dans la sienne. Il la serre si fort qu'elle fait une grimace de douleur.

— La semaine suivante, Thierry et Sarah ont disparu.

— Disparu ?

— Oui, disparu. Ce sont leurs parents respectifs qui ont signalé leur disparition... Même s'ils étaient majeurs, les flics sont venus me voir. Tu comprends, il y avait la main courante déposée par Sarah suite à la gifle. Et il y avait le voisin de Thierry qui nous avait vus en train de nous insulter et de nous battre. J'ai dit aux gendarmes que je n'avais aucune nouvelle du couple et que je ne voulais plus en avoir... Le lendemain, un promeneur a retrouvé leurs corps. Ils avaient été assassinés.

Le regard de Léonard va de sa mère, qui a désormais les larmes aux yeux, à son frère, qui tente de garder un visage impassible.

— Leurs cadavres ont été découverts dans la forêt, près de Louvet. Le lendemain matin, les képis ont déboulé ici et ils m'ont emmené à la gendarmerie pour m'interroger. Je suis resté en garde à vue quarante-huit heures. Ils ont pris mes empreintes et elles correspondaient à celles prélevées sur la scène du crime.

— Tes empreintes ?

— Oui, sur le bracelet en argent de Sarah, sur son téléphone et sur son sac à main, qui a été laissé à côté d'elle. C'était logique, vu que j'avais fouillé son sac le jour de notre dispute, que j'avais manipulé son portable et que je l'avais attrapée par le poignet...

— Mais si c'était plusieurs jours avant, pourquoi il y avait toujours tes empreintes sur le sac et le téléphone ? s'étonne Léonard.

— Sur certaines surfaces, elles peuvent rester jusqu'à deux semaines, explique Jorge. Notamment sur les surfaces lisses, comme le cuir, le verre ou le métal...

— Ah, je savais pas, dit son frère.

— Les gendarmes m'ont questionné deux jours et deux nuits, sans relâche. Ensuite, le juge m'a placé en détention provisoire. J'ai atterri dans la même prison que toi, Léo.

Léonard est sidéré. Il se remémore les paroles du directeur, le lendemain de son arrivée en maison d'arrêt.

— Tu es sorti le jour où moi je suis entré, c'est ça ?

— C'est ça, Léo.

L'adolescent secoue la tête.

— C'est pas possible, tout ça...

— J'ai été mis en examen pour meurtres et pour viol.

— Viol ?

— Sarah avait été violée, puis étranglée avec la lanière de son sac. Thierry, lui, avait été roué de coups, battu à mort. Une vraie boucherie... J'ai pris vingt-deux ans de prison et j'en ai purgé seize. Et encore, j'aurais pu prendre perpétuité, mais les jurés ont dû considérer qu'il s'agissait d'un crime passionnel...

Léonard met plus d'une minute à recouvrer l'usage de la parole. Une minute pendant laquelle il se souvient des remarques de certains de ses camarades ou de certains habitants du village. Des messes basses de ses parents, avant le suicide de Joseph.

Une minute pendant laquelle il réalise les années de mensonge.

Quand il se tourne vers Mona, son regard est chargé de chagrin et d'amertume :

— Maman, tu savais qu'il était en prison et tu me l'as pas dit ?

— Je suis désolée, mon chéri, mais... comment t'en parler sans te faire de peine ? Je ne voulais pas que tu m'accompagnes aux parloirs, quand j'allais voir Jorge tous les mardis. Je... je pensais que tu étais trop fragile pour affronter cela.

Brusquement, Léonard se lève et disparaît dans l'escalier, sans ajouter un mot. L'instant d'après, Jorge et sa mère entendent claquer violemment la porte de sa chambre.

46

— Léo, réponds-moi, s'il te plaît...

Mona a le front posé contre la porte. Elle ne se souvient pas que son fils se soit déjà enfermé dans sa chambre.

— Léo, je t'en prie !

Elle entend des pas dans l'escalier, voit Jorge approcher. Il lui fait signe de la rejoindre au bout du couloir.

— Tu étais où ? demande-t-elle.

— J'avais besoin de prendre l'air... Il t'a parlé ?

— Pas un mot, chuchote Mona. Tu te rends compte, ça fait deux heures qu'il est dans sa chambre...

— Je suppose qu'il vaut mieux le laisser tranquille. Il faut qu'il digère.

— Mais... si jamais il recommence ses conneries ? S'il se mutile à nouveau ? Je crois que je l'ai entendu pleurer, mais je ne suis pas sûre... J'ai peur, Jorge. J'ai peur qu'il se blesse comme en prison !

— Il a de quoi se faire mal dans sa chambre ?

— Oui, évidemment. Il doit avoir des ciseaux, un cutter...

— Tu aurais dû virer tout ça de sa piaule !

— Je n'y ai pas pensé ! gémit sa mère.

Elle éclate en sanglots, son fils la serre dans ses bras.

— Je m'en occupe, dit-il. Toi, tu descends et tu te reposes.

— Tu vas faire quoi ?

— Ce qu'il faut. Et quoi que tu entendes, tu ne t'en mêles pas, OK ? Tu me laisses gérer.

Mona hésite à acquiescer.

— D'accord, finit-elle par dire. Jorge... ne sois pas trop dur avec lui.

— Ce n'est pas dans mes intentions. Mais je dois m'assurer qu'il est en sécurité.

Elle s'éloigne à contrecœur pour rejoindre le rez-de-chaussée. Jorge s'approche de la porte close et frappe deux coups brefs.

— Léo, c'est moi. J'aimerais qu'on se parle, tous les deux.

Il n'obtient aucune réponse, colle son oreille contre le morceau de faux bois qui les sépare.

— Léo, Mona est très inquiète pour toi. Alors dis-moi au moins que tu vas bien.

Toujours un lourd silence de l'autre côté. Jorge s'assoit dans le couloir.

— Tu sais, reprend-il, je me disais qu'on pourrait visiter Glen Affric ensemble...

— Tu mens !

Jorge est rassuré de percevoir la voix de son frère, même si elle est gorgée de colère.

— Non, je ne mens pas... On pourrait y aller avec Mona, qu'est-ce que tu en penses ?

— Vous êtes des menteurs, tous les deux ! crache Léonard.

— Non, Léo. Mona voulait te protéger, rien d'autre.

— Des sales menteurs !

Jorge soupire et se demande combien de temps sa patience résistera. À quel moment ses nerfs prendront le dessus.

— Tu n'as pas le droit de dire ça. Encore une fois, on a voulu t'épargner, te protéger de cette sordide vérité.

— Salaud !

— Doucement, mon frère... Ne m'insulte pas, OK ?

— T'es pas mon frère ! Et Mona, c'est pas ma mère ! hurle Léonard.

— Si, Mona est ta mère, rétorque Jorge d'une voix ferme. Elle t'a adopté, elle est ta mère. Et par conséquent, je suis ton frère, que tu le veuilles ou non.

— T'es pas mon frère, t'es qu'un assassin !

Le visage de Jorge accuse le coup.

— Tu me crois coupable, c'est ça ? Tu crois que j'ai tué Sarah et Thierry ? Tu es comme eux, alors... Comme ceux qui t'ont envoyé en taule.

— Non, j'suis pas comme eux !

— Dans ce cas, ouvre cette porte et écoute-moi.

— Non. Moi, je parle pas aux assassins ! Je vais me tuer, comme ça tu retourneras en prison ! s'écrie Léonard.

Jorge se lève d'un bond. Sa patience s'est effritée plus vite que prévu.

— Arrête de dire n'importe quoi ! s'emporte-t-il. Si tu te fous en l'air, je n'irai pas en taule, tu seras juste mort, rien d'autre !

Il donne un violent coup d'épaule contre la porte.

— Ça suffit, maintenant. Ouvre immédiatement !

Deuxième coup, la vieille planche plie sous le choc mais résiste encore.

— Je vais me tuer ! répète Léonard. Si tu entres, je me tue !

Au troisième coup d'épaule, le verrou finit par céder et Jorge est projeté dans la pièce. Il parvient à garder l'équilibre et se retrouve face à son frère qui tient un Opinel dans sa main droite.

— Pose ça, Léo. On va parler tous les deux, d'accord ?

— Non. Sors de ma chambre, répond l'adolescent en fixant son aîné. Sinon...

— Sinon quoi ? Tu veux qu'on se batte, c'est ça ?

— Je suis plus fort que toi.

Jorge est impressionné par son jeune frère. Il ne lui connaissait pas ce regard, ce visage. Il ne ressemble plus à un enfant. Mais ses yeux rougis témoignent des larmes qu'il vient de verser.

— Peut-être, acquiesce Jorge. Mais je sais que tu ne me feras pas de mal.

— Tu me connais pas !

— Si, Léo, je te connais. Mona m’a parlé de toi à chaque fois qu’elle est venue au parloir.

— Moi, elle est même pas venue ! Personne est venu me voir ! Tout seul, j’étais ! Tout seul, on m’a laissé crever !

Les larmes montent jusqu’au bord de ses immenses yeux verts, Jorge ressent une profonde douleur dans la poitrine. Il sait à quel point Léonard a souffert, là-bas. Une souffrance qui peut lui exploser à la figure d’une seconde à l’autre, telle une bombe à retardement.

— Personne en a rien à foutre de moi !

— C’est faux, Léo. Mona voulait te rendre visite. Elle a fait sa demande le jour où tu as été incarcéré, mais le juge a mis quasiment un mois à lui accorder le permis... Elle ne voulait que ça, venir te voir ! Chaque jour, chaque minute, elle pensait à toi. Si tu savais combien de fois elle a pleuré...

— Tu mens encore !

Sur le lit, Jorge remarque la vieille carte postale d’Écosse, déchirée en trois morceaux. Il a soudain envie de pleurer, lui aussi. Il s’adosse au mur, gardant son frère en ligne de mire.

— Je peux te montrer sa demande de permis de visite, il y a la date dessus.

Léonard se balance d’un pied sur l’autre. Sa main droite serre toujours le manche de l’Opinel.

— Tu dis ça parce que je sais pas lire !

Jorge a recouvré son sang-froid, il cherche les mots justes. Mais que dire face à cette détresse, cette colère ? Le plus urgent est d’éloigner l’arme que Léonard tient entre ses doigts. Jorge décolle son dos de la cloison et avance lentement vers son frère, qui recule d’un pas.

— Approche pas ! hurle-t-il.

— Pose ce couteau. Ne m’oblige pas à faire ce que je n’ai pas envie de faire...

— Si tu avances, je... je... je te tue ! Et je me tue après !

Jorge franchit la frontière invisible, bondit sur Léonard et attrape son poignet droit. Il découvre la force herculéenne de son frère, mais sait comment désarmer un adversaire. Très vite, le couteau tombe au sol, Jorge le pousse avec le pied pour l'envoyer sous l'armoire. Il reçoit alors un coup de poing au visage avec l'impression qu'il vient de percuter un train lancé à pleine vitesse. Il rebondit contre le mur et Léonard se jette sur lui en hurlant. Jorge se protège comme il peut, encaissant les chocs les uns après les autres. Léonard n'est plus qu'un bloc de colère, de rancœur et de désespoir. Il frappe et pleure en même temps.

— Arrête, Léo !

Alertée par les cris, Mona vient d'entrer dans la chambre. Elle essaie de s'interposer, reçoit un coup qui ne lui était pas destiné. Elle bascule sur le côté et sa tempe heurte violemment l'angle du bureau.

— Maman ?

Léonard tombe à genoux près de Mona. Il la prend par les épaules et la secoue doucement pour la réveiller.

— Maman ? répète-t-il dans un murmure.

Il lui soulève le bras, a l'impression de tenir un bout de chiffon.

— Maman ! hurle-t-il.

Il reste quelques secondes anéanti face au corps inerte de sa mère. En tournant la tête, il voit son frère étendu sur le sol, près du mur.

Inerte, lui aussi.

Lentement, il se remet debout et prend sa tête entre ses mains puissantes, comme s'il voulait l'écraser.

— Qu'est-ce que j'ai fait...

Brusquement, il s'enfuit en courant. Le couloir, l'escalier, le salon, la porte. Le jardin plongé dans les ténèbres. Il escalade le portail, s'ouvre la cuisse sur un des pics en acier avant de sauter sur la route. Escorté par un croissant de lune, il se remet à courir en direction de la forêt. Bientôt, le goudron laisse la place à la terre et aux cailloux. Léonard file toujours plus vite, suivant la piste blanche à la lueur de l'astre sur des centaines et des centaines de mètres, jusqu'à ce qu'il s'en écarte et commence à gravir le talus.

À bout de souffle, il arrive à destination et s'engouffre dans sa caverne, se blessant au passage sur les buissons épineux qui lacèrent son visage et ses

bras. Son crâne heurte violemment le rocher, il s'écroule sur le sol en terre battue.

*
* *

Jorge reprend ses esprits. Il a la tête en morceaux, le sentiment d'être passé dans une broyeuse. Quand il se redresse, il voit le corps de sa mère sur le sol. Il cligne des yeux plusieurs fois et les images lui tombent dessus.

Léonard qui se transforme en bête sauvage.

Mona qui tente de l'arrêter.

Sa chute, sa tête qui cogne sur le bureau.

Il est désormais à genoux, le sang qui coule de son arcade et de sa pommette lui brûle les yeux. Puis enfin, il trouve la force de se traîner jusqu'à Mona. Il prend son poignet dans sa main, ne sent aucune pulsation.

— Non !

Il essaie de recouvrer un semblant de calme et place son index sur la gorge de sa mère. Il perçoit enfin les battements de son cœur et le sien repart aussitôt. Il attrape l'oreiller sur le lit et le lui place sous la nuque. Il se remet debout, voit le décor tanguer, et rejoint la salle de bains en se tenant au mur. Il remplit un verre d'eau avant de retourner dans la chambre. Il s'agenouille près de Mona, lui passe délicatement de l'eau sur les paupières et le front.

— Réveille-toi ! implore-t-il. Réveille-toi, merde !

Il lui tient le poignet, vérifiant ainsi que son cœur continue de battre. Les paupières de Mona se soulèvent, elle pousse un gémissement de douleur.

— Tu m'entends ? espère Jorge. Dis-moi quelque chose !

Le regard de sa mère s'enfuit, ses paupières retombent lourdement. Sa tête bascule sur le côté et un filet de sang s'échappe de ses lèvres entrouvertes.

*
* *

Recroquevillé sur le sol, dans la position du fœtus, Léonard tremble comme une feuille décharnée. Il déplie son bras droit, tâtonne quelques secondes jusqu'à ce que sa main se pose sur la lampe de poche. Il la ramène jusqu'à lui et appuie sur l'interrupteur. La faible lumière dessine des ombres maléfiques sur les murs de son refuge. Il recommence à pleurer, à gémir.

— Maman ! Maman !

À cette seconde, il aimerait que le bloc rocheux lui tombe sur la tête et l'ensevelisse dans la terre humide.

— Je voulais pas... Je voulais pas !

Il a si froid qu'il se met à claquer des dents. Il s'assoit contre la paroi de sa caverne, replie ses jambes, passe les bras autour de ses genoux. Puis il se balance d'avant en arrière.

— 9426... 9426... 9426... 9426...

La torche rend l'âme juste avant les premières lueurs de l'aube. Léonard est toujours assis au fond de son repaire. Ses yeux verts sont écarlates, ses paupières gonflées. Ses lèvres et ses mains sont bleuies par le froid. La jambe droite de son pantalon est imbibée d'hémoglobine, mais les températures négatives ont anesthésié la douleur.

Il regarde ses doigts en charpie. Mordus jusqu'au sang.

La lampe morte gît à ses pieds.

Il a cessé de se balancer, comme figé dans la glace par le malheur.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Sa voix est sur le point de s'éteindre, son cœur sur le point de renoncer.

À bout de forces, il se laisse glisser jusqu'au sol.

Attendre la mort.

Le châtiment.

Léonard ouvre un œil. Haut dans le ciel, le soleil se fraie un étroit passage entre les branches du bosquet épineux jusque dans la caverne.

— Léo ?

Cette voix, c'est sans doute le diable en personne qui vient le chercher. Sauf qu'il n'est pas encore mort. Ou peut-être que si.

— Léonard ?

Après la voix, un bruit de pas. Les branches du buisson s'écartent et la lumière inonde la caverne.

— Mon Dieu, Léo...

Jorge s'agenouille près de son frère. Il enlève son blouson et le couvre avec.

— Léo, tu m'entends ?

Jorge regarde sa jambe ensanglantée, ses doigts déchiquetés, son visage lacéré. Léonard se remet à pleurer et érige ses bras en protection, comme si son frère allait le battre.

— J'voulais pas la frapper ! J'voulais pas...

— Je sais, dit Jorge. Essaie de te lever.

— Je voulais pas la tuer ! gémit son frère.

— Mona va bien. Elle est à l'hôpital, mais elle va bien.

— J'voulais pas la tuer ! J'ai pas fait exprès !

— Je te dis qu'elle va bien, répète Jorge. Tu m'écoutes ?

— J'voulais pas la tuer ! sanglote Léonard. Et j'veux pas retourner en prison ! Je préfère mourir ici !

— Tu ne vas pas mourir, ni retourner en prison. Tu vas rentrer à la maison avec moi, d'accord ?

Jorge caresse le visage de son frère puis le serre dans ses bras.

— Ça va aller, Léo. Mona n'est pas morte et toi non plus. Tout va s'arranger.

— Je voulais pas !

— Je sais, mon frère... On va rentrer, maintenant.

Léonard s'appuie sur l'épaule de Jorge. La piste ne lui a jamais paru aussi longue et difficile.

— J'ai garé la bagnole juste derrière la barrière, indique son aîné. Encore deux cents mètres et on y sera...

— C'est sûr qu'elle est pas morte ?

Pour la dixième fois, Jorge le rassure. Au détour d'un virage, la voiture bleue de Sacha apparaît enfin. Jorge aide son frère à s'asseoir sur le siège passager et prend le volant. Épuisé, cassé des pieds à la tête, il attrape une bouteille d'eau sur la banquette arrière et avale plusieurs gorgées avant de la tendre à Léonard qui finit de la vider.

Jorge met le contact et la vieille guimbarde commence à engloutir la piste cahoteuse.

— Comment t'as su pour ma cachette ? demande l'adolescent.

— Mona était sûre que je te trouverais là.

Léonard considère le visage tuméfié de son frère. Il regarde son œuvre avec dégoût.

— Mona a dit qu'elle était tombée. Tu as compris, Léo ?

— C'est à cause de moi.

— Écoute-moi bien, c'est important : Mona est tombée. Si on te pose des questions, c'est ce que tu dois dire. Tu t'en souviendras ?

— Oui, Jorge.

Un kilomètre plus loin, son frère répète :

— Si on te pose des questions sur Mona, tu dis quoi ?

Léonard hésite un instant.

— Léo ?

— Mona, elle est tombée. C'est ça que je dirai.

Angélique descend l'escalier, son oncle sur les talons. Elle allume le poêle, tandis qu'il s'installe dans la cuisine, attendant d'être servi. Dès que le feu a pris, elle s'attelle à la préparation du petit déjeuner. Trancher le pain, mettre la cafetière en marche... Depuis qu'elle l'a ébouillanté, Maréchal a investi dans une cafetière à dosettes. Poser le beurre et la confiture sur la table. Sans oublier l'assiette de fromages et les deux tranches de jambon. Il a toujours faim le matin.

L'appétit d'un ogre.

— Tu as grossi ou quoi ? dit-il soudain.

Pourquoi ces questions alors qu'elle ne répond pas ? Alors qu'elle ne parle jamais ?

— Mais ouais, t'as grossi !

Elle lui apporte son café et s'assoit. C'est l'unique repas de la journée où il tolère qu'elle soit à table en même temps que lui. Elle passe une main sur son front et se précipite tout à coup jusqu'à l'évier pour rendre son maigre repas.

— Fais chier ! râle Maréchal. De bon matin, merde !

Elle se rince la bouche au robinet, nettoie l'évier. Lorsqu'elle se redresse, son oncle la fixe avec un regard épouvanté.

— Me dis pas que t'es encore enceinte, bordel ?

Angélique reste près du plan de travail, les yeux baissés. Son oncle secoue la tête.

— C'est pas vrai, nom de Dieu...

Ivre de rage, il se lève et la chaise bascule vers l'arrière. Angélique s'attend au pire.

Aux hurlements, aux coups.

Comme si elle était responsable de la chose qui pousse dans son ventre.

Maréchal la saisit par le bras et l'entraîne jusqu'à l'étage. Il la jette dans sa chambre, elle atterrit sur le sol tandis qu'il verrouille la porte. Dix minutes plus tard, il quitte la maison. Sans doute va-t-il cuver sa colère dehors. Comme le mauvais vin qu'il ingurgite à longueur de journée. Par la fenêtre, elle le voit balancer son fusil sur le siège arrière de la voiture et partir en direction de la forêt. Il ira calmer ses nerfs en tirant sur le premier animal qui croisera sa route.

Elle s'allonge sur le lit, pose les deux mains sur son ventre. Elle se souvient du premier accouchement. Des heures de douleur dans cette chambre sordide et dans la plus complète solitude. Comme l'enfant ne venait pas, Maréchal avait fini par appeler une femme aux cheveux blancs, aux ongles sales et aux méthodes ancestrales. *Je m'appelle Rose et des comme toi, j'en ai accouché des dizaines.* Après des heures supplémentaires d'effort, le bébé était enfin sorti du corps meurtri d'Angélique et ses cris avaient succédé aux siens. La sage-femme avait coupé le cordon, lavé l'enfant avant de le déposer sur le lit. Pendant que Rose recousait ses plaies, Angélique avait regardé ce petit corps flétri et rougeaud en se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir en faire. Ce qu'il allait devenir entre les murs de cette prison. Elle avait immédiatement pensé qu'il finirait comme Attila, le chien. Que Maréchal allait l'étouffer ou lui briser la nuque et l'enterrer dans le jardin. Et que c'était sans doute mieux comme ça. Qu'il ne souffrirait pas longtemps, contrairement à elle.

Mais une fois son travail terminé, Rose avait enroulé l'enfant dans une petite couverture et l'avait emporté loin de sa mère.

49

Jorge escorte Léonard jusque dans la cuisine et le fait asseoir sur une chaise.

— Ne bouge pas, ordonne-t-il.

Il monte jusqu'à la salle de bains, en redescend avec une lotion désinfectante, des pansements et du coton.

— Vire ton froc.

— Pardon, Jorge.

— Vire ton froc, que je regarde ta jambe.

Jorge ausculte la plaie, petite mais profonde.

— Faudrait peut-être un point de suture, marmonne-t-il.

— C'est la faute au portail.

Jorge désinfecte la blessure avec minutie avant de la recouvrir d'un pansement étanche. Il nettoie ensuite le visage de son frère, les plaies sur ses mains et ses bras.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes doigts ?

— Je les ai mangés.

Jorge soupire et termine sa tâche. Il remplit ensuite la vieille cafetière en aluminium et pose les tasses sur la table.

— Tu as faim ?

— Elle est où, maman ?

— Tu as déjà oublié ? À l'hôpital, aux urgences.

— Elle revient quand ?

— Je vais appeler pour essayer de savoir.

Il ouvre un placard, déniché un paquet de biscuits qu'il tend à son frère. Ils partagent leur petit déjeuner dans un silence pesant. Puis Jorge appelle son propre portable qu'il a laissé à Mona en quittant les urgences.

Leur mère décroche dès la deuxième sonnerie.

— Maman, c'est moi, Jorge...

— *Tu as retrouvé Léo ?*

— Oui, il était là où tu m'avais dit.

— *Dieu soit loué !* soupire Mona. *Il va bien ?*

— Quelques égratignures, mais rien de grave. Et toi ?

— *Ça va, mon fils. Ils me gardent encore un peu en observation, mais je pourrai sortir en fin d'après-midi.*

— Super. Je viendrai te chercher, alors.

— *Ne laisse pas Léo tout seul...*

— Il sera avec moi, ne t'en fais pas. Bon, repose-toi bien en tout cas. Et si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'appelles.

— *Merci, Jorge. Je t'embrasse.*

— Moi aussi.

Il raccroche, penche la tête en arrière et ferme les yeux.

— Putain, je suis vanné...

— C'était maman au téléphone ?... Elle va comment ?

— Mieux. Elle devrait sortir de l'hôpital en fin de journée.

— J'ai cru que je l'ai tuée, murmure Léonard.

Son frère le fixe une seconde et il baisse les yeux, regardant ses doigts ravagés.

— Moi aussi, j'ai cru, envoie Jorge. Et j'ai aussi cru que tu allais *me* tuer.

Il fouille dans un tiroir avant de mettre une feuille sous le nez de Léonard.

— C'est la demande de permis de visite que Mona a déposée le jour où tu as été incarcéré. Tu peux au moins lire la date, non ?

Léonard ne dit rien.

— Comme je te l’expliquais hier soir, elle n’a reçu l’autorisation du juge que deux jours avant ton procès. Malgré tout, elle a fait une demande de parloir, mais entre-temps, tu as été libéré. Tu veux voir la réponse du juge ?

Son frère secoue la tête de droite à gauche.

— Ça fait longtemps que je conseille à Mona de te dire la vérité sur moi, mais elle n’a jamais osé le faire. Elle avait peur que ça te traumatise.

En face, toujours le silence.

— Quoi qu’il en soit, tu n’aurais jamais dû prendre ce couteau. Tu n’aurais pas dû non plus me frapper ni frapper maman.

— J’ai pas fait exprès.

— Tu n’as pas fait exprès de me cogner ? rétorque son aîné.

Léonard oscille d’avant en arrière.

— Regarde-moi quand je te parle.

L’adolescent obéit.

— Je ne veux plus jamais que tu lèves la main sur nous, c’est compris ? assène son frère.

— Oui, Jorge.

— Arrête de baisser la tête, regarde-moi.

Léonard voit son frère lui sourire tristement.

— En tout cas, tu as une sacrée droite !

Légèrement rassuré par ce sourire, Léonard demande :

— C’est quoi, une *sacrée droite* ?

Jorge lui file un coup de poing dans l’épaule.

— C’est ça, une sacrée droite.

— D’accord, Jorge. J’ai compris.

Léonard termine son café et pose la tasse dans l’évier. Il frotte son épaule à l’endroit où Jorge a frappé.

— J’ai déchiré la carte, se remémore-t-il d’un air penaud. La carte de Glen Affric.

— J’ai vu. Mona ne va pas être contente... Bon, j’ai besoin de dormir une heure ou deux. Et tu devrais faire pareil. Parce que tu as vraiment une sale gueule !

— Toi aussi ! rigole Léonard.

— Tu m’étonnes !... Alors, tu prends une douche et tu vas au pieu, d’accord ?

— Oui, Jorge.

— Ensuite, on ira au cimetière.

— Au cimetière ?

— T’as oublié ? Ta promesse à ton ami Nanosh...

— Si t’es fatigué, faut que tu dors.

— Je t’ai promis qu’on irait, donc on ira. Et ensuite, on récupère Mona à l’hôpital.

— Merci, Jorge.

Après avoir pris sa douche, Léonard remet un peu d’ordre dans sa chambre dévastée. Il récupère les morceaux de la carte postale et les pose sur son bureau. Jorge frappe un coup à sa porte.

— Je peux entrer ?

Il apparaît, une serviette autour de la taille et les cheveux trempés.

— Tu devrais dormir, Léo.

— Oui, mais... La carte postale, comment je fais ?

Jorge attrape le dévidoir à scotch et rassemble les trois parties dans le bon ordre.

— C’est mieux que rien, non ?

— Mieux que rien, acquiesce son frère.

— Bon, je peux aller dormir maintenant ?

Léonard hoche la tête, mais Jorge hésite à quitter la chambre. Il repense à la prière de sa mère. *Ne laisse pas Léo tout seul.*

Alors, il s’allonge sur le lit de son frère et ferme les yeux.

— Tu vas dormir ici ? s'étonne l'adolescent.
— Le pieu est assez grand pour deux, non ?
Léonard vient se coucher à côté de lui.
— Jorge ?
— Quoi ?
— Je m'excuse que je t'ai dit salaud et menteur. Et assassin.
— Ouais...
— Et je m'excuse aussi que j'ai dit que j'allais te tuer.
Léonard tourne la tête. Son frère s'est endormi.

*
* *

Tandis que Léonard attend dehors, Jorge se présente à l'accueil du grand cimetière. En voyant son visage tuméfié, l'agent municipal a un mouvement de recul.

— Je peux vous aider, monsieur ?

Jorge lui donne le nom de famille de Nanosh, et l'employé cherche l'emplacement.

— Carré E, allée 23.

Le jeune homme le remercie et rejoint son frère qui tient un gros cyclamen dans les bras. C'est lui qui l'a choisi avec le budget alloué par Jorge.

— Suis-moi, ordonne son aîné.

Léonard regarde les photos qui ornent certaines stèles, les fleurs en tissu aux couleurs défraîchies. Il s'attarde sur une tombe dont la pierre est brisée en deux.

— Tu viens ? s'impatiente Jorge. Sinon, on va être en retard à l'hôpital.

Léonard se hâte de rattraper son frère. Ils ont parcouru plus de soixante-dix kilomètres pour arriver ici et ont déjeuné sur une aire d'autoroute pendant le trajet.

— On y est, indique Jorge.

Ils cheminent lentement dans l'allée 23, à la recherche de la bonne sépulture.

— En général, les tombes gitanes sont plutôt imposantes, dit Jorge. On devrait la repérer assez vite...

Celle de la famille de Nanosh est finalement modeste. Son prénom a été gravé sur la stèle il y a peu, et les fleurs blanches qui l'ont accompagné pour son dernier voyage sont mortes sur la pierre. Léonard va les jeter dans le conteneur le plus proche, et nettoie la tombe pour y déposer le cyclamen. Les mains dans les poches de son jean, il reste un moment face au monument funéraire.

— Tu as le droit de lui parler, dit son frère.

— Il m'entendra pas.

— Moi non plus, répond Jorge en s'éloignant.

Léonard sort les mains de ses poches.

— Salut, Nanosh, c'est moi, c'est John... Tu vois, j'ai fait comme j'ai promis. C'est mon frère qui m'a amené. Parce qu'il est revenu. Enfin, il n'était pas vraiment parti mais bon, c'est trop long à te raconter ! La prochaine fois, peut-être, si on a le temps... J'espère que ces fleurs, ça te plaît et que ça plaît à ta sœur et à ta mère, aussi. J'ai trouvé que c'était joli... Je sais qui c'est qui t'a tué : c'est Valentin. Je me suis dit que tu voudrais savoir au cas où il t'a attaqué par-derrière... Bon, je dois partir. Mais je reviendrai. Parce qu'une promesse, c'est une promesse. J'ai pas oublié, hein ?... Allez, salut Nanosh... *Latchira, hermano*. Tu vois, j'ai pas oublié ça non plus.

Léonard fait quelques pas puis revient en arrière et se replace face à la sépulture.

— Je voulais te dire que... j'aurais dû empêcher Valentin.

Avant de rejoindre Jorge qui l'attend au bout de l'allée, Léonard sèche ses larmes. Ils font le chemin en sens inverse et, cette fois, l'adolescent regarde ses pieds.

— Tu crois qu’il m’a entendu ? demande-t-il en franchissant la grande porte.

— Je crois qu’il savait que tu viendrais, répond simplement Jorge. Et que c’était important pour lui.

*
* *

Sur la route, ils n’échangent pas un mot. Jorge conduit, Mona est sur le siège passager et Léonard s’est réfugié sur la banquette arrière.

Quarante-cinq minutes d’un silence lourd de questions, de reproches et de culpabilité.

Quand ils arrivent à la maison, il fait nuit noire. Jorge donne un tour de clef et Mona s’effondre dans le vieux canapé.

— Je voudrais un verre d’eau, dit-elle.

Figé près de la porte d’entrée, Léonard ne réagit pas. Il a une furieuse envie de se précipiter dans l’escalier et d’aller se cacher dans sa chambre. C’est donc Jorge qui apporte à Mona de quoi étancher sa soif.

— Viens t’asseoir, Léo, ordonne-t-elle. Et toi aussi, Jorge.

Ses deux fils s’installent chacun dans un fauteuil, juste en face d’elle. Léonard fixe ses mains abîmées, n’osant regarder sa mère dans les yeux.

— Léonard, tu te souviens de ce que je t’ai dit au tribunal, juste avant que tu ne partes pour la prison ?

D’un signe de tête, son fils lui avoue que non.

— Je t’ai dit que tu devais me parler, toujours me parler. Tu te rappelles maintenant ?

— Oui, maman.

— Alors, j’aimerais que tu me dises ce qui t’a mis en colère hier soir. J’aimerais que tu me dises tout.

Léonard ne répond pas, incapable d’exprimer ce qu’il ressent. Sa mère essaie de l’aider.

— Je t’ai entendu nous traiter de *sales menteurs*... Tu as dit que je t’avais abandonné en prison parce que je n’étais pas venue au parloir. C’est bien ça ?

— Oui, acquiesce une petite voix.

— Je n’ai pas eu l’autorisation de te rendre visite. J’ai fait la demande tout de suite, mais je n’ai pas eu l’autorisation. Ou plutôt, je ne l’ai pas reçue à temps. Souvent, il faut un mois pour l’obtenir, tu comprends ?

Il hoche la tête.

— Je veux que tu saches que j’aurais voulu être près de toi, mais que je n’ai pas pu. Je sais combien tu as souffert en prison. Ou du moins, je peux l’imaginer. Parce que je suis ta mère et que je te connais mieux que personne.

— C’est vrai, maman.

— Pour le reste, j’aurais dû t’expliquer que Jorge était incarcéré pendant toutes ces années. Je n’aurais pas dû te le cacher. Mais il est parfois difficile de dire les choses, Léo. J’avais peur que ça te fasse du mal. Peut-être que je me suis trompée ?... Quoi qu’il en soit, quelles que soient mes erreurs, tu n’avais pas le droit de frapper ton frère. Tu n’avais pas le droit de le menacer avec un couteau. Pas le droit non plus de dire que tu allais te tuer.

Mona boit une gorgée d’eau, Léonard fixe toujours le sol.

— Maintenant, j’aimerais que tu nous parles, à Jorge et à moi. Que tu nous dises ce que tu as envie de nous dire. *Tout* ce que tu as envie de dire. Car il vaut mieux parler que cogner, tu ne crois pas ?

L’adolescent relève enfin la tête. Ses yeux verts et fatigués vont de son frère à sa mère. Il ouvre la bouche mais ne parvient toujours pas à coller des mots sur ses émotions, sur ses douleurs.

— Je peux pas dire, murmure-t-il. Moi, je parle pas comme toi ou comme Jorge. Je sais pas dire.

— Peu importe les termes que tu choisiras, mon fils. Je voudrais juste que tu puisses exprimer ce que tu as à exprimer, autrement que par la violence. Que tu parles au lieu de faire du mal à ton frère, à moi ou à toi-même...

Léonard essaie de se concentrer. Il aimerait partager avec eux toute la souffrance, tout ce qu'il a enduré depuis des années. Leur dire les humiliations, les coups, la peur, la honte. Leur confier la détresse, le chagrin. Des tas de mots se bousculent dans sa tête, mais il est incapable de les assembler. Il fait néanmoins une pitoyable tentative :

— Ils m'ont dit qu'ils allaient m'égorger si je payais pas. Mais j'avais pas d'argent.

— Qui t'a dit ça ? interroge Jorge. Ceux qui t'ont pété le bras ?

— Oui. Kaan et ses copains. Kaan, c'était le chef. Et moi, j'étais rien.

La main de Mona se crispe sur l'accoudoir du canapé. Sans le brusquer, elle attend que Léonard parvienne à se confier.

— J'ai pas sauvé Nanosh. Je sauve personne, moi... Et Achour, il a sauté d'en haut du couloir. Il m'a fait un signe, juste avant. Parce qu'il m'aimait bien. Et puis il a sauté.

Nouvelle pause. L'adolescent a les mâchoires contractées, deux rides sur le front. Il commence à se mordre un doigt.

— Ils m'appellent le triso, reprend-il soudain. Ça, c'est tout le temps. Pendant la récréation ou à la cantine. Et dans le bus aussi. Le triso, ils m'appellent... Et Nanosh, il a dit que j'étais courageux. John, il était courageux...

Même si elle ne comprend pas tout, Mona l'écoute religieusement.

— Moi, je sais porter les cartons. Et les meubles, aussi. Mais lire, je sais pas. C'est le prof qui l'a dit. *Tu sais pas lire, tu sais pas compter. Tu comprends rien.*

Jorge observe son jeune frère en essayant de mettre des images sur ses quelques paroles décousues. Des images effroyables.

Longtemps qu'il n'avait pas ressenti pareille émotion.

— Kaan, je l'ai frappé. Parce que sinon, il aurait tué Nanosh. Alors, je l'ai frappé. Et Sohan aussi et Mickaël. À trois contre lui, ils étaient... Et puis, ils m'ont mis au mitard.

— Combien de jours as-tu passés au mitard ? demande son frère.

— Trois jours... Ils coupaient la lumière la nuit. Mais Nanosh, il me parlait à travers le mur. Pour pas que je deviens fou.

— C'était ton ami, il a fait ce qu'il fallait, dit son frère.

— C'était mon ami, oui, acquiesce Léonard. Il me parlait toute la nuit.

— Et quand il est mort, tu as eu beaucoup de peine, n'est-ce pas ? poursuit Jorge.

— Beaucoup, oui... Il y avait du sang partout. J'en avais plein sur les mains.

Les yeux de Mona se brouillent de larmes, Léonard ne s'en aperçoit même pas.

— Quand je suis dans ma caverne, je suis bien. Parce que personne me voit. Personne se moque de moi.

Léonard relève les yeux vers sa mère.

— J'voulais pas te frapper, j'ai pas fait exprès.

— Je sais, mon chéri.

— J'étais en colère, c'est tout. Parce que Jorge, je pouvais le connaître depuis longtemps. Mais moi, je croyais qu'il était loin.

— Je comprends, assure Mona. Tu regrettes toutes ces années perdues où tu aurais pu lui parler et faire sa connaissance, c'est bien ça ?

— Oui.

— Alors, je suis désolée de ne pas te l'avoir dit, Léo. Vraiment désolée. Je m'excuse de t'avoir caché la vérité.

Léonard hésite un instant entre s'enfuir ou se réfugier dans les bras de sa mère. Finalement, il part vers l'escalier et commence à gravir les marches.

— John, il était courageux. Mais Léonard, il a peur tout le temps.

Armée d'un chiffon, Angélique fait la poussière dans la salle à manger. Son oncle est affalé dans le canapé, devant la télévision. Elle ouvre la vitrine et commence à en sortir les bibelots qu'elle pose sur la table.

— Fais attention à rien casser ! grogne Maréchal.

Angélique sait à quel point il tient à ses vieilleries. Diverses collections léguées par son paternel ou amassées avec le temps. Quelques montres à gousset, quelques pièces d'argenterie mais aussi et surtout des centaines de soldats de plomb : chevaliers du Moyen Âge, voltigeurs, canonniers, pontonniers, hussards, régiments à pied ou à cheval. Un diorama de l'armistice de Rethondes, un autre d'une tranchée de la Grande Guerre... Une dizaine d'étagères pleines à craquer. Étrange marotte pour un homme qui s'est fait exempter de service militaire ! Angélique imagine que sa passion vient peut-être de son nom.

Plusieurs fois par an, elle est priée d'ôter la poussière des précieuses figurines. Après avoir vidé la vitrine, elle en nettoie les étagères. Ensuite, à l'aide d'un pinceau, elle époussette chaque soldat en faisant attention à ne pas briser les instruments de musique, les baïonnettes ou les drapeaux. Pendant qu'elle s'attelle à sa tâche fastidieuse, elle jette un œil à la télévision. La chaîne d'infos en continu diffuse un reportage sur la fermeture contestée d'une maternité ; son oncle zappe aussitôt et tombe sur un vieux film en noir et blanc.

Angélique repense au jour où Rose lui a ramené son fils alors que Maréchal s'était absenté. Le bébé avait trois mois et la vieille femme lui avait expliqué comment le nourrir, le changer, le coucher. Elle lui avait laissé deux biberons, un couffin, quelques boîtes de lait maternisé et un paquet de couches. Pour finir, elle avait posé des billets de banque sur la table. Même si elle savait qu'Angélique avait perdu la parole, Rose lui avait confié un message à l'attention de Maréchal : *Tu diras à ton oncle que je lui rends le fric qu'il m'a donné pour faire disparaître le môme. Tu lui diras que j'ai pas pu.*

Puis elle lui avait collé l'enfant dans les bras avant de partir et de refermer la porte avec la clef toujours planquée dans la véranda.

Angélique se souvient de ce drôle de sentiment. Seule à la maison, elle avait longtemps contemplé cet être miniature, un morceau de sa chair devenu étranger à son corps. Et lorsque ses immenses yeux verts s'étaient agrafés aux siens, elle avait éprouvé une soudaine et féroce envie de le défendre contre vents et marées.

En revenant à la maison, Maréchal avait laissé exploser sa colère. Après avoir vociféré de longues minutes, il avait décidé qu'il fallait se débarrasser du gamin, qu'ils ne pouvaient le garder. Comme s'il parlait d'un chien trouvé dans la rue.

Quand il lui avait arraché l'enfant des bras, Angélique avait saisi un couteau pour en placer la lame contre sa propre gorge. Puis elle avait dévisagé son oncle sans sourciller. Une détermination qui l'avait fait hésiter.

— Tu n'es pas capable de t'enfoncer ça dans le cou, pauvre folle ! avait-il craché.

Alors, Angélique avait fait pression sur le manche du tranchelard et, tandis que la lame pénétrait sa chair, elle avait continué à fixer Maréchal droit dans les yeux.

— Tu veux le récupérer ton lardon ?

Il avait lâché l'enfant, qui s'était écrasé sur le sol. Son petit crâne avait violemment heurté le carrelage et il s'était mis à hurler.

— Puisque tu veux le garder, t'as qu'à le ramasser et t'en occuper, avait balancé Maréchal avec un ignoble sourire. Et s'il continue à gueuler, je le ferai taire, compris ?

51

— C'était comment la prison ? demande Vicky.

— C'était moche, répond Léonard.

La jeune fille s'est débrouillée pour passer en coup de vent alors que les vacances sont terminées. « J'ai deux profs absents et j'ai pas cours cette après-midi ! », a-t-elle lancé lorsque Léonard lui a ouvert la porte.

Il est seul à la maison, Mona ayant repris le travail, non sans inquiétude. Il a fallu que son fils lui promette qu'il ne se blesserait plus. Qu'il consacrerait son temps à réparer ce qui devait être réparé dans la maison, à chercher des petits boulots ou encore à se promener dans la forêt. Il a fallu qu'il la persuade qu'elle pouvait s'absenter sans crainte.

— Tu as vu des vrais criminels ?

— Oui, des assassins. Qui ont cramé des gens et tout.

— La vache... ça devait être super dur ! Et c'est trop injuste qu'ils t'aient envoyé là-bas ! C'est Jules et ses bouffons qu'auraient dû y aller, pas toi !

La jeune fille pose mille et une questions sur la maison d'arrêt et Léonard fait de son mieux pour lui répondre. Il a envie de lui raconter ses horribles cauchemars mais a peur de l'effrayer et de la faire fuir.

— T'as revu Hadrien ? demande-t-elle soudain.

— Non. Ses parents veulent plus qu'il vienne ici.

— Ah bon ? Mais pourquoi ?

— Parce que je suis un *délinquant*, ils disent. Ou un truc comme ça.

— Mais qu'ils sont cons ! s'emporte Vicky. Hadrien n'a qu'à venir sans leur autorisation !

— Il est en pension toute la semaine, rappelle Léonard. Il est loin.

— Bah, ça leur passera, affirme l'adolescente.

— J'espère, Vicky... Tu sais, je voulais te dire que je vais te rembourser l'argent que tu m'as prêté.

— Laisse tomber ! répond-elle avec un geste de la main.

— Non, je veux te rembourser.

— On verra plus tard... C'est quoi, ça ? interroge-t-elle en posant le bout de son index sur l'une des estafilades.

Sans demander la permission, elle retrousse la manche du tee-shirt et découvre une autre cicatrice.

— Comment tu t'es fait ça ?

Léonard hésite à répondre. Même si Victoria le prend de court, il tente d'inventer une belle histoire, une histoire de héros, de guerrier seul contre tous.

— C'est Kaan.

— C'est qui, celui-là ?

— L'assassin. Il voulait du fric et j'en avais pas. Il avait une lame de rasoir, il m'a donné des coups avec.

— Merde !

— Heureusement, John m'a aidé. C'est un ami que j'avais en prison. John, il était vachement courageux. Alors avec John, on a réussi à battre Kaan.

— Tant mieux, répond Victoria. Bon... faut que j'y aille si je veux choper le dernier bus et rentrer à l'heure. Sinon, mes parents vont encore me tuer !

Elle attrape son sac à dos au bout du canapé, dépose un baiser sur la joue de Léonard.

— Je descends avec toi, décide-t-il. Il fait nuit, faut pas que tu marches seule.

— T'as peur que je me fasse attaquer par un sanglier ? rigole la jeune fille.

Oubliant de verrouiller la porte, Léonard quitte la maison. Ils s'engagent tous deux sur la route.

— J'ai hâte quand j'aurai une voiture, dit Léonard. Comme ça, on ira où on veut.

— Il faudra en choisir une qui ne pollue pas.

— D'accord.

Un mauvais vent s'est levé, qui ralentit leur course et les glace jusqu'aux os. Léonard a toujours détesté le vent. Cet ennemi invisible et sournois.

— Les animaux ont peur du vent. Et moi, je sais pourquoi...

— J'espère que je ne vais pas rater mon bus, se tracasse Victoria.

Arrivés au bout de la route, ils bifurquent en direction de la place principale du bourg. Ils aperçoivent le car scolaire qui s'y gare et lâche une grappe de collégiens.

— Voilà la dernière fournée ! dit Vicky.

Ils continuent d'avancer tandis qu'un groupe de jeunes marchent en sens inverse. Même s'ils sont encore loin, Léonard reconnaît la voix de Jules. Il la reconnaîtrait entre mille. Cette voix qui l'a terrorisé pendant des mois, des années. Malgré lui, son cœur commence à battre de travers et il ralentit.

— Qu'est-ce que tu fous ? Dépêche-toi ! râle Vicky.

La rencontre est inéluctable, Léonard serre les poings.

Jules, il est rien comparé à Kaan.

Lorsque la petite bande est à vingt mètres, Jules s'arrête net.

— Putain, c'est le triso... C'est le triso, les gars !

Victoria hésite à son tour.

— Reste calme, Léo, dit-elle à voix basse. Ignore-les. Fais comme s'ils n'étaient pas là...

Elle prend sa main dans la sienne, avec l'impression qu'elle vient de se coincer les doigts dans un étau. Puis elle entraîne Léonard dans son sillage. Plus que deux ou trois mètres.

Deux ou trois mètres avant le clash.

— Tu t'es fait enculer en prison ? lance Jules en guise de bonsoir. Ça t'a plu, je suis sûr !

Jérémy, Thomas et Alban éclatent de rire, Léonard s'immobilise. Les ennemis jurés se font désormais face, comme dans un mauvais western.

Un mauvais remake.

— Allez, viens Léo, implore Victoria. Ils ne valent pas la peine que tu répondes.

— On dirait qu'elle aime les taulards, cette petite pute ! balance Jules.

Léonard lâche la main de son amie et s'approche encore de son rival.

— Faut pas insulter Vicky.

— J'insulte qui je veux, mongolien !

— Viens ! l'exhorte Victoria. Il te cherche, il veut que tu le cognes, comme ça tu retourneras en prison ! Allez, viens, déconne pas !

Léonard ne bouge pas, toujours face à son adversaire.

Ça s'appelle le courage, John.

Désemparée, Victoria cherche de l'aide. Mais à part une ombre sur le parking tout proche, il n'y a personne.

— Je peux te tuer, si je veux, dit Léonard. C'est facile pour moi.

Imperceptiblement, Jules recule. Léonard a le même regard que le soir où...

— C'est facile, pour moi, répète l'adolescent. Je t'écrase, comme j'écrase une merde.

— Non, Léo ! gémit Victoria. Arrête, fais pas le con !

— Ouais, fais pas le con, conseille Jules en reculant de nouveau. Si tu me touches, tu vas direct en taule, connard ! Et cette fois, t'en sortiras pas !

— Ou ils te foutront à l'asile ! renchérit Thomas. Comme tous les débiles dans ton genre !

Soudain, Léonard sent une main sur son épaule. Il pivote sur lui-même, prêt à frapper, et tombe sur Jorge. Son frère le pousse légèrement sur la droite et se dresse face aux collégiens.

— Alors, les merdeux, on a envie de faire chier le monde ?

Après une seconde d'étonnement, Jules reprend ses esprits :

— C'est qui ce bouffon ?

— Tu ne me reconnais pas ? T'étais encore dans les couilles de ton père que j'étais déjà en taule.

Jules devient livide tandis que Jorge lui adresse un sourire féroce.

— Je suis celui qui vient de purger seize ans de bagne pour un double meurtre, ça te parle ?... Vu ta gueule, je crois que tu as deviné qui je suis ! s'amuse Jorge. Léo, c'est mon frère, et j'aime pas qu'on s'en prenne à lui.

— Ton dégénéré de frangin, je l'emmerde ! ose Jules.

— Ah oui ? Tu sais, Léo pourrait t'éclater la gueule... Mais j'ai pas envie qu'il reparte en cabane. Moi, par contre, ça ne me dérange pas d'y retourner. Alors vous allez immédiatement présenter vos excuses à mademoiselle et à mon frère. Ensuite, vous prenez vos petits cartables, vos tranches de fausse couche et vous rentrez pleurer chez maman, OK ?

Le collégien tente encore de ne pas perdre la face.

— Putain de famille de taulards !

Jorge approche son visage du sien.

— J'attends tes excuses, petite bite. Et je les veux tout de suite. Vous jouez aux durs, à quatre contre un ? En vrai, vous n'êtes que de sales morveux qui font dans leur froc. Et vous devriez profiter des soldes pour aller vous acheter des couilles.

— T'oseras pas me frapper ! braille Jules.

Les trois autres préfèrent désormais se taire, impressionnés par leur nouvel adversaire. Son ton calme, posé. Son regard d'une incroyable dureté

et son sourire explicite.

L'impression qu'il va les dévorer et que, pour lui, ce ne sera qu'une simple formalité.

— Des durs, des vrais, je m'en suis fait un paquet en taule. J'en ai envoyé pas mal à l'hosto et quelques-uns au cimetière. Alors, une bande de petits branleurs de votre espèce, je vais me régaler... Je commence par qui ?

Thomas flanche le premier.

— Vas-y, on s'excuse ! dit-il.

— Ouais, on s'excuse, enchaîne Jérémy.

Alban imite ses copains et, l'air de rien, les trois s'écartent légèrement du meneur.

— À toi, maintenant, dit Jorge en fixant Jules. Et magne-toi, parce que je perds patience là...

Le fils du médecin réalise qu'il ne trouvera aucun secours auprès de ses complices et finit par détourner son regard, ne pouvant plus affronter celui de Jorge.

— C'est bon, je m'excuse, t'es content ? souffle-t-il avec un rictus crispé.

— Mieux que ça, tête de nœud. Et arrête de te marrer, sinon, dans trois secondes, tu te mettras à genoux pour ramasser tes dents.

— Je m'excuse, répète Jules en rangeant son sourire.

— J'ai pas bien entendu.

— Je m'excuse, *Léonard* ! Et Vicky, je m'excuse aussi.

— Bien, dit Jorge. Maintenant, vous dégagez et je ne veux plus jamais vous voir parler à mon frère. Quand vous le croisez, vous prenez le large. C'est clair, les morveux ?

Les adolescents hochent la tête et le petit groupe s'évapore dans la nuit alors que le bus de la ligne régulière remonte la grand-rue.

— Et voilà, j'ai raté mon car ! gémit Vicky.

— Je vais te ramener chez toi, dit Jorge. Ma voiture est juste là.

— Merci, monsieur. C'est hyper sympa ! C'est vous qui travaillez pour mes parents, hein ?

— Je travaille en effet dans l'entreprise de tes parents, rectifie Jorge.

— Et c'est vous qui avez été condamné pour des crimes que vous n'avez pas commis ?

— C'est ça, soupire le jeune homme.

Il se tourne vers son frère :

— Quant à toi, la prochaine fois que tu les vois, tu fais un détour. À moins que t'aies envie d'un nouveau stage en prison... Compris ?

— Oui, Jorge.

— Et je ne veux pas que Mona sache ce qui s'est passé ce soir.

Léonard et Victoria acquiescent d'un signe de tête.

— Je ne dirai rien à mes parents, promet-elle. Comme ça, ils ne risquent pas de le répéter à votre mère.

— Parfait.

— En tout cas, bravo ! exulte la jeune fille. Vous leur avez foutu la trouille de leur vie, à ces petits glandeurs !

— Allez, en route, dit Jorge.

*
* *

Jorge fume une cigarette sur le pas de la porte. La tête dans les étoiles, il n'entend pas approcher son frère.

— Je peux rester un peu avec toi ? demande Léonard.

— Bien sûr. Tu fumes, Lennie ?

Jorge lui tend son paquet de Benson.

— De temps en temps... Mais Mo, elle le sait pas.

— Elle est sous la douche, tu peux y aller ! sourit son aîné.

Léonard allume sa clope et s'assoit près de son frère.

— Pourquoi tu m'as appelé Lennie ?

— En anglais, c'est le diminutif de *Léonard*.

— J’aime bien... Je voulais te dire merci pour tout à l’heure. Ce que tu leur as dit et tout ça...

— Pas de quoi. C’était un plaisir de moucher ces petits connards !

— Mais tu sais, je pouvais...

— Tu pouvais rien du tout, l’interrompt Jorge d’une voix ferme. Bien sûr, tu peux leur casser la gueule, une fois encore. Ton sursis tombera et tu écoperas d’une nouvelle peine. Tu passeras plus d’un an en taule. C’est ce que tu veux ?

— Non, je veux pas ça !

— Alors, il faut apprendre à les ignorer. Quand tu les vois, tu changes de trottoir. Et quand ils t’insultent, tu fais la sourde oreille. Tu les méprises, parce qu’ils sont méprisables.

— Oui, Jorge.

— Et puis maintenant, ils savent que tu es plus fort qu’eux. Ils le savent bien, crois-moi.

— D’accord, Jorge. Toi aussi, tu es très fort.

L’aîné hausse les épaules.

— Disons que j’ai appris certaines choses en taule. J’ai appris à faire peur.

— Les types que tu dis que t’as envoyés au cimetière... C’était pas vrai, hein ?

— Tu es sûr que tu veux savoir ? prévient Jorge.

Léonard réfléchit un instant avant de poursuivre :

— Oui, je veux savoir.

— J’ai tué un mec en taule, c’est ça, la vérité.

L’adolescent sent son cœur se serrer.

— Mais alors, tu as été jugé pour ça ?

— Celui qui a buté Nanosh, il a été jugé ?

— Non, reconnaît Léonard.

— Tu vois, la taule, c'est l'endroit rêvé pour tuer en toute impunité, conclut Jorge en écrasant son mégot dans le cendrier.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— C'était lui ou moi. J'ai préféré que ce soit lui... J'ai tué un gars qui voulait me faire la peau et je n'en suis pas fier. Je pense à lui tous les jours... Tu veux savoir autre chose ?

Les yeux de Jorge brillent dans l'obscurité, telles des braises ardentes.

— Non, Jorge, je veux pas savoir plus.

Ils restent silencieux un moment. Jorge se remémore les paroles de Mona, quand elle est sortie de l'hôpital et que Léonard attendait dans la voiture.

S'il m'arrive quelque chose, promets-moi de veiller sur Léo.

Comme il s'était contenté de lui répondre qu'il ne lui arriverait rien, sa mère avait insisté.

Promets-moi, Jorge.

C'est promis, maman.

— Ce que je viens de te dire, tu le gardes pour toi, Lennie, d'accord ?

— Bien sûr, Jorge.

— Et toi, comment tu t'en sors ? Tu fais des cauchemars, n'est-ce pas ?

— Oui, des cauchemars. Tout le temps. Et toi ?

— Pareil.

Mona ouvre la porte. Heureusement, Léonard vient d'écraser sa cigarette.

— Qu'est-ce vous faites dehors avec ce froid, les garçons ?

— Rien, répond Jorge. On papotait, c'est tout...

*

* *

Dans sa chambre, Léonard observe la figurine posée sur le bureau. Le héros masqué, celui qui rend la justice. Qui fait tomber la foudre.

Celui qui est capable de tuer.

Il hésite entre l'admirer ou le haïr.

S'il n'avait jamais été en prison, il le détesterait. Mais il a passé un mois à l'ombre des murs, alors il sait.

Il sait à quel point cet endroit maudit peut changer les hommes. Les rendre fous.

Il sait que les blessures qu'il inflige sont si profondes qu'elles ne guérissent jamais.

Il regarde ses jeux, qu'il n'a pas touchés depuis qu'il est sorti de l'enfer. Comme s'il avait grandi d'un seul coup. Comme s'il avait oublié ce qu'est l'enfance.

Il a vu mourir Nanosh, il a vu mourir Achour. Il avait déjà vu mourir Joseph.

— Peut-être que c'est trop, murmure-t-il.

Il quitte son lit, ouvre le coffre à jouets, en sort la maquette de l'avion, jamais terminée. Il la considère un instant avant de la broyer entre ses mains puissantes. Puis il met les débris dans la corbeille et se rallonge.

— Peut-être que c'est trop, répète-t-il. Trop bête, trop tard. Trop dur.

Il hésite à éteindre la lumière, y renonce finalement.

— Bonne nuit, John.

Léonard descend de la camionnette, en ouvre les portes arrière. Sacha le rejoint et lui tend une paire de gants.

— Pas besoin, dit Léonard.

— Mets-les, ordonne l'ébéniste en grimpant dans l'utilitaire.

Ce matin, l'adolescent l'aide à livrer une commode qu'il a restaurée.

— On sort d'abord le marbre, indique l'artisan.

La lourde plaque, protégée par une couverture, est adossée à la paroi du véhicule. Sacha la pousse doucement vers la sortie et Léonard la récupère. L'ébéniste n'a pas le temps de sauter du fourgon que son apprenti a déjà pris le marbre dans ses bras.

— Attends-moi ! soupire Sacha.

— Je peux le faire seul.

Léonard franchit le portail, descend plusieurs marches avec son encombrant colis puis traverse une terrasse. Encore une marche et il pénètre dans la salle à manger, où patiente une dame très chic.

— Mets-le contre le mur, dit Sacha.

Le jeune homme obéit, sous l'œil médusé de la cliente. Ils passent ensuite à la commode et, si Sacha peine à avancer, Léonard ne semble même pas forcer. Ils installent le meuble à l'intérieur, puis l'adolescent pose la plaque de marbre dessus. La propriétaire règle l'ébéniste et donne dix euros de pourboire à Léonard, qui la remercie poliment.

— Tu es sacrément fort, jeune homme ! dit-elle.

— C'est la nature qui m'a fait comme ça, madame. C'est ce que dit ma mère.

Ils remontent dans le fourgon et prennent le chemin du bourg.

— Comment tu vas, mon grand ? s'enquiert Sacha.

— Ça va bien.

— C'était pas trop dur là-bas ?

— C'était comme la prison.

— C'est-à-dire ?

— Comme un cauchemar que tu crois que tu te réveilleras jamais.

— Je vois... Et avec ton frère, ça se passe bien ?

Léonard tourne la tête vers l'artisan.

— Tu savais qu'il était en prison ?

Sacha a une seconde d'hésitation.

— Oui. Tout le monde le savait, au village. Du moins, ceux qui sont là depuis longtemps.

— Et moi, je savais pas.

— Écoute, Léo, ta mère m'avait demandé de me taire. Elle pensait que c'était mieux que tu ne sois pas au courant.

— Elle m'a expliqué, oui. Mais moi, j'ai de la peine qu'on m'a rien dit.

— Je comprends, fils. Et je ne voudrais pas que tu sois en colère contre moi. Parce que je n'ai fait que suivre les recommandations de ta mère. D'accord ?

— D'accord, Sacha. Je suis pas en colère contre toi.

L'ébéniste ramène Léonard jusqu'à la vieille ferme et lui donne un billet de vingt euros.

— Merci de m'avoir aidé, Léo. Après-demain, j'ai une autre livraison. Tu sais, l'enfilade que j'ai presque terminée...

— Je viendrai.

— C'est très lourd, je te préviens. Faudrait peut-être que je trouve un deuxième gaillard ?

— Pas la peine ! rigole Léonard.

— D'accord. Salut, mon grand.

— Au revoir, Sacha, répond l'adolescent en claquant la portière.

Il est midi et Léonard a faim. Comme chaque jour, son déjeuner est prêt dans le réfrigérateur et il n'a plus qu'à le faire réchauffer au micro-ondes. Après avoir englouti son repas, il monte dans sa chambre où Arsène dort profondément, étalé sur la couette. Il se déshabille, met ses vêtements de travail dans le bac à linge sale et se détaille dans le miroir. Il oublie les cicatrices, contracte ses abdominaux, ses pectoraux, ses biceps.

— Tu sais, Léo pourrait t'éclater la gueule ! dit-il en pointant du doigt un Jules imaginaire. À quatre contre un ?... J'attends tes excuses, petite bite ! Tronches de fausse couche...

Léonard se mire encore quelques secondes. Ses muscles impressionnants ont fondu, il ne reste que ses yeux verts et tristes, cernés par les cauchemars. Qui sentent la peur à des kilomètres. Il attrape un tee-shirt propre et ferme méchamment la porte de l'armoire, réveillant le chat en sursaut.

— Ouais, John il va vous éclater la gueule. Comme ça, vous laisserez Léonard tranquille.

*

* *

Mona et Jorge rentrent à la maison vers 18 heures et trouvent Léonard devant la télévision.

— Ça va, mon chéri ?

— Oui, maman.

Léonard récupère les trente euros au fond de sa poche et les tend à sa mère.

— C'est pour mettre dans la cagnotte, dit-il en souriant.

— Tu les as gagnés comment ? demande Jorge.

— J'ai aidé Sacha à livrer une commode. Et j'ai porté le marbre tout seul. Au moins cinquante kilos, il pesait !

Jorge fait une moue admirative.

— Tu peux garder ton argent, dit Mona.

— Non, c'est pour toi.

— Merci, mon fils.

Elle glisse les billets dans une boîte en fer qu'elle planque dans un des placards de la cuisine.

— Et après-demain, on livre une empilade.

— Une quoi ?

— C'est un gros meuble, vachement lourd.

— Une *enfilade*, rectifie Jorge.

— Ouais, peut-être.

Mona s'est assise dans un des fauteuils et se tient le front entre les mains.

— Tu as mal à la tête ? s'inquiète Léonard.

— Un peu, murmure-t-elle.

— C'est à cause de moi ?

— Mais non, mon trésor ! Ne t'en fais pas... C'est juste une migraine, ça va passer.

Jorge ouvre un tiroir, y dégote une boîte de comprimés qu'il apporte à sa mère.

— C'est pas la peine, dit-elle.

— Le toubib a dit que tu devais les prendre en cas de maux de tête. Donc tu les prends, ordonne Jorge en lui tendant un verre d'eau.

Elle obéit et avale les cachets avec une grimace.

— Je vais faire à manger ! propose alors Léonard. Comme ça, tu te reposes.

Mona considère ses fils avec un sourire tendre.

— C'est vrai que j'ai pas envie de cuisiner, ce soir... Mais on pourrait se commander une pizza, qu'est-ce que vous en dites ?

— Ouais !

— Je m'en occupe, dit Jorge en prenant son portable.

— Moi, j'en mange une à moi tout seul, indique Léonard. Et j'aime quand il y a beaucoup de fromage dessus.

Son frère lui décoche un regard amusé.

— Ce sera tout ?

— Oui, Jorge. Juste beaucoup de fromage.

Jorge passe la commande puis raccroche.

— Je vais me changer, dit-il en disparaissant dans l'escalier.

Mona attrape la télécommande et coupe le son du téléviseur.

— Léo, faut que je te parle de quelque chose, dit-elle.

— Quoi ?

— Voilà, j'ai pensé qu'on pourrait vendre la maison et aller s'installer ailleurs...

L'adolescent la dévisage avec angoisse.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ici, à Granviller, tout le monde ou presque sait que Jorge a été condamné et a fait de la prison. C'est difficile pour lui, tu comprends ?

— Ils disent du mal de lui, c'est ça ?

— C'est ça, mon chéri. Et puis, au village, il y a aussi Jules et sa bande et je préférerais que tu t'éloignes de ces petits cons.

— Ils me font plus rien, prétend Léonard. Je les ai même pas revus !

— Peut-être, mais... je crois qu'on serait mieux loin de ce village, insiste Mona.

— Je sais pas, répond son fils. Et où c'est qu'on ira ?

— Eh bien, si on vend la maison, on pourra acheter un appartement en ville.

— Un appartement ? répète Léonard.

Il pense à sa caverne, à sa chère forêt, ne s'imaginer pas un instant habiter en pleine ville, dans un quatre-pièces sans jardin. Rien qu'en y songeant, il manque déjà d'oxygène.

— Je veux pas vivre dans un appartement, dit-il.

— Tu pourrais t’y habituer. Parce qu’en ville, c’est plus cher qu’ici, explique Mona. En vendant notre maison, on n’aura pas de quoi en acheter une autre, mon fils.

Il secoue la tête, visiblement accablé.

— Ici, c’est ma maison. C’est là que j’ai grandi !

— Je comprends, mon ange. Mais promets-moi que tu vas y réfléchir, d’accord ?

— D’accord, acquiesce Léonard sans conviction.

En haut de l’escalier, Jorge n’a rien perdu de la conversation. Sa main se serre sur la rampe et son visage se contracte. Il entend la voix de son frère au rez-de-chaussée :

— Aller dans un appartement, c’est comme... comme si je retournais en prison, maman.

*
* *

Jorge gare le vieil Espace à cheval sur le trottoir, met les warnings et entre dans la pizzeria. La salle est presque déserte, seules deux tables sont occupées. Il se présente au comptoir, règle la commande et patiente quelques instants.

Il repart cinq minutes plus tard, les deux pizzas sur les bras. Lorsqu’il sort du restaurant, il voit une voiture bleue avec un gyrophare sur le toit, garée derrière la sienne.

— Et merde, murmure-t-il.

Le capitaine Solers descend du véhicule, accompagné d’un gendarme.

— Bonsoir, gendarmerie nationale, dit-il d’un air suffisant. Votre véhicule est mal stationné.

La rue est déserte, Jorge esquisse un sourire.

— Oui, désolé, je venais seulement récupérer ma commande.

— Papiers du véhicule, je vous prie.

— J'ai laissé ma sacoche chez moi. J'ai juste pris de quoi payer les pizzas.

— Vous circulez sans les papiers de votre voiture ?

— Je les ai oubliés chez moi, répète Jorge. Mais je peux aller les chercher, si vous le souhaitez.

— Vous avez un justificatif d'identité ?

Jorge lève les yeux au ciel.

— Vous ne me reconnaissez pas, capitaine ?

— Vous avez vos papiers d'identité ? répète l'officier.

— Non, ils sont avec la carte grise.

— Dans ce cas, je ne peux pas vous laisser repartir. Vous allez devoir nous accompagner à la gendarmerie afin qu'on établisse votre identité avec certitude.

— C'est une blague !

— J'ai l'air de plaisanter ?

— Bon, je vais appeler ma mère pour qu'elle m'apporte ma sacoche, d'accord ? Comme ça, vous pourrez *vérifier* mon identité.

— Veuillez nous suivre, s'il vous plaît.

— Vous n'avez que ça à foutre ? s'emporte Jorge.

Solers pose une main sur la crosse de son arme.

— Veuillez nous suivre, monsieur.

Jorge essaie de maîtriser ses nerfs :

— Si vous me laissez appeler ma mère, elle sera là dans trois minutes avec mes papiers et ceux de la voiture, capitaine. Ce serait plus simple, il me semble.

Solers adresse un signe à son subordonné et celui-ci s'approche de Jorge avec une paire de menottes à la main.

— C'est bon, je vous suis, capitaine le jeune homme. Pas la peine de me passer les pinces !

Il prend la clef dans sa poche, ouvre la portière :

— Je récupère mon téléphone et...

Le gendarme se jette sur lui, le plaque contre la carrosserie et lui attache les poignets, sous l'œil goguenard de Solers.

*
* *

Ça fait environ une heure que Jorge est en cellule. Une de ces cages au sous-sol de la gendarmerie, aux vitres sales et à l'odeur infecte. Le jeune homme s'est assis sur la banquette en béton, a replié ses genoux devant lui.

Une heure à peine, et déjà il a du mal à respirer.

Une heure à peine, et déjà il a envie de se taper la tête contre les murs.

Tout ça n'est qu'un jeu. Solers avait envie de s'amuser, Jorge était la proie idéale. Il aurait dû se douter que ce pervers chercherait le moindre prétexte pour s'en prendre à lui. Il aurait dû se montrer irréprochable.

Le gendarme qui lui a passé les menottes ouvre la cellule et lui fait signe de le suivre. Jorge se lève sans hâte, comme pour prouver qu'il n'est pas pressé de quitter l'endroit, puis il emboîte le pas au militaire. À l'étage, le sans-grade le conduit dans le bureau de Solers. Mona est assise en face du capitaine.

— J'ai apporté les papiers, dit-elle.

— Merci, répond Jorge. Je peux y aller, maintenant ?

— Reste la tentative de fuite, dit Solers.

— Quelle tentative de fuite ? Je voulais juste récupérer mon portable dans la voiture.

— Ce n'est pas l'impression que nous avons eue, soupire le capitaine.

— *L'impression ?* Moi, j'ai *l'impression* que vous...

— Arrête, Jorge, le coupe Mona.

Elle se tourne à nouveau vers l'officier :

— Écoutez, monsieur, je vous ai apporté les papiers, tout est en règle. Et je ne vois pas pourquoi mon fils aurait tenté de s'enfuir, alors que vous savez pertinemment qui il est et où il habite.

— Je ne l'avais pas reconnu ! ricane Solers.

— Vous savez, monsieur, lorsque j'ai vu que mon fils ne revenait pas, je suis descendue au village et j'ai trouvé sa voiture devant la pizzeria. Je suis entrée et j'ai eu un échange fort instructif avec le patron. Il n'a rien raté de l'arrestation de mon fils, et ce qu'il m'a raconté n'a rien à voir avec votre version... Il m'a assuré que Jorge n'avait opposé aucune résistance.

Le subordonné de Solers regarde ailleurs tandis que le sourire du capitaine se crispe.

— Mais bon, je suppose qu'il ne sera pas nécessaire qu'il ait à en témoigner, ajoute Mona en se levant. Puisque l'affaire est réglée, n'est-ce pas ?

Solers se met debout à son tour et tend à Mona un procès-verbal.

— L'amende forfaitaire pour non-présentation des papiers du véhicule, dit-il. C'est à peu près le prix d'une pizza.

Mona gare la Clio devant le restaurant qui vient de fermer ses portes, faute de clients.

— Je suis désolé.

— Désolé de quoi ? demande Mona.

— Les pizzas vont être froides ! sourit Jorge.

Sa mère lui rend son sourire, il dépose un baiser sur sa joue et descend de la Clio pour monter dans le vieil Espace. Il ne démarre pas immédiatement, prenant quelques minutes pour décompresser. Il réalise que Solers a tous les pouvoirs ou presque et que l'histoire pourrait se répéter. La peur, toujours présente, de voir sa conditionnelle révoquée et d'être renvoyé derrière les barreaux.

Heureusement qu'il y a Mona. Cette femme qui jamais ne baisse les bras. Qui le défendra toujours, quoi qu'il fasse. Quoi qu'on l'accuse d'avoir fait.

Cinq minutes plus tard, il se décide enfin et prend le chemin du retour. Il se met à pleurer au point de ne plus voir la route. Il stoppe en plein milieu,

frappe le volant plusieurs fois et sèche ses larmes d'un geste brusque.

Ces larmes qu'il ne supporte plus.

Cette nuit encore, il s'est réveillé en pleurs. Extirpé de son cauchemar par les cris de son frère dans la chambre voisine.

Parfois, il se dit que s'il veut avoir une chance de guérir, il faudra qu'il parte, qu'il s'éloigne de cet endroit maudit. Mais comment abandonner Mona et Léo ?

Ce frère à qui il ne doit rien, avec qui il ne partage rien. Ni gênes, ni sang, ni souvenirs.

Alors, pourquoi son cœur se serre-t-il quand il l'entend crier en pleine nuit ? Quand il croise ses incroyables yeux verts remplis d'une profonde détresse, ou quand il voit les cicatrices que la prison a laissées sur sa peau ?

Pourquoi a-t-il pris sa défense face aux collégiens qui l'humiliaient ? Risquant de se faire convoquer par les gendarmes pour les avoir menacés.

Fait-il seulement cela pour sa mère ? Aime-t-il ce frère au travers des yeux de Mona ?

Il reprend la route et gare la vieille guimbarde devant la maison. Léonard l'attend dehors et vient à sa rencontre. Dès que Jorge sort de la voiture, son frère le prend dans ses bras.

— Tu pleures ? s'étonne le jeune homme.

— J'ai eu peur que tu reviens pas !

Jorge passe son bras autour des épaules de l'adolescent.

— Ça va, Léo, je suis là.

— S'ils te gardent, je viendrai te chercher. Ça c'est sûr, je viens te chercher !

Léonard le regarde comme pour vérifier qu'il est en un seul morceau. Il le regarde surtout avec un sourire vrai. Le genre de sincérité dont Jorge n'avait plus l'habitude.

— Tu viendrais vraiment me chercher ?

— C'est sûr, Jorge. Je viendrai.

— Alors je suis rassuré, Lennie.

Jorge se rend dans la salle commune, près des vestiaires. Il est 10 h 30, il prend sa courte pause. Il se sert un mug de café avant de s'asseoir. Peu après, trois de ses collègues s'installent à l'autre bout de la longue table. Ils discutent entre eux sans lui prêter la moindre attention. Ici comme ailleurs, Jorge reste un paria. Quelqu'un dont on se méfie, dans le meilleur des cas.

L'ex-taulard, l'éternel assassin. Qui a bien de la chance qu'on tolère sa présence.

Depuis qu'ils savent qui il est et d'où il vient, la plupart des membres du personnel le mettent clairement à part. On lui dit bonjour, on lui serre la main, rien de plus. Mais Jorge fait comme si ça ne l'atteignait pas. Quel autre choix ? Sans ce travail, le juge pourrait décider de le renvoyer en centrale.

Un des hommes présents dans la pièce parle d'une émission qu'il a vue la veille au soir. Un épisode de « Faites entrer l'accusé ». L'histoire d'un tueur libéré après son premier meurtre et ayant récidivé moins d'un an après sa sortie de prison. Sans même regarder Jorge, il disserte sur les failles de la justice, sur son laxisme.

Ces cons de juges... Si c'était leur gosse qu'on avait tué !

Jorge se demande s'il est transparent, si son collègue a oublié sa présence. Ou s'il s'agit d'une énième provocation. Il vide sa tasse dans l'évier et quitte la pièce. Il lui reste cinq minutes de pause, alors il sort à l'arrière du bâtiment et allume une cigarette. Jennyfer, une ravissante employée du rayon électricité, sort à son tour pour fumer. Elle lui demande

du feu, le remercie d'un sourire, puis se concentre sur son smartphone. Jorge s'invente un tête-à-tête avec elle. Il imagine sa peau laiteuse contre la sienne, ses mains posées sur elle. Il imagine qu'elle le désire.

Qu'il n'est pas complètement fini, pas encore mort.

Les femmes l'ont toujours trouvé séduisant. Maintenant, elles le trouvent sans doute dangereux. Comment leur en vouloir ?

Soudain, il devine que sa collègue est en train de le prendre en photo avec une discrétion toute relative. Il écrase son mégot et fait mine de rentrer dans le bâtiment. Mais arrivé à la hauteur de Jennyfer, il s'immobilise :

— Tu peux me prêter ton téléphone ? J'ai un truc à vérifier sur le Net et j'ai laissé le mien aux vestiaires...

Embarrassée, la jeune femme hésite. L'air de rien, elle tente une rapide manipulation, mais Jorge lui arrache le smartphone des mains.

— Eh !

— N'aie pas peur, je vais te le rendre, dit-il calmement.

En quelques secondes, ses doutes sont levés : elle a pris trois clichés de lui pendant qu'il fumait.

— Désolée, murmure Jennyfer. Fausse manip...

— Ben voyons ! ricane Jorge. Tu veux montrer l'assassin à tes potes, c'est ça ? Tu te crois dans un zoo ? Fais gaffe à pas trop t'approcher des fauves, on ne sait jamais...

Après avoir supprimé les photos, il lui rend le téléphone et elle se réfugie à l'intérieur du bâtiment.

— Pour le rancard, on dirait que c'est mort...

*

* *

Affalé dans le canapé, Léonard s'ennuie. Il éteint le téléviseur et enfle sa parka avant de quitter la maison. Comme souvent, il oublie de verrouiller la porte et s'engage sur la route. Il hésite un instant entre la direction du village et celle de la forêt. Aller voir Sacha travailler ou se balader. Il choisit

finallement de descendre vers le bourg. D'un pas rapide, il avale les kilomètres, les mains dans les poches et les yeux sur la chaussée. En ce début d'après-midi, en pleine semaine, il n'a aucun risque de tomber sur Jules et sa bande.

Il traverse Granviller, endormi par le froid glacial, longe le bistrot pour rejoindre l'atelier. Mais il se heurte au petit panneau en bois que Sacha accroche à sa vitrine lorsqu'il s'absente. Déçu, l'adolescent s'assoit sur le muret qui délimite la terrasse du café, et patiente en arrachant la mousse qui recouvre les pierres. Sans même s'en apercevoir, il se balance légèrement d'avant en arrière. Il peut percevoir les discussions qui proviennent du bar. Et quand il entend *Mathieu*, il cesse de se balancer et tend l'oreille.

Ma fille, elle veut plus sortir tellement elle a peur de se faire tracter.

C'est une honte que les gendarmes le laissent se promener dans le village, comme si de rien n'était !

Tu vas voir qu'il va en tuer une autre et là, faudra pas venir pleurer !

Arrête de dire des choses comme ça, ça porte malheur...

Moi, si j'étais le père de la gamine, je prendrais mon fusil et je lui réglerais son compte !

Et tu irais en taule. C'est dégueulasse, mais c'est comme ça.

Léonard plaque la paume de ses mains contre ses oreilles et se remet à jouer au métronome.

— Non, Jorge il va pas tuer une autre, murmure-t-il. Jorge, il est gentil...

Malgré ses oreilles bouchées, il a l'impression de les entendre encore. L'impression qu'il a de la boue plein la figure.

— Non, Jorge, il est pas comme ça...

Il ôte ses mains et écoute attentivement.

C'est une famille de tarés, je te le dis ! Un assassin et un dégénéré. La honte du village. On devrait brûler leur vieille baraque, qu'ils se tirent d'ici.

Si elle brûle, vaut mieux qu'ils soient à l'intérieur !

Léonard se lève d'un bond et s'approche de la porte vitrée. Son ombre imposante se dessine sur le carrelage clair du bar et, tout à coup, les hommes se taisent. Il entre, poings serrés, visage déformé par la colère.

— Si vous brûlez ma mère, je vous tue ! hurle-t-il.

Les types accrochés au comptoir le dévisagent avec stupéfaction.

— Du calme, jeune homme, ordonne le patron.

— Si vous brûlez ma maison, je vous tue ! répète Léonard.

Ses grands yeux roulent d'une cible à l'autre.

— Oh, doucement, dit l'un des hommes. Pourquoi tu gueules comme ça ? On parlait pas de toi ou de ta mère, d'accord ?

— Si, je sais que vous parlez de moi et de ma mère. Et de mon frère ! J'ai tout entendu !

— Tu veux que j'appelle les gendarmes ? menace le patron. Tu veux qu'ils te ramènent en prison ?

— En prison, je peux me défendre ! Et vous avez pas intérêt à venir à la maison parce que sinon, moi je...

— Arrête, Léonard, prie soudain une voix familière.

Sacha se tient juste derrière lui. Il pose une main sur son bras tendu vers Raymondi et l'oblige à le baisser.

— Calme-toi, mon grand.

— Ils ont dit que...

— Je sais ce qu'ils ont dit, le coupe Sacha. Va m'attendre dehors, j'arrive.

— Mais...

— Fais ce que je te dis, Léo, lui intime Sacha d'une voix ferme. Sors d'ici, je m'en occupe.

Léonard jette encore un mauvais regard au patron puis pousse violemment la porte du bistrot. Les clients respirent à nouveau.

— Il est fou, ce gamin ! lance l'un d'eux.

— Non, il n'est pas fou, rétorque Sacha. Par contre, vous, vous êtes vraiment trop cons.

— Eh bien, dans ce cas, tu ne mets plus les pieds ici ! envoie Raymondi. Tu restes avec le débile et tu vas boire ton café ailleurs.

— Pas de problème, répond l'artisan. De toute façon, il est dégueulasse ton jus. Aussi dégueulasse que toi.

Sacha quitte le troquet à son tour et rejoint Léonard qui se morfond devant l'atelier.

— Allez viens, dit-il.

Ils entrent dans la boutique et l'ébéniste le fait asseoir sur un tabouret. Ses lèvres tremblent, ses yeux sont mouillés de larmes acides.

— Tu veux un verre d'eau ?

L'adolescent refuse d'un signe de tête.

— Vas-y, raconte-moi ce qui s'est passé.

— Ils ont dit que Jorge, il allait tuer une autre fille... Et qu'il fallait brûler notre maison avec nous dedans ! hurle Léonard.

— Calme-toi. Ces types sont des imbéciles ! De pitoyables imbéciles qui passent leur temps à dire du mal des autres. Ils n'ont que ça pour remplir leurs journées et se donner un peu d'importance. Mais ne t'inquiète pas, ils ne viendront jamais chez toi pour mettre le feu. Ils en sont bien incapables !

— Je les attends, moi ! s'écrie Léonard.

— Je te garantis qu'ils ne viendront pas t'emmerder chez toi.

— John, il va leur péter la gueule !

— C'est qui, ce *John* ?

— Un mec que j'ai rencontré en prison, prétend Léonard en baissant d'un ton.

— Pas la peine de déranger John pour si peu, sourit Sacha. Il a sans doute mieux à faire que de s'occuper de ces minables, tu ne crois pas ?

Légèrement calmé, Léonard hoche la tête.

— Parce que ce ne sont que des minables, mets-toi ça dans le crâne, mon grand.

— Tu m'avais dit que je dois répondre moi-même, rappelle l'adolescent.

— C'est vrai. Mais le mieux, c'est que tu ne foutes plus un pied dans cet endroit, d'accord ?

— D'accord, Sacha. Mais j'ai fait que leur répondre. Et John, je peux le déranger quand je veux. Et il leur pétera la gueule si j'ai dis de le faire.

Il a toujours les yeux rivés sur la porte du bar, comme s'il attendait qu'un des clients en sorte pour lui sauter dessus. L'ébéniste le considère avec inquiétude.

— Tu as changé, Léo...

— Si j'ai dis à John, il peut même les tuer.

*

* *

Jorge termine de décharger le camion puis descend du Fenwick et consulte sa montre : encore deux heures à tenir. Il se place à l'arrière du bâtiment et allume une Benson.

Les journées sont longues et celle-là l'est tout particulièrement. Aujourd'hui, il finit à 19 heures.

— Salut...

Jennyfer s'est approchée de lui.

— Je suis désolée pour ce matin.

Il garde le silence, la laissant à ses piètres excuses.

— Mais c'est pas ce que tu crois, poursuit-elle. Tu as du feu ?

Il sort le briquet de sa poche et embrase la cigarette de la jeune femme.

— Les photos, c'était pour envoyer à ma meilleure amie, c'est vrai, mais... c'est parce que je te trouve sympa.

— Arrête de me prendre pour un con, par pitié !

Elle hésite encore une seconde avant de se lancer :

— Je lui ai parlé de toi, je lui ai dit que tu me plaisais. Alors, elle voulait voir à quoi tu ressemblais, c'est tout.

— Tu te fous carrément de ma gueule, là ?

— Non, pourquoi ? Tu me plais, c'est vrai... Putain, je sais plus où me mettre !

Ils se regardent un instant et le visage de Jorge se radoucit brusquement.

— Je finis à 19 heures, dit-il. Et toi ?

— Pareil.

— On boit un verre ?

— Euh... Oui, bonne idée ! acquiesce la jeune femme.

— Parfait. À tout à l'heure, alors.

Jorge passe par les vestiaires et prend une douche avant de se changer. Mona est partie depuis deux heures et il l'a prévenue qu'il rentrerait tard. Elle avait visiblement envie de le questionner mais s'est abstenue de tout interrogatoire, se contentant de lui souhaiter une bonne soirée. Une fois habillé, Jorge salue Vincent qui, comme à son habitude, fait des heures supplémentaires. Dehors, il allume une cigarette pour patienter. Un à un, les employés regagnent leur voiture et quittent le vaste parking. Jennyfer apparaît enfin et adresse un timide bonsoir à Jorge.

— On prend ma caisse ? propose-t-il.

— Où on va ?

— On a dit qu'on allait boire un verre, non ?

— Je connais un bar sympa dans le centre. Et, oui, on prend ta bagnole parce que je suis venue en bus, ce matin.

Vincent, qui vient de sortir du bâtiment à son tour, leur jette un regard noir. Jorge se fait un plaisir de lui répondre par un signe de tête et pose une main sur le bras de la jeune femme. Ils traversent le parking et, quand elle voit le vieil Espace, Jennyfer fait la moue.

— Dis donc, elle est vintage, ta bagnole !

— Elle n'est pas à moi, explique Jorge. On me l'a prêtée en attendant...

— En attendant quoi ?

— Que la Ferrari que j'ai commandée me soit livrée. Il y a des délais de dingue, soupire-t-il.

Elle lui accorde un sourire et accepte de grimper dans l'antiquité. Ils s'éloignent de l'entreprise et se retrouvent rapidement coincés dans les bouchons de la zone commerciale.

— Tu prends souvent les gens en photo sans leur permission ? demande Jorge.

— Non, jamais.

— Ah, c'est juste pour moi, alors ! Mais la prochaine fois que tu fais un truc pareil, sois plus discrète.

Il ressent l'embarras de la jeune femme. Il ressent même la peur qui lui noue la gorge.

La peur et l'excitation.

La voiture s'extirpe enfin des embouteillages et Jorge suit les instructions de sa passagère. Il trouve une place non loin d'un bar branché du centre-ville. Ils s'installent près de la devanture, commandent deux bières.

— Ça te plaît, ce boulot ? commence-t-elle d'un ton bien trop enthousiaste.

Jorge prend son temps pour répondre. Il sait que tout est faux. Ses mots, son sourire, chacun de ses gestes. Elle joue un rôle et il va essayer de tenir le sien.

— Non. Mais j'ai besoin de bosser.

— Je comprends. Remarque, il y a pire... Et tu faisais quoi avant de travailler chez nous ?

Un sourire se dessine sur le visage de Jorge.

— J'étais en taule. Mais ça, tu le sais déjà...

— Non, je veux dire avant la prison.

— J'étais en Écosse, près du loch Ness.

— Ah oui ? Et tu y faisais quoi ?

— Je chassais le monstre.

Elle rit un peu trop fort tandis que Jorge continue de sourire.

— Et tu as réussi à le tuer ?

Aussitôt, elle regrette d’avoir prononcé le mot interdit.

— Enfin, à le capturer ? rectifie-t-elle en buvant une gorgée de blonde.

— Je suis un très bon chasseur. Aucune proie ne m’échappe, assène Jorge.

Jennyfer manque de s’étouffer avec sa bière. Elle repose son verre et se tapote les lèvres avec la petite serviette.

— C’est beau l’Écosse, non ? poursuit-elle.

— Magnifique.

— Et tu portais le kilt ?

— Sans rien en dessous, comme le veut la tradition.

Elle glousse à nouveau et Jorge se demande à quel moment il va mettre un terme à cette mascarade. Mais après tout, autant faire durer le plaisir. Peut-être même qu’il le conduira au-delà de ce qu’il imagine.

— J’ai faim, dit-elle soudain.

— Moi aussi. Ça fait seize ans que je n’ai rien mangé d’appétissant.

— Hein ?

À nouveau embarrassée, elle triture sa serviette en papier. Il la laisse s’enfoncer en profitant du spectacle. Elle appelle le serveur, lui demande quelques tapas.

— Alors comme ça, je te plais ? poursuit Jorge.

— Oui, je te trouve mignon, sympa...

— *Mignon ?*

Il a terriblement envie de rire, se retient encore.

— Et moi, tu me trouves comment ? minaude-t-elle.

— Étonnante.

Face à la déception qu’elle affiche, il ajoute :

— Et très sexy.

Cette fois, elle rougit. Les tapas arrivent au bon moment, lui offrant une diversion inespérée.

— C'est bon, tu veux goûter ? dit-elle.

Jorge pique une empanada, engloutie en deux bouchées.

— Oui, délicieux... Ça fait longtemps que tu bosses dans cette boîte ?

— Trois ans.

— Tu es passionnée d'électricité ?

— Non, évidemment ! Mais bon, c'est comme toi. J'ai besoin de travailler et il n'y a pas beaucoup de choix dans le coin...

— Tu as quel âge ? continue Jorge.

— Vingt-neuf. Et toi ?

— Trente-six.

— Mona m'a dit qu'elle avait un fils de quinze ans... Vous avez une grosse différence d'âge, non ?

— Léo n'est pas vraiment mon frère. Ma mère l'a adopté pendant que j'étais en taule.

— Ah, je vois, dit-elle en lisant un message sur son téléphone.

Elle avale la dernière gorgée de bière, la dernière olive farcie aux anchois et consulte sa montre. Jorge rappelle le serveur, commande deux nouvelles bières et deux assiettes de tapas.

— C'est Mo qui t'a fait entrer dans la boîte ?

— Comment t'as deviné ? s'amuse Jorge.

— C'est bien que le patron ait accepté de t'embaucher.

— Tu veux dire que c'est bien qu'il ait accepté d'embaucher un ex-taulard en conditionnelle ?

Jennyfer passe une main dans ses cheveux longs, tripote à nouveau sa serviette.

— Non, c'est pas ce que je voulais dire...

— C'est *exactement* ce que tu voulais dire.

Il la regarde s'embourber de plus en plus, avec un plaisir non dissimulé.

— Enfin, c'est bien, quoi, dit-elle finalement.

Elle consulte encore sa montre et Jorge prend un billet dans son portefeuille.

— Non, laisse, je vais payer ! dit Jennyfer.

— Pourquoi ? Inviter une femme, ça ne se fait plus ? Moi aussi, je suis *vintage* ?

— Non, ça se fait, mais...

— Mais quoi ?

Il glisse le billet sous son verre, laissant un pourboire.

— On y va ? dit-il.

— Où ça ? bredouille-t-elle avec un air de biche aux abois.

— Je te ramène chez toi. Sauf si tu préfères prendre le bus.

— Non, bien sûr.

Ils quittent le bar. Jorge allume une cigarette, en propose une à Jennyfer. Ils la fument en retournant à la voiture. Elle s'installe sur le siège passager, boucle sa ceinture.

— Ça va ? Tu es toute pâle...

— J'ai froid, prétend-elle.

Il met le chauffage et appuie sur l'accélérateur. Au premier feu rouge, il tourne la tête vers elle.

— Je vais où ?

— Euh... c'est à droite, en direction de l'église. D'ailleurs, tu pourras me déposer devant, je finirai à pied.

— Il fait froid, mieux vaut que tu marches le moins possible, non ?

— Ben... oui, c'est sûr. C'est juste pour pas t'embêter.

— Pas de souci, j'ai tout mon temps. J'ai même toute la nuit, si tu veux...

Il voit ses yeux s'emplir de terreur, lui adresse un sourire appuyé. La voiture passe devant l'église, Jorge ralentit.

— À droite ou à gauche ?

— À gauche ! se hâte-t-elle de préciser.

Il en conclut qu'elle habite vers la droite mais bifurque dans la direction indiquée, qui les conduit dans une ruelle mal éclairée.

— C'est glauque, ici, dit-il. On dirait un coupe-gorge...

Ils débouchent sur une place, Jennyfer lui demande de prendre à droite.

— Voilà, c'est l'immeuble, là ! Celui avec la façade blanche.

Il stoppe l'Espace le long du trottoir.

— C'est bizarre, je t'ai entendu dire l'autre jour que tu habitais une maison avec un jardin et une *magnifique* terrasse.

— Ah bon ? Non, je...

Elle pose une main sur la poignée de la portière, hésite à s'enfuir dans la rue où il n'y a pas un seul passant, pas un seul témoin.

— Tu sais, Jenny, je vais te donner un conseil d'ami : la prochaine fois que tu es dans une voiture avec un mec qui te fout la trouille, ne lui demande pas de te conduire dans une rue déserte. Demande-lui de t'arrêter dans un endroit où il y a du monde, ce sera plus prudent. Plus intelligent aussi.

Les doigts de la jeune femme se crispent sur la poignée, elle cesse de se débattre, vaincue.

— Alors, c'était comment ? poursuit Jorge avec un sourire carnassier.

— Quoi ? murmure-t-elle.

— C'était comment de boire un verre avec un criminel et de monter dans sa caisse ?

Elle devient plus pâle encore, Jorge a l'impression qu'elle va tourner de l'œil.

— Mais je sais pas, bafouille-t-elle avec effroi. C'est pas ce que tu crois...

— Te fatigue pas. Tu as fait un pari ou bien c'est juste parce que ça t'excitait ?

— Ni l'un ni l'autre, jure-t-elle d'un ton désespéré.

— Alors, qu'est-ce que tu fous ici, avec moi ?

— Je te l’ai dit, tu me plais bien.

— Je te *plais bien* ? Tu veux baiser avec un assassin, c’est ça ? Remarque, c’est vrai que c’est pas tous les jours qu’on a l’occasion de le faire !

— Arrête, maintenant, c’est pas drôle !

— Au contraire, c’est à mourir de rire... Et tu sais pourquoi c’est si comique ? Parce que je ne suis pas un assassin. Je suis juste un pauvre type qui a été condamné à tort pour deux meurtres qu’il n’a pas commis. Un type qui s’est tapé seize ans de taule à la place d’un autre. Un type dont la vie a été entièrement détruite... Je te plais moins tout d’un coup, n’est-ce pas ? Tu me trouves moins *mignon* ?

Elle le contredit d’un signe de tête.

— Mais je n’aime pas qu’on s’amuse avec moi, Jenny. Je préfère encore tous ceux qui m’ignorent et même ceux qui me regardent de travers. Au moins, c’est plus clair. Parce que si j’étais innocent en rentrant en prison, je ne le suis plus. Il se pourrait bien que je sois devenu un peu plus *dangereux*...

Elle fixe le tableau de bord, incapable d’ajouter un mot.

— Bon, dis-moi où tu habites vraiment, que je te ramène chez toi, dit Jorge. Je ne voudrais pas qu’il t’arrive quelque chose. Que tu fasses une mauvaise rencontre...

— C’est tout près d’ici.

Elle lui indique le chemin, ils n’échangent plus un mot.

— C’est là, dit-elle soudain. La maison avec le portail noir.

Il stoppe à nouveau la voiture.

— Bonne nuit, Jenny.

Elle se sauve en vitesse et Jorge attend qu’elle soit rentrée chez elle pour redémarrer.

*

* *

Allongé sur son lit, Léonard a les yeux ouverts. Il consulte son radio-réveil, voit qu'il n'est pas si tard. À peine 22 heures.

— Il va rentrer, murmure-t-il. Il va rentrer bientôt, c'est sûr.

Il mordille son pouce droit, s'arrachant des petits morceaux de peau.

— Pas la peine de te faire de la bile, John. Il va revenir, il va pas t'abandonner.

Il entrouvre la fenêtre. Dehors, le silence est total, à part le cri lointain d'un hibou. Déçu, l'adolescent retourne se réfugier sous la couette.

— Il est pas comme ça, Jorge. Il nous laissera pas, c'est sûr.

Léonard attrape la boîte sous son lit et en sort le livre d'images. Il regarde les dessins, les caresse avec son index. Toutes les trois minutes, il consulte l'heure qui s'affiche en rouge sur fond noir.

Il entend gratter à la porte de sa chambre et va ouvrir.

— Où t'étais, toi ? demande-t-il d'un ton sévère.

Arsène émet un miaulement enroué en guise de réponse et monte directement s'installer sur le lit.

— Pousse-toi, ordonne Léonard en se couchant près du chat. C'est mon pieu aussi !

Il caresse longuement la boule de poils et son angoisse se calme, seconde après seconde.

— Jorge, il sera là bientôt, tu sais.

Nouveau miaulement bref.

— C'est juste qu'il avait quelqu'un à voir. Tu crois que c'est une fille ? Comme toi, quand tu t'en vas pendant trois jours ? Ça doit être ça...

Quand il entend un bruit de moteur qui approche, il retient son souffle. Et quand la voiture entre dans le jardin, son cœur se fait aussi léger qu'une plume.

— Tu vois, je t'avais dit qu'il allait rentrer ! Qu'il nous laisserait pas.

Bientôt, les pas discrets dans l'escalier et le couloir. La porte de la chambre d'en face qui s'ouvre puis se ferme.

— Voilà, il est là, maintenant.

Dans la minute qui suit, Léonard s'endort tout contre le chat.

Angélique étend le linge dehors tandis que Maréchal la surveille, posté dans la véranda. Aujourd'hui, elle a lavé les draps. Elle aimerait laver les siens chaque fois qu'il vient dans sa chambre. Elle aimerait même les brûler chaque fois qu'il les souille de son odeur, comme elle aimerait brûler cette chambre, cette maison.

Cette vie.

Mais Maréchal refuse de gaspiller l'eau et la lessive.

Une fois par mois, c'est largement suffisant. Tu me prends pour Crésus ?

Son oncle est radin, alors qu'il a assez d'argent pour ne pas être obligé d'aller travailler. Il s'est débrouillé pour obtenir la tutelle de sa nièce et lui voler son héritage.

Elle regarde le petit cabanon en pierre au bout du jardin et repense immanquablement à son fils. Elle imagine combien il devait avoir peur lorsque son père l'enfermait là-dedans, l'y laissant souvent plusieurs jours dans la boue, la faim et la soif. Dans la peur et la solitude. Depuis sa chambre, elle pouvait entendre ses cris de bête blessée. Ses cris de désespoir.

C'était parfois une punition, parfois sans raison. Son oncle ne supportait pas ce qui les unissait.

Quand il avait eu un an, Angélique avait décidé de lui trouver un nom. Un nom qu'elle ne prononcerait jamais, sauf dans sa tête. Elle avait choisi de le baptiser Adam, du prénom de son défunt père, tandis que Maréchal le surnommait le braillard, le débile ou encore le cloporte.

La jeune femme prend son temps pour étendre les draps, profitant de ce moment pour respirer l'air du dehors. Car depuis qu'elle a tenté de s'enfuir, elle n'a quasiment plus le droit de sortir de la maison. Avant, il la laissait parfois s'occuper des rosiers et des géraniums. Désormais, le jardin ressemble à un terrain vague, un endroit mortifère où la nature n'a même pas daigné reprendre ses droits.

Elle récupère la corbeille à linge et revient dans la maison. Tête haute, elle passe devant son oncle puis s'installe dans la cuisine où l'attend la préparation du déjeuner. La nausée la reprend et elle court jusqu'aux toilettes. Lorsqu'elle en ressort, Maréchal la fixe d'un regard plein de haine. Elle retourne à son labeur, le cœur toujours lourd, et allume le petit transistor posé sur l'étagère. Au-dessus de l'évier, une fenêtre avec barreaux donne sur une autre partie du jardin et la vue s'étend jusqu'à une colline douce hérissée depuis peu de quelques éoliennes. Angélique aime regarder ces lointains géants tourner dans le vent. Elle se dit qu'un jour, peut-être, elle pourra les admirer de près et les entendre brasser l'air au-dessus de sa tête.

Soudain, un jeune chat famélique, noir aux yeux jaunes, s'aventure dans l'allée et s'arrête près d'un arbre. Aussitôt, Angélique récupère un morceau de jambon dans le frigo, ouvre doucement la fenêtre et lance la nourriture en direction de l'animal. Effrayé, il commence par s'enfuir vers le grillage. Patient, la jeune femme attend qu'il vienne renifler le bout de viande. Dès qu'il l'a mangé, elle lui en lance un autre. Plus confiant, le félin reste dans les parages, espérant une nouvelle manne. Angélique dépose un troisième morceau de porc et une soucoupe pleine de lait sur le rebord de la fenêtre avant d'en repousser les battants. Après une brève hésitation, l'animal affamé grimpe, se faufile entre deux barreaux et engloutit son festin. Angélique tend la main, il recule puis revient.

Après dix minutes, elle peut enfin le caresser.

Ayant appâté son nouvel ami, elle décide de tenter sa chance. Elle passe dans le salon où Maréchal lit son journal.

— Qu'est-ce que tu veux ? souffle-t-il.

D'un signe, elle lui demande de le suivre. Dès qu'il voit le chat, il comprend.

— Non, dit-il. Il reste dehors.

La jeune femme court vers la porte et s'acharne sur la poignée.

— J'ai dit non, répète Maréchal. C'est pas la peine de faire ton cirque ! Je veux pas de cette saleté chez moi.

Le mois de janvier touche à sa fin et une fine pellicule de neige a recouvert les alentours de la maison. Il fait encore nuit lorsque Jorge grimpe dans l'Espace. La vieille voiture rechigne à démarrer mais finit par obéir.

Le jeune homme roule doucement sur la route parsemée de plaques de verglas. Aujourd'hui, Mona est de repos et elle dort encore, ainsi que Léonard.

Sur la nationale à double voie, salée pendant la nuit, il se permet d'accélérer mais reste prudent. Il arrive à l'entreprise un peu avant 7 heures et, après s'être changé, il se sert un café dans la salle commune. Vincent et Ringearde sont déjà là, eux aussi.

— On a beaucoup de livraisons aujourd'hui ? demande Jorge.

— Ouais, pas mal ! répond le chef. On va pas chômer. En plus, il y a un Fenwick en panne, fais chier.

— On va se débrouiller, dit Jorge.

Ils boivent leur café en silence et le jeune homme quitte la pièce. Une fois dans la réserve, il s'aperçoit qu'il a oublié ses gants et fait demi-tour. Pour accéder aux vestiaires des hommes, il faut passer par la salle commune et, quand Jorge y pénètre, il interrompt un conciliabule entre Ringearde et Vincent. L'impression de déranger. Il les ignore et récupère les gants dans son casier avant de repartir vers la réserve.

La matinée est longue, épuisante. Les livraisons se succèdent et Jorge ne ménage pas sa peine. À midi, il prend sa pause déjeuner dans une pizzeria de

la zone commerciale en compagnie de Quentin, le plus sympa des caristes. Un type simple, franc, qui ne semble pas faire cas de son passé. La plupart du temps, dans un souci d'économie, Jorge se contente d'un sandwich qu'il mange sur le parking. Parfois, il se prive carrément de déjeuner.

— Le patron était en rogne, ce matin, relate Quentin.

— Ah bon ?

— Ouais, j'ignore pourquoi, mais il a convoqué plusieurs chefs de rayon et Vincent aussi.

— On ne va pas tarder à le savoir ! prédit Jorge. En général, quand les chefs se font remonter les bretelles, ça finit toujours par nous retomber sur le coin de la gueule !

Ils mangent rapidement une pizza puis retournent à l'entreprise. Jorge remonte sur son Fenwick et continue à rentrer les palettes dans l'immense réserve.

Vers 15 heures, Vincent lui fait signe de stopper la machine.

— Tu fais une pause, le boss veut te voir.

Jorge coupe le contact de son engin et ôte ses gants. Il ressent une légère oppression dans la poitrine mais demeure impassible. Il monte jusqu'aux bureaux de la direction et lorsqu'il entre dans celui de Delambre, il comprend qu'il va passer un sale quart d'heure. Il serre la main du patron et s'assoit en face de lui.

— J'ai décidé de ne pas renouveler votre période d'essai, annonce Delambre.

Coup de massue sur la tête, Jorge met une seconde à recouvrer ses esprits.

— Mon travail ne vous donne pas satisfaction ?

— Si, reconnaît Delambre. Vous êtes un de mes meilleurs caristes. Vous ne comptez ni vos heures ni vos efforts.

— Dans ce cas, pourquoi vous ne voulez pas me garder ?

Le père de Victoria semble à la fois embarrassé et en colère.

— J'ai de bonnes raisons de mettre fin à votre contrat, dit-il.

— Lesquelles ?

— Depuis que vous êtes arrivé, nous avons constaté une série de vols dans la réserve, révèle le patron.

Nouveau coup de massue, Jorge serre les dents.

— Et bien sûr, vous pensez que c'est moi le responsable ? Ça ne peut être *que* moi !

— Non, je n'ai pas du tout pensé ça ! se défend Delambre. Mais, comme la loi m'y autorise, j'ai mené une enquête. Et tout vous accuse.

— Je n'ai rien volé, monsieur, riposte Jorge. Quels sont les éléments qui vous ont persuadé que j'étais coupable ?

— Nous avons effectué des recoupements entre les jours probables où les vols ont été commis et le planning des employés. Ces vols n'ont pas pu se produire à n'importe quel moment de la journée. Ils ont eu lieu sur des créneaux où le personnel est réduit. Entre midi et deux, notamment. Et d'après vos collègues, vous restez souvent sur le dépôt pendant la pause déjeuner. Mais ce n'est pas tout... J'ai interrogé plusieurs collaborateurs et certains témoignages vous accusent.

Jorge ferme les yeux, respire profondément. Il aurait dû s'y attendre.

— Et les caméras de surveillance ? demande-t-il.

— Il n'y en a pas dans la réserve, ni sur le parking. Seulement dans les rayons et aux caisses.

— Je vois... C'est donc ma parole contre celle des autres. Et la parole d'un ex-taulard ne vaut rien, c'est bien connu ! crache le jeune homme.

— Je n'ai pas dit ça et le but de cet entretien est de vous entendre.

— La seule chose que je peux vous dire, c'est que je n'ai rien volé. Et que j'aurais été bien con de le faire, vous ne croyez pas ? Dans ma situation, alors que je suis encore en période d'essai et en liberté conditionnelle, vous pensez vraiment que je serais assez stupide pour m'amuser à ça ?

— Peut-être avez-vous des difficultés financières, estime Delambre.

— Pas du tout, tranche Jorge d'une voix dure.

— Mona m’a demandé des avances sur salaire ces deux derniers mois. J’en conclus donc que votre situation n’est pas très glorieuse.

Les lèvres de Jorge se pincet. Il a l’impression de s’enfoncer dans des sables mouvants.

— Je l’ignorais. Elle ne m’en a pas parlé. Je... je suppose que c’est parce qu’elle envisage d’envoyer mon frère dans une institution privée et que ça coûte cher. Mais je vous le répète, monsieur, je n’ai rien volé du tout. Si je perds ce travail, je risque de retourner en taule et vous le savez. Alors, vous savez aussi que je marcherais sur les mains si vous me le demandiez... Qui m’accuse ? Je peux au moins le savoir ?

— Non, décide le patron. Mais sachez que trois personnes assurent vous avoir vu transporter des choses jusqu’à votre voiture.

Trois personnes... Vincent, Ringear et le véritable voleur, le jeune homme en est persuadé. Les deux chefs ont dû le prendre la main dans le sac et lui proposer un marché : accuser Jorge en échange de leur silence.

Il fait quelques pas dans le bureau, cherchant les mots pour désamorcer la situation.

— Monsieur Delambre, je ne suis pas le coupable que vous recherchez. Je n’ai rien volé ni dans la réserve ni ailleurs. Et si certains m’accusent, c’est parce que je suis le coupable idéal, une fois encore... Parce qu’ils considèrent que je n’ai pas ma place parmi eux. Alors, s’il vous plaît, ne vous laissez pas abuser par ces gens.

Delambre ne semble pas convaincu.

— Vous voulez venir chez moi ? propose Jorge. Je peux vous faire visiter la maison et toutes les dépendances, si vous le souhaitez ! Vous n’y trouverez rien qui vient d’ici, je peux vous l’assurer.

— Le matériel a peut-être déjà été revendu, objecte le patron.

— C’est quoi, le matériel en question ? Je suis censé avoir volé quoi ?

Delambre saisit un papier sur son bureau, certainement une liste :

— De l’outillage de marque Makita, Einhell et Ryobi...

— Ce genre de matos ne se vend pas en trois jours, nom de Dieu ! Si je l'avais volé, il serait stocké chez moi.

— Le fait que le matériel ne soit pas à votre domicile n'est pas une preuve, dit Delambre. Il peut avoir été confié à des complices.

— Des *complices* ? Mais quels *complices* ? Personne ou presque ne m'adresse la parole !

Delambre se laisse aller en arrière sur son fauteuil et passe une main sur sa barbe de trois jours.

— Pourquoi vos collègues mentiraient-ils ?

Jorge se rassoit face à lui.

— Parce qu'ils me croient coupable de deux meurtres et qu'ils ne digèrent pas que je sois sorti de prison. Parce que pour eux, je ne suis qu'un criminel et que ça les emmerde de voir ma gueule tous les jours. Voilà pourquoi !

Le patron secoue la tête, comme pour rejeter les arguments de Jorge, qui commencent dangereusement à le déstabiliser.

— Si vous saviez les couleuvres que j'ai avalées depuis que je suis ici...

— Quel genre ? interroge Delambre.

— Du genre *On ne condamne pas un innocent à vingt ans de taule. Ou Ces cons de juges sont trop laxistes. Vous en voulez d'autres ?...* Ils sont tous persuadés que je vais récidiver. Il y en a même une qui m'a pris en photo pour envoyer le portrait de *l'assassin* à ses copines...

Delambre soupire et froisse légèrement la liste entre ses doigts.

— Il fallait s'y attendre, répond-il simplement. Telle est la nature humaine.

— Certes, mais ça ne fait pas de moi un voleur, monsieur.

— Bon, je ne vous ai pas tout dit... Un des chefs de rayon m'a signalé un vol qui a eu lieu ce matin même, reprend Delambre. Deux pièces de petit outillage portatif. Donc, ce que je vous propose, c'est de demander à chaque collaborateur d'ouvrir le coffre de sa voiture.

— Ça me semble une bonne idée, acquiesce Jorge.

— Parfait. Vous me suivez ?

Jorge talonne le patron jusqu'à la réserve. Delambre échange quelques mots avec Vincent, qui hoche la tête à plusieurs reprises.

— Je commence par les caristes, annonce le directeur. Puisque ce sont eux qui passent le plus de temps dans la réserve...

Vincent demande à l'ensemble de ses subordonnés de cesser le travail et tous se regroupent autour du patron, qui leur explique brièvement la situation. Il se tourne ensuite vers le chef :

— Est-ce que tous ceux qui étaient là ce matin sont encore présents cette après-midi ?

— Non, il manque Loïc, il a terminé à 14 heures.

— Bon, nous allons malgré tout procéder à l'ouverture des coffres de voiture, si personne n'y voit d'inconvénient...

Aucun employé n'ose refuser et la petite troupe migre vers le parking. Chaque véhicule est ouvert par son propriétaire. Le coffre, ainsi que les portières latérales. Jorge passe en quatrième position. Il déverrouille la voiture et Delambre inspecte l'habitacle de l'Espace sans toutefois y entrer. Le jeune homme soulève le hayon arrière ; sous la couverture toujours présente dans le coffre, il distingue deux formes rectangulaires.

— Vous pouvez retirer la couverture ? demande le patron.

— Putain, j'y crois pas, murmure Jorge. Ces trucs n'étaient pas dans ma caisse ce matin...

— La couverture, je vous prie.

Jorge s'exécute et les objets du larcin apparaissent dans leur emballage d'origine. Après un lourd silence, Delambre reprend la parole.

— Bon, je crois que nous allons nous arrêter là. M. Mathieu, vous voulez bien prendre ce qu'il y a dans votre coffre et venir jusqu'à mon bureau ?

Jorge récupère le matériel avant de claquer violemment le hayon.

— Mon casier ne ferme pas à clef, dit-il.

— Nous verrons cela dans mon bureau, tranche le patron. Vincent, vous nous accompagnez, et les autres, vous reprenez le travail. Merci de votre collaboration.

Les caristes retournent dans la réserve, tandis que Vincent et Jorge suivent Delambre jusque dans son antre. Le jeune homme décide de rester debout. On se bat toujours mieux lorsqu'on est debout, c'est ce que lui disait Cisco.

— Mon casier ne ferme pas à clef, répète-t-il.

Delambre interroge Vincent du regard :

— C'est vrai, acquiesce le chef magasinier. La serrure est cassée. Je devais m'en occuper, mais je n'ai pas encore eu le temps de le faire.

Le patron fixe à nouveau Jorge :

— Ce n'est pas dans votre casier qu'on a retrouvé l'objet du vol.

— Et à votre avis, où est-ce que je laisse la clef de ma voiture ?

Delambre lève les yeux au ciel.

— Et puis quoi ? Le voleur a pris la clef dans votre casier et a ouvert le coffre de votre bagnole pour y cacher son larcin ?

— Je ne vois pas d'autre explication. Je n'ai pas quitté mon poste ce matin.

Le patron se tourne encore vers Vincent :

— Vous confirmez ?

Le chef des caristes a un moment d'hésitation.

— Je ne suis pas resté dans la réserve toute la matinée, avoue-t-il. J'avais un rendez-vous avec le DRH à 9 heures.

Jorge a envie de casser le bureau en deux.

— Et comment le voleur savait-il que j'allais demander à tout le monde d'ouvrir sa voiture ? reprend Delambre.

— Vous avez parlé de ces vols à plusieurs personnes, non ? Pas plus tard que ce matin ! Vous avez interrogé plusieurs membres du personnel. Et sans doute que parmi eux se trouve le véritable coupable ! Alors, il s'est dit que...

— Stop ! l’interrompt fermement le patron. Vous allez trop loin ! Si encore vous montriez des regrets... Je n’ai pas d’autre alternative que de mettre fin à votre période d’essai dès maintenant. Le salaire des jours effectués en janvier vous sera versé par la RH. Et... par amitié pour votre mère, je ne porterai pas plainte contre vous. Récupérez vos affaires : je ne veux pas que vous restiez dans l’entreprise une minute de plus.

Jorge vide son casier, sous la surveillance de Vincent. Puis il passe dans les vestiaires et se change. Quentin le rejoint, la mine défaite.

— C'est quoi, cette histoire ?

— C'est *mon* histoire, réplique Jorge. Toujours la même : accusé à tort.

— Mais... Ce qu'il y avait dans ton coffre ?

— Quelqu'un a placé ça dans ma caisse et ça a marché comme sur des roulettes.

— T'es viré ?

— Oui.

Quentin pose une main sur son épaule.

— Je suis désolé, vraiment. Tu vas faire quoi ?

— Prier ! rétorque Jorge. Prier pour trouver un nouveau taf avant que le juge me renvoie en taule...

— Il peut faire ça ?

— Il *va* faire ça.

— Putain, quelle merde.

Ils se serrent la main.

— Bonne chance, Jorge.

— Merci, Quentin.

Chargé de l'escorter jusqu'à la sortie, Vincent l'attend dans la salle commune. Jorge le fixe droit dans les yeux et le chef finit par baisser la tête. À cet instant, le jeune homme sait qu'il est impliqué dans cette machination.

— T'es content ? T'as réussi ton coup ?
— Je n'y suis pour rien ! s'offusque Vincent.
— Tu pourrais au moins assumer.
— C'est toi qui as fait le con, c'est à toi *d'assumer* ! riposte nerveusement le chef.

Jorge s'approche tout près de lui.

— Il paraît que dans la vie, tout se paye, murmure-t-il.

Vincent recule avant de contre-attaquer :

— Tu es bien placé pour le savoir, non ?

— Fais gaffe à tes arrières, *chef*.

Jorge pousse la porte de la salle et Vincent le suit en gardant ses distances. Ils traversent la réserve, Jorge marche la tête haute. Le chef vérifie qu'il monte bien dans sa voiture avant de regagner le bâtiment.

Jorge demeure un moment derrière le volant. Hagard, sonné. L'injustice coule à nouveau dans ses veines et une profonde amertume lui soulève le cœur. Il se décide à démarrer et prend le chemin de Granviller.

Comment va-t-il annoncer la nouvelle à sa mère ?

Comment va-t-elle pouvoir encaisser ce nouveau coup ?

Au fil des kilomètres, la haine monte en lui, vague noire et puissante. Il a envie de faire demi-tour et de mettre le feu à l'entrepôt. Avec les employés à l'intérieur.

Tous, sans exception.

— Qu'ils crèvent. Tous, jusqu'au dernier...

*
* *

Léonard s'est endormi sur le canapé. Mona le couve d'un regard tendre mais inquiet. Son fils n'est plus vraiment le même, la prison lui a fait beaucoup de mal, elle le sait. Mais elle ignore s'il en gardera longtemps les stigmates ou s'il parviendra à oublier, à pardonner.

Lorsqu'elle entend l'Espace entrer dans le jardin, elle fronce les sourcils et consulte la pendule. Il est bien tôt, Jorge devrait encore être à l'entreprise.

Il met un temps fou à franchir la porte et, dès qu'elle voit son visage, Mona comprend que quelque chose est arrivé.

— Bonjour, mon fils. Tu rentres déjà ?

— Oui. Faut que je te parle...

Léonard ouvre un œil et sourit en voyant son frère.

— Salut, Lennie.

Jorge s'effondre dans l'autre fauteuil et allume une cigarette.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande sa mère.

— J'ai une mauvaise nouvelle. Une très mauvaise nouvelle.

La main de Mona se crispe sur l'accoudoir. L'ombre de la prison se dresse à nouveau devant elle.

— Delambre m'a viré.

— Hein ? C'est pas possible ! Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien.

— Rien ? Mais...

Jorge se relève et prend une bouteille de rhum dans le bar. Il se sert un verre et reste debout près de la cheminée.

— Il y a eu des vols à l'entreprise et c'est moi qu'on a accusé.

Après avoir bu deux gorgées d'alcool, il raconte dans le détail sa journée.

— C'est une machination, conclut-il. Parfaitement orchestrée.

— Qui a pu faire une chose pareille ? murmure Mona.

— Vincent, Ringeard... Qu'est-ce que j'en sais ! Ils étaient nombreux à avoir envie que je me casse.

Mona fait les cent pas dans la pièce tandis que Léonard demeure silencieux. Il n'a pas tout compris à cette histoire d'outils qui disparaissent et réapparaissent dans la voiture. Il a seulement conscience que la situation est grave. Même s'il ignore encore à quel point.

— Je vais aller parler à Delambre, décrète sa mère.

— Non, c'est inutile.

— Inutile ? Mais tu te rends compte de ce qu'on risque ?

— Évidemment que je m'en rends compte ! s'écrie Jorge en posant son verre vide sur la cheminée.

Mona attrape son manteau et la clef de la Clio.

— Tu perds ton temps ! dit Jorge. Il ne reviendra pas sur sa décision.

— Si, affirme-t-elle. Je le connais depuis des années, il m'écouterà.

Jorge a beau protester, sa mère ne veut rien entendre.

— Reste avec Léo, ordonne-t-elle.

Elle quitte la maison, grimpe dans sa voiture et démarre aussitôt. Elle s'engage sur la route à une vitesse excessive. Des petits flocons recommencent à tomber et elle actionne les essuie-glaces. Ses mains sont crispées sur le volant glacé, un étau lui serre les tempes et des morceaux de verre tranchants se baladent dans son crâne.

Ça ne peut pas leur arriver, on ne peut renvoyer son fils en prison.

Elle ne le supporterait pas.

La Clio quitte le bourg et s'engage sur la départementale étroite. Il neige de plus en plus, Mona a mal aux yeux. Pourtant, elle roule vite. Elle bifurque à droite pour attraper la nationale et, dans le virage, la Renault chasse un peu de l'arrière. La double voie, enfin. Mona accélère encore, pressée de rejoindre son lieu de travail.

Après un trajet qui lui semble interminable, elle entre en ville, où la circulation est gênée par les conditions météorologiques. Quinze minutes plus tard, elle se gare à l'arrière du dépôt de matériaux et passe son badge sur le lecteur. Elle monte vers les bureaux et frappe directement à la porte du patron. Dès qu'il voit Mona, son visage se contracte. Mais il accepte de la recevoir et la fait asseoir en face de lui.

*

* *

Jorge est planté devant la fenêtre du salon, celle qui donne sur le jardin. Il a allumé les lampadaires extérieurs et regarde virevolter les flocons de neige, papillons de nuit piégés par la lumière artificielle. Il consulte sa montre et constate que sa mère est partie depuis deux heures.

— Tu crois que Mo va revenir bientôt ?

Jorge avait presque oublié son frère, qui n’a quasiment pas bronché depuis que Mona s’est éclipsée, comme s’il craignait de déranger.

— Oui, Lennie, elle ne devrait plus tarder.

— Et tu crois qu’elle aura une bonne nouvelle ?

— J’en sais rien, soupire Jorge en venant s’asseoir près de son frère.

— Il est gentil, M. Delambre. Il est d’accord pour que Vicky, elle continue à me voir même si j’étais en prison... Alors pourquoi il a fait ça ?

— Parce qu’il s’est fait berner par des gens moins sympas que lui, résume Jorge.

— *Berner* ?

— Ça veut dire tromper.

— Ah... Mais si on lui dit que...

— Je le lui ai dit, coupe Jorge. Je lui ai tout dit.

Léonard se ronge les ongles.

— Et qu’est-ce qui se passe si t’as plus de travail ?

— Eh bien, il faut que je me dépêche d’en trouver un autre. Avant que le juge me renvoie en prison.

Les yeux de l’adolescent plongent dans la terreur.

— Tu vas pas retourner là-bas, dis ?

— Je vais tout faire pour éviter ça, confirme Jorge.

— S’ils viennent te chercher, tu pourrais te cacher dans ma caverne ! Je t’apporterai à manger tous les jours...

Jorge lui adresse un sourire triste.

— C’est une idée. Mais ils finiraient par me trouver, tu ne crois pas ?

— Non, personne peut te trouver là-bas. Personne sait que cette caverne, elle existe.

À cet instant, ils entendent le moteur de la Clio et échangent un regard chargé d'espoir et d'angoisse. Mona pénètre dans la maison, les traits tirés et la mine sombre.

Ils comprennent aussitôt qu'elle a échoué.

— Il n'a rien voulu savoir, dit-elle simplement.

Elle ôte son manteau et l'accroche à la patère près de la porte. Elle retire son écharpe, vacille légèrement.

— On s'est engueulés, ajoute-t-elle d'une voix épuisée.

— Merci d'avoir essayé, dit Jorge. Ça va ? Tu es bien pâle...

— Je suis fatiguée. Je... j'ai sommeil, je crois.

— Sommeil ?

Elle s'avance vers la cuisine d'un pas mal assuré, se tape la hanche contre la table, comme si elle ne l'avait pas vue.

— Maman, ça va ? demandent ses fils en chœur.

— Oui, murmure Mona. Ça va, mes trésors.

La seconde d'après, elle s'effondre au milieu du salon.

Depuis la fenêtre de sa chambre, au travers des barreaux, Angélique contemple la nuit. Grâce au réverbère qui peine à éclairer la route non loin de leur portail, elle admire les flocons qui tourbillonnent dans l'air froid. Ce soir, elle se demande ce qu'est devenu l'enfant. Si ses immenses yeux verts sont toujours ouverts. S'il est encore en vie, s'il a grandi. Parfois, elle se dit qu'un jour il apparaîtra devant ce portail. Il sera devenu un homme, sera plus fort que son père, et pourra l'écraser avec ses poings avant de la libérer et de l'emmener loin d'ici.

Mais comment pourrait-il la retrouver ? Et comment pourrait-il l'aimer ? Que lui a-t-elle donné, finalement ? Elle l'a nourri du mieux qu'elle pouvait, elle a lavé ses guenilles, lui a fait caresser du velours et de la soie. Elle lui avait même trouvé un chat contre lequel il aimait se blottir. Mais elle n'a pas pu le protéger des coups du monstre qui dort en cette tanière. Elle n'a pas su lui apprendre à parler ni à sourire.

Un beau jour, il s'est levé et a fait quelques pas. Il est tombé, s'est relevé aussitôt pour chuter à nouveau. Il n'a pas pleuré, pas crié. Il a seulement persévéré.

Maréchal exigeait qu'il ne soit jamais *dans ses pattes*. Angélique le gardait près d'elle, la plupart du temps. Ils partageaient le même lit, la même douche.

La même peur et la même solitude.

Plus il a grandi, plus Maréchal l'a détesté.

Il est aussi con que toi, ce gosse ! Aussi débile que sa mère !

Alors, il a commencé à l'enfermer dans la remise, au fond du jardin. De plus en plus souvent, de plus en plus longtemps.

Angélique se glisse dans les draps humides et froids.

Oui, peut-être viendra-t-il la libérer un jour. Lui pardonner. Avec son salaud de père, il sera menaçant comme l'orage, fort comme une montagne.

Avec elle, doux comme un ange.

Il détruira le monstre et la prendra par la main pour la délivrer des ténèbres.

Des chaises en plastique, une petite table où sont entassés de vieux magazines. Au mur, une télévision dont le son a été coupé. Léonard fixe l'écran, comme abruti par ces images.

— Ça va ? s'inquiète Jorge.

— Non, ça va pas. Quand est-ce qu'ils vont nous dire ce qu'elle a ?

Jorge aimerait pouvoir lui répondre. Il a appelé le Samu très vite, mais ils ont mis du temps à venir. Autant de temps à transporter Mona jusqu'ici. Ses deux fils ont suivi le véhicule à bord de la Clio et ont constaté que leur mère n'avait toujours pas repris connaissance à son arrivée aux urgences. Depuis que les blouses blanches l'ont emmenée, ils se rongent les sangs.

Plus de deux heures dans cette salle d'attente exiguë qui sent le chien mouillé.

— Tu veux rentrer ? propose Jorge. Je te ramène à la maison, si tu veux. Et puis ensuite, je reviens...

— Non, je reste avec toi, décrète Léonard. Mais qu'est-ce qu'elle a, maman ? C'est grave, tu crois ?

Jorge se lève.

— On va prendre l'air ?

— Et s'ils viennent pendant qu'on n'est pas là ?

— On se met juste devant l'entrée, ils pourront nous voir.

— D'accord, alors.

Dehors, Jorge allume une cigarette, en propose une à son frère.

— Si Mona elle sort maintenant, elle va gueuler ! sourit Léonard en regardant en direction des portes battantes derrière lesquelles disparaissent les brancards.

— Si seulement elle pouvait sortir maintenant, murmure Jorge.

Léonard se demande ce qu'il y a derrière cette frontière que seuls les infirmières et les brancardiers ont le droit de franchir. Il imagine des tas de machines, des tas de lits alignés les uns contre les autres.

— Pourquoi on peut pas la voir ?

— C'est comme ça. Ils ne laissent pas entrer les familles...

— C'est pas normal !

— T'as raison, Lennie, c'est pas normal. Mais sans doute que ça les arrange qu'on ne soit pas là pour surveiller ce qu'ils font aux malades.

— Ils lui font du mal, tu crois ? s'écrie son jeune frère. Parce que moi, la porte, je la casse et Mo, je vais la chercher...

— Tu ne vas rien casser du tout et tu vas attendre sagement qu'ils nous la rendent, d'accord ?

— Oui, Jorge. Si tu le dis, je le fais.

La neige continue de tomber mollement et Jorge espère qu'ils vont pouvoir rentrer à la maison sans encombre.

Sans encombre et avec Mona sur le siège passager.

Dès qu'ils retournent à l'intérieur, Jorge tente sa chance auprès de l'infirmière de l'accueil. Elle consent à aller aux nouvelles et il patiente, appuyé au comptoir. Elle réapparaît et lui assure pour la troisième fois qu'un médecin ne tardera plus à leur donner des informations.

Il revient près de son frère :

— Ils vont bientôt nous dire comment elle va, indique-t-il sans trop y croire.

Léonard se ronge les ongles et se balance d'avant en arrière sur sa chaise.

— S'ils viennent pas, je casse la porte...

— Calme-toi, Lennie.

Une demi-heure plus tard, un médecin les appelle enfin.

— Une seule personne, dit le toubib en voyant les deux frères s'avancer.

— Je ne peux pas le laisser seul, réplique Jorge d'un ton ferme.

Après un moment d'hésitation, l'urgentiste finit par céder. Ils passent les fameuses portes avant d'emprunter un long couloir encombré de brancards jusqu'à un minuscule bureau où il n'y a qu'une seule chaise.

— Assieds-toi, Lennie, ordonne Jorge.

Son frère obéit, suspendu aux lèvres du médecin.

— Votre mère a fait un accident cérébral.

Jorge s'accroche au dossier de la chaise.

— Nous lui passons encore des examens, mais... son état est préoccupant.

Le mot *préoccupant* n'a aucune signification pour Léonard, qui lance un regard désespéré en direction de son aîné.

— Elle a repris connaissance ? espère Jorge.

— Non, monsieur. Elle est dans le coma. Et elle vient d'être transférée en soins intensifs de neurologie.

— On peut la voir ?

— Pas pour le moment. Ce que je peux vous conseiller, c'est de rentrer chez vous et de revenir demain matin.

— Elle est où, maman ? demande soudain Léonard.

— Ils vont la garder cette nuit, explique son frère.

— Mais je veux pas qu'elle reste là ! dit-il en se levant.

— Du calme, Lennie.

Le jeune médecin a un mouvement de recul, inquiet de voir ce colosse se dresser face à lui. D'une main hésitante, il tend à Jorge un morceau de papier :

— Vous pouvez appeler le service neuro quand vous voulez pour prendre des nouvelles de l'état de votre mère. À n'importe quelle heure.

— D'accord, dit Jorge en empochant le papier.

Il se tourne vers son frère et lui adresse un sourire qu'il voudrait rassurant.

— Tu vas m'attendre dans le couloir ? Juste devant la porte.

— Mais...

— Fais ce que je te dis, Lennie. Et ne bouge pas. Tu m'attends, d'accord ?

L'adolescent traîne les pieds et disparaît.

— Dites-moi ce qu'il en est, docteur, implore Jorge à voix basse. Ce qu'il en est *vraiment*.

— Comme je vous l'ai dit, son état est grave.

— Elle va se réveiller ?

— On l'ignore pour le moment. Et on ignore surtout si elle gardera des séquelles... N'hésitez pas à appeler la neurologie pour avoir de ses nouvelles. Bon courage, monsieur.

Cinq heures du matin, Jorge descend dans la cuisine et prépare du café. Pendant que la machine chauffe, il appelle l'hôpital. Il a demandé des nouvelles deux heures auparavant, mais n'a pas appris grand-chose. État stable, rien de plus.

Une infirmière du service neurologie lui répond.

— *Votre mère est toujours en soins intensifs, monsieur.*

— Elle a repris connaissance ?

— *Non, elle est encore dans le coma. Vous pourrez rencontrer le médecin dans la matinée, si vous le souhaitez.*

— Bien sûr que je le souhaite ! Et est-ce que je pourrai voir ma mère ?

— *C'est le neurologue qui en décidera.*

Après les formules de politesse, Jorge raccroche. Il reste un moment immobile au milieu de la cuisine.

— Maman va revenir ?

Son frère est de l'autre côté du comptoir, en tee-shirt et caleçon, les cheveux en bataille et les yeux fatigués.

— Viens t'asseoir, Lennie.

L'adolescent s'installe à la table, Jorge pose une tasse de café devant lui.

— Tu es déjà réveillé ?

— Je peux pas dormir, dit Léonard.

— Moi non plus.

— J'ai peur que Mona, elle revient pas. C'est quoi qu'il a dit le docteur ?

Jorge allume une cigarette, boit une gorgée de café serré.

— Tu sais ce que c'est un accident cérébral ?

— Non.

Jorge lui explique. Une artère qui se bouche ou qui se brise dans le cerveau. Le sang qui n'y circule plus ou qui s'y répand.

— Dans le cas de maman, c'est une hémorragie, conclut-il.

— Ça a l'air grave...

— C'est grave, Lennie. Mais des fois, on s'en sort plutôt bien.

— *Des fois ?*

— Pour le moment, on n'en sait pas encore assez, mais on va en apprendre plus ce matin. Vers 9 heures, on ira à l'hôpital et on rencontrera le médecin qui s'occupe d'elle.

— D'accord, Jorge. C'est ma faute, tout ça... Quand je l'ai poussée et qu'elle s'est cogné la tête.

— Je ne crois pas, Lennie.

— Si, c'est ma faute ! C'est moi qui lui a abîmé le cerveau. Moi, si j'oublie tout, tout le temps, c'est parce que j'ai pris des coups sur la tête, il a dit le docteur.

— Quel docteur ?

— Mo m'emmenait le voir, il y a longtemps. Il disait que j'avais des... liaisons cérébrales. Et que c'était parce que j'avais pris des coups sur la tête quand j'étais bébé. Enfin, il était pas sûr, mais...

Jorge le considère avec tristesse et compassion.

— Et tu crois que Mo, elle va devenir bête comme moi ?

— Tu sais qu'elle n'aimerait pas t'entendre dire ça ! le sermonne son aîné. Tu n'es pas bête. Et elle ne le sera pas non plus.

— Même si elle a pris un coup sur la tête ?

— Tu devrais essayer de dormir un peu parce qu'on va avoir une longue journée...

— J’ai peur des cauchemars. Je préfère pas dormir. Je préfère rester avec toi.

*
* *

Attendre, encore et toujours.

Jorge et Léonard sont arrivés à l’hôpital vers 9 heures et on les a priés de patienter dans une partie du couloir, agrémentée de sièges en plastique.

À 10 heures, le portable de Mona sonne. Jorge le sort de sa poche et voit *Delambre* s’afficher sur l’écran.

— Allô ?

Le patron, surpris d’entendre une voix masculine, hésite un instant.

— *Bonjour, c’est François Delambre. C’est... Jorge ?*

— Oui.

— *Mona n’est pas arrivée et je voulais savoir si...*

— Ma mère ne viendra pas travailler aujourd’hui. Elle ne viendra pas pendant un moment, d’ailleurs. Elle est à l’hôpital, en soins intensifs.

— *Oh, mon Dieu... Que s’est-il passé ?*

— Elle a fait un AVC hier soir. Juste après votre entrevue, précise-t-il d’un ton cinglant. Je crois qu’elle n’a pas supporté l’idée que je puisse retourner en prison parce que j’avais perdu mon travail, alors que je n’avais rien volé.

— *Je... je suis désolé, bredouille le patron. Mais elle est consciente ?*

— Non, elle est dans le coma. J’attends que le médecin veuille bien nous recevoir, mon frère et moi, pour en apprendre davantage. Je sais seulement que son état est grave.

— *Je suis désolé, répète Delambre. Je... je vous rappellerai pour avoir de ses nouvelles, si vous êtes d’accord.*

— Je vous transmettrai son arrêt de travail. Bonne journée, *monsieur*.

Jorge remet le téléphone dans sa poche au moment où le neurologue arrive enfin. La consultation se passe debout, dans le couloir. Léonard ne

comprend pas grand-chose au charabia du spécialiste, mais hoche parfois la tête. Il regarde son frère, dont le visage s'assombrit, mot après mot, et commence à réaliser la gravité de la situation.

— Vous pouvez la voir aujourd'hui, conclut le médecin. Mais ce sera derrière une vitre pour le moment.

Dix minutes plus tard, une infirmière les conduit jusqu'à leur mère. Elle est dans un box en partie vitré, seule au milieu d'une armada de machines, d'aiguilles et de tuyaux. L'un d'eux entre dans sa bouche, et sa poitrine se soulève à intervalles réguliers.

Léonard sent son cœur se fendre en deux.

— Maman...

Les larmes aux yeux, Jorge pose une main sur l'épaule de son frère.

— Elle est forte, dit-il d'une voix brisée. Elle est forte, alors elle va se réveiller.

— On peut pas la laisser là, pas comme ça ! s'écrie Léonard. Je vais la prendre et...

— Non, Lennie. Elle a besoin de ces machines pour respirer. Si tu la ramènes à la maison, elle va mourir.

— Mourir ?

— Oui, Lennie. Sans ces tuyaux, sans ces perfusions, elle ne pourra pas survivre.

De grosses larmes inondent le visage de l'adolescent. Il appuie ses mains contre la vitre et appelle Mona :

— Maman ! hurle-t-il.

— Lennie, calme-toi, je t'en prie !

Il se met à taper des poings sur le panneau de verre, Jorge tente de le maîtriser.

— Lennie, écoute-moi s'il te plaît... Dès qu'on peut, on la sort de là, promet-il. En attendant, elle doit rester ici, sinon elle va mourir, tu comprends ?

Léonard arrête de frapper et Jorge l'attire contre lui.

— Je suis là, Lennie. Je suis là...

Deux infirmières arrivent en courant depuis le bout du couloir.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Il ne faut pas crier comme ça !

Jorge les arrête d'un geste de la main.

— Ça va, il est calmé. Laissez-lui quelques minutes et ça va aller...

Elles considèrent avec effroi ce géant qui vient de fissurer la vitre du box et pleure à gros sanglots dans les bras de son frère.

Le chat noir aux yeux jaunes a élu domicile dans le jardin. Chaque jour, entre deux corvées, Angélique lui dépose de la nourriture sur le rebord de la fenêtre. Ainsi, elle peut le caresser, sentir sa chaleur animale entrer en contact avec la sienne. Il est devenu son nouvel ami.

Son seul ami.

Elle se dit qu'il est perdu, tout comme elle. Mais qu'au moins il est libre d'aller où il veut. Si elle parvenait à s'enfuir, arriverait-elle à survivre ? Car si elle rejoignait le monde des hommes, elle finirait à l'asile. Maréchal ne cesse de le lui répéter.

Quand elle était plus jeune, il l'emmenait parfois avec lui au village. Il lui tenait la main, comme on tient un sac, et se faisait passer pour un père de substitution modèle.

Quel courage vous avez, monsieur Maréchal.

Quelle tragédie, cette histoire.

Elle ne parle pas, la petite ?

Maréchal a terminé son déjeuner et Angélique fait la vaisselle en observant le chat qui dort au soleil dans l'herbe froide. La neige a fondu, mais les températures restent glaciales. Au moins a-t-il l'estomac plein.

Elle entend une voiture approcher de la maison et voit son oncle se diriger vers la porte. Personne ou presque ne vient jamais les voir. Et quand Angélique aperçoit Rose dans la véranda, elle frissonne. Elle termine de laver les couverts et s'essuie les mains sur un torchon.

La vieille femme entre dans la maison, Maréchal verrouille la porte.

— Elle en est à combien ?

— J'en sais rien, répond-il.

Il saisit Angélique par le bras et l'entraîne dans le salon. Rose soulève le pull de la jeune femme et ausculte son ventre.

— Ça fait au moins trois mois, juge-t-elle. Sans doute quatre.

— Et alors ?

Angélique repousse la femme avant de se rhabiller.

— Si elle n'est pas d'accord, je ne vais pas pouvoir y arriver.

— Et si je la tiens ?

Rose fait une grimace horrible :

— Vraiment difficile, dit-elle.

Maréchal s'adresse ensuite à sa nièce :

— Elle va t'enlever le bébé, annonce-t-il. Faut pas le garder.

Angélique refuse d'un signe de tête rageur et pose ses mains sur son ventre. Son oncle réfléchit un instant, avant de poursuivre :

— Si tu es gentille, je veux bien que le chat entre dans la maison. Il pourra même dormir avec toi.

Angélique le dévisage avec méfiance.

— C'est vrai ! jure-t-il. Tu pourras le caresser tant que tu veux si tu laisses Rose faire son travail. Tu te sentiras mieux après, c'est sûr.

Sa nièce, incrédule, s'éloigne encore de la sage-femme.

— Je vais être très clair, reprend Maréchal : si tu nous poses des problèmes, je tue le chat. T'as compris, pauvre cinglée ? Je lui écrase la tête et je te le fais bouffer au petit déjeuner !

Les lèvres d'Angélique se mettent à trembler, ses yeux lancent des éclairs et la vieille femme la prend doucement par le coude.

— Allez viens, ma chérie, on monte dans ta chambre. Tu vas voir, je vais faire ça vite et bien. Tu ne sentiras presque rien...

61

— Je peux lui parler ? chuchote Léonard.

— Bien sûr, répond Jorge.

— Tu crois qu'elle va m'entendre ?

— J'en suis certain.

Mona a été transférée dans une chambre mais reste sous assistance respiratoire. Une caméra reliée au bureau des infirmières la surveille vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Léonard s'agenouille près du lit.

— J'ai le droit de la toucher ?

— Oui. Mais fais attention aux perfusions et aux tuyaux.

L'adolescent prend la main de sa mère dans la sienne.

— Maman, c'est moi, c'est Léo. Je suis là et Jorge aussi, il est là... regarde !

Il tourne la tête vers son frère, lui adresse un sourire dont l'innocence finit de lui briser le cœur.

— C'est la première fois que les docteurs ils nous laissent venir juste à côté de toi. Mais avant ça, je te voyais derrière la vitre. Même que je l'ai cassée !

Jorge s'assoit dans un fauteuil, le regard posé sur le corps de sa mère. Son visage est détendu comme si les tracasseries, les chagrins ou les regrets ne pouvaient plus l'atteindre là où elle a trouvé refuge.

— Maman, faudrait que t'arrêtes de dormir comme ça, reproche doucement Léonard. Si tu ouvres les yeux, je promets que...

Il se creuse la cervelle pour trouver les mots magiques, le serment qui pourrait ressusciter sa mère.

— Je jure que je ferai plus jamais rien qui te met en colère. Et Jorge, c'est pareil. C'est sûr, on sera tellement contents si tu te réveilles, qu'on filera droit ! Hein, Jorge ?

Il tourne à nouveau la tête vers son frère, qui opine à cette vaine promesse.

— Je vais prendre l'air, dit-il. Tu restes là et tu prends soin d'elle, d'accord ?

— Oui, Jorge.

Le jeune homme traverse les longs couloirs et s'arrête dans le bureau des infirmières. L'une d'elles s'engage à garder un œil sur la chambre et surtout sur Léonard. Alors, il descend au rez-de-chaussée avant de sortir du bâtiment. Il s'assoit sur un muret, juste en face de la porte.

Sur ce parking anonyme, Jorge n'essaie plus de lutter.

Longtemps qu'il n'avait pas pleuré ainsi.

Comme un enfant.

Pleurer, parce que Mona ne se réveillera pas, il en est sûr.

Pleurer, parce qu'il ne s'est jamais senti aussi seul.

Pleurer, parce qu'il a désormais la lourde charge de veiller sur Léonard. Et pas simplement jusqu'à ce qu'il atteigne sa majorité.

Car son frère ne sera jamais autonome. Il aura toujours besoin de lui.

Ce matin, il a rencontré à nouveau le juge d'application des peines. Au vu de la situation, le magistrat a accepté de lui accorder un délai supplémentaire pour retrouver du travail. Il lui a laissé une chance de montrer qu'il était capable de s'occuper de son frère.

S'il échoue, Léonard sera placé tandis que lui retournera en prison.

Jorge essuie ses larmes et compose un numéro sur son portable.

— Monsieur Delambre ? C'est Jorge Mathieu.

— *Bonjour, Jorge. Comment va votre mère ?*

Il lui fait un topo rapide de la situation. Les séquelles probables si elle venait à se réveiller : paralysie, perte de la parole, amnésie, incapacité à se nourrir...

— *C'est terrible*, murmure François Delambre.

— Je vous appelle pour vous remercier, poursuit Jorge.

— *Me remercier ?*

— J'ai vu le juge, ce matin. Je sais ce que vous lui avez dit au sujet de mon... départ.

Pour le JAP, Jorge a été contraint de quitter l'entreprise parce que ses collègues ne l'acceptaient pas et que sa présence générait des conflits.

— *Ah... Oui, je crois que c'était la moindre des choses.*

— Merci, en tout cas.

— *Ne me remerciez pas. Et tenez-moi au courant, s'il vous plaît. Pour votre mère...*

— Je n'y manquerai pas.

Jorge raccroche et prend une profonde inspiration avant de rejoindre son frère. Il est toujours à genoux près du lit, serrant la main de Mona dans la sienne. Jorge se rassoit dans le fauteuil.

— Elle a bougé un doigt ! chuchote l'adolescent. Elle a reconnu ma voix.

— Alors, continue à lui parler. Elle entend tout ce que tu lui dis, aucun doute.

Léonard caresse la main blanche et inerte de Mona.

— Si tu te réveilles, je me débrouillerai pour gagner plein d'argent ! poursuit-il. Comme ça, t'auras plus à aller au travail. Tu pourras rester à la maison et te la couler douce !

Jorge regarde par la fenêtre. Même le soleil le rend triste.

— Plein d'argent, que je gagnerai ! On fera des feux dans la cheminée et c'est moi qui porterai les bûches. Comme ça, t'auras plus jamais froid. Et

même qu'on pourra partir en vacances quand on veut. Qu'est-ce que t'en dis ?

Il se tourne une fois encore vers son frère, qui hoche la tête.

— Et on sera heureux, toi, moi et Jorge. On sera heureux, tu verras...

— Lennie ?

— Oui, Jorge ?

— C'est ton tour de faire la vaisselle, ce soir.

— T'es sûr ? tente l'adolescent.

— Sûr et certain.

Léonard traîne les pieds jusqu'à l'évier et ouvre le robinet d'eau chaude. Évidemment, il oublie d'ouvrir celui d'eau froide et se brûle les doigts.

— Et essaie de ne rien casser, soupire son frère.

— Je vais essayer.

Jorge monte se changer dans sa chambre. Il enfle son uniforme, ses rangers et prend son sac de travail. Il redescend au rez-de-chaussée alors que Léonard a terminé sa corvée.

— Je vais y aller, Lennie. Je veux que tu sois couché à 23 heures, d'accord ?

— D'accord, Jorge.

— Tu promets ?

— Je promets.

— Bon... Et si tu as un problème ?

— Je t'appelle sur le portable.

— Parfait. À demain matin.

Jorge quitte la maison et grimpe dans la Clio. Il a trente minutes de route à faire pour rejoindre son poste. Depuis quinze jours, il a un emploi de

veilleur de nuit sur un chantier de construction. Un ensemble d'immeubles, pompeusement baptisé *écoquartier*. Il travaille quatre nuits par semaine de 22 heures à 6 heures du matin ainsi qu'un samedi sur deux, avec un salaire correct à la clef. C'est grâce à une association d'insertion d'anciens détenus qu'il a trouvé ce poste, et son employeur n'ignore rien de son passé. Jorge a été choisi parmi six prétendants, dont certains étaient bien plus costauds que lui. Il paraît que c'est son sang-froid qui a fait la différence. Il a hésité avant d'accepter ; hésité à laisser Léonard seul quatre nuits par semaine. Mais il n'a pas vraiment eu le choix.

Arrivé sur place, il salue Moncef, l'homme qu'il vient remplacer et qu'il croise quatre soirs par semaine. Même s'ils n'ont échangé que quelques mots, Jorge sait que son collègue est un ancien taulard. Un regard a suffi. Il s'installe dans le minuscule préfabriqué doté d'une chaise, d'une petite table, d'une lampe et d'une bouilloire apportée par Moncef. La cabine qui abrite les toilettes est placée juste derrière leur réduit. Dans ce local, la température tombe parfois à zéro, mais Jorge s'est habillé en conséquence. Il sort de son sac la lampe torche, le téléphone portable et accroche à sa ceinture son détecteur *homme mort* qui déclenchera une alerte s'il vient à rester au sol plus de dix-huit secondes. Durant toute la nuit, il a des rondes imposées sur l'ensemble du chantier pour empêcher toute intrusion et donc tout vol de matériaux.

À peine installé, il appelle Léonard qui décroche aussitôt.

— Ça va, Lennie ?

— *Oui, Jorge.*

— Tu fais quoi ?

— *Je mate un film à la télé.*

— Dans une heure, je veux que tu ailles te coucher.

À l'autre bout des ondes, l'adolescent soupire.

— *Oui, Jorge. Dans une heure. Mais le film, il sera peut-être pas fini...*

— Eh bien, dès qu’il est terminé, tu montes te coucher. Et tu n’oublies pas de fermer la porte à clef, d’accord ?

— *D’accord, Jorge.*

— Et tu te brosses les dents avant d’aller dormir. Sinon, faudra que tu retournes chez le dentiste et tu vas pas aimer ça...

— *Oui, je le ferai.*

— Bonne nuit, mon frère.

Jorge raccroche et attrape un roman dans son sac. C’est en cellule qu’il a pris goût à la lecture. Avant la prison, il lisait les livres nécessaires, ceux qu’on lui imposait. Mais derrière les barreaux, il a découvert comment voyager à travers le monde et la nature humaine sans bouger de son lit.

Cette semaine, en fouillant dans la bibliothèque de la maison, il a décidé de relire Zola et plonge dans *Thérèse Raquin*. Si Mona était là, elle lui dirait que ce choix n’est peut-être pas le plus judicieux.

Mais Mona n’est plus là.

À 22 h 45, il entame sa première ronde à la lueur de sa Maglite. Rien à signaler, il peut retrouver Thérèse, Camille et Laurent.

Retrouver sa solitude et ses questions.

Sa peine et son chagrin.

Quand arrivera le petit matin, c’est son frère qu’il retrouvera.

Rassuré, il pourra alors dormir deux ou trois heures et rêver d’un autre passé, d’un meilleur avenir, d’une autre vie.

*
* *

À 10 heures, quand le réveil sonne, Jorge a l’impression d’avoir dormi cinq minutes. Il s’étire puis se lève avant que les bras de Morphée ne le rattrapent. Il consulte son téléphone et voit un message dicté par Léonard deux heures auparavant : *Je vais livrer des meubles avec Sacha, je reviens à midi.*

Jorge prend une longue douche censée le réveiller puis se rase. Des cernes noirs lui mangent le visage, il a les traits tirés. Mais ce travail est une chance inespérée et il ne doit le lâcher sous aucun prétexte.

Après un café, il descend au village. Il fait quelques courses avant de passer à la banque. Heureusement, Mona a eu la bonne idée de lui accorder une procuration sur le compte où son salaire continue d'être versé, ce qui assure à ses fils de ne manquer de rien.

À part d'une mère.

Il retire du liquide puis remonte à la maison pour préparer le déjeuner. Il s'étonne encore de l'appétit de son frère, des portions qu'il est capable d'engloutir. Malgré cela, il n'est qu'un bloc de muscles sans une once de graisse. Dommage que son esprit ne soit pas aussi bien sculpté que son corps. Parfois, Jorge se demande dans quel enfer il est né et a passé ses premières années. Qui est le monstre qui a pu lui endommager le cerveau alors qu'il n'était qu'un petit enfant.

Cet homme qui, aujourd'hui, aurait bien du mal à affronter son propre fils.

Car Jorge préfère ne pas penser qu'une femme ait pu faire cela.

Sacha dépose Léonard peu avant midi et Jorge l'invite à déjeuner avec eux. Tandis que l'adolescent va se changer à l'étage, les adultes ouvrent une bouteille de chianti.

— Je te préviens, je ne sais toujours pas cuisiner.

— C'est pas ce que prétend ton frangin. Il paraît au contraire que tu t'en sors comme un chef !

— Tu parles... Il mangerait n'importe quoi ! Il mangerait même la table quand il a faim... c'est-à-dire à peu près tout le temps !

— Et Mona ?

— Pas d'évolution, soupire Jorge.

— Que disent les médecins ?

— Ils ne disent rien. Ils attendent... Et nous aussi. En tout cas, merci de faire bosser Lennie. Ça lui fait plaisir et ça lui change les idées.

— C'est moi qui le remercie ! Il porte des charges incroyables, avec une facilité... J'ai jamais vu ça ! Qu'est-ce qu'il fait de son argent ?

— Avant, il le donnait à Mo, mais maintenant, il le garde. Il dit que ça servira quand... quand elle se réveillera.

Léonard les rejoint et s'attable directement.

— T'as fait quoi ? demande-t-il.

— Des lasagnes.

— Génial !

— Mais ce n'est pas encore cuit.

Léonard attrape la baguette de pain, en dévore la moitié.

— On a livré un...

Il tourne la tête vers Sacha, incapable de se souvenir du nom.

— Un bonheur-du-jour, précise l'ébéniste.

— C'est quoi, ça ? interroge Jorge.

— Une sorte d'écritoire avec plein de tiroirs pour cacher sa correspondance et ses secrets...

— J'aimerais bien faire ton métier, dit alors Léonard.

— À la rentrée de septembre, on va essayer de te trouver une formation, répond Jorge. Menuisier, peut-être... ? Enfin, un travail autour du bois. Et ensuite, Sacha pourrait te prendre en apprentissage.

— Ce serait une bonne idée, acquiesce l'artisan.

— Bonne idée ! exulte Léonard.

— Mais il faudra que tu apprennes à te concentrer un peu plus, prévient Sacha. Parce que pour utiliser les machines de l'atelier, il faut être attentif et très prudent... Sinon, on risque de se couper un doigt, dit-il en montrant son pouce légèrement amputé. Mais bon, je suis sûr que tu peux y arriver, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, je peux !

Sacha et Jorge échangent un regard perplexe tandis que Léonard ne tient plus en place.

— Oui, je peux, ça c'est sûr. Et Mona, elle sera fière de moi. On va la voir, après ?

— Bien sûr, acquiesce son frère.

Depuis un mois et demi, ils se rendent au chevet de leur mère presque chaque jour. Léonard lui raconte ses petits riens, ses envies, ses angoisses et ses peurs. Il lui chuchote des promesses qu'il serait bien incapable de tenir. Jorge, lui, reste silencieux. Il se contente de la regarder, tant que la vie bat encore en elle. Et il se demande comment son frère réagira lorsqu'elle cessera de lutter et l'abandonnera définitivement.

*
* *

Cette nuit, Jorge ne travaille pas. Il est presque minuit et il est plongé dans la lecture de *La Faute de l'abbé Mouret* quand il entend deux coups frappés contre sa porte.

— Entre, Lennie...

Son frère se glisse dans la chambre et demeure au seuil de la pièce.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je pense à maman, j'arrive pas à dormir.

Jorge pose son roman sur la table de chevet et lui fait signe d'approcher.

— Moi aussi, je pense à elle, dit-il. C'est normal.

— Je crois que si elle se réveille pas, c'est parce que tu es là.

La mine de Jorge s'assombrit, il croise les bras devant lui.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire qu'elle sait que tu t'occupes bien de moi et du coup, elle croit que c'est pas utile qu'elle revient ici.

Les yeux de Jorge s'emplissent d'un mélange de douleur et d'émotion.

— Alors moi, j'ai pensé que dimanche, quand on va la voir, je dois lui dire que... que tu t'occupes pas bien de moi et peut-être qu'elle se réveillera.

Je peux lui mentir si c'est pour qu'elle ouvre les yeux, non ?

— Tu peux essayer, confirme son aîné.

Il tend le bras pour attraper son paquet de cigarettes et pousse un cri de douleur.

— Qu'est-ce que t'as ? s'inquiète Léonard.

— C'est rien. J'ai glissé pendant une ronde sur le chantier et je me suis niqué l'épaule. Va falloir que je trouve un ostéo.

— Attends, dit Léonard. Je peux m'en occuper.

— Hein ? T'es kiné, toi ? se marre son frère.

— Non, mais des fois ça marche... Avec Mona, ça marchait.

— Qu'est-ce qui marchait ?

Léonard fait asseoir son frère de façon qu'il lui tourne le dos, puis avance ses mains près de son épaule, les laissant à un centimètre au-dessus de sa peau. Pas très rassuré, Jorge demande :

— Tu fais quoi, là ?

— Faut pas parler.

Jorge sent une chaleur intense irradier son articulation, comme si son frère en approchait une flamme. Il ferme les yeux tandis que la douleur s'apaise lentement.

— Ça va mieux ? vérifie Léonard au bout de cinq minutes.

— Oui, avoue Jorge. Mais comment tu fais ça ?

— J'en sais rien. Quand Mo elle avait mal quelque part, je lui faisais et parfois, ça marchait. Elle dit que j'ai un... un truc dans les mains.

Jorge bouge son épaule et ne ressent plus qu'une gêne modérée.

— T'es incroyable !

— Mais non, je fais qu'approcher mes mains, c'est tout.

Jorge ouvre la fenêtre et ils fument une cigarette en silence.

— Des fois, tu sais... Des fois, j'ai envie de mourir, murmure soudain Léonard.

Jorge encaisse le coup, violent. Il considère son frère de longues secondes avant de trouver quoi répondre.

— À cause de ce qui arrive à Mona ?

— Oui, à cause de ça. Et aussi parce que je suis un débile et que tout le monde se moque de moi...

Jorge réfléchit encore un instant.

— Tu n'es pas débile et de toute façon, tu ne peux pas mourir, dit-il enfin.

Léonard s'assoit sur le lit et se balance d'avant en arrière.

— Si je peux, dit-il.

— Non, tu ne peux pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu n'as pas vu Glen Affric. On ne peut pas mourir sans avoir vu Glen Affric !... Quand j'étais à Drumnadrochit, j'allais souvent m'y balader, continue Jorge. C'est beau, tu peux même pas imaginer...

Léonard cesse de se balancer et ferme les yeux, comme pour se téléporter dans les Highlands.

— Je marchais le long de la rivière et ensuite, j'arrivais sur les bords du loch Affric et là, je passais près d'une jolie maison, juste au pied des montagnes enneigées, au milieu des pins... Elle est blanche, avec un toit gris et une porte rouge. Elle a un accès direct au lac. Juste à côté, il y a une autre petite maison en bois. Elle est rouge avec une porte et des volets bleus. C'est la maison pour les amis ou les invités, je suppose... Et chaque fois que je m'arrêtais près de cette propriété, je me disais que j'aimerais beaucoup vivre là. Tous les matins, admirer le lac et les montagnes autour.

— Tous les matins...

— Tous les soirs, observer les biches et les cerfs qui sortiraient de la lande et s'approcheraient de la maison.

— Tous les soirs...

— Et tu vois, je me dis que quand Mona se réveillera, on partira là-bas avec elle.

Les yeux de Léonard se rouvrent.

— Nous trois ?

— Oui, nous trois. Et pas pour des vacances, non. Pour toujours.

— Pour toujours...

— Tu imagines, Lennie ?

— Oh oui, Jorge... Moi, je pourrais m'occuper de couper le bois pour la cheminée !

— Oui, je suis sûr que tu pourrais, Lennie.

— Et aussi, je pourrais pêcher dans le lac ?

— Oui, on aurait une barque accrochée au ponton et on pourrait aller pêcher quand on en a envie. On pourrait rester des heures sur l'eau et quand on aurait froid, on rentrerait se réchauffer près de la cheminée.

Un sourire illumine le visage de Léonard.

— Et Sacha, il pourrait venir nous voir, des fois ?

— Sans problème, acquiesce Jorge. Il y aurait de la place pour les amis.

— Et Vicky aussi ! Elle pourrait dormir dans la cabane rouge, celle pour les invités.

— On recevrait qui on voudrait, Lennie. On serait chez nous, on ferait ce qu'on veut. Et puis là-bas, ils ne savent pas qu'on a fait de la taule, toi et moi. Alors, ils nous respecteraient et on pourrait marcher la tête haute.

— La tête haute...

— Oui, ils nous respecteraient, répète Jorge dans un murmure.

— Mais avec quoi on mangera ? s'inquiète soudain Léonard.

Jorge hausse les épaules :

— Je chercherai un job, pas loin de là. Et toi aussi... On pourrait bosser sur les bateaux qui font visiter le loch Ness aux touristes, non ?

Léonard s'allonge sur le lit, la tête dans les étoiles. Mais au bout d'une poignée de secondes, il interrompt son voyage sur les sentiers de Glen

Affric :

— Peut-être qu'elle est pas à vendre, cette maison ? Et puis peut-être qu'on n'a pas assez de fric pour l'acheter ?

— Le fric, ça se trouve, affirme Jorge avec conviction. Et si elle n'est pas à vendre, eh bien, on en achètera une qui lui ressemble... Au bord du loch Affric, il y en a quelques-unes, prétend-il. Toutes plus jolies les unes que les autres.

— Et si... et si jamais Mona, elle meurt ?

— Quoi qu'il arrive, elle sera toujours près de nous, tu ne crois pas ? Si elle nous quitte, on partira, rien que nous deux... De là où elle sera, Mo nous regardera. En quelque sorte, elle... elle nous suivra. Oui, en quelque sorte, elle sera avec nous. Et elle sera heureuse de nous voir là-bas, tous les deux.

— Heureuse, oui...

— Tu vois, tant que t'as pas connu ça, tu ne peux pas mourir, conclut Jorge.

— T'as raison, je peux pas mourir. Et Mo non plus, elle peut pas mourir tant qu'elle a pas connu ça.

Un instant plus tard, Léonard s'endort sur la banquette, sourire aux lèvres. Alors Jorge laisse la lumière allumée.

Surtout, ne pas éteindre les rêves de son frère.

*

* *

— Mon père, c'est un gros con. Je ne lui adresse plus la parole. Moi, je suis sûre que ton frère n'a rien volé à l'entrepôt.

— C'est sûr, mon frère c'est pas un voleur, acquiesce Léonard.

Ça faisait un moment qu'il n'avait pas vu Victoria et il est heureux de la retrouver enfin.

— Il a rien dit que tu viens ici me voir ?

— Il ne sait pas que je suis là ! lance la jeune fille d'un ton rebelle. Je lui ai dit que j'allais chez une copine... Il est où, ton frère ?

— Au travail.

— Il fait quoi, maintenant ?

— Il est gardien, annonce fièrement Léonard. Il travaille souvent la nuit et aussi le samedi des fois. Il surveille un chantier pour que personne vole rien.

— Ah, je vois. Il a un chien avec lui ?

— Pas la peine. Parce que mon frère, il sait se battre. Il est fort. Et puis du coup, il gagne plus que chez ton père.

— Tant mieux !... Tu es tout seul la nuit, alors ?

— Oui, mais je peux rester seul, pas de problème !

La jeune fille allume une Vogue sous l'œil étonné de son ami.

— Tu fumes, maintenant ?

— Ça m'arrive, dit-elle en crapotant sa cigarette fine.

— Tu es trop jeune pour ça, affirme Léonard.

— On dirait mon père ! pouffe l'adolescente.

Il se renfrogne mais continue de regarder son amie. Elle est si jolie, aujourd'hui. Ses cheveux blonds sont détachés, elle a mis du brillant à lèvres, et sur ses ongles, le vernis qu'il lui a offert.

— Tu crois que Mona va sortir du coma ? demande-t-elle soudain.

Le visage de Léonard se crispe, une ride se forme au milieu de son large front.

— Je lui parle tous les jours, dit-il simplement.

— J'ai lu quelque part que les gens qui sont dans le coma entendent tout ce qui se passe autour d'eux. Alors, tu as raison de lui parler.

— Oui, elle m'entend, c'est sûr. Et des fois, elle a un doigt qui bouge.

Léonard a envie de pleurer mais se retient. Vicky prend sa main dans la sienne.

— Je suis désolée pour ta mère, tu sais. Et j'espère sincèrement qu'elle va s'en tirer. Parce que ça aussi, c'est la faute de mon père !

Elle se serre contre lui, Léonard a tout à coup très chaud.

— À Mona, je vais lui dire qu'on partira bientôt dans les Highlands.

— Vraiment ?

Léonard hoche énergiquement la tête.

— Oui, on partira s'installer à Glen Affric, c'est Jorge qui l'a dit. Comme ça, on n'entendra plus les gens dire du mal sur nous. Mais tu pourras venir quand tu veux parce qu'on aura une petite maison rien que pour les invités !

— Cool ! sourit Vicky.

Elle pose une main sur le cou du jeune homme et l'attire vers elle en douceur. Il ne sait pas s'il doit résister ou se laisser faire. Il choisit finalement la seconde option, et quand ses lèvres entrent en contact avec celles de Vicky, il ferme les yeux. Un goût de fraise, de fruit mûr et d'interdit. Il la prend dans ses bras, la serre très fort.

— Tu m'étouffes ! gémit-elle.

— Pardon...

— Tu ne sens pas ta force, hein ?

Elle cale sa tête au creux de son épaule et ils restent enlacés un long moment. Ignorant ce qu'elle désire qu'il fasse, il se contente de lui caresser les cheveux en essayant d'être aussi délicat que possible. Et quand la porte s'ouvre, ils sursautent tous les deux. Du fond de son petit paradis, Léonard n'avait pas entendu la Clio.

Jorge les voit s'éloigner l'un de l'autre et esquisse un sourire.

— Salut, les jeunes.

— Bonjour, monsieur, dit Victoria en se recoiffant.

— Je vous dérange, non ?

— Non ! assure Léonard.

— Ça vous va bien, cet uniforme ! le complimente Victoria en guise de diversion.

— Merci, jeune fille... Tes parents savent que tu es ici ?

— Oui, bien sûr.

— Parfait. Je monte me changer.

Il disparaît dans l'escalier et les deux adolescents échangent un petit rire idiot.

— Faut pas mentir à Jorge, chuchote Léonard. Parce qu'il devine toujours tout...

Victoria pose un doigt sur les lèvres de son ami pour l'intimer au silence. Puis elle l'embrasse à nouveau, langoureusement.

— Il devine tout quand c'est *toi* qui mens, susurre-t-elle. Mais ça, c'est juste parce que tu ne sais pas mentir...

*
* *

— Elle est mignonne, la petite brune, non ? dit Jorge à voix basse.

— Quelle petite brune ? demande Léonard.

Son frère lève les yeux au ciel.

— Tu peux pas être plus discret, non ?

— Laquelle ? chuchote Léonard.

— Celle avec le tee-shirt blanc.

— Mouais.

Ils sont attablés au snack de l'hôpital en attendant que Mona revienne d'une IRM.

— Tu préfères les blondes, hein Lennie ? s'amuse Jorge. Et notamment la petite Vicky... Elle embrasse bien, au moins ?

Léonard devient écarlate, son frère se met à rire.

— Tu es allé jusqu'où avec elle ?

— Nulle part, affirme Léonard. On s'est embrassés, c'est tout. Pourquoi, c'est mal ?

— Pas du tout, mon frère. C'est juste qu'on ne peut pas dire que ses parents nous adorent. Et puis surtout, elle est encore bien jeune.

— Elle a treize ans, rappelle Léonard. Presque quatorze.

— Donc, elle est jeune, confirme Jorge. *Trop* jeune, si tu vois ce que je veux dire.

— Mais... mais c'est elle qui a voulu m'embrasser.

Jorge lui décoche un regard amusé.

— Je m'en doute ! Mais n'empêche qu'il faut que tu sois prudent.

— Prudent comment ?

Jorge est bien embarrassé. Il aimerait que Mona soit à sa place en ce moment même. Autant être direct :

— Tu as envie de coucher avec elle, Lennie ?

L'adolescent rougit à nouveau.

— Ben des fois... Je sais pas, en fait. C'est bizarre.

Jorge boit une gorgée d'eau gazeuse avant de poursuivre. Comment expliquer ces choses-là à un enfant de six ans dans un corps d'homme ?

— Écoute, Lennie, c'est délicat, mais... Voilà, si tu veux coucher avec elle, il faut qu'elle soit *vraiment* d'accord, qu'il n'y ait aucun doute sur ce point. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Ben oui, répond Léonard, aussi embarrassé que son grand frère.

— Ce que j'essaie de te faire comprendre, c'est que tu pourrais croire par certains de ses gestes que Vicky a envie de coucher avec toi, mais ce n'est pas aussi simple. Ce n'est pas parce qu'elle t'embrasse ou te met les mains partout qu'elle est réellement prête.

Léonard le dévisage avec des yeux chargés d'angoisse et de questions.

— Elle me met pas les mains partout, dit-il simplement. Elle touche pas à mon caleçon, ça non.

Jorge a envie de rire et de pleurer en même temps. Il essaie de garder le cap.

— Tu sais de quoi je parle, non ? Tu l'as déjà vu dans des films ou sur des vidéos ?

— Vu quoi ?

— Un homme et une femme ensemble dans un lit. Qui font l'amour.

— Ah oui, ça j'ai vu, confirme Léonard. Et pas que dans un lit.

— Et tu voudrais faire pareil avec Vicky, oui ou non ?

Léonard esquisse un sourire espiègle.

— Tu veux savoir si je l’ai fait, c’est ça hein ?

— Tu as déjà couché avec une fille ? rétorque Jorge avec sidération.

— Non ! Mais Mona m’a expliqué tout ça, déjà.

— Ah bon ? C’est parfait, dans ce cas... Et je peux savoir ce qu’elle t’a dit ?

— Comme toi ou presque. Qu’il fallait que je sois amoureux de la fille et qu’elle soit d’accord. Et que le mieux, c’est que je la laisse faire ce qu’elle voudrait avec moi.

— C’est un bon résumé, mon frère. Mais tu vois, Vicky est encore trop jeune. Alors, même si elle a envie de faire l’amour avec toi, il faudra attendre un peu.

— Combien de temps ? s’inquiète Léonard.

— Je ne sais pas, mais... Disons qu’il faudrait qu’elle ait ton âge.

Léonard compte sur ses doigts.

— Deux ans ?

— À peu près, oui.

— Et si elle veut avant, je fais quoi ?

— Tu lui dis qu’il vaut mieux attendre. Et si ça ne t’embête pas trop, tu m’en parles.

— Je pourrais avoir des problèmes, si je fais pas comme tu dis ? s’alarme Léonard.

— Tu pourrais, oui. Parce que toi, tu as déjà seize ans.

— Alors, je le ferai pas, Jorge. Mais je peux continuer à l’embrasser ?

— Tant que tu veux, Lennie !

Jorge fouille sa poche et en sort une jolie pierre ronde et grise, parsemée de petits éclats brillants et décorée de fins cercles blancs. Il la pose devant son frère.

— Cadeau pour toi, dit-il. Une pierre que j’ai ramassée dans la rivière Affric.

— Qu'est-ce qu'elle est belle ! s'extasie Léonard en la prenant dans sa main. Je peux la garder ?

— Bien sûr, c'est un cadeau, je te dis... Allez, bois ton Coca, Mona doit être revenue dans la chambre, maintenant.

Jorge règle la note et ils prennent l'ascenseur pour rejoindre le service neurologie. Léonard serre la pierre dans sa main droite. Ils traversent le long couloir et croisent une infirmière. Une jeune femme blonde, un peu ronde, qui les salue avec un grand sourire.

— Alors, Léo, ça va aujourd'hui ?

— Oui, Leslie, ça va bien. Et toi ?

— Moi aussi, mon grand. Votre mère est revenue dans la chambre, vous pouvez y aller.

Ils continuent leur chemin et Léonard se baisse pour chuchoter quelque chose à l'oreille de son frère :

— Elle, elle est assez vieille pour que je couche avec, non ?

Jorge se met à rire.

— Oui, Lennie ! Avec elle, tu peux. Enfin, si elle est d'accord, bien sûr !

— Je crois que oui. Et elle est jolie, non ?

— Très, répond son frère.

— L'autre jour, pendant que t'étais dehors, elle m'a dit des trucs bizarres. Des trucs de fille. Comme quoi je suis vachement musclé et que j'ai des émeraudes à la place des yeux. C'est comme ça que je sais que je lui plais.

— Eh bien... la prochaine fois, invite-la à boire un verre.

— D'accord, Jorge. Je vais faire ça. Mais faudrait pas que Vicky elle le sait... Sinon, mes émeraudes, elle va me les arracher !

Ils rigolent de concert et Jorge promet :

— Je ne lui dirai rien, tu peux me faire confiance.

Ils ouvrent la porte de la chambre.

— Bonjour, maman ! lance Léonard.

Il attrape le fauteuil, le rapproche du lit et s'assoit. Jorge se contente de la chaise et s'installe de l'autre côté.

— J'ai un truc énorme à te dire ! commence l'adolescent. On va aller à Glen Affric, dans une maison blanche avec un toit gris et une porte rouge. Juste à côté, il y a...

Jorge écoute son frère avec étonnement. Bien qu'il oublie tant de choses, Léonard est capable de répéter au mot près ce qu'il lui a dit, même si c'était plusieurs jours auparavant.

— Et si tu te réveilles pas, eh bien tu seras quand même avec nous. Mais bon, je préfère si tu te réveilles. Je préfère *vraiment*. Parce que Jorge il s'occupe de moi, mais pas comme toi. Pas bien comme toi.

Léonard adresse un clin d'œil.

— Des fois, il oublie même de me faire à manger, tu te rends compte ? Et puis... et puis des fois, il me laisse tout seul la nuit, et moi j'ai peur. Alors maman, je compte sur toi, hein ? Et si tu m'entends, ce serait bien que tu bouges un doigt, comme l'autre fois...

Il retient son souffle et regarde, émerveillé, l'index de sa mère se soulever légèrement.

— T'as vu, Jorge ? T'as vu, hein ?

Stupéfait, Jorge se penche vers Mona.

— Oui, Lennie, j'ai vu, murmure-t-il. C'est même la chose la plus incroyable que j'aie jamais vue...

Angélique sort de la douche et attrape le grand drap de bain. Elle se sèche en vitesse, tremblant de la tête aux pieds. Cette maudite maison est une glacière et la jeune femme rêve d'y mettre le feu. Dans le miroir, elle regarde son ventre, redevenu plat, vide et mort. Puis elle s'habille chaudement avant de sortir de la salle de bains et de regagner sa chambre.

Elle ouvre la fenêtre et contemple le jardin qui ruisselle sous l'averse. Elle a beau inspecter chaque recoin, elle ne le voit pas. Ça fait trois jours qu'il a disparu et elle est inquiète.

Évidemment, Maréchal n'a pas tenu sa promesse et le chat n'a pas eu le droit de rentrer. Mais au moins ne l'a-t-il pas tué.

Angélique se souvient de cette épouvantable journée. Sa chair en témoigne, meurtrie à jamais. La souffrance, atroce, qui n'a fait qu'empirer les jours suivants. La fièvre, la douleur qui creusait son ventre, le sang qui coulait entre ses cuisses. Angélique a cru qu'elle allait mourir, seule dans cette chambre, clouée sur ce lit.

Angélique l'a espéré si fort.

Mais la vieille femme est revenue et l'a forcée à avaler des médicaments. La fièvre la faisait délirer, la douleur la faisait hurler.

Angélique n'est pas morte et le chat est resté dehors.

Angélique a survécu et la haine à l'encontre de son bourreau s'est développée dans son ventre comme l'enfant aurait dû le faire.

Maréchal l'a enfermée à l'étage et il est parti depuis quarante-huit heures en lui laissant à peine de quoi manger. Ça lui arrive de temps en temps. Il s'absente parfois une journée, parfois plusieurs jours. Il ne part pas à la chasse, puisqu'il ne prend pas son fusil. En général, quand il revient, il semble rassasié et de meilleure humeur. Pendant un temps, il la laisse en paix, comme si quelqu'un d'autre avait subi ses assauts et calmé ses ardeurs.

Angélique ignore ce à quoi il s'adonne et préfère ne pas le savoir.

Lorsqu'il rentrera, elle se contentera de laver ses vêtements, peut-être tachés de sang.

Le sang de qui, elle préfère ne pas le savoir.

— Pourquoi ça fane si vite, les fleurs ? demande Léonard.

— Parce que c'est fragile.

Un nuage passe au-dessus de leurs têtes, libérant quelques gouttes froides.

— Tu sais, ce qui est beau est souvent fragile, ajoute Jorge.

— Mais c'est parce que les fleurs, on les a coupées. On devrait les prendre avec des racines, comme ça, elles resteraient jolies plus longtemps.

— Si tu veux, acquiesce son frère. La prochaine fois, on achètera une plante plutôt qu'un bouquet.

— D'accord, Jorge. On achètera plein de plantes et on les posera là, comme ça on verra plus le marbre. Ce sera comme un petit jardin.

Tandis que Léonard est figé devant la sépulture, son aîné va jeter les fleurs mortes et les remplace par des fraîches qu'il dispose dans le grand vase en pierre blanche.

— Voilà, c'est mieux comme ça, non ?

— Oui, Jorge, c'est bien comme ça...

Le regard de Léonard se tourne vers le gros conteneur qui déborde de fleurs fanées.

— Pourquoi on enterre les gens et pas les fleurs ?

Jorge le dévisage avec stupeur.

— Je l'ignore, Lennie. Je ne me suis jamais posé la question...

— Et moi, je me pose toujours des questions bizarres, hein Jorge ?

— Toujours, oui. Mais ce n'est pas grave, tu sais.
— C'est pas grave parce que tu m'aimes quand même. C'est ça ?
— C'est ça, Lennie.
— Et la prison, on n'y retournera jamais.
— Jamais, mon frère.
— Et pourquoi qu'on n'y retournera pas ?
— Parce que désormais, on veille l'un sur l'autre et...
— ... qu'à deux, on est plus forts.
— Oui, Lennie.
— Et je m'occuperai de couper le bois pour la cheminée, comme ça quand on en aura assez de pêcher sur le lac, on pourra rentrer et se mettre au coin du feu.

Les yeux mouillés de larmes, Jorge sourit.

— Oui, Lennie. On n'aura plus jamais froid, ça c'est sûr.

Le soleil réapparaît, réchauffant leurs corps lourds de chagrin.

Leurs âmes d'orphelins.

Ils marchent sur la piste blanche, main dans la main.

— Tu connais le nom de cette plante ? questionne Victoria.

Le printemps est arrivé quand Mona est partie.

La végétation s'est réveillée quand Mona s'est endormie.

Léonard observe la fleur mauve que son amie vient de cueillir.

— Chicorée sauvage, dit-il sans la moindre hésitation.

— Comment tu sais ça ?

— J'ai un livre à la maison. C'est Mo qui me l'a offert. Il y a toutes les plantes et les fleurs dessus. Il y a leur photo et puis juste en dessous, il y a leur nom.

— Mais... comment tu as fait pour le lire ? Je croyais que...

— Je montrais la photo à Mo et elle me disait le nom. Mais maintenant, je pourrai plus lui demander si je vois une fleur que je connais pas.

Vicky serre sa main un peu plus fort.

— Tu peux me demander, à moi !

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Je te lirai tous les livres que tu veux. Et je pourrais même t'apprendre à lire, qu'est-ce que t'en dis ?

— J'en dis que tous les profs ont essayé et qu'ils ont pas réussi.

— Parce qu'ils étaient nuls ! décrète Victoria. Mais avec moi, je suis sûre que tu pourrais apprendre.

Léonard secoue la tête, défaitiste.

— Je suis trop con.

— Arrête de dire ça ! Tu as des problèmes, c'est vrai, mais c'est pas ta faute. Et tu n'es pas bête. Il y a plein de choses que tu sais faire...

— Ah oui ? Et quoi ?

— Eh bien, tu sais reconnaître les fleurs, tu sais réparer les meubles, couper des bûches et allumer le feu... Tu sais consoler les gens, aussi.

Elle lui décoche un sourire coquin, approche son visage du sien :

— Et tu sais embrasser comme personne, Léo...

Ils se serrent l'un contre l'autre, le jeune homme sourit béatement. Ce qu'il vit avec Victoria, il aurait aimé pouvoir le confier à sa mère. Lui raconter les battements de son cœur, les rêves tout en douceur, les projets un peu fous qu'il dessine dans sa tête.

Bien sûr, il y a Jorge. Il y a Sacha et Vicky.

Mais il n'y a plus Mona.

Celle qui l'avait sorti de terre y repose désormais pour l'éternité.

— Elle te manque beaucoup ? murmure Victoria.

— Beaucoup, oui. Beaucoup et tous les jours.

— Mon père, il dit toujours que le temps, ça apaise le chagrin et la peine. Mais bon, mon père, il dit pas mal de conneries !

Léonard a envie de lui révéler que depuis que Mona est morte, un nouveau cauchemar vient hanter ses nuits solitaires. Que pendant son sommeil, il se retrouve sur une petite barque perdue au beau milieu d'un océan peuplé de monstres dont il devine les silhouettes hideuses sous la surface. Lui dire que le vent se déchaîne et que des vagues aussi hautes que les murs de la prison s'abattent sur sa frêle embarcation. Qu'il appelle au secours, mais que personne ne l'entend. Que son minuscule bateau finit par chavirer et qu'il sombre corps et âme dans les eaux noires et profondes.

Chaque nuit ou presque, couler à pic dans le froid et le silence.

Léonard voudrait confier tout cela à Vicky, mais il a peur de la décevoir, de passer pour un trouillard. De paraître idiot à ses yeux.

Alors, Léonard reste seul sur son esquif.

— Tu sais, reprend Vicky, je voulais venir à l’enterrement de ta mère. Mais mes parents n’ont pas voulu que je les accompagne. Paraît que je suis trop jeune !

— Jorge aussi, il pense que tu es trop jeune.

Elle fronce les sourcils et le dévisage avec un étrange sourire.

— Trop jeune pour quoi ?

— Heu... pour rien.

— Trop jeune pour toi, c’est ça ?

— Non ! Trop jeune, c’est tout.

Soudain, Victoria se tord la cheville et chute sur le sol caillouteux.

— Ça va ? s’inquiète Léonard.

Elle se relève avec une grimace de douleur.

— Je crois que je me suis fait une entorse ! gémit-elle.

Elle boîte jusqu’à un rocher, s’assoit dessus et reprend sa respiration.

— Tu veux enlever ta chaussure ?

— Non. Si ça enfle, je ne pourrai plus la remettre. On va redescendre...

Léonard lui tend la main et Vicky se remet debout. Nouvelle grimace.

— Putain, ça fait un mal de chien !

— Attends, je vais te porter.

— Tu rigoles ?

— Non ! Vaut mieux que je te porte pour pas que t’as mal.

L’instant d’après, Victoria se retrouve dans les bras de son chevalier servant.

— Je ne suis pas trop lourde ? demande-t-elle.

— Moins lourde qu’une commode.

Elle éclate de rire, Léonard aussi. Prudemment, il parcourt les deux kilomètres qui les séparent encore de la maison.

— T’as même pas l’air de forcer ! dit Vicky avec admiration.

— Jorge, il dit tout le temps que je suis fort comme un taureau.

Sa chaussure glisse sur une pierre et Vicky pousse un petit cri charmant.

— Me laisse pas tomber ! lance-t-elle en gloussant.

Enfin, ils aperçoivent au loin le toit de la maison.

— Ça va toujours ? s'inquiète la jeune fille.

— Impec !

— T'as pas mal aux bras ?

— Pas mal, non.

Il débouche sur la route et accélère le pas.

— Jorge a dû rentrer des courses, il saura quoi faire pour ta cheville.

Avec le pied, Léonard pousse le portail et traverse le jardin. Il passe à côté de la vieille Clio au moment où la porte d'entrée s'ouvre.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demande Jorge.

— Vicky, elle s'est tordu la cheville.

Il dépose son amie sur le canapé.

— Fais-moi voir ça, ordonne Jorge en refermant la porte.

— On marchait tranquille et Vicky, elle s'est tordu la cheville, répète Léonard.

— C'est rien, le rassure son frère. Va me chercher la trousse de secours dans la salle de bains.

Pendant que Léonard gravit l'escalier de son pas lourd, Victoria délace sa chaussure et enlève sa chaussette.

— C'est douloureux ?

— Ça va, monsieur.

— Tu peux m'appeler Jorge, tu sais.

— Ça fait un peu mal, Jorge.

— C'est enflé, constate le jeune homme. On va mettre de la pommade et une bande.

— Léo m'a portée pendant des kilomètres ! dit-elle avec son joli sourire. Et il n'était même pas essoufflé.

Jorge sourit à son tour.

— C'est un sacré gaillard, mon frère.

Il regarde l'adolescente dans les yeux :

— Merci pour les fleurs, dit-il. Le bouquet que tu as fait livrer à l'église.

— C'est normal. Je l'aimais tellement, Mo... Et dites, Jorge... J'ai vu que Léo, il a de nouvelles cicatrices sur les bras. Il ne veut pas me dire comment il s'est fait mal...

— Il a eu beaucoup de peine quand notre mère est morte, résume Jorge. Beaucoup trop de peine.

Léonard redescend, les bras chargés de mille et une choses : pansements, désinfectants, coton...

— J'ai pris tout ce que j'ai trouvé !

— C'est juste une entorse, soupire Jorge. Pas une fracture ouverte ! Vasy, ajoute-t-il, passe-lui la pommade sur la cheville et ensuite, tu mets la bande.

— Mais je sais pas faire ça, moi...

— Je suis sûr du contraire ! dit Jorge avec un clin d'œil. Tu vas t'en sortir comme un chef.

Il laisse les adolescents entre eux et quitte la maison. Il allume une cigarette, s'assoit près du tilleul que ses parents avaient planté un mois après sa naissance. Ils se sont vus grandir, souffrir. Il contemple le jardin à l'abandon. Mo n'est plus là pour s'en occuper, ne verra pas le printemps, sa saison préférée.

Trop de blessures, trop de combats et de défaites.

Trop, pour une seule femme.

La nuit où Mona a cessé de lutter, la nuit où son cœur s'est arrêté, Jorge était sur le chantier. Lorsque son téléphone a sonné, il a compris. Il était 4 heures du matin et il a appelé Moncef qui a accepté de prendre sa place. Puis il est rentré à la maison et a réveillé Léonard. Il n'a pas eu à lui dire quoi que ce soit. Un simple regard a suffi pour détruire ses espoirs, pour rallumer ses peurs et éteindre définitivement son enfance.

Les yeux mouillés de larmes, les deux frères se sont habillés puis sont allés à l'hôpital voir leur mère une dernière fois.

Léonard lui a parlé, une dernière fois.

Le lendemain, il s'est mutilé, une nouvelle fois.

Trop de blessures, trop de chagrins, trop de séparations et d'abandons.

Trop, pour un seul gamin.

Jorge écrase son mégot avec rage, le piétine jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la terre. Il ouvre la porte de l'immense grange, l'ancien atelier de son père. Les vieux outils sont toujours là, comme s'ils attendaient de servir à nouveau un jour. Au fond, Mo a stocké des cartons, des tas de choses inutiles. Jorge regarde autour de lui et les souvenirs affluent dans sa mémoire. Son père, sa mère, Sarah, la prison... L'hôpital, la morgue, le cimetière. La lame dans les chairs de son frère.

Quelle est donc cette longue traversée du désert ?

Quelle est donc cette interminable marche en terre de souffrance ?

Est-ce ça qu'on appelle la *vie* ?

Soudain, il attrape une barre de fer et se met à frapper l'établi en hêtre massif. Il pousse des cris, y met toutes ses forces, toute sa haine, toute sa douleur.

Toute sa *vie*.

Enfin épuisé, il lâche son arme et glisse contre le mur.

— Qu'est-ce que t'as, Jorge ?

Son frère se tient à l'entrée de la remise, un masque d'angoisse sur le visage.

— C'est rien, ne t'en fais pas.

Léonard vient s'asseoir près de lui.

— Tu es en colère ? Ou bien tu es triste ?

— Oui, Lennie.

— Parce que maman est partie ?

— Mon père, ma mère...

— Mais moi, je suis là.
Jorge lui accorde un sourire.
— Oui, tu es là, mon frère.
Tu es là, alors que je préférerais parfois être seul.
Tu es là, et je ne peux pas me perdre, m'enfuir, abandonner. Renoncer à cet atroce voyage.
Tu es là, et je dois veiller sur toi.
Mais moi, qui veillera sur moi ?
— À deux, on est plus forts, rappelle Léonard.
— C'est sûr, murmure Jorge.
— Je couperai le bois pour la cheminée, comme ça tu n'auras pas froid.

*
* *

La barque chavire, Léonard plonge dans l'eau glaciale. Il se débat, mais rien n'y fait. Il coule comme un bloc de ciment vers des profondeurs terrifiantes.

Il se réveille enfin, le visage couvert de larmes. Il se lève, traverse le couloir et entre dans la chambre de Mona, où rien n'a bougé. Il s'allonge sur le grand lit et enfouit sa tête dans l'oreiller. Il le serre de toutes ses forces, essaie de retrouver le parfum de sa mère.

Avec un peu de chance, s'il se concentre, il entendra même sa voix.

Quelques minutes plus tard, le miracle se produit.

C'était un jeudi matin, c'était le 6 novembre. Il pleuvait un peu, mais...

— Il ne faisait pas froid, dit Léonard.

Non, il ne faisait pas froid. Je partais au travail, mais ma voiture n'avait pas voulu démarrer alors...

— Alors tu étais à pied, murmure l'adolescent.

Oui, je descendais à pied au village pour attraper un bus. Je marchais sur la route quand soudain j'ai vu un petit garçon dans le fossé... Il devait

avoir environ cinq ans, il portait des vêtements sales et déchirés, il avait les cheveux longs, le visage plein de boue et de terre. On aurait dit...

— Un petit animal blessé.

Quand Jorge gare la Clio, les premières lueurs de l'aube chassent les étoiles. Tombant de fatigue, il entre dans la maison et referme la porte à clef. Il boit un verre d'eau puis monte l'escalier aussi discrètement que possible avec l'espoir que Léonard dormira. Dans le couloir, il s'arrête devant la chambre de sa mère. Il sait qu'il va y trouver son frère, l'oreiller serré dans ses bras. Léonard refuse obstinément de laver les draps de Mona et Jorge préfère ne pas le brusquer.

— Je suis là, tu peux te rendormir, murmure-t-il.

— D'accord, Jorge... Je te ferai du café bien chaud pour quand tu te réveilles.

— Merci, Lennie.

Les mains serrées sur le volant, il suit le chemin tracé par les phares de son bolide. Il surveille le compteur, faisant attention à ne pas dépasser les cent trente kilomètres à l'heure. À intervalles réguliers, il consulte l'heure sur le tableau de bord. Il est dans les temps, a même un peu d'avance.

À plus de minuit, l'autoroute est quasiment déserte à cet endroit. Il fait quelques mouvements de la tête pour détendre sa nuque, ses muscles tendus à l'extrême.

Dernier voyage.

Dernier d'une série de trois.

Même si les deux précédents se sont parfaitement déroulés, l'angoisse ne le quitte pas.

Même s'il a réussi à franchir la frontière sans encombre, dans un sens puis dans l'autre, la peur demeure la même.

Dernier voyage.

Oui, ça pourrait bien être son dernier voyage.

Au moindre problème, tout pourrait s'arrêter. Il pourrait tout perdre. Mais il n'a pas le choix. Ou plutôt, il a fait ce choix.

Le choix de risquer sa vie, sa liberté. Pour assurer l'avenir de Léonard.

*

* *

Traîner devant la télévision. Il est déjà tard, mais Léonard n'a pas envie de rejoindre ses cauchemars.

Ce matin, alors que le jour n'était pas encore levé, Jorge est parti. Il ne reviendra pas avant demain soir. C'est la troisième fois que ça arrive en un peu plus d'un mois et Jorge reste mystérieux sur la raison de ses absences. Il a juste dit à Léonard que c'était pour le *boulot* et qu'il ne devait pas l'appeler parce qu'il n'allumerait pas son portable.

Heureusement, il y a Sacha pour veiller sur lui. L'artisan passe chaque matin avant d'ouvrir l'atelier, et chaque soir au moment du dîner. Et quels que soient l'heure ou le problème, l'adolescent peut lui téléphoner.

En début de soirée, il a débarqué, une grande pizza entre les mains. Ils ont mangé ensemble puis, vers 22 heures, Sacha est retourné chez lui.

Nouvelle nuit de solitude à affronter. Mais Léonard se répète que son frère n'est pas en train de s'amuser. Qu'il est en train de travailler pour qu'ils aient de quoi vivre. Alors, il lui pardonne volontiers de le laisser en tête à tête avec ses fantômes, son chagrin et ses songes maudits.

Abruti par les images qui défilent devant ses yeux, il commence à cligner des paupières. Le sachet de chips est vide ainsi que son verre de Coca, et Léonard s'endort doucement, bercé par le ronronnement de la télévision et par ceux d'Arsène, blotti tout contre lui...

*

* *

Vers 2 heures du matin, l'Audi RS6 s'engage sur une bretelle de sortie et s'arrête devant une pompe à essence. Jorge paye le plein du réservoir d'avance et en liquide. Une fois la corvée de carburant effectuée, il avance la voiture de sport jusque devant la boutique et y pénètre à nouveau. Sa casquette sur le crâne, il garde la tête baissée et achète un sandwich et un café serré. Il avale son en-cas en moins de cinq minutes et fait un passage par les toilettes avant de quitter le bâtiment. Dès qu'il est dehors, il allume une cigarette et consulte sa montre.

Toujours dans les temps.

Alors qu'il fume sa Benson, une voiture de gendarmerie se gare juste à côté de l'Audi et la tension artérielle du jeune homme grimpe en flèche. Deux sous-officiers sortent du véhicule et l'un d'eux fait le tour du bolide gris acier. Puis il regarde Jorge.

Forcément, il n'y a que lui sur le parking.

— Bonsoir, dit le gendarme.

— Bonsoir, messieurs, répond Jorge en gardant un visage neutre malgré le concert de percussions dans sa poitrine.

— Elle est à vous, l'Audi ?

— Oui.

Jorge écrase son mégot dans le cendrier, en se disant que c'était peut-être sa dernière cigarette.

— Belle voiture ! sourit le gendarme.

— Merci, fait Jorge.

— Bonne route, monsieur, et ne roulez pas trop vite ! ajoute le militaire.

— Aucun risque ! Bonne nuit, messieurs.

Les deux sous-officiers pénètrent dans le bâtiment et Jorge regagne son véhicule. Il s'assoit derrière le volant, redémarre calmement. Une fois sur l'autoroute, il appuie sur l'accélérateur.

Il n'est pas passé loin de la catastrophe et la peur enfonce des clous dans ses tempes douloureuses.

Encore près de sept cents kilomètres à parcourir.

Sept cents kilomètres de danger et d'angoisse.

— Ça va aller, Jorge, murmure-t-il. Tu peux y arriver... Tu *dois* y arriver.

*

* *

Sacha sourit en voyant Léonard et Arsène endormis sur le vieux canapé face à la télévision toujours allumée. Il passe côté cuisine, pose le sachet de

viennoiseries sur la table puis prépare le café. Le chat vient réclamer pitance et Léonard finit par ouvrir un œil.

— T’as pas retrouvé le chemin de ta chambre ? plaisante l’artisan.

L’adolescent se frotte les yeux et s’étire avant de rejoindre son ami.

— T’as pris des pains au chocolat ?

— Oui, Léo. Et des brioches au sucre aussi.

— Cool...

Il engloutit son petit déjeuner sous le regard paternel de l’ébéniste.

— Tu crois qu’il est où, Jorge ?

— Aucune idée. Il m’a demandé de veiller sur toi, alors je veille sur toi. Mais c’est un grand garçon, et je n’ai pas à lui poser de questions.

— Il a dit que c’était pour le boulot...

— S’il l’a dit, c’est que ça doit être vrai... Allez, va t’habiller, on a du travail. J’ai une armoire à vernir et toi, tu as un scriban à poncer. Ensuite, on a une livraison. On déjeunera en route, si tu veux.

— Ouais !

— Et n’oublie pas de donner à manger à ton chat, Léo.

L’adolescent remplit la gamelle d’Arsène et monte à l’étage pour se préparer. Lorsqu’il redescend, il trouve l’artisan devant le buffet de la salle à manger, face à un cadre contenant le portrait de Mona.

— Elle est jolie cette photo, dit-il.

Léonard ne répond pas et enfille ses baskets. Il essuie discrètement une larme qui a échappé à sa vigilance.

— Comment tu vas, mon grand ? demande Sacha.

— Pas trop bien, avoue Léonard.

— Je m’en doute. Et c’est normal, mon grand... Ma mère est morte quand j’avais à peu près ton âge. J’avais dix-sept ans, pour être précis. Alors, je sais ce que tu endures, Léo... Moi, je me souviens avoir pleuré toutes les larmes de mon corps. J’ai chialé encore et encore. Je n’arrivais plus à m’arrêter.

— Moi aussi, je pleure. Et je fais des cauchemars.

— Heureusement que Jorge est revenu. Au moins, vous êtes deux pour affronter la situation. Moi, j'étais fils unique.

— Et ton père ?

— Mort à la guerre d'Algérie. Un peu après ma naissance. Je ne me souviens pas de lui... Bon, on y va, mon grand ?

Sacha quitte la maison et l'adolescent s'attarde sur le portrait de Mona. Il prend le cadre entre ses mains et le regarde avec amour.

— Toutes les larmes de mon corps...

*
* *

Jorge consulte l'heure sur le tableau de bord de l'Audi et s'aperçoit qu'il a pris un peu de retard. À peine une demi-heure, mais c'est déjà trop.

La faute aux embouteillages en amont de la ville.

Enfin sortie des bouchons, l'Audi accélère puissamment et même s'il a déjà fait le chemin deux fois, Jorge suit les instructions du GPS par crainte de commettre une erreur.

Vers midi, le bolide s'engage dans une zone industrielle et Jorge vérifie une dernière fois qu'aucun véhicule suspect ne le suit, en faisant quelques détours et même quelques demi-tours. Puis il approche la voiture d'un grand hangar.

Un coup de klaxon, la porte s'ouvre. Il avance au pas jusqu'à l'intérieur du bâtiment et range l'Audi à côté de la vieille Clio qui attendait sagement son retour.

Il consulte l'heure sur le cadran : quarante minutes de retard. Un homme qui porte une énorme balafre sur la joue droite s'avance vers lui, et Jorge sort du véhicule pour lui serrer la main.

— Tout s'est bien passé ?

— Aucun problème, répond Jorge. Désolé pour le retard.

— Pas de souci.

Un autre type, au crâne rasé, s'approche de l'Audi et Jorge allume une cigarette en attendant la fin des opérations.

Crâne rasé démonte le siège conducteur de la RS, soulève le tapis de sol et dévisse une plaque métallique sous laquelle est aménagée une cache.

Il se tourne vers son complice et hoche simplement la tête. Le balafré saisit un gros sac de sport dans la benne d'un pick-up et le confie à Jorge.

— Je te laisse vérifier.

Le jeune homme pose le sac sur le capot de la Clio et l'ouvre pour en faire l'inventaire minutieux. Au bout de quelques secondes, il fronce les sourcils :

— C'était pas prévu, ça...

— Un petit bonus ! sourit le balafré. Il est clean, aussi vierge que ma petite sœur. Moncef a pensé que ça te ferait plaisir, mais si t'en veux pas...

Jorge hésite un instant puis, finalement, il referme le sac et le balance dans le coffre de la Clio. Il serre la main des deux hommes et le balafré ajoute :

— J'ai encore du taf pour toi, si ça t'intéresse...

— On avait dit trois voyages et je crois que je vais m'arrêter là.

— Comme tu veux. Mais si tu changes d'avis, tu sais comment me joindre.

— OK, acquiesce Jorge. Je ne l'oublierai pas.

Il remonte dans sa Clio, exécute une marche arrière pour sortir du hangar qui se referme aussitôt. Après des milliers de kilomètres au volant d'une voiture de luxe, il a l'impression de conduire un tracteur. Mais il a le cœur léger.

Mission accomplie.

Il ne lui reste plus qu'à rejoindre Granviller et, dans environ six cents kilomètres, il retrouvera Léonard.

*

* *

Quand la Clio se gare devant la maison, il fait déjà nuit. Léonard allume les lampadaires extérieurs et accueille son frère à la porte.

— Salut, Lennie, ça va ?

— Oui, Jorge. Et toi ? Tu es pas trop fatigué ?

Jorge a les traits tirés, les yeux cernés par une nuit blanche au volant de l'Audi.

— Non, ça va ! prétend-il pourtant.

— Je t'ai gardé un morceau de pizza, dit Léonard.

— Sacha a dîné avec toi ?

— Oui, ça fait pas longtemps qu'il est parti...

Jorge pose le sac de sport sur la table basse du salon et se sert un verre d'eau.

— Viens t'asseoir près de moi, Lennie. J'ai quelque chose à te dire...

Intrigué, l'adolescent s'installe dans le canapé.

— C'est quoi ce sac ?

— Je ne vais pas te donner de détails, mais je veux que tu saches que ce qu'il y a dedans est précieux.

— Précieux ? Comme... des bijoux ?

— Encore plus précieux... Dans ce sac, il y a de quoi nous permettre de prendre la tangente si par malheur le juge avait envie de me renvoyer en prison, répond Jorge.

— *La tangente ?*

— La fuite, si tu préfères.

Léonard contemple le sac, sourcils froncés.

— C'est quoi, dedans ?

— De quoi quitter la région et même le pays.

L'adolescent se creuse la cervelle pour en deviner le contenu.

— Y a de l'argent ! s'écrie-t-il soudain.

Jorge esquisse un sourire.

— Pas que ça, dit-il. Donc, je vais planquer ce sac et je veux que tu saches où il est. Comme ça, si un jour je t'appelle et je te dis : *Prends le sac et rejoins-moi à tel endroit*, tu le feras.

— Oui, Jorge. Je le ferai.

— Reste à trouver une bonne cachette.

— Sous le lit ?

— Il faut une meilleure planque. Parce que si quelqu'un cambriole la maison, je ne veux pas qu'il puisse partir avec...

Léonard réfléchit un instant avant de dire :

— On pourrait l'enterrer dans le jardin, non ?

— Bonne idée, acquiesce Jorge. Très bonne idée, mon frère. Et tu te souviendras où il est enterré dans deux mois ou dans trois ans ?

— On met une jardinière dessus ?

— OK, conclut Jorge. On fera ça demain matin. On creusera un trou, on mettra le sac dedans et on poussera une grosse jardinière dessus. Mais je veux que tu me jures de ne pas regarder ce qu'il y a dans ce sac, Lennie. Sauf si je te le demande.

— C'est promis, Jorge. C'est juré, même. Mais... le juge, il va pas te renvoyer en prison, dis ?

Jorge allume une cigarette et tente de rassurer son frère :

— Il y a peu de chance que ça arrive, mais on ne sait jamais. Si je perds mon travail, ou si je commets une faute... Et si ça se produit, j'ai décidé de ne pas retourner en taule si j'ai le temps de choisir. J'ai décidé qu'on partirait tous les deux. Pour pas que tu sois placé et qu'on soit séparés. Enfin, si tu es d'accord, Lennie. Parce que je ne te forcerai pas à partir avec moi, tu sais...

— Moi aussi, je préfère qu'on part plutôt qu'on nous sépare. Et le sac, j'oublierai pas où il est, ça c'est sûr.

— Et si on sortait, ce soir ?

Léonard considère son frère avec étonnement.

— Où on irait ?

— J'ai vu qu'un nouveau resto s'est ouvert dans le village, pas loin de l'atelier. Ça s'appelle Les Délices, tout un programme !

— Oui, j'ai vu aussi, répond Léonard.

— On pourrait le tester pour le dîner, qu'est-ce que t'en dis ? Je ne bosse pas cette nuit et toi, tu as bien travaillé aujourd'hui. On mérite de se détendre un peu !

Léonard ne semble pas très à l'aise.

— J'ai envie de me changer les idées... Tu es déjà allé au resto, non ?

— Oui, acquiesce l'adolescent. Une fois ou deux, je me rappelle.

— Vous n'y alliez jamais avec Mo ?

— Elle disait que c'était trop cher. Et qu'on n'avait pas les moyens... Pourquoi qu'on n'irait pas en ville ?

— Parce que si je veux boire un coup, vaut mieux que je n'aie pas trop à conduire. Allez, on va s'habiller.

Ils montent à l'étage et Jorge s'enferme dans la salle de bains pour prendre une douche tandis que Léonard ouvre son armoire et réfléchit à la tenue qui conviendrait pour l'occasion. Mais toutes ses tenues se ressemblent. Quelques pulls qui ne sont plus de saison, des tee-shirts, des sweats avec ou

sans capuche. Il choisit son préféré et l'enfile devant le miroir. Il regarde les cicatrices de la prison, toujours visibles.

Indélébiles.

Il songe à Achour, à Nanosh.

C'est con la vie, hein John ?

— La mort, c'est encore plus con...

Pourquoi emporte-t-elle tous ceux qu'il aime ? Comme s'il la semait autour de lui...

Mais ce soir, Jorge a envie de s'amuser, de se détendre. Alors, il ne faut pas penser à la mort, à cette barque sur l'océan ou à la boue de ses cauchemars.

Il entre dans la salle de bains sans frapper. Son frère sort du bac à douche, enroule une serviette autour de sa taille et Léonard se plante face au miroir. Il est obligé de plier un peu les genoux pour se coiffer. En le voyant s'appliquer comme s'il partait au bal, Jorge sourit.

— Tu es très beau !

— Tu trouves ?

— Mais oui, pourquoi ?

Léonard fait la moue devant son reflet.

— Je suis trop grand. Et puis j'ai pas de barbe.

— Et alors ? Tu préférerais être petit et barbu ?

— Je sais pas...

— Tu risques de grandir encore.

— Tu fais combien, toi ?

— Un mètre quatre-vingt-deux.

— Et moi ?

— Un mètre quatre-vingt-dix, je dirais... Peut-être un peu plus.

— Mais si je continue à grandir, je vais toucher le plafond, s'inquiète Léonard.

— N'exagère pas ! rigole Jorge. Tu as de la marge !

— Ça va, comment je me suis habillé ?

— Ne t'en fais pas. Tu es très bien.

Jorge s'exile dans sa chambre et Léonard continue de se mirer.

— *Tu es très beau, John !*

Il prend des poses, essaie de sourire. Malgré tous ses efforts, ses yeux restent tristes.

— Qu'est-ce que tu fous ? demande son frère.

— Rien, je me regarde.

— Viens, on y va... Allez, bouge, Lennie !

Jorge gare la Clio en faisant attention à ne pas mordre sur la ligne jaune. Puis ils marchent côte à côte par les ruelles étroites. L'adolescent traîne les pieds.

— C'est pas une bonne idée. C'est plein de gens qui nous aiment pas dans ce village.

— Et après ? On a le droit d'aller boire un coup ou de manger dehors si ça nous chante, non ? Alors on les emmerde, ces connards. T'es d'accord avec ça ?

Léonard hésite.

— Et s'ils disent du mal de nous ou de Mona ?

— On les fera taire, assure Jorge.

Ils passent devant le bar-tabac et Raymondi, qui fume une cigarette sur la terrasse, se hâte de rentrer dans son troquet presque désert. Une rue plus loin, ils arrivent à destination. Le nouvel établissement, qui promet du fait maison, est assez vaste. Deux tables sont occupées : un couple de retraités discrets d'un côté, quatre types plutôt bruyants et déjà passablement éméchés de l'autre. Parmi eux, Jorge reconnaît le patron de la société locale de chasse et le gérant de la quincaillerie du village. Les visages des deux autres ne lui disent rien.

— Bonsoir, messieurs, bienvenue ! leur lance la patronne.

Elle les installe près de l'entrée puis leur apporte les cartes ainsi qu'une assiette d'amuse-gueules.

— La suggestion du jour, c'est blanquette de veau à l'ancienne. Vous prendrez un apéritif ?

Ils commandent un verre de Martini, un Coca et Jorge suit des yeux la restauratrice pendant qu'elle retourne derrière son comptoir. Elle doit avoir une trentaine d'années, petite, brune aux yeux clairs ; le jeune homme est sous le charme. Son frère jette un coup d'œil inquiet autour de lui, tout en triturant le cordon de sa capuche.

— Relax ! sourit Jorge. Détends-toi un peu...

— Le comptoir en bois, c'est Sacha qui l'a fait. Je le sais parce que c'est moi qui l'a poncé et verni !

— C'est vrai ? C'est un joli travail, dis donc.

Jorge détaille la carte tandis que Léonard se cache derrière.

— Tu veux que je te dise ce qui est écrit ? propose Jorge à voix basse.

Léonard opte pour un menu complet qui promet monts et merveilles à son féroce appétit. La patronne revient avec les boissons et note leur commande. Elle récupère les cartes et s'éloigne à nouveau. L'un des clients la stoppe d'un geste du bras. À voix basse, il lui adresse une requête qui semble la surprendre. Rapidement, le ton monte, ce qui permet aux deux frères d'entendre la conversation :

— Non, monsieur, je vous répète que ce n'est pas possible.

— Dans ce cas, c'est peut-être nous qui allons partir !

— Je suis vraiment désolée, je ne peux pas vous donner satisfaction. Mais j'espère malgré tout que vous allez apprécier votre repas.

Elle regagne le comptoir, son regard croise celui de Jorge. Aussitôt, elle baisse la tête.

— Qu'est-ce qui se passe avec ceux-là ? demande Léonard.

— C'est rien, ne t'inquiète pas, le rassure son frère. Tu sais qu'avant, on pouvait fumer dans les bars et les restaurants ?

— Sans déconner ?

— Eh oui, soupire Jorge. Quand j’avais ton âge, on pouvait fumer à peu près partout, même dans les trains.

— J’ai jamais pris le train, regrette son frère. Enfin, juste le TER, deux ou trois fois, quand on allait voir le spécialiste de la tête avec maman...

— Le spécialiste de la tête ?

— Le docteur qui regardait dans mon cerveau. Mais il a jamais rien vu dedans...

Jorge ne peut se retenir de rigoler et Léonard le suit de bon cœur, laissant son rire si particulier résonner dans la salle. La patronne apporte les entrées à la table de quatre et l’un des hommes s’adresse à elle à voix basse. Cette fois, la restauratrice ne cache pas son agacement :

— C’est inutile d’insister, je vous dis que c’est impossible. Je n’ai pas le droit de le faire, de toute façon.

— C’est un comble, ça ! s’énervé le patron de la quincaillerie.

— C’est la loi, monsieur.

Elle repart vers les cuisines et Jorge s’adresse à son frère :

— On va lui dire que tu as travaillé avec Sacha sur son comptoir, ça lui fera plaisir !

— Ils parlent de nous, hein ? Ceux de la grande table...

— Peut-être, acquiesce Jorge. Et à ton avis, ils disent quoi ?

— Des choses mauvaises, ça c’est sûr.

— Eh bien, laissons-les parler et profitons de notre moment ensemble.

— Oui, Jorge. Tu as raison.

Le chasseur et l’un de ses copains se dirigent vers la porte, leur paquet de cigarettes à la main. Au passage, l’un d’eux file un coup de pied dans la chaise de Léonard.

— Pardon ! fait l’adolescent en se rapprochant de la table.

Les types sortent sur le pas de la porte, Jorge fixe son frère :

— C’était à lui de s’excuser, Lennie. Pas à toi.

— Mais... peut-être que j'étais au milieu !

— Non, il l'a fait exprès.

La jeune femme leur apporte les entrées ainsi qu'une corbeille de pain et le verre de vin commandé par Jorge.

— Bon appétit, messieurs.

Dès qu'elle est à distance, Léonard se penche vers son frère :

— Tu la trouves jolie, non ?

— Oui, pourquoi ?

— J'ai bien vu comment tu la regardes ! répond Léonard d'un air taquin.

Dehors, les deux types écrasent leurs mégots à côté du cendrier puis reviennent à l'intérieur. Au passage, nouveau coup de pied dans la chaise de Léonard. Il a son verre de Coca à la main, en renverse la moitié sur la nappe.

— Vous pourriez faire attention, dit Jorge. Ça fait deux fois.

— Oh, *pardon* ! ricane le chasseur. Je suis vraiment *dé-so-lé*.

Il a une cinquantaine d'années, des fringues de marque et une Rolex au poignet. Son acolyte se met à rire et ils rejoignent leurs amis. La restauratrice, qui n'a rien manqué de la scène, se précipite vers les frères Mathieu, armée d'un torchon. Elle essuie la nappe et apporte un autre soda à Léonard.

— Merci, mademoiselle, c'est très gentil, dit Jorge.

— De rien, monsieur. C'est la moindre des choses.

L'homme à la Rolex l'interpelle sans aucune forme de politesse pour demander une nouvelle bouteille de saint-émilion.

— Pourquoi il a shooté dans ma chaise, ce type ?

— Je crois qu'il sait qui on est et qu'il veut nous gâcher la soirée, soupire Jorge.

— Faudrait qu'on va à Glen Affric, en conclut Léonard. Là-bas, on pourra marcher tête haute, comme tu as dit...

— Ici aussi, on peut marcher tête haute, rétorque Jorge d'un ton vif. Je te rappelle que je suis innocent et que toi, tu n'as fait que te défendre.

— C'est vrai, mais eux, ils pensent qu'on est des délinquants.

— Pas tout à fait, rectifie Jorge. Ils pensent que *toi*, tu es un délinquant. Moi, ils considèrent que je suis un *criminel*. C'est bien pire...

— C'est quoi, la différence ?

— Tu es un délinquant quand tu commets un délit. Coups et blessures volontaires ou involontaires, homicide involontaire, vol sans arme et plein d'autres choses. Et tu es un criminel lorsque tu commets un crime : meurtre, assassinat, viol, vol à main armée...

— Ah, d'accord. Je comprends mieux, maintenant. Tu expliques toujours bien les choses, toi.

— Tu parles de partir à Glen Affric, reprend Jorge, mais je t'ai entendu dire à Mona que tu ne voulais pas quitter notre maison... C'était le soir où je suis allé chercher les pizzas, tu te souviens ? Quand elle t'a confié qu'elle voulait qu'on quitte Granviller pour aller s'installer en ville...

— C'est vrai, avoue Léonard. Je l'aime bien, notre maison. Et puis je veux pas aller en ville, dans un appartement. Ça, j'aimerais pas. Mais aller à Glen Affric... je veux bien !

Le type à la Rolex lève son verre de saint-émilion :

— À la justice française ! clame-t-il. Qui est si clément envers les assassins ! Et qui les laisse se balader en ville comme bon leur semble !

— Ouais, à la justice française ! reprend l'homme à côté de lui. Et vive l'abolition de la peine de mort dans ce pays ! Comme ça, les criminels sont peinards !

Le couple dévisage les intrus tandis que Jorge ferme les yeux une seconde. Il sent que ses nerfs ne vont pas tarder à le trahir, tente de rester calme. Son frère recommence à s'agiter sur sa chaise.

— Ne les écoute pas, ordonne-t-il d'une voix blanche.

Les deux retraités demandent l'addition, visiblement pressés de quitter le restaurant.

— C'était bon, ton entrée ? poursuit Jorge.

— Oui, dit Léonard en hochant la tête. Presque aussi bon que quand c'était Mo qui faisait à manger...

— Ce ne sera jamais aussi bon que les repas qu'elle nous préparait. Même si c'est un chef étoilé qui les cuisine, hein Lennie ?

— Oui, Jorge. Ce sera jamais aussi bon... Quand on sera à Glen Affric, qui est-ce qui s'occupera de mettre les fleurs sur sa tombe ?

— Eh bien, on reviendra de temps en temps.

— On l'abandonnera pas, alors ?

— Non, Lennie, on ne l'abandonnera jamais. Ça, tu peux en être sûr.

Le couple quitte le restaurant et, dans la salle, la température monte encore d'un cran. Le type à la Rolex s'est mis debout, son verre à nouveau plein dans la main droite :

— Je lève mon verre aux familles des victimes qui doivent être dans la peine, ces derniers temps.

— Aux familles des victimes ! reprennent en chœur les convives.

Jorge attrape son verre de vin et se dresse à son tour :

— Aux familles des victimes, dit-il d'une voix funeste.

Un silence complet s'abat sur la salle. Ils dévisagent tous le jeune homme d'un air horrifié. Il soutient leur regard, l'un après l'autre, attendant leur réaction.

— Et vive la justice française qui envoie des innocents en taule, ajoute-t-il.

Il se rassoit, Léonard est bouche bée.

— Putain, Jorge, comment tu les as mouchés ! murmure-t-il.

Des chuchotements repartent du côté de la table de quatre et la patronne revient vers les deux frères avec les plats principaux.

— Ils voulaient que je refuse de vous servir, relate-t-elle à voix basse.

— J'avais compris. Et merci de ne pas leur avoir donné gain de cause, répond Jorge.

— Je n'en ai pas le droit.

— Mais vous en aviez envie ?

— Pas vraiment. Par contre, évitez de déclencher une bagarre générale, ajoute-t-elle avec un sourire. Mon mobilier est tout neuf !

— Promis... C'est mon frangin ici présent qui a aidé l'ébéniste à fabriquer votre comptoir.

— C'est vrai ? Je l'adore, il est superbe !

— Merci, madame.

— Du coup, je vous offre le dessert, jeune homme !

Elle repart derrière son fameux comptoir et Léonard jette un œil vers la table ennemie.

— Ils ont l'air pas contents du tout...

— Tu m'étonnes ! rigole Jorge. Allez, oublions-les un peu, tu veux ? Raconte-moi plutôt ce que Sacha t'a fait faire aujourd'hui.

— J'ai poncé un...

Léonard se creuse la cervelle pour retrouver le nom du meuble dont il s'est occupé toute la matinée.

— Un homme-debout ! s'écrie-t-il.

— C'est quoi, ça ?

— Ben, une sorte de petite armoire, avec une porte en haut et une autre en bas. Et puis ensuite, on a livré une commode pleine de dorures...

— Tu dois voir des belles baraques, non ?

— Des fois, oui. Mais là, on l'a amenée chez un antiquaire. Dans son magasin.

Le type à la Rolex et son copain se lèvent à nouveau pour aller fumer. Jorge les fixe au moment où ils passent derrière la chaise de Léonard.

— T'aurais vu ce qu'il y avait dans sa boutique, à l'antiquaire ! continue son frère. Des tas de meubles anciens, comme il dit Sacha. Et puis des miroirs tout dorés et des choses en cristal et même des vieux pistolets comme ceux qu'on voit dans les films !

— C'est bien que tu travailles, dit Jorge en avalant une gorgée de vin.

— Je mets tout l'argent dans ma cagnotte, répond fièrement Léonard. Ça nous servira pour Glen Affric.

— Sûrement. Mais tu as le droit d'en profiter un peu !

— Oui. Et bientôt, c'est l'anniversaire de Vicky. Alors, je réfléchis pour lui acheter un cadeau... Mais je sais pas quoi choisir.

— Eh bien... Tu dois savoir mieux que moi ce qu'elle aime, non ? Les bijoux ? Les livres, peut-être ?

— Ah ça oui, elle aime les livres.

— On pourrait faire un saut en ville, ce week-end. Comme ça, tu lui achèteras un livre ou un autre cadeau. Je suis de repos, samedi.

— Ce serait cool !

Les deux types reviennent à l'intérieur et le patron de la société de chasse donne un nouveau coup de pied dans la chaise de Léonard. D'un regard, Jorge lui ordonne de riposter.

— Il faut faire attention, monsieur, dit l'adolescent d'une voix peu assurée.

— C'est à moi que tu parles ? rétorque le client.

— Lève-toi, Lennie. Tu te mets debout pour lui répondre.

Léonard obéit et dresse ses presque deux mètres face à l'agresseur.

— Oui, monsieur, c'est à vous que je parle. Il faut faire attention quand vous passez. Parce que vous tapez tout le temps ma chaise.

— C'est parce que tu n'es pas à la bonne place ! Parce que tu ne devrais pas être là, en fait.

Le regard du jeune homme devient fuyant.

— C'est pas moi qu'a choisi cette place, finit-il par dire.

— Pas moi qu'a ? répète le chasseur.

Léonard danse d'un pied sur l'autre, ne sachant plus quoi faire de son corps. Le client le toise avec un sourire narquois :

— *J'a tapé ta chaise ? Moi, y en a être désolé !*

Les deux hommes se marrent et retournent s'asseoir face à leurs desserts. Léonard entend les rires des convives de l'autre table et considère le visage crispé de son frère.

— Je sais pas trop parler, moi, s'excuse-t-il.

— Tu as été très bien, prétend Jorge.

De l'autre côté de la salle, les vannes fusent.

— *J'a* bien mangé, moi !

— *J'a* plus faim ! pouffe un autre. *J'a* l'estomac plein !

— Et moi, *j'a* trop bu, putain !

Jorge appelle la patronne et lui demande l'addition.

— J'espère que le dîner vous a plu, dit-elle d'un air navré.

— Le repas était excellent, répond Jorge. L'ambiance était moins... délicieuse. Mais vous n'y êtes pour rien et nous reviendrons.

Elle apporte la machine à carte bleue, Jorge règle la note en laissant un pourboire conséquent. Alors qu'ils vont partir, la restauratrice leur offre un digestif.

— Cadeau de la maison ! annonce-t-elle avec son charmant sourire.

Elle s'éloigne pour préparer l'addition de l'autre table et Léonard garde la tête baissée.

— Regarde-moi, Lennie.

Il relève le menton, et ses grands yeux tristes s'enfoncent dans ceux de son frère.

— Tu n'as pas à avoir honte, dit Jorge.

— Je sais pas parler comme ces personnes, moi.

— Tu es mieux qu'eux. Bien mieux, tu peux me croire.

« *J'a* trouve plus la clef de la voiture ! »

— Tu dis ça parce que je suis ton frère.

— Non, je le dis parce que c'est vrai. Ce sont des imbéciles, des gens grossiers. Des moins-que-rien.

« *J'a* pas assez d'argent pour payer la note ! »

— Toi, tu es vrai.

— Ça veut dire quoi, Jorge ?

— Ça veut dire que tu es sincère, que tu fais de ton mieux. Que tu as réussi à devenir quelqu'un de bien, alors que tu étais mal parti dans la vie.

— C'est parce que Mo, elle m'a sorti de terre.

— Non. C'est parce que tu as fait des efforts, parce que tu t'es battu.

« *J'a envie d'aller boire un coup, pas vous ?* »

— Mo t'a soutenu, c'est certain, mais tu as fait ta part du chemin. Tu es toujours prêt à aider les autres. Oui, c'est ça, tu es quelqu'un de bien. Généreux et courageux.

— *Ça s'appelle le courage, John*, murmure Léonard.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Nanosh, il disait aussi que j'étais courageux. Que John, il était courageux.

— Il avait raison, ton pote.

Jorge avale son digestif.

— On s'en va ? supplie Léonard.

Son frère jette un œil à la table ennemie.

— Je préfère qu'on ne sorte pas en même temps qu'eux. Ils sont complètement bourrés, mieux vaut ne pas les retrouver dans la rue.

La restauratrice raccompagne ses encombrants clients. Léonard et son frère attendent que le groupe s'éloigne pour prendre congé.

— Merci messieurs, dit la patronne en leur ouvrant la porte.

— Merci à vous, répond Jorge. Je ne sais pas ce qu'ils vous ont dit sur nous, mais...

D'un geste de la main, la jeune femme lui signifie qu'elle n'a pas envie d'en entendre plus.

— À bientôt, conclut Jorge.

Une fois dehors, les deux frères allument une cigarette.

— C'était une drôle de soirée. Mais j'espère que le repas t'a plu quand même ?

— Oui, c'était bon, acquiesce l'adolescent. Et c'était bien d'être avec toi. Jorge passe un bras autour de ses épaules.

— Comment j'aurais dû dire, dans le restaurant ? demande Léonard.

— Quand tu hésites, tu fais une phrase plus simple où tu es sûr de ne pas te tromper. Pour tout à l'heure, tu remplaces *c'est moi qui* par *je*. Tu ne dis pas « j'a choisi », tu dis « j'*ai* choisi ». Donc, tu aurais dû dire : « ce n'est pas moi qui *ai* choisi cette place ».

— Ce n'est pas moi qui *ai*, répète consciencieusement Léonard. Ce n'est pas moi qui *ai* choisi... d'être un débile !

— Arrête, Lennie, soupire Jorge. Tu n'es pas débile.

Ils tournent à droite et longent l'arrière du restaurant. Par une fenêtre ouverte, ils aperçoivent la restauratrice en train de ranger sa cuisine. Jorge lui adresse un petit signe de la main, elle répond par un sourire.

— Jorge...

Fasciné par la jeune femme, Jorge n'écoute pas son frère.

— Jorge !

— Quoi ?

En tournant la tête, il voit le groupe de quatre au bout de la ruelle.

— Et merde...

Les hommes sont assis sur le muret qui entoure la terrasse du bar-tabac.

— On fait demi-tour ? chuchote Léonard.

— C'est un cul-de-sac, rappelle Jorge. On va les ignorer, et quoi qu'ils disent, on reste calmes, OK ?

— On reste calmes, répète son frère.

Mains dans les poches, ils avancent, comme si de rien n'était. Dès qu'ils s'approchent, les quatre types se mettent en travers de la ruelle, leur barrant le passage.

— On reste calmes, murmure Léonard, dont le cœur bat beaucoup trop vite.

— Pardon, dit Jorge. On voudrait passer.

Il comprend qu'il va falloir les bousculer pour se frayer un chemin.

— Tu ferais quoi, toi, aux tueurs de femmes qui se baladent tranquillement ? demande le chasseur à l'un de ses amis.

— Moi ? Je leur couperais les couilles.

— On voudrait passer, répète Jorge d'une voix posée.

— Et nous, on voudrait que les ordures traînent pas dans nos rues, assène le patron de la quincaillerie.

Le quatrième demeure silencieux mais les fixe avec tant de haine que Léonard commence à trembler.

— Je m'en branle de ce que vous pensez, réplique Jorge. On veut juste rentrer chez nous, OK ?

— Même ta mère, elle a préféré crever que de continuer à voir ta gueule ! balance le type à la Rolex. Même elle, tu l'as tuée !

Jorge sent qu'il approche du point de rupture. Pourtant, se battre ici et maintenant reviendrait à prendre un aller simple pour la prison et abandonner Léonard.

— Ma mère, c'est pas Jorge qui l'a tuée ! s'écrie soudain l'adolescent.

— Ta gueule, le débile !

— Viens, Lennie, on y va.

Jorge tente de forcer le barrage, suivi de près par son colosse de frère. Mais les coups commencent à pleuvoir sur son crâne, son dos, sa nuque. Rapidement, il s'écroule. Paniqué, Léonard recule à toute vitesse. Les quatre types sont en train de rosser Jorge, qui se protège comme il peut mais ne se défend pas.

— Arrêtez ! hurle Léonard. Arrêtez de le frapper !

Ses mains sont crispées, il a du mal à respirer. Impuissant, il assiste au passage à tabac de son frère.

— Non !

Quelques mètres derrière lui, la restauratrice récupère son portable et compose le 17. C'est alors que Léonard se jette sur les agresseurs avec un cri de bête enragée.

— Faut pas toucher mon frère !

Il lance ses bras puissants en avant et distribue les coups à l'aveugle, comme une machine qui s'emballe. Ses poings heurtent des visages, des thorax, des crânes. Il continue à crier sa colère, à cogner tout ce qui bouge autour de lui. Il encaisse quelques chocs qu'il ne sent même pas, frappant toujours plus fort.

— Arrête, Lennie ! ordonne Jorge. Arrête !

Il empoigne son frère par les épaules, est projeté vers l'arrière par un coup de coude, retombe sur les pavés. Il se relève aussitôt pour revenir à la charge.

— Lennie, stop ! Stop !

Enfin, Léonard s'immobilise. Il est le dernier à être encore debout. À ses pieds, quatre corps, dont deux sont inertes. Les deux autres victimes gémissent de douleur.

— Calme-toi, bon sang !

Léonard se met à pleurer et pose son front contre le visage ensanglanté de son frère.

— Ça va aller, murmure Jorge. Ça va aller...

Il est 3 heures du matin lorsque Jorge et Léonard quittent la gendarmerie. D'un pas fatigué, ils rejoignent leur voiture garée au centre du village. Jorge porte un gros pansement sur le front et peine à marcher, avec son genou enflé et son terrible mal de dos.

— Ils vont nous renvoyer en prison ?

— Non, Lennie. Tout est arrangé, ne t'inquiète pas.

— C'est sûr ?

— Oui, tu n'as plus rien à craindre.

Pourtant, c'était plutôt mal parti. Les gendarmes les ont interpellés puis aussitôt placés en garde à vue, et pour l'occasion ils ont sorti du lit leur nouveau chef de brigade, le commandant Caron. Avant même d'ouvrir la bouche, ils étaient coupables. Coupables d'avoir envoyé au tapis quatre hommes qui clamaient haut et fort avoir été agressés sans raison par les frères Mathieu.

Le capitaine Solers se réjouissait visiblement de les avoir à sa merci, et sans l'intervention de Lola Tournier, la restauratrice, Jorge et Léonard seraient déjà aux portes de la maison d'arrêt. Grâce à son témoignage, la légitime défense a été retenue et les agressés se sont transformés en agresseurs alcoolisés. Solers a même été obligé de proposer à Jorge de porter plainte contre le patron de la société de chasse et ses acolytes. Le jeune homme a réservé sa réponse en fonction de la gravité de ses blessures, ne voulant pas déclencher une nouvelle polémique dans le village.

Ils montent dans la Clio et prennent le chemin de la vieille maison dans le silence le plus complet. Jorge gare la voiture mais n'en descend pas immédiatement.

— Lennie... merci de m'avoir aidé, hier soir. Merci de ne pas les avoir laissés me massacrer.

— Personne a le droit de te faire du mal. Personne doit toucher mon frère. Jorge tourne son visage tuméfié vers l'adolescent et lui offre un sourire :

— Tu leur as mis une sacrée branlée, à ces fumiers, hein Lennie ?

— Ouais, je leur ai cassé leurs gueules de cons ! Personne touche mon frère ! Et personne dit du mal de ma mère.

— Tu sais... je suis vraiment désolé que tu aies à subir ce genre de choses à cause de moi.

— C'est pas ta faute.

— Peut-être, mais c'est tout de même à cause de moi et de mon histoire... Tout à l'heure, dans la cellule, j'ai bien réfléchi et je crois que tant qu'on restera à Granviller, on ne sera jamais tranquilles. Au début, j'ai cru que les choses allaient se calmer, mais... je pense qu'il faut qu'on s'éloigne de ce village.

— On va à Glen Affric, alors ?

— Non, Lennie, pas tout de suite. Je suis en conditionnelle, rappelle-toi. Le juge refusera que je quitte le pays.

Déçu, Léonard triture le cordon de sa capuche.

— On pourrait simplement s'éloigner de Granviller, continue Jorge. Tout en restant dans le département. Et puis ensuite, quand je serai complètement libre et qu'on aura assez de pognon, on pourra aller où on veut.

— Ce sera quand ?

— Dans six ans.

— D'accord, Jorge. Six ans, ça va.

— Bien... Donc, je propose qu'on mette un peu d'ordre dans cette vieille baraque, qu'on donne un coup de peinture sur les murs et puis qu'on la

vende.

La mine de l'adolescent s'assombrit.

— C'était la maison de maman. La mienne, aussi.

— Oui, Lennie, je sais. C'est la maison où nous avons grandi toi et moi, même si ce n'était pas en même temps. C'est une maison où nous avons plein de souvenirs, mais...

— C'est notre maison. Et je veux pas aller en appartement. Et puis ici, j'ai Vicky et j'ai Sacha...

Jorge réfléchit un instant, malgré la fatigue qui ramollit son cerveau.

— Dans un premier temps, on pourrait la louer, qu'est-ce que t'en dis ? Comme ça, elle nous appartiendrait toujours. Et le loyer qu'on percevrait nous permettrait de nous loger ailleurs, dans une autre maison, avec un jardin. Pour avoir la paix, je pense qu'on n'est pas obligés de partir très loin. Comme ça, tu pourras continuer à voir Sacha et Victoria, même si c'est moins souvent...

Léonard semble perdu. Patiemment, Jorge le rassure.

— Je suis d'accord, finit par approuver l'adolescent. Si tu dis qu'on sera mieux, et si la maison elle est toujours à nous, je suis d'accord.

— Parfait. On va la mettre en location dans ce cas.

— Tu veux qu'on range et qu'on repeint les murs ?

— Maintenant ? s'étonne Jorge. Non, maintenant, on va dormir !

— Oui, Jorge. On va dormir. Et ensuite, on range et on peint.

*

* *

Jorge est parti plus tôt de la maison, ce soir. Il traverse le village et s'arrête au plus près du restaurant. Il le rejoint à pied et constate que la salle est déserte. Dès qu'il entre, Lola vient à sa rencontre.

— Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir.

Il est vêtu de son uniforme noir et de ses rangers et elle le détaille de la tête aux pieds.

— Je voulais vous remercier d’avoir témoigné en notre faveur, dit-il.

— Je n’ai fait que dire la vérité...

— C’est déjà beaucoup, vous savez. Vous n’avez pas de clients, ce soir ?

— Malheureusement non. On dirait bien que j’ai ouvert pour rien !

Il lui tend un paquet.

— C’est pour moi ? s’étonne-t-elle.

— C’est pas grand-chose...

Elle enlève le papier cadeau et découvre un petit coffre en bois dont le couvercle est sculpté et incrusté de motifs en nacre.

— C’est magnifique !

— C’est pour mettre les cartes du restaurant... Ou tout ce que vous voudrez. Il ira bien sur votre comptoir. C’est mon frère qui l’a restauré.

— Ça me touche énormément, Jorge. Merci.

Entendre son prénom dans la bouche de cette jeune femme lui procure une douce sensation.

— Et comment vous allez ? s’enquiert-elle en regardant le pansement qu’il a sur le front.

— Ça va, je suis debout. Pas mal de douleurs mais rien de très grave.

— Votre frère est impressionnant quand il est en colère !

— Il est gentil, en fait. Doux comme un agneau ! Sauf quand on s’en prend à ceux qu’il aime... Faut que j’aille bosser, maintenant.

— Vous travaillez la nuit ?

— Oui. Je suis gardien de sécurité. Quand on sort de taule, c’est pas évident de trouver du boulot, se justifie-t-il.

— Je comprends. Vous savez... ça ne fait pas très longtemps que je suis arrivée dans le village et j’ai déjà entendu pas mal de choses sur vous.

— Je veux bien vous croire ! fait Jorge, embarrassé.

— Certains disent que vous êtes innocent et que vous avez été injustement condamné.

— Ah oui ? s'étonne le jeune homme. Ça ne doit pas être la majorité...

— En effet. Pour la plupart des gens, vous êtes coupable et vous devriez être encore derrière les barreaux.

— Et vous, dans quel camp êtes-vous ?

— Je ne vous connais pas et j'ignore quasiment tout de cette affaire. Alors, je n'ai pas d'avis tranché sur la question. Je me dis juste que vous avez purgé une longue peine, et sauf erreur de ma part, ça signifie que vous avez payé votre dette envers la société. Si toutefois vous en aviez une... C'est en tout cas comme ça que la justice fonctionne dans notre pays, non ?

— Voilà des paroles sages. C'est si rare d'entendre quelqu'un raisonner de la sorte... Bon, faut vraiment que je me sauve, maintenant !

Ils se fixent droit dans les yeux et une onde électrique surpuissante les traverse brusquement. Jorge hésite avant de se lancer :

— J'aimerais beaucoup...

Une force invisible les attire l'un vers l'autre. Sans même s'en rendre compte, ils se sont rapprochés jusqu'à se frôler.

— Non rien, laissez tomber, dit finalement Jorge. Merci encore.

Il pousse la porte quand, soudain, Lola murmure :

— Demain, c'est mon jour de fermeture hebdomadaire... Mon numéro de portable est sur la carte du restaurant.

*

* *

Il est à peine minuit et la nuit ne lui a jamais paru aussi longue. Peut-être parce que ses douleurs lui rendent la tâche difficile. Peut-être aussi parce qu'il a hâte d'être au lendemain.

Il entame une ronde et inspecte lentement le chantier à la lueur de sa Maglite. À part un chat errant, il ne croise pas âme qui vive et retourne dans son réduit.

Seul dans son préfabriqué, Jorge songe à Lola, encore et encore. Il se souvient de la dernière fois qu'il a senti la peau d'une femme sous ses doigts. La peau diaphane de Sarah, avant qu'elle ne soit violée et sauvagement assassinée.

C'était il y a plus de seize ans.

C'était il y a une éternité.

C'était dans une autre vie.

C'était un autre lui.

Un homme qui n'avait pas connu la prison, l'enfermement, le désespoir et l'injustice.

Seul dans sa baraque de chantier, Jorge se demande s'il sera simplement capable d'aimer, une fois encore...

*
* *

Seul dans sa chambre, seul au milieu de l'océan.

Embarqué de force sur son frêle esquif, Léonard lutte contre les éléments qui se déchaînent autour de lui. Il sait que la mort perdra vite patience et réclamera son dû. Au moment où la barque chavire et où il s'enfonce dans les eaux glaciales, Léonard ouvre les yeux. Comme chaque nuit où son frère est absent, il se lève et traverse le couloir. Il pousse la porte de la chambre de Mona, allume la lampe de chevet et s'effondre sur le lit.

— Pourquoi tu es partie ? C'est à cause de moi, c'est ça ? C'est parce que je t'ai poussée et que tu as cogné la tête... ?

Il serre l'oreiller contre lui et consulte le radio-réveil. Il est à peine 2 heures du matin, Léonard sait qu'il aura du mal à se rendormir avant que Jorge ne revienne.

— Pardon, maman. Moi, je voulais que tu viens à Glen Affric avec nous. C'est ça, que je voulais.

Les yeux ouverts, il regarde les ombres qui dansent autour de lui.

— Parle-moi, supplie-t-il. Raconte-moi l'histoire...

Mais cette nuit, Mona refuse de lui parler.

— Tu m'en veux, c'est ça ? J'ai pas fait exprès, maman ! Comment je vais continuer, sans toi ? Jorge, je lui dis que ça va, mais c'est pas vrai. C'est pas vrai, non... Je lui dis ça pour pas lui faire de peine mais c'est pas la vérité.

Il sent les larmes inonder son visage, les essuie à l'aide des draps.

— Des fois, je me dis que ce serait mieux si c'était moi. Moi dans la tombe et toi dans la maison avec Jorge...

Léonard se déplie et ouvre la fenêtre. Une armée d'insectes piquent ses jambes et ses bras. Ils entrent dans sa pauvre cervelle pour la grignoter. Il prend sa tête entre ses mains, fait pression sur ses tempes. Il a promis à Jorge de ne pas recommencer. De ne plus se mutiler avec une lame.

Il a promis à Jorge, oui. Mais comment évacuer cette horreur qui lui dévore le cerveau et le cœur ?

Il se tourne vers le mur et lance son bras droit en avant. Une douleur, pour en masquer une autre. Un deuxième coup, puis un troisième.

Droite, gauche, droite, gauche.

Boxeur maladroit, Léonard s'abîme les poings contre le mur, dans un silence absolu. Jusqu'à ce que sa peau éclate et que son sang macule la tapisserie fanée. Pris d'un vertige, il titube un peu avant de s'écrouler à nouveau sur le matelas.

— Parle-moi ! implore-t-il.

Arsène le rejoint et grimpe sur le lit. Léonard se blottit contre l'animal et ferme les yeux. Progressivement, sa respiration s'apaise.

— Faut pas que je dors, sinon je vais retourner sur l'eau ou dans la boue...

Soudain, le prodige.

La voix de sa mère résonne enfin dans sa tête.

Je suis descendue dans le fossé pour rejoindre le petit garçon et il a essayé de s'enfuir...

— Mais tu as réussi à le rattraper et tu l’as pris dans tes bras.

Oui, je l’ai pris dans mes bras. Il hurlait, il se débattait...

— Même qu’il t’a mordue et qu’il t’a griffée. Comme un animal...

Comme un animal, oui. Je lui ai parlé doucement et il a fini par se calmer.

— Oui, tu m’as parlé doucement et je me suis calmé.

Léonard vient de s’endormir.

*

* *

Jorge ôte ses rangers avant de monter l’escalier. Il jette un œil dans la chambre de sa mère. La lampe de chevet est allumée, mais ce matin Léonard est assoupi, l’oreiller de Mona entre ses bras. Arsène miaule doucement, Jorge lui accorde une caresse. Puis il s’assoit dans le fauteuil, près de la fenêtre, et regarde son frère un moment. Il remarque ses phalanges ensanglantées, fronce les sourcils. Même après la bagarre, elles n’étaient pas si abîmées.

— Qu’est-ce que tu as encore fait ? murmure-t-il.

Il distingue alors les petites taches de sang sur la tapisserie.

— Arrête de te faire du mal, Lennie... Tu n’arriveras pas à la faire revenir.

— Mo, elle me parle tous les soirs quand t’es pas là.

Jorge s’aperçoit que son frère a ouvert les yeux.

— Je viens ici et elle me parle.

— Et qu’est-ce qu’elle te dit ? demande le jeune homme à voix basse.

— Elle me raconte l’histoire. Celle du petit garçon dans le fossé. C’est une belle histoire, tu sais.

— Et tu ne voudrais pas me la raconter, à moi aussi ?

— Oui, je veux bien.

Jorge enlève sa veste et s’allonge près de son frère.

— C'était un jeudi matin, c'était le 6 novembre. Il pleuvait un peu, mais il ne faisait pas froid...

— Lennie !

— Oui, Jorge ?

— Tu pourrais éviter de laisser traîner tes godasses partout dans la maison, s'il te plaît ?

Avachi sur le canapé, Léonard se déplie. Il ramasse les deux paires de chaussures et les range dans le meuble situé à l'entrée.

— Et je te rappelle qu'aujourd'hui, c'est à toi de faire la vaisselle.

— D'accord, Jorge.

— Et puisqu'on y est, tu pourrais aussi penser à nettoyer le bac quand tu as pris ta douche.

Léonard lève les yeux au ciel.

— OK, Jorge.

Depuis hier, son frère est d'une humeur de chien. Il a constamment son téléphone à la main, comme s'il attendait un appel. Il soupire sans cesse, a des gestes un peu brusques et une profonde amertume au fond des yeux. Gentiment, Léonard lui a demandé ce qui le rendait si nerveux et s'est fait envoyer sur les roses.

L'adolescent éteint la télévision et monte à l'étage. Il inspecte la douche, ne la trouve pas si sale que ça, mais lui donne quand même un coup de jet d'eau pour faire plaisir à son aîné. Puis il se réfugie dans sa chambre où Arsène dort au beau milieu du lit. Léonard pousse délicatement le chat et s'allonge.

— Pourquoi il est en rogne, Jorge ?

Son fidèle compagnon s'étire en plantant ses griffes dans la couette puis vient se lover contre lui.

— T'en sais rien, pas vrai ? Ben moi non plus... J'espère que c'est pas à cause de la bagarre de l'autre soir... J'espère que c'est pas à cause des gendarmes.

Lentement, Léonard s'endort.

Un étage en dessous, Jorge fume une cigarette, les yeux rivés sur son téléphone. La veille, il a appelé Lola, est tombé sur son répondeur et lui a laissé un message pour dire qu'il avait envie de la voir en tête à tête, de partager un moment avec elle devant un café. Par deux fois au cours de la journée, il a retenté sa chance.

En vain.

Elle n'a pas daigné décrocher ni le rappeler.

Sans doute a-t-elle changé d'avis.

Sans doute ne veut-elle pas être vue en sa compagnie.

Mais son silence, son indifférence sont la pire des insultes. Il se sent blessé dans son amour-propre, une nouvelle fois condamné pour un crime qu'il n'a pas commis.

Soudain, son portable vibre. Il vient de recevoir un texto de la jeune femme. Il se prépare au pire, quelques mots lapidaires, quelque fausse excuse, un bâcher pour ses derniers espoirs.

Bonjour Jorge, j'ai bien eu votre message et je suis désolée de ne pas vous avoir rappelé. Pour être sincère, j'ai pris le temps de la réflexion. Mais finalement, j'aimerais boire un café avec vous cette après-midi avant l'ouverture du restaurant. Je suis libre jusqu'à 18 heures. Bien sûr, je comprendrais que vous n'en ayez plus envie et même que vous ne me répondiez pas. Lola.

Le jeune homme sourit. Au moins, elle est franche, n'essaie pas d'inventer un prétexte idiot.

Elle a longuement hésité. Et Jorge peut la comprendre. Il n'est pas un homme comme un autre. Sa réputation d'assassin le précède et le suit, telle une ombre maléfique.

S'il était une femme, il prendrait sans doute la fuite.

Il commence à rédiger sa réponse, tergiverse sur le choix des mots, revient à plusieurs reprises en arrière et la relit une dizaine de fois avant de l'envoyer. Mieux vaut rester simple et attendre de l'avoir en face pour lui dire ce qu'il a sur le cœur.

Bonjour Lola, merci de m'avoir répondu et merci pour votre franchise. Je ne vous en veux pas d'avoir pris le temps de la réflexion. Je serais heureux de partager un café avec vous cette après-midi. Dites-moi où et à quelle heure et je serai là. Jorge.

Il allume une nouvelle cigarette en attendant le retour. Il n'y a pas beaucoup d'endroits publics où boire un café dans le coin : le bar-tabac de Raymondi, l'autre bistrot de Granviller, véritable repaire de chasseurs, ou bien un minuscule café-librairie à seulement six kilomètres.

Cette fois, Jorge n'a pas longtemps à patienter pour recevoir la réponse : Lola lui donne rendez-vous dans une heure à Haudeval, le village voisin.

Il prend une douche, choisit une chemise noire, un jean et un parfum léger. Puis il frappe à la porte de la chambre de son frère.

— Ouais ?

Il entre et voit Léonard sur le lit.

— Je sors...

— Tu vas où ?

— J'ai rendez-vous avec une fille.

— Ah bon ?

— Oui, sourit Jorge. La patronne du restaurant.

Léonard s'assoit sur le rebord du lit.

— Comment elle s'appelle ?

— Lola.

— C'est joli. Et elle est jolie, aussi. Je suis content pour toi, Jorge.

— Merci, Lennie. Je serai rentré pour le dîner... Comment tu me trouves ?

Léonard l'examine de la tête aux pieds.

— Tu es super sexy, Jorge. C'est sûr, elle va craquer.

Son frère se met à rire.

— Merci, Lennie. À tout à l'heure.

— Bonne chance.

Léonard se rallonge sur le lit et caresse Arsène.

— Maintenant, je sais pourquoi il était nerveux, Jorge, soupire-t-il. Et si jamais elle lui déchire le cœur, il sera triste. Et moi avec...

*

* *

— J'ai fait croire à mes vieux que j'étais chez ma copine Jade pour réviser ! dit Vicky.

Elle entre en trombe dans la salle à manger et Léonard referme la porte. Elle se pend à son cou, l'embrasse avant de jeter son petit sac à dos au milieu du salon.

— Un jour, ils vont savoir que tu mens, prédit Léonard.

— Mais non, ils sont trop occupés avec leur taf, ils ne s'apercevront de rien, t'inquiète ! Ton frère est là ?

— Non, il est avec une fille.

— Ah ouais ? C'est qui ?

— Lola, elle s'appelle. C'est celle qui a le restaurant, près de l'atelier de Sacha.

— Les Délices ? On y est allés avec mes parents. C'est vrai qu'elle est jolie, cette femme... Ils sortent ensemble ?

— Ben je sais pas trop. Ça vient d'arriver.

— Qu'est-ce que tu as à la figure ? remarque-t-elle enfin.

— Je me suis battu...

— Encore ? s'exclame Victoria.

Léonard lui raconte la soirée au restaurant, le passage par les geôles de la gendarmerie, et la jeune fille ne cesse de secouer la tête d'un air abattu.

— Mais quels cons... Et ton frère, il est blessé ?

— Non, ça va. Il a mal au dos, je crois. Et à un genou.

— Et pourquoi il n'a pas porté plainte ?

— Il dit que c'est pour pas...

Léonard cherche ses mots, une fois encore.

— Pour pas... *venimer* ?

— Envenimer, corrige Victoria.

— Envenimer les choses, conclut Léonard. Tu restes tard ?

— Non, je dois être rentrée pour 18 heures, soupire-t-elle en se recoiffant.

Ce soir, j'ai mon cours de piano. Quand j'aurai mon scooter, ce sera plus facile pour moi de venir te voir... Je ne t'ai pas dit ? Mes parents vont me l'offrir pour mes quatorze ans... Il est déjà dans le garage, d'ailleurs. J'ai hâte !

Elle lui montre les photos du deux-roues et Léonard se demande comment il va pouvoir rivaliser face à un tel cadeau.

— Jorge, il m'a appris à conduire, dit-il fièrement.

— Ah oui ?

— Oui. On est allés sur un parking désert et il m'a montré comment faut faire. Il dit que je m'en sors pas trop mal. Mais j'ai pas le droit de prendre la voiture s'il n'est pas là.

— T'as pas intérêt ! Si tu te fais choper au volant d'une bagnole sans avoir le permis, tu vas morfler...

— Je sais, la rassure Léonard. Mais Jorge, il dit que si on fait ça de temps en temps, j'aurai plus de chances de réussir mon permis.

Des fourmis dans les jambes, Vicky se met debout.

— On va se promener ? propose-t-elle.

L'adolescent la considère avec un sourire béat. Elle a tant d'énergie, tant de volonté. Et chaque jour, il la trouve plus jolie que la veille.

— Allô, Lennie, tu es là ? dit-elle en riant.

Il aime tant l'entendre rire. Ça apaise ses douleurs, ça éloigne ses cauchemars. Son rire, c'est comme un rempart, un bouclier.

— C'est la première fois que tu m'appelles Lennie.

— Ben ouais. Mais j'aime bien. Ça te dérange ?

— Non. Tous les mots sont beaux, quand c'est toi qui les dis.

*

* *

Ils ont parlé pendant une heure. Ou plutôt, Jorge a écouté Lola lui raconter pourquoi elle avait quitté la capitale après son divorce pour venir s'installer dans leur bled paumé et ouvrir ce restaurant. Ce village, elle le connaît depuis qu'elle est enfant, parce qu'une de ses tantes y vivait.

« J'y ai passé les meilleures vacances de ma vie ! a-t-elle juré. Et quand j'ai réfléchi à l'endroit idéal pour repartir de zéro, je me suis dit que Granviller était cet endroit... »

Depuis une heure, Jorge la dévore des yeux.

— Vous voulez un autre café ? propose-t-il.

— On pourrait se tutoyer, non ?

Il hoche la tête et commande deux autres ristretto.

— Voilà, ça fait six mois que je suis ici et... et maintenant, je prie pour que mon restaurant marche et que je puisse rembourser le prêt astronomique que la banque m'a accordé ! dit-elle en riant.

— Je te le souhaite, répond Jorge. Et... tu as quelqu'un dans ta vie, en ce moment ?

— Mon resto, dit-elle avec un petit sourire. Personne d'autre ! Quand je suis arrivée, enfin peu de temps après, j'ai rencontré un type. Mais ça n'a pas duré.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un con, soupire Lola.

— Il y en a quelques-uns dans le village ! confirme Jorge.

— Comme partout, je crois. Mais avec lui, j'avais tiré le gros lot... Et au bout d'un mois c'était terminé. Il s'accroche un peu mais il finira par comprendre.

— Je le connais ?

— Peut-être... Sans doute ! répond Lola avec un malaise évident. Mais je n'ai pas envie de parler de lui. D'ailleurs, je ne parle que de moi depuis une heure ! Et toi, raconte...

— C'est une très longue histoire, tu sais. Très longue et pas vraiment joyeuse.

— Eh bien... si tu me faisais un résumé ?

— Je vais essayer, répond Jorge.

Les cafés arrivent, lui accordant un maigre sursis. Lola est suspendue à ses lèvres. Mais dans son regard, Jorge ne perçoit aucune curiosité malsaine. Aucune envie de sensationnel.

— J'aimais une fille qui s'appelait Sarah. Quand j'ai découvert qu'elle me trompait avec mon meilleur ami, on s'est violemment disputés. Elle et moi, lui et moi... Quelques jours après, ils ont été assassinés. Tout m'accusait. Absolument tout : mobile parfait, aucun alibi, le coupable idéal... Alors, j'ai pris vingt-deux ans aux assises. Et pendant que j'étais en prison, mes parents ont adopté mon frère, le gamin que tu as vu au resto. Il s'appelle Léonard, ma mère l'a trouvé sur le bord de la route et on n'a jamais su qui étaient ses véritables parents... Il souffre d'un retard mental à cause de sévices qu'il a subis quand il était petit.

Jorge boit une gorgée de café avant de continuer.

— Pendant mon incarcération, mon père s'est suicidé. À cause de moi, de ma condamnation. Le déshonneur, les rumeurs, les difficultés financières...

La main de Lola se crispe sur la tasse.

— J’ai purgé seize ans de taule et il y a quelques mois, je suis sorti. Je suis en liberté conditionnelle, pas encore tout à fait libre... Ma mère vient... ma mère vient de mourir et je suis désormais chargé de veiller sur mon frère. Si je perds mon job ou si je fais la moindre connerie, je retourne en taule et Lennie sera placé. Voilà, tu sais à peu près tout.

— C’est pour ça que tu ne t’es pas défendu l’autre soir ?

— C’est pour ça, oui. J’ai le droit de prendre des coups mais je n’ai pas le droit de les rendre.

— En effet, elle n’est pas très gaie, ton histoire ! lance Lola avec un rictus embarrassé.

— Je t’avais prévenue... Au village, tout le monde ou presque me déteste. Ce qui est logique, vu qu’ils me croient coupable d’une véritable boucherie.

Elle reste un moment silencieuse, fixant un tableau qui décore le mur. Puis elle pose sa main sur celle du jeune homme et ses yeux se replacent au fond des siens :

— C’est sans doute stupide, ce que je vais dire, mais... mais quand je te regarde, je n’arrive pas à voir un assassin. J’avais entendu parler de toi et j’avais vu ta photo dans les journaux... Et quand tu es entré dans mon resto, je... j’ai tout de suite eu le sentiment que tu étais innocent.

Le cœur de Jorge se contracte douloureusement.

— Je ne suis pas innocent, murmure-t-il. Quand tu sors de seize ans de taule, tu ne peux pas être innocent. Tu ne peux *plus* être innocent.

*
* *

C’est son tour de cuisiner. Alors, Léonard prépare le dîner. Dans son livre de cuisine personnel, il n’y a guère de recettes. Pâtes au beurre, pâtes à la sauce tomate, pâtes au pesto... une omelette, des croque-monsieur. Parfois, il fait réchauffer une boîte de conserve ou un plat surgelé.

Quand Jorge passe à table, il est surpris : Léonard a concocté un poulet au curry et lait de coco, accompagné d'un médaillon de riz sauvage et de brocolis vapeur.

— C'est toi qui as fait ça ?

— Oui, répond fièrement son frère. C'est moi !

Même s'il n'a absolument pas faim, Jorge s'empresse de goûter à son assiette.

— C'est vachement bon !

— C'est Vicky qui m'a dit la recette, avoue Léonard. On est allés à la supérette pour acheter les ingrédients.

— Génial... ça change des pâtes, dis donc ! Désormais, tu feras à bouffer tous les soirs !

— Ah non, réplique Léonard en secouant la tête. Ça, non. Chacun son tour, c'est ça qu'on a décidé.

Jorge sourit et se sert un verre de vin.

— Et Vicky, comment elle va ? Ses parents croient toujours qu'elle est chez une copine ?

— Ben oui... Elle va avoir un scooter pour son anniversaire. Comme ça, elle pourra venir plus souvent et plus facilement.

— Cool.

— Mais si elle a ce scooter comme cadeau, le mien il sera tout moche à côté, non ?

— Le tien ?

— Mon cadeau à moi.

— Lennie, ce qui compte, ce n'est pas le prix du cadeau, c'est l'amour que tu vas mettre dedans. Et je suis sûr qu'elle sera ravie de ce que tu vas lui offrir. Ne t'inquiète pas.

— D'accord, Jorge. Dis... ça s'est passé comment, toi ?

— Bien, répond simplement son frère. Très bien, même.

— C'est pour ça que t'as pas faim ? Mo, elle disait toujours que quand on est amoureux, on n'a plus faim pendant quelque temps...

— Et Mo avait raison.

— Tu l'as embrassée ? demande Léonard avec un sourire de gamin.

— Oui, Lennie. On s'est embrassés.

— Et... et tu as fait plus que l'embrasser ?

— Occupe-toi de tes fesses, tu veux ?

Léonard se met à rire et Jorge lui file une tape sur l'épaule.

— Je suis content que tu sois là, Lennie. Content que tu sois près de moi.

— Moi aussi, Jorge. Et dis... Tu crois qu'on va pouvoir manger au resto gratos, maintenant ?

— Tu penses qu'à bouffer, c'est pas vrai !

— Et Lola... peut-être qu'elle m'embauchera comme cuisinier ?

— Entraîne-toi, on ne sait jamais !

— Dis, Jorge...

— Quoi ?

— Tu crois que Lola et Vicky, elles voudront venir avec nous à Glen Affric ?

Quand il est revenu, après trois jours d'absence, il n'y avait pas de sang sur ses vêtements et il semblait plus en colère qu'au moment de son départ. Ce n'était pas comme les fois précédentes, lorsqu'il rentrait soulagé, repu.

Il avait encore faim. Toujours faim.

La nuit qui a suivi son retour, Angélique a dû subir ses assauts, se plier à ses exigences. Supporter sa brutalité, ses désirs pervers. Et la nuit d'après, et celle d'après...

Ce matin, elle tremble de froid devant la fenêtre ouverte. Pourtant, le printemps est bel et bien là. Mais il est incapable de briser la glace qui brûle sa peau.

Les mains posées sur son ventre meurtri, elle fixe l'horizon de pierre qui s'élève face à elle. Un avenir sans issue, tissé de souffrance, d'humiliation et de peur. Un labyrinthe dont elle ne pourra s'échapper.

Elle songe à Attila, enterré dans le jardin. Elle se dit qu'il vaut mieux être sous terre qu'entre ses mains. Reste juste à trouver la manière.

Et le courage.

Ses doigts se crispent sur son ventre, elle ferme les yeux.

Partir, oui.

Mais pas seule.

Emporter le monstre dans son sillage.

71

La première fois qu'ils se retrouvent seuls.

Vraiment seuls.

L'appartement de Lola, situé au-dessus du restaurant, est un trois-pièces aux hautes fenêtres en bois et aux rideaux vaporeux. Des touches de couleur, des parfums délicats et une multitude de petits objets hétéroclites.

— Ça t'a plu ?

— C'était délicieux, la complimente Jorge.

Ce soir, le restaurant est fermé pour *raison personnelle* et Lola a cuisiné juste pour lui.

Divinement bien.

Depuis deux semaines, ils se voient presque chaque jour. Des rendez-vous clandestins en dehors de Granviller, souvent en ville. Et pour la première fois depuis seize ans, Jorge est à nouveau entré dans un cinéma, un théâtre, une salle de concert.

— Tu sais que certaines femmes du village rêveraient d'être à ma place ? murmure Lola.

Surpris, le jeune homme ne dit rien.

— Je les entends quand elles viennent déjeuner dans mon resto... C'est souvent de toi qu'elles parlent. Tu es leur sujet de conversation favori.

— Et que disent-elles ?

— Des horreurs. Mais leur regard les trahit.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Tu les magnétises comme un aimant.

— Tu dis n'importe quoi ! sourit Jorge. C'est sans doute à cause du bourgogne ! Il est excellent, d'ailleurs.

— Non, je t'assure. Elles te trouvent *so sexy* ! Tu es une sorte de phantasme pour ces dames.

— Je suis un ex-taulard avec le mot *assassin* tatoué sur le front. Un pestiféré, un paria. Voilà ce que je suis.

— Crois-moi, ça les attire irrésistiblement !

— Crois-moi, je m'en fous totalement !... De toute façon, tu me fais marcher, je le sais.

Elle se met à rire tandis qu'il termine son verre de vin.

— Et toi, qu'est-ce qui t'a attiré chez moi ? poursuit Jorge.

— À peu près tout, répond Lola avec aplomb.

— À *peu près* ? Merde, je suis déçu.

— Ton *petit* frère est mignon, aussi. Il a des yeux incroyables !

— Pas touche. Il est trop jeune pour toi. Et de toute façon, il n'aime que les blondes.

— C'est tellement banal d'aimer les blondes ! ricane Lola.

Elle ouvre une nouvelle bouteille de bourgogne.

— Si je bois une goutte de plus, il va falloir que tu me ramènes chez moi, prévient Jorge.

— J'ai picolé autant que toi, rappelle la jeune femme.

— Oui, mais toi, tu ne risques pas de retourner en taule si tu te fais choper par les képis.

— Alors, je ne vois qu'une solution, dit-elle en remplissant le verre de Jorge, tu vas être obligé de passer la nuit ici...

*
* *

Aujourd'hui, c'était son tour de cuisiner. Cette après-midi, tandis que Jorge dormait pour récupérer de sa nuit de travail, Léonard a appelé Vicky et

lui a demandé une recette qui pourrait épater son frère. Elle lui a expliqué comment faire des lasagnes au saumon et aux légumes.

« Simple, mais efficace », a-t-elle promis.

Léonard est descendu à pied jusqu'à la supérette pour acheter les ingrédients nécessaires et, quand il est revenu à la maison, Jorge montait dans la Clio. Il partait voir Lola, bien sûr, mais a promis de revenir pour le dîner.

Vers 18 heures, Léonard s'est donc mis aux fourneaux. Il a rappelé Victoria, car il avait oublié la moitié de la recette. Avec une patience d'ange, elle l'a guidé pas à pas dans la préparation du festin. Une heure plus tard, Léonard a allumé le four et mis le couvert. Une délicieuse odeur s'est diffusée dans toute la maison et l'adolescent a guetté le retour de son frère. Mais au moment où les lasagnes étaient cuites, Jorge lui a envoyé un texto.

Salut Lennie, finalement je ne serai pas là ce soir. Lola m'a fait une surprise et m'a préparé un petit dîner ! Je rentrerai tard, ne m'attends pas. Jorge.

Quand la voix synthétique a lu le message, Léonard a eu envie de pleurer. Il a laissé le plat dans le four et a mangé le pain posé sur la table en fixant l'assiette vide en face de lui.

D'ailleurs, il la fixe encore.

— Moi aussi, je t'avais préparé un petit dîner, murmure-t-il. Moi aussi, je voulais te faire la surprise... Mais moi, je suis pas Lola. Moi, c'est juste Léo. Léo le triso, Léonard le bâtard...

Il s'exile à l'étage, sans prendre la peine de débarrasser, et s'effondre sur son lit. Il n'aime pas le poison qui se répand dans sa tête et dans ses tripes. Ce sentiment étrange, mélange de colère et d'envie.

— Mo, elle disait toujours que la jalousie, c'est une vilaine chose.

22 heures, il se sent terriblement seul et il attrape son téléphone. Il ne contient que cinq contacts, dont un est malheureusement devenu inutile : Mona, Jorge, Victoria, Hadrien et Sacha. Il pose son doigt sur le visage de Vicky et attend qu'elle décroche. Mais il tombe sur le répondeur.

— Salut Vicky, c'est encore moi, c'est Lennie... T'es là ? Tu peux m'appeler ?

Un instant plus tard, il reçoit un message lapidaire que la voix artificielle lui envoie en pleine figure.

Peux pas te répondre, suis occupée. Soirée pyjama avec mes copines.

Seul au monde.

Même Arsène a déserté la maison pour aller chasser dans le jardin.

Abandonné.

Abandonné, comme le petit garçon dans le fossé.

Comme le collégien dont tout le monde se moque.

Comme l'adolescent dans sa cellule.

Abandonné, comme l'enfant qui vient de perdre sa mère.

— Tu es tout seul, John. Personne veut de toi... Personne veut être avec toi.

*
* *

Jorge ouvre la fenêtre et allume une cigarette. Une main sur le garde-corps en fer forgé, il contemple la ruelle déserte. Dans son dos et sa nuque, une brûlure intense.

Le regard de Lola.

Il espère ce moment depuis que leurs yeux se sont croisés. Mais il ignore s'il sera capable de lui donner ce qu'elle attend.

Il se retourne, elle est déjà contre lui. Il la prend dans ses bras, passe une main sous sa tunique et ferme les yeux. Sa peau est d'une douceur incroyable.

— Est-ce que tu as été avec une fille depuis que tu es sorti de prison ? demande-t-elle dans un timide murmure.

— Non. Ça fait plus de seize ans...

— On a tout notre temps, Jorge.

— C'est faux. Chaque seconde compte. Chaque seconde est précieuse...

Elle ne peut pas connaître la valeur d'une minute de liberté. Ils sont si peu à la connaître vraiment.

Jorge déboutonne le chemisier de Lola et ses yeux s'enflamment. À son tour, et avec plus de délicatesse, la jeune femme le déshabille. Elle voit les cicatrices, toute l'horreur du passé qui se devine sur sa peau mate. Il aimerait tant les cacher, les gommer, retrouver sa virginité. Elle veut effleurer l'une des balafres, il l'en empêche. Il n'est pas encore prêt.

— Ça ne me dérange pas, dit Lola.

— Moi, si.

Elle ne porte plus que ses sous-vêtements et Jorge ressent une émotion incontrôlable. Il tombe à genoux devant elle, la serre contre lui et pose son visage sur son ventre.

Ses larmes se transforment en sanglots.

— On a tout notre temps, répète Lola.

*
* *

Entièrement nu face au miroir de l'armoire, Léonard se regarde. Il observe ce grand corps mutilé, ce tas de muscles inutile. Cette bouche qui ne sait pas parler, ces yeux qui ne savent pas lire, ces mains qui ne savent pas écrire.

Chacune de ses innombrables cicatrices est douloureuse. Chacune raconte une histoire, de la plus ancienne à la plus récente.

Il y a celles qu'il portait déjà lorsque Mona l'a trouvé dans le fossé. Sur le crâne, la gorge, les deux bras et la jambe gauche. Il ne peut se rappeler leur origine, mais elles sont là pour lui prouver que la souffrance a été son quotidien depuis qu'il est sur cette terre.

Sa plus fidèle compagne.

Elles sont là pour dire qu'il a toujours été malmené, torturé, rejeté.

Il y a celles de la prison, qui disent le désespoir.

Celles qui ont suivi l'enterrement de Mona, qui disent son impossible deuil.

Il se souvient de ce qu'il a ressenti quand il a entaillé profondément sa peau. Le soulagement de la lame qui pénètre sa chair. Il se souvient combien la douleur physique l'a aidé à supporter celle qui explosait dans son crâne.

Difficile de se vider la tête.

Facile de se vider les veines.

*

* *

— Tu as dû me trouver ridicule... à pleurer comme un gosse.

— Non, répond Lola. Je te trouve émouvant, touchant. Troublant.

Ils sont serrés l'un contre l'autre dans la pénombre.

— Je te trouve beau, quelle que soit la façon dont je te regarde.

Elle prend sa main et l'entraîne vers la chambre. Seule une petite lampe éclaire leur intimité. Elle finit de se dévêtir et se glisse sous les draps.

— Viens.

Il retire son jean et la rejoint.

— Laisse-moi faire, ordonne-t-elle.

Elle pose un doigt sur la cicatrice qui prend naissance sur l'épaule du jeune homme.

— Raconte-moi.

Il se contracte.

— Raconte-moi...

— Un coup de lame, en taule. Deux types qui voulaient me tuer. Parce que pour eux, j'étais un sous-homme... Un violeur.

D'un geste délicat, elle descend le long de son bras jusque sur son poignet. Elle s'attarde sur une marque discrète.

— Une brûlure, dit Jorge.

— En prison ?

— Non, quand j'étais même. Un accident bête.

La main de Lola glisse sur son torse et s'arrête sur son abdomen.

— Une pointe en acier qu'un détenu m'a enfoncée dans le ventre...
J'avais refusé de lui filer des clopes.

Elle passe à sa cuisse gauche, continuant à suivre sa lecture du passé, ligne après ligne.

— Lame de rasoir. Souvenir d'une bagarre dans la cour de promenade.

Elle remonte jusqu'à son visage, il ferme les yeux. Son doigt se pose juste au-dessus de son sourcil droit, sur une longue estafilade.

— Passage à tabac par deux matons.

Il en reste une sur sa pommette gauche.

— Ça, c'est quand mon frère a appris que je sortais de taule. Que je n'étais pas le héros qu'il espérait...

— Je suis sûre que celle-là va s'effacer très vite.

*

* *

23 h 30, Léonard se réfugie dans la chambre de sa mère. Dans ses draps et ses souvenirs. Dans son parfum qui lui échappe, jour après jour.

Mais cette nuit, même Mona refuse de lui parler, de le rassurer. De lui dire qu'il compte pour quelqu'un. Qu'il n'est pas insignifiant. Qu'il existe, simplement.

— Jorge, il va rentrer, c'est sûr.

Et si jamais il décidait de s'installer chez Lola ? De le laisser tomber ?

— Moi, je peux aller vivre dans ma caverne s'il sait pas quoi faire de moi... Je peux me débrouiller tout seul !

D'un geste machinal, Léonard se gratte le bras. Tout à l'heure, il a eu envie de prendre la paire de ciseaux et de se lacérer la peau. Il a dû lutter pour ne pas céder à la tentation.

— Jorge, il veut plus que je le fais... Et je lui ai promis.

Il consulte le réveil de Mona, posé sur la table de chevet.

Bientôt minuit.

Bientôt demain.

— Tu vas revenir, Jorge ?

Il écoute, il espère. Mais dans sa tête, aucune voix ne vient apaiser son tourment. Personne ne vient lui dire qu'il se trompe, que sa peur est infondée, irrationnelle.

Elle est si réelle.

En regardant son bras, il s'aperçoit qu'il s'est écorché jusqu'au sang. Il passe dans la salle de bains, ouvre le robinet d'eau froide, mais rien ne soulage sa douleur. Il y a toujours cette angoisse qui lui serre la poitrine, ces insectes qui courent sur sa peau et même sous sa peau. N'y tenant plus, il appelle son frère.

Répondeur. Léonard ne sait pas quoi dire.

Il redescend au rez-de-chaussée, fait les cent pas dans la grande salle à manger. Il a l'impression d'être dans une cage qui rétrécit seconde après seconde. L'impression que, bientôt, il se cognera la tête contre les murs.

Derrière la porte du buffet entrouverte, Léonard aperçoit les bouteilles d'alcool. Il se souvient alors d'une histoire que Victoria lui a racontée quelques jours auparavant. Une histoire de coma... *idyllique* ? Non, pas *idyllique*. C'était un autre mot qu'il a déjà oublié.

Il se souvient aussi qu'un jour il a demandé à Sacha pourquoi tous ces types venaient au bar juste en face. Pourquoi ils passaient leur journée à boire. L'ébéniste lui a répondu que l'alcool peut aider à oublier ses problèmes ou ses peurs. Mais que ça ne dure pas très longtemps.

Tant pis. Même une minute de répit serait un cadeau du ciel.

Léonard choisit une bouteille au hasard et essaie de déchiffrer l'étiquette sans succès. Il ignore quelle quantité il faut avaler pour *oublier*, il ignore surtout si ça fonctionnera. Mais contrairement à la lame de rasoir ou aux ciseaux, il se persuade que l'alcool ne laissera aucune trace et que Jorge n'en saura rien. Ou, mieux encore, qu'il arrivera trop tard et ne pourra plus rien faire.

Le coma, comme Mona.

Qui semblait si sereine sur son lit d'hôpital. Si détachée, si tranquille.

Il ôte le bouchon en liège, boit à même le goulot. La première gorgée le surprend et il la recrache sur ses pieds nus.

— Dégueu !

Oui, mais pour oublier, il faut forcément concéder un effort. Léonard retient sa respiration et recommence. Le liquide brûle sa gorge puis sa trachée.

Il est toujours aussi mal. Il faut sans doute plus d'alcool pour alléger sa peine.

Pour atteindre l'*idyllique*.

Au bout d'un quart d'heure, il a vidé la bouteille. Le canapé se transforme en bateau, le sol devient instable. Vicky lui a expliqué que l'effet de l'alcool dépend de la corpulence de la personne. Plus on est lourd, plus on peut boire. Il saisit donc une seconde bouteille et porte le goulot à ses lèvres. Cet alcool est moins fort que le précédent, plus sucré. Il ne lui faut que cinq minutes pour en venir à bout.

Il lâche la bouteille qui roule sur le tapis, et sent une vague de chaleur monter en lui. Un volcan dans ses entrailles.

Éruption imminente.

Dans un instant, Léonard en est sûr, il crachera de la lave en fusion, tel un dragon.

Il se relève, voit les murs se tordre dangereusement et distingue la porte d'entrée au milieu d'un maelström.

Besoin d'air, d'espace.

La terrasse, le jardin bien plus grand que d'habitude. Le portail.

Et puis la route.

*

* *

Dehors, l'air se gorge de colère et d'électricité. L'orage se prépare. Un de ces violents orages de printemps, capable d'engendrer des pluies torrentielles.

Lola s'est endormie dans les bras de Jorge, mais lui ne trouve pas le sommeil. Peut-être l'habitude de veiller toute la nuit. Peut-être aussi l'envie de la regarder, de profiter de ce moment qu'il n'osait plus espérer. Tomber amoureux d'une femme, dormir près d'elle, même si c'est en gardant les yeux ouverts.

Après l'inventaire des cicatrices, il a réussi à se détendre, à s'accepter. Son corps s'est réveillé d'une longue hibernation, puis il s'est souvenu.

Étreinte charnelle et passionnée.

Se croire libre, enfin.

Allongé près de Lola, Jorge songe soudain à Sarah. Il revoit son visage avant le drame, son sourire et ses regards malicieux. Alors que depuis son incarcération, il n'y parvenait plus. Au fond de sa cellule, chaque fois qu'il fermait les yeux, il voyait ce que la mort avait fait d'elle.

Ce cadavre hideux, défiguré, livré aux bêtes sauvages.

— Tu ne dors pas ? murmure Lola.

— Non...

— À quoi tu penses ?

— À toi.

*

* *

Serpent capricieux et rapide, la route se tord, se détend, s'allonge à l'infini.

Léonard se met à rire. Il zigzague sur le bitume humide, les bras en croix. Il dévie tellement de son chemin qu'il percute un tronc d'arbre.

— Oh, pardon !... C'est par où Glen Affric ?

Parfois, ses jambes s'emballent et il court sur quelques mètres. L'alcool fait des prodiges. Vicky et Sacha avaient raison, il n'y a pas mieux pour oublier.

Léger comme une plume, l'adolescent continue de glousser et de faire de grands gestes désordonnés au beau milieu de la chaussée. Le tonnerre roule au-dessus de sa tête.

— La fanfare, John !

Il s'immobilise et regarde autour de lui.

— Mo ? C'est par où que je vais ?

Il recommence à rire à gorge déployée, ramasse une grosse pierre sur le sol et la jette droit devant lui.

— Dans ta gueule, Jules !

Un éclair déchire le ciel et, dans la lueur qu'il provoque, Léonard aperçoit une armée de démons face à lui. Des visages effrayants avec des yeux rouge sang et des crochets à la place des mains. Sacha avait raison : l'oubli est de courte durée.

— Merde... Ils m'ont trouvé !... Jorge ?

Soudain, Léonard ralentit sa course folle. Telle une voiture qui n'a plus de carburant, il continue une dizaine de mètres avant de s'écrouler sur le goudron.

— Ça va pas, John... ça va pas du tout !

Il se relève et l'idée de rentrer à la maison traverse son esprit. Mais où est la maison ? Où est son frère ? Où est sa mère ?

— C'est où, ce putain de Glen Affric ? hurle-t-il soudain.

Au gré des éclairs, les légions ennemies apparaissent puis s'évaporent dans les ténèbres.

— Demi-tour, John...

Quelques pas qui ressemblent à ceux d'un funambule maladroit au-dessus d'un abîme sans fond. Ses pieds se croisent, s'écrasent l'un l'autre.

Nouvelle chute, brutale. Vive douleur au crâne. Du sang dans les yeux.

— Putain, John, fais gaffe !

Il rampe sur le sol alors que le déluge s'abat sur lui.

— Où tu vas, John ?

Il essaie encore de se relever, se retrouve à genoux.

— Je vais à... Je vais chercher Jorge...

Dans un effort surhumain, Léonard se remet sur ses jambes. Le ciel lui tombe sur la tête, il n'a plus envie de rire et se met à sangloter, à gémir :

— T'es où, Jorge ?... Dis-moi c'est où, Glen Affric ?

Un dernier pas, une dernière chute, bien plus violente que les précédentes.

Léonard vient de basculer dans le vide.

Jorge se réveille, le corps de Lola contre le sien.

Non, ce n'était pas un rêve.

Il la contemple dans la faible clarté qui vient d'un lampadaire de la rue. Dehors une pluie rageuse continue de tomber. Comme si le ciel était en colère contre lui. Contre la liberté qu'il a osé prendre.

Un léger mal de crâne lui rappelle qu'il a trop bu la veille au soir et une soif tenace le pousse à quitter les draps. En faisant attention à ne pas réveiller son amie, il quitte la chambre sans prendre la peine de s'habiller. Il étanche sa soif au robinet de la cuisine et allume une cigarette devant la fenêtre ouverte. Les pavés de la ruelle ruissellent sous les réverbères du village qui dort encore. En reprenant le chemin de la chambre, il aperçoit son téléphone sur la table de salle à manger. Il le récupère et constate qu'il est 4 h 30 du matin et que son frère l'a appelé à 23 h 50, sans laisser de message. S'il le rappelle maintenant, il risque de le réveiller. Et s'il n'a pas laissé de message, c'est qu'il n'y avait rien de grave ou d'urgent.

Jorge file dans la chambre et se glisse sous la couette.

— Tu es déjà levé ? marmonne Lola dans un demi-sommeil.

— J'avais soif... Rendors-toi, ma belle, il est tôt.

Elle cale sa tête dans le creux de son épaule, juste sur la cicatrice, et ferme à nouveau les yeux. Jorge écrit un texto à la va-vite.

Lennie, je suis resté dormir chez Lola. Je rentre dans la matinée. Jorge.

La conscience tranquille, il se rendort paisiblement.

Il est 6 h 30 du matin, une lumière grise traverse la chambre et le bruit de la pluie continue de marteler les toits. Jorge s'aperçoit qu'il est seul dans le lit et se redresse. Il enfle son jean avant de rejoindre Lola dans la cuisine.

— Tu es debout ? J'étais en train de te préparer un bon petit déj' !

Il la prend par la taille, l'attire contre lui et l'embrasse.

— Tu as faim ?

— Je suis affamé !

Sur un plateau, elle a disposé du pain grillé, du beurre, de la confiture maison, du sirop d'érable ainsi que des œufs brouillés.

— Thé ou café ?

— Café, s'il te plaît.

— Serré ?

Il hoche la tête.

— Gueule de bois ? sourit-elle.

— Un peu... Et toi ?

— Idem !

Elle porte la chemise de Jorge et une petite culotte, il la trouve terriblement désirable.

— Quand on aura pris le petit déj', il faut que j'aille me ravitailler au marché pour le service de midi.

— Tu as des réservations ?

— C'est plein !

— Tant mieux. Je suis content que ça marche.

— Moi aussi ! dit-elle en posant les tasses sur le plateau. Mais il *faut* que ça marche ! Je n'ai pas le droit de me planter... Avec le crédit que je me suis mis sur le dos, j'ai pas intérêt à faire faillite !

— Tout le monde adore ta cuisine, la rassure le jeune homme. Ton restaurant va faire un carton, j'en suis certain.

Elle prend le plateau mais Jorge le lui enlève des mains.

— Laisse, je m'en charge.

Ils retournent dans la chambre, elle ouvre la fenêtre.

— Cette pluie ne va jamais s'arrêter ? soupire-t-elle.

Ils s'installent sur le lit et partagent leur festin matinal.

— Tu m'accompagnes au marché ?

— Vaut mieux pas qu'on nous voie ensemble. Ça pourrait t'attirer des ennuis.

Elle le fixe avec un regard décidé.

— Je les emmerde.

— Non, Lola, je t'assure que ce n'est pas une bonne idée.

— On va se cacher éternellement, c'est ça ?

— Disons plutôt qu'on peut rester discrets.

— J'en ai rien à foutre de ce qu'ils pensent !

— Tu ne les connais pas. On n'est pas à Paris, ici. On est dans un trou perdu, une sorte de vase clos.

— Bon, on en reparlera, dit-elle.

— De toute façon, il faut que je rentre voir mon frère.

Elle le dévisage d'un air moqueur.

— Tu te prends pour son père ?

Aussitôt, elle regrette ses paroles.

— Excuse-moi, dit-elle. Pardon, je suis désolée...

— Pas de problème.

— Je voulais juste dire qu'il a seize ans.

— Je sais qu'il a seize ans. Mais depuis la mort de Mona, il est très perturbé.

Elle pousse le plateau et vient se coller contre lui.

— Tu vas bien rester un peu, non ? murmure-t-elle à son oreille. J'ai encore une petite faim...

À 8 h 45, Jorge quitte l'appartement. La pluie s'est enfin arrêtée, même si le ciel demeure menaçant. En poussant la porte de l'immeuble, il tombe nez à nez avec le voisin du dernier, un vieux monsieur vêtu d'un imperméable beige et d'une casquette à carreaux. Surpris, il a un mouvement de recul. Jorge le salue d'un signe de tête et s'engage dans la ruelle. Il longe le tabac puis entre dans la boulangerie, où il achète deux croissants et deux baguettes de pain. Tandis qu'il rejoint sa voiture, garée en dehors de la zone piétonne, il appelle Léonard.

— Salut, Lennie, c'est moi... Juste pour te dire que j'arrive ! Je serai là dans dix minutes avec un bon petit déjeuner !

Il raccroche, monte dans la Clio et prend le chemin de la maison. Il se surprend à chanter, à sourire. Longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien, aussi léger.

Aussi comblé.

Lola est un cadeau du ciel, un ange descendu jusqu'à lui pour lui faire oublier l'injustice et la cruauté. Un onguent sur ses blessures, une seconde chance, une bénédiction.

Il trouve le portail ouvert et gare la voiture devant la vieille maison. La porte d'entrée est également béante. Il jette un coup d'œil dans le jardin puis entre dans la salle à manger où une flaque d'eau s'est formée.

— Lennie ?

Jorge pose les viennoiseries sur la table, à côté des deux assiettes vides. Il monte à l'étage et passe la tête dans la chambre de Mona.

Déserte.

Tout comme celle de son frère.

Il redescend au rez-de-chaussée et c'est alors qu'il remarque la bouteille de rhum vide sur la table basse du salon. Avec effroi, il se souvient qu'hier encore elle était pleine. En baissant la tête, il en voit une autre qui a roulé sur le tapis.

— Merde, murmure-t-il. Lennie, qu'est-ce que tu as foutu, nom de Dieu ?

Il fait le tour du jardin puis inspecte l'ancien atelier de son père.

— Lennie ?

En revenant dans le salon, il compose le numéro de Léonard. Une sonnerie retentit à quelques mètres de lui et il aperçoit le portable posé sur le canapé. Il réfléchit un instant en essayant de garder son calme. Léonard ne boit jamais d'alcool et, cette nuit, il a visiblement pris une cuite d'anthologie. Il a dû quitter la maison avant que le rhum ne l'empêche de marcher.

— Putain, Lennie, t'es où ?

Jorge remonte dans la Clio et la voiture franchit le portail avant de tourner à gauche en direction de la forêt. Bientôt, le goudron laisse la place à la piste caillouteuse et Jorge doit ralentir. Il regarde tout autour de lui, espérant la silhouette de son frère. Arrivé à la barrière qui empêche les véhicules de pénétrer dans le bois communal, il abandonne la Clio et se met à courir sur la piste blanche, complètement détrempée. Malgré sa douleur persistante au genou, il ne faiblit pas et, vingt minutes plus tard, il arrive à proximité de la caverne.

— Lennie ?

Jorge grimpe le talus, glisse et s'affale dans la boue.

— Et merde !

Il termine son ascension, parvient enfin à l'entrée de la cachette. Il écarte les buissons épineux, s'écorche les mains et pénètre dans le repaire de son cadet.

Vide.

Désormais, l'angoisse lui étreint la gorge.

Une fois au pied du talus, il récupère son portable et sélectionne un contact.

— *Oui ?*

— Victoria ? C'est Jorge. Je te réveille, peut-être ?

— *Non, pas du tout...*

— Je cherche mon frère. Il est avec toi ? espère Jorge.

— *Non, je suis chez moi, dit Vicky. Je l'ai eu au téléphone hier après-midi et puis il a essayé de m'appeler vers 22 heures...*

— Tu as décroché ?

— *Non, mais...*

— Il t'a laissé un message ?

— *Oui. Il me demandait de le rappeler mais je n'ai pas pu, j'étais avec des copines... Je lui ai envoyé un texto pour lui dire que j'étais occupée. Il y a un problème, Jorge ?*

— Lennie a disparu. Je me suis absenté depuis hier après-midi et quand je suis rentré ce matin, il n'était plus là.

— *Vous n'avez pas mangé ensemble hier soir ? s'étonne la jeune fille.*

— Non, pourquoi ?

— *Parce que Léo a passé l'après-midi à faire les courses et à cuisiner pour vous... Je le sais parce que je l'ai aidé par téléphone. Il voulait une recette pour vous faire plaisir. Pour vous épater, il a dit !*

Jorge se mord la lèvre inférieure.

— Bon, merci Victoria. Je continue à le chercher.

— *Il est peut-être au village... Vous me tenez au courant, hein ?*

— Bien sûr. Mais ne t'en fais pas, il ne doit pas être bien loin.

Le jeune homme raccroche et repart en direction de la voiture à petites foulées. Brûlure dans les poumons, goût de cendre dans la bouche. Il s'arrête un instant pour tenter un nouvel appel.

Zone blanche.

Il se remet à courir comme un dératé. À bout de souffle, il aperçoit enfin la Clio. Il enjambe la barrière et tente une nouvelle fois d'appeler. Sacha décroche au bout de trois sonneries.

— *Salut, Jorge, ça va ?*

— Est-ce que Léonard est avec toi ?

— *Léo ? Non, je ne l'ai pas vu ce matin. Pourquoi ?*

Jorge s'adosse à la Renault.

— J'étais chez Lola cette nuit et quand je suis rentré ce matin, Lennie avait disparu.

— *Il est peut-être allé se promener.*

— Il a bu une bouteille de rhum et une autre de frontignan.

— *Tu l'avais prévenu que tu serais absent toute la nuit ?*

— Non, je lui avais dit que je rentrerais tard, mais...

Sacha soupire.

— *C'est pas bon, tout ça. Pas bon du tout. Je suppose que tu as essayé de l'appeler ?*

— Son téléphone est à la maison.

— *Et toi, tu es où ?*

— Dans la forêt. Je suis allé voir s'il ne s'était pas réfugié dans sa cachette.

— *Je vais t'aider à le chercher. Je fais un tour rapide dans le village au cas où, et s'il n'y est pas, je te rejoins à la maison.*

— OK, merci vieux.

Jorge raccroche puis prend le volant. La Clio dévale la piste cahoteuse jusqu'à la maison et Jorge se précipite à l'intérieur.

— Lennie ? hurle-t-il.

Il inspecte l'étage une nouvelle fois, mais son frère n'est pas rentré. Il redescend au rez-de-chaussée et voit le plat de lasagnes dans le four.

Léo a passé l'après-midi à cuisiner pour vous.

Jorge a dû mal à allumer sa cigarette tant ses mains tremblent. Il ressort dans le jardin, essaie de trouver un indice, quelque chose qui le mettrait sur la piste de son frère, et s'assoit finalement sous le tilleul.

— Réfléchis, putain... Réfléchis !

Se mettre dans la tête de Léonard est une tâche ardue.

— Il devait être mal, angoissé... Il a bu en espérant que ça le calmerait. Il a bu énormément et s'il n'est pas endormi sur le canapé, c'est qu'il a quitté la

maison alors qu'il était encore en état de marcher. En état de marcher, mais ivre mort quelques minutes plus tard...

La voiture de Sacha entre dans la propriété et Jorge vient à la rencontre de son ami.

— Salut, dit l'ébéniste. J'ai fait le tour du village, je ne l'ai pas vu.

Les deux hommes se serrent la main et Jorge partage ses réflexions avec Sacha, qui le fixe d'un regard lourd de reproches.

— Il a dû vouloir te rejoindre, dit-il finalement. Il est parti en pleine nuit et sous la pluie pour te chercher.

— Il savait que j'étais chez Lola ! s'écrie Jorge. Il a lu mon texto d'hier soir mais pas celui que je lui ai envoyé ce matin...

— À mon avis, il est entre ici et le village. Il faut le retrouver, et vite. Il s'est sans doute écroulé quelque part et avec ce qui est tombé cette nuit...

Jorge se dirige vers la Clio, Sacha l'arrête d'un geste de la main.

— Non, il est parti à pied, alors on fait pareil. On descend la route en direction du village.

— Tu crois ?

— Oui.

Ils se mettent en marche et cheminent lentement chacun d'un côté de la chaussée bordée à gauche par un profond ravin, à droite par un large fossé. Au bout de cinq cents mètres, Sacha se baisse.

— Jorge !

Le jeune homme s'approche et voit le bracelet de Léonard dans la main de l'artisan.

— Putain...

— Il est passé par ici. On continue.

La pluie se remet à tomber sur leur désarroi. Ils parcourent encore deux cents mètres et Jorge aperçoit une forme dans le fossé.

À l'endroit exact où Mona avait trouvé le petit garçon.

— Il est là ! hurle-t-il.

Léonard est étendu sur le flanc, au milieu des herbes hautes. Son frère s'accroupit près de lui et pose un doigt tremblant sur sa carotide.

— Lennie, tu m'entends ?

Il perçoit les battements lents et désordonnés de son cœur. Il le secoue un peu, mais Léonard n'a aucune réaction.

— Il ne bouge plus !

Toujours sur la route, Sacha prend son téléphone.

— J'appelle les pompiers.

— Non, supplie Jorge. Attends un peu...

L'artisan le considère avec stupeur.

— Si on le conduit à l'hosto, ils... ils risquent de me l'enlever !

— Il a fait un coma éthylique et une chute, rappelle Sacha. Il a pu se casser quelque chose.

— J'entends son cœur, je crois que ça va aller... Va chercher la bagnole, on va le ramener à la maison.

— Hors de question. Je préviens les secours.

— Je t'en prie, laisse-moi essayer !

Sacha capitule et s'élance en courant vers la maison. Jorge prend la main de son frère dans la sienne puis caresse son visage.

Sa peau glacée, qui a pris une teinte grisée.

— Lennie, réveille-toi s'il te plaît ! Réveille-toi, merde ! Si on te conduit à l'hosto, on va être séparés, tu m'entends ?

Il le secoue à nouveau, sans brutalité.

— Me fais pas ça, Lennie...

La voiture freine à sa hauteur et Sacha ouvre la portière arrière. Puis il descend dans le fossé et regarde un instant le jeune garçon inconscient.

— Vaudrait mieux appeler les pompiers, Jorge... On est en train de faire une connerie.

— Allez, aide-moi ! s'entête le jeune homme. Aide-moi à le soulever.

Ils le saisissent chacun d'un côté et fournissent un effort démesuré, rien que pour le redresser.

— Putain, il pèse une tonne ! gémit Sacha. On n'y arrivera jamais...

Finalement, ils y sont arrivés.

Léonard est sur le canapé, toujours inconscient.

À bout de souffle et de forces, Sacha s'appuie sur le dossier d'une chaise. Il a les reins brisés, les épaules en miettes. Jorge s'active autour de son frère. Il le positionne sur le côté, avant de placer plusieurs couvertures sur son corps.

— Je crois qu'il est en hypothermie...

— Je crois surtout qu'on devrait faire venir les secours, malgré l'ébéniste.

Comme pour lui répondre, Léonard pousse un râle. Il bouge un bras, gémit et tousse.

— Lennie, tu m'entends ?

— Il a une plaie à la tête, non ? remarque Sacha.

— Oui, il a dû se blesser en tombant... Lennie, réveille-toi, maintenant !

Enfin, son frère ouvre les yeux. Mais il semble ailleurs.

— Allez, reviens ! s'écrie Jorge. Reviens, merde !

— Si dans dix minutes il n'est pas réveillé, j'appelle les pompiers, prévient Sacha.

— D'accord, murmure Jorge.

Il lui pose une compresse d'eau chaude sur le front, lui masse les tempes. Avec une énergie incroyable, il se bat. Il n'abandonne pas.

Il ne l'abandonnera plus.

*
* *

Léonard grelotte sous sa couverture. Depuis qu'il est revenu d'entre les morts, il n'a pas dit un mot. Il a seulement vomi ses tripes et versé quelques larmes. Jorge lui présente une tasse de café chaud et l'aide à boire.

— Parle-moi, Lennie. Dis-moi quelque chose...

La tête de Léonard retombe sur le coussin, il se remet à claquer des dents en fixant le plafond.

— Je vais allumer la cheminée.

— Je m'en charge, propose Sacha.

Jorge reste assis près de son frère et le regarde, comme il regarderait un miraculé. Sacha a rentré une brassée de bûches, un fagot de petit bois et, cinq minutes plus tard, les flammes s'élèvent dans l'âtre.

— Je dois y aller, dit l'artisan. J'ai rendez-vous avec un client.

— Je te raccompagne.

Les deux hommes sortent dans le jardin.

— Merci, Sacha. Sans toi, je ne sais pas ce que j'aurais fait !

— On l'a trouvé à temps, c'est l'essentiel... Jorge, je suis conscient que ce n'est pas facile pour toi. J'imagine tout ce que tu dois affronter, endurer, mais... Léo, c'est comme un petit enfant. Il mesure deux mètres et pèse cent kilos mais il est aussi fragile qu'un môme !

— Il a pourtant l'habitude que je sois absent la nuit !

— Quand tu pars bosser, il sait où tu es et à quelle heure tu vas rentrer. Là, il a dû t'attendre et avoir peur que tu ne reviennes pas. Enfin, je suppose... Je n'ai pas de leçon à te donner mais... ne lui fais jamais une promesse que tu ne pourras pas tenir. Allez, je file.

Jorge observe la voiture qui s'éloigne avant de revenir au chevet de son frère qui s'est rendormi. Il respire désormais normalement et Jorge tente de recouvrer son calme, d'oublier la peur qui lui a broyé la gorge, jusqu'à l'empêcher de respirer.

Pourtant, Léonard n'est pas son frère. Ils ne se ressemblent pas, n'ont aucun souvenir d'enfance en commun, aucune photo où ils sont bras dessus, bras dessous. Un sang différent coule dans leurs veines.

Pourtant, Léonard est un fardeau que la vie lui a flanqué sur les épaules.

Pourtant, il y a un an, ils ne s'étaient jamais vus.

Alors pourquoi cette peur intense, cette angoisse démesurée ? Qu'aurait-il ressenti s'il avait retrouvé un cadavre dans le fossé ? Du soulagement, l'impression de se libérer d'un poids ?

Ces questions tournent en boucle dans son cerveau.

Ce gamin qui cuve son vin devant lui... pourquoi est-il si précieux ? Est-il seulement une mission, une promesse à tenir ?

Peut-être est-il le frère qui lui a manqué quand il était gosse. La seule personne qui l'empêche de dévisser de la paroi abrupte qu'il escalade depuis seize longues années.

Ou simplement la preuve que l'innocence existe.

Sans ouvrir les yeux, sans même se réveiller, Léonard articule quelques mots :

— Jorge ?... Tu es là, Jorge ?

— Oui, Lennie, je suis là.

Jorge a dû l'aider à monter jusqu'à la salle de bains, à se déshabiller et à entrer dans le bac à douche.

— Fais gaffe de pas te casser la gueule, dit-il en tirant le rideau.

Il reste dans la pièce le temps que Léonard termine de se laver puis lui tend son propre peignoir. Trop court, trop étroit, mais plus facile à enfiler que des vêtements.

Jorge soutient ensuite son frère jusqu'à la chambre, où il s'effondre sur son lit. En silence, il désinfecte ses blessures, pose des pansements sur toutes les écorchures et les plaies qu'a entraînées sa chute.

— Voilà, tu es comme neuf...

Jorge consulte le radio-réveil et voit qu'il est déjà 14 heures.

— Tu as faim ?

D'un signe de tête, Léonard refuse.

— Soif, peut-être ?

Nouveau signe de tête.

— Tu as perdu ta langue ?

Léonard se tourne vers le mur sans mot dire. Jorge soupire et tire une chaise près du lit.

— Faut qu'on parle, tous les deux... Lennie ? Regarde-moi, s'il te plaît.

L'adolescent daigne ouvrir les yeux.

— Pourquoi t'as fait ça ?

— J'ai fait quoi ? Je me souviens pas...

— Tu dois au moins te rappeler jusqu'à la bouteille de rhum, non ?

Léonard secoue la tête de droite à gauche.

— Arrête de te foutre de moi... Pourquoi tu as pris cette cuite ?

C'est la première fois que Léonard se mure dans le silence, son frère est désespéré.

— Bon... quand tu seras décidé, tu peux venir me voir pour qu'on discute. Je ne bosse pas ce soir. Je serai en bas.

Jorge quitte la chambre en claquant la porte. Alors Léonard se remet sur le dos et fixe à nouveau le plafond. Il tend le bras et récupère la carte postale dans le tiroir du chevet.

Souvent, tu aimerais être ailleurs.

Loin d'ici.

À Glen Affric.

*

* *

Depuis une heure, Jorge tourne en rond. Il a appelé Victoria pour la rassurer, puis il s'est posé dans le canapé en attendant que Léonard veuille bien descendre et lui donner des explications.

Le visage de Lola s'affiche sur l'écran de son téléphone, il décroche aussitôt.

— *Coucou !*

— Salut, répond Jorge. Le service de midi s'est bien passé ?

— *Super, mais je suis sur les rotules !*

— Tu devrais peut-être embaucher un serveur...

— *J'ai pas encore les moyens, mais j'espère que ça viendra. T'as fait quoi, aujourd'hui ?*

— Pas grand-chose, soupire Jorge.

— *Tu passes, ce soir ? Je devrais avoir terminé vers minuit... On pourrait boire un verre à la maison et puis... et puis...*

Elle se met à rire.

— *Et puis tu resterais.*

Jorge hésite un instant.

— J'aimerais beaucoup, Lola. Mais cette nuit, je ne pourrai pas.

— *Ah bon ? J'avais cru comprendre que tu ne bossais pas ce soir ?*

— C'est vrai, mais je préfère ne pas laisser mon frère tout seul.

Un silence marque la déception de la jeune femme.

— La nuit dernière, il a déconné, précise Jorge. Il a déconné *grave*.

— *Qu'est-ce qu'il a fait ?* s'alarme Lola.

— Il a bu deux bouteilles et il a fait un coma éthylique.

— *Merde... Mais pourquoi ?*

— Je te l'ai dit : depuis la mort de Mo, il est très perturbé. Du coup cette nuit je vais veiller sur lui.

— *Et demain soir tu travailles, c'est ça ?*

— C'est ça, confirme Jorge. Mais tu sais, des nuits il y en aura plein !

Encore un silence, plus long que le premier. Interminable pour Jorge.

— *C'est pas grave*, dit-elle enfin.

— Je suis désolé, Lola. J'aurais vraiment aimé venir... Je t'appelle demain ?

— *D'accord. Je t'embrasse.*

— Moi aussi.

Jorge raccroche et jette le téléphone à l'autre bout du canapé. C'est alors qu'il entend les pas de son frère dans l'escalier. Léonard se dirige vers la cuisine, où il se sert un verre d'eau. Jorge l'observe sans mot dire, ne voulant pas le braquer.

Finalement, Léonard décide de quitter l'arène et, lorsqu'il pose la main sur la poignée de la porte d'entrée, son frère l'interpelle :

— Où tu vas ?

— Dehors.

— Il pleut, rappelle Jorge.

Léonard ouvre quand même la porte.

— Viens t'asseoir, ordonne son frère. J'ai des choses à te dire.

L'adolescent obéit. Il délaisse le fauteuil juste en face de Jorge, lui préférant une chaise près de la table. Rester à distance, éviter son regard.

La honte le dévore de l'intérieur.

— Tu te sens mieux ? vérifie Jorge d'une voix sèche.

— Ça va.

— C'est très grave ce que tu as fait cette nuit.

Léonard hausse les épaules.

— Je savais pas. Je savais pas que boire, ça me ferait ça.

— Tu mens, assène Jorge. J'ai appelé Vicky tout à l'heure, et elle m'a dit qu'elle t'avait raconté une histoire il y a peu... L'histoire d'un gamin qui avait bu une bouteille d'alcool en quelques minutes et qui était tombé dans le coma.

— Je m'en souviens plus, prétend Léonard.

— Ben voyons ! ricane Jorge. Continue à me prendre pour un con !... Donc, tu t'es envoyé deux bouteilles juste pour passer le temps et après tu t'es dit : *Tiens, si j'allais faire un tour dehors, en pleine nuit, sous la pluie ?* C'est bien ça ?

Face au mutisme de l'adolescent, la patience de Jorge fond comme neige au soleil.

— Je t'ai cherché pendant deux heures ! Je t'ai cherché partout ! Jusqu'à ce que je te retrouve au fond du fossé, quasiment mort !

Jorge se lève d'un bond et commence à faire les cent pas dans la salle à manger. Il tourne autour de son frère comme s'il allait se jeter sur lui d'un instant à l'autre.

— Bordel de merde ! hurle-t-il. Tu savais que j'étais chez Lola, non ? Tu savais où j'étais ! Je t'ai dit que j'allais rentrer ! Alors, pourquoi t'as fait ça ?

Toujours silencieux, Léonard encaisse les cris et les reproches. Jorge vient se planter face à lui :

— Réponds-moi quand je te parle, putain !... Je n'ai pas le droit à un peu de bonheur, c'est ça ? Je n'ai pas le droit de passer la nuit avec une femme ?

— Si, Jorge. Tu as le droit.

— Ah oui ? Dans ce cas, explique-moi pourquoi tu t'es bourré la gueule et pourquoi tu es parti sur la route ivre mort !

— J'étais triste, c'est tout.

— *C'est tout* ? Tu aurais pu mourir, bon sang !

Léonard relève la tête vers son frère.

— Pardon, Jorge. Pardon si je t'ai inquiété. Tu peux aller chez Lola, ce soir. Je resterai tranquille dans ma chambre.

Jorge le fixe avec colère. Alors que dans les yeux de Léonard, il n'y en a aucune. Il prend le chemin de l'étage, et, au pied de l'escalier, il se tourne à nouveau vers son aîné :

— Mais tu sais, c'est pas grave. Si je suis mort, tu pourras vivre chez Lola. Tu seras plus obligé de rentrer à la maison. Tu seras débarrassé de moi et tu auras une vie meilleure.

L'adolescent monte l'escalier et Jorge retombe dans le canapé. Les dernières paroles de son frère résonnent douloureusement dans son crâne.

Enfin, il monte à son tour et frappe à la porte de la chambre :

— Je peux entrer ?

— Si tu veux.

Jorge trouve son frère assis devant le bureau, la carte postale rafistolée entre les mains. Il reste près de la porte, s'adosse au mur.

— Vicky m'a raconté que tu as passé l'après-midi à faire les courses et à cuisiner pour moi. Pour me faire plaisir... Tu as dû être bien déçu que je ne rentre pas dîner, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je suis sûr que ces lasagnes seront encore meilleures réchauffées.

— Je sais pas, Jorge. Mais je suis content si ça marche, Lola et toi.

— Vraiment ?

— Oui, parce que tu mérites d'être heureux. Parce que la vie, elle a été mauvaise avec toi. Alors, maintenant, tu dois être heureux.

— Toi aussi, tu le mérites, Lennie... Dis-moi, tu allais où cette nuit quand tu es parti sur la route ?

Léonard se creuse la cervelle. Des images floues lui reviennent.

— Je sais plus vraiment... J'étais tout bizarre. Je me rappelle que... que je rigolais !

— Je m'en doute ! sourit Jorge.

— Je marchais tout de travers et je rigolais. J'ai vu des drôles de trucs, aussi. Des trucs flippants. Alors, je rigolais plus du tout. Je crois que... je crois que j'allais à Glen Affric. Oui, je crois que c'est là-bas que j'allais.

— Tu ne peux pas aller à Glen Affric, Lennie. Tu ne peux pas y aller sans moi.

— C'est vrai, Jorge. On a dit qu'on ira tous les deux.

— C'est ça.

— Et comment ce sera là-bas ? Raconte-moi comment ce sera...

— Eh bien... On aura une maison au bord du lac, avec une belle cheminée dans le salon.

— Et tout autour, des grands pins majestueux !

— Oui, les pins calédoniens... On aura aussi un petit bateau ou une barque pour aller pêcher sur le lac...

— Et quand on en aura marre de pêcher, on rentrera et j'allumerai le feu dans la cheminée ! Parce que c'est moi qui va m'occuper de couper le bois.

— Oui, c'est toi qui t'occuperas du bois, confirme Jorge.

— Et on n'aura plus jamais froid...

— Non, on n'aura plus jamais froid, Lennie.

Jorge fait un pas vers son frère.

— Tu penses que je veux me débarrasser de toi, c'est ça ?

Léonard fait disparaître la carte dans le tiroir. Puis il prend la figurine du héros et la regarde longuement. La colle n'a pas tenu, le bras droit est tombé, le héros est à nouveau diminué.

— Ce serait mieux pour toi si je suis plus là, dit-il enfin. Tu pourrais faire tout ce que tu veux. Tu serais pas obligé de t'occuper de moi ou de rentrer pour le dîner.

Jorge sent une boule grossir dans sa gorge, il a du mal à respirer.

— Tu m'as pas choisi comme frère, poursuit Léonard. Je suis comme... comme un truc qu'on n'a pas voulu mais qu'on peut pas jeter.

— Alors pourquoi je t'ai cherché partout, ce matin ? Si je veux me débarrasser de toi, pourquoi je t'ai cherché partout ?

— Parce que tu as promis à maman de t'occuper de moi. Et parce que tu tiens tes promesses. Mais si c'était moi dans la tombe, à la place de Mo, ce serait mieux. Pour toi, pour elle. Et pour moi aussi.

Jorge reçoit le coup en plein cœur, en pleine tête.

— Ce matin, quand on t'a trouvé, Sacha voulait appeler les pompiers...

— Parce que j'étais dans le coma ?

— Oui, parce que tu étais dans le coma. Mais moi, je n'ai pas voulu qu'il les appelle. Tu sais pourquoi ?... Parce que si les pompiers étaient venus, ils t'auraient conduit à l'hosto.

— Et tu aurais eu des ennuis ? suppose Léonard.

— Non, ce n'est pas pour ça que j'ai refusé. C'est parce que j'avais peur qu'on m'enlève la garde de mon frère.

La main de Léonard se crispe sur la figurine mutilée.

— Parce qu'ils auraient peut-être décidé de nous séparer. Voilà pourquoi je n'ai pas voulu qu'on te transporte à l'hôpital... Tu as raison, Lennie : je ne t'ai pas choisi comme frère. Et j'ai effectivement promis à Mo de m'occuper de toi s'il lui arrivait quelque chose. Parfois, c'est vrai que j'aimerais mieux être seul. Parce que... parce que j'ai peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas pouvoir t'offrir la vie que tu mérites.

Jorge fait un pas supplémentaire vers son frère.

— Tu as raison, Lennie : il y a des fois où je me dis que je serais mieux sans toi. Des fois où je me dis que je serais plus libre si tu n'étais pas là.

— C'est ce que je pense moi aussi, Jorge. Alors, je peux aller vivre dans la forêt. Personne sera au courant et personne te fera des ennuis.

Jorge est désormais tout près de l'adolescent, qui continue à lui tourner le dos.

— Peut-être, mais il y a un problème, continue-t-il.

— Quel problème, Jorge ?

— Le problème, c'est que je tiens à toi. Le problème, c'est que tu es important, pour moi.

Jorge pose ses mains sur les larges épaules de Léonard.

— Ce matin, quand je t'ai vu dans le fossé, j'ai cru que tu étais mort. Et je n'étais pas soulagé du tout. J'ai eu peur, tellement peur !... Tu vois, Lennie, le problème, c'est que je ne pourrais pas supporter que tu partes ou que tu disparaisses. Je crois bien que ça me tuerait.

Léonard pivote sur lui-même et regarde enfin son frère.

— C'est vrai que c'est un problème, Jorge. Mais Mo, elle disait toujours qu'il y a une solution pour chaque problème qu'on rencontre. Donc, si on réfléchit, on va la trouver, hein Jorge ?

— Oui, Lennie... Toi et moi, on va trouver comment faire, j'en suis sûr.

— Ça te plaît ? s'impatiente Léonard.

— C'est magnifique, répond Vicky. Tu m'aides ?

Avec ses doigts malhabiles, Léonard a bien du mal à verrouiller le minuscule fermoir mais finit par y parvenir. Vicky récupère alors un miroir dans son sac et admire le résultat.

— Trop beau ! Merci...

Elle l'embrasse et vient se coller contre lui. Depuis que les parents de la jeune fille ont découvert qu'elle se rendait régulièrement chez les frères Mathieu, ils la surveillent comme le lait sur le feu. Mais les deux adolescents ont tout de même réussi à se retrouver non loin du village dans un endroit désert. À la sortie de Granviller, derrière une ancienne grange en ruine, à l'orée d'un bois. C'est leur nouveau lieu de rendez-vous. Ainsi, aucun habitant ne risque de la voir prendre la route qui mène chez Léonard avec son scooter. Quant à lui, il fait mille et un détours pour la rejoindre, afin de brouiller les pistes.

Ici, ils se croient à l'abri, en sécurité.

Il y a cinq jours, elle a eu quatorze ans et, aujourd'hui, Léonard lui a offert son cadeau. Un cœur en argent massif au bout d'une chaîne fine et brillante.

— Je ne le porterai que pour toi, dit-elle. Et je le garderai toujours dans mon sac.

Aux anges, Léonard la serre dans ses bras.

— Je déteste mes parents, murmure-t-elle.

— Il ne faut pas. Il ne faut pas détester ses parents.

Ils restent enlacés pendant une demi-heure, assis sur un vieux muret en pierres.

— Ça s’est arrangé avec ton frère ? demande-t-elle.

— Oui, dit Léonard en hochant le menton.

— Tu sais, le soir où tu m’as appelée, j’aurais dû décrocher. Je suis désolée...

— C’est pas grave, la rassure Léonard. Je suis pas mort, tu vois !

Elle lui file un coup dans l’épaule.

— T’as pas intérêt à mourir ! prévient-elle.

Les yeux fermés, il caresse ses cheveux et se dit qu’il pourrait passer sa vie là, assis près d’elle. Qu’il ne s’en lasserait jamais. Ils vieilliraient tranquillement en regardant les jours succéder aux nuits.

— Bientôt, on sera libres, affirme la jeune fille.

— Tu crois ?

— Oui, un jour on pourra vivre ensemble, tous les deux.

— Ce serait tellement bien, répond Léonard. Ce serait comme un rêve... Mais tes parents seront fâchés contre toi !

— Je m’en fous. Si je dois choisir entre eux et toi, c’est toi que je choisirai.

Ils perçoivent alors un craquement dans le petit bois qui s’étend cent mètres derrière eux.

— T’as entendu ? chuchote Victoria. Il y a une bête...

Elle se blottit contre lui.

— Tu as peur ? sourit Léonard.

— Un peu...

— Je vais voir. Reste-là.

D’un pas rapide et silencieux, l’adolescent s’approche des arbres. Il entend un nouveau bruit et s’immobilise au moment où il touche au but.

Après quelques secondes d'arrêt, il s'avance encore et voit s'éloigner *la bête* en question. Un homme de grande stature dont il aperçoit l'imposante silhouette entre les fourrés. Léonard s'élance à sa poursuite mais ne parvient pas à le rattraper, et le voyeur disparaît de son champ de vision, comme absorbé par la forêt.

En reprenant le chemin de la grange, Léonard décide de ne pas révéler à Vicky qu'ils étaient observés. Ne pas l'effrayer, ne pas gâcher ce moment.

Il la rejoint bien vite et se rassoit près d'elle.

— Alors, c'était quoi ?

— Un chevreuil, je crois. J'ai pas bien vu. Tant que je suis là, t'as rien à craindre !

— Je sais, murmure-t-elle.

Ils se blottissent à nouveau l'un contre l'autre. Mais le temps passe et Victoria consulte l'heure sur son téléphone.

— Je dois y aller, soupire-t-elle. Sinon ils vont encore me faire une scène...

Ils s'embrassent, s'enlacent, ont du mal à se séparer.

— Tu m'aimes ? demande soudain Victoria.

— Bien sûr que j't'aime.

— Tu penses à moi tout le temps ?

— Tout le temps, oui. Et même quand je dors.

— Moi aussi, Lennie.

— Tu vas être en retard !

— Tant pis... Certains disent que quand on s'aime à quinze ans, c'est pas du solide. Que c'est des histoires qui ne dureront pas.

Sur le front de Léonard, une ride d'inquiétude se creuse.

— Moi, je crois que c'est tout le contraire, poursuit la jeune fille. Je crois que nous deux, ça durera l'éternité... Je crois que tu seras toujours là pour me protéger et me trouver jolie.

— C'est sûr. Je te trouverai toujours jolie et personne te fera du mal. Ça, tu peux me croire ! Parce que si quelqu'un te fait du mal, c'est moi qu'il aura en face !

Victoria essuie une larme et met son casque sur la tête. Léonard la regarde s'éloigner sur son scooter en lui faisant des petits signes de la main.

— Un jour, on pourra vivre ensemble, tous les deux, répète-t-il dans un murmure. Tous les deux, à Glen Affric. Avec Jorge, aussi...

*
* *

D'abord, il y a eu la missive anonyme déposée dans la boîte aux lettres. Une seule phrase, d'une violence inouïe.

Les salopes dans ton genre, faut les tondre.

Ensuite, il y a eu le tag sur la devanture du restaurant.

Ici baisent l'assassin et sa pute.

Même s'ils ont essayé de rester discrets, la rumeur s'est propagée comme une traînée de poudre en quelques jours.

Jorge gare la Clio au plus près de la zone piétonne puis se dirige vers le centre du village.

Désormais, la peur ne le quitte plus. Jusqu'où iront-ils ? Jusqu'à agresser la femme qu'il aime pour lui faire payer son affront ?

Les gendarmes font semblant de chercher les coupables, mais Jorge sait bien que le capitaine Solers ne bougera pas le petit doigt. Peut-être même connaît-il le responsable de ces insultes...

Jorge a tenté de convaincre Lola qu'ils devaient quitter le village, recommencer ailleurs. Mais la jeune femme est prise à la gorge. Si elle brade son restaurant maintenant, alors que l'activité est loin d'être stable, elle n'aura pas de quoi rembourser son prêt et sera endettée jusqu'au cou.

Jorge passe devant le tabac et quelques-uns des clients attablés en terrasse le dévisagent sans vergogne. Il entend les insultes formulées à voix basse et

braque la tête vers les deux hommes qui viennent de les proférer. Il ralentit et les fixe, les obligeant à baisser les yeux.

Lorsqu'il s'engage dans la ruelle qui mène au restaurant, il croise deux gendarmes. Son cœur se comprime douloureusement et il accélère. Au bout de l'impasse, il aperçoit Lola devant sa devanture, explosée en mille morceaux.

— Merde... Lola ?

La jeune femme se retourne.

— Tu vas bien ? s'inquiète Jorge. Tu n'as rien ?

— Non, ça va. J'étais en haut quand ça s'est passé... Ils ont jeté une grosse pierre. Quelle bande de fumiers !

— Je... je suis désolé, dit Jorge.

— Pourquoi ? C'est toi qui as lancé la pierre ?

— Non, bien sûr, mais...

— Donc ne sois pas désolé, répond-elle un peu sèchement. Aide-moi plutôt à nettoyer cette merde !

— Tu es assurée ?

— Oui, mais je vais devoir payer la franchise.

Il enlève son blouson et se met au travail. Ils ramassent les morceaux de verre qui jonchent le sol devant le restaurant, mais aussi à l'intérieur de la salle.

— Impossible d'ouvrir ce soir ! gémit la jeune femme.

— Et cette nuit, comment tu vas faire ?

— L'assurance m'envoie un agent de sécurité pour surveiller la salle. Et demain, ils changent le vitrage. Ça veut dire que demain midi, je ne peux pas ouvrir non plus. Deux services en moins !

Enfin, elle prend quelques secondes pour l'embrasser et il la serre dans ses bras.

— Tout ça, c'est à cause de moi, dit-il en caressant son visage.

— Tout ça, c'est à cause de leur connerie ! rectifie la restauratrice.

— Je ne bosse pas, je vais rester avec toi.

Il perçoit l'hésitation au fond de ses yeux.

— Je suis crevée. Alors cette nuit, je préfère me reposer.

— OK, répond Jorge. Je... je t'appelle demain, d'accord ?

— D'accord. Merci de m'avoir aidée.

— C'est normal.

Il l'embrasse à nouveau puis s'éclipse. Il repasse devant le bar et encaisse le sourire goguenard du patron, qui fume sa cigarette sur le pas de la porte.

Jorge a envie de tout casser, lui aussi.

Casser les tables, les chaises. Casser ces visages suffisants, bouffis de haine. Les obliger à ravalier leurs insultes, leur crever les yeux, incendier leurs maisons et leurs bagnoles.

Réduire ce village en cendres. Le mettre à feu et à sang.

Mais Jorge ne peut rien faire, prisonnier d'une camisole invisible.

Et il ignore combien de temps il tiendra avant que sa fureur n'explose.

*

* *

— Ça va pas, Jorge ?

— Non, pas trop.

Léonard s'assoit à côté de son frère sur le canapé.

— Tu veux que c'est moi qui fais à manger, ce soir ? propose l'adolescent. C'est ton tour, mais c'est pas grave !

— Merci, Lennie, mais je n'ai pas très faim.

— Tu es triste ? C'est à cause des gens ? Ils ont encore fait du mal à Lola ?

— C'est ça. Ils ont pétié la devanture du resto. La vitrine, si tu préfères.

— C'est tous des cons ! Tu dois avoir envie de les frapper, hein ?

Jorge considère son frère avec étonnement.

— Moi, si quelqu'un faisait du mal à Vicky, j'aurais envie de le frapper. Peut-être même de le tuer.

— C'est vrai que parfois, ça me démange, avoue Jorge.

— Mais faut pas, hein ? Parce que sinon, tu iras en prison, rappelle Léonard. Et moi, je serai tout seul.

— Ne t'inquiète pas, Lennie. J'arrive encore à me maîtriser !
Son portable vibre, il décroche aussitôt.

— Lola, qu'est-ce qui se passe ?

— *Rien, c'est juste que tu me manques, en fait...*

Le visage du jeune homme se détend.

— Toi aussi, tu me manques...

Léonard s'éloigne, afin de préserver l'intimité de son frère.

— *Finalement, j'aimerais vraiment que tu sois près de moi ce soir. Enfin, si tu n'as rien prévu d'autre, bien sûr.*

— Je viendrai vers 21 heures.

— *Parfait ! Je prépare le dîner. À tout à l'heure.*

Jorge raccroche et regarde son frère.

— Lennie, je suis désolé, mais...

— Vas-y. Ça me dérange pas.

— Tu es sûr ?

— Sûr, répète l'adolescent en hochant la tête.

— Tu as vu Victoria aujourd'hui ?

— Oui, mais pas longtemps. Ses parents la surveillent...

— Tu as pu lui offrir son cadeau ?

— Oui et elle l'aime beaucoup, je crois.

— Super ! Bon... je vais prendre une douche.

Avant de monter l'escalier, Jorge demande encore :

— Tu es sûr, hein Lennie ?

Léonard lève les yeux au ciel.

— Oui, Jorge. Je suis sûr. Tu sais... Vicky, elle voulait savoir si je l'aimais. Et si je pensais à elle tout le temps...

— Et que lui as-tu répondu ?

- Ben que je l’aimais et que je pensais à elle tout le temps.
— Comme ça, elle aura reçu deux cadeaux aujourd’hui ! sourit Jorge.
Il disparaît à l’étage et son frère se réinstalle dans le canapé.
— Soirée chips télé, John, soupire-t-il en pressant la télécommande.

*
* *

- C’était délicieux, complimente Jorge.
— Merci... Au moins, j’aurai cuisiné pour quelqu’un ce soir ! lance Lola d’un air triste.
— Et pas n’importe qui ! sourit le jeune homme.
Elle consent à lui rendre son sourire.
— L’homme le plus détesté de la région, ajoute-t-il.
— Le pestiféré du village...
— Le paria de la commune...
— L’assassin en puissance...
— S’ils continuent à te faire chier, ça se pourrait bien, murmure Jorge.
— Arrête tes conneries, d’accord ?
Elle prépare deux cafés qu’elle apporte à table.
— Ton frère n’était pas trop déçu ?
— Peut-être, mais il m’a assuré que ça ne le dérangeait pas. Depuis le jour où il s’est pris la cuite, ça va beaucoup mieux.
— Comment t’as géré ça ?
— Je lui ai dit que je tenais à lui. Qu’il était important pour moi. Ce qui est la simple vérité.
Elle contourne la table, relève sa robe jusqu’en haut des cuisses et se pose à califourchon sur lui.
— Et moi ? dit-elle. Tu tiens à moi ?
— Tu le sais très bien.
— J’ai pas bien entendu, dit-elle en lui mordillant l’oreille.

— Le premier qui touche à un de tes cheveux, je lui explose la tronche...
Quitte à me prendre perpétuité. Ça te va comme preuve d'amour ?

— T'es con ! dit Lola dans un éclat de rire. Mais tu peux aussi dire *je t'aime*. C'est plus simple...

— Je ne suis pas doué pour les mots d'amour, désolé.

— Oui, mais tu es *très* doué pour le reste...

Jorge entre par la porte de la cuisine et embrasse Lola, qui range ses ustensiles et place les denrées au frigo. Le lave-vaisselle est quasiment vide : pas une assiette, pas une fourchette ; seulement quelques bacs et bassines en inox.

Il est 23 h 30 et, cette nuit, il ne travaille pas. Alors, il a laissé Léonard à la maison et a décidé de la rejoindre.

Il y a trois jours, Lola a trouvé un rat mort sur le pas de sa porte.

Il y a deux semaines, c'était un sac rempli de déjections canines.

Et ils ignorent ce que leur réserveront les jours à venir.

Jorge jette un coup d'œil dans la salle et voit les tables parfaitement dressées. Il s'approche du comptoir puis ouvre discrètement le cahier de réservations. Il lui a conseillé cent fois d'utiliser Internet, mais Lola fonctionne encore à l'ancienne malgré son jeune âge. Il tourne les pages, remontant jusqu'à la semaine précédente, et ne voit que peu de réservations. De retour dans la cuisine, il s'adosse à l'armoire frigorifique.

— Tu as eu du monde, ce soir ?

— Oh oui ! assure-t-elle.

— Et pour demain, tu as des réservations ?

— Quatre tables à midi et sept le soir. C'est Byzance !

— Je viens de regarder ton cahier, Lola.

La restauratrice se fige devant le four, son chiffon à la main.

— Je les note sur l'ordi, maintenant, prétend-elle. J'ai suivi tes conseils.

Il s'approche, l'oblige à pivoter vers lui.

— Dis-moi la vérité, s'il te plaît.

Elle le repousse doucement puis recommence à s'acharner sur la vitre du four pourtant étincelante.

— La vérité, c'est que ça fait des semaines qu'il n'y a quasiment plus personne, murmure-t-elle. Ces salauds ont réussi à monter tout le village contre moi. Et comme il n'y a presque pas de clientèle de passage, je tiens un resto fantôme. J'ai investi tout mon fric et je me suis endettée sur trente ans pour un resto fantôme ! ajoute-t-elle avec un rire cynique.

Elle pose son chiffon et se tourne vers Jorge, qui la considère avec tristesse.

— Mais ça va aller, jure-t-elle. Ils finiront bien par avoir la dalle, non ?

Elle ôte son tablier et se réfugie dans ses bras.

— Ça va s'arranger, répète-t-elle. Ils vont oublier et ça va aller...

— Oui, ça va s'arranger, répond Jorge.

Lola s'est endormie après qu'ils ont fait l'amour. Elle a un sommeil agité, prononce des mots incompréhensibles, bouge dans tous les sens. Sans un bruit, Jorge quitte la chambre et s'enferme dans la salle à manger. Il allume l'ordinateur portable et ouvre le logiciel comptable. Il a vu plusieurs fois Lola s'en servir, elle lui en a même expliqué le fonctionnement.

Au fil des pages, il prend la mesure du désastre financier, de la dette abyssale qui se creuse jour après jour.

Il ferme le dossier, en ouvre un autre. Celui où elle stocke les photos. Il plonge dans le sous-dossier intitulé *Jorge* et fait défiler les clichés qu'elle a pris depuis leur rencontre. Des dizaines de photos de lui, dont certaines ont été volées pendant son sommeil. Elles portent toutes un titre, une légende.

Jorge éteint l'ordinateur avant d'allumer une cigarette qu'il fume à la fenêtre. Des heures durant, il reste là, impuissant, le cœur en miettes. Puis le jour se lève enfin et Lola apparaît dans le salon.

— Qu'est-ce que tu fous ?

Elle vient immédiatement dans ses bras et il profite de sa peau contre la sienne. Il se gorge de son parfum, de l'odeur délicate de ses cheveux.

— Qu'est-ce qu'on fait, aujourd'hui ? demande-t-elle.

— Aujourd'hui, on se quitte.

Elle le dévisage d'un air abasourdi.

— Pardon ?

— Aujourd'hui, on se quitte, répète Jorge. Tu vas me foutre dehors, en me hurlant dessus. Histoire que le vieux du second puisse bien t'entendre. Il est réveillé, il vient juste d'ouvrir les volets.

— Mais... Tu peux pas me faire ça, Jorge !

— Je *dois* te faire ça. Avant qu'il soit trop tard.

Il passe dans la chambre pour récupérer ses vêtements. Il s'habille et revient quelques minutes plus tard. Il trouve Lola effondrée sur une chaise, la tête entre les mains. Il s'agenouille devant elle, affronte ses larmes tout en retenant les siennes.

— Lola, tu es la plus belle chose qui me soit arrivée. La plus belle aventure de ma vie... Et peut-être que plus tard, ailleurs, loin d'ici, on aura une autre chance. Mais je ne peux pas continuer à saccager ta vie, tu comprends ? Tant que tu seras avec moi, tu seras en danger et ça m'est insupportable...

— Jorge ! Ne me fais pas ça, je t'en prie !

— Bientôt, tu comprendras qu'il n'y avait pas d'autre solution, je t'assure. Tu comprendras et tu me pardonneras.

Il se dirige vers la sortie avec l'impression qu'il vient de s'enfoncer un poignard dans le cœur. Il ouvre la porte et dès qu'il est sur le palier, il se met à hurler :

— Je me tire, puisque c'est ce que tu veux ! Et t'as pas intérêt à me rappeler ! T'as qu'à te trouver un autre mec, pauvre conne !

Il claque violemment la porte et descend les marches, une main serrée sur la rampe. Dans la ruelle, il se retourne et aperçoit le voisin derrière sa fenêtre.

Il longe le bar-tabac, accélère encore. Arrivé à sa voiture, il démarre bien vite pour quitter ce village maudit.

*
* *

Léonard frappe un petit coup à la porte de la chambre. Il colle son oreille contre la paroi et, lorsqu'il entend les sanglots, son cœur se déchire.

— Jorge ?

— Laisse-moi ! répond une voix désespérée.

Léonard se mord les doigts jusqu'à s'arracher la peau. Que ferait Jorge s'il entendait son frère pleurer ainsi ?

— Tu peux pas le laisser comme ça, John...

Léonard entre sans demander la permission. Il découvre son frère assis sur le lit. Son beau visage, ravagé par la douleur et le chagrin.

— Je t'ai dit de me laisser ! s'écrie Jorge.

Léonard s'assoit de l'autre côté du lit, tournant le dos à son frère.

— Je te regarde pas, dit-il. Je suis juste là si tu veux parler...

Jorge sèche ses larmes, mais elles reviennent à l'assaut la seconde d'après. Léonard reste immobile, les mains posées sur ses genoux. Avec une patience à toute épreuve, il attend le signal. L'instant où Jorge voudra de lui.

— Lennie !

Léonard s'approche de son frère, le soulève du lit pour le prendre dans ses bras. Il le serre contre lui, éperdument. Jorge pleure de plus belle, le front posé contre l'épaule de Léonard.

— Je suis là, murmure l'adolescent. Je suis là, Jorge... Lola t'a quitté, c'est ça ?

— C'est moi qui l'ai quittée... C'est moi qui me suis arraché le cœur !

— Mais pourquoi ?

— Parce que... parce qu'ils auraient fini par lui faire du mal ! Parce que j'étais en train de détruire sa vie, voilà pourquoi !

Il se remet à sangloter et Léonard resserre son étreinte fraternelle.

— Tu sais toujours ce qu’il faut faire, Jorge, dit-il. Alors, tu as pris la bonne décision, je suis sûr.

— Je l’aime, Lennie ! Je l’aime, putain !

Il retombe sur le matelas et Léonard allume une cigarette avant de s’asseoir à ses côtés et de la lui donner.

— Et elle t’aime aussi, ça c’est sûr.

— Je l’aime mais je n’ai pas le droit d’être avec elle...

Après le chagrin, c’est la haine qui transfigure Jorge. Il se met debout, commence à hurler :

— Ils méritent tous de crever !

— La colère, c’est bien aussi, dit son jeune frère en hochant la tête. La colère, ça fait du bien.

Mais lorsqu’il voit ce qu’il y a dans les yeux de Jorge, Léonard craint le pire.

— C’est à cause de cette bande de salopards ! vocifère son aîné. Je vais tous les massacrer !

— Non, Jorge. Tu vas pas faire ça. Parce que tu iras en prison et tu pourras plus voir Lola là-bas non plus. Sauf au parloir, mais le parloir, paraît que c’est nul.

— Je vais foutre le feu à ce putain de village ! Ils veulent un assassin ? Ils vont être servis, ces connards !

Jorge quitte la chambre et Léonard s’empresse de le suivre.

— Reviens, Jorge !

Son frère dévale l’escalier, se dirige vers la sortie. *In extremis*, Léonard parvient à se glisser entre lui et la porte :

— Faut pas faire ça, Jorge ! répète-t-il.

— Pousse-toi, ordonne son frère d’une voix glacée.

Il a cessé de hurler, ce qui le rend plus effrayant encore.

— Non, je te laisserai pas sortir, dit Léonard.

— Dégage.

Jorge bouscule l'adolescent, mais autant essayer de déplacer un bloc de béton de deux mètres de haut.

— Dégage.

— Si tu veux frapper quelqu'un, c'est moi qu'il faut taper. Comme ça, tu vas pas en prison.

— Fais gaffe, Lennie...

— Vas-y, Jorge. Cogne aussi fort que tu veux. Après, tu iras mieux.

Jorge essaie une nouvelle fois de passer en poussant violemment son frère. Mais Léonard tient bon et garde l'équilibre. Le jeune homme lève son bras droit, poing serré.

— Vas-y, Jorge. Tu peux cogner, je sentirai pas grand-chose. Et ça te calmera.

Jorge dévisage son frère tandis que son bras retombe dans le vide.

— J'aurais pu te frapper, murmure-t-il. J'ai failli le faire...

— C'est pas grave, Jorge. Si c'est moi, c'est pas grave.

Jorge titube et s'effondre dans le canapé. Méfiant, Léonard reste devant la porte, cerbère déterminé. Quand son frère recommence à pleurer, il le rejoint dans le salon. Il prend une bouteille au hasard dans le bar et remplit un petit verre qu'il pose sur la table basse.

— Merci, Lennie.

— De rien, Jorge.

La chaussure de Maréchal lui écrase la gorge, elle n'arrive plus à respirer. Pourtant, Angélique ne se débat pas. Allongée sur le carrelage de la cuisine, inerte, elle s'étouffe lentement. Prête, depuis longtemps, à quitter cette misérable vie.

— Tu veux jouer ? demande son oncle d'une voix calme. C'est ça que tu veux ? Mais tu fais pas le poids, espèce de tarée...

Il atténue la pression pour laisser passer un filet d'air dans la gorge de sa victime. Avec sa main droite, il essuie le sang qui coule de son crâne.

Sa nièce s'est approchée par-derrière alors qu'il déjeunait tranquillement.

— Par-derrière, comme un animal sournois ! dit-il.

Puis, armée d'une bûche, elle a frappé de toutes ses forces.

— T'as pas cogné au bon endroit, pauvre folle !

Malgré tout, Maréchal est tombé de sa chaise, sonné quelques secondes. Pendant qu'il était à terre, elle lui a distribué de nouveaux coups. Il s'est protégé à l'aide de ses bras, a réussi à se relever et lui a arraché le morceau de bois des mains avant de lui asséner son poing en pleine figure.

En le regardant, elle devine ses pensées obscènes. Maintenant qu'elle est à sa merci, il réfléchit à la façon de la punir.

— Ces derniers temps, tu te rebelles un peu trop. Tu prends des libertés !

Oui, ces derniers temps, Angélique n'est plus aussi docile qu'avant. Ces derniers temps, elle n'a plus peur de lui. Parce qu'elle n'a plus peur de la mort. Il a réussi à tout détruire, même son instinct de survie.

— Mais remarque, c'est pas pour me déplaire, insinue son oncle.

Elle le sait ; ses mouvements d'humeur, ses piètres tentatives pour l'abattre sont pour lui l'occasion de montrer sa force, sa supériorité, d'asseoir sa domination.

— Je vais t'apprendre l'obéissance, prévient-il avec un sourire de tueur.

Il la saisit par le cou, la soulève brutalement et seul le bout de ses chaussures touche encore le sol. Son nez, sans doute cassé, laisse échapper un flot de sang continu. Il la traîne jusqu'à la salle à manger et lui donne un nouveau coup au visage.

Quand elle revient à elle, Angélique est attachée sur l'une des chaises du salon. Son crâne doit avoir doublé de volume, son nez continue de saigner abondamment. Elle pousse un gémissement pathétique et essaie de garder les yeux ouverts. Il a placé la chaise juste en face de la fenêtre, ça lui rappelle de mauvais souvenirs. Ça lui rappelle le jour où il a assassiné Attila. Elle tourne la tête et ce simple mouvement déclenche une douleur violente dans ses cervicales. Elle cherche son ennemi du regard mais ne le voit pas. L'angoisse monte dans sa poitrine.

Comment va-t-il lui faire payer son offense ?

Tout à coup, elle le voit se dresser de l'autre côté de la vitre. Il la fixe, une terrible lueur au fond des yeux. Il se baisse, disparaissant une seconde, et quand il se relève, il tient dans sa main droite la longue bûche avec laquelle elle a tenté de l'assommer. Dans la gauche, le chat noir aux iris jaunes, le crâne défoncé.

Maréchal le brandit, tel un trophée de chasse, secouant son corps désarticulé devant les yeux désespérés de sa nièce. Un violent tressaillement la traverse de la tête aux pieds.

La voix de son oncle lui parvient au travers du vitrage.

— C'est à cause de toi qu'il est mort ! À cause de toi qu'il a souffert. Tu es contente, maintenant ? Tu as eu ce que tu voulais ?

Angélique continue de trembler sans pouvoir se contrôler. Maréchal revient près d'elle et jette le cadavre du félin à ses pieds.

— Tu vas rester ici un moment, comme ça tu pourras le regarder. Et tu pourras réfléchir aux conséquences de tes actes. Si toutefois tu es capable de réfléchir... Ça m'étonnerait, mais on ne sait jamais !

Il monte à l'étage et, pour la première fois depuis des années, Angélique se met à pleurer.

En consultant sa messagerie, Jorge a la surprise de découvrir un courriel de Lola. Il hésite longuement à l'ouvrir.

Il va avoir mal, il le sait.

Mais il ne cesse d'avoir mal.

Il allume une cigarette et pose son téléphone sur la table. Il est près de minuit, il vient de terminer sa deuxième ronde. Ça fait presque un mois qu'il ne voit plus la jeune femme et la douleur est toujours aussi vive. Elle pèse sur chacun de ses gestes, ralentit chacun de ses pas, résonne dans chacune de ses paroles.

Parfois, le soir, il se glisse dans la ruelle et regarde Lola tandis qu'elle sert ses rares clients dans la salle ou sur la petite terrasse. Il peut ainsi passer une demi-heure dans un recoin obscur, juste à l'observer.

La nouvelle de leur séparation n'a pas été longue à faire le tour du village. Le voisin a été fort efficace...

Jorge écrase son mégot et se décide enfin à lire le message de Lola.

« Jorge,

J'ai beaucoup souffert quand tu m'as abandonnée. Je t'ai détesté, je t'ai même haï.

Aujourd'hui, comme au premier jour de notre séparation, tu me manques cruellement. Tu me manques, à chaque seconde.

Mais aujourd'hui, j'ai compris.

Tu as fait ce que je n'avais pas la force de faire. Tu as pris la décision que je ne parvenais pas à prendre.

Tu m'as quittée pour me protéger et je crois que c'est la plus belle chose qu'on ait faite pour moi.

Certains clients sont revenus déjeuner ou dîner dans le restaurant. Peut-être par curiosité malsaine, pour voir la tête que j'avais, pour voir ma douleur... Je ne sais pas. Mais au moins, j'ai pu calmer les huissiers et la banque pour un temps.

Je n'ai plus reçu aucune menace, ni aucune insulte.

Alors oui, tu as pris la bonne décision et je voulais que tu le saches.

Je veux aussi que tu saches que je ne peux pas t'oublier, qu'il ne se passe pas un jour sans que je pense à toi.

Et je sais que c'est pareil pour toi.

Je ne pourrai pas rester toute ma vie à Granviller. Ils nous ont fait trop de mal. Quand ce sera possible pour moi, je m'en irai. Et peut-être que ce jour-là, je te retrouverai.

Je t'aime,

Lola. »

Dehors, la nuit est tombée depuis longtemps. Mais Maréchal a allumé la lumière du salon, histoire que sa nièce puisse continuer à voir le chat.

Il est descendu manger un morceau vers 20 heures, s'est assis non loin d'elle.

— Tu as des choses à me dire ? Des excuses à me faire ?

Puis il a ricané, comme une hyène.

— Ah oui, c'est vrai que tu ne parles pas ! Enfin, je suis sûr que tu pourrais, si tu le voulais vraiment, hein ? D'ailleurs, si tu veux que je te détache un jour, va bien falloir que tu me demandes pardon.

Il ne lui a pas donné à boire, l'a laissée attachée, puis il est remonté à l'étage.

— Bonne nuit, ma jolie colombe ! a-t-il lancé du haut de l'escalier.

Elle l'a entendu rire, de ce rire gras et obscène.

Angélique ne quitte pas le chat des yeux. Elle lui doit bien ça.

En silence, elle lui chante une berceuse pour l'accompagner sur les chemins mystérieux qui mènent à ce jardin entouré de grilles blanches sur lesquelles s'épanouissent le lierre et le liseron.

En silence, elle écoute grandir sa haine du monstre. Elle a tellement grossi que désormais, elle semble avoir remplacé tous ses organes. Angélique n'a plus faim, plus soif. Nourrie et abreuvée de sa haine nourricière.

Elle parvient à retirer sa chaussure et avec son pied nu, elle commence à caresser doucement le chat.

Déjà froid, déjà loin.

Et en silence, elle lui promet vengeance.

En ce début d'été, Jorge a posé quelques jours de congés. Il n'avait pas envie de vacances, mais son patron a insisté. Il profite de ce temps de repos pour s'occuper de la maison. Décidé à la louer, il doit faire en sorte de la vider et de la rendre plus présentable.

Léonard est sur le pied de guerre, disposé à aider son frère dans cette tâche fastidieuse.

Il est 7 heures du matin, l'adolescent a enfilé sa tenue de travail.

— On va repeindre ta chambre, indique Jorge.

— Mais je vais dormir où ?

— Tu prendras la mienne pour ce soir et moi, je dormirai sur le canapé.

Après le petit déjeuner, les deux frères passent à l'action. Tous les vêtements de l'armoire atterrissent dans la chambre de Jorge, ainsi que les coffres à jouets et le contenu des tiroirs du bureau. Puis ils descendent les quelques meubles dans l'ancien atelier.

— Tu as la peinture ? demande Léonard.

— Oui, je l'ai achetée la semaine dernière.

— Chez les parents de Vicky ?

— Non. Je ne veux plus mettre les pieds là-bas. J'ai fait vingt bornes de plus mais j'ai trouvé.

Ils arrachent la vieille tapisserie, celle qui a vu grandir Léonard. Par chance, les murs sont dans un état correct et ils peuvent directement passer

l'enduit. Léonard se montre plutôt efficace dans ce genre d'exercice, moins maladroit que d'habitude.

— Tu t'en sors comme un chef !

— Merci, Jorge.

Infatigable, l'adolescent abat le travail de deux hommes. Et en début d'après-midi, ils ont terminé d'enduire les murs.

— Maintenant, il faut que ça sèche, explique Jorge. Demain, on attaquera la première couche de peinture.

— En attendant, on fait quoi ?

— On s'occupe de la chambre de Mona ?

Le visage de Léonard se crispe, il reste immobile.

— Lennie, si on veut louer cette baraque, il faut faire la propreté de toutes les pièces. Et si on la loue, il faudra la quitter. Tu comprends ?

— Oui, Jorge. Mais... qu'est-ce qu'on va faire avec ses affaires ?

— Eh bien, on va les placer dans des cartons. Et si tu le souhaites, tu peux garder dans ta chambre quelques objets qui lui appartenaient.

Léonard prend un temps de réflexion tandis que son frère allume une cigarette.

— Tu sais, Lennie, Mona voulait qu'on quitte tous les trois ce village. Donc, elle serait d'accord avec ce que nous sommes en train de faire.

— C'est vrai, Jorge.

Ils avalent un morceau en vitesse puis pénètrent dans le sanctuaire. Léonard pousse les volets pour laisser entrer la lumière, et ils ouvrent l'armoire de Mona.

— Tu es sûr que tu te sens de faire ça aujourd'hui ? s'inquiète Jorge.

Léonard attrape un vieux foulard dans les tons bleus.

— C'est ça que je veux garder, dit-il. Elle le portait quand elle m'a trouvé dans le fossé.

— Tu t'en souviens ?

— Non... Mais elle me l'a dit, plusieurs fois.

— Je comprends... Et moi, je prends ça, ajoute Jorge en saisissant un cadre qui protège la photo de mariage de ses parents.

— Si on faisait pas ça aujourd'hui ? dit finalement Léonard.

— Pas de problème. On a bien bossé ce matin, on a mérité de se reposer.

Léonard hoche la tête et referme les volets. Ils prennent une douche et, tandis que Jorge s'installe en face de la télévision, l'adolescent s'allonge sur le lit de son frère. Il ne tarde pas à plonger dans un profond sommeil, le foulard entre ses mains.

Il s'engage dans l'escalier. Il y a plus de marches qu'en vérité et il a l'impression qu'il ne cessera jamais de descendre. Quand il arrive enfin en bas, il retrouve Mona. Dans son fauteuil, en train de lire, elle relève la tête et lui adresse un sourire tendre. Il s'assoit près d'elle et la regarde sans un mot. Puis Mona pose son livre et quitte la pièce. Léonard contemple le fauteuil vide laissant le jour décliner. Alors il appelle sa mère, la cherche dans toute la maison. Peut-être est-elle dans le jardin ? Lorsqu'il pousse la porte d'entrée, il fait nuit noire. Il se retourne, se heurte à un mur, haut de dix mètres. Piégé, il cesse de respirer. Ses mains agrippent les pierres rugueuses, humides, et ses pieds s'enfoncent dans la boue visqueuse. Le froid l'envahit, la peur le tétanise.

Un bruit résonne dans les ténèbres, Léonard se réveille en sursaut, les doigts crispés sur le morceau d'étoffe. Le front couvert de sueur, il s'assoit avant d'attraper son portable. C'est la sonnerie de son téléphone qui l'a extrait de son cauchemar. Léonard écoute la voix synthétique lui lire le message laissé par Victoria.

Coucou, qu'est-ce que tu fous ? Tu m'as oubliée ou quoi ? Je t'attends, dépêche-toi ! Bisous.

— Merde !

Comme chaque mercredi après-midi, Léonard avait rendez-vous avec la jeune fille il y a déjà une demi-heure. Il dicte sa réponse : *Je suis en retard,*

j'arrive ! puis enfile un tee-shirt et se précipite vers la salle de bains. Un coup de peigne, une touche de parfum et il dévale l'escalier.

— Je vais voir Vicky ! lance-t-il à son frère.

— OK, répond Jorge.

Léonard quitte la maison à toute vitesse et se met à courir sur la route qui descend au village...

*
* *

Jorge fixe le fauteuil vide en face de lui. Celui où Mona aimait tant s'asseoir pour lire.

Sa vie n'est qu'une succession de deuils et d'adieux déchirants.

À trente-six ans à peine, il a perdu Sarah, il a perdu son père, sa mère.

Sa jeunesse, son honneur et sa liberté.

Tous ses rêves et ses espoirs.

Et il a perdu Lola.

Que lui reste-t-il, désormais ? Un boulot épuisant et sans intérêt. Des souvenirs, presque tous mauvais. Une épée de Damoclès au-dessus de la tête. De la haine plein le cœur, de l'injustice plein les veines.

Mais heureusement, il y a Lennie.

Aujourd'hui, il le sait, ce frère tombé du ciel est une chance.

Aujourd'hui, ce n'est plus un fardeau, un boulet, une angoisse. C'est un sens à sa vie, une direction à suivre, une raison de se battre. Quelqu'un qui tient à lui, qui serait capable de tout pour le protéger.

Dans le vieux buffet du salon, Jorge récupère les albums photo précieusement gardés par sa chère mère. Au fil des pages, il revit quelques bribes de son enfance. Ce temps béni où il ignorait que sa vie serait un effroyable combat perdu d'avance. Il croise son propre regard avant le cataclysme. Ses yeux noirs et pétillants, son sourire insouciant. Sa gueule d'ange insolent.

Il revoit Mona, si belle, si courageuse.

— Tu me manques, maman...

Il n'a presque pas pleuré quand elle est morte et c'est cette après-midi qu'il le fera. Des larmes silencieuses, solitaires, une douleur intime, impossible à partager.

— Tu me manques tellement... Qu'est-ce que je vais devenir sans toi ?

Il passe à l'album suivant où il était déjà un adolescent. Ses postures rebelles, son appétit vorace pour une vie qu'il imaginait débordante de plaisirs et de découvertes.

Son père dans l'atelier, en train d'exercer son art, auquel Jorge ne daignait pas s'intéresser.

Dans le troisième et dernier album, il est devenu un homme. « Le plus beau du village, disait Mona. Le plus beau de la Terre. »

Un homme qui ne peut pas se douter que sa vie est sur le point de basculer dans l'horreur.

Les clichés où il est avec Sarah ont été coupés en deux pour ne garder que lui. L'œuvre de Mona, aucun doute.

Puis Jorge disparaît. Des années sans aucune photo, jusqu'à l'arrivée de Léonard.

Un petit garçon au regard timide, qui semble demander pardon.

Qui demande pourquoi.

Sa main, qui serre éperdument celle de Mona.

Jorge range les albums et sort dans le jardin. Il entre dans l'ancien atelier de Joseph et cherche des cartons vides qui serviront à ranger les affaires de sa mère. L'endroit est encombré, les cartons ne sont pas faciles d'accès et, en essayant de les attraper, Jorge s'entaille la main avec un vieil outil.

— Et merde !

Il parvient à en saisir trois grands qu'il rapporte dans la salle à manger. Demain, il pourra y placer les vêtements de Mona. Il désinfecte la plaie sur sa main puis monte se changer. De retour dans le salon, il s'allonge sur le canapé. Quelques minutes plus tard, Arsène vient se coller contre lui.

— Tiens, tu sais que j'existe ? sourit Jorge.
Il caresse le chat tout en regardant le plafond.
Quitter cette maison, ce village, tous ces gens qui l'ont jugé bien avant la cour d'assises.

S'éloigner de cette terre hostile, même si ce n'est que d'une centaine de kilomètres.

Et quand il sera enfin libre, partir.

Loin d'ici, à Glen Affric.

*
* *

Léonard a couru tout le long du chemin. Il a coupé à travers champs pour gagner du temps.

Il arrive à destination, non loin de la départementale, près de la vieille grange abandonnée qui menace ruine. Il aperçoit le scooter de son amie garé dans un endroit discret et l'appelle aussitôt :

— Vicky, je suis là !

Il fait le tour de la grange, ne la voit pas. Il sourit en songeant qu'elle s'est planquée. Elle fait ça chaque fois qu'il est en retard, chaque fois que sa mémoire lui fait défaut et qu'elle est obligée de *poireauter* comme elle dit. Une gentille punition, en somme. Elle se cache derrière un bosquet, un petit mur. Une fois, elle a même grimpé dans un arbre et il a mis plus d'un quart d'heure à la repérer.

— Vicky ?

Il se dirige vers le bois, continuant à l'appeler.

— Ouais, je suis à la bourre, désolé ! Allez, montre-toi !

Il se met à rire.

— Vicky ! Vas-y, viens m'embrasser ! Je te promets que la prochaine fois, je suis à l'heure !

Elle ne va jamais très loin et il sait qu'il ne tardera pas à la trouver. Il veut récupérer son téléphone dans la poche de son jean mais réalise qu'il l'a oublié

à la maison. Dommage, il aurait pu feinter en faisant sonner celui de Victoria. Alors, il reprend sa quête amoureuse et repart dans l'autre sens, en direction de la grange. Au passage, il cueille quelques fleurs des champs pour un bouquet sommaire mais coloré. Une façon de se faire pardonner.

Il enjambe le muret de pierres et se dirige vers un gros tas de branchages.
Une bonne cachette.

Contournant doucement l'obstacle, à la manière d'un chat qui cherche à surprendre sa proie, il aperçoit le bout de la Converse de son amie.

— Je t'ai trouvée !

Il se précipite et la découvre allongée sur le côté, dans les herbes folles.

— Vicky, je suis là !

Il fait un pas en avant vers sa belle.

— Tu fais semblant de dormir, hein ? rigole-t-il.

Il brandit son bouquet avec un grand sourire.

— Si t'ouvres pas les yeux, tu verras pas ma surprise !

Mais son sourire s'évanouit et ses doigts se desserrent. Les fleurs s'éparpillent sur le sol.

La jupe de Vicky est remontée jusqu'au milieu de ses cuisses. Le haut de son chemisier est ouvert, laissant apparaître son soutien-gorge. Elle porte une petite plaie sur la jambe et du sang a coulé sur sa tempe.

— Vicky ? murmure Léonard.

Il tombe à genoux près d'elle, caresse son visage et prend sa main dans la sienne.

— Ouvre les yeux !

Toujours à genoux, il passe une main sous sa nuque, un bras sous son dos et la soulève du sol. Il embrasse son visage, le colle contre le sien, la serre dans ses bras.

— Non ! hurle-t-il. Non !

Il continue à l'embrasser, inondant son corps de larmes. C'est alors qu'elle ouvre les yeux, comme s'il l'avait ressuscitée. Elle porte une main

tremblante à sa tempe.

— J'ai mal au crâne, murmure-t-elle. Je... je suis tombée et... et je me suis tapé... la tête contre une pierre...

— Où est ton téléphone ? Faut appeler les secours !

— Non, Lennie... c'est pas la peine, dit-elle d'une voix faible.

Soutenue par Léonard, elle parvient à se remettre droite.

— Ça va, ne t'en fais pas... J'ai un peu mal au cœur, mais ça va...

— Quelqu'un t'a attaquée ?

— Mais non... Je... je voulais te faire une blague, je... Et puis je me suis pris les pieds dans je sais pas quoi et je me suis vautrée.

Il l'accompagne jusqu'au muret, l'aide à s'y asseoir.

— On pourrait appeler Jorge, au moins !

— Non, Lennie, ne t'en fais pas...

— Tu voulais me faire une blague, t'as dit ?

— Oui, comme tu m'as laissée seule dans ce coin pourri pendant une heure, je voulais te faire croire que j'avais été agressée.

Elle reboutonne son chemisier et prend un mouchoir dans la poche de sa jupe pour essuyer le sang sur sa tempe.

— Je me suis dit que j'allais m'allonger derrière le tas de branches et puis je me suis cassé la gueule... Putain, j'ai perdu connaissance direct !

— C'est malin ! grogne Léonard. J'ai eu la peur de ma vie !

Elle caresse son visage contracté.

— Désolée ! dit-elle avec un sourire facétieux. Mais la prochaine fois, tu seras à l'heure, hein ?

— Promis... Je serai même en avance, tellement j'ai eu la trouille !

— En tout cas, j'ai vu à quel point tu tiens à moi, murmure Victoria en se serrant contre lui. T'avais l'air bouleversé !

— Si tu meurs, je crois que mon cœur, il va s'arrêter...

Il l'a laissée attachée sur la chaise pendant des jours, des nuits.

Des jours et des nuits durant lesquels Angélique a regardé le chat mort à ses pieds.

Quand il a dénoué ses liens, son corps ankylosé s'est écroulé sur le sol.

— T'as compris la leçon ? Mais non, t'es pas capable de comprendre quoi que ce soit... T'es trop conne pour ça !

Elle a eu du mal à se relever et il l'a saisie par le poignet pour la conduire dans la cuisine.

— Il y a du boulot qui t'attend. Je veux que tout soit nickel dans deux heures, c'est clair ?

Appuyée sur le dossier d'une chaise, elle a hoché la tête. Il est repassé dans le salon avant de revenir avec le cadavre du chat dans les mains.

— Et tu vas t'occuper de cette saloperie, aussi. Tu vas lui enlever la peau, comme tu ferais pour un lapin.

Un sourire d'une infinie cruauté a tracé une ligne courbe sur son visage ingrat. D'un geste de la tête, Angélique a refusé.

— Tu vas le faire, ça je te le garantis. Et sa peau, je vais la clouer sur la porte de ta chambre. Comme ça, je suis sûr que t'oublieras pas ce qui se passe quand t'essaies de me tuer, salope.

Il a jeté le chat sur la table et a verrouillé la cuisine.

Angélique est restée longtemps face au pauvre animal. Puis elle a saisi le tranchelard et l'a approché de son poignet droit. Elle a hésité avant de

retourner l'arme contre le chat.

Ne pas mourir maintenant.

Mais surtout, ne pas mourir seule.

L'entraîner dans sa chute.

Cette après-midi, Angélique est assise sur son lit, cloîtrée dans sa chambre. Elle regarde la peau du félin qui tapisse désormais l'intérieur de la porte. Elle a essayé de l'enlever, l'a même jetée par la fenêtre, au travers des barreaux, mais Maréchal l'a à nouveau fixée sur le bois. Alors, elle a cessé de lutter.

Elle est seule dans la maison car son oncle est absent. Il est parti ce matin, elle ignore quand il reviendra.

Assise sur son matelas défoncé, elle parle à ce qui reste de son ami. Même si aucun mot ne franchit la barrière de ses lèvres, elle lui raconte ses souffrances, son désir de mort.

Je suis désolée de t'avoir écorché, mais je n'avais pas le choix, tu sais.

Bien sûr, que tu sais. De quoi il est capable.

Quel monstre vit sous ce toit.

81

Léonard descend dans le salon en faisant le moins de bruit possible pour ne pas déranger son frère qui dort sur le canapé. Il passe dans le coin cuisine et prépare du café. Il laisse tomber une petite cuiller sur le carrelage, Jorge se réveille en sursaut.

— Merde, Lennie ! Tu peux pas me laisser roupiller, non ?

— Faut qu'on repeint ma chambre. Je suis allé voir, c'est sec.

Jorge s'assoit sur le sofa avant d'enfiler un jean et un tee-shirt, et de rejoindre son frère qui pose une tasse fumante devant lui. Il consulte l'heure sur la vieille pendule, constate qu'il n'est même pas 7 heures.

— T'es jamais fatigué, hein Lennie ?

— Non, pourquoi que je serais fatigué ?

— Pour rien, soupire son aîné. File-moi du sucre.

— Tu mets pas de sucre dans ton café, d'habitude.

— Les habitudes, c'est de la merde, Lennie.

— Il casse le dos ce canapé, non ?

— Je confirme, dit Jorge en bâillant.

— C'est pour ça qu'on doit repeindre ma chambre. Comme ça, ce soir c'est sec, et tu peux dormir dans ton lit.

— Ah... c'est pour mon bien que tu me réveilles avant 7 heures, alors ?
sourit Jorge.

— Oui, seulement pour ça. Et parce que j'aime pas prendre mon petit déjeuner tout seul.

Léonard dévore deux pains au lait, un croissant et deux yaourts tandis que Jorge sirote son café.

— Tu devais avoir la dalle en taule, toi...

— Ouais. C'est dégueu et c'est des portions pour les nains.

— Tu vois Vicky, aujourd'hui ?

— Non, jamais le jeudi.

— Mais c'est pas les vacances scolaires en ce moment ?

— Pas encore, dit Léonard. C'est seulement dans deux semaines. Ses parents vont en Espagne, mais Vicky reste là. Elle va habiter chez sa grand-mère, au village. Comme ça, on pourra se voir tous les jours ! ajoute Léonard avec un grand sourire.

— Cool... Tu as dû avoir la trouille, hier soir !

— J'ai cru qu'elle était morte. C'était horrible...

— Il ne faut pas la laisser seule dans des endroits pareils, le sermonne Jorge. Surtout depuis que tu as vu ce type qui vous matait dans la forêt. On ne sait jamais...

— Oui, tu as raison Jorge. Je serai plus en retard. Ça, je le jure.

— Sage résolution... Bon, on se met au boulot ?

— Et tu sais, j'ai réfléchi pour la maison... Je me dis que si Mona voulait qu'on la vend, et si c'est ce que tu veux aussi, on doit la vendre.

— On verra quand on aura fini de l'arranger, répond Jorge.

— Mais si on part, faut pas aller trop loin. Pour que je continue à voir Vicky.

— On va y penser, mon frère. Ne t'en fais pas.

Léonard débarrasse la table, tandis que Jorge s'étire comme un chat. Lorsque son portable sonne, il se dirige vers la table basse.

— C'est vachement tôt pour appeler, remarque Léonard.

— C'est Sacha, dit Jorge avant de décrocher. Allô ?... Non, Lennie s'est chargé de me réveiller, t'inquiète ! Qu'est-ce qui se passe ?...

Léonard voit le visage de son frère se transformer au ralenti. L'instant d'après, il entend le ronronnement d'un moteur approcher de la maison.

— Trop tard, murmure Jorge. Ils sont déjà là... Je compte sur toi pour t'occuper de Lennie, Sacha... Oui, merci. Merci beaucoup.

Quand Jorge raccroche, il est livide.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Léonard.

Bruits de pas dans le jardin. Coups contre la porte.

« Gendarmerie nationale, ouvrez ! »

— Ils viennent m'arrêter, Lennie. Reste calme, s'il te plaît. Et s'ils te posent des questions, tu réponds la vérité. Rien que la vérité, d'accord ?

— Mais... pourquoi ? chuchote Léonard avec effroi.

— D'après Sacha, ils ont trouvé un cadavre hier soir dans la forêt...

« Gendarmerie nationale, ouvrez ! » hurle à nouveau la voix.

Jorge donne un tour de clef et se retrouve nez à nez avec le capitaine Solers. Derrière lui, six hommes en uniforme.

— Monsieur Mathieu, nous avons des questions à vous poser, ainsi qu'à votre frère, attaque Solers.

— Puis-je savoir de quoi il s'agit ?

L'officier brandit un papier que le jeune homme n'a aucun mal à identifier.

— Nous agissons dans le cadre d'une commission rogatoire pour homicide, explique le capitaine. Nous avons l'autorisation du juge de procéder à la perquisition de votre domicile. Et nous allons également vous demander de nous suivre à la gendarmerie pour vous interroger.

Inutile d'essayer de refuser, Jorge le sait. Il ouvre grande la porte et laisse entrer les hommes en uniforme.

— Je suis en garde à vue ?

— Pas encore, précise Solers.

Un sans-grade les fait asseoir dans le salon et ses collègues enfilent des gants en latex avant de procéder à la fouille du rez-de-chaussée. Léonard jette

des regards paniqués à son frère.

— Ne t'inquiète pas, Lennie. Ils ne trouveront rien puisqu'on n'a rien à se reprocher...

Les gendarmes vident la poubelle de la cuisine, ouvrent les placards, inspectent les tiroirs. Ils examinent l'intérieur du buffet de la salle à manger, puis demandent aux frères Mathieu de se lever et arrachent tous les coussins du canapé. Sur ordre de Solers, ils s'emparent du paquet de cigarettes posé sur la table basse et l'enferment dans un sachet.

— On va à l'étage, dit le chef. Veuillez nous suivre.

Ils montent tous au premier et les gendarmes commencent par la chambre de Léonard, entièrement vide.

— Qui dort là ? questionne Solers.

— Léonard, répond Jorge. Mais comme vous pouvez le voir, nous sommes en train de rénover cette pièce.

— Et il dort où, alors ?

— Il a pris ma chambre cette nuit et moi, j'ai dormi dans le salon.

Les uniformes passent à la chambre d'en face, encombrée par les affaires de Léonard. Poings serrés, l'adolescent les regarde violer son intimité, éparpiller ses vêtements sur le sol, profaner les coffres qu'il gardait sous son lit. Il est dans le couloir ainsi que son frère, qui tente de l'apaiser :

— Ça va aller, Lennie...

Les gendarmes pénètrent ensuite dans le sanctuaire.

— C'est la chambre de ma mère ! s'écrie Léonard. Ma mère, elle est morte !

— Et alors ? balance le capitaine. C'est quoi, le problème ?

Il entre en premier dans la chambre de Mo, suivi par un de ses subordonnés, tandis que Jorge et Léonard sont priés de demeurer dans le couloir. Pendant qu'un major s'occupe de l'armoire, Solers tire tous les tiroirs de la commode et jette les sous-vêtements de Mona sur le couvre-lit. Il

attrape un mouchoir dans sa poche, se mouche bruyamment avant de poursuivre le carnage.

— Il touche les affaires de Mo avec ses mains pleines de microbes ! chuchote Léonard, de la haine au fond des yeux.

— Reste calme, répète Jorge à voix basse.

Solers ouvre les boîtes en bois posées sur la commode, là où Mona conservait ses petits secrets et ses quelques bijoux. Puis il passe dans la salle de bains, renverse le bac à linge sale sur le carrelage.

Soudain, il interpelle son adjoint, le lieutenant Meyers.

— Viens voir, Maxime !

Meyers s'approche de Solers qui brandit son trophée.

Un tee-shirt gris clair taché de sang.

Le capitaine s'avance vers Jorge, un air triomphant sur le visage.

— C'est à qui, ça ?

— À moi, répond Jorge.

— Et ce sang, il vient d'où ?

— Je me suis coupé, explique le jeune homme en montrant sa main droite ornée d'un pansement.

— Beaucoup de sang pour une si petite blessure, dit Solers avec un sourire de croque-mort.

Il place le tee-shirt dans un sachet plastique avant d'adresser un signe à ses subordonnés. Deux gendarmes s'approchent, menottes à la main. Puis, en fixant Jorge droit dans les yeux, Solers reprend :

— Jorge Mathieu, Léonard Mathieu, il est 8 h 11 et vous êtes tous les deux placés en garde à vue dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat de Lola Tournier...

Troisième partie

Jorge vient d'être frappé par la foudre.

— Lola ? murmure-t-il.

— Vous avez le droit de garder le silence, poursuit le capitaine Solers. Le droit d'être examiné par un médecin...

— Jorge, qu'est-ce qui se passe ? gémit Léonard.

— Le droit de prévenir un proche, le droit de vous faire assister par un avocat...

Jorge vacille, trouve appui sur le mur le plus proche.

— C'est pas possible... Pas Lola !

Un des gendarmes le force à pivoter et lui menotte les poignets dans le dos. Un autre veut faire de même avec Léonard, mais l'adolescent le repousse sans ménagement.

— Jorge !

— Calme-toi ! enjoint Solers.

— Laissez mon frère ! hurle l'adolescent.

Jorge n'a aucune réaction. Solers ouvre son holster et pose la main sur la crosse de son arme.

— Je te conseille de rester tranquille. Sinon...

Dans le couloir exigu, Léonard se débat, envoyant au tapis deux des hommes. Enfin, Jorge revient à lui.

— Arrête, Lennie ! Laisse-toi faire.

Léonard s'immobilise sous l'effet de sa voix. Il capitule et sent les bracelets serrer ses poignets.

— Jorge ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Appelez l'IRC¹, ordonne Solers à son équipe. Et continuez la perquise : extérieurs, dépendances... Allez, on les embarque.

Les deux frères sont escortés jusque dans le jardin puis placés chacun dans une voiture. Jorge se retrouve à l'arrière d'un 5008, assis à côté du lieutenant Meyers, tandis que Solers prend le volant. La Peugeot s'engage sur la petite route, suivie de près par le Duster où est contraint Léonard.

— On n'aurait jamais dû te libérer, balance le capitaine en regardant Jorge dans le rétroviseur. Je connais un putain de juge qui va s'en mordre les doigts...

Le jeune homme ne l'écoute pas. Visage fermé, il tente seulement de retenir ses larmes.

— Mais cette fois, tu ne sortiras plus. Tu vas crever en taule, ça je te le garantis...

Le cortège débouche à l'entrée du bourg, sur la route principale qui le traverse, et Solers active le gyrophare avant de ralentir. En ce jour de fête patronale, il y a beaucoup de monde dans les rues, et le 5008 roule désormais au pas. Heureusement pour Jorge et Léonard, les vitres arrière des deux véhicules sont teintées.

— Je suis sûr que t'as trop chaud, hein Mathieu ? ironise Solers.

Il actionne le lève-vitre électrique, Jorge est désormais visible de tous.

— Remonte la vitre, Yves ! ordonne Meyers d'un ton sec.

— Faut bien qu'on montre aux braves gens qu'on est efficaces, non ? s'amuse le capitaine.

— Remonte cette vitre tout de suite !

Solers obéit, mais le mal est fait : ils sont une dizaine à avoir vu le visage de Jorge, suffisamment pour que tous les habitants du village soient au courant de son arrestation dans l'heure à venir.

Les véhicules entrent dans la cour de la gendarmerie après être passés devant deux journalistes locaux armés d'appareils photo.

— Vous souhaitez couvrir votre visage ? propose Meyers.

Jorge ne répond pas, et Solers l'extirpe brutalement du 5008. Au même moment, un autre gendarme sort Léonard du Duster. Tous deux sont conduits à l'intérieur du bâtiment et Jorge entend la voix désespérée de son frère l'appeler au secours.

— Jorge, reste avec moi ! Me laisse pas...

Quelques secondes plus tard, ils sont séparés. Et Jorge ignore quand ils se reverront.

*
* *

Entouré de quatre hommes armés, Léonard est dans une pièce exiguë avec une table et une chaise. L'un des gendarmes lui ôte les menottes et les trois autres se postent près de la porte, visiblement sur leurs gardes. L'un d'eux tient une matraque à la main.

— Déshabille-toi, ordonne l'OPJ.

Léonard regarde autour de lui, comme s'il cherchait une sortie de secours.

— Oh, t'es sourd ? Déshabille-toi, répète le gendarme.

L'adolescent se souvient de son arrivée en prison, lorsque les matons avaient procédé à la fouille à corps. L'un des plus mauvais souvenirs de sa courte vie. Alors, il refuse d'un signe de tête.

— Je te conseille d'accepter. Sinon, tu vas avoir de gros ennuis... Tu sais ce que c'est, les ennuis ?

— Oui, monsieur.

— Et tu as envie d'en avoir ?

— Non, monsieur.

— Donc tu enlèves tes fringues et tu te dépêches...

Jorge ôte son tee-shirt puis son jean et se retrouve en caleçon sous l'œil goguenard de Solers.

— On dirait que ça t’a pas trop abîmé la prison ! Allez, vire ton calecif.

Jorge obéit tandis que le capitaine lui tourne autour et que le lieutenant fouille ses effets personnels. Meyers lui rend ses vêtements, Jorge se rhabille aussitôt.

Nu face à quatre inconnus, Léonard a placé ses mains devant son sexe. Alors que l’OPJ inspecte les poches de son jean, il fixe le sol.

— C’est bon, tu peux te rhabiller, autorise l’homme. Ensuite, on te remet les menottes.

Léonard s’exécute à la va-vite puis tend les bras devant lui.

— C’est bien, ricane l’homme. Tu progresses ! Allez, viens...

Entraîné dans le couloir, Léonard aperçoit furtivement son frère.

— Jorge !

Leurs regards se croisent juste avant qu’on ne le pousse dans une nouvelle pièce...

*
* *

Le lieutenant Meyers s’installe derrière son ordinateur ; Jorge est assis en face de lui, un poignet menotté à la chaise. Tout en fixant le linoléum, il se dit qu’il est maudit, damné.

Que le sort a décidé de s’acharner sur lui et tous ceux qui lui sont chers. Qu’un homme, dont il ignore l’identité, a décidé de massacrer les femmes qu’il a le malheur d’aimer.

Jorge sait avec précision ce qui l’attend.

Il le sait, mieux que personne.

La machine s’est mise en marche et elle ne s’arrêtera plus avant de l’avoir broyé. Mais aujourd’hui, il n’est pas le seul à être soupçonné. Alors, même si les forces lui manquent, il doit se battre pour sauver Léonard.

Solers pénètre dans le bureau, accompagné par un officier supérieur qui prend aussitôt la parole :

— Je suis le commandant Caron, chef de brigade. Le lieutenant Meyers ici présent est chargé de l'enquête sur le meurtre de Lola Tournier et va vous interroger sous la supervision de mon adjoint, le capitaine Solers. Mais lui, je crois que vous le connaissez déjà, non ?

— J'aimerais voir mon avocat, répond simplement Jorge.

L'homme, qui doit avoir une cinquantaine d'années, le toise quelques instants.

— Il a été prévenu. Mais nous allons commencer l'interrogatoire sans l'attendre.

Le commandant échange un regard complice avec son adjoint puis disparaît en fermant la porte derrière lui. Solers croise les bras, appuie ses fesses contre un meuble bas, gardant le prévenu dans sa ligne de mire.

— Nom, prénom, âge et profession, interroge le lieutenant Meyers.

— Mathieu, Jorge. Veilleur de nuit. Né le 2 septembre 1984, à Granviller.

— État civil ?

— Célibataire.

— Où étiez-vous hier, entre 16 heures et 20 heures ?

Vu la plage horaire assez large, Jorge comprend que l'autopsie de Lola n'a pas encore eu lieu.

— Chez moi.

— Seul ?

Jorge hésite. Il n'a pas eu le temps de se concerter avec Léonard, inutile de mentir.

— Ça dépend, répond-il.

— Comment ça ?

— Mon frère est parti dans l'après-midi. Vers 15 heures, je crois.

— Et à quelle heure est-il revenu ?

— Je ne sais pas exactement. Il devait être un peu plus de 18 heures.

— Comment était-il lorsqu’il est rentré ? s’enquiert Meyers.

— Normal.

— *Normal* ? ricane Solers. Ça lui arrive d’être *normal* ?

— Vous savez où il est allé ? poursuit le lieutenant.

— Oui, il avait rendez-vous avec sa petite amie, Victoria. Victoria Delambre.

— Rendez-vous où ?

Le capitaine Solers commence à tourner autour de Jorge, tel un oiseau de mauvais augure.

— Ils se rencontrent toujours à la sortie du village, près du bois du Pendu.

— Et pourquoi choisir cet endroit disons... étrange ?

— Les parents de Vicky ne sont pas spécialement d’accord pour que leur fille fréquente mon frère.

— Tu m’étonnes ! balance Solers. Voilà des gens censés !

Jorge continue ses explications, faisant comme si le capitaine n’existait pas.

— Alors, les mômes préfèrent rester discrets. Vu que notre maison est la seule au bout de la route, Vicky évite de la prendre avec son scooter. Si on la voit monter, on saura où elle va.

— Pour quelle raison ses parents ne veulent-ils pas qu’elle sorte avec votre frère ?

— Sans doute parce que le père de Vicky m’a viré de son entreprise où je bossais quand je suis sorti de prison... Il y a eu des vols et, bien sûr, certains m’ont accusé. Comme j’étais à l’essai, Delambre a préféré se séparer de moi, histoire de ramener le calme dans sa boîte. Mais il n’a pas porté plainte, ce qui signifie qu’il n’était pas convaincu de ma culpabilité...

— Ou qu’il a eu peur de toi, rectifie Solers.

Meyers se racle la gorge avant de reprendre. Il récupère une photo dans le dossier et la place sur le bureau, pile en face de Jorge. La photo d’un scellé : trois mégots dans un sachet plastique.

— Nous avons trouvé ces mégots hier, tout près de la scène du crime, explique le lieutenant.

Il pose un scellé à côté du cliché : le paquet de Benson confisqué une heure auparavant chez Jorge et Léonard.

— Même marque, mêmes cigarettes.

— Nom, prénom, date et lieu de naissance, exige le major Brunet.

Léonard est ailleurs, sur sa barque, au milieu d'un océan déchaîné.

— Eh ! Comment tu t'appelles ?

— Léonard.

— Léonard comment ?

— Léonard Mathieu.

— Ta date de naissance ?

— Le 6 novembre 2005.

— Tu es né où ?

— Dans un fossé.

— Pardon ?

— Dans un fossé, monsieur...

— Et alors ? rétorque Jorge. Je ne suis pas le seul à fumer des Benson !

— En effet. Votre frère en fume aussi, non ?

La nuque de Jorge se raidit.

— Ça lui arrive. Il n'a guère les moyens de s'en acheter, alors il pique les miennes.

— Comme je vous le disais, nous avons trouvé ces trois mégots tout près de la scène du crime, au pied d'un arbre. Comme si l'agresseur avait fumé en attendant sa victime... Bien sûr, nous les avons envoyés au labo pour déterminer l'ADN.

— C'est ce qu'il faut faire, acquiesce Jorge.

— Et ce ne sera pas votre ADN qu'on retrouvera sur ces cigarettes, monsieur Mathieu, puisque vous n'avez jamais mis les pieds à cet endroit, n'est-ce pas ?

Le piège grossier arrache un soupir à Jorge.

— Pour vous répondre, encore faudrait-il que je sache à quel endroit a eu lieu le crime...

— Derrière le parc de loisirs.

— C'est vague.

— Sur le petit chemin qui longe le cours d'eau. C'est un chemin que vous avez déjà emprunté depuis votre libération ?

— Oui, une fois. Il y a plusieurs mois... J'étais avec Lola. Elle aimait se balader dans ce coin... C'est là qu'elle faisait son jogging. Je lui avais dit de ne pas aller seule là-bas... Je lui avais dit que c'était désert, que c'était dangereux !

Jorge se souvient que Lola avait rigolé, prétendant savoir se défendre.

— Venons-en à vos relations avec la victime : vous l'avez rencontrée quand ?

Jorge leur rappelle la bagarre dans la ruelle, l'interpellation, le témoignage de Lola.

— Nous sommes restés ensemble environ trois mois. Puis nous nous sommes séparés.

— Dis plutôt qu'elle t'a largué ! envoie Solers.

Jorge tourne enfin la tête vers son ennemi juré et le fixe droit dans les yeux.

— C'est moi qui l'ai quittée.

— C'est pas ce qui se raconte au village !

— Vous écoutez les ragots, capitaine ? Vous en raffolez, peut-être...

Le major Brunet coupe l'enregistrement de la caméra puis s'adresse à Léonard :

— Tu arrêtes de te foutre de ma gueule, jeune homme ? Parce que sinon, ça va très mal se passer entre nous !

— Je me fous pas de vous, monsieur. Mo m'a trouvé dans un fossé. Tout près de la maison. Avant ça, je me souviens de rien. Alors où je suis né, je sais pas.

Brunet remet la webcam en marche.

— Tu étais où hier, entre 16 heures et 20 heures ?

Léonard essaie de réfléchir, malgré la peur qui lui tord les entrailles. Malgré la tempête qui risque de faire chavirer son esquif.

Vicky lui a ordonné de ne jamais parler de leurs petits rendez-vous, ça, il ne l'a pas oublié.

— J'étais à la maison, avec Jorge.

Mais il se souvient brusquement des paroles de son frère, au moment de l'irruption des gendarmes.

S'ils te posent des questions, tu réponds la vérité. Rien que la vérité, d'accord ?

— J'étais à la maison avec Jorge et puis j'étais avec Vicky.

— C'est qui, Vicky ?

— Victoria Delambre.

— Vous étiez tous les trois chez toi, c'est bien ça ?

— Oui... non, c'est pas ça. J'étais avec Vicky et ensuite, je suis rentré à la maison et là, j'étais avec Jorge.

— Sois plus précis, s'agace le major. De quelle heure à quelle heure étais-tu avec Mlle Delambre ?

Avec son avant-bras, Léonard essuie son front perlé de sueur.

— Je crois que je suis arrivé à 15 h 30. J'avais une demi-heure de retard parce que je m'étais endormi.

— Et ensuite ?

— Ben, on est restés tous les deux. Même qu'elle était tombée et qu'elle s'est fait mal à la tête.

— Vous étiez où ?

— Au bois du Pendu.

— Charmant... Et à quelle heure vous êtes-vous séparés ?

Léonard hésite longuement.

— Je crois que c'était vers 18 heures. Oui, vers 18 heures, c'est ça !

— Vicky, c'est ta petite amie ? Vous couchez ensemble ?

— Hein ?

Le major coupe une nouvelle fois la caméra.

— Je te demande si tu la baisses, mon grand. C'est plus clair comme ça ?

Il remet l'enregistrement en marche avant de reposer la question :

— As-tu des relations sexuelles avec Victoria Delambre ?

— Mais non ! s'écrie Léonard.

— Et vous faites quoi, quand vous vous rejoignez au bois du Pendu ?

— On... on parle et... on s'embrasse, aussi.

— C'est mignon ! raille Brunet. Et donc, tu dis que vers 18 heures, tu es rentré chez toi, c'est bien ça ?

— Non, Vicky, elle est partie à 18 heures.

Brunet fronce les sourcils.

— Et toi, tu as fait quoi ?

— Ben, je suis parti aussi.

Le gendarme lève les yeux au ciel.

— OK, donc tu as quitté le bois du Pendu vers 18 heures et ensuite ?

— Je suis rentré à la maison.

— À quelle heure es-tu arrivé chez toi ?

— Je sais pas...

— Tu n'as pas de montre ? Pas de téléphone ?

— Si, mais... j'ai pas regardé.

— Combien de temps tu mets pour remonter ?

— Ça dépend... Si je me dépêche, je mets vingt minutes. Mais des fois, je traîne...

— Et hier, tu as *traîné*, oui ou non ?

— Euh... non, je suis rentré direct mais sans me dépêcher. Tranquille, quoi.

— Donc, tu as dû arriver chez toi vers... 18 h 30. C'est exact ?

— Oui, monsieur.

— J'ai quitté Lola pour la protéger.

Solers ricane à nouveau. Puis il se penche vers Jorge et chuchote :

— Assassiner les femmes, c'est ta façon à toi de les protéger, c'est ça ?

Tendu comme un arc, Jorge s'efforce de fixer Meyers et de ne pas répondre aux provocations du capitaine.

— Les habitants lui faisaient payer notre relation. Mais ça, vous le savez, puisqu'elle a porté plainte plusieurs fois : lettres anonymes, vitrine brisée et j'en passe. Malgré tout cela, elle...

Jorge a soudain du mal à poursuivre, submergé par l'émotion.

— Malgré tout cela, elle voulait continuer. Mais moi, j'ai préféré arrêter avant que...

Il sent les larmes monter jusqu'à ses yeux, les contient *in extremis*.

— Avant qu'il lui arrive quelque chose, conclut-il.

— Son voisin affirme que c'est elle qui vous a jeté dehors, poursuit Meyers.

— C'est ce que je voulais que tout le monde croie. Pour qu'on lui foute enfin la paix... Et comme le voisin du dessus nous épiait constamment, j'ai eu l'idée de crier sur le palier. Je ne sais plus exactement ce que j'ai dit, mais...

— Je vais vous rafraîchir la mémoire, propose Meyers en consultant son bloc-notes. « Je me tire, puisque c'est ce que tu veux... T'as pas intérêt à me rappeler... T'as qu'à te trouver un autre mec, pauvre conne... » Vous confirmez ?

— Oui.

— C'est pas les paroles d'un type amoureux, ça ! souligne Solers.

Jorge l'ignore encore et s'adresse au lieutenant :

— Si vous consultez ma messagerie, vous verrez un mail de Lola... Elle me l'a écrit quelque temps après notre séparation. Elle disait qu'elle avait compris que j'avais fait ça pour la protéger, et que c'était la plus belle chose qu'on ait jamais faite par amour pour elle.

— Nous vérifierons, promet Meyers.

Il sort un autre scellé du tiroir et le présente à Jorge. Le tee-shirt gris clair, maculé de sang.

— Nous allons envoyer ce vêtement au labo mais avant, j'aimerais que vous m'expliquiez d'où provient le sang...

— Je vous l'ai dit : hier après-midi, je suis allé dans l'ancien atelier de mon père pour prendre des cartons et je me suis blessé à la main. J'ai pas mal saigné et j'ai taché mon tee-shirt.

— Quand on va analyser ce sang, c'est donc le vôtre qu'on va identifier, et non pas celui de Mlle Tournier ?

— C'est le mien, confirme Jorge en montrant sa blessure.

Solers intervient à nouveau.

— Et moi, je dis que ce sang, c'est celui de ta victime... À moins qu'elle ne t'ait mordu la main en essayant de défendre sa vie ?

— Vous trouvez que cette plaie ressemble à une morsure, capitaine ? riposte Jorge en enlevant son pansement. Je n'ai pas vu Lola depuis des semaines et je n'avais aucune raison de la tuer, bien au contraire. Lisez le mail qu'elle m'a envoyé et vous verrez... L'un comme l'autre, on espérait pouvoir se retrouver plus tard, dans d'autres circonstances. Loin de ce village.

Le capitaine boit une gorgée d'eau avant de revenir à la charge :

— Tu prétends être innocent ? lance-t-il. Alors, c'est peut-être ton frère, le meurtrier ?

Jorge lui adresse quelque chose qui ressemble à un effrayant sourire.

— Capitaine Solers, vous avez déjà une erreur policière à votre actif. Vous devriez donc faire en sorte qu'il n'y en ait pas une seconde. Mon frère n'a pas tué Lola, j'en suis certain. Comme je suis certain que les équipes scientifiques le démontreront rapidement. Et d'ailleurs, pourquoi Lennie aurait assassiné Lola ? Ça n'a aucun sens.

— Garde ton baratin pour les jurés, conseille Solers. C'est ton débile de frangin qui a massacré cette pauvre femme et toi, tu essaies de le couvrir. C'est dans les gènes familiaux de tuer les filles ? C'est atavique, c'est ça ?

— N'utilisez pas des mots dont vous ignorez le sens véritable, capitaine. Mon frère et moi n'avons aucun gène en commun. Il a été adopté, dois-je vous le rappeler ? Dois-je vous rappeler également qu'il est mineur et qu'il devrait déjà avoir vu notre avocat ?

— On t'a dit qu'il est en route, ricane Solers. On est loin de tout, ici !

— Bien que cela semble vous déranger, il y a des lois dans ce pays, ajoute Jorge.

Le capitaine se penche vers lui :

— Oui, il y a des lois : pour mettre hors d'état de nuire les ordures dans ton genre.

Jorge le fixe à nouveau avant de répondre :

— Si vous aviez fait votre travail correctement il y a seize ans, peut-être que Lola serait toujours en vie aujourd'hui, assène-t-il.

— Et si la peine de mort n'avait pas été abolie trop tôt, tu ne serais pas là à salir le sol de ma gendarmerie... Ta tête serait posée à côté de ton corps dans un joli cercueil.

Mal à l'aise, le lieutenant Meyers se racle la gorge.

— Alors ferme ta grande gueule, Mathieu. Tu as été condamné, jugé coupable d'un double meurtre. Tu n'es pas innocent, tu ne l'as jamais été. Soit tu as tué cette pauvre fille, soit tu as demandé à ton frère de s'occuper d'elle...

*
* *

— Donc, si je résume, tu es resté près du bois du Pendu avec Victoria Delambre jusqu'à 18 heures et ensuite, tu es rentré à la maison, c'est bien ça ?

— Oui, monsieur.

— Ton frère était là ?

Léonard hésite une nouvelle fois.

— Alors ? s'impatiente le major.

— Je crois que oui.

Dans la tête de l'adolescent règne un étrange fouillis. L'angoisse et le stress mettent son cerveau sens dessus dessous. Les jours, les heures, les paroles, tout se mélange.

— Tu *crois* ? Mais tu n'es pas sûr ?

— Je... je sais que... on a mangé ensemble. C'était... c'était quoi, déjà ?... Une pizza. Oui, on a mangé une pizza.

— À quelle heure vous dînez ?

— C'est quand il y a le journal à la télé.

— Vers 20 heures, donc. Mais entre 18 h 30 et 20 heures, est-ce que ton frère était à la maison ?

Léonard se tortille sur sa chaise, des fourmis dans les jambes et du poison dans les veines. Il tente de se souvenir, de faire le tri parmi les images qui affluent dans son cerveau. Enfin, il se rappelle avoir raconté la chute de Victoria à son frère dès qu'il est rentré :

— Oui, il était là ! s'exclame-t-il.

— Hum... Et il avait l'air normal ?

— Normal, oui.

— Est-ce qu'il avait changé de tenue entre le moment où tu es parti et le moment où tu es revenu ?

Léonard fronce les sourcils et se creuse une fois encore la cervelle.

— Je sais plus...

— Essaie de te souvenir, c'est important.

— Je... je crois qu'il avait un autre tee-shirt.

— Et la voiture, elle avait changé de place ?

L'adolescent le dévisage avec angoisse.

— La Clio de ton frère... elle était garée au même endroit ou pas ?

— Ça je sais plus, monsieur.

— Tu penses qu'elle avait bougé ?

— Je sais plus ! gémit Léonard.

Le major quitte le bureau, laissant l'adolescent sous bonne garde.

— Vous êtes en plein délire, soupire Jorge. Je n'ai pas tué Lola, et mon frère non plus.

— Ben oui, Mathieu, mais le problème, c'est que tu n'as pas d'alibi mais que tu as un mobile. Un mobile évident : tu t'es fait larguer comme une merde par Lola Tournier et tu ne l'as pas supporté !

Comme il reprendrait son élan, Solers reprend sa respiration avant de continuer :

— Le deuxième problème, c'est qu'il y a un tas de similitudes entre le meurtre de Lola Tournier et celui de Sarah Lebrun. Même *modus operandi*, même position du corps... Le troisième problème, c'est qu'on a ramassé des mégots de marque Benson près de la victime et qu'on a confisqué un paquet de Benson sur la table basse de ton salon.

Nouvelle pause.

— Et le quatrième problème, c'est qu'on a trouvé chez toi un tee-shirt plein de sang... Ça commence à faire beaucoup, non ?

— Vous avez raison, capitaine, ça fait même beaucoup *trop*. Comme s'il s'agissait d'un coup monté, dit Jorge.

— Que voulez-vous dire ? interroge Meyers.

— Je veux dire que le type qui a tué Sarah il y a seize ans a peut-être pensé qu’il pouvait remettre le couvert maintenant que j’étais libéré. Que les gendarmes viendraient me voir directement ! Et il avait raison...

Le lieutenant Meyers fixe son *client* une seconde. Un regard intelligent mais froid, sans aucune empathie.

— On a également prélevé un cheveu sur les vêtements de Lola Tournier, révèle-t-il. Un cheveu noir, plus foncé que ceux de la victime.

— Donc, pour vous, je suis le seul mec avec les cheveux noirs qui fume des Benson, c’est bien ça ?

— Pas du tout, monsieur Mathieu. Mais avouez qu’on est en droit de se poser des questions, non ?

— Les résultats de la recherche ADN démontreront que je n’y suis pour rien ! riposte Jorge.

— Je l’espère pour vous. Mais dans le cas contraire...

— Dans le cas contraire, ce sera un coup monté !

— Un coup monté ? Et de quelle façon votre ADN aurait pu atterrir sur la scène de crime, monsieur Mathieu ?

— Mon frère laisse toujours les portes et les fenêtres ouvertes. On rentre chez nous comme dans un moulin !

— Donc, l’assassin serait venu à votre domicile, aurait pris des mégots et les aurait placés sur la scène de crime, c’est bien cela ?

— Pourquoi pas ? Le coupable a très bien pu pénétrer chez nous et...

— Arrête ton cirque ! intervient Solers. Le coupable, c’est toi ou ton dégénéré de frère ! Ou les deux... D’ailleurs, je vais aller l’interroger. Et je suis sûr qu’il ne tiendra pas très longtemps !

Le major Brunet ouvre la porte et adresse un signe à son supérieur. Solers le rejoint dans le couloir, refermant derrière lui.

— Je peux avoir un verre d’eau ? demande Jorge.

Meyers récupère une petite bouteille dans un tiroir et la tend au prévenu.

— Merci...

Jorge étanche sa soif puis s'adresse à nouveau au sous-officier.

— Elle est morte comment, Lola ? Elle a beaucoup souffert ?

Meyers le dévisage avant d'ouvrir le dossier et d'en sortir une photo qu'il pose juste en face de Jorge.

Le cadavre de Lola, au moment où ils l'ont découvert.

— Beaucoup souffert, oui, ajoute-t-il d'une voix glacée.

Les yeux du jeune homme s'emplissent de larmes et de haine. Meyers récupère le cliché au moment où Solers réapparaît :

— Fous-moi ça en cage. Je vais m'occuper du frère...

*

* *

— Alors, Léonard, paraît que tu perds la mémoire ? attaque Solers après avoir coupé l'enregistrement et verrouillé la porte du bureau.

L'adolescent regarde ses chaussures, mal à l'aise de se retrouver en tête à tête avec cet homme.

— Oh, j'te parle ! hurle le capitaine.

Léonard a un sursaut et porte un doigt à sa bouche.

— Quand tu es rentré chez toi hier soir, ton frère était là, oui ou non ? braille Solers.

— Il est où, Jorge ?

— Réponds à ma question.

— Oui, affirme Léonard. Il était là, c'est sûr. Je l'ai dit au monsieur.

Solers place son visage en face de celui du jeune homme.

— Tu mens.

— Mais non !

Léonard continue à se mordre le doigt. Solers prend une paire de menottes et ordonne à l'adolescent de se lever.

— Tourne-toi.

Il obtempère et sent les bracelets métalliques entraver ses poignets. Une grimace de douleur déforme son visage. Puis il reçoit un coup à l'arrière de la

jambe et tombe à genoux sur le linoléum. Le choc lui arrache un cri. Il veut se relever, mais Solers appuie sa matraque sur son épaule.

— Reste à genoux, connard...

Même s'il a envie de se révolter, Léonard garde le silence.

— Bon, on reprend, poursuit le capitaine en augmentant la pression sur l'épaule de l'adolescent. Quand le major t'a demandé si ton frère était à la maison lorsque tu es rentré, tu as hésité.

— Oui, mais... c'est parce que des fois, je me rappelle plus bien des choses.

— C'était hier après-midi ! Ça fait même pas vingt-quatre heures et tu ne t'en souviens déjà plus ?

— C'est mon cerveau, il a trop de liaisons.

— Trop de *liaisons* ? raille Solers. J'ai plutôt l'impression qu'il en manque, des liaisons !

— Mais après, je me suis rappelé que Jorge, il était là. Sur le canapé, il était ! Et moi, je lui ai raconté comment Vicky elle était tombée... Même que j'ai cru qu'elle était morte. Même que j'ai eu vachement peur ! Il était là, Jorge. C'est sûr, et maintenant, je m'en souviens.

— Dis-moi, Léonard, tu couches avec la petite Delambre ?

— Non !

— Non ? Pourtant, elle est bien jolie, Victoria... Et toi, tu es déjà un homme, n'est-ce pas ? Alors, tu dois avoir envie d'aller plus loin avec elle !

— Jorge, il dit qu'elle est trop jeune.

— Tu obéis toujours à ton frère ?

— Oui.

— Donc, tu ne couches pas avec Victoria, mais tu en aurais bien envie... Solers verrouille sa poigne sur la nuque du suspect.

— C'est normal, tu sais...

— Oui, c'est normal, répète Léonard d'une voix tremblante. Mais vous, vous faites un truc pas normal, là !

— Ta gueule... Comme tu ne peux pas coucher avec Victoria, tu trouves le temps long, reprend Solers. Mais Lola aussi, elle est jolie, n'est-ce pas ?

— Oui, elle est jolie, Lola.

— Alors, tu t'es dit que tu pourrais peut-être essayer avec elle.

— Essayer quoi ?

Solers le fixe avec les yeux du serpent.

— Il est où Jorge ?

— Dans une cellule.

— Je peux le voir ?

— Non. Tant que tu ne réponds pas à mes questions, tu ne peux pas le voir... Est-ce que ton frère t'a demandé de mentir, Léonard ? Est-ce qu'il t'a demandé de dire qu'il était à la maison alors qu'il n'y était pas ?

Le front de l'adolescent se plisse.

— Non, Jorge il m'a dit de dire la vérité.

— Si jamais tu me mens, Léonard Mathieu, tu vas retourner en taule et tu vas y rester très longtemps, prévient le militaire.

Une goutte de sueur perle à nouveau sur la tempe de Léonard.

— Moi, je mens pas, monsieur. Jorge il était là. Et c'est pas lui qui m'a dit de le dire...

*
* *

Enfin seul, Jorge peut laisser libre cours à son chagrin. Assis sur le banc de béton, genoux repliés devant lui, il pleure.

Lola entre les mains du tueur. Son corps à la merci de ce monstre. Les supplices infligés, la peur au fond des yeux, la mort en face.

Il aurait dû être là, près d'elle. Il aurait dû la protéger. Au lieu de cela, il a abdiqué, abandonné.

Des sanglots puissants secouent ses épaules, qui ne sont pas assez larges pour autant de malheur et de douleur.

Au bout d'un moment, il redresse la tête et contemple les murs autour de lui. Cette cellule sordide qui lui en rappelle une autre, puis une autre... Il tente de réfléchir, de comprendre ce qui lui arrive.

Ce qui *leur* arrive.

Car aujourd'hui, Jorge n'est pas le seul à être tombé dans ce piège. Léonard est entre les mains de Solers, aussi sadique que buté. En imaginant la détresse de son jeune frère, son angoisse, sa terreur, Jorge se remet à pleurer.

*
* *

— Il est où, Jorge ?

— Je te l'ai dit : dans une cellule. On l'a attaché au mur pour pas qu'il bouge !

— Faut pas l'attacher au mur ! s'indigne Léonard.

Il esquisse un mouvement pour se relever, Solers lui file un coup de matraque sur l'épaule.

— Reste à genoux, sinon toi aussi, on va t'attacher au mur.

Léonard commence à se balancer légèrement malgré son inconfortable position.

— Tu l'aimes bien, ton frère ?

— Oui. Et je veux pas qu'on l'attache.

— C'est bien d'aimer son frère, approuve Solers. Mais si tu continues à me mentir, je vais descendre le voir, ton frangin... Et comme il est attaché au mur, je vais bien m'amuser avec lui... Tu vois ce que je veux dire ?

— Vous avez pas le droit de faire ça !

— J'ai tous les droits, pauvre crétin !

Le jeune homme se met à gémir, puis à crier. Les cris d'une bête affolée.

— Ferme-la ! ordonne Solers.

Mais son prisonnier continue d'ameuter la gendarmerie. Le major Brunet frappe à la porte du bureau et essaie d'entrer. Depuis le couloir, il interpelle son chef :

— Tout va bien, mon capitaine ?

— Oui, tout va bien. Il fait une crise, c'est rien.

Solers décide de changer de tactique.

— Arrête de gueuler et tu pourras voir ton frère, prétend-il.

Les hurlements de l'adolescent se transforment en gémissements, puis le silence revient.

— C'est bien, le félicite Solers. Mais tu sais, si Jorge a fait quelque chose de mal, il faut me le dire...

Léonard reprend sa respiration avant de répondre.

— Non, Jorge il n'a rien fait qui est mal. Ça c'est sûr.

— Alors comment tu expliques qu'on a retrouvé un tee-shirt plein de sang dans votre salle de bains ?

— Je sais pas, monsieur. C'est... Il a dit qu'il s'était coupé.

— Et moi, je crois qu'il ment. Je crois que Lola a été tuée par ton frère ou bien... par toi.

Les yeux de Léonard s'emplissent de frayeur.

— Non, j'ai pas tué Lola !

Solers frappe un grand coup sur le bureau et Léonard manque de basculer en avant. Puis le gendarme recommence à tourner autour de sa proie. Jusqu'à lui donner le tournis.

— C'est Jorge ou c'est toi, affirme le capitaine. C'est l'un de vous deux... Et l'un de vous deux va finir ses jours en taule !

— C'est pas moi ! gémit l'adolescent. John, il a rien fait de mal !

— C'est qui, ce *John* ?

Léonard se balance désormais frénétiquement et son front cogne le bureau à chacun de ses allers-retours.

— C'est qui, *John* ? répète Solers en essayant de l'immobiliser.

— C'est pas moi... C'est pas moi... C'est pas moi...

Le lieutenant Meyers descend les marches et s'arrête devant la première cellule de garde à vue. Il considère Jorge, transformé en statue de sel.

— Suivez-moi, dit-il en ouvrant la porte.

Le jeune homme le précède dans l'escalier, puis dans le couloir et ils pénètrent dans le bureau du lieutenant.

— Asseyez-vous, propose Meyers en lui tendant un café.

— Merci. Notre avocat est arrivé ?

— Il est avec votre frère.

— Comment va Léonard ?

— Je n'ai pas à répondre à cette question. Mais sachez qu'il a vu un médecin.

— Il faut m'aider ! Lennie est innocent et moi aussi !

Meyers l'observe d'un air glacial, Jorge tente de reprendre son calme.

— En cellule, j'ai repensé à un truc, continue-t-il. Lola a eu une aventure avec un type quand elle est arrivée à Granviller. Elle n'a pas voulu me dire son nom, mais je sais qu'elle avait rompu rapidement avec lui. Au bout d'un mois, il me semble. Elle m'a dit qu'il continuait à lui envoyer des messages, qu'il la harcelait en quelque sorte... Qu'il n'acceptait pas leur séparation !

— Je suis au courant, révèle Meyers.

— Vous savez de qui il s'agit ?

— Oui. Et j'ai vérifié, ça ne peut pas être lui. Contrairement à vous, il a un alibi pour l'après-midi du meurtre.

Jorge secoue la tête tandis que le lieutenant poursuit :

— J'ai envoyé un de mes hommes interroger Mlle Delambre : elle confirme l'alibi de votre frère. Selon elle, ils sont restés ensemble de 15 h 30 à 18 heures. Et nous venons de recevoir les résultats de l'autopsie de la victime...

— Elle s'appelait Lola, l'interrompt Jorge.

— D'après le légiste, Mlle Tournier a été tuée entre 16 heures et 17 h 30. Ce qui innocentait Léonard.

Jorge ressent un profond soulagement.

— D'ailleurs, nous avons levé sa garde à vue, lui annonce Meyers. Mais il est encore dans nos locaux, en qualité de témoin... Par contre, vous, vous n'avez aucun alibi, puisque votre frère ne vous a rejoint qu'à 18 h 30. Lors de son interrogatoire, il ne semblait plus très sûr de vous avoir trouvé à la maison en rentrant. Il a beaucoup hésité avant de répondre.

— Vraiment ? s'étonne Jorge. Pourtant, j'étais là lorsqu'il est revenu. Il m'a tout de suite raconté ce qui était arrivé à Victoria...

— Quoi donc ?

— Elle a fait une chute et s'est évanouie. Il a cru qu'elle était morte, il a paniqué...

— C'est en effet ce que votre frère et Mlle Delambre nous ont déclaré. Et Léonard nous a également dit que vous avez changé de tee-shirt entre le moment où il est parti et celui où il est revenu. Vous confirmez ?

— Mais oui, je vous l'ai déjà dit ! s'agace Jorge. Je me suis coupé et j'ai taché mon tee-shirt. Je me suis donc changé !

Solers fait irruption dans le bureau et claque la porte derrière lui.

— Ton avocat veut te voir, Mathieu. Mais d'abord, j'aimerais savoir si tu as réfléchi.

— Réfléchi à quoi ?

— À ce que tu as fait hier après-midi...

— J'ai déjà répondu à cette question. Et je n'ai rien d'autre à ajouter.

— Pas d'alibi, un mobile sérieux et dès demain, les résultats ADN qui confirmeront que c'est toi l'assassin de Lola Tournier. Alors, tes aveux, je m'en branle ! En attendant le retour du labo, tu vas papoter trente minutes avec ton baveux et puis ensuite, tu iras patienter en cellule : ça te rappellera des souvenirs du passé et ce sera un avant-goût de ton futur...

*
* *

Léonard s'assoit dans la cour, sur les marches du bâtiment. Il est hagard, épuisé.

— Faut pas rester là ! le sermonne un gendarme posté en haut de l'escalier.

— J'attends mon frère.

— Faut pas rester là, répète l'homme en uniforme.

Le lieutenant Meyers sort de la gendarmerie et s'approche de l'adolescent. Il remarque les traces rouges sur son front, une marque sur son poignet droit. Les méthodes de Solers, aucun doute.

— J'ai prévenu l'ASE. C'est un service qui s'occupe des mineurs, précise-t-il.

— Il est où, Jorge ?

— En cellule. Rentre chez toi, quelqu'un va venir s'occuper de toi.

— C'est qui, quelqu'un ?

— Une assistante sociale.

— C'est mon frère qui doit s'occuper de moi.

— Pour le moment, il ne peut pas.

— Mais c'est quand qu'il va rentrer ?

— Je ne sais pas. Tu n'as pas de famille ?

— Non, j'ai que Jorge.

Meyers soupire avant de poursuivre :

— Retourne chez toi. L'assistante sociale devrait venir en fin d'après-midi.

Léonard se remet debout et traîne les pieds jusqu'au portail. Dans la rue, il se rassoit sur le muret, dos à la grille.

— Moi, j'ai que Jorge. Et ton assistante sociale, j'en veux pas...

Une demi-heure plus tard, un homme sort à son tour de la gendarmerie et s'arrête devant lui.

— Léonard ?

L'adolescent relève la tête vers l'avocat, qu'il a rencontré rapidement à la fin de sa garde à vue.

— Ton frère m'a demandé de te ramener à la maison. Ma voiture est garée tout près d'ici, tu viens ?

— Non, j'attends Jorge.

— Il m'a dit de te raccompagner, répète Me Hadad.

— Je préfère l'attendre ici.

— Ce n'est pas possible, jeune homme. Viens avec moi, je vais t'expliquer ce qui va se passer, d'accord ?

Léonard hésite encore, fixant le bâtiment, comme s'il espérait voir enfin la silhouette de son frère apparaître en haut des marches. Face à l'insistance de Me Hadad, il finit par le suivre jusqu'à sa voiture.

— Il sort quand, Jorge ?

L'avocat démarre, le véhicule s'éloigne de la gendarmerie.

— Il sort quand, Jorge ?

— On le saura demain, répond Hadad. Indique-moi le chemin de ton domicile...

Léonard le guide jusqu'à la petite route qui s'élève au-dessus du village, et ils arrivent rapidement à la maison.

— Je vais rester quelques instants, décide l'avocat. Le temps de répondre à tes questions.

Ils pénètrent dans la salle à manger, dévastée par la perquisition. Léonard contemple le désastre et ses yeux se brouillent de larmes. Les albums photo,

les livres de Mona, les ustensiles de cuisine... On pourrait croire qu'une tornade s'est engouffrée dans la vieille maison.

Ils s'assoient face à face.

— Ton frère est placé en garde à vue au moins jusqu'à demain matin, annonce l'avocat. Mais il y a de fortes chances que la mesure soit prolongée de vingt-quatre heures.

— Il rentre pas ce soir, alors ?

— Non, pas ce soir.

— Pourquoi ? C'est pas lui qui a tué Lola !

— C'est ce que dit Jorge, en effet, mais les gendarmes sont persuadés du contraire. Ils ont des indices qui leur laissent penser qu'il est coupable. Et demain, ils auront les résultats des analyses ADN. Tu sais ce que c'est, l'ADN ?

— Non...

Me Hadad lui explique patiemment qu'ils ont ramassé près de la scène de crime des mégots de cigarette qui portent les traces de celui qui les a fumées. Qu'ils ont aussi prélevé un cheveu sur le corps de la victime. Qu'il y avait également des fragments de peau appartenant sans doute à l'agresseur sous les ongles de Lola.

— Si la salive sur les mégots, le cheveu sur le corps de Mlle Tournier ou ces petits morceaux de peau appartiennent à ton frère, il va être mis en examen pour homicide volontaire et sera présenté devant un juge.

— Mais ça peut pas être sa salive ou ses cheveux puisque c'est pas lui !

— Dans ce cas, il sera libéré. Du moins je l'espère... Je retournerai à la gendarmerie demain à 8 heures et je pourrai parler avec lui à l'occasion de la prolongation de sa garde à vue. Dès que j'en saurai plus, je viendrai te voir.

— D'accord, monsieur.

— Jorge m'a demandé de prévenir un certain Sacha. Il m'a dit qu'il allait s'occuper de toi. Je l'appellerai dans la voiture. Bon courage, Léonard.

Me Hadad prend congé, abandonnant son client au milieu de la pièce ravagée. L'adolescent reste debout, immobile et sans forces.

Combien de fois son monde va-t-il s'écrouler ?

Combien d'épreuves l'attendent encore ?

Arsène, qui s'était réfugié sous un meuble de cuisine, sort de sa cachette et saute sur la table. Léonard le prend dans ses bras et ferme les yeux.

— Qu'est-ce qu'on va devenir sans maman et sans Jorge ? Qu'est-ce qu'on va devenir, dis ?

*
* *

Jorge s'est recroquevillé dans un coin de la cellule. Petite pièce humide et étouffante.

Il devrait se dire que demain, tout sera fini. Qu'ils recevront les résultats du labo et le libéreront sans délai.

Mais son instinct lui souffle le contraire. Sans relâche, il lui chuchote des horreurs.

Il y a seize ans aussi, tu étais innocent. Pourtant, tu as été jugé coupable.

Déshonoré, condamné, enfermé.

Tu vas passer le reste de ta vie dans une cellule qui ressemblera à celle-ci. Tu as les pieds au bord du gouffre. Dans quelques heures, tu basculeras dans le vide et, cette fois, tu ne reviendras pas. Tu croyais que c'était derrière toi, tu croyais avoir enduré le pire. Mais le pire est à venir.

Ta vie est finie.

Celle de Léonard aussi.

Comme celle de Lola.

Malgré la chaleur suffocante, Jorge se met à trembler. Les gouttes de sueur qui coulent dans sa nuque se transforment en cristaux de glace. Il voudrait rester digne, rester fort, comme Cisco le lui a appris.

Mais Jorge pleure, tel un enfant terrorisé.

*
* *

Quand Sacha arrive devant la vieille maison, il trouve la porte grande ouverte.

— Léo ?

En entrant dans la salle à manger, il est sidéré.

— Bande de salauds, murmure-t-il. Léo ? C'est moi, Sacha... Tu es là ? L'avocat m'a dit que tu étais rentré...

L'ébéniste aperçoit le chat, qui s'est à nouveau glissé sous un meuble de cuisine, et l'appelle d'une voix douce. Arsène consent à le rejoindre et Sacha le prend dans ses bras.

— Il est où, ton maître ?

L'artisan dépose l'animal sur le canapé puis gravit l'escalier jusqu'au couloir qui dessert les chambres.

— Léo, c'est moi !

Toutes les pièces sont dans le même état que le rez-de-chaussée. Et elles sont désertes.

Il redescend et fait le tour de la maison. Personne dans le jardin, alors il pousse la porte de l'ancien atelier. Des cartons partout, ouverts, renversés. Leur contenu éparpillé sur le sol.

La première chose qui frappe Sacha, c'est l'odeur. Une odeur étrange. Une odeur de brûlé.

Lorsqu'il voit Léonard, debout près de l'étable, sa respiration se coupe.

— Léo ?

Torse nu, impressionnant, l'adolescent se retourne vers lui. Ses immenses yeux verts brillent dans la pénombre.

— Oh Seigneur, gémit Sacha. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

Dans sa main droite, l'arme du crime. Et partout sur son corps, les traces profondes de sa douleur.

— Lâche ça, ordonne l'artisan. Lâche ce truc tout de suite, Léo...

Il s'approche lentement, sans geste brusque.

— Donne-moi ça, fils !

Tout près de Léonard, Sacha tend la main.

— Donne-moi ce chalumeau...

*

* *

Seul dans son bureau, le lieutenant Meyers relit le dossier Lola Tournier. Il classe les procès-verbaux d'audition, les différentes pièces et s'arrête un instant sur les tout premiers interrogatoires qu'il a lui-même menés la veille au soir et durant la nuit. Celui du voisin de Lola puis celui de son ex-mari, à qui il a téléphoné vers 19 heures. Un type désagréable qui n'a pas semblé véritablement choqué par l'annonce de la mort de son ancienne épouse. Meyers l'a convoqué et devrait l'entendre dès le lendemain. Mais il a d'ores et déjà vérifié son alibi, inattaquable.

Vers 20 heures, il a ensuite questionné l'ancien amant de la victime. L'homme qu'elle a fréquenté pendant un mois et demi puis plaqué sans égard. Et même si l'intéressé prétend avoir digéré cette séparation, Meyers n'en est pas persuadé. Cette jeune femme possédait un terrible pouvoir d'attraction. Difficile, sans doute, de l'oublier. Mais lui aussi a fourni un alibi en béton, que le lieutenant a vérifié dans la foulée.

Meyers regarde désormais les photos de la scène de crime et desserre le col de son polo.

D'après son scénario, la jeune femme a été abordée alors qu'elle faisait son footing dans cet endroit désert. L'agresseur a dû la ceinturer puis la traîner sur plusieurs mètres pour s'éloigner du chemin. Il l'a ensuite frappée au visage avant de la violer et de l'étrangler.

Sur le bureau du lieutenant, un autre dossier, beaucoup plus ancien. Celui du double meurtre commis par Jorge Mathieu. Le gendarme compare pour la énième fois les deux scènes de crime. Les corps des deux jeunes femmes ont été retrouvés dans une position similaire. Toutes deux ont reçu des coups

violents sur la partie gauche du visage et ont été étranglées. Sarah avec la lanière en cuir de son sac à main, abandonnée sur place ; Lola avec une ceinture, elle aussi en cuir, laissée à quelques mètres de son corps. Mais la veille, ils n'ont pas trouvé d'empreintes digitales, contrairement à la première fois. Par contre, les gars de la scientifique ont prélevé un cheveu sur les vêtements déchirés de Lola, ainsi que des fragments de peau sous ses ongles.

Comme lors du premier crime, aucune trace de sperme, même si le viol ne fait aucun doute. À l'époque du meurtre de Sarah, cela avait fait débat. Le fait d'avoir utilisé un préservatif semblait indiquer la préméditation. Les jurés n'avaient pourtant pas retenu cette circonstance aggravante, sans doute parce que, depuis le début des années 90, la plupart des jeunes gens se promènent avec des capotes sur eux. D'ailleurs, Sarah en avait une boîte dans son sac.

Meyers se laisse aller en arrière sur son fauteuil.

— Pourquoi tu as recommencé, Jorge Mathieu ? murmure-t-il. Tu savais pourtant qu'on viendrait directement te cueillir...

Mais après quinze ans de carrière dans la gendarmerie, Meyers a appris que ce genre de criminels sont bien incapables de lutter contre les pulsions qui les dévorent de l'intérieur.

Sauf que, dans le regard de Jorge, le sous-officier n'a pas reconnu cette étrange lueur, cette chose qu'on n'oublie pas une fois qu'on l'a croisée.

*
* *

Jorge a passé l'après-midi à pleurer. Pleurer sur lui, sur son frère. Sur Lola.

Une après-midi à maudire le destin, la vie, l'ironie du sort.

Il quitte la banquette en béton et s'approche de la vitre en Plexiglas, d'une saleté repoussante.

Pourquoi moi ? Qu'ai-je de plus – ou de moins – que les autres ? Aurais-je offensé un dieu ?

Il a envie de s'ouvrir les veines, envie de voir couler son sang. Est-il différent de celui des autres ? Est-il impur, noir comme les enfers ?

Il lance son poing en avant, qui s'écrase contre la paroi. La douleur, fulgurante, irradie dans tout son corps et Jorge comprend pourquoi Léonard s'est tailladé lorsqu'il était en cage.

Alors, il frappe, encore et encore.

Hurlant, de plus en plus fort.

Léonard est assis sur le canapé, les yeux dans le vague. Le médecin est venu, puis le pharmacien a bien voulu monter jusque chez eux les gazes, les pommades, les désinfectants.

Brûlures du second degré superficiel sur les bras et le torse, que Sacha a tenté de soigner au mieux suivant les conseils des blouses blanches.

— On va essayer de mettre un peu d'ordre, dit-il. Jorge sera content de voir une maison nickel quand il rentrera ! Tu me dis où vont les choses et, moi, je range, d'accord ?

Léonard semble avoir perdu la parole. Depuis que Sacha l'a découvert dans l'atelier, il n'a pas prononcé le moindre mot. Son regard est fixe, sa bouche entrouverte. Il tremble légèrement sous l'effet de la fièvre. Mais malgré la douleur cuisante, il ne se plaint pas, ne gémit pas.

Sacha essaie de lui prendre la main, mais ce simple contact aggrave ses tremblements.

— C'est moi, Sacha. Je suis là, Léo. Calme-toi, parle-moi...

Sans relâche, il continue à s'adresser à l'adolescent d'une voix douce, rassurante. Pourtant, seconde après seconde, Léonard disparaît. Comme si son corps devenait une enveloppe vide et que son âme se réfugiait dans un autre monde.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Léonard est toujours prostré au bout du canapé, dans une sorte de catatonie.

— Tu m’entends ? C’est moi, Sacha... T’es parti où, Léo ?

À court d’idées, l’ébéniste remplit un verre avec de l’eau fraîche. Il imbibe un mouchoir et le pose sur le front du jeune homme qui n’a aucune réaction.

Léonard n’est plus là.

Il est ailleurs, loin d’ici.

Peut-être à Glen Affric.

Peut-être en enfer.

*

* *

Le médecin termine de s’occuper de Jorge puis range ses affaires dans une sacoche en cuir. Il a désinfecté les plaies sur les mains du détenu, lui a donné un antidouleur. Selon lui, il n’y a pas de fractures, mais il a préconisé une radio.

Le lieutenant Meyers le remercie.

— De rien. J’ai fait ce que j’ai pu. Je me suis occupé de son frère, juste avant...

Jorge relève la tête.

— Léo ?

— Oui, il s’est... Il a eu une crise, je pense.

— Il s’est mutilé ?

Le médecin hoche la tête.

— Il s’est brûlé, mais ça va aller, rassurez-vous. Sacha l’a trouvé à temps.

Il se tourne vers le gendarme avant de continuer :

— Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais il est dans un drôle d’état !

— On lui a posé des questions, rien de plus, prétend le lieutenant. On n’est pas responsables de son état mental.

Il raccompagne le généraliste puis revient vers Jorge, qu’il observe sans aucune compassion mais avec beaucoup d’interrogations. Il a fallu trois

hommes pour l'immobiliser et l'empêcher de se briser les phalanges contre le Plexiglas.

— Solers a brutalisé mon frère, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache, répond le lieutenant. Et vous ? Ça sert à quoi, ce que vous avez fait ? Vous pensiez aller à l'hôpital, c'est ça ?

— Ici ou à l'hosto, qu'est-ce que ça change ? murmure Jorge.

— Vous prétendez être innocent... Mais si vous l'étiez, vous attendriez sagement les résultats du labo, non ?

— Je n'ai pas tué Sarah et pourtant, j'ai passé seize ans en taule. Alors gardez vos théories pour vous.

— Votre frère, ça lui arrive souvent de se mutiler ?

— Chaque fois qu'on lui fait du mal.

Meyers l'escorte jusqu'à sa cellule et donne un tour de clef. Puis il demande à l'un de ses subordonnés de rester à proximité de la cage. Avant de remonter à l'étage, il s'adresse à Jorge :

— Si vous recommencez, je serai obligé de vous menotter à une chaise. Donc, si j'étais vous, je me tiendrais tranquille.

*
* *

Ça fait presque une heure que Léonard est en état de choc. Parfois, il cligne des yeux, parfois il bouge les doigts.

Rien de plus.

En proie à l'inquiétude, Sacha envisage de rappeler le médecin.

— Allez, mon grand, parle-moi. Parle-moi de Jorge, si tu veux...

À l'énoncé du prénom de son frère, Léonard a une légère réaction. Un tressaillement. Alors, Sacha décide d'insister :

— Tu as peur pour lui, c'est ça ? Tu as peur pour Jorge ?

— Jorge, murmure Léonard.

Entendre sa voix, enfin. Voir la vie renaître dans ses yeux.

L'adolescent se met à pleurer et se réfugie dans les bras de son ami. Il essaie de parler, mais seul un cri de douleur sort de sa bouche.

— Vas-y, pleure, Léo. Pleure, ça fait du bien...

— Ils m'ont pris Jorge ! sanglote Léonard. Ils m'ont pris Jorge !

— Je suis sûr qu'ils vont le libérer bientôt. Tu verras, demain, il sera près de toi...

— Non !

— Mais si, Léo. Ils vont s'apercevoir qu'ils ont commis une erreur et ils vont le relâcher.

— Il reviendra pas, je le sais ! Et je vais rester tout seul !

— Calme-toi, mon grand. Ça va s'arranger, j'en suis certain.

*

* *

Jorge est assis au fond de la cellule. La douleur dans ses mains et ses poignets ne suffit plus à lui faire oublier le chaos qui règne dans son cerveau.

Parfois, la raison lui dicte de garder espoir. Ce n'est pas son ADN qu'on retrouvera sur le corps de Lola. Ça ne *peut pas* être son ADN puisqu'il n'y était pas.

Demain, il sera libéré, c'est certain. Il espère seulement que Sacha veillera sur Léonard cette nuit.

La nuit de trop. Celle qui pourrait faire tout basculer.

Son frère est fragile et Solers a dû lui infliger les pires horreurs. Jorge connaît ses méthodes ignobles pour les avoir subies il y a seize ans, lorsque ce capitaine n'était qu'un simple sous-lieutenant. Aujourd'hui, il a presque tous les pouvoirs, cette brigade est son royaume. Alors, il a dû s'en donner à cœur joie avec Léonard. Le malmenier physiquement, l'humilier, lui dire des choses qui ont profondément pénétré dans son cerveau, aussi tendre que du beurre.

Lennie s'est brûlé le corps et pourrait aller plus loin. Jusqu'au point de non-retour. Mais Jorge se persuade que Sacha n'a pas pu l'abandonner. Qu'il

est avec lui à l'heure qu'il est.

Il fait quelques pas dans la cage, sous l'œil vigilant du garde posté dans le couloir. Un pauvre type qui va passer la nuit sur une chaise inconfortable.

Un pauvre type qui va passer la nuit dans une cellule immonde, exhalant la pisse et le désespoir.

Jorge frappe un coup contre la vitre, le gendarme se met debout.

— Vous n'auriez pas une clope, par hasard ?

— Je n'ai pas à vous en donner.

— S'il vous plaît...

Le militaire fouille la poche de son pantalon et lui tend une cigarette.

— Je ne peux pas vous filer le briquet, par contre...

Il entrouvre la cage et Jorge se penche en avant pour que le gendarme allume la Marlboro.

— Merci.

Il retourne s'asseoir sur le banc en béton et ferme les yeux. En cet instant, la raison lui dicte de garder espoir. Mais la seconde d'après, Jorge sait qu'il est perdu.

*
* *

Sacha lui a donné les calmants prescrits par le médecin. Léonard est dans la chambre de Mona, allongé sur le lit. Arsène s'est couché sur son abdomen, comme s'il voulait le surveiller de près, l'empêcher de se blesser une fois encore. Le plus surprenant, c'est que le chat a réussi à s'installer entre deux brûlures.

— Comment tu sais où c'est que j'ai mal ? murmure Léonard.

Les bras en croix, il fixe le plafond au travers de ses larmes silencieuses. En tournant la tête, il voit qu'il est déjà 2 heures du matin. Malgré les calmants, Léonard ne dormira pas.

— Maman, parle-moi, s'il te plaît...

Le silence écrasant s'enfonce dans son crâne telle une vis sans fin.

— Raconte-moi l’histoire... On a rangé ta chambre, tu as vu ? Alors, raconte-moi l’histoire.

Le chat bouge légèrement, Léonard grimace de douleur.

— Ils ont pris Jorge, maman. Ils disent qu’il a tué Lola, mais moi, je sais que c’est pas vrai. Je sais que Jorge, il n’a pas pu faire ça. Parce que Jorge, c’est pas quelqu’un de mauvais. Jorge, c’est un bon frère...

Oui, mon chéri. Ton frère, c’est quelqu’un de bien.

Léonard sourit.

— Je savais que tu me laisserais pas, maman !

Non, Léo, je ne te laisserai jamais. Je suis heureuse de t’avoir. Tu es un fils merveilleux et j’ai beaucoup de chance.

— Tu regrettes pas, alors ?

Oh non... Je n’ai jamais regretté, Léo. Jamais, tu entends ?

— Oui maman, je t’entends. Et tu crois qu’ils vont me rendre Jorge ?

Mona met du temps à répondre, Léonard s’impatiente :

— Maman, tu crois qu’il va revenir, Jorge ?... Tu veux pas me dire ? C’est parce que tu sais pas, peut-être... Je voudrais que tu me racontes l’histoire, maintenant !

Il retient sa respiration, ferme les yeux.

C’était un jeudi matin, c’était le 6 novembre. Il pleuvait un peu, mais...

— Il ne faisait pas froid.

Non, il ne faisait pas froid. Je partais au travail, mais ma voiture n’avait pas voulu démarrer alors...

— Alors tu étais à pied.

Oui, je descendais à pied au village pour attraper un bus. Je marchais sur la route quand soudain j’ai vu un petit garçon... Il devait avoir environ cinq ans, il portait des vêtements sales et déchirés, il avait les cheveux longs, le visage plein de boue et de terre. On aurait dit...

— Un petit animal blessé.

Léonard caresse Arsène puis s’adresse à nouveau à sa mère :

— Tu sais, Mo, si Jorge il retourne en prison, je crois que je vais te rejoindre.

*
* *

Jorge a dormi quelques minutes. Allongé sur la couche en béton, le dos cassé, il a rêvé des assises.

Réveil brutal.

Au travers de la paroi sale, il aperçoit une silhouette imposante. Le capitaine Solers, qui vient profiter du spectacle.

— Va prendre une pause, ordonne-t-il à son subordonné. Je te remplace un moment...

Le garde disparaît et Solers observe son souffre-douleur.

— Alors, Mathieu, tu as retrouvé tes petites habitudes de taulard ?

Jorge s'assoit sur la banquette et fixe le visage de son ennemi.

— Je me suis bien amusé avec ton frangin, tu sais...

La colère monte, telle une lame de fond.

— Je l'ai obligé à se mettre à genoux devant moi et je lui ai mis ma matraque dans le cul, prétend Solers.

Jorge se déplie et s'approche lentement. Bras croisés, il reste silencieux.

— Je crois que ça lui a plu, poursuit le capitaine.

Les nerfs de Jorge sont en fusion. Son sang n'est plus que lave incandescente. Pourtant, son visage demeure toujours impassible. Au bout du couloir, un homme apparaît. Occupé à torturer Jorge, Solers ne l'entend pas approcher.

— J'ai assisté à l'autopsie de la petite Lola... Elle était bien roulée, dis donc ! Tu as dû prendre ton pied, hein Mathieu ?

— T'imagines même pas.

— Ah... Je croyais que tu avais perdu la parole.

— Non. C'est juste que je ne parle pas aux cafards. Je me contente de les écraser.

Tandis que Solers ricane, Jorge affiche un sourire provocant, encourageant le capitaine à poursuivre.

— Tu aimerais bien que j’ouvre cette porte, pas vrai ?

— Tu es bien trop lâche pour l’ouvrir, rétorque Jorge. Bien trop lâche pour te comporter en homme.

— Quand tu seras en taule, je veillerai sur ton petit frère, tu peux me faire confiance.

— Ah bon ? Tu veilleras sur mon frère ?

— Oui, confirme le capitaine. Je ferai en sorte que ce crétin te rejoigne au plus vite derrière les barreaux. Ou qu’il finisse à l’asile, dans une jolie cellule capitonée...

— Quitte à l’accuser d’un truc qu’il n’a pas commis, hein Solers ?

— Tu sais, pour mettre hors d’état de nuire les ordures dans votre genre, tous les moyens sont bons...

— Même bafouer la loi, n’est-ce pas capitaine ?

— Question de point de vue. La loi est sujette à interprétation !

Soudain, Meyers se racle la gorge et Solers pivote sur lui-même.

— Yves ? On te demande au téléphone, dit le lieutenant. À l’accueil. Ça a l’air urgent.

Mal à l’aise, le capitaine tente de se justifier :

— Je remplaçais Gilles. Il avait envie d’un café.

— Je vais attendre ici qu’il revienne, dit Meyers. Tu peux y aller.

Solers s’éclipse et le lieutenant s’approche de la cage.

— Vous avez entendu ? vérifie Jorge.

— Entendu quoi ? répond Meyers avec un drôle de sourire.

— Je sais que vous avez entendu. Et j’espère que vous protégerez mon frère des manigances de ce fumier...

Les deux hommes se dévisagent un instant, puis Meyers va s’asseoir au bout du couloir.

*
* *

Léonard pousse la porte et avance discrètement dans la pénombre. Il passe la tête dans la chambre de Jorge et voit Sacha qui dort à poings fermés.

Alors, l'adolescent descend l'escalier en essayant de ne faire aucun bruit. Il s'agenouille devant le meuble télé et commence à fouiller dans la pile de DVD. Même s'il ne peut pas lire les titres des films, il reconnaît les jaquettes et finit par trouver ce qu'il cherche. Il insère le disque dans le lecteur, met un casque sur ses oreilles et appuie sur la touche lecture. Il avance de plusieurs chapitres jusqu'à tomber sur la scène désirée.

Une scène violente, qu'il visionne quatre fois d'affilée, essayant de retenir les répliques et les gestes par cœur. Il éteint ensuite la télévision et ôte son tee-shirt. Il décolle les pansements et se considère dans le miroir de l'entrée. Nouvelles cicatrices, nouvelles traces indélébiles.

Sa peau est devenue un parchemin, une collection de mauvais souvenirs.

Son corps, le témoin d'indicibles souffrances.

Il remet les compresses en place puis, torse nu, il quitte la maison et se dirige vers l'ancien atelier. Il allume l'ampoule suspendue au plafond et regarde autour de lui. Ici dorment tous les outils de son père adoptif.

Ici, il y a tout ce qu'il faut.

L'embarras du choix.

Meyers n'a pas beaucoup dormi lorsqu'à 8 heures, il franchit la grille de la gendarmerie.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'attends mon frère, répond Léonard.

Le lieutenant soupire.

— Je t'ai déjà dit que tu n'avais pas le droit d'être là.

— Si j'ai pas le droit, vous pouvez me mettre en cellule avec Jorge.

— Si je te fous en cage, ce ne sera pas avec lui. On a plusieurs cellules, tu sais...

— Je gêne personne, ici, dit Léonard d'un air décidé. Je fais rien de mal.

— Tu as vu l'assistante sociale ?

— Non. Elle a pas dû trouver la maison. Ou alors, elle a pas eu envie de me voir.

Meyers soupire à nouveau. Il regarde les pansements sur le bras gauche de l'adolescent.

— Avec quoi tu t'es brûlé ?

— Un chalumeau.

— Et pourquoi tu as fait un truc aussi con ?

— Parce que je suis con.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Tout le monde dit ça. Mais Jorge, il le dit pas.

— Il tient à toi. Il s'inquiète pour toi.

— Je sais. Et moi, je tiens à lui.

Assis sur la dernière marche, Léonard serre son gros sac à dos contre lui.

— T’as quoi, dans ce sac ?

— J’ai pris à boire et à manger. Comme ça, je peux tenir longtemps.

— Le chef va te virer, tu peux en être sûr.

— Je reviendrai. Ici, je fais rien de mal.

Il se balance d’avant en arrière et mord son index, déjà bien abîmé. Le lieutenant monte les marches et disparaît dans le bâtiment.

— S’il me vire, je reviendrai, répète Léonard. Parce que moi, j’attends Jorge.

— Tiens.

Léonard tourne la tête et voit Meyers lui tendre un gobelet de chocolat chaud et un croissant.

— Merci, monsieur.

Il est 9 heures quand Me Hadad sort du bâtiment. Il s’arrête près de l’adolescent, toujours sur les marches.

— Viens, Léonard, je te ramène à la maison.

— Non. Je veux rester ici.

L’avocat pose son attaché-case et tire une bouffée sur sa cigarette électronique.

— Bon, d’accord, dit-il. Le procureur a autorisé la prolongation de la garde à vue de ton frère pour vingt-quatre heures.

— Il sort quand ?

— Comme je te le disais hier, les gendarmes attendent les résultats des analyses et c’est en fonction de ces résultats qu’on saura si Jorge est libéré ou pas.

— C’est quand, les *résultats* ?

— Normalement en fin de journée... Ils ont utilisé la PCR, ça devrait donc aller vite.

Face au regard interrogateur de Léonard, l'avocat précise :

— C'est une méthode d'amplification de l'ADN, avec laquelle les résultats sont disponibles plus rapidement. Je reviendrai en fin d'après-midi. Là, je dois partir, une affaire à plaider. Je te raccompagne ?

— Non. Je reste ici.

— Comme tu voudras.

Me Hadad s'éloigne et Léonard se remet à déchiqueter le gobelet en carton, épargnant ainsi ses doigts.

*
* *

À 10 heures, c'est Sacha qui se présente à la gendarmerie.

— Léo, je t'ai cherché partout ! Tu aurais pu me prévenir que tu partais de la maison...

— Tu dormais.

— Ça ne sert à rien de rester ici...

— Tout le monde dit ça, mais moi, je veux être près de Jorge.

L'ébéniste s'assoit à ses côtés.

— Tu as dormi, cette nuit ?

— Non.

L'adolescent a les yeux cernés et gonflés par le manque de sommeil.

— Tu devrais rentrer et te reposer.

— Non : Jorge il est là, alors moi aussi. Je pars quand il part.

Sacha frotte sa barbe naissante, cherchant les mots pour faire plier la détermination de son jeune ami.

— On sera prévenus par l'avocat. Pas besoin de poireauter ici, parce qu'ils ne te laisseront pas voir ton frère.

— Je m'en fous.

L'artisan le considère d'un air inquiet.

— Et si jamais Jorge il revient pas et que moi je suis plus à la maison, dit Léonard. Si je suis placé... tu t'occuperas d'Arsène ?

— Bien sûr, acquiesce Sacha. Si tu devais partir de la maison, je le prendrais chez moi.

— Tu promets ?

— Je promets, Léo.

— Merci, Sacha.

— Bon, je crois que je n'arriverai pas à te convaincre de partir, alors je vais ouvrir l'atelier. Je garde mon téléphone sur moi et si jamais tu as besoin, tu m'appelles, d'accord ?

— D'accord, Sacha.

*
* *

Vers 11 h 30, le capitaine Solers sort du bâtiment qui abrite les logements de fonction et déboule dans la cour de la gendarmerie. Aussitôt, il se précipite vers Léonard, toujours assis en bas des marches.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

— J'attends mon frère.

— Barre-toi, ordonne Solers. Et vite.

Léonard met le sac à dos sur ses épaules et quitte la cour. Il s'assoit sur le muret de clôture, dos à la grille.

— Je t'ai dit de dégager ! s'égosille Solers.

L'adolescent essaie de se souvenir des mots exacts du film.

— Ici, c'est un endroit public. Donc, je peux rester.

La colère déforme le visage du capitaine.

— C'est moi qui commande, alors tu fous le camp !

— La rue, c'est un endroit public. Donc, je peux rester.

— Putain de débile mental ! marmonne Solers.

Il grimpe les marches et s'engouffre dans le bâtiment.

— Ici, c'est public et je t'emmerde, murmure Léonard.

*
* *

La nuit a été longue. Peu avant 7 heures, Jorge a eu droit à un petit déjeuner : jus d'orange et biscuits. À 8 heures, le commandant Caron en personne lui a signifié la prolongation de sa garde à vue et, ensuite, il a pu s'entretenir une demi-heure avec son avocat.

« Votre frère m'a assuré qu'il avait passé la nuit chez lui, avec son ami Sacha, lui a confié Me Hadad. Mais il est déjà dans la cour de la brigade, en train de vous attendre. Je crois que personne n'arrivera à l'en déloger ! »

En apprenant cela, Jorge a hésité encore colère, douleur et réconfort.

Ce matin, il ne sait plus si c'est l'instinct ou la raison qui commande son cerveau. Tout se mélange dans une indescriptible confusion.

Tu seras sorti ce soir. Innocenté, libéré.

Le meurtrier s'est démerdé pour mettre ton ADN sur le corps de Lola et tu passeras la nuit prochaine en taule. La nuit prochaine et toutes les autres.

Et comment aurait-il pu faire cela ? Ne sois pas idiot, Jorge ! C'est impossible... Ce soir, tu seras libre !

Le jeune homme prend sa tête entre ses mains et se met à gémir de douleur. Un marteau cogne contre sa tempe gauche, un étau écrase son cœur. Il a de plus en plus de mal à respirer.

Le lieutenant Meyers ouvre la porte de la cellule.

— Bonjour, Mathieu. J'ai pensé qu'un café vous aiderait, dit-il en donnant un gobelet au prisonnier.

Jorge le considère avec étonnement et oublie de le remercier.

— Je voulais juste vous dire que votre frère est dans la cour. Il a une sale gueule, mais ses blessures n'ont pas l'air trop graves.

— Merci, murmure Jorge.

Le lieutenant referme la porte et le jeune homme retourne sur sa couche aussi dure que le sol.

Aussi dure que la vie.

Encore une bonne dizaine d'heures à redouter ce premier verdict qui décidera du reste de son existence.

*
* *

La journée a été longue. Assis sur le muret ou sur le trottoir, Léonard n'a pas failli.

À l'heure du déjeuner, Sacha a apporté des bouteilles d'eau et des sandwiches. Ils ont mangé en silence, puis l'artisan s'en est allé. Impuissant, accablé.

L'après-midi s'étire indéfiniment, ponctuée par les quelques sorties de véhicules, les quelques passants, les quelques curieux.

Léonard attend, sans faiblir, sans hésiter.

Il attendra toute la nuit. Toute la vie, s'il le faut.

*
* *

Dès que tu riais, le monde se transformait en jardin.

Quand tu souriais, plus rien ne me faisait peur.

Et quand tu me regardais, je me sentais plus fort encore.

Tu me manques tellement, Lola. Tes yeux, ta peau, ton odeur, le timbre de ta voix. Nos promesses, nos projets et nos espoirs.

Tes petites manies, que je n'ai pas eu le temps de connaître.

Ton passé, que je n'ai pas eu le privilège de découvrir.

Tes angoisses, que je n'ai pas eu l'occasion d'apaiser.

Tes vœux, que je n'ai pas eu la chance d'exaucer.

Désormais, chaque fois que je fermerai les yeux, c'est ton corps martyrisé que je verrai. Comme une malédiction, une injustice.

Le monde sans toi, c'est tout ce qu'il reste de nous.

*
* *

Léonard consulte sa montre : déjà 17 heures et toujours aucune nouvelle. Il aligne quelques pas sur le trottoir et incline la tête vers le ciel, qui s'est fait menaçant.

S'il se met à pleuvoir, les résultats seront mauvais, l'adolescent en est persuadé.

Il reçoit un texto de Victoria et écoute la voix synthétique lui lire les mots écrits par son amie :

Coucou Lennie, j'ai beaucoup de peine pour toi et pour ton frère. Moi, je sais que Jorge est innocent et j'espère qu'ils vont vite le relâcher et que vous allez vous retrouver. Je voudrais être près de toi, mais mes parents me l'interdisent. Ils sont de plus en plus cons et je n'y peux rien. Je te fais plein de bisous et je pense à toi très très fort.

Léonard réécoute plusieurs fois le message. Dommage que ce ne soit pas la voix de Vicky. Puis il dicte sa réponse.

Coucou Vicky, je suis devant la gendarmerie et j'attends que Jorge il sort. Ce serait tellement bien si tu étais là mais je sais que tu peux pas et que c'est pas ta faute. C'est gentil de penser à moi et à mon frère. C'est gentil de m'aimer.

*
* *

Quand tu me serrais dans tes bras, la crainte s'évanouissait.

Quand tu me pardonnais, c'est le monde entier qui me graciait.

Quand tu caressais mon visage, j'étais le plus beau sur la Terre, le plus beau de l'Univers.

Tout ce que je n'ai pas pu te donner, tout ce que je n'ai pas pu te dire. Toute la peine que je t'ai infligée, sans jamais le vouloir. Toutes les nuits sans sommeil, les journées sans soleil et les soirs sans chaleur.

Toutes ces larmes et tous ces silences.

Tout ce que tu as fait pour moi, tout ce que je n'ai pas fait pour toi.

Tu me manques tellement, maman...

*
* *

Il est 18 heures quand Me Hadad gare sa voiture devant la gendarmerie. Léonard se met debout, ankylosé par des heures d'inconfort.

— Je vais aux nouvelles, dit l'avocat. À tout à l'heure, jeune homme.

Il entre dans la cour alors qu'un éclair déchire le ciel au-dessus du village.

— Non, faut pas pleuvoir ! supplie Léonard. Faut pas pleuvoir...

Au moment où Me Hadad s'engouffre dans le bâtiment, le ciel tombe sur la tête de Léonard. Il enfonce une casquette sur son crâne pour se protéger de l'averse, sort un blouson de son sac à dos et l'enfile sur son corps transi par l'angoisse.

— Mauvais présage, murmure-t-il. Mauvais présage... C'est ce que Mo, elle disait tout le temps.

Debout derrière la grille, Léonard scrute l'entrée de la brigade.

— Faut que tu sors, Jorge. Faut que tu sors maintenant...

Les minutes s'égrènent avec une épouvantable lenteur.

— Faut pas qu'ils t'envoient en prison, Jorge.

Léonard songe à la maison au toit gris, juste en face du loch Affric. La cheminée, la barque près du petit embarcadère. Et ses larmes se mêlent à celles du ciel.

— On doit aller à Glen Affric, Jorge. On doit y aller... Mo, elle nous attend là-bas.

Quand Me Hadad réapparaît enfin, il est seul. Les poings de Léonard se serrent violemment. L'avocat ouvre son parapluie et se dirige vers l'adolescent.

— Il va falloir être courageux, mon garçon.

Les lèvres de Léonard se mettent à trembler.

— Les résultats sont accablants. L'ADN sur les mégots et le cheveu sur le corps de la victime appartiennent bien à ton frère.

Léonard secoue la tête.

— Mais c'est pas lui !

— Il était sur la scène de crime, pas possible autrement. Ceci dit, il y a un autre ADN non identifié qui a été trouvé sous les ongles de Lola Tournier.

Léonard ne l'écoute plus. Il fixe la porte de la gendarmerie.

— Il sort quand, Jorge ?

Me Hadad le considère d'un air navré.

— Dans quelques minutes, ils vont le faire monter dans une voiture et vont le conduire au palais pour le présenter au juge d'instruction qui va le mettre en examen pour homicide volontaire. Cette nuit, il dormira en prison, Léonard.

— En prison ?

— Oui, jeune homme. Je suis désolé. Je file dans le bureau du juge... Ah, et c'est pas la peine de l'attendre ici, ils vont le sortir par l'arrière du bâtiment... Là où ils garent les véhicules d'intervention.

L'avocat lui file une tape dans le dos puis grimpe dans sa berline.

*

* *

Jorge n'a aucune réaction. On dirait qu'il est déjà mort.

Que le couperet lui a tranché la tête.

— Les juges apprécient quand le coupable passe aux aveux, rappelle Solers d'un ton narquois. Alors, c'est maintenant ou jamais...

— Je n'ai pas tué Lola, murmure Jorge.

— On a identifié un deuxième ADN sur le corps, précise Meyers. Ce n'est pas celui de votre frère mais ça signifie que vous aviez un complice... Qui est votre complice, Mathieu ?

— Je n'ai pas de complice puisque je ne l'ai pas tuée.

— Tant pis pour toi ! balance Solers. On a perdu assez de temps. Allez, on le défère. Débarrassez-moi de cette pourriture. Que je voie plus sa gueule !

Le chef claque la porte et Jorge pose les coudes sur le bureau de Meyers. Il appuie son front douloureux contre ses poignets menottés.

Serait-il fou ? Aurait-il perdu la raison ? Serait-il un assassin sans même le savoir ?

Non, je ne suis pas fou ! Je ne suis pas un meurtrier, c'est seulement un coup monté !

Un coup de maître.

Il relève la tête vers le lieutenant.

— Je... je peux parler à mon frère ? Lui expliquer... Lui dire de rentrer à la maison ?

— Je vais voir ce que je peux faire, répond le lieutenant.

Il laisse Jorge sous la garde d'un brigadier et disparaît dans le couloir. Le jeune homme entend le capitaine hurler et, quand Meyers revient, le verdict tombe :

— Solers n'est pas d'accord, annonce-t-il. Et légalement, rien ne nous y oblige.

Jorge secoue la tête.

— Il faut que je lui parle, que je le rassure...

— Fallait y penser avant, assène Meyers. Levez-vous, on y va.

Il s'adresse ensuite au major Brunet et au brigadier :

— Rejoignez-moi à la voiture, dit-il en prenant une clef et son arme dans le tiroir du bureau.

Il quitte la pièce et Jorge abandonne la lutte, se laissant conduire vers son funeste destin sans opposer la moindre résistance. Solers et son ami Caron sont en embuscade dans le hall, un air satisfait sur le visage.

— Voilà une affaire vite réglée, se réjouit le commandant Caron. Et cette fois, j'espère qu'aucun juge n'aura l'indécence de vous laisser sortir.

— Je passerai te rendre une petite visite en taule, Mathieu ! enchaîne le capitaine Solers. Je ne sais pas quand, mais ce sera dans le courant des trente prochaines années !

Jorge ne les regarde même pas, ne les écoute même plus. Encadré par le major et le brigadier, il avance dans un petit couloir, vers la sortie, la tête baissée et le cœur démolé. Dès qu'il franchit la porte, il voit son frère non loin du 5008.

— Jorge ! s'écrie Léonard. Je suis là, Jorge !

Planté à côté de la voiture, Meyers reste les bras croisés, donnant son autorisation tacite aux retrouvailles.

— Il va nous poser des problèmes, ton frangin ? demande Brunet à son prisonnier.

— Vaudrait mieux pas, prévient le brigadier.

— Je m'en occupe, répond Jorge.

Ils descendent une volée de marches et les deux frères se font face.

— Lennie, je suis désolé, mais tu dois partir, maintenant. Sacha va veiller sur toi, j'en suis sûr... Moi, je ne reviendrai pas avant longtemps, avant d'arriver à prouver que je suis innocent.

— Je sais que t'as rien fait ! Moi, je le sais !

— Merci, Lennie, dit Jorge avec la gorge serrée. Merci, mon frère...

Meyers adresse un petit signe à ses subordonnés, qui lâchent Jorge. L'adolescent le serre dans ses bras puissants, manquant de l'étouffer. Puis il lui murmure à l'oreille :

— J'ai pas oublié, Jorge.

Il s'écarte, recule d'une dizaine de pas. Brusquement, il sort quelque chose de la poche de son blouson et, avec une incroyable rapidité, il attrape Meyers par le cou.

— Putain, il a une arme ! hurle Brunet. Une arme !

Une seconde de sidération.

Jorge et les deux gendarmes arrêtent de respirer.

— Déconne pas, petit, conseille le major Brunet. Pose ce flingue par terre et tout se passera bien...

— Non ! répond Léonard, qui a le doigt sur la détente. Rendez-moi mon frère !

Jorge a les yeux rivés sur le Glock dont le canon s'enfonce dans la gorge de Meyers. Le visage du lieutenant devient aussi livide que celui d'un cadavre.

— Lâche cette arme, répète Brunet d'une voix blanche.

— Je veux mon frère ! Sinon, je le tue, lui !

Une chance inespérée ou une catastrophe, Jorge ne le sait pas encore.

Il choisit la première option et tend ses poignets au major :

— Enlève-moi les pinces. Vite !

Brunet ouvre les menottes tandis que le brigadier pose la main sur la crosse de son arme.

— Filez-moi vos flingues ! continue Jorge. Vos flingues, magnez-vous !

Les uniformes obtempèrent et Jorge ramasse les deux SIG-Sauer. Puis il recule en direction de son frère, tout en braquant les gendarmes.

— La clef est dans la caisse ? demande-t-il.

— Oui, articule Meyers, qui a l'impression qu'un boa constricteur est en train de l'étrangler.

Jorge lui confisque son arme et la jette par-dessus la clôture. Alertés par les cris, Solers et Caron déboulent en haut des marches.

— Lâchez vos armes immédiatement ! hurle le capitaine en dégainant son SIG Pro.

Jorge continue de braquer Brunet et le brigadier avec la main droite, il dirige la gauche vers Solers.

— Si tu fais le moindre mouvement, tu auras la mort de Meyers sur la conscience. Jetez vos calibres tout de suite !

De son côté, Léonard accentue la pression sur le cou de Meyers, qui pousse un gémissement de douleur.

— OK, dit Caron en posant son pistolet au sol.

Solers l'imité aussitôt.

— Poussez-les avec le pied ! ordonne Jorge.

Ils obéissent, éloignant les armes.

— Lennie, monte à l'arrière avec Meyers...

Léonard ouvre la portière du 5008 et s'engouffre à l'intérieur du véhicule avec sa proie. Une fois sur la banquette arrière, il positionne le canon du Glock sur la tempe de l'otage.

Tout se passe comme il l'avait prévu.

Tout se passe comme dans la scène du film.

— Meyers, jette ton portable par la vitre !

Le lieutenant s'exécute et un smartphone atterrit sur le bitume de la cour. Jorge fait feu sur les pneus des autres véhicules.

— Si vous nous suivez, on le bute ! prévient-il. Si vous restez tranquilles, on le libérera dès qu'on sera en sécurité !

— Vous ne serez plus jamais en sécurité, prédit Solers d'une voix sinistre. Ni toi, ni ton frère.

— Ta gueule. Et t'avise pas de nous suivre... Sinon, je le descends.

Jorge recule lentement, gardant les gendarmes dans sa ligne de mire. Puis il se met au volant du 5008 et, la seconde d'après, le SUV démarre en trombe

avant de disparaître.

Le lieutenant Meyers sent le métal froid contre sa tempe chauffée à blanc. Léonard a enlevé la sécurité de l'arme et, avec les soubresauts de la voiture lancée à pleine vitesse, le coup pourrait partir plus vite que prévu.

— Mathieu, arrêtez-vous pendant qu'il est encore temps. Pendant que votre frère est encore en vie...

— La ferme !

— Ouais, la ferme ! répète Léonard.

La Peugeot file sur la départementale. Les yeux braqués dans le rétroviseur, Jorge surveille ses arrières.

— Tu as ton téléphone, Lennie ?

— Oui.

— Éteins-le tout de suite !

— OK.

— Tu as pris tout ce qu'il y avait dans le sac ?

— Oui, j'ai tout mis dans mon sac à dos. J'ai pris à manger, aussi. Et à boire.

Jorge a envie de hurler à son frère qu'il n'aurait jamais dû commettre pareille folie. Autant qu'il a envie de lui dire qu'il est un héros.

Il sait que Solers et Caron sont en train de mettre en place un dispositif de grande envergure. Des barrages partout, ainsi qu'un hélicoptère qui a déjà dû décoller pour les localiser et les suivre à distance.

Il sait que dans quelques minutes, toutes les forces de l'ordre de la zone se lanceront à leurs trousse. Qu'un filet aux mailles serrées est en train de se refermer sur eux.

Il sait qu'ils ont une chance sur mille de s'en tirer vivants.

Leur seul avantage, c'est que la région fourmille de petites routes secondaires, de chemins vicinaux et de pistes forestières. Impossible de surveiller tous ces accès.

— Allume la radio, ordonne-t-il à l'otage. Que je puisse entendre ce que manigancent tes copains...

Sans geste brusque, le lieutenant Meyers se penche vers l'avant et enclenche le canal adéquat. Puis il se rassoit docilement sur la banquette arrière.

— Comment on met la sirène et le gyro ?

Meyers lui explique la marche à suivre et le véhicule devient prioritaire. Les autres voitures se rangent sur le côté, Jorge oublie les stops et les lignes blanches. Alors que le compteur s'emballe, il essaie de réfléchir.

Prendre la bonne direction.

La bonne décision.

Tant qu'ils ont un otage, les gendarmes ne tenteront rien d'imprudent. Meyers est leur bouclier, leur armure et leur monnaie d'échange. Grâce au rétroviseur, il voit que Léonard ne faiblit pas. Il a toujours le doigt sur la détente, l'arme dirigée vers le lieutenant.

— Est-ce qu'ils ont un moyen de géolocaliser cette caisse ?

— Non, assure Meyers. Aucun.

— Et pourquoi on n'entend rien à la radio ?

— Parce qu'ils savent que vous êtes à l'écoute.

Jorge quitte la départementale et bifurque en direction d'une route plus étroite. Après une dizaine de kilomètres, il s'arrête sur le bas-côté.

— Surveille-le bien ! demande-t-il à Léonard.

Il sort du 5008 et scrute les alentours : route déserte, aucun hélicoptère dans le ciel. Ils ne sont pas encore repérés. Il se remet derrière le volant et prend quelques instants pour examiner à nouveau la situation.

Désespérée, sans aucun doute.

S'éloigner le plus possible de son point de départ pour qu'ils soient contraints d'élargir au maximum le périmètre de recherche. Changer de véhicule, mais faire en sorte qu'ils ne retrouvent pas immédiatement celui-ci.

Jorge a désormais un but précis qu'il est le seul à connaître. Reste à l'atteindre sans encombre.

Une chance sur mille...

Il appuie à nouveau sur l'accélérateur et part en direction du nord. Ils sont dans un secteur boisé, parsemé d'étangs profonds. Jorge a éteint la sirène et le gyrophare mais continue à faire grimper le compteur dans la zone rouge. Tout comme sa tension artérielle.

Il stoppe une nouvelle fois la voiture après l'avoir engagée dans un petit chemin boueux qui longe une importante retenue d'eau. Freinage brutal qui propulse ses passagers vers l'avant. Mais Léonard a eu la bonne idée de se tenir à l'appui-tête et garde la main sur son arme.

— Pourquoi tu t'arrêtes, Jorge ?

— J'ai une idée...

Il descend du 5008 et ouvre la portière arrière.

— Sors, enjoint-il.

Le lieutenant Meyers s'exécute.

— File-moi tes fringues. Vite.

— Vous allez faire quoi, Mathieu ?

— Si tu veux revoir tes gosses, arrête de poser des questions.

Meyers ôte son polo bleu ainsi que son pantalon, ses rangers, son holster et ses menottes. Toujours sous la surveillance de Léonard, les deux hommes échangent leur tenue respective. Par chance, ils sont à peu près de même stature.

Quelques instants plus tard, Jorge s'est transformé en lieutenant de gendarmerie. Il place l'un des SIG-Sauer dans le holster, planque l'autre à l'arrière de son pantalon.

— Lennie, t'aurais pas ton bandana ou le foulard de Mo ?

— J'ai les deux, répond l'adolescent.

Jorge fouille le sac à dos et récupère ce qu'il cherche. Il s'adresse à nouveau à son frère :

— Tu remontes dans la bagnole avec lui et tu le surveilles.

Il cache le bandana dans sa poche et se plante au bord de la chaussée.

L'attente commence.

Elle est heureusement de courte durée.

Neuf minutes plus tard, une Mégane RS apparaît au bout de la route. Depuis son poste d'observation, Jorge constate que le conducteur est seul à bord. Il lève le bras et la Renault ralentit aussitôt. D'un signe, il ordonne au chauffeur de se ranger à l'entrée du chemin. Puis il s'approche de la vitre baissée, en essayant de paraître naturel.

— Bonsoir, monsieur, gendarmerie nationale. Veuillez me présenter les papiers du véhicule, s'il vous plaît...

— Je n'étais pas en excès de vitesse ! plaide le quadragénaire en coupant le moteur.

— Contrôle de routine.

Pendant que l'homme fouille sa sacoche, Jorge attrape son arme et la braque dans sa direction.

— Descends.

— Mais...

— Descends, j'te dis ! Magne-toi, bordel !

L'homme pousse la portière et lève les mains.

— Me tuez pas !

Jorge le saisit par le bras et le conduit cinquante mètres plus loin. Au bord de l'étang, une vieille cabane de pêcheur. Avec la paire de menottes, il

attache le propriétaire de la Mégane au garde-corps de la petite terrasse en bois, invisible depuis la route. Il le bâillonne ensuite avec le bandana.

— T'inquiète, quelqu'un va te trouver rapidement...

Il retourne vers le 5008 et demande aux passagers d'en sortir. Il fouille le véhicule et récupère une lampe torche, des sangles, une paire de menottes supplémentaire. Il jette tout dans le coffre de la Mégane déjà encombré d'une caisse à outils, puis s'adresse au lieutenant :

— Fous la bagnole dans la flotte... Léo, tu l'aides.

Le gendarme desserre le frein à main et guide le volant tandis que Léonard se place à l'arrière de la Peugeot et pousse avec sa force colossale. Le 5008 tombe dans l'étang et met bien trop longtemps à couler. Plusieurs minutes d'un insoutenable suspense.

Enfin, le SUV disparaît.

Jorge prend le volant de la Mégane et Léonard s'installe à l'arrière en compagnie de leur précieux otage.

— Où vont être placés les barrages ? interroge Jorge en faisant monter son bolide à plus de cent kilomètres à l'heure.

— Comment voulez-vous que je le sache ? répond Meyers, qui se cramponne à la poignée.

— Arrête de me prendre pour un con ! vocifère Jorge. Si on tombe sur tes potes, on est morts... On est *tous* morts.

— Continuez sur le réseau secondaire. Prenez la prochaine à droite. Je pense qu'on sera seuls sur cette route...

Jorge obtempère et la Renault s'engage sur une bande d'asphalte plus étroite encore.

— Ça mène où, ça ?

— Après le hameau, on prendra à gauche.

Jorge ralentit pour traverser le minuscule village puis bifurque à gauche avant d'accélérer à nouveau. Il a de la chance d'être tombé sur une voiture puissante, qui tient parfaitement la route et dont le réservoir est presque plein.

Des bois, des champs, des fermes isolées, des granges effondrées.
Des litres de carburant, des montées d'adrénaline, des muscles tendus à l'extrême.

La nuit qui tombe, les ténèbres qui les engloutissent.
Avaler les kilomètres, foncer vers la liberté.
Ou vers la mort.

*
* *

Le GPS de la Mégane leur indique qu'ils sont à plus de deux cents kilomètres de Granviller. La lumière des phares éclaire furtivement une vieille bâtisse perdue au milieu de nulle part. Jorge planque la voiture derrière le bâtiment et coupe le moteur.

— J'ai besoin d'une pause, dit-il.

Il descend, s'éloigne de quelques pas et soulage sa vessie avant de revenir vers la Mégane.

— Dehors, Meyers.

Le lieutenant sort de la voiture.

— Tournez-vous.

— Vous allez me tuer ?

— Je ne suis pas un assassin, contrairement à ce que vous pensez.

Le jeune homme lui attache les mains dans le dos avec la paire de menottes dénichée dans la boîte à gants du 5008. Puis il ouvre le coffre et aide le gendarme à y entrer.

— Bonne nuit, *mon lieutenant*.

Il referme le hayon au moment où Léonard le rejoint.

— Tu as des clopes, Lennie ?

Son frère sort un paquet de Benson de la poche de son jean.

— T'es le meilleur !

Ils fument en silence, écoutant l'orage qui gronde au loin.

— Pourquoi tu as fait ça, Lennie ?

— Tu dois pas aller en prison. C'est pas juste.

— Tu sais ce qu'on risque ?

— Oui, Jorge. Mais mourir, c'est mieux que la prison. Pas vrai ?

— Si, Lennie. C'est vrai... Tu as été incroyable !

— J'ai fait comme dans le film.

— Quel film ?

— Je sais plus le titre. Mais c'est un type qui libère son pote en attaquant des policiers.

— Et il finit comment, ce film ?

Léonard écrase le mégot sous la semelle de sa chaussure.

— Je me rappelle pas.

— Je suis sûr que si, Lennie. Comment ça finit, cette histoire ?

— Mal, avoue l'adolescent.

— Je peux encore me rendre. J'irai en prison et toi aussi. Mais toi, ce ne sera pas pour très longtemps, prétend le jeune homme.

— Je veux pas retourner là-bas. Je veux qu'on reste ensemble.

— Jusqu'au bout ?

— Jusqu'au bout, confirme Léonard.

Jorge attire son frère contre lui et le serre dans ses bras.

— Merci, Lennie. Personne n'a jamais fait un truc pareil pour moi. Personne, jamais...

La nuit cache ses larmes et Jorge les chasse bien vite.

— Je vais dormir et dans vingt minutes, tu me réveilles. Ensuite, c'est toi qui dormiras...

Il s'installe derrière le volant et bascule légèrement le siège en arrière. Il ferme les yeux et tente de déconnecter son cerveau. Il est tellement épuisé qu'il plonge aussitôt dans un sommeil agité.

— C'est l'heure, Jorge.

Le jeune homme ouvre les yeux. Il met une seconde à réaliser qu'il est dans une voiture volée, traqué par des centaines d'hommes armés.

— À toi, Lennie. Essaie de dormir un peu, et ensuite, on reprendra la route.

Tandis que Léonard cherche le sommeil, Jorge ouvre le coffre et en extirpe Meyers. Il prend une bouteille d'eau dans le sac de son frère et aide le lieutenant à boire.

— C'est de la folie. Vous vous rendez-compte que votre frère risque de mourir ?

— Fermez-la, ordonne Jorge. Je n'ai pas vraiment eu le choix...

— Vous pouvez encore tout arrêter, conjure le gendarme. Il n'est pas trop tard.

— C'est *beaucoup* trop tard... Je n'ai pas tué Sarah, je n'ai pas tué Lola. J'ai passé seize ans en taule pour un crime que je n'ai pas commis et aujourd'hui, je risque d'y passer le reste de ma vie !

— Je veux bien vous croire, prétend Meyers. Et je veux bien essayer de...

— Inutile de me sortir votre baratin. Vous dites ça parce que c'est moi qui ai le flingue et vous, les menottes.

Le lieutenant esquisse un sourire amer.

— Sans doute, admet-il. Un pistolet sur la tempe, ça a tendance à rendre plus compréhensif... Vous aviez préparé votre frère à toutes les éventualités, visiblement ?

— Non. J'ai été aussi surpris que vous.

— Vraiment ? On ne trouve pas ce genre de calibre sous le pied d'un cheval !

— Le flingue, c'est moi qui l'ai récupéré.

— Et vous vous dites innocent, hein ?

— Pourquoi ? Lola a pris une balle dans la tête, peut-être ?

— Humm... J'ai envie de pisser. Vous me détachez ?

— Non.

— Vous comptez me la tenir ?

Jorge hésite puis allume les phares de la Mégane avant de libérer l'otage.

— Restez dans la lumière, dit-il en saisissant un SIG-Sauer. Et pas de connerie...

Meyers se poste devant le capot de la voiture. Quand il a terminé, il remonte la braguette de son pantalon et, soudain, s'élance dans la végétation dense.

— Meyers !

Jorge se rue à la poursuite du fuyard. Mais il a vite fait de disparaître dans les ténèbres.

— Et merde...

Jorge avance, le SIG-Sauer pointé devant lui. Brusquement, le lieutenant bondit hors d'un fourré et se jette sur lui. L'arme tombe par terre, une lutte acharnée s'engage. Jorge est en mauvaise posture, plaqué au sol. Meyers lui assène plusieurs coups au visage jusqu'à ce que le jeune homme parvienne à le faire basculer sur le côté. Les positions s'inversent, Jorge prend le dessus. Mais un coup de genou bien placé lui coupe la respiration. Meyers le repousse violemment et Jorge mord à nouveau la poussière. Sonné, il a du mal à reprendre ses esprits tandis que le lieutenant cherche l'arme dans les herbes hautes. Il met enfin la main dessus et la braque aussitôt en direction de son adversaire.

— Debout !... On va réveiller ton frangin. Passe devant.

Jorge boite jusqu'à la Mégane. Meyers a juste le temps de s'apercevoir que le véhicule est vide et reçoit un choc violent à l'arrière du crâne avant de s'effondrer, inconscient, contre la carrosserie de la Renault. En utilisant ses poings tel un marteau, Léonard vient de l'assommer. Jorge dévisage son frère comme s'il le voyait pour la première fois.

— Tu ne dormais pas ?

— Non, j'ai pas sommeil.

Jorge ramasse le SIG-Sauer et, avec l'aide de son frère, il passe à nouveau les menottes au lieutenant puis récupère les sangles dans le coffre de

la Mégane. Ils lui entravent les chevilles et lui attachent le cou à l'appuie-tête. Enfin, ils bouclent la ceinture de sécurité autour de son corps inerte.

— Voilà, comme ça tu peux monter devant, Lennie.

— Super ! Mais t'es sûr que...

— Il ne peut plus bouger, ne t'en fais pas.

— Il est pas mort, hein ?

— Non, mais avec le coup que tu lui as filé, il va roupiller un moment...

Et quand il va se réveiller, il aura une sacrée migraine !

Il reprend le volant, Léonard s'installe à ses côtés.

— On va où ?

Jorge ne démarre pas, comme si les forces lui manquaient.

— Où on va, Jorge ?

Le jeune homme se retourne pour vérifier que le gendarme est toujours inconscient.

— On va dans un endroit où je vais pouvoir trouver de l'aide. Mais c'est loin et je ne sais pas si on va y arriver...

Les yeux de Jorge brillent un peu trop, Léonard pose une main rassurante sur son épaule.

— Oui, tu vas y arriver, Jorge. Moi, j'ai confiance en toi. Et tu vas y arriver, j'en suis sûr.

Jorge met le contact, exécute une marche arrière. La Mégane retrouve le bitume et il appuie sur l'accélérateur.

— Elle est mieux que la Clio, cette bagnole ! dit Léonard.

Il promène ses doigts sur l'écran tactile, comme un enfant.

Un enfant capable d'assommer un homme avec ses poings. Capable de braquer une gendarmerie avec son courage et un pistolet au chargeur vide.

— Tu n'aurais pas dû me venir en aide, Lennie. Tu n'aurais pas dû te mettre en danger pour moi...

— Tu es mon frère. Si t'es pas là, je suis tout seul. Et si je suis pas là, t'es tout seul.

En tâtonnant sur l'écran, il vient de modifier les éclairages de l'habacle.

— Regarde comme c'est beau ! s'extasie-t-il.

— Oui, c'est beau, Lennie. C'est tellement beau...

— Et de toute façon, on va pas mourir. C'est toi qui l'as dit.

Jorge essaie de retenir ses larmes.

— Tu as dit qu'on peut pas mourir si on n'a pas vu Glen Affric.

Les collines se détachent enfin du ciel et une lumière pure dévoile un monde inconnu. Les feux de la Mégane s'éteignent au moment où Léonard ouvre les yeux.

— On est où ?

— Je ne sais pas exactement, avoue Jorge.

— J'ai beaucoup dormi, non ?

— Quelques heures.

L'adolescent contemple le paysage qui l'entoure, différent de celui qu'il connaît. Plus de relief, plus de virages.

— On est loin de chez nous, hein ?

— On a parcouru quatre cents kilomètres.

Quatre cents kilomètres sans un barrage.

Une fortune insolente.

Combien de temps encore ?

Tant que les flics ignorent dans quelle voiture ils circulent, ils ont une chance d'arriver à bon port.

— Vous pouvez desserrer la sangle ? supplie Meyers pour la énième fois.

— La ferme, réplique Jorge.

Léonard pivote vers le gendarme saucissonné sur la banquette arrière.

— Bonjour, monsieur, dit-il avec un sourire innocent. Vous aussi, vous avez dormi ? Vous avez mal à la tête ?

Devant le silence du lieutenant, Léonard se remet face à la route.

— Désolé que je vous ai frappé, mais faut pas attaquer mon frère. Ça non.
Puis il s'approche de Jorge avant de chuchoter :

— Il a pas l'air content !

Il fouille son sac à dos, en sort un paquet de cookies et une canette de soda.

— J'ai faim !

— Tu m'étonnes ! sourit Jorge.

— T'en veux ?

Son frère hoche la tête, Léonard lui tend un biscuit.

— Ceux-là, c'est mes préférés ! précise-t-il en dévorant son petit déjeuner. Avec les pépites de caramel.

— Ils ont peut-être retrouvé le proprio de la Mégane, songe Jorge. Faudrait qu'on se dégote une autre bagnole et qu'on fasse disparaître celle-là.

— Dommage. Je l'aime bien cette voiture ! Elle est classe et elle a plein de lumières partout...

Ils roulent un moment jusqu'à ce que Jorge aperçoive un panneau indiquant un lac à deux kilomètres. Suivant encore et toujours son instinct, il bifurque à gauche et la Mégane traverse une jolie forêt de résineux avant d'arriver près d'une vaste étendue d'eau. En contrebas de la piste où ils circulent, un parking en terre quasiment désert. Seul un camping-car y est stationné. Jorge gare la Mégane au-dessus du parking, à l'abri des regards.

— Je vais faire un tour. Surveille notre ami le képi.

— D'accord, Jorge. Je peux lui donner à boire ?

— Du moment que tu le laisses attaché, ça me va. Et s'il y a quoi que ce soit, tu klaxonnes.

Jorge prend une arme et s'éloigne de la voiture. Il fait mine d'aller au bord du lac et, au passage, jette un coup d'œil au vieux camping-car, immatriculé en Suisse. À l'arrière sont attachés deux VTT. Apparemment, ses occupants dorment encore. Il retourne alors se rasseoir derrière le volant.

— On va attendre un peu ici, dit-il.

— Pour quoi faire ?

— Pour voir ce qui se passe.

Léonard fait la moue puis allume une cigarette. Dans le rétroviseur, Jorge constate que le lieutenant a fermé les yeux. Il semble profiter de cet arrêt pour récupérer. Ils patientent une demi-heure, puis la porte du gros fourgon s'ouvre. Deux hommes en descendent, installent une table pliante et deux chaises. Les Suisses prennent leur petit déjeuner, épiés sans le savoir par les yeux acérés de Jorge.

— On dirait qu'il dort, le gendarme, chuchote Léonard.

Jorge hoche la tête, l'adolescent regarde à nouveau les campeurs :

— T'as vu, ils se sont embrassés ! dit-il avec un sourire gêné.

— J'ai vu, oui. Et alors ?

— Alors rien... Ils ont de la chance, soupire Léonard. Ils ont du café chaud, eux... Qu'est-ce qu'on attend ?

— Qu'ils se barrent... On *prie* pour qu'ils se barrent.

— Ah...

Léonard les pointe du doigt et plisse les yeux avant de psalmodier à la manière d'un jeteur de sorts :

— Allez, partez ! Partez, maintenant !

Jorge sourit et allume une cigarette à son tour. L'adolescent continue son petit manège :

— Partez, vous deux, je vous l'ordonne... Pourquoi faut qu'ils s'en vont ?

— Viens, je vais t'expliquer. Ne fais pas de bruit, pour ne pas déranger notre passager...

Ils s'extirpent discrètement de la Mégane, laissant les portières entrouvertes. Quelques pas plus tard, Jorge se confie à son frère :

— Leur camping-car est immatriculé en Suisse et nos faux papiers sont justement suisses.

— On a des faux papiers, nous ? s'étonne Léonard.

— Eh oui, Lennie. Ils sont dans le sac que tu as récupéré dans le jardin.

— Trop fort... T'es trop fort.

— C'était au cas où le JAP décidait de me renvoyer en taule, rappelle Jorge. Au cas où je perdais mon boulot ou pour un autre motif. Je me suis dit qu'il valait mieux que je prépare notre fuite. J'ai fait faire de faux passeports pour toi et pour moi. C'était pour ça, les photos...

Léonard se remémore une séance photo un peu particulière que son frère a organisée, plusieurs mois auparavant.

— Mais... sur ces photos, on...

— Donc, je veux ce camping-car, l'interrompt son aîné.

— Mais il est tout vieux, ce machin !

— Peu importe.

— OK, Jorge.

Ils reviennent dans la voiture, où Meyers semble toujours prisonnier des bras de Morphée. Quand Léonard ferme la portière, le gendarme ouvre les yeux.

— On va voler le camping-car, annonce fièrement l'adolescent.

— Quelle charmante idée ! raille le lieutenant. Vous n'êtes plus à une connerie près ! Autant aller au bout...

— Je me passe de vos commentaires, balance Jorge. Et si vous continuez à me faire chier, je demande à mon frère de vous *rendormir*. Cinq sur cinq, mon lieutenant ?

Léonard se met à rire et sort un paquet de bonbons d'une poche latérale de son sac.

— Dis donc, tu as tout prévu ! dit Jorge.

— La bouffe, c'est important.

Les Suisses débarrassent puis rangent la table et les chaises avant de s'enfermer à nouveau dans leur Rapido.

— Ils retournent se coucher, non ? s'inquiète Léonard.

— J'en sais rien, soupire Jorge en consultant la pendule du tableau de bord.

Même si la saison estivale ne bat pas encore son plein, ils ne sont pas à l'abri de voir arriver d'autres touristes.

Un quart d'heure plus tard, l'un des deux hommes ressort du fourgon et détache les vélos.

— Bingo ! murmure Jorge.

Son ami le rejoint, ils ferment leur véhicule et se mettent en selle. Jorge attend qu'ils se soient suffisamment éloignés pour passer à l'attaque. Il remet le contact et approche la Mégane au plus près du lac.

— Léonard, enlève-lui les sangles mais laisse-lui les menottes. Vite !

Pendant que l'adolescent libère Meyers, Jorge sort la caisse à outils du coffre de la Mégane. Il fouille à l'intérieur et y dégote un morceau de fil de fer. Tout en gardant un œil sur la piste située au-dessus du parking, il tente d'ouvrir la portière côté passager. Après dix minutes d'efforts, il parvient enfin à déverrouiller le camping-car. Il s'introduit à l'intérieur et essaie de le démarrer. Il n'a jamais fait ça de sa vie, ne sait absolument pas comment procéder.

— Meyers, amenez-vous par ici !

Léonard escorte le lieutenant jusqu'au fourgon.

— Vous savez comment faire démarrer ce truc ?

— Je suis gendarme, pas voleur de bagnoles.

Jorge descend du Rapido et pose le canon du pistolet sur le front du lieutenant.

— Si vous ne m'aidez pas, vous ne me servez plus à rien. Et ce qui ne me sert à rien, je m'en débarrasse...

— Fais pas ça ! supplie Léonard.

— Tais-toi, enjoint son frère. Donc, vous ignorez comment on démarre une voiture sans la clef, c'est bien ça ?

— Enlevez-moi les pinces, répond Meyers. Je m'en occupe...

*
* *

Le poignet gauche menotté au volant du vieux Rapido, Meyers enclenche la première et s'engage sur la piste, juste derrière la Mégane. Côté passager, Léonard ne le quitte pas des yeux, braquant un SIG-Sauer en direction de sa tempe. Le gendarme n'a mis que quelques minutes à démarrer le camping-car en précisant qu'ils avaient de la chance que ce soit un véhicule des années 90.

Sur le tableau de bord, pas d'écran tactile, mais un GPS branché sur l'allume-cigare.

— Tu sais, mon garçon, tu risques gros dans cette histoire...

— Jorge il a dit que je dois pas vous écouter.

— Vous n'irez pas bien loin et lorsqu'on vous arrêtera, tu finiras en prison. Prise d'otage, ça va chercher dans les vingt ans de taule.

— Jorge, il a dit que vous devez pas me parler ! s'insurge Léonard en haussant la voix.

— Ou pire encore, tu te feras tuer.

— Il faut vous taire, maintenant ! s'énerve l'adolescent.

Meyers obtempère et roule lentement, suivant la Mégane qui remonte vers la route. Une départementale perdue au milieu des prairies et des bois. Une fois revenus sur l'asphalte, ils parcourent cinq kilomètres, puis la berline se range sur le bas-côté.

— On se gare derrière ! ordonne Léonard. Et on coupe pas le moteur, il a dit Jorge !

Son frère les rejoint et détache Meyers.

— Venez m'aider. Tu viens aussi, Lennie. On va pousser la caisse.

— C'est dommage, soupire l'adolescent. Je voudrais la garder, cette voiture...

Cinq minutes après, la Mégane plonge dans un ravin profond et disparaît de leur champ de vision.

— Parfait, dit Jorge. Ils ne la retrouveront pas de sitôt...

Un utilitaire arrive au bout de la route, il planque son arme.

— Pas de connerie, hein Meyers ?

Ils laissent passer l'intrus puis remontent à bord du Rapido. Jorge attache solidement Meyers à l'arrière, puis il fouille les placards pour s'emparer d'un pantalon et d'un tee-shirt. Il se change rapidement.

— C'est un peu grand ! pouffe Léonard.

— Peu importe... Tu peux nous préparer du café ?

Tandis que Jorge redémarre, son frère inspecte la cuisine équipée.

— Y a plein de bouffe dans les placards ! se réjouit-il.

— Tu vois, c'est mieux que la Mégane, sourit son frère.

— Ah ouais ! Il y a même un frigo avec du fromage, du jambon, des fruits... Et puis il y a des toilettes et une douche. T'as raison, Jorge, c'est mieux que la Mégane !

Les kilomètres défilent, monotones, au rythme de la radio.

— C'est quoi, ça ? demande Léonard en désignant du doigt un petit drapeau multicolore ventousé sur le dessus du tableau de bord.

— C'est le drapeau arc-en-ciel de la LGBT, répond Jorge.

— La quoi ?

Jorge explique à son frère la signification de ce sigle. Au moment du flash infos, il monte le son du poste.

« Les forces de l'ordre sont toujours à la recherche des frères Mathieu qui ont enlevé hier soir le lieutenant Maxime Meyers, après une évasion rocambolesque de la gendarmerie de Granviller... »

— Ils parlent de nous ! s'écrie Léonard. On est des stars !

— C'est sûr, vous êtes des stars, grogne le gendarme. Tout le monde a envie de vous retrouver...

— Je vous ai dit qu'on se passait de vos commentaires, rappelle Jorge.

Il s'habitue doucement à la conduite de cet engin encombrant et peu rapide. Lorsqu'ils croisent un village, Jorge décide de s'arrêter, sans toutefois couper le moteur. Avant de descendre, il bâillonne l'otage.

— Tu restes à l’arrière avec lui, je reviens.

Il enfonce une casquette ornée d’un drapeau helvète sur son crâne puis fouille le sac de Léonard. Tout au fond, un sachet plastique rempli de billets usagers. Dans un autre sachet, les faux papiers, un téléphone portable et des clefs. Il prend une centaine d’euros dans sa poche et disparaît.

Seul avec le lieutenant, Léonard dévore un second petit déjeuner. La bouche pleine, il s’adresse à Meyers, dans l’incapacité de répondre :

— Mon frère, c’est pas lui qui a tué Sarah et c’est pas lui qui a tué Lola. Parce que mon frère, c’est pas un tueur. Non, Jorge, c’est pas un assassin... Et moi, j’ai plus que lui. Parce que ma mère, elle est morte... Ma vraie mère, je sais pas qui c’est. C’est Mo, qui m’a trouvé. C’était un jeudi matin, c’était le 6 novembre. Il pleuvait, mais il ne faisait pas froid...

Quinze minutes plus tard, Jorge revient dans le Rapido et pose un sac de courses derrière son siège.

— Tout s’est bien passé, Lennie ?

— Ouais, il a été sage.

— Parfait. On y va...

Jorge enclenche la première et traverse lentement le village animé.

— T’as acheté quoi ? demande Léonard en s’asseyant à côté de lui. C’est à manger ?

Jorge lève les yeux au ciel.

— Tu penses vraiment qu’à bouffer, ma parole !

— Non, c’est pas ça...

— Oui, j’ai pris quelques provisions, du pain frais, de l’eau et même du Coca pour toi.

— Trop bien !

Une fois les dernières maisons du bourg dans leur rétroviseur, ils retrouvent la petite route peu fréquentée, les champs en pente douce et les bois de résineux. Jorge se gare à nouveau sur le côté puis déplie la carte routière qu’il vient d’acheter.

— Il y a le GPS, rappelle Léonard.

— Oui, mais j'ai besoin d'avoir une vue d'ensemble... Tu veux bien enlever le bâillon à notre ami, Lennie ?

— OK, souffle l'adolescent.

— Et file-lui un café.

Tandis que Léonard s'occupe de l'otage, Jorge essaie de définir le parcours le moins risqué.

— Vous croyez que vos potes vont prendre le risque de monter des barrages alors que vous êtes avec nous ? demande-t-il à Meyers.

— Je suis un militaire, pas un otage civil.

— Et donc ?

— Et donc, ils prendront le risque.

Jorge soupire et se reconcentre sur la carte.

— À l'heure qu'il est, la police judiciaire est sur le coup, reprend le lieutenant. La BRI, notamment. C'est un peu comme une chasse à courre, vous voyez ?

Leurs regards s'affrontent dans le rétroviseur.

— Eux, ce sont les chasseurs. Vous, vous êtes le gibier.

— Et vous, vous êtes quoi ? rétorque Jorge.

— Moi ? Je suis un éventuel dégât collatéral. Un possible accident de chasse...

Jorge allume une cigarette et voit arriver plusieurs véhicules de gendarmerie au bout de la route.

Une colonne de chasseurs. Armés jusqu'aux dents.

Les fourgons passent à côté du camping-car sans ralentir et disparaissent.

— Ils vont dans l'autre sens, vos copains !

— Ils sont partout, mes *copains*. En face, derrière, devant, au-dessus...

Jorge pose la carte sur le siège passager et le Rapido se remet en marche. À chaque intersection, il hésite et choisit toujours de s'éloigner des axes

majeurs pour emprunter les routes les plus petites, les plus longues et les plus tourmentées.

Depuis l'arrière du véhicule, Meyers aperçoit un panneau qui promet Mâcon à cent trente kilomètres.

— C'est sympa comme coin, dit Léonard.

— On dirait que tu pars en vacances ! raille le lieutenant.

— Je suis jamais parti en vacances, déplore l'adolescent. C'est la première fois.

— Profite bien, parce que c'est ton dernier voyage, petit...

Jorge donne un brusque coup de volant et tire le frein à main. Il passe à l'arrière du fourgon, empoigne Meyers et le soulève de la banquette.

— Tu dis pas ça à mon frère, ordonne-t-il d'une voix glaciale.

— Pourquoi ? Il n'a pas le droit à la vérité ?

— Tu fermes ta grande gueule, sinon je te la défonce !

— Calme-toi, Jorge ! implore Léonard.

Le jeune homme lâche le gendarme, qui retombe sur son siège.

— Calme-toi, répète l'adolescent.

— C'est bon, ça va, dit Jorge en reprenant le volant.

*

* *

Il est midi et Léonard prépare des sandwichs. Jambon, beurre et cornichons. Il en donne un à son frère, un autre au lieutenant, gardant le plus gros pour lui.

— C'est normal, c'est moi le plus grand, décrète-t-il.

Tout en conduisant, Jorge avale son déjeuner. Ils croisent d'autres panneaux ; Mâcon se rapproche, mais avant, ils passeront à proximité de Montceau-les-Mines ou encore de Digoin.

— On est où ? demande Léonard.

— On sera bientôt dans le département de l'Ain, répond Jorge. Au prochain bled, faut qu'on fasse le plein.

Ils atteignent une petite ville, traversent des quartiers résidentiels avant de s'engager dans une zone commerciale.

— Il y a un McDo ! dit Léonard.

— T'as mangé il y a une demi-heure, rappelle Jorge.

— Ouais, mais...

— Hors de question, tranche son frère. Trop risqué.

Ils quittent la zone et rencontrent enfin une station essence isolée. Jorge est obligé de couper le contact en faisant caler le camping-car juste devant la pompe. Il met la casquette sur son crâne, chausse des lunettes de soleil et actionne l'ouverture du réservoir. Il fait le plein en gardant la tête baissée pour ne pas offrir son visage aux caméras, puis se dirige vers la caisse. Lorsqu'il remonte dans le Rapido, il tend un sachet à Lennie.

— Tiens, c'est pour toi.

Friandises en tout genre.

— Cool, merci !

Jorge se penche et exécute les mêmes gestes que Meyers pour faire redémarrer le moteur.

— Vous voyez, *mon lieutenant*, je n'ai plus besoin de vous !

Le gendarme le fusille à distance tandis que le camping-car reprend sa route.

À 15 heures, Jorge monte le son de la radio.

« Les forces de l'ordre sont toujours à la recherche des frères Mathieu, Jorge et Léonard, et de leur otage, le lieutenant Meyers. Malgré un déploiement impressionnant sur les routes et dans les airs, les deux fugitifs demeurent introuvables. On fait le point avec notre envoyé spécial à... »

— On dirait que tes copains chasseurs sont à la ramasse ! pavoise Jorge.

— Fais pas trop le malin, réplique le lieutenant.

— À la ramasse ! répète Léonard.

Quelques gouttes de pluie s'écrasent sur le pare-brise, Jorge cherche la commande des essuie-glaces. Puis il monte à nouveau le son.

— Tu te souviens de cette chanson, Lennie ?

— C'était la préférée de Mo.

— Et tu sais pourquoi ? Parce que c'est la première chanson qu'elle a entendue après avoir appris qu'elle était enceinte de moi !

— C'est vrai ?

— Ouais.

Jorge essuie une larme tout en chantonnant cette mélodie des années 80.

— Elle est morte comment votre mère ? demande Meyers.

— Accident cérébral, explique Léonard. Elle était là, devant nous. Et puis, elle est tombée par terre...

— Désolé, répond le gendarme. Si elle était encore en vie, elle...

— Attention à ce que tu vas dire, prévient Jorge.

— Si elle était encore en vie, reprend Meyers, elle serait sans doute en train de se ronger les sangs.

— Elle serait surtout en train de se faire torturer par ton pote Solers ! balance Jorge.

— *Torturer* ? On ne torture pas les gens !

— Moi, il m'a fait mettre à genoux, relate Léonard. Et il m'a donné des coups avec sa matraque.

— Tu racontes n'importe quoi, souffle le lieutenant.

Léonard tire sur la manche de son tee-shirt, dévoilant la marque violacée qui orne son épaule.

— Et ça, c'est quoi ?

Sceptique, Meyers ne répond pas.

— Il y a seize ans, il était déjà là, dit Jorge. Ce n'est pas lui qui commandait, mais il était là quand j'ai été arrêté pour le meurtre de Sarah... C'est bizarre d'ailleurs : je croyais que les képis étaient tout le temps mutés ?

— De ce que je sais, il a fait pas mal de casernes puis il a demandé à revenir à Granviller il y a deux ans, précise Meyers.

— Ah... Donc, il sévissait déjà quand j'ai été arrêté pour le meurtre de Sarah, poursuit Jorge. Et moi aussi, il m'a fait mettre à genoux pendant des heures. Toute une nuit, pour être précis.

— Je ne te crois pas.

— Ouvre les yeux, mon lieutenant : ce type est un salaud de première ! Tu l'as entendu quand il est descendu me voir dans ma cellule, non ? *Tous les moyens sont bons...* T'as pas pu oublier ça, hein ?

Mal à l'aise, Meyers regarde ailleurs.

— Il y a seize ans, il m'a torturé pour que j'avoue un double meurtre que je n'avais pas commis. Et même si je me suis rétracté ensuite, c'était trop tard.

— On a retrouvé tes empreintes sur l'arme du crime, rappelle le lieutenant.

— C'était la lanière du sac de Sarah. Je l'avais eu en main quelques jours avant qu'elle soit assassinée.

— Elle t'avait trompé avec ton meilleur ami. C'est un mobile évident, soupire Meyers.

— Pas la peine de chercher plus loin, c'est sûr ! réplique Jorge d'une voix acide. Et pourquoi je l'aurais violée ?

— Pour brouiller les pistes, peut-être.

Jorge lève les yeux au ciel.

— Celui qui l'a tuée a également tué Lola, j'en suis persuadé.

— Je te l'ai dit : je suis prêt à t'écouter et à reprendre l'enquête.

— C'est un peu tard. C'est *beaucoup* trop tard...

Tout à coup, Jorge ralentit puis stoppe le camping-car sur un large accotement. Il attrape des jumelles repérées dans la boîte à gants.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Léonard.

Jorge lui confie les jumelles.

— Regarde sur la route en bas... tout en bas, à gauche.

Léonard tâtonne un instant et finit par apercevoir entre les arbres quelques voitures arrêtées et des hommes en uniforme qui les contrôlent.

— Oh putain...

— On se tire, annonce Jorge en braquant le volant au maximum.

Il exécute son demi-tour périlleux et repart en sens inverse. Il avait presque oublié qu'ils étaient recherchés par tous les flics de France.

*

* *

Entre chien et loup, la route se dessine. Malgré l'adrénaline, l'angoisse et le café, Jorge a du mal à garder les yeux ouverts. Vingt-quatre heures de cavale et il est déjà épuisé.

— Viens près de moi, Lennie.

Son frère, qui se reposait à l'arrière, déplie sa grande carcasse pour rejoindre le siège passager.

— Parle-moi, ordonne Jorge. Parle-moi, sinon je vais m'endormir...

— J'aimerais bien appeler Vicky. Elle doit être inquiète.

— Interdiction d'allumer ton téléphone. Ça leur servirait à nous localiser.

— Ah... Je pourrai plus jamais lui parler, alors ?

— Si, mais plus tard.

— Et j'aimerais bien savoir si Sacha a donné à manger à Arsène, aussi. J'aurais dû l'emmener avec nous, non ?

— Non, il est mieux avec Sacha, crois-moi.

— Si tu le dis, Jorge... Qu'est-ce qu'il y a d'écrit, sur le panneau ?

— Parc naturel régional du Morvan. On a un peu tourné en rond, je crois...

— Ouais, mais on n'a pas vu de barrages.

Les phares du Rapido tracent un passage au milieu des ténèbres naissantes. Et quand Jorge aperçoit un petit chemin barré par une chaîne, il ralentit. Quelques résidences secondaires sont disséminées dans cet endroit

reculé. Il y en a sans doute une au bout de cette piste étroite. Jorge laisse tourner le moteur et descend du camping-car. Il passe par-dessus la chaîne rouge et blanche et suit le chemin jusqu'à distinguer une maison trapue à un étage. Le jardin n'a pas été entretenu depuis un bon moment, les volets sont fermés et elle est invisible depuis la route. Il redescend et tente d'ouvrir le passage. Mais un gros cadenas rouillé tient la chaîne à un poteau de bois. Alors, il saisit une lourde pierre et s'acharne jusqu'à faire céder le verrou. Il reprend ensuite le volant et engage son véhicule sur le chemin.

— On va où ? le questionne Léonard.

— Une maison inhabitée. On va se reposer un peu...

— On peut se reposer dans le camping-car, objecte l'adolescent.

— On sera mieux là.

— Mais pourquoi ? insiste Léonard.

— J'ai mes raisons.

Il gare le Rapido derrière la bâtisse et coupe le moteur. Il attrape la lampe torche dans le vide-poches et tente d'ouvrir le volet qui protège la porte d'entrée. Après plusieurs tentatives infructueuses, il songe à utiliser le pistolet pour venir à bout de l'obstacle mais préfère une méthode moins bruyante. Derrière la maison, il déniche une barre métallique et parvient enfin à forcer l'entrée. Avec son frère, ils pénètrent dans la maison froide, et Jorge enclenche l'électricité.

— On va chercher Meyers, dit-il. On passe la nuit ici.

Le poignet gauche menotté à un pied de la table, Meyers avale son dîner en silence. Léonard a fait réchauffer deux boîtes de saucisse aux lentilles trouvées dans les placards de la cuisine, et Jorge a dégotté une bouteille de vin dans la cave. Un excellent bordeaux. S'il doit mourir demain, ou même cette nuit, autant s'octroyer un dernier plaisir.

Il remplit le verre du lieutenant, qui ne se fait pas prier pour goûter au cru bourgeois.

— T'en veux, Lennie ?

Léonard boit une gorgée et fait une grimace explicite.

— Beurk ! Je préfère le Coca...

— Mon Dieu, soupire Jorge.

Ils allument la vieille télévision qui ne reçoit que quelques chaînes, et attendent les informations du soir.

Ils font la une et leurs trois visages apparaissent sur l'écran.

— Pourquoi j'ai un bandeau noir sur les yeux, moi ? s'étonne Léonard.

— Parce que tu es mineur, explique Meyers.

« D'après nos informations, le véhicule de gendarmerie volé par les frères Mathieu aurait été retrouvé non loin de Granviller... »

Le visage du lieutenant se crispe.

— Cons de journalistes... Ils peuvent pas fermer leur gueule ! marmonne-t-il.

— Ils nous croient sans doute encore dans la Mégane, en déduit Jorge. On a un coup d'avance...

— On ne dit pas tout aux médias, rectifie Meyers.

Jorge allume une cigarette et termine son verre de vin.

« Les forces de l'ordre pensent que les fugitifs sont toujours dans la région et n'ont pas pu quitter le pays... »

— Eh non, les gars, on n'est plus dans la région ! Encore un peu de bordeaux, mon lieutenant ? sourit le jeune homme.

Meyers plaque la paume de sa main libre sur le verre.

— Comme vous voudrez, répond Jorge. Je vais prendre une douche.

Ils sont propres, rassasiés, apparemment en sécurité. Le gendarme est solidement attaché sur le lit d'une des chambres du rez-de-chaussée tandis que Léonard et son frère sont dans le salon.

— On va dormir à tour de rôle, indique Jorge en s'allongeant sur le canapé. Tu me réveilles dans deux heures et ensuite, c'est à toi. Si tu entends

quoi que ce soit...

— Je te réveille, promet Léonard.

— C'est ça. Et on repartira avant le lever du jour.

Jorge s'endort en quelques minutes, et Léonard, posté devant une fenêtre protégée par une grille, scrute les alentours de la maison. De temps à autre, il passe la tête dans la chambre voisine où Meyers s'est lui aussi assoupi, puis il retourne auprès de son frère. Il prend un des pistolets dans sa main droite, le pointe sur une cible imaginaire.

— Si t'approches de mon frère, je te descends ! murmure-t-il. Je te tire une balle dans la tête !

Pendant un quart d'heure, il s'amuse ainsi à traquer des ennemis invisibles, de pièce en pièce. Le doigt sur la détente, il les élimine les uns après les autres. Alors qu'il est dans la buanderie, une main se pose sur son épaule. Il sursaute et pivote en une demi-seconde, l'arme devant lui.

— Qu'est-ce que tu fous ? demande Jorge.

— Rien, je vérifie qu'y a personne, c'est tout. Tu dors pas ?

— Je n'y arrive pas, confesse Jorge. Je... je pense à des tas de trucs et... ça me réveille sans arrêt. Mais bon, j'ai réussi à dormir presque une heure et je me sens déjà mieux. Va t'allonger, je prends mon tour de garde.

À regret, Léonard lui confie l'arme, puis s'étend sur le vieux sofa.

— C'est la peur qui t'empêche de dormir, Jorge ?

Son frère hoche la tête.

— Tu as peur que je meure ?

— Oui, Lennie.

— Moi, c'est pareil.

— Ça prouve qu'on tient l'un à l'autre. Alors qu'il y a un an, on ne s'était jamais vus.

— Oui, mais... moi, je pensais déjà à toi et souvent.

— Idem, dit Jorge en se plaçant face à la fenêtre. J'étais en taule et j'avais hâte de te rencontrer.

— Alors faut pas qu'on meure tout de suite, conclut Léonard. Ce serait bête de pas avoir le temps de se connaître, non ?

Jorge pose son front contre la vitre.

— Oui, Lennie. Essaie de dormir, maintenant. Je veille sur toi...

Tandis que son frère ferme les yeux, Jorge regarde les ténèbres en face.

— Je veille sur toi, Lennie.

À 5 heures, Jorge met la cafetière en marche. Il remplit deux tasses, ajoute un sucre dans celle de Léonard et s'assoit sur la table basse, près du canapé.

— C'est l'heure, Lennie.

Son frère ronchonne avant de remonter la couverture jusque sur son visage d'enfant.

— Réveille-toi, on doit partir.

Léonard ouvre les yeux et sourit en voyant Jorge.

— Tiens, je t'ai préparé du café.

— Cool, répond l'adolescent en bâillant.

Ils boivent leur expresso en silence. Léonard, les yeux gonflés de sommeil. Jorge, le visage creusé, cerné et les traits tirés.

— Allez, debout.

Ils passent dans la chambre où Meyers attend sagement qu'on le détache. Jorge lui accorde la permission d'aller aux toilettes, de boire un café et de manger un biscuit. Puis il lui ordonne de s'asseoir par terre, contre le garde-corps de l'escalier qui s'enfonce vers la cave. Il lui menotte les poignets à un barreau en métal et le considère un instant.

— Pour toi, le voyage s'arrête là, dit-il.

— Tu vas me laisser ici ?

Jorge hoche la tête et le visage du lieutenant perd ses dernières couleurs.

— Je vais crever...

— Possible.

— Je croyais que t'étais pas un assassin !

— Je n'en étais pas un. Mais aujourd'hui, je dois protéger mon frère, désolé... Et ainsi, tu comprendras ce que ça fait d'être condamné lorsqu'on est innocent.

Jorge récupère un gros rouleau de scotch et en coupe une large bande. Il bâillonne le gendarme et se redresse.

— Ciao, mon lieutenant. J'aurais vraiment préféré que Solers soit à ta place.

Il rejoint Léonard dans la cuisine :

— Prends des provisions dans les placards et fous-les dans le camping-car. Prends tout ce qui pourrait nous servir. Parce qu'on ne s'arrêtera plus, désormais.

— D'accord, Jorge. Pourquoi il vient pas avec nous ?

— Parce que je ne veux pas qu'il sache où on va et puisse nous balancer ensuite.

— Mais si personne le trouve, il va mourir, non ?

— Oublie-le, Lennie. On doit sauver notre peau, c'est ça la priorité... Alors tu fais ce que je te dis.

*
* *

Le soleil se lève sur une nouvelle journée de cavale. À la radio, une journaliste explique que les forces de l'ordre ont diffusé le portrait des deux fuyards dans l'ensemble du pays et qu'un espoir demeure de récupérer l'otage en vie.

— On peut pas le laisser mourir, dit Léonard.

— Il va survivre.

— Mais...

— Tu me fais confiance, Lennie ?

— Oui.

— Alors, crois-moi : il survivra.

En quittant la maison, Jorge a fait demi-tour. Ils empruntent les mêmes routes que la veille, mais dans l'autre sens.

— Est-ce qu'on retourne chez nous ? s'étonne Léonard.

— Non. On ne retournera jamais chez nous, Lennie. Mais je dois brouiller les pistes autant que possible.

Pour apaiser ses angoisses, l'adolescent dévore un paquet de Chamallows.

— Comment ce sera, Jorge ?

— Quoi donc ?

— Raconte-moi comment ce sera là-bas.

— Eh bien... On s'installera dans la maison qui est juste au bord du loch Affric.

— Celle qui est au pied des montagnes enneigées, au milieu des pins ?

— Oui, celle-là, confirme Jorge. Elle est blanche, avec un toit gris.

— Et il y a la maison pour les invités, aussi !

— Oui, juste à côté.

— Et tous les matins...

— Au réveil, on pourra admirer le lac et les montagnes autour.

— On verra les biches et les cerfs qui sortent de la lande...

— Oui, Lennie. On pourra les observer chaque matin et chaque soir.

— Et aussi, on ira pêcher sur le lac ! s'écrie Léonard.

— Quand on en a envie, opine Jorge.

— Et moi, je m'occuperai du bois pour la cheminée. On pourra inviter Vicky ou Sacha. Et je lui dirai d'amener Arsène, aussi. Ça lui plairait là-bas, non ?

— Je suis sûr que oui.

— Et Mo, elle sera avec nous, tout le temps.

— Tout le temps... Et à Glen Affric, on ne sera plus obligés de fuir ou de se cacher !

— On pourra marcher la tête haute, reprend Léonard.

— Oui, la tête haute... Tu sais, Lennie, tout le monde a des rêves. Mais peu de gens arrivent à les réaliser.

— Mais nous, on va y arriver, hein Jorge ?

Le jeune homme ressent une douleur brève mais vive tout près du cœur. Malgré tout, il sourit à son frère.

— Oui, Lennie. Nous, on y arrivera.

En milieu de matinée, Léonard s'est rendormi et Jorge a pris la direction du nord. Au bout d'une petite route, il stoppe leur véhicule sur le bas-côté et son frère rouvre les yeux.

— Pourquoi on s'arrête ?

— J'ai besoin de voir la carte, répond Jorge en allumant une cigarette.

— J'peux aller pisser ?

— Bien sûr...

Léonard descend du Rapido et se poste face à un arbre. Pendant ce temps, Jorge consulte la carte routière. Lorsque son frère revient à bord, il patiente en terminant le paquet de bonbons.

— Tu sais qu'il y a des chiottes dans le camping-car ? rappelle Jorge.

— Ouais, mais si on s'arrête pas pour remplir le réservoir, on pourra plus tirer la chasse. Mieux vaut garder l'eau pour la grosse commission !

— Pas faux.

— On va où, alors ?

— Tu le sauras bientôt, répond son frère.

Il fouille le sac à dos et en sort les passeports.

— Lennie, on va devoir emprunter des routes plus fréquentées. Et si jamais on est contrôlés, il va falloir que tu apprennes ta nouvelle identité. Désormais, tu t'appelles Liam Peeters et tu as dix-neuf ans.

— Hein ?

— C'est le nom qu'il y a sur ton passeport. Liam Peeters.

— Liam Peeters, répète Léonard.

— Et moi, je m'appelle Victor Janssens.

— C'est des noms suisses, ça ?

— Non. Nos papiers ne sont pas suisses. Ils sont belges.

— Mais je croyais que... Je comprends plus rien, souffle Léonard.

— Hier matin, près du lac, je t'ai menti parce que je suis sûr que Meyers faisait semblant de dormir. Et j'espère qu'il nous a entendus.

Face au regard perdu de son frère, Jorge demeure patient :

— Meyers croit qu'on a des passeports suisses et qu'on va aller se réfugier en Suisse. C'est pour ça que j'ai pris cette direction hier.

— Mais en fait, on va en Belgique, c'est ça ?

— On va d'abord dans le nord de la France. Ensuite, on verra...

— Alors... On a des papiers belges, on roule dans un camping-car suisse et on reste en France, c'est bien ça ?

— C'est ça, Lennie. J'ai improvisé en fonction de ce que le hasard mettait sur notre route.

— Ah...

— Comment tu t'appelles ?

Léonard réfléchit un instant.

— Liam... Peter ?

— Peeters.

— Liam Peeters.

— Et moi, je m'appelle comment ? vérifie Jorge.

— Victor... je me souviens plus la suite.

— Victor Janssens. Nous sommes deux amis bruxellois qui voyagent ensemble en Europe.

— Dans un camping-car suisse...

— Pour le moment, oui. Sur la carte grise du Rapido, il n'y a pas nos noms, mais en cas de contrôle, on peut toujours dire que des copains nous l'ont prêté.

— Des copains suisses, donc.

— C'est ça, Lennie.

— Elle est compliquée, ton histoire !

— Mais non, tu vas t'y faire.

— On n'est plus frères, alors ?

— Non, on est amis.

— Amis comment ? demande Léonard.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben... Il y a un seul lit dans le camping-car. Et puis il y a le petit drapeau arc-en-ciel !

— On est amis, point barre.

Jorge lui tend le passeport :

— Regarde la photo, dit-il.

Léonard éclate de rire.

— Ah oui, on s'était déguisés !

— On s'était grimés, en effet.

— Tu m'avais dit que c'était pour un jeu concours sur Internet, se souvient Léonard.

— C'était pour les faux papiers. Donc, il faut qu'on se grime à nouveau pour ressembler à ce qu'il y a sur ces photos, pour que les poulets ne puissent pas nous reconnaître en cas de contrôle.

— Mais comment on va faire ?

— Le soir où j'ai rapporté le sac de sport à la maison, j'ai mis tout le nécessaire dedans avant qu'on ne l'enterre. C'est dans le vanity bleu.

— T'es trop fort, Jorge !

Léonard fouille son sac à dos et en sort le coffret. À l'intérieur, plusieurs gadgets pour leur permettre de modifier leur apparence. Jorge demande à son frère de changer de tenue, lui expliquant que les gendarmes ont dû diffuser son signalement, et Léonard parvient à trouver un tee-shirt suffisamment grand pour pouvoir l'enfiler.

— C'est trop moulant, se lamente-t-il. Et puis j'aime pas cette couleur...

— Mais non, dit Jorge. Tu es parfait.

Ils s'installent ensuite devant le miroir du placard. C'est Léonard qui commence, aidé par son frère. Grâce à une perruque, ses cheveux châtain clair deviennent beaucoup plus foncés et un peu plus longs.

— On dirait des vrais !

— C'est le cas, explique Jorge.

Puis, non sans difficulté, l'adolescent pose des lentilles de couleur brun miel sur ses yeux. Enfin, grâce à un fluide à base d'éther diéthylique et de nitrocellulose, Jorge dessine sur la joue de son frère une fine et longue cicatrice.

— Voilà, tu es prêt, dit-il.

Léonard se considère dans le miroir.

— On dirait que c'est plus moi !

— À mon tour, dit Jorge.

Il tire ses cheveux noirs en arrière et ajuste une perruque poivre et sel sur son crâne. Puis il met sur ses yeux des lentilles gris perle et des lunettes à la monture métallique et aux verres neutres. Il termine par une fausse barbe en poils naturels, de la même couleur que la perruque.

— Mets bien de la colle ! conseille Léonard.

— T'inquiète, j'ai payé ça une fortune, ça devrait tenir un moment...

— Comment t'as fait pour acheter tout ça ? Et pour les faux papiers ?

— Je te raconterai, élude son frère.

Ils comparent leur reflet avec les photos des passeports.

— C'est bon, déclare Jorge. On peut y aller.

Le jeune homme se remet au volant et démarre le camping-car.

— Comment tu t'appelles ? demande-t-il à Léonard.

— Léo... Heu, Liam.

— Liam comment ?

— Liam Peeters.

— Parfait. Et moi ?

— Toi, c'est Victor... Victor Janssens !

— Tu es français ?

Léonard réfléchit une seconde avant de répondre :

— Non, je suis belge, mais c'est un copain suisse qui m'a prêté le camping-car !

— Et cette cicatrice que tu as sur la joue, elle vient d'où ?

L'adolescent reste bouche bée.

— Je plaisante ! sourit Jorge. Allez, en route, maintenant.

*

* *

En début d'après-midi, le Rapido délaisse la direction de Bourges pour prendre celle d'Auxerre. Quelques kilomètres plus loin, Jorge bifurque vers Tonnerre.

— J'ai faim, gémit Léonard.

— Prépare des sandwichs. Mais je te préviens, on mange en roulant.

— OK, soupire l'adolescent.

Il passe à l'arrière du camping-car et récupère du pain de mie dans le placard, qu'il agrmente de fromage à tartiner et de rondelles de tomates.

— Tiens, dit-il en tendant à Jorge son déjeuner.

— Merci, Lennie.

— Fais gaffe à ta barbe !... Paraît que c'est interdit de manger en conduisant. C'est Sacha qui me l'a dit.

— Paraît aussi que c'est interdit de braquer des flics avec un flingue ou de voler un camping-car.

Léonard hausse les épaules et remplit son estomac de géant en regardant le paysage qui défile aux abords de la départementale.

— Il reste deux bananes au frigo, dit-il. T'en veux une ?

— Non, ça ira. Garde-les pour toi ! Par contre, si tu as une bouteille d'eau, je meurs de soif.

- Meyers aussi, il doit avoir soif...
- Il doit surtout avoir peur.
- Nous aussi, on a peur.

Après avoir contourné Troyes, Jorge a remis du carburant dans le réservoir du Rapido. Parfois, Léonard demande à son frère de lui lire quelques panneaux. Nancy, Metz, Reims, Fontainebleau, Provins, Paris...

— On va à Paris ? espère l'adolescent.

— Non, on prend la direction de Reims.

L'après-midi est grise, parfois une averse, parfois un rayon de soleil.

— Il y a un téléphone dans ton sac, dit soudain Jorge. Prends-le.

Léonard récupère le portable qui se trouve dans un sachet plastique.

— Allume-le.

— Mais t'as dit que...

— Ce téléphone est différent. Il est sécurisé. Tu peux appeler Vicky si tu veux. Tu connais son numéro ?

— Oui... C'est vrai, je peux ?

— Tu peux. Mais tu ne lui dis pas où on est. Tu lui dis qu'on roule vers l'Italie, qu'on y sera bientôt et qu'on est à bord d'une voiture, d'accord ?

— Vers l'Italie ?

— Oui, Lennie.

— Faut que je lui mens, alors...

— Pour le moment, c'est préférable, acquiesce Jorge. Si jamais les poulets l'interrogent, elle ne risquera pas de révéler notre position. Et puis ils l'ont sans doute mise sur écoute... Mais au moins, tu pourras la rassurer. Et ensuite, tu peux faire pareil avec Sacha.

Léonard compose le numéro de la jeune fille, qui décroche rapidement.

— C'est moi, Léo...

— *Lennie ! s'écrie Victoria. Tu es vivant ! Mais t'es où ?*

— Je suis dans une voiture... une vieille voiture grise. Avec mon frère.
On va en Italie.

— *En Italie ?*

— Oui...

— *Tu vas bien, t'es pas blessé ?*

— Non, ça va.

— *Je suis tellement contente de t'entendre... C'est dingue ce que t'as fait ! Complètement dingue !*

— Je voulais pas que Jorge, il retourne en prison. Parce que c'est pas lui qui a tué Lola, tu sais...

— *Je sais, Lennie. Les gendarmes sont encore venus me voir ! La première fois, ils étaient sympas, mais là... c'était un gros con qui s'appelle Solers !*

— Il t'a pas frappée au moins ?

— *Frappée ? Bien sûr que non ! Mais il m'a posé des tonnes de questions...*

Jorge lui adresse un signe et Léonard est obligé de conclure.

— Faut que je te laisse, Vicky. Mais je te rappellerai, promis.

— *Je... je te fais plein de bisous et meurs pas, d'accord ?*

— D'accord, Vicky.

— *Je t'aime...*

— Moi... moi aussi.

Lorsqu'il raccroche, Léonard est chamboulé. Il prend quelques instants avant de composer le numéro de Sacha. Il lui raconte le même mensonge puis demande des nouvelles d'Arsène.

— *Il est chez moi, sur mon canapé. Tu lui manques, mais ça va.*

— Merci Sacha. Je te rappellerai, c'est juré.

Léonard éteint le téléphone et le remet dans le sac.

— Tu es rassuré ?

— Oui, je suis content que j’ai pu leur parler. Et qu’Arsène, il va bien...
Comment t’as fait pour avoir tout ça ?

— Tu te souviens les fois où je suis parti pendant quarante-huit heures ?
Eh bien, c’était pour un travail. Et en échange de ce travail, j’ai pu avoir ce qu’il y avait dans le sac. De l’argent, des faux papiers, ce téléphone... Et d’autres choses, encore.

— C’était quoi, ce travail ?

Jorge hésite avant de répondre. Mais il n’a plus envie de cacher quoi que ce soit à son frère.

— Je devais transporter de la drogue, révèle-t-il enfin. De la drogue planquée dans une voiture. Je la récupérais en Espagne et je devais l’apporter jusqu’à la frontière belge.

— De la drogue ?

— Oui, Lennie. Mais je ne regrette pas, tu sais... Parce que sinon, on n’aurait jamais pu s’en sortir.

— Je comprends, dit Léonard. T’en fais pas, je comprends...

*

* *

Meyers étend ses jambes engourdis devant lui. Il a mal aux bras, au dos. Et il a l’impression, à chaque seconde, qu’il va s’étouffer.

En face de lui, l’horloge comtoise rythme son calvaire.

Pendant des heures, il a essayé de se détacher. Des efforts surhumains qui se sont soldés par une épaule luxée et un échec cuisant.

Alors, il a abandonné la lutte.

Il a pleuré, longtemps. Puis ses larmes se sont asséchées.

Dans la pénombre de cette maison isolée, Meyers pense à sa vie et à sa mort.

À tout ce qu’il a construit au fil des années.

À tout ce qu’il va perdre.

Ne plus jamais revoir ses enfants, sa femme.

Dans la pénombre de cette maison isolée, Meyers se demande comment il va mourir. De soif, sans aucun doute. Sa température corporelle va augmenter, puis il va se sentir en état d'ébriété, comme s'il avait bu de l'alcool. Crampes, maux de tête, délire, confusion. Ensuite, il plongera dans le coma.

Une mort presque douce, en somme.

Au mieux, il tiendra trois jours.

Au pire, il souffrira trois jours.

*
* *

En fin d'après-midi, ils passent à proximité de Reims. Même si le ciel reste triste, Léonard ne se lasse pas de découvrir de nouveaux panoramas.

— C'est la première fois que je fais autant de kilomètres !

— Et c'est pas fini, prévient Jorge.

— Ça me fait mal, ces lentilles, soupire l'adolescent.

— Faudrait que t'arrêtes de te frotter les yeux !... Dans le vanity, il y a des larmes artificielles. Tu peux t'en mettre une goutte dans chaque œil, ça te soulagera.

Léonard s'exécute et se regarde à nouveau dans le miroir.

— Je suis pas mal, comme ça, juge-t-il.

Au volant, Jorge esquisse un sourire.

— Tu es très beau, *Liam* !

— Merci, *Victor* ! se marre l'adolescent.

Afin d'éviter les axes majeurs, Jorge engage le Rapido sur une départementale qui part en direction de la frontière belge. Il monte le son et Léonard se met à chanter sur *Hotel California*. Les deux frères se lancent en chœur dans une nouvelle interprétation de la chanson culte et partent dans un fou rire qui dure un kilomètre.

Mais brusquement, Jorge arrête de rire.

— Putain de merde, dit-il en appuyant sur le frein.

En face d’eux, un barrage de gendarmerie. Une herse, trois véhicules, des hommes en armes.

— Qu’est-ce qu’on va faire ? gémit Léonard.

— On n’a pas le choix, répond Jorge. Comment tu t’appelles ?

— L... Liam Peeters.

— Et moi ?

— Victor Janssens.

— On vient d’où ?

— De Bruxelles.

Jorge récupère la carte grise du camping-car et la met dans le vide-poches.

Cinq voitures devant eux.

— Si jamais ils vérifient la plaque, on est morts, dit Jorge. Ils verront que c’est un véhicule volé... Quand c’est à nous, tu essaies de paraître normal et tu souris, d’accord ?

Léonard se mord le doigt et commence à se balancer d’avant en arrière.

— Arrête ça, ordonne Jorge. On va s’en sortir...

Interminable attente, pendant laquelle l’angoisse atteint des sommets. Pendant laquelle Léonard ne cesse de murmurer son nom d’emprunt. Puis c’est à leur tour de subir le contrôle. Jorge baisse la vitre et un sous-officier s’approche tandis que ses collègues restent à distance, fusil d’assaut à la main.

— Bonjour, messieurs, gendarmerie nationale. Veuillez couper le moteur.

Jorge lâche la pédale d’embrayage et le Rapido a un soubresaut.

— Oups ! glousse le jeune homme avec un sourire désarmant. J’ai calé !

— Papiers d’identité, papiers du véhicule, s’il vous plaît, poursuit le gendarme d’une voix martiale.

Jorge lui tend la carte grise, le certificat d’assurance et les deux passeports. Le lieutenant inspecte les documents et les dévisage longuement.

— Le véhicule n’est pas à vous ?

— Non, il appartient à nos amis, Nathan Müller et Marc Candaux. Ils vivent à Berne, en Suisse.

Les sourcils de Léonard se lèvent lorsqu'il entend la voix que vient de s'inventer son frère. Heureusement, le gendarme ne s'en aperçoit pas, les yeux rivés sur le drapeau arc-en-ciel qui s'agite derrière le pare-brise au moindre souffle de vent.

— Ils nous l'ont prêté pour les congés, continue Jorge d'un ton légèrement maniéré. C'est hyper sympa, non ?

— Vous allez où ?

— On rentre à Bruxelles, monsieur. Les vacances sont terminées !

— Et vos amis, ils ne veulent pas récupérer leur véhicule ?

— Si, mais plus tard. Ils ont prévu de prendre le train en septembre pour venir nous voir pendant un petit week-end. Et ils repartiront à Berne avec leur camping-car !

Tout en les abreuvant de questions, le gendarme continue à les fixer. Léonard arbore un rictus censé ressembler à un sourire. Il cache ses mains entre ses cuisses pour ne pas montrer combien elles tremblent.

— Vous cherchez les criminels qui ont enlevé votre collègue ? demande Jorge. On a entendu ça à la radio... Quel malheur !

Alors que Léonard a l'impression qu'il va tourner de l'œil, le lieutenant continue le contrôle, sans prendre la peine de répondre :

— Il y a quelqu'un d'autre dans le véhicule ?

— Ah non, dit Jorge. C'est un voyage en amoureux...

Il pose sa main droite sur la cuisse de Léonard et adresse un nouveau sourire au militaire. Mais le lieutenant exige tout de même de vérifier et Jorge est obligé de descendre pour ouvrir la portière latérale du camping-car.

— Désolé pour le bazar ! dit-il en minaudant.

Le gendarme laisse échapper un discret soupir :

— Pas de problème, marmonne-t-il en passant la tête dans l'habitacle.

Puis il rend les papiers à Jorge :

— OK, bonne route, *messieurs*.

— Merci. Et bon courage à vous, dit Jorge en grimpant sur son siège.

Les gendarmes dégagent le passage, Jorge desserre le frein et laisse le Rapido glisser sur la route légèrement en pente avant de passer la seconde. Le moteur se remet en marche et le camping-car s'éloigne tranquillement du barrage.

Deux kilomètres plus loin, Jorge range le Rapido sur le bas-côté et ferme les yeux.

— Bordel... On a eu chaud, murmure-t-il.

Léonard descend et s'appuie contre un arbre. Il se met à pleurer, son frère le rejoint aussitôt.

— Calme-toi, Lennie, c'est fini... On s'en est tirés !

— J'ai cru que... j'ai cru qu'ils allaient nous tirer dessus !

— Moi aussi, j'ai eu très peur. Mais c'est bon, maintenant. Allez, viens, il nous reste de la route à faire...

La nuit est tombée lorsqu'ils arrivent à Charleville-Mézières. Une fois encore, ils ont emprunté les routes les plus étroites, sinueuses ou isolées. Ils ont rencontré des villages minuscules, parfois déserts, presque fantômes.

— C'est dans cette ville que je venais livrer la came, révèle Jorge.

Il entre une adresse apprise par cœur dans le GPS et suit ses indications. Ils traversent la préfecture des Ardennes, presque étonnés de retrouver la civilisation. Les murs de béton, les feux rouges, les gens pressés. Ils passent plusieurs fois au-dessus des méandres de la Meuse pour atterrir dans un quartier populaire.

Jorge stoppe le camping-car devant une série de garages alignés. Il récupère deux clefs dans le sac à dos et ouvre le dernier box, bien plus haut que les autres.

À l'intérieur, Léonard découvre un fourgon Mercedes.

— C'est à toi, ça ?

Jorge hoche la tête.

— Ça fait partie des choses que j'ai obtenues en échange de mon travail... T'as vu la plaque ?

— Elle est bizarre !

— C'est une plaque belge. Ce fourgon est au nom de Victor Janssens. Maintenant on a un véhicule et une carte grise qui correspondent à mon passeport.

Léonard se gratte la tête, faisant dangereusement pencher sa perruque.

— T’as dû en transporter beaucoup de la drogue...

Jorge grimpe dans l’utilitaire et exécute une marche arrière pour le sortir du garage. Il le range près du Rapido et ouvre la portière latérale.

— Il a pas mal de kilomètres au compteur, mais c’est une bonne caisse, dit-il. Allez, au boulot... On prend tout ce qui peut nous servir dans le camping-car et on le met dans le fourgon.

Un quart d’heure après, Jorge cache le Rapido dans le garage et referme la porte. Puis il se met au volant du Sprinter.

— Je vais trouver un coin tranquille pour qu’on puisse se reposer un peu, dit-il.

Ils quittent Charleville-Mézières en direction de Maubeuge. Quelques dizaines de kilomètres plus tard, ils s’arrêtent en pleine forêt et passent à l’arrière du grand fourgon. Ils ôtent leur perruque, leurs lentilles puis s’effondrent sur le matelas volé dans le Rapido.

— On ira où, après ? demande Léonard.

— La nuit porte conseil. Alors, on décidera demain matin, OK ?

Exténué, le jeune homme ferme les yeux.

— Jorge ?

— Oui, Lennie ?

— T’as réussi à nous emmener jusqu’ici parce que tu es vachement intelligent...

— J’ai eu surtout beaucoup de chance !

— Non, Jorge. C’est juste que tu es très malin. Pas comme moi...

— Sans toi, je ne serais pas là, rappelle le jeune homme. C’est toi qui as eu le courage de braquer une gendarmerie, tu te souviens ?

— Moi, c’est les muscles et toi, c’est le cerveau. On est une bonne équipe, alors ?

— La meilleure qui soit. Bonne nuit, Lennie.

— Bonne nuit, Jorge.

*
* *

Quand Jorge se réveille au petit matin, il est seul dans le fourgon. Il s'aperçoit que la porte arrière est entrouverte et descend à son tour. Il découvre qu'ils sont au beau milieu d'une forêt aussi dense que mystérieuse, plongée dans un épais brouillard.

Silence et solitude.

Début d'une journée qui sera peut-être la dernière.

Il aperçoit Lennie, assis un peu plus loin sur une énorme souche, au centre d'une petite clairière. Son profil est délicatement sculpté par l'unique rayon de soleil qui parvient à transpercer la brume. Il ne porte que son jean et sa peau nue ressemble à l'écorce lisse d'un jeune arbre. Jorge l'observe avec fascination. Avec le sentiment que son frère ne fait qu'un avec le paysage qui l'entoure. Qu'il y est à sa place, qu'il appartient à cette forêt, à cette nature sauvage.

Comme si la civilisation des hommes ne le méritait pas.

Il le rejoint à pas feutrés, coupable de déranger cette étrange symbiose. Pieds nus dans la mousse humide, son couteau suisse à la main, Léonard est en train de sculpter un morceau de bois.

— Salut, Lennie. Bien dormi ?

— Bof. J'ai fait plein de cauchemars...

Sommeil agité. Sommeil de proie, de gibier.

— Tu fais quoi ?

— Un totem.

— C'est joli...

— C'est un porte-bonheur. Enfin, je crois. C'est pour qu'on a de la chance... Qu'on continue à en avoir.

Ils retournent tous les deux vers le Mercedes et Jorge consulte sa précieuse carte routière, hésitant encore sur la destination à prendre.

— Faut aller où ils ne nous chercheront pas, dit-il.

Il allume une cigarette, Léonard vide la moitié d'une bouteille de jus d'orange et dévore un paquet de biscuits.

— Et c'est où qu'ils vont nous chercher ?

— Pour le moment, vers la frontière avec l'Italie je pense... Si Vicky ou Sacha sont sur écoute, ce dont je suis quasiment sûr, c'est là qu'ils devraient nous chercher. Et quand ils auront retrouvé leur pote, ils étendront les recherches vers la Suisse. Parce que, comme je te l'ai dit, j'espère que Meyers nous a entendus quand je parlais de nos passeports suisses...

— Oui, mais Meyers, il est enfermé dans la maison, rappelle Léonard. En train de mourir de faim.

— On ne meurt pas de faim en vingt-quatre heures, sourit Jorge. Et bientôt, il sera libre.

— Comment ça ?

— Tu verras. Allez, on s'y met ? Faut qu'on se transforme à nouveau en Liam et Victor. Ensuite, on reprendra la route.

*

* *

Au travers de la vitre légèrement teintée du fourgon, Léonard regarde les arbres. Une fois encore, Jorge a emprunté des routes secondaires qui serpentent au cœur de l'épaisse forêt des Ardennes, rejoignant parfois la Meuse et ses formes capricieuses. Ils ont croisé des petits villages, sorte d'îles perdues dans un océan végétal. Ils ont aperçu quelques châteaux, quelques églises, quelques témoignages de la richesse, de l'arrogance ou de la peur des hommes.

Vers midi, ils passent entre Maubeuge et Cambrai, et continuent vers le nord.

Concentré sur la route, Jorge parle peu. Son angoisse silencieuse, Léonard la ressent. Une onde qui émane de son frère et s'insinue en lui.

Désormais, il y a moins d'arbres et plus de maisons. Moins de vert, plus de gris.

— Tu n’as pas faim ? s’étonne soudain Jorge.

— Si, soupire Léonard. J’ai envie de frites.

— En attendant, prépare-nous des sandwiches.

— On n’a plus de pain.

— Ah... Je vais m’arrêter au prochain village.

Peu après, ils arrivent dans une petite commune aux maisons de briques rouges et Jorge gare le Mercedes sur une placette, pile en face d’une supérette.

— Je vais au ravitaillement.

Dans le rétroviseur, il vérifie sa perruque et sa barbe. Puis il abandonne son frère et entre dans le petit supermarché. Il en ressort dix minutes plus tard avec trois baguettes de pain, du fromage et du jambon. Il aperçoit alors sur le trottoir d’en face un bar-tabac-snack et décide d’aller y faire un tour.

Quand il revient, il a une cartouche de cigarettes, deux canettes de soda et une barquette de frites.

— Cool ! T’es vraiment trop fort...

— Bon appétit, Lennie !

*
* *

Il est 16 h 30 quand le Sprinter s’approche d’une grande ville. Jorge arrête le véhicule à l’entrée de la cité, dans une zone commerciale. Il fume une cigarette, laissant ses muscles se détendre.

— On est où ? demande Léonard.

— À Calais.

— C’est où, ça ?

— Tout au bout de la France.

— Y a quoi, ensuite ?

— La mer.

— La mer ?

— Oui, Lennie. À droite, par là-bas, il y a la Belgique et ensuite, les Pays-Bas. Tout droit, en face, il y a la Manche ou la mer du Nord. J’ai jamais su où se situait exactement la limite entre les deux ! avoue Jorge. Et après la mer, il y a le Royaume-Uni... J’ai pensé qu’on pourrait aller en Écosse... Qu’est-ce que tu en dis ?

Léonard reste figé sur son siège, paralysé par l’émotion. Puis une larme coule sur sa joue, le long de sa fausse cicatrice. Il l’essuie d’un geste machinal en fixant la direction indiquée par Jorge.

Tout droit, en face.

Glen Affric.

91

Jorge sort de l'agence de voyages et remonte dans le fourgon.

— On part demain matin, très tôt, annonce-t-il. Moi, par le ferry de 4 h 35. Et toi, par celui de 5 h 45.

— On prend pas le même bateau ?

— Non. On va devoir se séparer, Lennie.

— Se séparer ? répète Léonard avec effroi.

— Oui, c'est plus prudent. Moi, je passe avec le fourgon et toi, en piéton. Tu comprends, ils recherchent deux hommes ensemble alors ce sera plus discret... Je vais tout t'expliquer, ne t'en fais pas. Tu vas t'en sortir sans problème.

Même s'il ne semble pas convaincu, son frère hoche la tête.

— On se retrouvera à l'arrivée, promet Jorge.

— C'est où, l'arrivée ?

— À Douvres. Une fois là-bas, on montera tranquillement jusqu'en Écosse.

Léonard a du mal à y croire. Tant d'années à caresser le même rêve et voilà qu'il est sur le point de se réaliser.

— Mais... ils savent que tu as vécu en Écosse, non ? s'inquiète-t-il brusquement. Les flics, ils savent que tu es déjà allé là-bas...

— Et alors ? Ils savent aussi que je suis allé à Bruxelles, à Liège, à Amsterdam, à Stuttgart, à Zurich, à Zagreb, à Milan, à Rome... J'ai bossé ou

traîné dans toutes ces villes, dans toute l'Europe. Pourquoi viendraient-ils me chercher spécialement en Écosse ?

Jorge réfléchit quelques instants.

— Il n'y a que le mot que j'ai envoyé à maman qui pourrait les mettre sur la voie, réalise-t-il enfin.

Léonard fouille son sac, en ressort la carte postale.

— Ça m'étonnerait ! dit-il.

Jorge sourit et prend la relique entre ses mains.

— Tu ne t'en sépares jamais, hein, Lennie ?

— Jamais. Parce que c'est tout ce que j'avais de toi. Tous les soirs, je la regardais et j'espérais qu'un jour, on allait se rencontrer.

— Tu pensais à moi tous les soirs, alors ?

— Oui, tous les soirs avant de m'endormir.

— Et comment tu m'imaginais ?

— Fort et courageux. Un héros, comme ceux des films.

— Tu as dû être terriblement déçu...

— Non, Jorge. Tu es encore mieux en vrai ! Quand ça allait pas trop, je me disais que... je me disais qu'un jour, tu viendrais me sauver.

Jorge le dévisage un instant, la gorge serrée.

— Et c'est toi qui m'as sauvé, Lennie.

*

* *

En fin d'après-midi, le Mercedes s'arrête sur un vaste parking, près d'une plage.

— C'est la première fois que tu vois la mer ? demande Jorge.

— Oui, c'est la première fois.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ?

— Oui, Jorge.

Ils descendent du Sprinter et s'avancent vers l'immense étendue de sable où, malgré une pluie fine, flânent quelques promeneurs.

— Je peux enlever mes chaussures ?

— Bien sûr, Lennie.

L'adolescent vire ses baskets et se dirige vers la mer. Il relève son pantalon jusqu'aux genoux et s'aventure dans l'eau froide. Il y plonge ses mains, se mouille le visage, désintégrant sa fausse cicatrice.

— Regarde, Jorge ! s'écrie-t-il. Regarde !

Les bras en croix, il affronte le vent. Et tel un oiseau qu'on libère enfin de sa cage, son rire s'envole jusqu'aux falaises blanches d'Angleterre.

Le Sprinter est toujours garé face à la mer. Léonard ne la quitte pas des yeux. Jorge allume le téléphone crypté et fait une recherche rapide sur la Toile. Puis il compose un numéro et met le haut-parleur.

— *Gendarmerie de Granviller, bonjour.*

— Je voudrais parler au capitaine Solers.

— *À qui ai-je l'honneur ?*

— Jorge Mathieu.

— ...

— J'ai des infos à vous donner sur le lieutenant Meyers, mais si ça ne vous intéresse pas, je raccroche !

— *Restez en ligne, je vous passe le capitaine.*

Jorge patiente un bon moment avant que la voix de Solers ne retentisse enfin dans le haut-parleur.

— *Capitaine Solers. Qui est à l'appareil ?*

— Jorge Mathieu.

— *Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût et elle va vous coûter cher.*

— Tu ne reconnais pas ma voix, Solers ?

— ...

— Te casse pas à essayer de localiser l'appel, tu n'y arriveras pas, prévient Jorge. Je vais te dire où j'ai abandonné mon otage et tu vas pouvoir

aller le chercher. Tu m'écoutes ?

— *Oui, Mathieu, je t'écoute. Est-ce que Meyers est encore en vie ?*

— Quand je l'ai laissé, il l'était.

Jorge lui indique le secteur où est située la maison.

— Il est dans le salon, conclut-il.

— *J'espère pour toi qu'il est vivant.*

— Je ne suis pas un assassin, rappelle Jorge. T'as déjà oublié ?

— *Ceux qui s'enfuient sont rarement innocents ! Tu ferais mieux de te rendre pour qu'on en discute.*

— Je préfère crever que discuter avec une ordure dans ton genre, dit Jorge avant de couper la communication.

Il fait une nouvelle recherche sur le Net puis compose un autre numéro. Léonard comprend que son frère est en train de contacter un journal, un grand quotidien national. Il explique à son interlocuteur où trouver Meyers, lui précise qu'il a prévenu la gendarmerie afin qu'ils aillent le récupérer. Puis il clame son innocence une nouvelle fois, pour Sarah, pour Lola. Il conclut en disant qu'il n'avait pas le choix, qu'il devait s'enfuir, quitter la France pour ne pas être accusé à tort et purger une nouvelle peine injustifiée.

Il éteint ensuite le téléphone et regarde Léonard :

— Tu es rassuré pour Meyers ?

— Oui... Pourquoi t'as dit au journal qu'on a quitté la France ?

— Ça s'appelle brouiller les pistes, mon frère ! Meyers pense qu'on va se réfugier en Suisse. Ceux qui écoutent Vicky et Sacha pensent qu'on est en route pour l'Italie... Le journaliste croit qu'on a déjà quitté la France ou bien qu'on dit ça pour tromper les gendarmes... Bref, personne ne peut savoir réellement où on se trouve. Ils sont dans le brouillard le plus complet !

La lumière change progressivement. Passant sous les nuages, le soleil tombe sur la Côte d'Opale. Le ciel et l'eau s'embrasent et un gigantesque incendie enflamme les yeux de Léonard.

*
* *

À 7 h 30, Léonard pose le pied au Royaume-Uni.

Deux heures auparavant, impressionné et fébrile, il est monté à bord de cet immense bateau blanc et bleu. Suivant à la lettre les conseils de son frère, il a franchi tous les contrôles sans bavure, sans commettre d'erreur, mais avec la peur chevillée au corps. Et quand le ferry s'est élancé sur les eaux, il a enfin pu respirer. Malgré un vent froid, il a passé tout le voyage sur le pont, à admirer la mer. Il a regardé son pays natal s'éloigner puis disparaître.

À cet instant, il a eu la certitude qu'il n'y retournerait jamais.

L'adolescent se dirige vers l'endroit indiqué par son frère et le trouve assis non loin du fourgon. Quand Jorge voit arriver la haute silhouette de Léonard, un sourire de soulagement le transfigure. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, s'étreignent avec force.

— On a réussi, Lennie... On a réussi.

Ils dégustent un café puis s'installent dans leur véhicule. Jorge sort alors deux nouveaux passeports du sac à dos.

— On va encore changer de nom ? s'inquiète Léonard.

— Non, mais on va changer de tête, sourit son frère. Ces deux passeports sont les mêmes que les précédents sauf qu'il y a nos vraies photos dessus. On peut enlever les perruques et les lentilles, désormais. On n'est plus obligés de se déguiser !

— Cool ! répond Léonard.

Après avoir retrouvé leur apparence, ils prennent une nouvelle fois la route. Mais aujourd'hui, Jorge ne craint pas d'emprunter les axes principaux.

— Ça fait drôle de rouler du mauvais côté ! dit Léonard.

— On s'y fait, assure son frère.

Ils prennent l'A20 en direction de Folkestone, puis la M20 qui file vers Londres.

- C'est quand qu'on arrive ? s'impatiente Léonard.
- Ce soir, tu dormiras en Écosse, mon frère...

Il est presque midi quand le lieutenant Maxime Meyers revient au village de Granviller. La veille, en début de soirée, des collègues sont venus le libérer alors qu'il se préparait à mourir.

Quand il descend du véhicule, sa femme et ses enfants l'attendent, ainsi que tous les membres de sa brigade. Étreintes et larmes, poignées de main et sourires tendus. Même le capitaine Solers a un mot gentil à son égard.

— Rentre chez toi et repose-toi !

— Non, Yves. Je veux reprendre l'enquête.

— Tu as déjà dit tout ce que tu savais à l'état-major, rappelle Solers.

— Peu importe. Les frères Mathieu, je les connais mieux que personne désormais...

Il consent à passer un moment avec sa famille, mais à 15 heures, il est de retour à la gendarmerie, prêt à se joindre à la meute et à poursuivre la battue. Il apprend que, suite à son témoignage, les recherches se concentrent désormais sur les régions frontalières entre la France, la Suisse et l'Italie.

— On finira bien par les choper, ces deux connards ! balance Solers. Et à mon avis, il n'y aura pas de procès.

— Et moi, j'espère qu'on va simplement les arrêter, rétorque Meyers.

— Après ce qu'ils t'ont fait ?

— Je ne suis plus aussi sûr que Mathieu soit coupable, avoue le lieutenant.

Solers le dévisage d'un air sidéré.

— Tu déconnes, là ? Et son ADN ?

Meyers hausse les épaules et se sert un café.

— Ce ne serait pas la première fois que l'ADN d'un innocent est transporté sur une scène de crime. Et même s'il est coupable, je n'ai pas envie que son frère et lui se fassent descendre. Tu peux admettre ça ?

— Non, tranche Solers.

— On dirait que tu lui en veux personnellement à ce type...

Le visage du capitaine se tend.

— J'ai ramassé le corps martyrisé de deux nanas et aussi celui d'un jeune gars. Alors oui, je lui en veux personnellement...

— Je comprends. Mais ils auraient pu me buter ou me laisser crever et ne l'ont pas fait. Ils n'ont pas voulu ma mort, je ne peux pas souhaiter la leur.

Maréchal s'installe dans la salle à manger, en face de la télévision. Comme chaque soir à 19 h 45, Angélique pose devant lui un verre de Suze agrémenté d'un glaçon ainsi qu'un petit ramequin rempli de bretzels. À gauche de l'assiette, le pain de campagne qu'il coupera lui-même. À droite, la bouteille de vin rouge. La jeune femme allume ensuite la télévision et confie la télécommande à son oncle qui, invariablement, choisit la première chaîne.

Une odeur agréable émane de la cuisine toute proche, et Maréchal déguste son apéritif, les yeux rivés sur le petit écran. Depuis la dernière punition, sa nièce se tient à carreau. Plus aucune tentative de fuite, plus la moindre rébellion. Pas même un regard oblique.

À 20 heures, le générique du journal. Sans surprise, la libération de Meyers fait la une.

— Ils auraient dû le buter, ces deux couillons, marmonne Maréchal. Ç'aurait fait un poulet de moins !

Angélique attend qu'il ait fini son verre pour apporter le plat. Elle lui sert une généreuse portion avant de se rasseoir dans la cuisine et d'attendre les ordres. Ce soir, elle a préparé une nouvelle recette : poulet au curry, gingembre et citron, accompagné de riz.

— Merde, ça arrache ! râle son oncle. Tu as vidé le pot de gingembre ou quoi ?

Angélique baisse la tête en guise d'excuse et il avale une gorgée de rouge avant de poursuivre. Il termine son assiette, refuse une seconde part et sa

nièce lui amène le plateau de fromages. Le reste de la bouteille y passe, puis Maréchal exige son dessert. Aujourd'hui, c'est crème au citron, une gourmandise qu'il adore. Il toise Angélique, narquois :

— T'as un truc à me demander ou quoi ?

Elle repart dans la cuisine pour préparer le café qu'il ne manquera pas de réclamer dans quelques minutes.

— Putain, t'as la main lourde aujourd'hui ! s'écrie Maréchal en grimaçant. T'as mis combien de citrons là-dedans ?

Angélique hausse les épaules tandis qu'il se reconcentre sur la télévision. Elle lui sert une tasse de café, qu'il aime bien corsé, puis débarrasse la table et attaque la vaisselle en écoutant les publicités qui s'enchaînent. Voitures électriques ou hybrides, parfums hors de prix, pâte à tartiner bourrée d'huile de palme... La météo annonce que la journée du lendemain sera à peu près ensoleillée.

Une fois la vaisselle terminée, elle s'assoit sur une chaise à côté du canapé et Maréchal donne son accord tacite pour qu'elle reste dans la même pièce que lui.

Du coin de l'œil, elle l'observe dans la pénombre.

— Apporte-moi de l'eau, ordonne-t-il.

Angélique s'exécute et il vide son verre d'un trait.

— Putain, ce que j'ai soif ! C'est à cause de ta bouffe, c'était trop salé...

Il s'essuie le front, se frotte les mains l'une contre l'autre. Il attrape un plaid posé sur le dossier du sofa et le place sur ses épaules.

— Fait froid ce soir, merde...

Sa voix est bizarre, comme si sa bouche et sa langue avaient enflé. Il continue à bouger ses doigts, mais leur mobilité se réduit de seconde en seconde. Ses mains se transforment en carton.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? bougonne-t-il.

Angélique lui sert un second café, qu'il avale rapidement. Il essaie de se concentrer sur le film, mais les images deviennent floues. Même le son est

déformé, de plus en plus lointain. Il veut monter le volume mais ne parvient pas à attraper la télécommande.

Ses mains ne sont plus en carton.

Elles sont en ciment.

Lorsqu'il veut se lever, ses jambes le trahissent et il s'écroule sur le tapis.

— Apporte-moi le téléphone ! hurle-t-il.

Au-dessus de lui, Angélique le fixe avec un sourire démoniaque.

— Putain de merde ! gémit le colosse.

Il rampe vers le combiné posé à l'autre bout de la pièce.

Un cétacé échoué sur une plage de galets.

Angélique le devance et arrache le fil. Puis elle récupère le smartphone de son oncle sur la table et le jette contre le mur opposé.

— Salope... Salope ! Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu m'as fait ?

Désormais, Maréchal est presque entièrement paralysé. Des gouttes de sueur glacée dégoulinent sur son visage et dans son dos. Angélique s'assoit sur la deuxième marche de l'escalier pour assister au spectacle délicieux de son trépas.

Maréchal est la proie de convulsions violentes et se met à hurler. Ses muscles se tétanisent à l'extrême, lui arrachant de nouveaux cris. Il vomit sur le tapis, tend les mains vers sa nièce comme s'il voulait l'étrangler à distance.

Pendant une demi-heure, elle le regarde souffrir le martyr, écoute ses insultes qui se transforment en suppliques.

— Aide-moi ! Aide-moi !

Puis en pitoyables excuses.

— Je te ferai plus jamais de mal ! Pardonne-moi...

*

* *

Le fourgon Mercedes entre dans Moffat peu avant la tombée de la nuit. La route a été longue depuis Douvres, et les deux frères sont fatigués. Pourtant, Léonard n'a quasiment pas dormi, fasciné par ce nouveau monde

qu'il découvre, kilomètre après kilomètre. Ils passent devant une église immense, d'un rouge sombre, et dont l'horloge semble cousue d'or. Des arbres aux branches chargées de fleurs roses se prosternent à ses pieds.

Jorge stoppe le Sprinter un peu plus loin, sur une grande place, juste devant une haute maison à la façade brune où s'étale en lettres d'acier le mot *bookmakers*. Au centre de la place, une extraordinaire fontaine avec, à son sommet, un énorme bélier qui veille sur la cité rurale.

— Ça me fait drôle de revenir ici, murmure Jorge.

Léonard regarde autour de lui, émerveillé. Il a l'impression d'être sur une autre planète.

— C'est quand qu'on arrive ? demande-t-il.

— Où ça ?

— Ben en Écosse...

— On y est, sourit Jorge. *Welcome to Scotland*, Lennie !

Ils longent la place tandis que les lampadaires s'allument.

— Faut que j'achète un appareil photo, songe l'adolescent.

— On va y penser, dit Jorge. En attendant, on va manger un morceau... Parce que je suis sûr que tu es affamé malgré tout ce que tu t'es envoyé pendant le trajet !... N'oublie pas : je m'appelle Victor et toi, tu t'appelles Liam.

— Et on est belges, récite Léonard.

— Ensuite, on se trouvera un petit hôtel pour la nuit.

— On peut dormir dans le fourgon, rappelle l'adolescent.

— Non, j'ai envie d'un vrai lit et d'une baignoire !

— Dis... on mange bien, en Écosse ?

— Euh... tu vas adorer les petits déj', ça c'est sûr. Pour le reste, je te laisse découvrir ! dit Jorge en riant.

*

* *

Après deux heures de calvaire, le géant ne peut plus parler, seulement gémir. Mais il est toujours conscient.

Terriblement conscient.

Le froid a pris possession de son corps, dont plus aucun muscle n'obéit. Son cœur ralentit dangereusement avant de repartir en zone rouge. Défiguré par la douleur, Maréchal fixe sa nièce.

Longtemps qu'il ne l'avait pas vue sourire.

Elle disparaît à l'étage et revient une minute plus tard, un livre entre les mains. Elle l'ouvre et lui montre la photo d'une jolie plante fleurie qu'il croise tous les jours dans son jardin.

Juste à côté, une tête de mort.

Il essaie de l'insulter, mais sa voix se transforme en un immonde gargouillis et il bave sur sa chemise. Angélique se rassoit dans l'escalier pour profiter du dernier acte de la tragédie qu'elle a scénarisée.

Le livre, elle l'a volé dans la bibliothèque de son oncle.

Plantes et fleurs de nos jardins.

Tout un chapitre est consacré aux végétaux les plus toxiques. Photos de leurs feuilles, de leurs baies, de leurs graines ou de leurs fleurs. Muguet, laurier-rose, digitale, ciguë, colchique... Angélique a choisi l'aconit tue-loup, la plante la plus dangereuse du monde. Tout simplement parce qu'il y en a quelques-unes qui s'épanouissaient près de la dépendance.

Depuis le début de la semaine, elle en a cueilli chaque fois qu'elle allait étendre le linge. Elle a broyé les feuilles et a incorporé une dose massive de neurotoxique dans le dîner de son oncle.

Un plat, un dessert, un café.

Et l'addition.

Après plus de trois heures d'une atroce agonie, Maréchal rend les armes. Son cœur s'arrête et ses yeux exorbités se figent pour l'éternité.

Alors que le jour se lève à peine, Léonard ouvre la fenêtre et admire le paysage bucolique qui s'étire face à lui. Cette nuit, il n'a pas fait de cauchemar. Pourtant, ce matin, l'angoisse ne s'est pas évaporée. Elle est là, tapie au fond de lui.

— On a réussi, murmure-t-il pour se rassurer. Ici, ils peuvent pas nous retrouver... ça non.

Il se rassoit sur son matelas et observe son frère, endormi sur le lit d'à côté.

— Moi, c'est Liam et toi, c'est Victor, récite-t-il à voix basse. Liam et Victor. Deux amis qui se promènent en Écosse.

Il attrape la carte postale sur sa table de chevet. Ses paysages ne ressemblent pas à la vue qu'il a depuis la fenêtre de l'hôtel. Mais sans doute que l'Écosse ne lui a pas encore révélé tous ses secrets, toute sa magie.

— Sois patient, John. T'as jamais été aussi près de Glen Affric.

Jorge ouvre les yeux et voit son frère se balancer d'avant en arrière. De ses lèvres entrouvertes s'échappe un filet de voix.

— N'oublie pas John... Toi, c'est Liam et ton frère, c'est Victor. Et c'est pas ton frère, juste un ami. N'oublie pas, John...

*

* *

Ils ont passé quatre jours à Édimbourg, dont deux sous la pluie.

Une étrange impression, comme s'ils étaient de simples touristes visitant la capitale de l'Écosse. Ses ruelles pavées et escarpées, ses maisons colorées serrées les unes contre les autres. Ses vieux pubs, ses tavernes, ses boutiques traditionnelles.

Déambuler dans Greyfriars Kirkyard, son cimetière hanté, que Léonard a adoré.

Flâner sur Royal Mile, entre le château d'Édimbourg et le palais de Holyrood.

Léonard a bu son premier thé, à 17 heures comme il se doit, accompagné de scones aux pépites de chocolat. Sur la plage de Portobello, il a ramassé des coquillages qu'il garde précieusement dans son sac à dos.

Ce matin, d'un commun accord, les deux frères ont décidé de continuer leur chemin vers le nord. En quittant la capitale, Léonard a enfin pu voir Forth Bridge, ce monstre d'acier qu'il admirait depuis des années sur les pages cornées de son vieux guide touristique.

Ils ont longé le loch Leven, contourné Perth pour s'arrêter à Pitlochry, petite bourgade à l'entrée du parc national des Cairngorms.

Ce soir, ils dînent dans un restaurant sans prétention.

— Alors, ça te plaît, l'Écosse ? demande Jorge.

— C'est beau, comme dans mon livre !

Léonard a vu tant de paysages incroyables qu'il a l'impression que sa tête va exploser. Que son cerveau ne sera pas assez grand pour en conserver le souvenir.

— Et encore, tu n'as pas vu les Highlands, dit Jorge. Là-bas, c'est tellement magique...

— J'ai hâte !

Ils payent l'addition et retournent à pied à l'hôtel.

— Il te reste beaucoup d'argent ? s'inquiète Léonard.

— Pour le moment, on est à l'abri, assure Jorge. On a de quoi tenir quelque temps. Mais il va falloir qu'on trouve un endroit où se poser. Se

poser vraiment... S'installer, si tu préfères.

Léonard songe aussitôt à la maison au toit gris, tout près du loch Affric.

— Et quand on aura choisi le lieu, on pourra louer une maison ou un appartement et il faudra que je cherche un boulot.

— Moi aussi, je peux travailler !

— Tu es trop jeune.

— Ben... Liam, il a dix-neuf ans, rappelle l'adolescent.

— C'est vrai, sourit Jorge. On verra... Tu sais, Lennie, il faudra sans doute qu'on bouge régulièrement. Dans notre situation, ce n'est pas bon de rester trop longtemps au même endroit. Mais on avisera, au fur et à mesure.

— D'accord, Jorge. C'est toi qui dis où on va. Et moi, je te suis.

Quelqu'un l'a aperçue sur la route, sous la pluie. Pieds nus, en haillons, une vilaine blessure à la jambe, elle marchait droit devant elle, le regard perdu et un étrange sourire sur les lèvres.

Quand les gendarmes de Granviller ont été prévenus, ils l'ont récupérée et conduite à l'hôpital le plus proche. Muette, elle a été incapable de leur donner un nom, une adresse, un indice.

Ce matin, le lieutenant Meyers et le major Brunet viennent à son chevet. Ils ont enfin réussi à identifier la belle vagabonde comme étant la nièce de Roland Maréchal. Au village de Haudeval, le plus proche du hameau de Peyrassieux, personne ne l'avait revue depuis son adolescence, mais quelqu'un l'a pourtant reconnue sur la photo prise à l'hôpital. Et grâce à un vieux dossier dentaire, les gendarmes ont pu avoir la certitude qu'il s'agissait bien d'Angélique Maréchal.

Dans l'ascenseur qui les porte au deuxième étage, Brunet demande :

— Pourquoi on n'appelle pas simplement son oncle ?

— Et pourquoi ne s'est-il pas inquiété de sa disparition, à ton avis ?... Je préfère interroger la demoiselle avant, indique Meyers.

— Elle ne parle pas, je te rappelle.

— Je vais me débrouiller.

Avant d'entrer dans la chambre de la naufragée, ils s'entretiennent avec le médecin qui s'est occupée d'elle, une quadragénaire aussi froide qu'un

bloc opératoire. Ils lui donnent l'identité de sa patiente ainsi que son âge, trente-huit ans.

— On lui a fait passer pas mal d'examens et on a découvert que cette jeune femme est sacrément abîmée, dit la praticienne.

— C'est-à-dire ? s'étonne Meyers.

— Fractures anciennes, non soignées. Plusieurs côtes, le radius droit, trois phalanges de la main gauche...

— Elle a reçu des coups ? suppose le lieutenant.

— Non, elle pratique sans doute le catch ou la boxe.

— Je vois... Quoi d'autre ?

— D'après le gynéco, elle aurait accouché en dehors de l'hôpital et aurait été recousue avec les moyens du bord, si vous voyez ce que je veux dire. Et elle présente également les traces d'un viol récent.

— Génial, murmure Brunet en se frottant la mâchoire.

— À part ça, elle est déshydratée et dénutrie.

— Et pourquoi est-elle muette ? demande Meyers.

Le médecin hausse les épaules.

— Elle n'est pas sourde, ça c'est sûr. Je pencherais pour un mutisme psychologique.

— En d'autres termes ?

— Eh bien elle pourrait parler mais ne parle pas, ne parle plus. Suite à un traumatisme, sans doute vécu pendant son enfance. Mais là, on est dans les suppositions... Elle ne parle pas, mais la nuit, elle hurle quand elle dort.

— Vraiment ?

— Oui. On a même été obligés de l'installer dans une chambre individuelle.

— On peut la voir ? interroge Meyers.

— Bien sûr.

— Et elle est en état de quitter l'hôpital ?

— Elle n’a rien de grave à proprement parler. Rien qu’on puisse soigner ici, du moins. Si elle doit séjourner dans un hôpital, il faudrait que ce soit en HP.

— D’accord, conclut Meyers en serrant la main de la praticienne. Merci pour vos explications.

— Chambre 211, indique-t-elle en leur claquant au nez la porte de son bureau.

Les deux militaires s’engagent dans le couloir et le major Brunet grimace.

— Ça pue...

— Comme dans tous les hostos.

— Non, c’est cette histoire qui pue ! précise le major. En tout cas, t’as bien fait de pas la ramener direct à son oncle... J’aurais jamais cru ça de lui !

— Tu le connais bien ?

— Non, je l’ai croisé quelques fois, sans plus. Mais il avait l’air normal.

— *Normal* ? répète Meyers d’un ton narquois. La plupart des salopards ont l’air *normaux*... Certains ont même l’air particulièrement gentils et serviables.

Il frappe deux coups contre la porte et pénètre dans la chambre. Assise sur son lit, face à la fenêtre, Angélique lui tourne le dos.

— Bonjour, mademoiselle Maréchal.

Quand elle entend la voix posée et chaude de Meyers, elle pivote le buste vers ses visiteurs. Ni sourire ni émotion.

— Je suis le lieutenant Meyers et voici le major Brunet. Gendarmerie de Granviller.

Tandis que Brunet reste debout à côté de la porte des toilettes, Meyers avance une chaise et s’installe près de la jeune femme.

— Mademoiselle, pouvez-vous me regarder s’il vous plaît ?

Angélique obéit et ses immenses yeux verts se posent sur le visage du lieutenant, soudain troublé. Un regard qu’il a l’impression d’avoir déjà croisé.

— Nous n'avons pas encore prévenu votre oncle que nous vous avons retrouvée. Avez-vous envie de revenir auprès de lui ? Voulez-vous rentrer chez vous ?

La jeune femme n'a aucune réaction, Meyers se racle la gorge.

— Est-ce que vous aimez votre oncle, Roland Maréchal ?

D'un mouvement de tête, Angélique s'en défend.

— Est-il gentil avec vous ?

Même signe de tête.

— Il vous a fait du mal ?

Cette fois, la jeune femme hoche le menton.

— Je comprends. Vous êtes majeure, vous avez le droit d'aller où bon vous semble. Vous n'êtes pas obligée de retourner là-bas.

Elle le fixe avec incrédulité.

— C'est vrai, vous avez le droit d'aller où vous voulez. Et... est-ce qu'il vous empêchait de sortir ?

Nouveau hochement de tête.

— Donc, vous vous êtes enfuie ?

Angélique ne répond plus. Meyers se remet debout et range la chaise contre le mur.

— Nous allons voir votre oncle, ajoute-t-il.

Le visage d'Angélique se délite.

— Parce qu'il n'a pas le droit de vous maltraiter. À bientôt, mademoiselle.

Alors qu'il va franchir la porte, la jeune femme se jette sur lui et l'agrippe par la manche de son uniforme, comme si elle refusait qu'il parte. Meyers la raccompagne jusqu'à son lit, prenant le temps de la rassurer.

— Ne vous inquiétez pas, Angélique. Tout se passera bien. Nous sommes là pour vous protéger et vous n'avez plus rien à craindre.

Les grands yeux verts remplis d'effroi le fixent toujours, et la mémoire de Meyers s'éclaircit tout à coup.

Les mêmes yeux que Léonard Mathieu. Exactement la même couleur, la même profondeur, la même forme.

— Le docteur nous a dit que vous aviez accouché, reprend-il. Est-ce que vous avez un enfant, Angélique ? Est-ce que vous avez eu un bébé, il y a longtemps ?

Doucement, elle hoche la tête, tout en regardant ses pieds.

Les deux gendarmes montent dans le Duster, et Meyers appelle son supérieur, le capitaine Solers. Il lui fait un bref rapport sur leur visite à l'hôpital et Solers répond :

— *Règle-moi ça au plus vite, on a d'autres chats à fouetter.*

Quand Meyers raccroche, il s'aperçoit que le major est aussi pâle qu'un linge.

— Ça va ?

Brunet descend la vitre, comme s'il avait besoin d'air.

— J'espère qu'on ne va pas trouver un môme dans le congélo, marmonne-t-il.

— Je ne pense pas, dit Meyers en mettant le contact. Mais je suis sûr que ce M. Maréchal va avoir plein de choses à nous raconter...

Ils actionnent la cloche suspendue le long du vieux portail rouillé et patientent. Il est fermé à clef, Angélique a donc dû l'escalader pour s'enfuir.

N'obtenant pas de réponse, Meyers inspecte la clôture, cherchant une faille.

— On n'a pas de commission rogatoire, rappelle Brunet.

Sans lui prêter la moindre attention, le lieutenant décide de passer par-dessus l'obstacle, comme l'a fait Angélique avant lui.

— Putain, murmure le major. Je la sens mal, cette journée...

Il suit son supérieur et traverse le jardin fantôme. Meyers frappe à la porte, sans résultat. Il fait le tour de la maison et découvre une vitre brisée. Il songe à la blessure que portait Angélique au tibia lorsqu'elle a été retrouvée. D'ailleurs, il y a du sang sur un pic de verre encore accroché à la fenêtre. En mettant ses mains en visière, il regarde dans la pièce et met quelques secondes à apercevoir une jambe. Ou plutôt un morceau de jambe. Le reste du corps est dissimulé par le canapé.

— Brunet !

Le major le rejoint tandis que Meyers saisit sa matraque pour enlever les derniers morceaux de verre coupants. Puis ils enjambent la fenêtre et atterrissent dans la salle à manger.

Odeur pestilentielle.

Derrière le sofa, le corps hideux de Maréchal.

— Oh putain, murmure Brunet en plaquant une main devant sa bouche.

Le visage du défunt témoigne du calvaire enduré avant son trépas. Et la mort a déjà commencé son terrible ouvrage.

— T'as vu sa gueule ?... Il a dû faire une crise cardiaque.

— Appelle le légiste, ordonne Meyers. Je préviens Solers.

— On dirait qu'il essayait d'atteindre le téléphone...

— Et que le fil a été arraché.

Les deux gendarmes font marche arrière, histoire de ne pas polluer l'éventuelle scène de crime.

— Les fenêtres n'ont pas de poignées, remarque le major.

— Pour pas que la petite puisse s'échapper...

Meyers aperçoit un smartphone sur le sol, dont l'écran est brisé. Puis il voit un livre ouvert sur la table de salle à manger.

— Regarde ça, Brunet...

Le major se penche à son tour vers le bouquin, prenant soin de ne pas le toucher, puis il lit le titre en haut de la page :

— « L'aconit tue-loup, la plante la plus dangereuse du monde »...

— J'ai la sensation que Mlle Maréchal s'est débarrassée elle-même de son bourreau.

— Je savais que ce serait une journée de merde, soupire Brunet.

Le légiste n'a pas pu définir le jour de la mort avec précision et encore moins sa cause. Le corps a été transporté à l'institut médico-légal, et les indices prélevés dans la cuisine et la salle à manger.

— Bon, maintenant, on fouille le reste de la maison, décide Meyers.

Il laisse deux de ses hommes au rez-de-chaussée et monte à l'étage en compagnie du major. Dans la première chambre, celle de Maréchal, rien d'intéressant. En poussant la porte de la pièce suivante, les enquêteurs découvrent une chambre triste au papier peint délavé.

— T'as vu que la clef est dehors ? souligne Brunet.

— J'ai vu. C'est ici qu'il la séquestrait, je suppose.

Un lit romantique avec barreaux métalliques où sont fixées deux paires de menottes.

— Et ça, c'était quand elle n'était pas sage, murmure le lieutenant.

— Putain de taré !

Une armoire avec quelques vieux vêtements démodés, une petite table en bois et une chaise complètent le pauvre mobilier.

Devant la fenêtre, une grille.

— C'est quoi, ce machin ? marmonne Brunet en s'approchant de la porte. Il recule d'un bond avec un cri de dégoût.

— Merde ! C'est une peau de chat, non ?

— On dirait, répond Meyers.

— C'est une maison de fous, ici !

— Pourtant, il avait l'air *normal*, le proprio, hein ? ironise Meyers.

Tout au bout du couloir, une autre porte. Verrouillée à double tour. Le lieutenant ordonne à l'un de ses hommes de récupérer un outil dans le garage de la victime, et un brigadier revient, armé d'un pied-de-biche.

— Allez, ouvre-moi cette porte.

— Je me demande ce qu'on va découvrir derrière, s'angoisse le major.

Le brigadier n'a pas à forcer longtemps pour faire céder l'obstacle, et Meyers entre en premier. Il tâtonne quelques instants pour trouver l'interrupteur et, quand la lumière jaillit, il s'avance doucement en regardant autour de lui. Cette pièce aveugle doit faire une vingtaine de mètres carrés, et la première chose que voit Meyers, c'est un coin dédié au développement des photos. À droite, sur une longue table en bois, des pochettes de couleur sont alignées. Chacune porte un prénom écrit au feutre noir. Avec sa main gantée, le lieutenant ouvre l'une d'entre elles au hasard.

— Nom de Dieu, murmure-t-il. Je crois qu'on a tiré le gros lot, les gars...

Léonard et Jorge se sont allongés sur la pelouse parfaite du jardin d'Hercule. Les mains sous la nuque, ils admirent le ciel capricieux.

— On est bien là, non ?

— Oui, on est bien, confirme Léonard.

— La vie devrait se résumer à ça, soupire Jorge. Glander dans un merveilleux jardin...

Léonard réfléchit un instant au vœu de son frère.

— Ouais, mais... il y a les petits déj', aussi.

Jorge se met à rire.

— Tu m'apprendras à parler anglais ?

— Si tu veux...

— Juste quelques mots, précise Léonard. Toi, tu les comprends, mais moi, je comprends rien.

— Avant, je parlais couramment, regrette Jorge. Maintenant, c'est pas terrible. Mais bon, en taule, j'ai lu des bouquins en anglais alors je n'ai pas tout perdu...

— Il a dit quoi, le type tout à l'heure ? Celui avec le drôle de chapeau...

— Que tu étais très grand. Je crois que tu l'as impressionné !

Depuis Pitlochry, ils ont suivi une longue route boisée pour atteindre le château du clan Murray. Blair Castle, Léonard rêvait de le voir en vrai après l'avoir contemplé des années durant dans son vieux guide touristique. Ils ont visité toutes les salles ouvertes au public, ont écouté un concert de cornemuse

joué par une femme en kilt – belle entorse à la tradition écossaise –, puis ont visité les immenses jardins pour terminer par celui d’Hercule, le plus intime.

Les yeux clos, Jorge se laisse bercer par le bruit de l’eau. Il aimerait tant se détendre. Se détendre vraiment. Ne pas se réveiller toutes les nuits avec l’impression qu’il est cerné par la meute des chasseurs. Ne pas entendre hurler son frère pendant son sommeil. Ne pas avoir à craindre les lendemains. Ne pas se demander si l’instant qu’il vit est son dernier moment de liberté.

S’il était seul, il y parviendrait peut-être. Il arriverait à se dire que rien n’est grave, pas même sa propre mort.

Mais il y a Léonard. Si fragile, malgré sa force colossale. Si jeune et déjà si malmené par la vie.

Ce frère qui a sacrifié son avenir pour essayer de sauver le sien.

— On va où, ensuite ?

— Je ne sais pas, Lennie. Sans doute à Inverness.

— C’est dans les Highlands, ça ?

— Oui.

— Alors on va là-bas, acquiesce l’adolescent.

Un cygne s’envole bruyamment et passe au-dessus d’eux.

— Je savais pas que ça volait, les cygnes...

— Pourquoi ils auraient des ailes, sinon ?

— On peut avoir des ailes et pas savoir s’en servir, dit Léonard.

Meyers est encore sous le choc de ce qu'il a découvert ce matin au premier étage de l'antre de Maréchal.

Au bout du couloir, un jardin secret aux allures de cimetière.

Dans ces vingt mètres carrés, Maréchal a gardé une trace de tous les meurtres qu'il a commis. Il a pris chaque victime en photo, *ante* et *post-mortem*.

Galleries de portraits horribles.

Puis il a protégé ses clichés, qu'il développait lui-même dans cette chambre noire, en les plastifiant avec soin, avant de les classer par date dans des pochettes de couleur portant le prénom de la victime.

Treize jeunes femmes assassinées dans toute la France.

Michèle, Élodie, Cynthia, Margaux, Soraya, Loane, Louise, Malee, Cécile, Jade, Emma, Coralie.

Sarah... et son petit ami, Thierry.

De mémoire de gendarme, c'est la première fois qu'on retrouve un tel album photo. Certes, il reste à vérifier que ces clichés et ces prénoms correspondent bien à des jeunes femmes assassinées, mais Meyers a d'ores et déjà la conviction qu'il vient d'élucider treize affaires criminelles d'un coup. Quatorze meurtres, en à peine quelques minutes.

L'équipe scientifique continue le travail sur place et, en fin de matinée, le lieutenant retourne à la caserne. Il entre dans le bureau de Solers et s'assoit en

face de lui. Les deux hommes se jaugent en silence, puis Meyers se décide à prendre la parole :

— Il a passé seize ans en taule pour rien.

Visage fermé et mine défaite, le capitaine ne répond pas.

— Seize ans pour rien, martèle Meyers.

— Aucune certitude pour l’instant, s’entête Solers.

— Arrête, Yves. Il faut se rendre à l’évidence : les photos de Sarah que j’ai trouvées là-bas ne sont pas dans le dossier de l’enquête. On la voit blessée mais vivante. Puis on la voit morte. Comme toutes les autres, d’ailleurs... Comment aurait-il pu se procurer ces clichés s’il ne l’avait pas tuée ?

Le capitaine se plante devant la fenêtre, tournant le dos à son adjoint.

— Même si ce n’est pas Mathieu qui a tué Sarah et son petit copain, il est toujours le principal suspect dans le meurtre de Lola.

— Permits-moi d’en douter, contre-attaque le lieutenant. On n’a pas encore développé la pellicule dans le Nikon de Maréchal... D’ailleurs, je ne pensais pas qu’on continuait à vendre des pellicules ! Et je parie que sur cette pelloche, on va découvrir les photos de Mlle Tournier.

Solers pivote vers lui, les yeux emplis de colère :

— On a l’ADN de Mathieu sur le corps de Lola, bon Dieu !

— Rappelle-toi ce qu’il nous a dit pendant l’interrogatoire : celui qui a tué Sarah a remis le couvert, sachant qu’on soupçonnerait directement Mathieu... Maréchal a très bien pu se procurer l’ADN de Jorge pour le mettre sur la scène de crime.

— Tu délires !

— Pourquoi ? Ce n’est pas difficile de piquer quelques mégots dans le cendrier de la terrasse, non ?

— Et le cheveu ? Il est allé directement l’arracher sur la tête de saint Mathieu ? ricane le capitaine.

— J’en sais rien, mais je crois que...

— Si c'est Maréchal qui a tué Lola, on le saura très vite, le coupe Solers. Il remplit un mug de café froid et reprend sa place derrière le bureau.

— Ils ont sans doute fait le coup à deux, poursuit-il.

En signe de dénégation, Meyers secoue la tête.

— Je pense que Jorge Mathieu est innocent des deux meurtres.

— Et moi, je pense qu'il a tué Lola.

— Je vais interroger la nièce de Maréchal, essayer d'en savoir un peu plus.

— Tu vas questionner une muette ? raille le capitaine. Accroche-toi !

— Elle n'est pas muette. Elle est mutique.

— C'est quoi la différence ?

— La différence, c'est qu'elle peut parler si elle le décide... En tout cas, ça va faire du bruit, cette histoire !

— Pour le moment, on reste discrets, ordonne Solers. Je ne veux pas que ça s'ébruite.

— C'est sûr qu'une bavure pareille, faudrait pas que ça *s'ébruite*, assène Meyers. Mais on ne pourra pas garder ça secret très longtemps.

*
* *

Le lendemain, le lieutenant Meyers arrive tôt à la brigade. Il prend un café à la machine et, après avoir salué l'équipe du matin, il s'enferme dans son bureau.

La veille, jusqu'à tard, il a passé des appels aux quatre coins du pays pour obtenir les dossiers des victimes présumées de Maréchal et devrait recevoir les principales informations dans la journée.

Une journée qui promet d'être longue et chargée.

Les premiers éléments sont déjà dans sa boîte mail et le confortent dans la certitude que Roland Maréchal était bien un effroyable tueur en série. Ses victimes avaient entre quinze et vingt-six ans. Certaines étaient brunes,

d'autres blondes. Elles ont toutes été frappées, violées puis étranglées à l'aide d'une lanière de cuir, d'une corde ou d'un lacet.

Une des pires morts qui soient.

Au fil des minutes et des heures, Meyers voit défiler leurs visages sur les photos diffusées au moment de leur disparition. Des sourires, des regards pleins d'espoir. Le lieutenant ne peut s'empêcher d'aller au-delà de ces portraits figés. Espéraient-elles devenir médecin, avocate, libraire, professeur ? Voudaient-elles des enfants, plus tard ? Avaient-elles connu l'amour, le vrai ? Il se demande quels étaient leurs rêves secrets, leurs douleurs intimes. Il se demande quel a été leur dernier geste quotidien avant de tomber entre les griffes de l'assassin. Ce geste qu'elles ont accompli sans même y penser. Se maquiller ? Se coiffer ? Mettre une touche de parfum ? Embrasser un proche ?

Face à ces vies brisées, face aux souffrances infligées, le cœur de Meyers, pourtant solide, commence à se fendre. Et quand il croise les yeux de la petite Loane, la plus jeune des victimes, il est obligé de s'accorder une pause.

En revenant dans son bureau, il reçoit un appel du légiste qui vient de terminer l'autopsie en urgence de Maréchal et de recevoir les résultats des analyses. Le décès remonte à six jours et la cause de la mort est l'empoisonnement par ingestion d'une forte dose d'alcaloïdes diterpéniques dont l'aconitine, le plus puissant et toxique d'entre eux. Le légiste précise que l'homme allongé sur sa table en inox a dû souffrir énormément et longtemps, ce qui n'émeut pas Meyers outre mesure.

Lorsqu'il raccroche, le lieutenant ne peut s'empêcher de songer que cet homme n'a eu que ce qu'il méritait. L'instant d'après, il se trouve stupide. Toutes ces familles endeuillées n'auront pas le droit d'assister au procès de l'assassin. Les parents détruits ne pourront pas croiser le regard du monstre.

Et depuis le temps qu'il fait ce métier, Meyers sait bien que la taule est le pire des châtiments.

Il pense alors à Jorge Mathieu, à ses seize années passées derrière les barreaux. Encore une vie brisée par Maréchal. Sans compter Mona et Joseph.

Il décroche son téléphone, appelle le major Brunet :

— Va me chercher Angélique à l'hôpital. Avant, tu passes lui acheter de quoi s'habiller décentement...

Meyers lève les yeux au ciel face aux questions stupides de son subordonné.

— Choisis une tenue confortable pour qu'elle soit à l'aise... Je sais pas, moi, je dirais du 38... Oui, prends une facture.

Il téléphone ensuite au procureur avant de se rendre dans le bureau de Solers. Il lui fait part des dernières avancées de l'enquête et, tandis qu'il parle, il observe son supérieur. Il a l'impression que le capitaine a pris dix ans en vingt-quatre heures.

— Je vais entendre Angélique Maréchal, conclut-il.

Solers hoche la tête.

— Mais je vais y aller mollo avec elle. Parce qu'elle a dû vivre l'enfer toutes ces années...

*
* *

Meyers fait asseoir Angélique et lui apporte un café, qu'elle laisse refroidir sur le bureau. Il pose devant elle des feuilles et un stylo. Elle est nerveuse, le regard fuyant et inquiet. Elle est accoutrée n'importe comment, le major Brunet ayant choisi un pantalon fluide à rayures bleu, un tee-shirt noir à pois blancs, bien trop large pour elle, et des Crocs.

Le summum du mauvais goût.

Elle ressemble à un clown triste.

Meyers a retrouvé la décision de justice confiant Angélique à la garde du frère de son père, ainsi que celle de sa mise sous tutelle. Il sait donc beaucoup de choses sur son passé.

— Mademoiselle Maréchal, est-il vrai que vous avez perdu la parole ?

Elle hoche la tête, tout en regardant par-dessus l'épaule du lieutenant.

— Depuis quand n'avez-vous pas parlé ?

Elle esquisse un geste de la main qui signifie peut-être qu'elle ne s'en souvient plus.

— C'est depuis que vos parents sont morts ?

Elle opine à cette supposition.

— Est-ce que vous savez où est votre oncle, Roland Maréchal ?

Meyers remarque que cette question fait grandir l'angoisse dans les yeux de son témoin. Elle tourne la tête de droite à gauche.

— Vous ignorez où il se trouve, c'est bien ça ?

Elle hoche la tête à nouveau.

— Est-ce que vous vous êtes enfuie de la maison ?

Oui.

— C'était quand ? Vous pouvez utiliser le stylo...

Mais Angélique préfère se servir de ses doigts pour lui indiquer le nombre 5. Puis finalement, elle en ajoute un.

— Vous vous êtes sauvée de chez vous il y a six jours ?

Oui.

— Et votre oncle était-il à la maison à ce moment-là ?

Non.

Lorsqu'elle ment, elle baisse les yeux, ce qui n'échappe pas au lieutenant.

— Vous êtes partie le matin ou l'après-midi ?

Elle saisit le stylo et écrit MATIN. Au moins, elle sait écrire, même si ses lettres sont irrégulières.

— Mademoiselle Maréchal, votre oncle est mort. Et je suis sûr que vous le savez, assène Meyers.

Un vent de panique souffle dans les yeux de la jeune femme. Elle secoue frénétiquement la tête, niant l'évidence.

— Il a été empoisonné avec de l'aconit tue-loup. Une plante qui pousse dans votre jardin... J'en ai vu près des cordes à linge. Et j'ai constaté que

plusieurs tiges ont été coupées il y a peu.

Angélique a cessé de secouer la tête. Désormais pétrifiée sur sa chaise, elle fixe ses chaussures en plastique.

— Mademoiselle Maréchal, il est exactement 15 h 12 et je vous place en garde à vue dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat de votre oncle, Roland Maréchal. Vous avez le droit de garder le silence, le droit de voir un médecin, le droit d'appeler un proche...

Tandis qu'il lui énonce ses droits, il pousse dans sa direction un document qui les récapitule. Étant donné qu'elle sort de l'hôpital et porte des vêtements neufs, il décide de lui épargner la fouille réglementaire.

— Il faut que vous me disiez ou que vous m'écriviez tout ce qu'il vous a fait subir. Car je suis sûr qu'il vous maltraitait... qu'il vous torturait.

Aucune réaction en face.

— Et il faut que vous me disiez la vérité sur ce qui s'est passé il y a six jours. C'est vous qui avez empoisonné votre oncle ?

Face au silence de sa suspecte, Meyers prend les photos qu'il a imprimées et les étale sur le bureau, juste devant elle.

— Est-ce que vous avez déjà vu ces jeunes femmes ? Est-ce que vous les connaissez ?

Angélique observe les visages et relève enfin les yeux vers le lieutenant.

Non.

— D'après ce que nous avons découvert, votre oncle les a toutes assassinées.

Le front d'Angélique se plisse, comme si elle avait mal quelque part. Meyers sort alors une autre photo de son tiroir. Le portrait de Jorge.

— Et lui, vous le connaissez ? Vous l'avez déjà vu ?

Non.

Il lui présente un dernier cliché.

— Et ce garçon ? demande-t-il.

Elle tend une main tremblante vers la photo et touche le visage de Léonard du bout des doigts.

— Regardez ses yeux, Angélique. Regardez-les bien...

Elle s’empare du portrait et le contemple de longues secondes. Meyers la voit pleurer et sourire en même temps.

— Nous allons faire une pause.

Une heure plus tard, le lieutenant revient dans le bureau où Angélique patiente, sous la garde d’une jeune gendarme. Il lui a laissé des feuilles et des stylos de toutes les couleurs, espérant qu’elle écrirait ou dessinerait un aveu, un indice, une révélation.

Mais les pages sont demeurées vierges.

Il se rassoit derrière son ordinateur et lui sourit. Puis il enclenche la webcam. Même si elle n’est pas mineure, il estime que filmer son interrogatoire est la meilleure façon de le retranscrire ensuite.

— Vous savez Angélique, je ne vous veux aucun mal, dit-il. Au contraire... J’ai envie de savoir ce que votre oncle vous a infligé. J’ai envie de savoir ce qui vous est arrivé afin de comprendre au mieux les actes que vous avez pu commettre. Alors, je vais enregistrer notre conversation, d’accord ?

Elle a les yeux rivés sur le portrait de Léonard depuis que le gendarme est entré.

— C’est votre fils ? Votre bébé ?

Oui.

— Vous saviez qu’il était encore en vie ?

Non.

— Est-ce que Maréchal est son père ?

Oui.

Elle saisit alors une feuille et un feutre pour écrire en grosses lettres difformes :

MAUVAIS PÈRE.

— Je m'en doute.

Meyers sait que Léonard a été trouvé quand il avait environ cinq ans. Il imagine aisément sa petite enfance en compagnie de Maréchal.

— Est-ce qu'il s'est sauvé de la maison ?

Elle dirige un doigt vers la porte du bureau, le pointe ensuite vers elle. Meyers met quelques secondes à comprendre.

— C'est vous qui lui avez ouvert la porte pour qu'il s'échappe ?

Oui.

— Parce qu'il était maltraité par son père ?

Oui.

— Il le frappait ?

Oui, oui, oui !

Elle se donne des coups sur la tête avec l'intérieur de son poignet.

— Angélique, est-ce que votre oncle vous a forcée à coucher avec lui ?

Elle se tortille sur sa chaise.

— Répondez, mademoiselle. Est-ce que votre oncle vous forçait à coucher avec lui ?

Oui, oui, oui !

— Est-ce qu'il vous cognait, vous aussi ?

Elle se frappe désormais le ventre. Si fort que Meyers songe à la stopper. Mais ce n'est pas le moment de la freiner dans son élan.

— Est-ce que vous avez eu d'autres enfants ?

Non.

— Il les a tués avant qu'ils naissent, c'est ça ?

Oui.

— Est-ce que vous avez empoisonné votre oncle ?

Elle se fige sur son siège.

— Je peux comprendre pourquoi vous l'avez fait, ajoute Meyers. C'était pour sauver votre propre vie, n'est-ce pas ?

Il quitte son fauteuil et se plante devant elle.

— Angélique, est-ce que vous avez sauvé votre vie en tuant votre oncle ?

Oui.

— L’avez-vous vu mourir ?

Un sourire terrifiant se dessine sur le visage d’Angélique. Puis elle fait une grimace horrible et Meyers comprend qu’elle mime l’agonie de Maréchal.

— Dans quoi avez-vous mis l’aconit ?

Elle montre la tasse de café froid sur le bureau.

— Vous avez mis le poison dans son café ?

Oui.

— Seulement dans son café ?

Non.

— Dans son dîner, peut-être ?

Oui.

— Est-ce que vous saviez que ça allait le tuer ?

Oui.

— C’est grâce à ce livre que vous le saviez ? interroge Meyers en lui montrant le scellé qui contient *Plantes et fleurs de nos jardins*.

Oui.

Il aimerait lui demander si elle regrette son geste mais préfère ne pas l’enfoncer davantage, car il connaît d’avance la réponse.

— Vous saviez que votre oncle était un assassin ?

Oui.

Le cœur de Meyers se comprime.

— Vous saviez qu’il avait tué toutes ces jeunes filles ?

Non.

— Alors qui a-t-il tué, selon vous ?

Le gendarme s’attend au pire. À découvrir encore d’autres victimes.

Angélique prend une feuille, un feutre et se met à dessiner. Avec un réel talent, elle croque rapidement deux formes.

— Il a tué un chat et un chien, c'est bien ça ?

Oui.

— Il l'a fait devant vous ?

Oui.

— C'était des animaux que vous aimiez ? C'était pour vous punir, vous faire du mal ?

Oui.

— Le chat, on a retrouvé sa peau dans votre chambre, mais le chien, il est où ?

Angélique désigne le sol avec son doigt.

— Il l'a enterré ?

Oui.

— Dans le jardin ?

Oui.

— Mais pour les jeunes femmes, vous n'étiez pas au courant ?

Non.

Angélique saisit la photo de Léonard et la montre à Meyers. Il comprend qu'elle lui demande où il se trouve.

— Malheureusement, on ignore où il est, répond le lieutenant. Je suis désolé...

Il cesse de l'interroger et la considère en silence.

Empoisonnement veut dire préméditation.

Préméditation veut dire assassinat.

Assassinat veut dire au moins vingt ans de prison.

Alors, le lieutenant espère que les jurés se montreront cléments.

*

* *

En fin d'après-midi, Angélique est déférée devant le juge d'instruction. Meyers la regarde monter dans la voiture puis se rend dans le bureau de Solers.

— J'ai vu l'enregistrement, dit le capitaine. Tu t'en es bien tiré mais je souhaite bon courage au juge !

— J'aurais préféré qu'elle soit innocente, soupire le lieutenant.

— Elle n'ira pas en taule, elle sera internée.

— C'est peut-être pire encore...

— Et qu'est-ce qu'on y peut ? Elle ne sera pas la première à morfler pour avoir dessoudé un salopard, non ?

— Je sais... Je doute qu'elle soit internée. Elle est mutique, mais je ne pense pas qu'elle souffre d'une maladie mentale.

— Tu es psy, toi, maintenant ?

— Non, juste gendarme...

Meyers hésite avant de revenir à la charge, puis il se lance :

— On devrait rendre l'info publique pour les meurtres de Maréchal. Au moins pour celui de Sarah. Ça inciterait les frères Mathieu à se rendre.

Le visage de Solers se tend.

— Le proc est d'accord avec moi, c'est encore trop tôt. Inutile d'insister.

Ils ont pris le temps de traverser les Cairngorms avec la sensation qu'ici, dans cet endroit hors du temps et de la civilisation, rien ne pourrait leur arriver. Pour la première fois depuis bien longtemps, Jorge s'est senti libre.

Vraiment libre.

Il n'a pas regardé dans son rétroviseur, ne s'est pas retourné dans la ruelle d'un petit village.

Oublier la peur, même une poignée d'heures. Les barreaux et l'injustice qui s'éloignent, jusqu'à disparaître. Les visages ennemis qui deviennent flous, puis s'effacent de son esprit.

Ils ont dormi à l'arrière du fourgon, au milieu des callunes et des rochers, protégés par les montagnes et bercés par le vent.

Léonard n'a cessé de s'émerveiller face à ces paysages grandioses et sauvages. Il a rencontré ses premiers cerfs, majestueux, qui n'hésitent pas à venir jusqu'au bord des routes. La nuit, ses cauchemars se sont estompés. Le jour, ses angoisses se sont apaisées.

La veille au soir, ils ont atteint Inverness, capitale autoproclamée des Highlands, et ont loué une chambre d'hôtel avec deux lits. Ils ont fait laver leurs quelques vêtements, ont pu dormir sur un vrai matelas.

Cette après-midi, Jorge fait découvrir à son frère cette ville qu'il connaît par cœur, où il se sent comme chez lui. Ils flânent sur les berges de la rivière Ness avant de boire une bière dans un vieux pub quasiment désert.

— C'est là que tu travaillais ? demande Léonard.

— Non. C'était dans un bar à l'autre bout de la ville. Je ne sais pas s'il existe encore !

— Tu veux y retourner ?

— Je ne préfère pas. Si jamais c'est toujours le même proprio, il pourrait me reconnaître.

— C'est sûr... Elle a un goût de miel, cette bière !

— J'étais certain qu'elle te plairait, sourit Jorge.

Léonard observe un chat qui dort sur un fauteuil usé. Il porte une grosse cicatrice au-dessus de l'œil droit, ce qui lui confère un air sauvage et bagarreur.

— Tu crois qu'ils nous cherchent toujours ?

— Oui, Lennie. Et ils n'arrêteront jamais de nous chercher.

De nous pourchasser, tels des gibiers de potence.

— Et tu crois qu'ils vont nous retrouver ?

— Je fais tout ce que je peux pour que ça n'arrive pas, répond Jorge. Je te l'ai dit : on va être obligés de bouger assez souvent, surtout dans les premiers temps de notre cavale. Ensuite, quand ils se calmeront, on essaiera de s'installer quelque part. Dans un endroit où on se sentira en sécurité.

— Comment on saura qu'on est en sécurité ?

— L'instinct, mon frère. Il faut faire confiance à son instinct.

— Dans le parc des Cairngorms, on était en sécurité.

— Sans doute. Mais c'est difficile d'y vivre, Lennie.

— Ils viendront pas nous chercher ici, en Écosse, décide Léonard. Ils peuvent pas savoir qu'on est là.

Jorge hoche la tête.

— Je pense comme toi. Mais il faut rester très prudents, d'accord ?

— D'accord, Victor !

Le chat, blanc et roux, ouvre un œil et étire ses pattes avant. Puis il regarde Léonard à son tour. Quelques secondes plus tard, il grimpe sur ses genoux.

— C'est fou, les animaux viennent toujours vers toi !

— Eux aussi, c'est l'instinct, explique l'adolescent. Ils savent qu'ils ont rien à craindre avec moi.

— Sans doute... Tu n'aurais pas faim, par hasard ?

— Si, avoue Léonard avec un sourire coupable.

— Je connais un endroit où on peut prendre un *afternoon tea* avec des choses délicieuses à manger... Des tas de sandwichs sucrés et salés. Ça te dit ?

— Ouais !

Jorge va payer l'addition tandis que Léonard caresse le chat qui ronronne sur ses cuisses.

— Chez moi, il y a un chat aussi, murmure-t-il. Il s'appelle Arsène et il est tout gris... Mais j'ai plus de chez-moi, tu sais. Et Arsène, j'ai dû l'abandonner à cause de la police...

— Tu viens ? demande Jorge.

— Je peux le prendre avec moi ?

Son frère reste perplexe une seconde.

— Je suppose qu'il appartient aux patrons.

— C'est peut-être un chat perdu ?

— Lennie, c'est pas une bonne idée, je t'assure ! On est toujours sur la route et...

— Mais je m'en occuperai bien, tu verras !

Les yeux de Léonard se font suppliants et Jorge n'a pas le courage de le décevoir. Il va parler à la propriétaire du pub avant de revenir vers son frère.

— Il n'est pas de la maison. Il traîne ici, c'est tout. C'est un chat SDF !

— Je peux le prendre, alors ?

— On va voir s'il te suit. C'est à lui de décider, tu ne crois pas ?

— T'as raison, Jorge.

Léonard le pose délicatement sur le sol et se lève à son tour. Il enfile son blouson puis se dirige vers la porte. Aussitôt, le félin se met à trotter derrière

lui et vient se coller à son jean.

— Je crois qu’il est d’accord. Je crois qu’il t’a adopté.

— Je vais l’appeler Ness, dit Léonard. Allez viens, Ness ! Je vais te montrer notre fourgon. T’as de la chance, c’est un Mercedes.

L'ADN de Roland Maréchal a fait une entrée fracassante dans le FNAEG¹. Comme Meyers s'y attendait, il a matché avec celui retrouvé sur sept des victimes prises en photo. Pour les sept autres meurtres, dont ceux de Sarah et de Thierry, soit il n'y avait pas d'ADN exploitable sur la scène de crime, soit ils sont trop anciens pour que l'enquête ait pu bénéficier de cette méthode de recherche.

Mais à la grande déception du lieutenant, l'ADN de Maréchal ne correspond pas à celui prélevé sous les ongles de Lola.

La pellicule du Nikon a été développée, et Meyers avale un café avant de regarder le tirage papier des photos qui ont également été scannées et envoyées sur le serveur.

On l'a prévenu : *c'est pas beau à voir*.

Vingt clichés sur lesquels le gendarme découvre une jeune femme martyrisée, visage ensanglanté, qui se tient à genoux en face du photographe. Les mains jointes, elle le supplie. Sur les cinq dernières photos, elle est morte.

Mais cette inconnue n'est pas Lola Tournier.

Après une recherche sur les disparitions et meurtres récents dans toute la France, le lieutenant trouve l'identité de la malheureuse : Constance Lefèvre, tuée à cinq cents kilomètres de Granviller.

Le même jour que Lola Tournier.

Meyers entre dans le bureau de Solers, qui semble encore avoir vieilli. Il lui expose les avancées de son enquête et conclut :

— Maréchal ne peut pas avoir tué Lola Tournier. À l'heure où elle est morte, il était à cinq cents bornes d'ici. Et son ADN ne matche pas avec celui présent sous les ongles de Lola.

— C'est bien ce que je disais, répond Solers. C'est Mathieu qui l'a tuée.

— On ne peut pas l'exclure, concède le lieutenant.

— On en est *sûrs*, rectifie le capitaine. On a des preuves irréfutables.

— Je sais, mais mon instinct me dit que...

— On s'en branle de ton instinct ! C'est lui, point barre.

— Et l'autre ADN, il est à qui ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Il n'y a que Mathieu qui pourrait nous le dire. Mais ce fumier s'est évaporé dans la nature...

L'affaire n'est plus de leur ressort mais dépend de l'état-major, en collaboration avec la police judiciaire.

— Ces deux salopards ont dû passer une frontière et ils se sont volatilisés, soupire Solers.

— Au fait, j'ai oublié de te dire que j'ai demandé une recherche pour vérifier que Léonard Mathieu est bien le fils de Maréchal et de sa nièce. Mais j'en suis quasiment sûr.

— Ah oui ? Ça explique pourquoi il est débile ! ricane le capitaine d'un air mauvais.

Meyers pique un bonbon à la menthe sur le bureau de son supérieur.

— Dis-moi, Yves, ça te fait quoi de savoir que Jorge Mathieu n'a pas tué Sarah ? Ça te fait quoi de savoir qu'il a passé seize ans en taule alors qu'il était innocent ?

— Je n'y suis pour rien ! se défend Solers. Ce n'est pas moi qui dirigeais l'enquête, je te rappelle.

— Ouais, mais c'est toi qui lui as extorqué ses aveux.

— *Extorqué* ? Je l'ai interrogé, c'est tout.

— En le faisant mettre à genoux durant des heures ?
Solers reste interdit une seconde avant de riposter :
— C'est lui qui t'a dit ça pendant votre petite balade ?
— En effet.
— Et tu le crois ?
— Maintenant que je sais qu'il est innocent, j'ai tendance à le croire, oui.
La colère déforme le visage de Solers.
— Son petit frère m'a dit que tu avais fait pareil avec lui, ajoute Meyers.
Il m'a même montré les ecchymoses dues aux coups de matraque.
Les deux hommes s'affrontent du regard, puis Solers se lève.
— Si tu n'aimes pas mes méthodes, tire-toi.
— Si tes *méthodes* consistent à torturer les prévenus pour leur faire avouer tout et n'importe quoi, alors non, je ne les cautionne pas. Et je ne les cautionnerai jamais.
Meyers se met debout à son tour.
— Mais avant de me *tirer*, et avec ta permission, je vais boucler les enquêtes en cours, conclut-il en passant la porte.

*
* *

Le lieutenant Meyers quitte la brigade vers 18 heures. Mathilde, sa femme, lui a demandé de récupérer leur fils chez Mme Dufour, son professeur de piano. Il arrive chez elle en avance et patiente en s'asseyant discrètement dans un coin de la salle de musique.

Il écoute Arthur jouer une version revisitée d'une étude de Theodor Kirchner. Puis Mme Dufour lui donne les exercices à faire pour la semaine suivante et le libère. Elle serre la main de Maxime Meyers :

— Votre fils a bien progressé ! dit-elle de sa voix de crécelle.
— Tant mieux, sourit le gendarme. C'est sans doute parce qu'il a une prof exceptionnelle !

Mme Dufour rougit et glousse d'une manière cocasse. Elle les raccompagne jusqu'à la porte et, avant de partir, Meyers la complimente à nouveau :

— Vous avez une bien jolie terrasse, dites-moi...

— Oui, elle est toute neuve. C'est du bois exotique.

— Magnifique ! J'ignorais que vous étiez douée pour le bricolage...

— Oh, ce n'est pas moi qui l'ai faite, précise Mme Dufour. J'en suis bien incapable ! C'est Sacha, l'ébéniste. Ça lui a pris toute l'après-midi et ça m'a fait un peu cher, mais c'est vrai que c'est très réussi.

En cette fin de journée, Mme Dufour a visiblement envie de parler.

— J'avais demandé à Sacha de venir un autre jour que le mercredi, mais il n'a pas pu... Vous comprenez, le mercredi après-midi, c'est le moment où j'ai le plus d'élèves ! Alors, entre les coups de marteau et la scie, ça n'a pas été facile.

— J'imagine, acquiesce poliment Meyers.

— Mais bon, ça fait presque quinze jours et je ne m'en lasse pas ! bavarde Mme Dufour.

Meyers fronce les sourcils. Son âme de gendarme vient de se réveiller.

— Vous dites qu'il a fait les travaux quel jour, Sacha ?

— Oh, je ne peux pas l'oublier, soupire la pianiste d'un air grave : c'est le mercredi où la jeune Lola s'est fait assassiner...

1. Fichier national automatisé des empreintes génétiques.

Au beau milieu de la nuit, Léonard s'habille à la va-vite, prend la clef du Sprinter ainsi que son fidèle sac à dos, et quitte discrètement la chambre où Jorge dort à poings fermés. Il quitte l'hôtel par une porte de service avant de traverser le petit parking. Il ouvre la portière latérale du fourgon et trouve Ness couché sur le matelas. Prenant soin de refermer derrière lui, il s'assoit à côté de son nouveau compagnon et allume sa lampe torche.

— Ça va, Ness ? Je suis venu voir si tu avais faim ou soif...

Léonard fouille son sac et en sort une boîte pour chat, qui promet une délicieuse pâtée au saumon. Le félin se précipite sur la nourriture comme s'il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.

— Je savais que t'avais faim ! T'es comme moi, t'as toujours la dalle ! rigole Léonard.

Ness se lasse très vite de la *délicieuse pâtée au saumon*, revient sur le matelas et fixe son bienfaiteur.

— Je suis désolé que je peux pas te prendre dans la chambre avec Jorge et moi... mais dans cet hôtel, ils veulent pas des animaux. C'est des crétins !

L'adolescent s'allonge sur le côté, Ness vient se blottir contre lui avec un miaulement satisfait.

— Bientôt, on aura une maison, Jorge et moi. Elle est blanche avec un toit gris et une porte rouge. Elle est juste au bord du loch Affric... Même qu'à côté, il y a une autre maison, rien que pour les invités... C'est le luxe, hein ?

Tandis qu'il parle, Léonard gratte la tête de son compagnon.

— Peut-être que tu comprends rien à ce que je te raconte, reprend-il. Peut-être que tu comprends que l'anglais ! Mais moi, je sais pas le parler... Jorge, il doit m'apprendre, bientôt... Comment que ça se fait que tu as cette cicatrice sur l'œil ?

Ness ronronne de plus en plus fort et étire ses pattes avant, sortant ses griffes.

— Toi aussi, on t'a trouvé dans un fossé, hein ? Tu t'es sauvé de chez toi, parce qu'on te faisait du mal ?... Je suis sûr que c'est ça. Moi, c'est Mo qui m'a trouvé. C'était le 6 novembre, c'était un jeudi matin... Il pleuvait mais il ne faisait pas froid...

Léonard ferme les yeux et attend que le miracle se produise, une fois encore. Tout en caressant le pelage tiède du chat, il écoute le silence, espérant entendre la voix qui lui manque tant.

— C'était le 6 novembre, répète-t-il doucement. C'était un jeudi...

C'était un jeudi matin, c'était le 6 novembre. Il pleuvait un peu, mais...

— Il ne faisait pas froid, dit Léonard avec un sourire de gratitude.

Non, il ne faisait pas froid. Je partais au travail, mais ma voiture n'avait pas voulu démarrer alors...

— Alors tu étais à pied, murmure l'adolescent.

Oui, je descendais à pied au village pour attraper un bus. Je marchais sur la route quand soudain, j'ai vu un petit garçon...

— Il avait environ cinq ans, il portait des vêtements sales et déchirés...

Il avait les cheveux longs, le visage plein de boue et de terre. On aurait dit...

— Un petit animal blessé.

*

* *

Huit heures du matin, Jorge quitte la chambre à son tour. À son réveil, il était seul et a tout de suite compris pourquoi. Il descend l'escalier et salue la

réceptionniste d'un signe de tête. Puis il sort sur le parking et allume une cigarette.

Il sait qu'il aurait dû refuser que le chat soit du voyage, mais Léonard paraissait tellement heureux d'adopter Ness qu'il n'a pas eu la force de lui briser le cœur. Il a fallu dégoter un *pet shop*, que Léonard a dévalisé en achetant de la nourriture, une gamelle, une caisse, de la litière, une boîte de transport. Et même un harnais et une laisse !

Jorge écrase sa cigarette et ouvre la portière du Sprinter. Il découvre Léonard et Ness endormis sur le matelas posé à l'arrière. L'adolescent ouvre les yeux sur le visage contrarié de son frère.

— J'étais sûr que je te trouverais là ! Je paye une chambre d'hôtel et tu dors dans le fourgon ?

Léonard s'assoit et se frotte les yeux.

— Je suis venu voir s'il avait faim et puis ensuite, j'ai voulu rentrer mais...

— Mais tu ne t'es pas souvenu du code de la porte, devine Jorge.

— C'est ça, avoue Léonard.

— C'est malin !

Le chat commence une toilette matinale minutieuse, ignorant complètement Jorge.

— Bon, il y a un *Scottish breakfast* qui t'attend, dit le jeune homme.

Léonard descend du Mercedes.

— Je reviens, Ness. T'en fais pas.

Il fait coulisser la portière et rejoint son frère en quelques enjambées.

— Tu m'en veux ?

— Non, répond Jorge. Tu as bien dormi, au moins ?

— Oui, très bien... Tu crois qu'il comprend le français, Ness ?

Jorge esquisse un sourire.

— Je crains que non. Mais je suis sûr qu'il comprend que tu lui veux du bien. Par contre, il n'a plus intérêt à pisser dans mon fourgon, prévient le

jeune homme. Parce que bonjour l'odeur !

— Il va apprendre à aller dans sa caisse, j'en suis sûr. Et puis, quand on aura une maison, ce sera plus un problème.

Jorge soupire en poussant la porte d'entrée de l'hôtel.

— Cette nuit, Mo m'a parlé, dit Léonard.

Son frère ferme les yeux une seconde.

— Vraiment ?

— Oui. Elle m'avait pas parlé depuis qu'on s'est sauvés. Mais cette nuit, elle m'a parlé. Et j'étais bien. Tellement bien...

Finalement, Jorge se dit qu'il a eu raison d'embarquer Ness dans leur drôle de voyage.

La juge d'instruction Mélanie Riva reste silencieuse un moment. En face d'elle, le lieutenant Meyers attend qu'elle digère la nouvelle qu'il vient de lui annoncer. Il s'est levé à l'aube pour arriver au palais de justice avant que la magistrate en charge de l'affaire Lola Tournier ne soit accaparée par ses auditions et rendez-vous.

— Si je comprends bien, vous êtes persuadé que Jorge Mathieu est innocent ? dit-elle enfin.

— *Persuadé* n'est pas le mot juste, rectifie le lieutenant. Mais sachant qu'il est innocent du meurtre de Sarah Lebrun, j'ai de réels doutes sur sa culpabilité dans notre affaire. Nous avons désormais une autre piste, très sérieuse, et j'estime que nous devons l'explorer.

— Que suggérez-vous ? Quel est votre plan, Meyers ?

— Eh bien... Vu que notre homme a menti sur son emploi du temps le jour du meurtre et qu'il a un mobile, je crois que nous devons le considérer comme un suspect potentiel et creuser dans cette direction.

— Et vous comptez procéder de quelle façon ? Foncer dans le tas ?

Elle se lève pour aligner quelques pas dans son petit bureau.

— Vous savez ce qu'on risque si jamais on se plante ? Si jamais on l'accuse à tort ? Le jour où les journalistes vont annoncer que Mathieu a passé seize ans en taule pour rien, on va déjà s'en prendre plein la gueule, alors...

Mélanie Riva soupire et revient s'asseoir.

— Donc, je vous repose la question : qu’avez-vous en tête ?

— J’aimerais qu’on se penche sur le second ADN, celui découvert sous les ongles de la victime.

— On l’a comparé avec les ADN du FNAEG et on n’a rien trouvé, rappelle la magistrate.

— Je sais, mais vous pourriez ordonner une recherche par parentèle.

— Pour que ça marche, il faudrait que notre nouveau suspect ait un parent fiché !

— Mais c’est le cas, madame la juge, répond Meyers avec un sourire. C’est justement le cas...

— La première fois que je suis venu ici, je me suis dit qu'un jour je reviendrais avec Mo, murmure Jorge.

Assis sur la plage, tout au bout de la terre balayée par les vents, les deux frères pensent à leur mère.

— C'est si beau que j'aurais voulu qu'elle puisse le voir à son tour...

Dans leur dos, ils sentent la présence de l'élégant phare de Chanonry Point. Sur leur gauche, Rosemarkie Bay et, à droite, Moray Firth, où Léonard a eu la chance d'admirer quelques dauphins.

— Mais peut-être que Mo, elle peut voir à travers nos yeux, songe Léonard. Peut-être que ce qu'on voit, elle le voit aussi ?

— Je l'espère. Je l'espère vraiment, Lennie...

Ce matin, ils ont quitté Inverness et ont posé leurs maigres bagages à Fortrose, dans un cottage face à la mer que Jorge a loué pour trois jours à un vieil Écossais à moitié sourd.

— La dernière fois que je suis venu sur cette plage, j'avais vingt ans, reprend-il. J'avais vingt ans et je ne savais pas que ma vie allait être un cauchemar...

Face à la triste mine de Léonard, il ajoute :

— Et je ne savais pas non plus que j'allais avoir un frère.

— Un frère un peu bête !

— Un frère incroyablement courageux, corrige Jorge. Un frère capable de risquer sa vie pour moi...

*
* *

Sur les marches en bois de la terrasse, Léonard surveille Ness. Après avoir fait son petit tour matinal, le chat s'est étendu au soleil. Jorge rejoint son frère, une tasse de café à la main.

— Salut, Lennie.

— *Hi, Jorge ! You... heu... sleep well ?*

Depuis quelques jours, Léonard s'applique à apprendre des rudiments d'anglais. Des mots simples et utiles.

— *Yes, I slept like a baby !* rigole Jorge. Et toi, bien dormi ?

— Oui... C'est aujourd'hui qu'on part ?

— C'est aujourd'hui, confirme Jorge.

— Et on va vers où ?

— Tu verras. Mais il faudrait que tu prépares tes affaires et celles de ton sac à puces.

— Il s'appelle Ness, soupire Léonard en se levant. Et il n'a pas de puces.

Léonard se dirige vers la maison, le félin sur ses talons. Jorge s'appuie sur la rambarde et contemple la mer en essayant de se persuader que Mo la voit à travers ses yeux.

*
* *

— C'est tellement grand...

Léonard se demande combien de fois il a rêvé à ce moment. D'ailleurs, il a l'impression qu'il est encore dans sa chambre, le livre ouvert sur son petit bureau.

Pourtant, il est bien à bord du *Jacobite Queen*, en train de voguer sur les eaux noires du loch Ness, avec son frère assis à côté de lui.

Entre Fortrose et Abriachan, une heure de route au milieu des bocages et des pâtures, il a dormi à poings fermés, bercé par le ronronnement du moteur. Et lorsqu'il a rouvert les yeux, Léonard était au bord du lac mythique.

— C'est tellement grand, répète-t-il.

Bientôt, les ruines d'Urquhart Castle se dessinent sur la rive nord du loch, au milieu des genêts qui se fanent.

— On va rester un peu ? espère Léonard.

— Deux jours, pas plus. Trop de touristes, ici...

Quand le bateau les ramène à quai, Léonard confie son petit appareil photo à son frère et prend la pose près d'un Nessie de pacotille, faux monstre en plastique qui ondule sur la terre ferme. Puis ils marchent en direction du fourgon.

— Il fait combien de profondeur ce lac ?

— Par endroits, jusqu'à deux cent cinquante mètres, précise Jorge.

— C'est hyper profond... Alors, moi je dis que Nessie, il peut exister.

— Je ne voudrais pas trop te décevoir, Lennie, mais s'il était réel, on l'aurait vu. *Vraiment* vu, je veux dire.

Léonard secoue la tête.

— Et Dieu ? dit-il.

— Quoi, Dieu ?

— Ben personne L'a jamais vu et pourtant, y a plein de gens qui croient en Lui...

Jorge ne peut s'empêcher de sourire.

— Sur ce coup-là, je vais avoir du mal à te contredire, mon frère !

— Tu y crois, toi, à Dieu ?

— Non.

— Moi non plus. Mais je crois à Nessie. Parce qu'il faut croire aux monstres.

— Ah oui ?

— Oui. L'homme, il pense qu'il connaît tout.

— C'est-à-dire ?

— Il croit qu'il sait tout sur les animaux, sur la nature, les plantes et tout ça. Mais moi, je dis que c'est faux. Et que l'homme, c'est rien qu'un

prétentieux.

Au moment de monter dans le Sprinter, Léonard tourne la tête vers le loch le plus profond d'Écosse :

— Si un jour je vois Nessie, j'irai à l'église.

*
* *

Ce matin, le loch Ness est recouvert d'un épais brouillard. Les deux frères mettent leurs affaires dans le fourgon et reprennent la route. Il pleut si fort que Jorge est obligé de rouler lentement. Sur le bord de la chaussée détrempée, quelques moutons à tête noire les regardent passer. Au-delà des prairies d'un vert délicieux, le loch Ness disparaît avant de réapparaître. Puis, tandis que les champs cèdent la place à une forêt sauvage, l'averse se fait plus légère. La roche se creuse pour leur ouvrir un passage entre les arbres, la forêt devient plus dense, plus sombre.

— C'est quoi ces panneaux ? demande Léonard.

— Ils indiquent qu'on entre dans une réserve naturelle, explique Jorge.

Léonard jette un coup d'œil à ses pieds où Ness est sagement couché dans son couffin.

— Il est incroyable, ce chat ! dit Jorge. Je m'attendais à ce qu'il nous fasse chier à longueur de temps, mais j'avoue qu'il m'épate !

— Il aime voyager. Et il aime être avec nous.

L'averse reprend de plus belle, Léonard soupire.

— Il pleut beaucoup en Écosse.

— Ouais, c'est pas une légende, confirme Jorge.

Au bout d'une heure de route, il stoppe leur véhicule sur un large parking. Ils ne voient pas à plus de dix mètres et sont cernés par les silhouettes fantomatiques des arbres dont ils devinent à peine la cime. Le terre-plein est désert, ils ont l'impression d'être seuls au monde.

— Il n'y a plus qu'à attendre une éclaircie, dit Jorge en allumant une cigarette.

Il baisse la vitre, quelques gouttes s'invitent dans l'habitacle.

— Qu'est-ce qu'on fait quand il arrête de pleuvoir ? demande Léonard.

— Tu verras, dit son frère avec un mystérieux sourire.

— Mais... si ça pleut jusqu'à ce soir ?

— Je ne crois pas. J'ai vu la météo ce matin à l'hôtel et ça devrait se lever avant midi. Alors sois patient...

Pendant une demi-heure, ils observent l'eau qui coule sur le pare-brise. Puis les gouttes se font plus rares et la pluie cesse enfin. Léonard descend du fourgon, suivi de près par son chat.

— T'éloigne pas ! ordonne-t-il. Je vais te perdre, dans ce foutu brouillard !

Un petit vent frais pousse la brume tenace vers eux, et Léonard désespère de voir autre chose que le bout de ses chaussures. Un quart d'heure après, il récupère Ness et le remet dans le Sprinter. Puis il se rassoit à côté de son frère.

Tel du coton qui se déchire lentement, la masse nuageuse se fend par endroits, laissant apparaître des tranches de ciel.

— Regarde, Lennie... Regarde devant toi.

Pour le moment, il devine plus qu'il ne voit. Dans les minutes qui suivent, il commence pourtant à distinguer un large pont. Et soudain, comme par magie, la brume s'évapore.

Léonard, le souffle coupé, découvre une rivière qui coule en contrebas. Puissante et large, aux reflets d'ambre et à l'écume d'ivoire, entourée de pins majestueux qui prennent racine dans la lande, elle a creusé son lit au milieu des sommets enneigés.

Un sourire d'enfant se dessine sur le visage de Léonard. Incapable de prononcer le moindre mot, il tourne la tête vers son frère et lui adresse un regard débordant de gratitude et de larmes.

— Ça y est, Lennie. Tu es à Glen Affric.

Le lieutenant prend son arme dans le tiroir du bureau et quitte la brigade à pied. Cinq minutes plus tard, il entre dans le cœur du village et pousse la porte de l'atelier d'ébénisterie. Occupé au ponçage d'une vieille commode, Sacha le considère avec étonnement.

— Bonjour, dit Meyers.

— Bonjour.

Les deux hommes se connaissent à peine. Ils se sont vus une fois, juste après la mort de Lola. Et une seconde fois pour la disparition des frères Mathieu.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? interroge l'artisan. J'espère que vous ne venez pas encore me demander si je sais où se trouvent Léonard et Jorge, parce que je n'en sais absolument rien !

— Je ne viens pas pour ça, dit Meyers. Je viens au sujet de votre déposition. Celle que vous avez faite le jour du meurtre de Lola Tournier.

La main de Sacha se crispe sur la toile émeri.

— Vous savez ce que vous risquez pour un faux témoignage ?

L'ébéniste attrape un chiffon pour enlever la poussière qui macule ses mains.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Je sais que vous avez menti, assène Meyers. Je ne sais pas encore pourquoi, mais vous allez me le dire.

Les yeux de Sacha trahissent l'angoisse qui le submerge.

— Mais non, je n'ai pas menti ! assure-t-il pourtant.

— La peine encourue est de cinq ans de prison et de soixante-quinze mille euros d'amende, poursuit le lieutenant. Mais si vous me révélez la vérité maintenant, je peux arranger ça en prétendant que vous êtes venu spontanément me voir pour vous rétracter...

— Je vous ai dit la vérité, bon sang !

— Ah oui ? Donc, vous avez le don d'ubiquité. Ce qui est très pratique, j'en conviens. Vous pouvez être en même temps chez la prof de piano en train d'installer une terrasse et chez vous, dans votre atelier.

L'artisan se laisse tomber sur une chaise, vaincu.

— Voulez-vous vraiment que je fasse témoigner Mme Dufour et que je vous convoque ensuite officiellement ? Dans cette hypothèse, je ne pourrai plus rien faire pour vous et vous serez déféré devant le juge illico presto. Alors, vous choisissez quoi ?

— Je n'ai rien fait de grave ! s'insurge Sacha.

— Non, vous avez juste menti à un officier de police judiciaire dans le cadre d'une enquête pour homicide volontaire. Une broutille !

— *Homicide* ? Mais... ce n'est pas lui le coupable, non ?

Face au regard glacial de Meyers, le visage de l'ébéniste se décompose :

— Dites-moi que ce n'est pas lui, je vous en prie...

— Je n'ai pas de certitude, répond enfin le lieutenant. Mais pour quelle raison vous aurait-il demandé de mentir ?

Sacha secoue la tête, visiblement dévasté.

— Quand il m'a demandé de lui servir d'alibi, j'ignorais complètement pourquoi, se justifie-t-il. Je pensais qu'il voulait faire un coup tordu, c'est vrai, mais pas un truc grave.

— Je veux bien vous croire. Quand est-ce qu'il vous a demandé de mentir ?

— C'était en début d'après-midi. Juste avant que je parte chez Mme Dufour.

Le meurtre de Lola était donc un acte prémédité.

— Pourquoi avez-vous accepté ?

Sacha prend son front entre ses mains.

— Parce qu’il me tient par les couilles, voilà pourquoi ! gémit-il.

— Et je peux savoir de quelle manière il vous *tient par les couilles* ?

— Je... j’ai une liaison avec une femme. Une femme mariée. Et il nous a vus, il y a de cela trois mois. Le mari de ma maîtresse, c’est un pote à lui... Le lendemain, il a débarqué à l’atelier et m’a menacé de tout balancer au mari. Sauf si j’acceptais de faire des travaux dans sa maison.

— *Sa maison* ? répète Meyers, interloqué.

— La maison qu’il a achetée pour sa retraite, à deux cents bornes d’ici.

— Et vous l’avez fait ?

— Oui... Je lui ai retapé la cuisine et la salle de bains gratos pour qu’il ferme sa gueule, ce salopard.

— C’était si grave que ça, qu’il parle ?

— Pour moi, aucune importance. Mais elle... ça aurait démoli sa vie.

— Elle aurait peut-être divorcé, ce qui arrive tous les jours à plein de gens !

— Non, c’est plus compliqué que ça. Bien plus compliqué, croyez-moi.

— Si vous le dites... Donc, vous avez retapé sa maison en échange de son silence et... ?

— Et le jour où j’ai installé la terrasse chez la prof, il m’a appelé pour me dire qu’il avait un service à me demander. Il m’a juré que ce serait le dernier. Si on me posait la question, je devais dire que ce mercredi-là, il avait passé l’après-midi chez moi, dans le petit atelier que j’ai à côté de mon garage. Que je l’avais autorisé à utiliser mes machines et que j’étais resté avec lui pendant tout ce temps pour l’aider à travailler.

Le lieutenant Meyers regarde une jolie console qui attend d’être rénovée.

— Et quand vous êtes venu me demander de confirmer l’alibi qu’il vous avait donné, je ne savais pas que Lola était morte. Ce n’est que le lendemain

matin que je l'ai appris.

— Vous avez fait le rapprochement ?

— Non ! assure l'ébéniste. Bien sûr que non... Comment j'aurais pu imaginer qu'un type comme lui puisse être impliqué dans un meurtre ?

— Hum... Il se peut qu'on se revoie dans quelques jours. Demain, peut-être... Et alors, vous me répéterez ce que vous venez de me dire, n'est-ce pas ?

— Si je fais ça, il...

— Si vous faites ça, vous sauverez peut-être la vie de Jorge Mathieu, rappelle le lieutenant. C'est votre ami, non ?

L'artisan hoche la tête.

— Et vous sauverez aussi votre peau. De toute façon, si notre homme est coupable, il n'aura pas le temps de s'occuper de vos petites affaires de cul, croyez-moi.

— D'accord, capitule Sacha.

— D'ici là, je vous ordonne de vous taire, précise le lieutenant. Pas un mot de notre conversation, ni à lui, ni à personne d'autre, c'est compris ?

— C'est compris.

Cette journée, Léonard ne l'oubliera jamais. Marcher sur les rives de la rivière Affric, le long du lac Beinn a'Mheadhoin, à l'ombre des pins calédoniens. Puis, enfin, avoir le loch Affric à ses pieds. Lever la tête vers Càrn Eige et Mam Sodhail, géants coiffés de neige qui veillent jalousement sur leur fabuleuse vallée. Se poser près d'un torrent dont l'eau tumultueuse rappelle la couleur ambrée du whisky écossais et dont le lit est jonché de pépites d'or.

En passant près du Glen Affric Lodge, Léonard a dit à son frère que c'est là qu'il voudrait vivre. Dans cette somptueuse maison bâtie sur une île entre les deux lacs.

Vivre ici, sur cette terre de légendes et de contraste où chaque pas est une aventure. Où chaque respiration est une grâce, et chaque regard une fascination.

Vivre ici, pour l'éternité.

Ce soir, et malgré la fatigue, Léonard ne parvient pas à s'endormir. Dans la petite chambre du bungalow qu'ils ont loué au cœur de la réserve naturelle, il contemple le plafond de lambris, constellé d'étoiles imaginaires.

Sur le lit d'à côté, Jorge ne dort pas non plus.

Au milieu du silence, ils entendent ronronner le poêle, où flambent encore quelques bûches.

— C'était le plus beau jour de ma vie, murmure soudain Léonard. Et je le garderai dans ma tête jusqu'à ce que je suis mort.

*
* *

Léonard enferme Ness dans le bungalow et met le sac à dos sur ses larges épaules. Ce matin, Jorge est parti. Il a promis de revenir dans la journée et a autorisé son frère à se promener sur les sentiers alentour, à condition qu'il reste prudent, ne parle à personne et ne s'éloigne pas du chalet à plus d'une heure de marche.

Alors, Léonard avance vite. Attiré comme par un aimant, il prend la direction du loch Affric. Depuis la veille, les couleurs ont changé. Il en est sûr, elles ne sont jamais les mêmes, car le ciel est un artiste aussi capricieux qu'inventif. Une averse le surprend, il rabat la capuche sur sa tête et continue son chemin. Dans son fidèle sac, il récupère les jumelles piquées aux Suisses et les dirige vers la lande rousse. Il aperçoit une harde de biches de la même couleur que les bruyères. Un peu à l'écart, il repère un cerf élaphe à douze cors. Le vieux mâle tourne la tête vers lui et ils s'observent de longues minutes.

Seul sur le large sentier, Léonard oublie pourquoi il est ici, à Glen Affric. Il oublie les tourments traversés pour atteindre son rêve. La cour du collège, les sarcasmes de ses camarades, les barreaux de la prison, le lit d'hôpital sur lequel Mo a rendu son dernier souffle. Il oublie ses cauchemars et ses doutes. Il oublie même qu'il est recherché par toutes les polices d'Europe.

Pendant quelques heures, les plus précieuses qui soient, Léonard oublie qui il est et ce qu'il a enduré.

Il n'est plus le crétin moqué de tous. Ce pauvre garçon qui ne sait pas lire, encore moins écrire. Il n'est plus cet enfant trouvé dans un fossé qui craint d'éteindre la lumière quand vient la nuit.

Aujourd'hui, maintenant, il est un homme. La force de ces terres brutes et sauvages coule dans ses veines. Il est bâti du même granit que les montagnes

ancestrales qui lui font face. Aussi rapide que les courants de la rivière Affric, aussi puissant que le douze-cors. Aussi robuste que la lande sous la glace et aussi insaisissable que la brume qui s'élève au-dessus du loch Ness.

Léonard n'est plus à Glen Affric.

Il est Glen Affric.

Après trois heures de marche, il s'assoit près du torrent et ramasse une large écorce de pin. Avec son canif, il la sculpte en forme de bateau. Il choisit ensuite une jolie petite pierre dans le lit du cours d'eau et y grave deux lettres.

M et O.

Il sort la figurine de sa poche, son héros masqué qui l'a suivi jusqu'ici, et le place dans la barque, juste à côté de la pierre. Puis il dépose le fragile esquif sur une partie calme de la rivière et le regarde s'éloigner en direction du loch.

— Il va veiller sur toi, comme il a veillé sur moi. Bon voyage, Mo... Toi aussi, t'as le droit de voir Glen Affric.

Il espère que l'embarcation et son précieux chargement iront jusqu'au loch Ness et même jusqu'à la mer. Il s'allonge dans l'herbe et ferme les yeux. Le vent lui apporte une voix familière.

Merci, Léo. Merci pour ce beau voyage...

— De rien, maman.

Tu es un fils merveilleux et j'ai beaucoup de chance.

— Tu regrettes pas, alors ?

Oh non... Je n'ai jamais regretté, Léo. Jamais, tu entends ?

— Oui, maman je t'entends. Et je crois que je t'entendrai toujours...

Quand Léonard se réveille, le ciel est menaçant. Il remet le sac sur ses épaules et reprend la direction du bungalow.

Bientôt, il a de la compagnie.

Hey John, tu vas ?

— Salut, Nanosh ! Qu'est-ce que tu fous là ?

Et toi ?

— Ben moi, c'est chez moi, ici... Je t'avais dit que j'irai !

T'as réussi, c'est cool...

— Ouais, j'ai réussi... Tu vois, des fois, c'est pas si con que ça, la vie !

C'est possible, John ! rigole le Gitan. En tout cas, tu les as bien niqués, ces cons de flics !

Nanosh disparaît dans la lande et Léonard sourit tout en marchant d'un bon pas. Deux kilomètres plus loin, il fait une autre rencontre au détour d'un virage. Quand il prend la main de Victoria dans la sienne, son cœur se met à palpiter.

Tu m'aimes, Lennie ?

— Oui, Vicky. Je crois bien que je t'aime.

Tu me manques, tu sais...

— Toi aussi, tu me manques. Je pense à toi tout le temps ! Mais un jour, je suis sûr que tu viendras ici, à Glen Affric. Et on vivra tous les deux dans une belle maison, tu verras...

Alors à bientôt, mon Lennie...

Victoria lâche sa main et s'évapore telle une brume matinale, se mélangeant délicatement au ciel.

Léonard décide de délaissé le chemin menant au bungalow et grimpe un sentier escarpé à la vitesse de l'éclair.

Perché en haut d'un roc, il domine Glen Affric.

Perché en haut d'un roc, Léonard regarde en bas.

Tout en bas.

Sauter dans le vide. Là, maintenant.

Sauter dans le vide pour que le rêve jamais ne cesse.

Graver son corps dans les rochers. Le dissoudre dans l'eau pure.
L'abandonner dans la tourbe des Highlands.

Mourir. Là, maintenant.

Vivre ici, pour l'éternité.

Lorsqu'il arrive enfin à destination, le soleil se couche. Le Sprinter est garé devant le petit chalet en bois et Jorge est assis sur la terrasse, une tasse de café à la main et Ness sur ses genoux.

— Je commençais à m'inquiéter, dit-il.

— Désolé, je me suis endormi ! s'excuse Léonard.

— Ness et moi, on fait connaissance, sourit Jorge. Il est sympa, ton sac à puces !

Léonard attrape une canette de soda dans le frigo et s'assoit près de son frère.

— On part demain matin, lui annonce Jorge.

— Déjà ? se morfond Léonard.

Jorge ne lui en dit pas plus, un sourire énigmatique flottant sur son visage. Léonard essaie de chasser la déception et l'angoisse.

Il a vu Glen Affric. Peu importe demain.

Vivre ici, pour l'éternité.

*
* *

Dans le fourgon, Léonard est silencieux. Il ne pose pas de questions sur leur destination, comme absorbé dans ses pensées. Une lame fine et tranchante a pénétré ses entrailles. À chaque kilomètre qui l'éloigne de Glen Affric, elle s'enfonce un peu plus. Mais cette douleur n'est rien comparée à celle qui déchirerait ses tripes s'il devait se séparer de son frère.

Ils repartent en direction de Drumnadrochit, et Jorge stoppe le véhicule devant une supérette.

— Ravitaillement, indique-t-il simplement.

Ils achètent de la nourriture pour eux et le chat, des boissons, des produits d'hygiène, une bouteille de gaz. Puis le fourgon reprend la direction de Glen Affric et le visage de Léonard se détend.

— Tu as changé, remarque son frère. Tu as l'air plus... plus serein. Différent, il me semble.

L'adolescent lui sourit.

— On retourne là-bas, hein ?

— Oui, Lennie. Et on va s'y arrêter un moment.

Une main imaginaire retire la lame de son ventre, et la blessure cicatrise aussitôt.

— Je suis heureux qu'on retourne à Glen Affric, Jorge. Mais si on doit partir, je te suivrai. Les yeux fermés, je te suivrai...

— Je sais, Lennie.

— Pourtant, si on s'en va, c'est comme si un bout de moi restait ici... Ou plutôt, c'est comme si cet endroit restait là, à l'intérieur de moi. Un peu comme si... Glen Affric et moi, c'était la même chose. Une seule chose... J'arrive pas à dire ces trucs-là ! regrette Léonard.

— Non, j'ai très bien compris ce que tu veux me dire. Je crois qu'on a tous un endroit sur terre où l'on se sent chez soi, vraiment chez soi. Encore faut-il le trouver... Et je suis content que toi, tu l'aies trouvé, Lennie. Mais pour savoir si c'est réellement le bon lieu, il faut y passer du temps. On dit qu'il faut y passer l'hiver, la plus dure des saisons.

— Peut-être, Jorge. Alors j'espère que je verrai l'hiver.

Son frère cache la douleur qui lui serre la gorge et se concentre sur la bande de goudron étroite.

— Et toi, c'est où l'endroit où tu te sens chez toi ? demande Léonard.

Jorge met quelques instants à répondre :

— Je crois que c'était dans les bras de Lola. N'importe où sur la terre, mais dans les bras de Lola...

Après une demi-heure de route et un quart d'heure de piste, Jorge arrête le fourgon devant une maison en bois nichée entre les pins calédoniens et qui surplombe le loch Affric. Une sorte de petit chalet pointu avec une terrasse devant, une autre à l'arrière.

— On va s'installer ici, annonce Jorge. Ce n'est pas la maison dont je t'avais parlé, mais...

Les yeux de Léonard brillent de mille feux.

— Elle est très belle, cette maison, dit-il. Merci, Jorge.

— Je l'ai louée pour deux mois. Et j'ai trouvé un job pour tout l'été à Drumnadrochit. Un boulot saisonnier pour nous deux. Au black, payé en liquide, juste ce qu'il nous faut... On commence demain !

— C'est quoi, comme travail ?

— J'ai un peu discuté avec le patron d'un café et il m'a dit d'aller voir le type qui habite le grand manoir. On est passés devant, tout à l'heure...

— Ah oui, se souvient Léonard. Celui qui est pas loin du loch Ness, avec le portail blanc à l'entrée ?

— C'est ça, acquiesce Jorge. Il cherche quelqu'un pour entretenir le parc pendant l'été.

— On va faire jardiniers, c'est ça ?

— Exactement, Lennie. On ira trois jours par semaine.

— Cool !

— Je lui ai dit qu'on venait de Belgique, qu'on était deux potes et qu'on voulait financer notre séjour ici... Je te fais visiter la maison ?

Ness dans les bras, Léonard découvre le chalet avec des yeux émerveillés. Pourtant, l'intérieur est simple et rustique. Du bois partout, du sol au plafond. Une salle à manger traversante, ouverte par de grandes portes-fenêtres, équipée d'une table rectangulaire, de deux bancs et d'un sofa aux coussins rouges. Près du canapé, un poêle à bois.

Sur le même niveau, une petite cuisine avec une gazinière, un évier et quelques placards. Une minuscule salle de douche avec toilettes et fenêtre triangulaire.

Un escalier qui ressemble à une échelle mène sous le toit.

— Attention aux poutres ! prévient Jorge.

Léonard est obligé de se courber pour visiter les chambres, équipées chacune de deux lits.

— Alors ? s'inquiète Jorge.

— C'est génial ! On dirait une cabane dans les arbres !

— Je suis content que ça te plaise, Lennie. C'est modeste, mais ici, on sera tranquilles.

— C'est un cadeau merveilleux, dit Léonard en serrant Jorge dans ses bras. Un cadeau merveilleux...

*

* *

Pendant le trajet qui les conduit au manoir, Jorge rappelle les règles à son frère.

— Tu ne m'appelles pas Jorge mais Victor. Tu ne dis pas qu'on est français et tu ne parles pas de la France, d'accord ?

— D'accord, Jorge.

— J'ai dit au patron que tu ne connaissais pas un mot d'anglais mais que tu étais très costaud et que tu pouvais faire le travail de deux gars.

— Je ferai tout le travail qu'il faut, Jorge. On va gagner beaucoup d'argent ?

— De quoi louer la maison... Comme ça, je garde un peu de fric en cas de besoin.

— C'est plus prudent, acquiesce l'adolescent.

Quand ils arrivent devant le portail blanc, Jorge sonne. Les deux battants s'ouvrent sur une allée large, bordée d'arbres centenaires. Le propriétaire les attend sur le seuil de son imposante maison. Léonard reste sidéré par la taille de la demeure, le nombre de ses fenêtres et de ses cheminées. Un petit château de style seigneurial écossais, flanqué de deux tours rondes et entouré d'un immense parc avec vue sur une partie du loch Ness.

Léonard serre la main du châtelain, un homme dégarni et jovial, et laisse Jorge lui adresser quelques mots de politesse.

Le propriétaire leur montre les dépendances où est stocké tout le matériel nécessaire, puis leur fait apporter du thé et des biscuits par son maître d'hôtel.

Assis sur un muret, sa tasse à la main, Léonard regarde le soleil se fracturer à la surface du loch Ness.

— La grande classe, murmure-t-il. Tu crois qu'un jour, on pourra...

— On n'aura jamais les moyens de vivre dans une baraque comme celle-ci. Alors arrête de rêver et mettons-nous au travail !

Aujourd'hui, le lieutenant Meyers est de repos. Tandis que son épouse est partie à la piscine avec les enfants, il va faire quelques achats dans le village. En passant devant le marchand de journaux, il aperçoit le visage des frères Mathieu à la une d'un grand quotidien national et décide de l'acheter. Il s'assoit à la terrasse du bistrot et commande un café.

L'article en page 2 ne lui apprend rien de spécial, sinon que Jorge et Léonard restent introuvables malgré les efforts titanesques déployés par les autorités françaises, suisses et italiennes. La question se pose de savoir si Jorge et Léonard ont d'ores et déjà quitté la France, ce qui semble de plus en plus probable.

— Alors, vous allez les épingler, ces deux salopards ? lance Raymondi en apportant l'expresso au gendarme.

— Ce n'est plus de mon ressort, précise froidement le lieutenant.

— C'est quand même incroyable qu'ils soient encore dans la nature ces cons-là !

— Peut-être qu'ils sont moins *cons* qu'il n'y paraît, envoie Meyers.

Raymondi se renfrogne mais revient à la charge :

— Après ce qu'ils vous ont fait, vous devez avoir rudement envie qu'on les chope, non ?

— Je suis entier, en un seul morceau, rappelle Meyers en posant un billet de cinq euros sur la table. Alors, j'ai seulement envie que la justice suive son cours et qu'on me laisse boire mon café tranquillement...

Vexé, Raymondi retourne dans son bistrot et Meyers peut enfin déguster son expresso. Il referme le journal et regarde passer les gens. Les résultats des tests de parentèle ordonnés par la juge Riva ne devraient plus tarder, et Meyers les attend comme un enfant attend son cadeau à la veille de Noël...

Lorsque Léonard se lève, il souffre de quelques courbatures. La première journée de travail au manoir a laissé des traces qui seront vite oubliées. Question d'entraînement.

Il prépare un petit déjeuner et, quand Jorge descend à son tour, tout est prêt sur la grande table en bois.

— On fait quoi, aujourd'hui ? demande Léonard en dévorant son bol de céréales.

— J'ai envie de me reposer, dit Jorge. Et toi ?

— Je vais aller faire un tour, je crois.

— Tu es infatigable, hein ? sourit son aîné.

— J'ai un peu mal au dos, mais ça va ! Et toi ?

— Ça peut aller. En tout cas, tu as assuré, hier ! Lord Cameron était très content de notre travail.

— Tant mieux, dit Léonard.

Il débarrasse la table et prépare son sac à dos. Il y met le livre que Jorge lui a dégoté sur les étagères du chalet. Un guide de la flore et de la faune de la forêt primaire de Glen Affric.

— Je reviens pour le déjeuner, promet-il.

— OK, Lennie. Sois prudent.

Léonard s'engage sur la piste qui part du chalet et mène à la route. Au bout de deux cents mètres, il a la surprise d'apercevoir un couple qui marche

en sens inverse. Dès qu'ils croisent l'adolescent, l'homme et son épouse s'arrêtent :

— *Hi !*

— *Hi*, répond Léonard.

— *Do you speak french ?...* Nous sommes français !

— Moi aussi ! fait Léonard avec un large sourire.

— Oh, super ! dit l'homme. Un compatriote ! Vous savez où mène cette piste ?

— Elle va seulement au chalet où j'habite.

— Ah, on s'est perdus, alors ! se désole le touriste. On cherche à voir le lac Beinn a'Mhe... Enfin, un nom comme ça.

— C'est dans l'autre sens, indique Léonard. Vous allez au bout de la piste et puis ensuite, vous marchez sur la route pendant dix minutes et vous descendez à droite.

— Merci !

L'homme lui tend la main et Léonard lui écrase gentiment les doigts.

— Je m'appelle Martin et voici ma femme, Géraldine.

— Moi, c'est Léonard.

— Vous êtes en vacances ? demande Géraldine.

— Ouais. Je suis dans le chalet, celui qui est juste là-bas. C'est mon frère Jorge qui l'a loué...

Soudain, le cœur de Léonard fait un bond démesuré dans sa poitrine. Il a oublié les consignes de son aîné. Mais en face, les deux Français arborent toujours le même sourire et Léonard se remet à respirer.

— Merci beaucoup, Léonard, dit Géraldine. Et bonne journée !

— Bonne journée à vous aussi, répond poliment l'adolescent.

Les deux touristes font demi-tour et il les laisse s'éloigner, préférant marcher seul. Quand ils ont disparu, Léonard se donne un coup sur la tête :

— Putain, t'es vraiment un crétin, John !

*
* *

La nuit tombe sur Glen Affric.

Après s'être promené dans les landes toute la matinée et une partie de l'après-midi, Léonard est enfin fatigué. Il rentre quelques bûches et garnit le poêle avant de l'allumer.

Tandis que Jorge prépare le dîner, Léonard laisse son esprit vagabonder. La tête pleine d'images, il repense à sa journée. Tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a ressenti.

Carambolage d'émotions fortes.

— Des journées comme ça, il y en aura plein d'autres, murmure-t-il.

— Qu'est-ce que tu dis ? demande Jorge.

— Rien...

— Tu es allé où, aujourd'hui ?

— J'ai grimpé vers Mam Sodhail, répond fièrement l'adolescent.

— Tu es arrivé au sommet ? s'étonne Jorge.

— Non... Mais la prochaine fois, j'irai tout en haut ! Jusqu'à la neige. Même que j'en mettrai dans un bocal et que je te la ramènerai.

— T'as intérêt à descendre en courant ! rigole Jorge.

— Pourquoi ?

— Ben... parce que la neige va se transformer en eau, dit son frère avec un petit clin d'œil.

— Ah oui, j'avais pas pensé à ça...

— Si tu veux, on montera là-haut ensemble.

— Ce serait trop génial !

— Demain, si ça te dit.

— On bosse pas, demain ?

— Non, Lennie. C'est *après*-demain.

— Alors oui, je veux bien qu'on va là-haut tous les deux. T'es déjà monté ?

— Non, jamais. S’il ne pleut pas, nous irons demain, marché conclu !

Léonard prend le guide et tourne les pages jusqu’à trouver celle qu’il cherche.

— C’est quoi, le nom de cet oiseau ? demande-t-il.

— Euh... une perdrix des neiges, je crois.

— J’en ai vu plusieurs ! Plein de libellules, aussi. Des orange, des noires, des bleues...

— Super... Et tu as vu des gens pendant ta promenade ?

Jorge sent que Léonard hésite.

— Oui. J’ai croisé des touristes qui étaient perdus. Je leur ai dit par où aller...

— Des Français ?

Le cœur de Léonard bat bien trop fort.

— Comment tu sais que c’était des Français ?

— Je vois mal comment tu aurais pu leur indiquer la route en anglais ou en norvégien, non ?

— Oui, c’était des Français, avoue Léonard. Mais je leur ai dit que la route, Jorge. Que la route, c’est tout.

— Rien d’autre, j’espère ? s’inquiète son aîné.

— Non, juste le chemin, je leur ai dit...

Après le dîner, Léonard fume une cigarette sur la terrasse, tandis que Jorge est déjà monté se coucher. Le travail de jardinier l’a visiblement épuisé et Léonard se dit qu’il en fera plus le surlendemain pour soulager son frère. Parce qu’il le mérite, parce qu’il a réussi à leur trouver un refuge merveilleux.

Parce qu’il l’a amené là où il rêvait d’être.

Alors qu’il va rentrer, le jeune homme perçoit un bruit dans la forêt toute proche. Sans doute un animal qu’il ne peut pas voir. Il descend les marches de la terrasse et scrute les ténèbres. La lune fait une percée au travers des nuages, lui offrant un peu de clarté. Il s’approche de l’orée du bois en essayant d’être le plus discret possible, et entend un nouveau craquement.

Puis il voit une masse sombre s'éloigner entre les arbres. Le silence revient, Léonard retourne à l'intérieur du chalet. Il monte l'escalier et passe la tête dans la chambre de Jorge qui bouquine sur son lit.

— J'ai cru voir quelqu'un, pas loin du chalet, dit-il.

— Vraiment ? répond Jorge.

— Je sais pas... Peut-être c'était un animal. Mais c'était une grosse bête !

— Sans doute un chevreuil, dit Jorge en bâillant. Bonne nuit, Lennie.

— Bonne nuit, Jorge.

Le lieutenant Meyers raccroche son téléphone et reste planté devant la fenêtre de son bureau. Un équipage rentre de mission et se gare dans la cour ; le gendarme salue ses coéquipiers d'un signe de tête avant de se rasseoir face au dossier Tournier. Son instinct ne l'avait pas trompé : il sait désormais à qui appartient l'ADN retrouvé sous les ongles de Lola.

Il prend le temps de réfléchir à la manière dont il va procéder pour confondre son nouveau suspect. La juge Riva, qui vient de recevoir les résultats des tests ADN, le rejoindra à la brigade en milieu d'après-midi. Étant donné l'importance de l'affaire, elle tient à participer à l'interrogatoire et à seconder l'enquêteur.

Meyers se rend dans la petite salle de repos pour se préparer un café. Il remplit la cafetière, y place une dosette et patiente. Quelques secondes plus tard, le capitaine Solers et le commandant Caron entrent dans la pièce à leur tour.

- Alors, Meyers, tout va bien, ce matin ? s'enquiert le grand chef.
- Oui, mon commandant, tout va bien.
- Tant mieux. Vous avez vu le psy, finalement ?
- Je n'en ai pas besoin, assure le lieutenant.
- Être séquestré, menacé de mort, ce n'est pas rien.
- Tout va bien, mon commandant, répète Meyers. Ne vous en faites pas...

Il récupère sa tasse et se dirige vers la porte. Mais le chef semble avoir envie de lui parler, ce matin.

— Pourtant, je vous trouve bizarre, ces derniers jours.

— Bizarre ? s'étrangle le lieutenant.

— On ne te voit pas beaucoup, précise Solers.

— J'ai pas mal de boulot avec l'affaire Maréchal...

— Putain, quand j'y pense, soupire le capitaine. On l'avait juste à côté, ce fumier...

— Des nouvelles de la petite ? demande Meyers.

— Quelle petite ?

— Angélique...

Solers hausse les épaules.

— Elle est en préventive, à la prison pour femmes.

— Je suis au courant, répond le lieutenant. Mais on sait comment elle va ?

— Aucune idée. Je prends rarement des nouvelles des assassins qu'on fout en taule. Même si celle-là, on devrait lui décerner une médaille !

— Je vais appeler le directeur de la prison, fait Meyers.

— Vous êtes gendarme, pas assistante sociale, rappelle le commandant Caron.

— Ça ne me prendra que cinq minutes.

Il quitte la pièce et se réfugie dans son bureau. Dans quelques heures, l'un de ces deux hommes sera assis devant lui et devra répondre à ses questions.

Répondre de ses actes.

Mettre en garde à vue l'un de ses supérieurs, Meyers n'aurait pas cru que ça lui arriverait un jour...

En début d'après-midi, Jorge et Léonard arrivent au sommet de Mam Sodhail. Après des heures d'effort, la récompense. Et quelle récompense... La vue sur la vallée et ses lochs est époustouflante.

Les pieds dans la neige, la tête dans les étoiles, Léonard prend son frère par les épaules et l'attire contre lui.

— Il y a plein d'autres vallées dans les Highlands que tu ne connais pas encore, dit Jorge. On ira les découvrir et je suis sûr qu'elles te plairont autant que celle-ci.

— Elles sont peut-être aussi belles, admet Léonard. Mais ici, c'est spécial. Parce que pendant longtemps, je me suis dit : faut que je vais à Glen Affric pour retrouver mon frère. C'est ici qu'on devait se rencontrer.

— Tu pensais que j'étais en Écosse alors que j'étais en taule, murmure Jorge. Tu me croyais au paradis alors que j'étais en enfer...

— En enfer, oui... Mais en enfer, on n'y retournera jamais. Ça, c'est sûr.

Ils s'assoient sur un rocher près d'un cairn de presque deux mètres de hauteur et boivent chacun leur tour dans la gourde. Un vent froid balaye la cime, un aigle royal glatit en contrebas.

Discrètement, Léonard prend de la neige dans sa main et la glisse dans le col du sweat-shirt de son frère, qui pousse un cri et se lève d'un bond.

— C'est glacé, t'es con !

Hilare, l'adolescent attrape une nouvelle poignée de neige et l'envoie à la figure de Jorge, qui riposte aussitôt. Ils redeviennent des enfants.

Comme s'ils avaient grandi ensemble, partagé leurs jeux, leur chambre et leurs bêtises de gosses.

Comme s'ils avaient appris l'un de l'autre, veillé l'un sur l'autre, des années durant.

Comme s'ils avaient aimé les mêmes filles, détesté les mêmes profs, traversé les mêmes épreuves.

Comme s'ils étaient frères de sang.

Il est presque 17 heures lorsque la juge Riva se présente à la brigade. Elle salue le militaire à l'accueil et se dirige directement vers le bureau du lieutenant.

— Bonjour, Meyers.

— Bonjour, madame la juge.

Elle s'assoit face à lui et ils se regardent un instant, une grenade dégoupillée dans chaque main.

— Bon, on y va ?

— On y va, acquiesce le gendarme.

Il décroche son téléphone et compose le numéro interne de Caron.

— Vous pouvez venir dans mon bureau, mon commandant ? La juge Riva est ici et souhaite vous parler...

Il raccroche aussitôt, ne laissant pas à son supérieur le loisir de le questionner. Quelques minutes plus tard, Caron entre à son tour dans la petite pièce et serre la main de la magistrate.

— Que se passe-t-il ?

— Vous devriez vous asseoir, mon commandant, conseille Meyers.

Intrigué, le chef de brigade prend place à côté de la juge.

— Voilà, mon commandant, comme vous le savez, après l'assassinat de Lola Tournier, le capitaine Solers nous a confessé avoir eu une liaison avec la victime.

— C'est bien pour cela que c'est vous qui êtes chargé de l'enquête et pas lui... Et alors ?

— Et alors, je lui ai demandé s'il avait un alibi au moment du meurtre vu qu'il était de repos ce jour-là.

Meyers ouvre un dossier devant lui et fait semblant de lire :

— Il m'a déclaré avoir passé l'après-midi avec Sacha Dumontier, l'ébéniste.

— Je sais tout ça, s'impatiente Caron.

— Le problème, c'est qu'il a menti, mon commandant.

Le visage de l'officier supérieur change au ralenti.

— Et pourquoi aurait-il menti ?

— Peut-être parce qu'on a retrouvé son ADN sur la victime, assène Meyers.

— C'est une plaisanterie ? rétorque Caron d'une voix glacée.

— Malheureusement non, mon commandant. En plus de l'ADN de Jorge Mathieu, on a découvert un autre ADN sous les ongles de Lola Tournier. Vous vous souvenez ?

Caron hoche simplement la tête.

— Il n'a pas matché au FNAEG, mais madame la juge a décidé de demander une recherche en parentèle. Et là, ça a donné un résultat positif.

— Je ne comprends rien, souffle Caron.

— Ça a matché avec le fils aîné du capitaine Solers, qui est fiché depuis environ un an au FNAEG pour une affaire de dégradation de biens.

Le commandant s'affaisse sur son siège, comme si les mains d'un géant écrasaient ses épaules.

— Pour résumer la situation, Solers n'a pas d'alibi pour l'heure du crime, ou plutôt il nous a fourni un faux alibi en exerçant un chantage sur Sacha Dumontier. Il a également un mobile, puisque l'étude du téléphone de la victime a démontré qu'il harcelait Lola bien après qu'elle a décidé de mettre fin à leur relation. Ce qui tend à prouver que Solers n'acceptait pas ladite

séparation... Et désormais, nous avons la preuve que son ADN se trouvait sur la victime.

— Il a dû polluer la scène de crime ! s'entête le commandant.

— Impossible, dit Riva. Ces fragments de peau étaient sous les ongles de Mlle Tournier. Elle les a arrachés à son agresseur en essayant de se défendre.

Abasourdi, Caron ne réagit pas immédiatement.

— Et l'ADN de Mathieu ? dit-il enfin. Vous insinuez qu'ils l'ont tuée à deux ?

— Non, mon commandant. Je pense que Solers a agi seul et qu'il a fait le nécessaire pour faire accuser Jorge Mathieu.

— Mais... comment ? s'exclame l'officier.

— D'après ce que j'ai compris, il était facile de pénétrer chez les frères Mathieu pour y piquer des mégots de cigarette dans le cendrier ou un cheveu sur une brosse, vu que le jeune Léonard avait tendance à laisser la maison ouverte lorsqu'il s'absentait. Et puis Solers faisait partie des rares personnes qui connaissaient le *modus operandi* du premier meurtre, celui de Sarah, comme la position du corps ou l'arme du crime.

Le commandant Caron s'agite sur sa chaise.

— Je crois que vous délirez, Meyers.

— Et moi, je crois qu'il a raison, intervient Riva d'une voix ferme. Surtout maintenant que je sais que Jorge Mathieu est innocent du meurtre de Sarah Lebrun.

— Il y a forcément une explication à tout cela, s'offusque Caron. Yves est incapable d'une telle horreur !

— Eh bien, je vous propose que nous l'interroignons, reprend la magistrate. Que nous entendions ses explications sur ces différents points.

Dos au mur, Caron n'a d'autre choix que de donner son aval.

— D'accord, dit-il du bout des lèvres. Mais si vous vous trompez, Meyers...

— Si je me trompe, je demanderai ma mutation, confirme le lieutenant.

— Demande que j'appuierai, prévient Caron. Et croyez-moi, je ferai en sorte de vous envoyer au cul-du-loup...

— On y est déjà, rappelle Meyers en affrontant son regard.

— Ce sera bien pire, je vous le promets.

*

* *

Un quart d'heure plus tard, Solers entre en salle d'interrogatoire, escorté par le commandant Caron. Il est surpris de voir la juge Riva et lui serre machinalement la main.

— La juge et Meyers souhaitent te poser quelques questions, Yves, indique Caron. Deux ou trois points à éclaircir.

— À quel sujet ? demande Solers, sur la défensive.

— C'est au sujet de Lola Tournier, précise la magistrate.

— Je vous écoute.

— Asseyez-vous, propose-t-elle.

Le capitaine obéit tandis que Caron reste debout près de la porte.

— Voilà, capitaine, on a un petit souci avec votre alibi le jour du meurtre, attaque la juge. D'après les informations recueillies par le lieutenant Meyers, vous ne pouvez pas avoir passé l'après-midi en compagnie de M. Sacha Dumontier.

Solers décoche un regard de tueur à son subordonné, qui ne bronche pas d'un pouce.

— Et pourtant, c'est le cas, affirme-t-il.

— Sacha Dumontier a travaillé toute l'après-midi chez Mme Dufour, la prof de musique, enchaîne Meyers. Il était chez elle entre 13 heures et 18 h 30 le jour du meurtre.

— Elle doit se tromper de jour, cette vieille folle ! ricane Solers. Elle est un peu sénile, tout le monde le sait.

— Le problème, capitaine, c'est que Sacha Dumontier confirme, envoie la juge.

La main de Solers se crispe sur le bord de la table qui le sépare de ses deux accusateurs.

— Lui aussi, il est sénile ?

— Ce n'est pas ce qui m'a semblé, répond Meyers d'une voix posée.

— J'étais avec lui toute l'après-midi, réaffirme le capitaine sans la moindre hésitation. Et tu peux garder tes insinuations pour toi.

Il se lève brusquement, envoyant sa chaise en arrière. Tandis qu'il se dirige vers la porte, la juge reprend la parole :

— Une dernière chose, capitaine...

Il se retourne et la foudroie de ses yeux clairs :

— Quoi ?

— Comment expliquez-vous qu'on ait retrouvé votre ADN sous les ongles de la victime ?

Le capitaine vacille légèrement, ce qui n'échappe pas au lieutenant. Mais il regagne très vite son équilibre :

— C'est impossible. Sauf si elle ne s'était pas lavé les mains pendant plusieurs mois, ajoute-t-il froidement. Mais pour baiser avec un fumier comme Mathieu, j'imagine qu'elle ne devait pas être très à cheval sur l'hygiène...

— Je vous en prie, capitaine, ne tombez pas si bas, soupire Riva.

— Et d'abord, comment as-tu récupéré mon ADN ? demande Solers en fixant son subordonné.

— La question est plutôt de savoir comment toi, tu as récupéré celui de Jorge Mathieu pour le transporter sur la scène de crime, contre-attaque le lieutenant.

— Je suis en garde à vue ? Si vous aviez vraiment des preuves, je serais en garde à vue, non ?

Solers laisse tout d'un coup exploser sa colère :

— C'est ça, t'as aucune preuve, connard ! crache-t-il. Tu veux juste sauver la peau de ton pote Jorge Mathieu ! Tu nous fais quoi, là ? Le

syndrome de Stockholm ?

— J'ai toutes les preuves, rétorque le lieutenant. Je n'ai même pas besoin de tes aveux.

— Je ne suis pas fiché au FNAEG, rappelle Solers. Alors, tu bluffes !

— Effectivement, tu n'es pas fiché. Pas encore, du moins... Mais ton fils, lui, est bien présent dans le fichier. Une recherche en parentèle, tu sais ce que c'est ?

Cette fois, c'est sur le dossier de la chaise que la main de Solers se crispe. Jusqu'à ce que ses phalanges en deviennent blanches.

— J'ai un alibi démoli par deux témoins, reprend calmement Meyers. J'ai un mobile sérieux et un ADN qui ressemble beaucoup au tien sous les ongles de la victime. Alors, je le répète, je n'ai nullement besoin de tes aveux, Solers.

— *Capitaine* Solers, corrige son supérieur.

— *Capitaine* Solers, rectifie Meyers en consultant sa montre. Il est exactement 17 h 39 et vous êtes placé en garde à vue, *capitaine* Solers. Vous avez le droit de garder le silence, le droit d'appeler un proche...

— C'est bon, l'interrompt le suspect, je connais mes droits !

— Le droit d'être examiné par un médecin, de faire appel à un avocat, continue le lieutenant, imperturbable.

Soudain, Solers se jette sur lui, le décolle de sa chaise et le plaque contre la cloison.

— Espèce de petit enculé ! hurle-t-il.

— Arrête, Yves ! s'écrie le commandant Caron.

La juge se réfugie dans un angle de la pièce tandis que le commandant sort dans le couloir pour appeler des renforts. Solers file un coup de tête à Meyers et vole son arme dans le holster. Alors que le lieutenant s'effondre, le capitaine saisit la magistrate par la manche, l'attire contre lui et lui plante le canon du SIG-Sauer dans la gorge. Elle pousse un cri de biche blessée.

— Ta gueule ! lui intime Solers.

— Arrête tes conneries, Yves, supplie le commandant.

— Laissez-moi partir ou je la bute ! hurle le capitaine.

Le visage ensanglanté, Meyers se relève lentement avant de porter l'estocade :

— Au fait, *capitaine* : mon calibre n'est pas chargé.

De la fatigue plein les jambes, les deux frères rentrent au chalet. Pendant la descente, Jorge a glissé sur les éboulis et a fait une chute mémorable. Même s'il ne se plaint pas, Léonard voit bien qu'il souffre.

À peine arrivé, Jorge s'assoit dans un fauteuil, sur la terrasse.

— On a mérité une bonne bière ! lance-t-il.

Léonard prend deux bouteilles dans le frigo avant de s'installer près de son frère. Ness les rejoint aussitôt et descend les marches pour aller se dégourdir les pattes dans l'herbe qui entoure le chalet.

— C'était une super journée, dit Léonard.

— Ouais, une très belle journée ! La prochaine fois, on se fait Càrn Eige. Et ensuite, on montera à l'assaut de Ben Nevis.

— C'est quoi, Ben Nevis ?

— Tu l'as sûrement vu sur ton guide de l'Écosse, non ? C'est le plus haut sommet du Royaume-Uni. C'est près de Fort William, dans les Grampians.

— J'ai hâte !

— Et moi, j'ai mal aux guiboles ! Je crois que je me fais vieux...

— T'es pas vieux, répond Léonard en haussant les épaules. T'es juste pas entraîné. Et puis tu bois trop de bière et tu fumes trop.

Jorge lui file un coup de poing en haut du bras et Léonard évite de le lui rendre. Il serait capable de l'éjecter de son siège.

— Tu dois le respect à ton frère aîné, rappelle Jorge avec un sourire.

— Y a personne que je respecte comme toi, Jorge.

— Je crois que j’ai beaucoup de chance de t’avoir comme frère...
— Non, c’est moi qui a de la chance.
— Alors, on est deux putains de veinards ! rigole Jorge. Et moi, je suis plus veinard que toi...
— Pourquoi ?
— Parce que ce soir, c’est ton tour de préparer la bouffe.
— Oh non ! gémit l’adolescent.
— Oh si... Et je te préviens : si tu me sers encore des pâtes, je bouffe le chat !

*
* *

Jorge s’est endormi sur le canapé, son roman posé sur le ventre. Assis près du poêle qui ronronne gentiment, Léonard le couve du regard. Sur le fauteuil en face du sien, Mo tricote un pull en laine des Highlands.

— C’est pour moi ou pour Jorge, le tricot ? murmure l’adolescent.
Celui-là, c’est pour Jorge, mon chéri. Quand je l’aurai terminé, j’en ferai un pour toi.

— Merci, maman. Ici, ça me sera utile, tu sais.
Je sais, mon trésor... Merci d’avoir sauvé Jorge, Léo. Merci de les avoir empêchés de le ramener en prison.

— C’est normal, maman.
Jorge dort toujours à poings fermés et Léonard le considère avec tendresse et admiration.

— Je crois que j’ai fait une bêtise, maman, chuchote-t-il. J’ai parlé à des Français... Et je me suis pas rappelé que je m’appelle Liam, maintenant. C’est mon cerveau, il n’a que des trous dedans...

Ne t’inquiète pas, mon fils. Ils ne t’ont pas reconnu. Sinon, les flics seraient déjà là.

— T’es sûre ?
Oui, mon ange. Ne te fais pas de souci. Mais ne recommence pas, hein ?

— Promis, maman.

Tu devrais réveiller Jorge pour qu'il monte dans sa chambre. Parce qu'il va se casser les reins sur ce canapé !

— D'accord, je m'en occupe.

Bonne nuit, mon chéri.

— Bonne nuit, maman.

Léonard prend le livre des mains de son frère. Il le pose sur la table basse puis secoue légèrement son roi endormi.

— Jorge...

Son frère ouvre un œil.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, mais tu seras mieux dans ton lit.

— Ah oui...

Jorge se frotte la mâchoire puis se lève. Une douleur fulgurante, qui prend naissance dans sa cuisse gauche, remonte dans sa colonne vertébrale. Il s'appuie à l'accoudoir du canapé.

— Ça va ? s'inquiète Léonard.

— J'ai dû me faire un claquage. Quand je te dis que je deviens vieux !

Il boite jusqu'à l'escalier, se cramponne à la rampe.

— Je crois que je vais dormir en bas, dit-il. Je n'arriverai jamais à grimper là-haut...

— Je vais t'aider, propose Léonard. Monte sur mon dos.

— Tu rigoles, là ?

— Non, monte sur mon dos.

Jorge s'accroche au cou de son frère, qui le porte à l'étage avant de le déposer sur son lit.

— J'ai jamais vu quelqu'un d'aussi fort que toi, bon sang !

— Pas de problème, Jorge. J'ai même pas eu de peine.

— Tu veux bien m'apporter une aspirine ?

Léonard revient quelques minutes plus tard avec un verre d'eau et un comprimé.

— Merci, mon frère.

— Demain, si tu peux pas travailler, je le ferai seul.

— Demain, ce sera oublié ! C'est rien, je t'assure. Demain, tout ira bien, Lennie.

— D'accord, Jorge. Demain, tout ira bien. Et ce sera encore une belle journée, ça c'est sûr.

Meyers traverse la cour de la gendarmerie pour rejoindre le bâtiment qui abrite son appartement. Deux de ses collègues le fixent avec haine et mépris, mais le lieutenant leur adresse tout de même un salut de la tête. Malgré les preuves irréfutables, malgré la tentative de fuite avortée du capitaine et son refus d'autoriser un prélèvement ADN sur sa personne, certains de ses collègues ne croient pas en la culpabilité de Solers.

Trop difficile, sans doute, d'imaginer qu'un des leurs ait pu se transformer en assassin.

Dans quelque temps, ils se rendront à l'évidence, mais certains continueront à en vouloir à Meyers. Parce qu'en déterrants ce secret, le lieutenant a sali la gendarmerie tout entière. Ses détracteurs auraient préféré le silence et le mensonge plutôt que la honte.

Meyers sait que les jours à venir vont être difficiles.

Il sait que la vérité a un prix.

En passant la porte de l'immeuble, il tombe sur un attroupement ; Gisèle Solers parle avec trois gendarmes. L'épouse du capitaine est en pleurs, les hommes tentent de la consoler, de la reconforter. Double peine, pour elle : apprendre que son mari l'a trompée avec Lola Tournier et que le père de ses enfants est un meurtrier.

Même s'il est mal à l'aise, Meyers décide de ne pas regarder ailleurs.

— Je suis désolé, Gisèle.

Elle le considère à la manière d'une panthère sur le point d'attaquer. Elle aussi est donc encore dans le déni.

— Tu es *désolé* ? répète-t-elle. Ça m'étonnerait !

— Je t'assure que j'aurais préféré avoir tort.

— Et moi, je te garantis que bientôt, tu seras *vraiment désolé* !

— Inutile de me menacer, soupire le lieutenant. Je n'ai fait que mon travail.

Il s'engage dans l'escalier et entend deux mots lancés dans son dos.

Deux mots qui lui font l'effet d'un poignard entre ses omoplates.

Sale traître.

Il se réfugie dans son appartement et va embrasser ses enfants, déjà couchés. Il prend le temps de parler avec eux quelques instants, de les rassurer, avant de rejoindre son épouse dans le salon.

— Comment tu vas ? s'enquiert-elle.

— J'ai connu mieux, avoue son mari. Mais je n'avais pas le choix.

Mathilde n'acquiesce pas et Meyers, interloqué, se laisse tomber sur une chaise.

— Je n'avais pas le choix, répète-t-il.

— Mathieu n'est pas en prison, il est en cavale, dit-elle enfin. Et ça m'étonnerait qu'on le retrouve... Il ne craint donc pas grand-chose. Quant à Lola Tournier, elle est morte et rien ne la ramènera.

— Et quoi ? riposte son mari. Je devais laisser Solers continuer à vivre tranquillement alors qu'il a massacré une jeune femme ?

— Tu vas détruire ta carrière. Plus personne ne nous adressera la parole, tu seras muté dans le coin le plus pourri de France. Et nous, on devra te suivre.

Il quitte la table et remet sa veste de gendarme.

— Tu t'en vas ?

— Je n'ai plus faim. Et je suis d'astreinte, cette nuit.

Il claque la porte de l'appartement.

Le prix à payer sera encore plus élevé qu'il ne le craignait.

Il repart dans son bureau et avale un café en guise de dîner puis descend au sous-sol. Il passe discrètement la porte du couloir où se trouvent les geôles et entend le brigadier chargé de surveiller les gardés à vue parler avec l'unique prisonnier.

— Je suis sûr que vous êtes innocent, mon capitaine. Je crois que Meyers est devenu cinglé...

— Et moi, je crois qu'il m'a toujours détesté ! Peut-être que je plais un peu trop à sa femme ?

Le lieutenant se racle la gorge avant d'approcher. Dès qu'il le voit, le brigadier lui tourne le dos en signe de dédain.

De l'autre côté de la paroi de Plexiglas, le capitaine le dévisage féroce.

— Je viens voir si tu veux un café ou autre chose, propose le lieutenant.

— Je veux voir ma femme et mes gosses.

— Tu sais bien que c'est impossible.

Solers s'assoit sur la banquette en béton, qui a été agrémentée de plusieurs coussins, et continue à fixer son nouvel ennemi.

— Tu vas te ridiculiser, Maxime.

— J'ai bien peur que non, rétorque Meyers. Sinon, tu aurais accepté qu'on prélève ton ADN cette après-midi...

— Je n'ai pas à me plier à ces conneries !

— Si ça pouvait t'innocenter, tu aurais accepté, c'est évident... Demain, la juge te mettra en examen pour l'assassinat de Lola Tournier et pour le pitoyable numéro que tu nous as fait dans mon bureau. Puis tu attendras ton procès dans le quartier d'isolement de la prison. Cette prison où Jorge Mathieu a perdu seize ans de sa vie...

— T'es amoureux de lui ou quoi ?

— Je n'en ai pas grand-chose à faire de lui. La seule chose qui m'importe, c'est la vérité. La vérité et la justice.

Solers s'approche à nouveau du visage tuméfié de son adversaire.

— Personne ne croira que je suis coupable.

Meyers le considère avec de la pitié au fond des yeux.

— Si, Yves. Tu seras jugé et tu prendras au moins vingt ans de taule.
Bonne nuit, mon *capitaine*.

*

* *

Meyers s'est endormi dans son fauteuil de bureau. Il est en train de faire un cauchemar dans lequel Solers est blanchi par la cour d'assises et où lui-même est radié de la gendarmerie.

Puis la sonnerie de son portable le fait sursauter.

— Allô ?

— *Meyers, c'est Riva. Désolée de vous réveiller...*

— Qu'est-ce qui se passe ?

— *Je viens d'avoir le général Marteul au téléphone...*

En entendant ce nom, le lieutenant comprend que l'heure est grave.

— *Les frères Mathieu ont été localisés en Écosse... Les autorités ont été averties par un couple qui les a reconnus.*

— Vraiment ? s'étonne Meyers.

— *Oui, deux touristes français qui avaient pris l'avion la veille et avaient lu un article dans le journal où il y avait leur photo. Du coup, dès qu'ils ont vu le plus jeune, ils ont compris. En plus, ce couillon leur a dit qu'il s'appelait Léonard et qu'il était avec son frère Jorge ! Ils ont vite fait le lien, vous pensez...*

Le lieutenant ferme les yeux une seconde.

— *Bref, ils ont prévenu la police locale qui est allée vérifier sur place. Ils ont envoyé des hommes pour surveiller le chalet que les frères Mathieu ont loué. Les Écossais sont quasiment certains qu'il s'agit bien de nos deux fugitifs.*

— Ils savent que Jorge est innocent du meurtre de Sarah et sans doute de celui de Lola ?

— *Oui, bien sûr, j'ai fait part des dernières avancées de l'enquête au général et il m'a assuré qu'il était en constante communication avec les forces de l'ordre écossaises. De toute façon, les frères Mathieu sont toujours coupables d'enlèvement et de séquestration d'un gendarme. Vous vous rappelez ?*

— Oui, je me rappelle, soupire Meyers.

— *Ils vont procéder à leur arrestation demain matin avec le concours de la NCA¹ et je voulais que vous en soyez informé.*

— Merci, madame la juge. J'espère que tout se passera bien.

— *Moi aussi, Meyers.*

1. National Crime Agency.

Léonard regarde par la petite fenêtre de sa chambre. Le ciel est clair, ce sera une belle journée.

De toute façon, à Glen Affric, toutes les journées sont belles.

Il descend discrètement jusqu'au rez-de-chaussée et donne à manger à Ness. Puis il fait griller des toasts et prépare le café. Sur la table, il dispose la marmelade d'oranges, le pain, les tasses et les couverts.

L'instant qui suit, son frère descend à son tour.

— Salut, Jorge !

— *Hi*, Lennie. Bien dormi ?

— Oui, et toi ? Tu boites plus, on dirait ?

— Ça va mieux, confirme Jorge. C'est encore un peu douloureux, mais ça va aller.

Ils s'attablent face à face et savourent leur petit déjeuner.

— C'est quand qu'on va au manoir ? demande Léonard.

— Cette après-midi.

— Alors, je peux aller me promener ce matin, c'est chouette !

Jorge le dévisage avec tendresse.

— Lennie, l'infatigable...

— C'est moi, Highlander ! rigole l'adolescent. Rien ni personne peut me tuer !

Jorge quitte la table et ouvre la porte d'entrée. Le jour se lève sur Glen Affric, une couche de brume s'éternise dans la forêt qui entoure le chalet. Le

jeune homme allume une cigarette avant de s'installer dans son fauteuil préféré.

Quelques minutes plus tard il perçoit un mouvement furtif entre les arbres. En un éclair, son instinct le prévient d'un danger imminent. Il recule doucement jusqu'à la porte qu'il referme devant lui.

Tétanisé, il demeure immobile dans le couloir.

C'était un chevreuil, une biche... Ça ne peut pas être les chasseurs.

Pas ici, pas déjà !

Par pitié...

Il se précipite alors vers la porte-fenêtre donnant de l'autre côté du chalet, sur la seconde terrasse, et scrute la lande rousse qui s'étire sous les pins. Au travers des rideaux, il aperçoit nettement la silhouette d'un homme qui avance courbé.

Cette fois, plus aucun doute.

Cette fois, c'est fini.

Ici, déjà.

De la pitié, il n'y en aura pas.

— Lennie ?

— Oui, Jorge ?

— Lennie, je...

Léonard s'approche de son frère, pétrifié devant la vitre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jorge ?

Des larmes montent jusqu'aux yeux du jeune homme.

— Je crois qu'ils nous ont retrouvés... Je crois que... ils sont dehors.

— Dehors ? répète Léonard. Mais... tu veux dire les gendarmes ? C'est ça, Jorge ?

Son frère l'entraîne un peu plus loin, réalisant que face à la fenêtre ils sont des cibles parfaites.

— Reste assis là, ordonne-t-il. Là, contre le mur.

Il rampe en direction de son sac à dos et revient près de Léonard. Il sort les trois pistolets de la besace. À quoi pourraient-ils bien servir, désormais ?

Soudain, une voix résonne à l'extérieur.

Une voix qui brise leurs derniers espoirs.

Une voix qui les assassine. Comme une autre a assassiné Jorge, il y a bien longtemps.

« *Jorge Mathieu, la cour vous condamne à vingt-deux ans de réclusion criminelle.* »

— Qu'est-ce qu'il a dit ? chuchote Léonard avec effroi.

La gorge broyée par l'émotion, Jorge a du mal à répondre.

— Il... il nous demande de sortir, les mains en l'air.

La voix retentit de nouveau, Léonard se met à trembler.

— Il dit que la maison est cernée. Que si on ne sort pas, ils vont donner l'assaut.

Une larme coule sur la joue de l'adolescent, Jorge le prend dans ses bras.

— Ça va aller, Lennie. Ça va aller, mon frère...

— On va mourir, Jorge ? On va mourir, dis ?

Meyers fait monter le capitaine Solers à l'arrière d'un véhicule, menottes aux poignets, et s'installe à côté de lui. Le major Brunet prend le volant du 5008 et, sous le regard d'une dizaine de gendarmes silencieux, la voiture quitte la cour, direction le palais de justice, à une cinquantaine de kilomètres de là.

Toujours vêtu de son uniforme, Solers n'a plus la même prestance que la veille. Une seule nuit en cellule lui a fait perdre de sa superbe.

— Mets le gyro et accélère, prie Meyers. Qu'on en finisse.

— Paraît que les frères Mathieu font du tourisme en Écosse ? dit Solers avec un sourire crispé. Alors, je ne vais pas tarder à les voir arriver en taule. Ce sera des retrouvailles émouvantes, j'ai hâte !

— Arrête de faire le malin, lui conseille Meyers. Garde tes forces pour plus tard. Tu vas en avoir besoin, crois-moi.

Le 5008 file sur la voie de gauche, sirène hurlante. Le lieutenant Meyers contemple le paysage mais ne voit rien.

Son esprit est ailleurs.

Loin d'ici.

À Glen Affric.

Jorge serre toujours son frère contre lui.

Comment sauver Léonard ? Lui éviter l'enfermement ou la mort ?

Il tente de réfléchir, de trouver la solution.

Il tente de réfléchir, alors qu'il sait déjà qu'il n'y aura aucune issue, aucune échappatoire.

La fin du voyage. Ce si beau voyage.

Il caresse le dos de son frère, blotti contre lui. Il sent sa peur, sa douleur. Qui sont aussi les siennes.

Oui, c'était un beau voyage, un rêve merveilleux.

— C'est ma faute, Jorge ! gémit Léonard entre deux sanglots. Je... j'ai parlé aux Français ! Je me rappelais plus que... je m'appelais Liam et toi Victor... Parce que je suis trop bête !

Jorge appuie l'arrière de son crâne contre les lambris qui tapissent le mur et ferme les yeux.

— C'est pas grave, Lennie. C'est pas grave, mon frère.

Il resserre son étreinte, passe une main sur le visage imberbe de Léonard.

Ce visage d'enfant.

— C'est pas ta faute, Lennie. C'est pas ta faute, tu entends ?

— Tu m'en veux pas ?

— Non, Lennie. Jamais je ne t'en voudrai... Jamais de la vie.

Léonard cesse de trembler et essuie ses larmes.

— On va se rendre, murmure Jorge.

L'adolescent secoue la tête.

— Je veux pas retourner là-bas ! Et toi non plus... Tu vas y rester toute ta vie, Jorge !

— On n'a pas le choix, Lennie.

Dehors, la voix les menace à nouveau.

Dernière sommation avant l'assaut.

— On n'a pas le choix. Ils vont nous ramener en France et...

— Je veux pas retourner en prison !

— Tu n'auras pas une lourde peine, prétend Jorge.

Léonard saisit le Glock, le presse contre son ventre.

— C'est pas vrai, Jorge. Je sais que c'est pas vrai. Et là-bas, je vais mourir.

— Si on ne sort pas, si on ne leur obéit pas, tu seras blessé ou même tué !

Un sourire se dessine sur le visage de Léonard.

— Raconte-moi comment ce sera.

Jorge le considère avec désespoir.

— Raconte-moi, Jorge. Une dernière fois... Après, on sortira.

— D'accord, Lennie. On... on achètera une maison au bord du loch Affric. C'est... c'est une maison blanche, avec un toit gris et...

— Une porte rouge, enchaîne Léonard. À côté, il y a une autre maison, hein ?

Jorge hoche la tête avant de continuer :

— Oui, une petite maison, juste pour les invités.

— Alors, on pourra faire venir Sacha et Arsène, on pourra faire venir Vicky aussi ! Et Mo, elle sera toujours avec nous.

— Oui, toujours près de nous... On ira pêcher sur le lac quand on en a envie, poursuit le jeune homme en retenant ses larmes.

La voix les interpelle encore, mais ils ne l'entendent plus.

— Et quand on aura fini de pêcher ? demande Léonard.

— On pourra se réfugier près de la cheminée.

— Et c'est moi qui m'occupera du bois ! s'exclame l'adolescent.

— Oui, Lennie. Tu feras ça très bien, j'en suis sûr...

— Et là-bas, personne saura qu'on a fait de la taule, alors on pourra marcher la tête haute !

— Oui la tête haute...

— Et on n'aura plus jamais froid, hein Jorge ?

— Non, Lennie. Plus jamais.

Léonard ferme les yeux, plongé dans ce rêve délicieux.

Leur rêve.

Oui, ils auraient pu vivre ça. Ils y étaient presque.

Quitter Glen Affric... Connaître à nouveau l'enfermement, après tant de liberté. Survivre entre des murs tristes et gris, en oubliant jour après jour les couleurs du ciel et l'éclat des étoiles. Le goût de la terre et le parfum des fleurs ou du bois. La chaleur d'un feu, la douceur d'une caresse. La tendresse d'une mère, l'amitié d'un frère. L'amour de Victoria.

Quitter Glen Affric... La violence, la peur et l'injustice chevillées au corps, enterrer ses rêves.

Quitter Glen Affric... Redevenir celui dont tout le monde se moque.

Léonard secoue doucement la tête de droite à gauche.

Non, John. C'est ici que tu dois vivre, pour l'éternité. Ici, chez toi, à Glen Affric.

Il s'agenouille face à son frère et le regarde droit dans les yeux, une main posée sur son épaule.

— Je veux rester ici, Jorge. Avec toi.

Cette fois, c'est le visage du jeune homme qui se couvre de larmes.

— Un jour, tu m'as dit que je pouvais pas mourir...

— Lennie, écoute-moi, je t'en prie !

— Tu m'as dit que je pouvais pas mourir tant que j'avais pas vu Glen Affric. Tu te souviens, Jorge ?

Son frère hoche la tête.

— Maintenant, Mo est partie, j'ai plus que toi. Alors, en prison et sans toi, je veux pas. Tu comprends, Jorge ?

Le jeune homme garde le silence. Il sait que Léonard sera renvoyé en prison et pour plusieurs années. Il sait qu'il ne survivra pas à cette nouvelle épreuve.

Les deux frères se dévisagent, de la braise au fond des yeux.

Moi non plus, je ne veux pas retourner là-bas, y passer le reste de mon existence. Je n'ai plus envie d'entendre les grilles se refermer dans mon dos. Plus envie que mes chairs se déchirent contre les barbelés.

Je n'ai plus la force de fuir, de me battre. Plus la force d'affronter l'injustice et la haine.

— Tu comprends, Jorge ? répète Léonard.

— Oui, Lennie, je comprends.

Le véhicule de gendarmerie s'engage sur la bretelle de sortie et traverse une zone commerciale hideuse. Le lieutenant Meyers a du mal à respirer.

Quelque chose dans sa poitrine. Un poids, énorme.

Au volant, le major grille les feux les uns après les autres et prend la direction du centre-ville. Le 5008 se gare devant le palais, et Meyers fait sortir Solers du véhicule. Avec Brunet, ils escortent le prisonnier jusqu'au bureau de la juge Riva, où attend l'avocat du prévenu. Une fois leur colis livré, les deux gendarmes s'assoient dans le couloir.

— Ça va pas ? s'inquiète Brunet.

Meyers ne répond pas. Son regard est triste comme un jour de pluie.

— Eh, Maxime... Tu as fait ce qu'il fallait, non ?

— Sans doute, murmure Meyers. Sans doute...

Si seulement il pouvait leur parler. Leur dire de ne pas faire de connerie.

Surtout, pas de connerie !

Si seulement ils savaient que Jorge a été lavé des crimes dont on l'accusait.

Si seulement Meyers avait compris plus tôt.
Si seulement il était à Glen Affric...

Jorge et Léonard contemplent la vieille carte d'Écosse, jaunie par le temps.

« *Maman,*
Je vais bien, ne t'en fais pas.
Jorge. »

Les deux frères se mettent debout et avancent dans le petit couloir. Dans la main droite de Jorge, le SIG-Sauer. Dans celle de Léonard, le Glock. Contre sa poitrine, la carte postale.

— Tu crois que, Ness, il aura un nouveau foyer ?

— J'en suis certain, le rassure Jorge. C'est un chat sympa, il trouvera une gentille famille pour l'accueillir.

— Comme moi, alors...

Ils se serrent l'un contre l'autre.

— Tu es prêt, Lennie ?

— Oui, Jorge. Je suis prêt.

Jorge pousse la porte et ils s'avancent sur la terrasse.

Face à eux, une vingtaine de fusils d'assaut.

C'était un jeudi matin, c'était le 6 novembre. Il pleuvait mais...

— Mais il ne faisait pas froid, murmure l'adolescent. On arrive, maman.
Jorge et moi.

« *Toss out your guns ! hurle la voix. Toss out your guns immediately !* »

Dans leur cœur, la même force.

Dans leurs veines, le même sang.

Léonard et Jorge échangent un regard, un sourire. Puis ils brandissent leurs pistolets déchargés en direction des hommes de la NCA.

Un bruit assourdissant déchire la brume de Glen Affric.

Touché en plein front, Jorge est le premier à tomber.

Criblé de balles, Léonard s'effondre à son tour. Il dévale les marches de la terrasse et s'écroule dans l'herbe étoilée de rosée. Avant que ses grands yeux verts ne se ferment, il a le temps d'apercevoir Càrn Eige, Mam Sodhail et le loch Affric.

Mourir. Là, maintenant.

Vivre ici, pour l'éternité.

Épilogue

— En interrogeant ses amis, j’ai appris qu’il aimait les chats, les fleurs et le bois. Il était gentil et toujours prêt à aider les autres... Toujours là pour les protéger. Ce que je sais, c’est qu’il était sincère et loyal. Il était très fort, aussi. Vraiment très fort. Il... il était incroyablement courageux, ça j’en suis sûr. C’était un beau garçon, une belle personne...

Quand le lieutenant Meyers lui a annoncé la terrible nouvelle, Angélique n’a pas réagi. Elle s’est juste fanée, un peu plus encore. Comme la flamme de la bougie s’éteint doucement.

Meyers détourne les yeux vers les murs tristes du parloir.

— Sa vie n’a pas été facile, mais... mais il a été aimé. Et il a été amoureux, aussi.

Le lieutenant se penche pour sortir de sa sacoche une enveloppe qu’il tend à la jeune femme.

— Ce sont les derniers clichés de lui et de son frère Jorge. Ceux qu’on a retrouvés à l’endroit où... J’en ai fait faire un tirage pour vous, ajoute Meyers. Ainsi, vous pourrez les garder, mademoiselle Maréchal.

Angélique hésite avant d’ouvrir l’enveloppe. Puis elle fait lentement défiler les photos entre ses mains dévorées par l’angoisse et la solitude.

Léonard, les bras en croix, face à la mer, défiant le vent du nord, riant à gorge déployée.

Léonard, devant le château d'Édimbourg. À bord du *Jacobite Queen*, la main levée vers Urquhart Castle. Prenant la pose à côté du monstre du loch Ness, près de la rivière Affric ou au sommet de Mam Sodhail.

Léonard, tenant un gros chat blanc et roux dans ses bras.

Léonard, serré contre son frère, devant un chalet perdu au milieu de Glen Affric.

— Il avait une petite amie, dit Meyers au moment de prendre congé. Elle s'appelle Victoria. Et quand je lui ai demandé qui était Léonard, elle... elle m'a simplement dit : Lennie, c'était un sourire d'enfant, un regard d'innocent et un cœur de géant.

Remerciements

Merci à l'inspecteur général Éric Arella, directeur interrégional de la police judiciaire de Marseille, d'avoir répondu avec patience et précision à mes nombreuses questions.

Merci à Pascal, mon frère, d'avoir retrouvé le chemin de *Glen Affric* au cœur d'un disque dur ayant rendu l'âme au mauvais moment.

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr



et sur les réseaux sociaux

